U d'/of OTTAWA
39003000938687

M3/2

351 313

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Diderot

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

LE NEVEU DE RAMEAU. — LA RELIGIEUSE

JACQUES LE FATALISTE

SALONS. — PENSÉES ET FRAGMENTS. — POÉSIES

CORRESPONDANCE

APPENDICE : OPINIONS SUR DIDEROT. — ANECDOTES

BIBLIOGRAPHIE

NOTICE DE JACQUES MORLAND

AVEC UN PORTRAIT

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

DIDEROT

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. REMY DE GOURMONT

Série in-18 à 3 fr. 50 le volume.

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait. 1 vol.

GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait... 1 vol.

CHAMFORT, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

RIVAROL, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

HENRI HEINE, avec une notice et un portrait..... 1 vol.

ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger..... 1 vol.

TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice..... 1 vol.

STENDHAL (HENRI BEYLE), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait d'après Södermark..... 1 vol.

CYRANO DE BERGERAC, avec une notice de Remy de Gourmont, un portrait et deux gravures anciennes 1 vol.

SAINT-SIMON, avec une notice d'Edmond Barthèlemy et un portrait d'après Vanloo..... 1 vol.

HELVÉTIUS, avec une notice d'Albert Keim et un portrait d'après Vanloo..... 1 vol.

SAINT-ÉVREMONT, avec un portrait. Notice de Remy de Gourmont..... 1 vol.

L'ARÉTIN, avec un portrait. Notice de Guillaume Apollinaire..... 1 vol.

Série in-16 à 3 fr. le volume.

THÉOPHILE, avec le portrait de Danet et une notice de Remy de Gourmont..... 1 vol.

SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont. 1 vol.

MAURICE DE GUÉRIN, avec une notice de Remy de Gourmont et un portrait..... 1 vol.

TRISTAN L'HERMITE, avec une notice de Ad. Van Bever, et un portrait d'après Daret..... 1 vol.

CARDINAL DE RETZ, avec une notice de Charles Verrier et un portrait d'après Philippe de Champaigne... 1 vol.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pensesphilosop00dide

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Diderot

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

LE NEVEU DE RAMEAU. — LA RELIGIEUSE

JACQUES LE FATALISTE

SALONS. — PENSÉES ET FRAGMENTS. — POÉSIES

CORRESPONDANCE

APPENDICE : OPINIONS SUR DIDEROT. — ANECDOTES

BIBLIOGRAPHIE

NOTICE DE JACQUES MORLAND

AVEC UN PORTRAIT

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIV

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

B
2012
.A5
1914

DIDEROT

Mieux que Voltaire ou Rousseau, Diderot représente l'esprit du dix-huitième siècle. Il n'a pas la sécheresse de Voltaire, il n'est pas malade comme Rousseau, il est robuste, bien portant, enthousiaste. Il aime la vie et emploie son génie à exprimer franchement ce qu'il en pense. Il est, plus que tout autre, philosophe, mais sa philosophie s'attache aux choses réelles. S'il reste, aux yeux de la postérité, l'homme de l'Encyclopédie, on peut dire que sa nature le destinait à accomplir cette œuvre où se résument les connaissances de son époque.

Sorti d'une famille bourgeoise et provinciale, il vint à Paris par esprit d'aventure et, curieux de tout, il ne sut jamais s'astreindre à prendre un état. Il eût voulu tout faire et tout connaître. Mieux qu'un autre, il était doué pour ce prosélytisme qui fut la passion et la faiblesse des penseurs de ce temps. Physicien comme Voltaire, musicien comme Rousseau, mathématicien comme d'Alembert, Diderot embrasse toutes les sciences et tous les arts. Il

étudie le métier du peintre ou du sculpteur pour avoir le droit de critiquer leurs œuvres. Il apprend les procédés techniques des industries pour en instruire ses contemporains. Il sacrifie ses goûts particuliers et sa personnalité d'écrivain à ces besognes de vulgarisateur. On peut dire qu'il s'attela à ce labeur ingrat par nécessité et parce qu'il n'avait pas d'autre moyen de gagner sa vie, mais il y était porté naturellement par l'ardeur qu'il mit toujours à répandre ses idées. Sa conversation, ses lettres sont d'un moraliste qui veut convaincre que le moyen de mieux vivre est de mieux comprendre la vie. Il n'y eut pas en son temps d'esprit plus ouvert ni possédé d'un plus violent désir d'ouvrir les yeux des hommes sur les merveilles révélées par l'observation de la nature.

Avec Diderot, les principes des sciences naturelles entrent dans la littérature. Voltaire n'est encore qu'un raisonneur et Fontenelle ne se libère pas de la discipline cartésienne. Diderot, au contraire, veut regarder l'humanité comme Réaumur avait considéré le monde des insectes : avec le même émerveillement et la même indépendance. Il porte par la bouche du Taïtien Orou un jugement sévère sur les préjugés qui régissent la société du XVIIIe siècle et il se juge lui-même aussi librement dans les faiblesses et les contradictions de son caractère.

Il détestait l'imitation, qui est le grand motif des

actions des hommes. Il conseillait au peintre la haine du modèle et ne voyait au Louvre qu'une « boutique de manières » qui faisait oublier la nature. « Allez aux Chartreux, disait-il, vous y verrez la véritable attitude de la piété. Allez à la guinguette, vous y verrez l'action vraie de l'homme en colère. Soyez observateur dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons et vous y prendrez des idées justes du vrai mouvement dans les actions de la vie. »

C'est ce qu'il fit lui-même et c'est pourquoi il est si bien l'homme de ce temps qui, en abolissant la vieille scolastique, préparait les réalisations du XIXe siècle : un homme de combat que son tempérament lançait au premier rang dans la mêlée des philosophes et de leurs adversaires. Il était l'un de ces esprits qui ne gardent pas facilement l'empire de soi-même, mais il avait devant la vie cette illumination soudaine dont Bossuet déclare qu'elle est le propre du génie.

Aucun de ses contemporains ne lui est comparable à ce point de vue. Taine a pu dire que Diderot avait été le seul véritable artiste parmi les écrivains du XVIIIe siècle : les personnages de Voltaire ne sont que des mannequins aux mouvements empruntés dont l'auteur ne lâche point les fils ; Rousseau méprise les arts et parle de lui, toujours de lui, sous le masque de ses héros. Diderot, sans effort,

représente des êtres tels qu'ils sont, dans leur originalité complexe et excessive. Il les fait parler et nous croyons entendre les mots sortir de leur bouche. Nous voyons leurs gestes, leurs tics. *Le Neveu de Rameau* est un parfait chef-d'œuvre pour ces qualités exceptionnelles qui n'ont jamais été surpassées.

Ces dons magnifiques furent reconnus et appréciés du vivant de Diderot par la plupart de ceux qui l'ont approché, bien que la meilleure partie de ses écrits n'ait été publiée que longtemps après sa mort. C'est que l'homme valait l'œuvre. Il avait dans les yeux de la flamme et sa belle tête au front vaste et découvert portait l'expression de cette ardeur qu'il mettait en tout et qui causait une surprise mêlée de crainte à Voltaire que toute sincérité trop profonde choquait un peu. Diderot, comme l'abbé Galiani, n'hésitait pas à ôter sa perruque dans la chaleur d'une discussion et cet oubli des conventions mondaines qui fait qu'on nous l'a peint « débraillé, le dos bon et rond, les bras tendus », se retrouve dans ses écrits, dont toute la substance est une révolte contre les disciplines religieuses ou sociales qui contraignent et asservissent la pensée.

Diderot, reconnu comme le chef du parti des philosophes, savait pourtant quels étaient les dangers de la philosophie : « La méditation est si

douce et l'expérience est si fatigante que je ne suis point étonné que celui qui pense soit si rarement celui qui expérimente. » Il a horreur de l'esprit de système qui établit ses conjectures sur quelques faits plus ou moins bien vérifiés. Il se défend de cette hâte qui entraîne certains esprits à délaisser l'étude des phénomènes « pour expliquer les fins de la nature ». Qui sommes-nous pour entreprendre de telles recherches ? Le *pourquoi* des choses ne se tire que de notre entendement : gardons-nous de nous aventurer dans ces domaines inaccessibles.

Des notes rapides de Diderot, qui ne furent connues que de ses intimes et qu'on a retrouvées, beaucoup plus tard, définissent merveilleusement la méthode de l'investigation expérimentale et l'on a pu dire qu'il avait formulé la théorie de Claude Bernard sur les phases de la découverte scientifique, comme il s'était révélé le précurseur de Lamarck et de Darwin en développant des hypothèses qui faisaient rire Voltaire et qui naissaient alors sous la plume de quelques savants par l'application de la loi de continuité de Leibnitz à l'observation des êtres vivants. Diderot comprit l'importance de ces idées nouvelles que Charles Bonnet, Robinet, Maillet suggéraient par leurs écrits parus vers le milieu du dix-huitième siècle.

Il est au courant de tout. Et même il est si ter-

riblement en avance sur son époque que lorsqu'il entreprend de mettre dans un essai quelques-unes de ses idées les plus profondes, il prend la précaution de les faire exprimer par un homme qui rêve. Il se réserve de cette manière une excuse pour les « folies » qu'il ose exprimer dans le *Rêve de d'Alembert* et, ces folies, il ne veut même point les laisser lire par la femme dont le jugement lui tient le plus au cœur, par la célèbre et mystérieuse Mlle Volland.

Il a été fait dans ce volume une grande place à la correspondance adressée par Diderot à cette femme qu'il a, sur la fin de sa vie, si tendrement et si passionnément aimée. Nous ne savons presque rien de Sophie Volland. Diderot avait quarante-deux ans quand il la connut, ayant été reçu chez sa mère Mme Volland, qui avait trois filles, Mme Le Gendre, mariée de bonne heure à un ingénieur des ponts et chaussées, Mme de Blacy, qui était déjà veuve, et Sophie. Nous ne connaissons pas l'âge qu'avait Sophie quand Diderot la vit pour la première fois, assise à une petite table verte, dans le logis de Mme de Blacy, rue Saint-Thomas-du-Louvre. Nous ne possédons aucun portrait d'elle. Elle n'était certainement plus une jeune fille. Elle avait la « menotte sèche » et portait lunettes. Par les lettres mêmes de son amant, nous avons la preuve qu'elle était instruite et spirituelle. Cette liaison dura plus de vingt ans et quand Sophie Volland

mourut, Diderot ne se consola que par la pensée qu'il ne lui survivrait pas longtemps.

Il vécut six années encore, ayant toujours « le même feu dans la conversation et la même douceur », se promenant dans les bois de Meudon ou de Bellevue au bras de M. Belle, le joaillier, son ami depuis quarante ans, ou allant voir sa fille bien-aimée, Mme de Vandeul, et ses petits-enfants « qui s'endormaient sur ses genoux sans qu'il remuât de crainte de les éveiller ».

Le samedi 30 juillet 1784, il passa la matinée entre son gendre et son médecin. L'heure du repas étant venue, il se mit à table et mangea une soupe, du mouton bouilli et de la chicorée; il prit un abricot. Mme Diderot voulut l'empêcher de manger ce fruit. Il s'écria : « Quel mal veux-tu que cela me fasse? » Un instant après il toussa légèrement, sa femme lui parla. Il ne répondit pas. Elle le regarda : il était mort.

Mme de Vandeul raconte que Diderot avait demandé que son corps fût ouvert : « Il croyait cette opération utile aux vivants... La tête était parfaite, aussi bien conservée que celle d'un homme de vingt ans, le cœur les deux tiers plus gros que ceux des autres personnes. »

Sa bibliothèque, que l'impératrice Catherine II lui avait achetée, fut transportée en Russie, ainsi que trente-deux volumes de manuscrits. Grimm

imprima dans sa *Correspondance* la *Religieuse* et *Jacques le Fataliste*, dont Diderot lui avait remis des copies. Le *Supplément au Voyage de Bougainville* ne fut publié qu'en 1796. Le *Neveu de Rameau* traduit par Gœthe, qui tenait le manuscrit de Schiller, parut en allemand seize ans avant d'être imprimé en français. Le *Paradoxe sur le Comédien* ne fut révélé qu'en 1830, en même temps que les lettres à Mlle Volland et le *Rêve de d'Alembert*. En 1834, la *Revue rétrospective* fit connaître *Est-il bon? Est-il méchant?* Les *Salons* ne purent être tous réunis qu'après 1857. Et en 1876 MM. Assézat et Tourneux, réunissant enfin toutes les œuvres de Diderot, furent assez heureux pour découvrir de nouveaux fragments inédits. On n'a pas perdu tout espoir d'en trouver encore.

C'est ainsi que Diderot, qui tint une si grande place au milieu de ses contemporains, ne put être vraiment apprécié comme écrivain que près d'un siècle après sa mort. Peu à peu on vit son œuvre grandir à mesure qu'on en jugeait mieux l'étendue. Là où l'on n'avait cru voir que des improvisations hâtives, que l'on jugeait bien caractérisées par ce mot du chevalier de Chastellux : « Ce sont des idées qui se sont enivrées et qui se sont mises à courir les unes après les autres », il y a, en réalité, l'un des plus véridiques et des plus parfaits témoignages que jamais un homme ait porté sur les hommes.

JACQUES MORLAND.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES [1]

—

Piscis hic non est omnium.

—

Quis leget hæc ?
PERS., *Sat.* I, vers 2.

J'écris de Dieu ; je compte sur peu de lecteurs, et n'aspire qu'à quelques suffrages. Si ces Pensées ne plaisent à personne, elles pourront n'être que mauvaises ; mais je les tiens pour détestables, si elles plaisent à tout le monde.

I. — On déclame sans fin contre les passions ; on leur impute toutes les peines de l'homme, et l'on oublie qu'elles sont aussi la source de tous ses plaisirs. C'est dans sa constitution un élément dont on ne peut dire ni trop de bien ni trop de mal. Mais ce qui me donne de l'humeur, c'est qu'on ne les regarde jamais que du mauvais côté. On croirait faire injure à la raison, si on disait un mot en faveur de ses rivales ; cependant il n'y a que les passions, et les grandes passions, qui puissent élever l'âme aux grandes choses. Sans elles, plus de sublime, soit dans les mœurs, soit dans les ouvrages ; les beaux-arts retournent en enfance, et la vertu devient minutieuse.

(1) A LA HAYE, aux dépens de la Compagnie, 1746.

II. — Les passions sobres font les hommes communs. Si j'attends l'ennemi, quand il s'agit du salut de ma patrie, je ne suis qu'un citoyen ordinaire. Mon amitié n'est que circonspecte, si le péril d'un ami me laisse les yeux ouverts sur le mien. La vie m'est-elle plus chère que ma maîtresse, je ne suis qu'un amant comme un autre.

III. — Les passions amorties dégradent les hommes extraordinaires. La contrainte anéantit la grandeur et l'énergie de la nature. Voyez cet arbre; c'est au luxe de ses branches que vous devez la fraîcheur et l'étendue de ses ombres : vous en jouirez jusqu'à ce que l'hiver vienne le dépouiller de sa chevelure. Plus d'excellence en poésie, en peinture, en musique, lorsque la superstition aura fait sur le tempérament l'ouvrage de la vieillesse.

IV. — Ce serait donc un bonheur, me dira-t-on, d'avoir les passions fortes. Oui, sans doute, si toutes sont à l'unisson. Etablissez entre elles une juste harmonie, et n'en appréhendez point de désordres. Si l'espérance est balancée par la crainte, le point d'honneur par l'amour de la vie, le penchant au plaisir par l'intérêt de la santé, vous ne verrez ni libertins, ni téméraires, ni lâches.

V. — C'est le comble de la folie, que de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené, pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait !

VI. — Ce qui fait l'objet de mon estime dans un homme pourrait-il être l'objet de mes mépris dans un autre ? Non, sans doute. Le vrai, indépendant de mes caprices, doit être la règle de mes jugements; et je ne ferai point un crime à celui-ci de ce que j'admirerai dans celui-là comme une vertu. Croirai-je qu'il était réservé à quelques-uns de pratiquer des actes de perfection que la

nature et la religion doivent ordonner indifféremment à tous? encore moins; car d'où leur viendrait ce privilège exclusif? Si Pacôme a bien fait de rompre avec le genre humain pour s'enterrer dans une solitude, il ne m'est pas défendu de l'imiter: en l'imitant je serai tout aussi vertueux que lui; et je ne devine pas pourquoi cent autres n'auraient pas le même droit que moi. Cependant, il ferait beau voir une province entière, effrayée des dangers de la société, se disperser dans les forêts ; ses habitants vivre en bêtes farouches pour se sanctifier; mille colonnes s'élever sur les ruines de toutes affections sociales ; un nouveau peuple de stylites se dépouiller, par religion, des sentiments de la nature, cesser d'être hommes et faire les statues pour être vrais chrétiens !

VII. — Quelles voix! quels cris! quels gémissements! Qui a renfermé dans ces cachots tous ces cadavres plaintifs ? Quels crimes ont commis tous ces malheureux ? Les uns se frappent la poitrine avec des cailloux: d'autres se déchirent le corps avec des ongles de fer; tous ont les regrets, la douleur et la mort dans les yeux. Qui les condamne à ces tourments ?... *Le Dieu qu'ils ont offensé*... Quel est donc ce Dieu ?... *Un Dieu plein de bonté*... Un Dieu plein de bonté trouverait-il du plaisir à se baigner dans les larmes! Les frayeurs ne feraient-elles pas injure à sa clémence? Si des criminels avaient à calmer les fureurs d'un tyran, que feraient-ils de plus ?

VIII. — Il y a des gens dont il ne faut pas dire qu'ils craignent Dieu, mais bien qu'ils en ont peur.

IX. — Sur le portrait qu'on me fait de l'Etre suprême, sur son penchant à la colère, sur la rigueur de ses vengeances, sur certaines comparaisons qui nous expriment en nombre le rapport de ceux qu'il laisse périr à ceux à qui il daigne tendre la main, l'âme la plus droite

serait tentée de souhaiter qu'il n'existât pas. L'on serait assez tranquille en ce monde, si l'on était assez bien assuré que l'on n'a rien à craindre dans l'autre ; la pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne, mais bien celle qu'il y en a un tel que celui qu'on me peint.

X. — Il ne faut imaginer Dieu ni trop bon, ni méchant. La justice est entre l'excès de la clémence et la cruauté, ainsi que les peines finies sont entre l'impunité et les peines éternelles.

XI. — Je sais que les idées sombres de la superstition sont plus généralement approuvées que suivies ; qu'il est des dévots qui n'estiment pas qu'il faille se haïr cruellement pour bien aimer Dieu et vivre en désespérés pour être religieux : leur dévotion est enjouée, leur sagesse est fort humaine ; mais d'où naît cette différence de sentiments entre des gens qui se prosternent aux pieds des mêmes autels ? La piété suivrait-elle aussi la loi de ce maudit tempérament ? Hélas ! comment en disconvenir ? Son influence ne se remarque que trop sensiblement dans le même dévot ; il voit, selon qu'il est affecté, un Dieu vengeur ou miséricordieux, les enfers ou les cieux ouverts ; il tremble de frayeur ou brûle d'amour ; c'est une fièvre qui a des accès froids et chauds.

XII. — Oui, je le soutiens, la superstition est plus injurieuse à Dieu que l'athéisme. « J'aimerais mieux, dit Plutarque, qu'on pensât qu'il n'y eût jamais de Plutarque au monde que de croire que Plutarque est injuste, colère, inconstant, jaloux, vindicatif, et tel qu'il serait bien fâché d'être. »

XIII. — Le déiste seul peut faire tête à l'athée. Le superstitieux n'est pas de sa force. Son Dieu n'est qu'un être d'imagination. Outre les difficultés de la matière, il est exposé à toutes celles qui résultent de la fausseté de

ses notions. Un C..., un S... (1) auraient été mille fois plus embarrassants pour un Vanini, que tous les Nicole et les Pascal du monde.

XIV. — Pascal avait la droiture; mais il était peureux et crédule. Élégant écrivain et raisonneur profond, il eût sans doute éclairé l'univers, si la Providence ne l'eût abandonné à des gens qui sacrifièrent ses talents à leurs haines. Qu'il serait à souhaiter qu'il eût laissé aux théologiens de son temps le soin de vider leurs querelles ; qu'il se fût livré à la recherche de la vérité, sans réserve et sans crainte d'offenser Dieu, en se servant de tout l'esprit qu'il en avait reçu, et surtout qu'il eût refusé pour maîtres des hommes qui n'étaient pas dignes d'être ses disciples ! On pourrait bien lui appliquer ce que l'ingénieux La Mothe disait de La Fontaine : Qu'il fut assez bête pour croire qu'Arnaud, de Sacy et Nicole valaient mieux que lui.

XV. — « Je vous dis qu'il n'y a point de Dieu ; que la création est une chimère; que l'éternité du monde n'est pas plus incommode que l'éternité d'un esprit; que, parce que je ne conçois pas comment le mouvement a pu engendrer cet univers, qu'il a si bien la vertu de conserver, il est ridicule de lever cette difficulté par l'existence supposée d'un être que je ne conçois pas davantage ; que, si les merveilles qui brillent dans l'ordre physique décèlent quelque intelligence, les désordres qui règnent dans l'ordre moral anéantissent toute Providence. Je vous dis que, si tout est l'ouvrage d'un Dieu, tout doit être le mieux qu'il est possible : car, si tout n'est pas le mieux qu'il est possible, c'est en Dieu impuissance ou mauvaise volonté. C'est donc pour le mieux que je ne suis pas plus éclairé sur son existence : cela posé,

(1) Cudworth et Shaftesbury, théistes anglais.

qu'ai-je à faire de vos lumières ? Quand il serait aussi démontré qu'il l'est peu que tout mal est la source d'un bien ; qu'il était bon qu'un Britannicus, que le meilleur des princes périt ; qu'un Néron, que le plus méchant des hommes régnât ; comment prouverait-on qu'il était impossible d'atteindre au même but sans user des mêmes moyens ? Permettre des vices pour relever l'éclat des vertus, c'est un bien frivole avantage pour un inconvénient si réel. » Voilà, dit l'athée, ce que je vous objecte ; qu'avez-vous à répondre ?... « *Que je suis un scélérat, et que si je n'avais rien à craindre de Dieu je n'en combattrais pas l'existence.* » Laissons cette phrase aux déclamateurs : elle peut choquer la vérité, l'urbanité la défend, et elle marque peu de charité. Parce qu'un homme a tort de ne pas croire en Dieu, avons-nous raison de l'injurier ? On n'a recours aux invectives que quand on manque de preuves. Entre deux controversistes, il y a cent à parier contre un que celui qui aura tort se fâchera. « Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre, dit Ménippe à Jupiter ; tu as donc tort ? »

XVI. — On demandait un jour à quelqu'un s'il y avait de vrais athées. « Croyez-vous, répondit-il, qu'il y ait de vrais chrétiens ? »

XVII. — Toutes les billevesées de la métaphysique ne valent pas un argument *ad hominem*. Pour convaincre, il ne faut quelquefois que réveiller le sentiment ou physique ou moral. C'est avec un bâton qu'on a prouvé au pyrrhonien qu'il avait tort de nier son existence. Cartouche, le pistolet à la main, aurait pu faire à Hobbes une pareille leçon : « La bourse ou la vie ; nous sommes seuls, je suis le plus fort, et il n'est pas question entre nous d'équité. »

XVIII. — Ce n'est pas de la main du métaphysicien que sont partis les grands coups que l'athéisme a reçus.

Les méditations sublimes de Malebranche et de Descartes étaient moins propres à ébranler le matérialisme qu'une observation de Malpighi. Si cette dangereuse hypothèse chancelle de nos jours, c'est à la physique expérimentale que l'honneur en est dû. Ce n'est que dans les ouvrages de Newton, de Muschenbroeck, d'Hartzoeker et de Nieuwentit, qu'on a trouvé des preuves satisfaisantes de l'existence d'un être souverainement intelligent. Grâce aux travaux de ces grands hommes, le monde n'est plus un dieu, c'est une machine qui a ses roues, ses cordes, ses poulies, ses ressorts et ses poids.

XXIII. — Le déiste assure l'existence d'un Dieu, l'immortalité de l'âme et ses suites ; le sceptique n'est pas décidé sur ces articles ; l'athée les nie. Le sceptique a donc, pour être vertueux, un motif de plus que l'athée et quelque raison de moins que le déiste. Sans la crainte du législateur, la pente du tempérament et la connaissance des avantages actuels de la vertu, la probité de l'athée manquerait de fondement, et celle du sceptique serait fondée sur un *peut-être*.

XXIV. — Le scepticisme ne convient pas à tout le monde. Il suppose un examen profond et désintéressé : celui qui doute parce qu'il ne connaît pas les raisons de crédibilité n'est qu'un ignorant. Le vrai sceptique a compté et pesé les raisons. Mais ce n'est pas une petite affaire que de peser des raisonnements. Qui de nous en connaît exactement la valeur ? Qu'on apporte cent preuves de la même vérité, aucune ne manquera de partisans. Chaque esprit à son télescope. C'est un colosse à mes yeux que cette objection qui disparaît aux vôtres ; vous trouvez légère une raison qui m'écrase. Si nous sommes divisés sur la valeur intrinsèque, comment nous accorderons-nous sur le poids relatif ? Dites-moi, combien faut-il de preuves morales pour contre-balancer

une conclusion métaphysique? Sont-ce mes lunettes qui pèchent ou les vôtres? Si donc il est si difficile de peser des raisons, et s'il n'est point de questions qui n'en aient pour et contre, et presque toujours à égale mesure, pourquoi tranchons-nous si vite? D'où nous vient ce ton si décidé? N'avons-nous pas éprouvé cent fois que la suffisance dogmatique révolte? « On me faict haïr les choses vraisemblables, dit l'auteur des *Essais*, quand on me les plante pour infaillibles : j'aime ces mots qui amollissent et modèrent la témérité de nos propositions, *à l'adventure. aulcunement*, *quelque*, *on dict*, *ie pense*, et semblables : et si i'eusse eu à dresser des enfants, ie leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre enquestante, non résolutive ; *qu'est-ce à dire? Ie ne l'entends pas*, *il pourrait estre*, *est-il vray?* qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans que de représenter les docteurs à dix ans comme ils font. »

XXV. — Qu'est-ce que Dieu ? question qu'on fait aux enfants, et à laquelle les philosophes ont bien de la peine à répondre.

On sait à quel âge un enfant doit apprendre à lire, à chanter, à danser, le latin, la géométrie. Ce n'est qu'en matière de religion qu'on ne consulte point sa portée; à peine entend-il, qu'on lui demande: Qu'est-ce que Dieu ? C'est dans le même instant, c'est de la même bouche qu'il apprend qu'il y a des esprits follets, des revenants, des loups-garous, et un Dieu. On lui inculque une des plus importantes vérités d'une manière capable de la décrier un jour au tribunal de sa raison. En effet, qu'y aura-t-il de surprenant, si, trouvant à l'âge de vingt ans l'existence de Dieu confondue dans sa tête avec une foule de préjugés ridicules, il vient à la méconnaître et à la traiter ainsi que nos juges traitent un honnête

homme qui se trouve engagé par accident dans une troupe de coquins.

XXVI. — On nous parle trop tôt de Dieu ; autre défaut, on n'insiste pas assez sur sa présence. Les hommes ont banni la Divinité d'entre eux ; ils l'ont reléguée dans un sanctuaire ; les murs d'un temple bornent sa vue ; elle n'existe point au delà. Insensés que vous êtes ! détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées ; élargissez Dieu ; voyez-le partout où il est, ou dites qu'il n'est point. Si j'avais un enfant à dresser, moi, je lui ferais de la Divinité une compagnie si réelle, qu'il lui en coûterait peut-être moins pour devenir athée que pour s'en distraire. Au lieu de lui citer l'exemple d'un autre homme qu'il connaît quelquefois pour plus méchant que lui, je lui dirais brusquement : *Dieu t'entend et tu mens.* Les jeunes gens veulent être pris par les sens. Je multiplierais donc autour de lui les signes indicatifs de la présence divine. S'il se faisait, par exemple, un cercle chez moi, j'y marquerais une place à Dieu, et j'accoutumerais mon élève à dire : Nous étions quatre, Dieu, mon ami, mon gouverneur et moi.

XXVII. — L'ignorance et *l'incuriosité* sont deux oreillers fort doux ; mais pour les trouver tels, il faut avoir *la tête aussi bien faite* que Montaigne (1).

XXVIII. — Les esprits bouillants, les imaginations ardentes ne s'accommodent pas de l'indolence du sceptique. Ils aiment mieux hasarder un choix que de n'en faire aucun ; se tromper que de vivre incertains : soit qu'ils se méfient de leurs bras, soit qu'ils craignent la profondeur des eaux, on les voit toujours suspendus à des branches dont ils sentent toute la faiblesse, et aux-

(1) « Oh ! que c'est un doulx et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte. » *Essais*. liv. III, ch. XIII.

quelles ils aiment mieux demeurer accrochés que de s'abandonner au torrent. Ils assurent tout, bien qu'ils n'aient rien soigneusement examiné : ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'en ont ni la patience ni le courage. Sujets à des lueurs qui les décident, si par hasard ils rencontrent la vérité, ce n'est point à tâtons, c'est brusquement, et comme par révélation. Ils sont, entre les dogmatiques, ce qu'on appelle les illuminés chez le peuple dévot. J'ai vu des individus de cette espèce inquiète qui ne concevaient pas comment on pouvait allier la tranquillité d'esprit avec l'indécision. « Le moyen de vivre heureux sans savoir qui l'on est, d'où l'on vient, où l'on va, pourquoi l'on est venu ! » Je me pique d'ignorer tout cela, sans être plus malheureux, répondait froidement le sceptique : ce n'est point ma faute si j'ai trouvé ma raison muette quand je l'ai questionnée sur mon état. Toute ma vie j'ignorerai, sans chagrin, ce qu'il m'est impossible de savoir. Pourquoi regretterais-je des connaissances que je n'ai pu me procurer, et qui, sans doute, ne me sont pas fort nécessaires puisque j'en suis privé ? J'aimerais autant, a dit un des premiers génies de notre siècle (1), m'affliger sérieusement de n'avoir pas quatre yeux, quatre pieds et deux ailes.

XXIX. — On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve. Un sophisme ne peut-il pas m'affecter plus vivement qu'une preuve solide ? Je suis nécessité de consentir au faux que je prends pour le vrai, et de rejeter le vrai que je prends pour le faux : mais, qu'ai-je à craindre, si c'est innocemment que je me trompe ? L'on n'est point récompensé dans l'autre monde pour avoir eu de l'esprit dans celui-ci : y serait-on puni pour en avoir manqué ? Damner un homme

(1) Voltaire.

pour de mauvais raisonnements, c'est oublier qu'il est un sot pour le traiter comme un méchant.

XXX. — Qu'est-ce qu'un sceptique? C'est un philosophe qui a douté de tout ce qu'il croit, et qui croit ce qu'un usage légitime de sa raison et de ses sens lui a démontré vrai. Voulez-vous quelque chose de plus précis? rendez sincère le pyrrhonien, et vous aurez le sceptique.

XXXI. — Ce qu'on n'a jamais mis en question n'a point été prouvé. Ce qu'on n'a point examiné sans prévention n'a jamais été bien examiné. Le scepticisme est donc le premier pas vers la vérité. Il doit être général, car il en est la pierre de touche. Si, pour s'assurer de l'existence de Dieu, le philosophe commence par en douter, y a-t-il quelque proposition qui puisse se soustraire à cette épreuve?

XXXII. — L'incrédulité est quelquefois le vice d'un sot, et la crédulité le défaut d'un homme d'esprit. L'homme d'esprit voit loin dans l'immensité des possibles; le sot ne voit guère de possible que ce qui est. C'est là peut-être ce qui rend l'un pusillanime, et l'autre téméraire.

XXXIII. — On risque autant à croire trop qu'à croire trop peu. Il n'y a ni plus ni moins de danger à être polythéiste qu'athée : or, le scepticisme peut seul garantir également, en tout temps et en tout lieu, de ces deux excès opposés.

XXXIV. — Un semi-scepticisme est la marque d'un esprit faible; il décèle un raisonneur pusillanime, qui se laisse effrayer par les conséquences; un superstitieux qui croit honorer son Dieu par les entraves où il met sa raison ; une espèce d'incrédule, qui craint de se démasquer à lui-même: car si la vérité n'a rien à perdre à l'examen, comme en est convaincu le semi-sceptique, que

pense-t il au fond de son âme de ces notions privilégiées qu'il appréhende de sonder, et qui sont placées dans un recoin de sa cervelle comme dans un sanctuaire dont il n'ose approcher?

XXXV. — J'entends crier de toute part à l'impiété. Le chrétien est impie en Asie, le musulman en Europe, le papiste à Londres, le calviniste à Paris, le janséniste au haut de la rue Saint-Jacques, le moliniste au fond du faubourg Saint-Médard. Qu'est-ce donc qu'un impie? Tout le monde l'est-il, ou personne?

XXXVI. — Quand les dévots se déchaînent contre le scepticisme, il me semble qu'ils entendent mal leur intérêt, ou qu'ils se contredisent. S'il est certain qu'un culte vrai, pour être embrassé, et qu'un faux culte, pour être abandonné, n'ont besoin que d'être bien connus, il serait à souhaiter qu'un doute universel se répandît sur la surface de la terre, et que tous les peuples voulussent bien mettre en question la vérité de leurs religions ; nos missionnaires trouveraient la bonne moitié de leur besogne faite.

XXXVII. — Celui qui ne conserve pas par choix le culte qu'il a reçu par éducation ne peut non plus se glorifier d'être chrétien ou musulman, que de n'être point né aveugle ou boiteux. C'est un bonheur, et non pas un mérite.

XXXVIII. — Celui qui mourrait pour un culte dont il connaîtrait la fausseté serait un enragé.

Celui qui meurt pour un culte faux, mais qu'il croit vrai, ou pour un culte vrai, mais dont il n'a point de preuves, est un fanatique.

Le vrai martyr est celui qui meurt pour un culte vrai, et dont la vérité lui est démontrée.

XXXIX. — Le vrai martyr attend la mort; l'enthousiaste y court.

XL. — Celui qui, se trouvant à la Mecque, irait insulter aux cendres de Mahomet, renverser ses autels, et troubler toute une mosquée, se ferait empaler, à coup sûr, et ne serait peut-être pas canonisé. Ce zèle n'est plus à la mode. Polyeucte ne serait de nos jours qu'un insensé.

XLI. — Le temps des révélations, des prodiges et des missions extraordinaires est passé. Le christianisme n'a plus besoin de cet échafaudage. Un homme qui s'aviserait de jouer parmi nous le rôle de Jonas, de courir les rues en criant : « Encore trois jours, et Paris ne sera plus : Parisiens, faites pénitence, couvrez-vous de sacs et de cendres, ou dans trois jours vous périrez, » serait incontinent saisi et traîné devant un juge, qui ne manquerait pas de l'envoyer aux Petites-Maisons. Il aurait beau dire : « Peuples, Dieu vous aime-t-il moins que le Ninivite? Etes-vous moins coupables que lui? » On ne s'amuserait point à lui répondre, et pour le traiter en visionnaire, on n'attendrait pas le terme de la prédiction.

Elie peut revenir de l'autre monde quand il voudra ; les hommes sont tels qu'il fera de grands miracles s'il est bien accueilli dans celui-ci.

XLII. — Lorsqu'on annonce au peuple un dogme qui contredit la religion dominante, ou quelque fait contraire à la tranquillité publique, justifiât-on sa mission par des miracles, le gouvernement a droit de sévir, et le peuple de crier : *Crucifige*. Quel danger n'y aurait-il pas à abandonner les esprits aux séductions d'un imposteur, ou aux rêveries d'un visionnaire? Si le sang de Jésus-Christ a crié vengeance contre les Juifs, c'est qu'en le répandant ils fermaient l'oreille à la voix de Moïse et des prophètes qui le déclaraient le Messie. Un ange vînt-il à descendre des cieux, appuyât-il ses raisonnements par des miracles, s'il prêche contre la loi de Jésus-Christ, Paul veut qu'on lui dise anathème. Ce n'est donc

pas par les miracles qu'il faut juger de la mission d'un homme, mais c'est par la conformité de sa doctrine avec celle du peuple auquel il se dit envoyé, *surtout lorsque la doctrine de ce peuple est démontrée vraie.*

XLIII. — Toute innovation est à craindre dans un gouvernement. La plus sainte et la plus douce des religions, le christianisme même, ne s'est pas affermi sans causer quelques troubles. Les premiers enfants de l'Eglise sont sortis plus d'une fois de la modération et de la patience qui leur étaient prescrites. Qu'il me soit permis de rapporter ici quelques fragments d'un édit de l'empereur Julien ; ils caractériseront à merveille le génie de ce prince philosophe, et l'humeur des zélés de son temps.

« J'avais imaginé, dit Julien, que les chefs des Galiléens sentiraient combien mes procédés sont différents de ceux de mon prédécesseur, et qu'ils m'en sauraient quelque gré : ils ont souffert sous son règne l'exil et les prisons ; et l'on a passé au fil de l'épée une multitude de ceux qu'ils appellent entre eux hérétiques... Sous le mien, on a rappelé les exilés, élargi les prisonniers, et rétabli les proscrits dans la possession de leurs biens. Mais telle est l'inquiétude et la fureur de cette espèce d'hommes que, depuis qu'ils ont perdu le privilège de se dévorer les uns les autres, de tourmenter et ceux qui sont attachés à leurs dogmes, et ceux qui suivent la religion autorisée par les lois, ils n'épargnent aucun moyen, ne laissent échapper aucune occasion d'exciter des révoltes ; gens sans égard pour la vraie piété et sans respect pour nos constitutions... Toutefois nous n'entendons pas qu'on les traîne au pied de nos autels et qu'on leur fasse violence... Quant au menu peuple, il paraît que ce sont ses chefs qui fomentent en lui l'esprit de sédition ; furieux qu'ils sont des bornes que nous avons

mises à leurs pouvoirs ; car nous les avons bannis de nos tribunaux, et ils n'ont plus la commodité de disposer des testaments, de supplanter les héritiers légitimes, et de s'emparer des successions... C'est pourquoi nous défendons à ce peuple de s'assembler en tumulte, et de cabaler chez ses prêtres séditieux... Que cet édit fasse la sûreté de nos magistrats que les mutins ont insultés plus d'une fois et mis en danger d'être lapidés... Qu'ils se rendent paisiblement chez leurs chefs, qu'ils y prient, qu'ils s'y instruisent, et qu'ils y satisfassent au culte qu'ils en ont reçu ; nous le leur permettons : mais qu'ils renoncent à tous desseins factieux... Si ces assemblées sont pour eux une occasion de révolte, ce sera à leurs risques et fortunes ; je les en avertis... Peuples incrédules, vivez en paix... Et vous qui êtes demeurés fidèles à la religion de votre pays et aux Dieux de vos pères, ne persécutez point des voisins, des concitoyens, dont l'ignorance est encore plus à plaindre que la méchanceté n'est à blâmer.... C'est par la raison et non par la violence qu'il faut ramener les hommes à la vérité. Nous vous enjoignons donc à vous tous, nos fidèles sujets, de laisser en repos les Galiléens. »

Tels étaient les sentiments de ce prince, à qui l'on peut reprocher le paganisme, mais non l'apostasie : il passa les premières années de sa vie sous différents maîtres, et dans différentes écoles ; et fit, dans un âge plus avancé, un choix infortuné : il se décida malheureusement pour le culte de ses aïeux et les dieux de son pays.

XLVI. — Un peuple entier, me direz-vous, est témoin de ce fait ; oserez-vous le nier ? Oui, j'oserai, tant qu'il ne me sera pas confirmé par l'autorité de quelqu'un qui ne soit pas de votre parti, et que j'ignorerai que ce quelqu'un était incapable de fanatisme et de

séduction. Il y a plus. Qu'un auteur d'une impartialité avouée me raconte qu'un gouffre s'est ouvert au milieu d'une ville ; que les dieux consultés sur cet événement ont répondu qu'il se refermera si l'on y jette ce que l'on possède de plus précieux ; qu'un brave chevalier s'y est précipité, et que l'oracle s'est accompli : je le croirai beaucoup moins que s'il eût dit simplement qu'un gouffre s'étant ouvert on employa un temps et des travaux considérables pour le combler. Moins un fait a de vraisemblance, plus le témoignage de l'histoire perd de son poids. Je croirais sans peine un seul honnête homme qui m'annoncerait *que Sa Majesté vient de remporter une victoire complète* sur les alliés ; mais tout Paris m'assurerait qu'un mort vient de ressusciter à Passy, que je n'en croirais rien. Qu'un historien nous en impose, ou que tout un peuple se trompe, ce ne sont pas des prodiges.

L. — Une seule démonstration me frappe plus que cinquante faits. Grâce à l'extrême confiance que j'ai en ma raison, ma foi n'est point à la merci du premier saltimbanque. Pontife de Mahomet, redresse des boiteux ; fais parler des muets ; rends la vue aux aveugles ; guéris des paralytiques ; ressuscite les morts ; restitue même aux estropiés les membres qui leur manquent, miracle qu'on n'a point encore tenté, et à ton grand étonnement ma foi n'en sera point ébranlée. Veux-tu que je devienne ton prosélyte ? laisse tous ces prestiges, et raisonnons. Je suis plus sûr de mon jugement que de mes yeux.

Si la religion que tu m'annonces est vraie, sa vérité peut être mise en évidence et se démontrer par des raisons invincibles. Trouve-les, ces raisons. Pourquoi me harceler par des prodiges, quand tu n'as besoin, pour me terrasser, que d'un syllogisme ? Quoi donc ! te serait-

il plus facile de redresser un boiteux que de m'éclairer?

LII. — Il faut avouer, dit le logicien de Port-Royal, que saint Augustin a eu raison de soutenir, avec Platon, que le jugement de la vérité et la règle pour discerner n'appartiennent pas aux sens, mais à l'esprit : *non est veritatis judicium in sensibus*. Et même que cette certitude que l'on peut tirer des sens ne s'étend pas bien loin, et qu'il y a plusieurs choses que l'on croit savoir par leur entremise, et dont on n'a point une pleine assurance. Lors donc que le témoignage des sens contredit ou ne contre-balance point l'autorité de la raison, il n'y a pas à opter : en bonne logique, c'est à la raison qu'il faut s'en tenir.

LIII. — Un faubourg retentit d'acclamations : la cendre d'un prédestiné y fait en un jour plus de prodiges que Jésus-Christ n'en fit en toute sa vie. On y court ; on s'y porte ; j'y suis la foule. J'arrive à peine que j'entends crier : miracle! miracle! J'approche, je regarde, et je vois un petit boiteux qui se promène à l'aide de trois ou quatre personnes charitables qui le soutiennent ; et le peuple qui s'en émerveille, de répéter : miracle! miracle! Où donc est le miracle, peuple imbécile? Ne vois-tu pas que ce fourbe n'a fait que changer de béquilles? Il en était, dans cette occasion, des miracles, comme il en est toujours des esprits. Je jurerais bien que tous ceux qui ont vu des esprits les craignaient d'avance, et que tous ceux qui voyaient là des miracles étaient bien résolus d'en voir.

LVI. — Rien n'est plus capable d'affermir dans l'irréligion que de faux motifs de conversion. On dit tous les jours à des incrédules : Qui êtes-vous pour attaquer une religion que les Paul, les Tertullien, les Athanase, les Chrysostome, les Augustin, les Cyprien, et tant d'autres illustres personnages ont si courageusement défendue?

Vous avez sans doute aperçu quelque difficulté qui avait échappé à ces génies supérieurs; montrez-nous donc que vous en savez plus qu'eux; ou sacrifiez vos doutes à leurs décisions, si vous convenez qu'ils en savaient plus que vous. Raisonnement frivole. Les lumières des ministres ne sont point une preuve de la vérité d'une religion. Quel culte plus absurde que celui des Egyptiens, et quels ministres plus éclairés !... Non, je ne peux adorer cet oignon. Quel privilège a-t-il sur les autres légumes ? Je serais bien fou de prostituer mon hommage à des êtres destinés à ma nourriture ! La plaisante divinité qu'une plante que j'arrose, qui croît et meurt dans mon potager !... « Tais-toi, misérable, tes blasphèmes me font frémir : c'est bien à toi à raisonner! en sais-tu là-dessus plus que le sacré Collège ? Qui es-tu, pour attaquer tes dieux et donner des leçons de sagesse à leurs ministres? Es-tu plus éclairé que ces oracles que l'univers entier vient interroger? Quelle que soit ta réponse, j'admirerai ton orgueil ou ta témérité... » Les chrétiens ne sentiront-ils jamais toute leur force, et n'abandonneront-ils point ces malheureux sophismes à ceux dont ils sont l'unique ressource? *Omittamus ista communia quæ ex utraque parte dici possunt, quamquam vere ex utraque parte dici non possint.* (Saint Augustin, *Cité de Dieu.*) L'exemple, les prodiges et l'autorité peuvent faire des dupes ou des hypocrites : la raison seule fait des croyants.

LVII. — On convient qu'il est de la dernière importance de n'employer à la défense d'un culte que des raisons solides; cependant on persécuterait volontiers ceux qui travaillent à décrier les mauvaises. Quoi donc! n'est-ce pas assez que l'on soit chrétien; faut-il encore l'être par de mauvaises raisons? Dévots, je vous en avertis; je ne suis pas chrétien parce que saint Augustin

l'était ; mais je le suis parce qu'il est raisonnable de l'être.

LVIII. — Je connais les dévots, ils sont prompts à prendre l'alarme. S'ils jugent une fois que cet écrit contient quelque chose de contraire à leurs idées, je m'attends à toutes les calomnies qu'ils ont répandues sur le compte de mille gens qui valaient mieux que moi. Si je ne suis qu'un déiste et qu'un scélérat, j'en serai quitte à bon marché. Il y a longtemps qu'ils ont damné Descartes, Montaigne, Locke et Bayle ; et j'espère qu'ils en damneront bien d'autres. Je leur déclare cependant que je ne me pique d'être ni plus honnête homme ni meilleur chrétien que la plupart de ces philosophes. Je suis né dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; et je me soumets de toute ma force à ses décisions. Je veux mourir dans la religion de mes pères, et je la crois bonne autant qu'il est possible à quiconque n'a jamais eu aucun commerce immédiat avec la Divinité, et qui n'a jamais été témoin d'aucun miracle. Voilà ma profession de foi ; je suis presque sûr qu'ils en seront mécontents, bien qu'il n'y en ait peut-être pas un entre eux qui soit en état d'en faire une meilleure.

LIX. — J'ai lu quelquefois Abbadie, Huet (1) et les autres. Je connais suffisamment les preuves de ma religion, et je conviens qu'elles sont grandes ; mais le seraient-elles cent fois davantage, le christianisme ne me serait point encore démontré. Pourquoi donc exiger de moi que je croie qu'il y a trois personnes en Dieu, aussi fermement que je crois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ? Toute preuve doit produire en moi une certitude proportionnée à son degré de

(1) Abbadie, *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1729 ; Huet, *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, 1723.

force; et l'action des démonstrations géométriques, morales et physiques, sur mon esprit, doit être différente, ou cette distinction est frivole.

LXI. — C'est en cherchant des preuves que j'ai trouvé des difficultés. Les livres, qui contiennent les motifs de ma croyance, m'offrent en même temps les raisons de l'incrédulité. Ce sont des arsenaux communs. Là, j'ai vu le déiste s'armer contre l'athée ; le déiste et l'athée lutter contre le juif ; l'athée, le déiste et le juif se liguer contre le chrétien ; le chrétien, le juif, le déiste et l'athée se mettre aux prises avec le musulman ; l'athée, le déiste le juif, le musulman, et la multitude des sectes du christianisme, fondre sur le chrétien, et le sceptique seul contre tous. J'étais juge des coups : je tenais la balance entre les combattants ; ses bras s'élevaient ou s'abaissaient en raison des poids dont ils étaient chargés. Après de longues oscillations, elle pencha du côté du chrétien, mais avec le seul excès de sa pesanteur, sur la résistance du côté opposé. Je me suis témoin à moi-même de mon équité. Il n'a pas tenu à moi que cet excès ne m'ait paru fort grand. J'atteste Dieu de ma sincérité.

LXII. — Cette diversité d'opinions a fait imaginer aux déistes un raisonnement plus singulier peut-être que solide. Cicéron, ayant à prouver que les Romains étaient les peuples les plus belliqueux de la terre, tire adroitement cet aveu de la bouche de leurs rivaux. Gaulois, à qui le cédez-vous en courage, si vous le cédez à quelqu'un ? Aux Romains. Parthes, après vous, quels sont les hommes les plus courageux ? Les Romains. Africains, qui redouteriez-vous, si vous aviez à redouter quelqu'un ? Les Romains. Interrogeons, à son exemple, le reste des religionnaires, vous disent les déistes. Chinois, quelle religion serait la meilleure, si ce n'était la la vôtre ? la religion naturelle. Musulmans, quel culte

embrasseriez-vous, si vous abjuriez Mahomet ? le naturalisme. Chrétiens, quelle est la vraie religion, si ce n'est la chrétienne ? la religion des juifs. Mais vous, juifs, quelle est la vraie religion, si le judaïsme est faux? Le naturalisme. Or, ceux, continue Cicéron, à qui l'on accorde la seconde place d'un consentement unanime, et qui ne cèdent la première à personne, méritent incontestablement celle-ci.

ADDITION

AUX

PENSÉES PHILOSOPHIQUES (1)

I. — Les doutes, en matière de religion, loin d'être des actes d'impiété, doivent être regardés comme de bonnes œuvres, lorsqu'ils sont d'un homme qui reconnaît humblement son ignorance, et qu'ils naissent de la crainte de déplaire à Dieu par l'abus de la raison.

II. — Admettre quelque conformité entre la raison de l'homme et la raison éternelle, qui est Dieu, et prétendre que Dieu exige le sacrifice de la raison humaine, c'est établir qu'il veut et ne veut pas tout à la fois.

III. — Lorsque Dieu, dont nous tenons la raison, en exige le sacrifice, c'est un faiseur de tours de gibecière qui escamote ce qu'il a donné.

IV. — Si je renonce à ma raison, je n'ai plus de guide : il faut que j'adopte en aveugle un principe secondaire, et que je suppose ce qui est en question.

V. — Si la raison est un don du ciel, et que l'on en

(1) *Pensées sur la Religion*, Londres (*Amsterdam*), 1770.

puisse dire autant de la foi, le ciel nous a fait deux présents incompatibles et contradictoires.

VI. — Pour lever cette difficulté, il faut dire que la foi est un principe chimérique, et qui n'existe pas dans la nature.

VII. — Pascal, Nicole, et autres ont dit : « Qu'un Dieu punisse de peines éternelles la faute d'un père coupable sur tous ses enfants innocents, c'est une proposition supérieure et non contraire à la raison. » Mais qu'est-ce donc qu'une proposition contraire à la raison, si celle qui énonce évidemment un blasphème ne l'est pas ?

VIII. — Egaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière pour me conduire. Survient un inconnu qui me dit : *Mon ami, souffle ta bougie pour mieux trouver ton chemin.* Cet inconnu est un théologien.

IX. — Si ma raison vient d'en haut, c'est la voix du ciel qui me parle par elle ; il faut que je l'écoute.

X. — Le mérite et le démérite ne peuvent s'appliquer à l'usage de la raison, parce que toute la bonne volonté du monde ne peut servir à un aveugle pour discerner des couleurs. Je suis forcé d'apercevoir l'évidence où elle est, et le défaut d'évidence où l'évidence n'est pas, à moins que je ne sois un imbécile ; or l'imbécillité est un malheur et non pas un vice.

XI. — L'auteur de la nature, qui ne me récompensera pas pour avoir été un homme d'esprit, ne me damnera pas pour avoir été un sot.

XII. — Et il ne te damnera pas même pour avoir été un méchant. Quoi donc ! n'as-tu pas déjà été assez malheureux d'avoir été méchant ?

XIII. — Toute action vertueuse est accompagnée de satisfaction intérieure ; toute action criminelle, de re-

mords ; or, l'esprit avoue sans honte et sans remords sa répugnance pour telles et telles propositions ; il n'y a donc ni vertu ni crime, soit à les croire, soit à les rejeter.

XIV. — S'il faut encore une grâce pour bien faire, à quoi a servi la mort de Jésus-Christ ?

XV. — S'il y a cent mille damnés pour un sauvé, le diable a toujours l'avantage, sans avoir abandonné son fils à la mort.

XVI. — Le Dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas de ses pommes, et fort peu de ses enfants.

XVII. — Otez la crainte de l'enfer à un chrétien, et vous lui ôterez sa croyance.

XVIII. — Une religion vraie intéressant tous les hommes, dans tous les temps et dans tous les lieux, a dû être éternelle, universelle et évidente ; aucune n'a ces trois caractères. Toutes sont donc trois fois démontrées fausses.

XIX. — Les faits dont quelques hommes seulement peuvent être témoins sont insuffisants pour démontrer une religion qui doit être également crue par tout le monde.

XX. — Les faits dont on appuie les religions sont anciens et merveilleux, c'est-à-dire les plus suspects qu'il est possible, pour prouver la chose la plus incroyable.

XXI. — Prouver l'Evangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature.

XXII. — Mais que Dieu fera-t-il à ceux qui n'ont pas entendu parler de son fils ? Punira-t-il des sourds de n'avoir pas entendu ?

XXIII. — Que fera-t-il à ceux qui, ayant entendu parler de sa religion, n'ont pu la concevoir ? Punira-

t-il des pygmées de n'avoir pas su marcher à pas de géant ?

XXIV. — Pourquoi les miracles de Jésus-Christ sont-ils vrais, et ceux d'Esculape, d'Apollonius de Tyane et de Mahomet sont-ils faux ?

XXV. — Mais tous les Juifs qui étaient à Jérusalem ont apparemment été convertis à la vue des miracles de Jésus-Christ ? Aucunement. Loin de croire en lui, ils l'ont crucifié. Il faut convenir que ces Juifs sont des hommes comme il n'y en a point : partout on a vu les peuples entraînés par un seul faux miracle, et Jésus-Christ n'a pu rien faire du peuple juif avec une infinité de miracles vrais.

XXVI. — C'est ce miracle-là d'incrédulité des Juifs qu'il faut faire valoir, et non celui de sa résurrection.

XXVII. — Il est aussi sûr que deux et deux font quatre, que César a existé ; il est aussi sûr que Jésus-Christ a existé que César. Donc il est aussi sûr que Jésus-Christ est ressuscité, que lui ou César a existé. Quelle logique ! L'existence de Jésus-Christ et de César n'est pas un miracle.

XXVIII. — On lit, dans la *Vie de M. de Turenne*, que, le feu ayant pris dans une maison, la présence du Saint-Sacrement arrêta soudain l'incendie. D'accord. Mais on lit aussi dans l'histoire qu'un moine ayant empoisonné une hostie consacrée un empereur d'Allemagne ne l'eut pas plutôt avalée qu'il en mourut

XXIX. — Il y avait là autre chose que les apparences du pain et du vin, ou il faut dire que le poison s'était incorporé au corps et au sang de Jésus-Christ.

XXX. — Ce corps se moisit, ce sang s'aigrit. Ce Dieu est dévoré par les mites sur son autel. Peuple aveugle, Egyptien imbécile, ouvre donc les yeux !

XXXI. — La religion de Jésus-Christ, annoncée par

des ignorants, a fait les premiers chrétiens. La même religion, prêchée par des savants et des docteurs, ne fait aujourd'hui que des incrédules.

XXXII. — On objecte que la soumission à une autorité législative dispense de raisonner. Mais où est la religion, sur la surface de la terre, sans une pareille autorité ?

XXXIII. — C'est l'éducation de l'enfance qui empêche un mahométan de se faire baptiser ; c'est l'éducation de l'enfance qui empêche un chrétien de se faire circoncire ; c'est la raison de l'homme fait qui méprise également le baptême et la circoncision.

XXXIV. — Il est dit dans saint Luc que Dieu le père est plus grand que Dieu le fils, *pater major me est.* Cependant, au mépris d'un passage aussi formel, l'Eglise prononce anathème au fidèle scrupuleux qui s'en tient littéralement aux mots du testament de son père.

XXXV. — Si l'autorité a pu disposer à son gré du sens de ce passage, comme il n'y en a pas un dans toutes les Ecritures qui soit plus précis, il n'y en a pas un qu'on puisse se flatter de bien entendre, et dont l'Eglise ne fasse dans l'avenir tout ce qu'il lui plaira.

XXXVI. — *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Est-ce là le langage d'un Dieu ou une *bigarrure* digne du *Seigneur des Accords* (1)?

XXXVII. — *In dolore paries* (Genèse). « Tu engendreras dans la douleur, dit Dieu à la femme prévaricatrice. » Et que lui ont fait les femelles des animaux, qui engendrent aussi dans la douleur ?

XXXVIII. — S'il faut entendre à la lettre, *pater major me est*, Jésus-Christ n'est pas Dieu. S'il faut

(1) Estienne Tabourot, *les Bigarrures et Touches du seigneur des Accords avec les apophthegmes du sieur Gaulard*, 1572.

entendre à la lettre, *hoc est corpus meum*, il se donnait à ses apôtres de ses propres mains ; ce qui est aussi absurde que de dire que saint Denis baisa sa tête après qu'on la lui eut coupée.

XXXIX. — Il est dit qu'il se retira sur le mont des Oliviers, et qu'il pria. Et qui pria-t-il ? Il se pria lui-même.

XL. — *Ce Dieu, qui fait mourir Dieu pour apaiser Dieu* est un mot excellent du baron de la Hontan (1). Il résulte moins d'évidence de cent volumes *in-folio*, écrits pour ou contre le christianisme, que du ridicule de ces deux lignes.

XLI. — Dire que l'homme est un composé de force et de faiblesse, de lumière et d'aveuglement, de petitesse et de grandeur, ce n'est pas lui faire son procès, c'est le définir.

XLII. — L'homme est comme Dieu ou la nature l'a fait ; et Dieu ou la nature ne fait rien de mal.

XLIII. — Ce que nous appelons le péché originel, Ninon de Lenclos l'appelait le péché *original*.

XLIV. — C'est une impudence sans exemple que de citer la conformité des Evangélistes, tandis qu'il y a dans les uns des faits très importants dont il n'est pas dit un mot dans les autres.

XLV. — Platon considérait la Divinité sous trois aspects : la bonté, la sagesse et la puissance. Il faut se fermer les yeux pour ne pas voir là la Trinité des chrétiens. Il y avait près de trois mille ans que le philosophe d'Athènes appelait *Logos* ce que nous appelons le Verbe.

XLVI. — Les personnes divines sont, ou trois accidents, ou trois substances. Point de milieu. Si ce sont

(1) Gentilhomme gascon, voyageur, qui vivait dans le XVIIe siècle.

trois accidents, nous sommes athées ou déistes. Si ce sont trois substances, nous sommes païens.

XLVII. — Dieu le père juge les hommes dignes de sa vengeance éternelle ; Dieu le fils les juge dignes de sa miséricorde infinie ; le Saint-Esprit reste neutre. Comment accorder ce verbiage catholique avec l'unité de la volonté divine?

XLVIII. — Il y a longtemps qu'on a demandé aux théologiens d'accorder le dogme des peines éternelles avec la miséricorde infinie de Dieu; et ils en sont encore là.

XLIX. — Et pourquoi punir un coupable, quand il n'y a plus aucun bien à tirer de son châtiment?

L. — Si l'on punit pour soi seul, on est bien cruel et bien méchant.

LI. — Il n'y a point de bon père qui voulût ressembler à notre père céleste.

LII. — Quelle proportion entre l'offenseur et l'offensé? Quelle proportion entre l'offense et le châtiment? Amas de bêtises et d'atrocités!

LIII. — Et de quoi se courrouce-t-il si fort, ce Dieu? Et ne dirait-on pas que je puisse quelque chose pour ou contre sa gloire, pour ou contre son repos, pour ou contre son bonheur?

LIV. — On veut que Dieu fasse brûler le méchant, qui ne peut rien contre lui, dans un feu qui durera sans fin; et on permettrait à peine à un père de donner une mort passagère à un fils qui compromettrait sa vie, son honneur et sa fortune!

LV. — O chrétiens! vous avez donc deux idées différentes de la bonté et de la méchanceté, de la vérité et du mensonge. Vous êtes donc les plus absurdes des dogmatistes, ou les plus outrés des pyrrhoniens.

LVI. — Tout le mal dont on est capable n'est pas

tout le mal possible : or, il n'y a que celui qui pourrait commettre tout le mal possible qui pourrait mériter aussi un châtiment éternel. Pour faire de Dieu un être infiniment vindicatif, vous transformez un ver de terre en un être infiniment puissant.

LVII. — A entendre un théologien exagérer l'action d'un homme que Dieu fit paillard, et qui a couché avec sa voisine, que Dieu fit complaisante et jolie, ne dirait-on pas que le feu ait été mis aux quatre coins de l'univers? Eh! mon ami, écoute Marc-Aurèle, et tu verras que tu courrouces ton Dieu par le frottement illicite et voluptueux de deux intestins.

LVIII. — Ce que ces atroces chrétiens ont traduit par *éternel* ne signifie, en hébreu, que *durable*. C'est de l'ignorance d'un hébraïste, et de l'humeur féroce d'un interprète, que vient le dogme de l'éternité des peines.

LIX. — Pascal a dit ; « Si votre religion est fausse, vous ne risquez rien à la croire vraie ; si elle est vraie, vous risquez tout à la croire fausse. » Un iman en peut dire tout autant que Pascal.

LX. — Que Jésus-Christ qui est Dieu ait été tenté par le diable, c'est un conte digne des *Mille et une nuits*.

LXI. — Je voudrais bien qu'un chrétien, qu'un janséniste surtout, me fît sentir le *cui bono* de l'incarnation. Encore ne faudrait-il pas enfler à l'infini le nombre des damnés si l'on veut tirer quelque parti de ce dogme.

LXII. — Une jeune fille vivait fort retirée : un jour elle reçut la visite d'un jeune homme qui portait un oiseau ; elle devint grosse et l'on demande qui est-ce qui a fait l'enfant? Belle question! c'est l'oiseau.

LXIII. — Mais pourquoi le cygne de Léda et les petites flammes de Castor et Pollux nous font-ils rire, et

que nous ne rions pas de la colombe et des langues de feu de l'Evangile?

LXIV. — Il y avait, dans les premiers siècles, soixante évangiles presque également crus. On en a rejeté cinquante-six pour raison de puérilité et d'ineptie. Ne reste-t-il rien de cela dans ceux qu'on a conservés?

LXV. — Dieu donne une première loi aux hommes; il abolit ensuite cette loi. Cette conduite n'est-elle pas un peu d'un législateur qui s'est trompé, et qui le reconnaît avec le temps. Est-ce qu'il est d'un être parfait de se raviser?

LXVI. — Il y a autant d'espèces de foi qu'il y a de religions au monde.

LXVII. — Tous les sectaires du monde ne sont que des déistes hérétiques.

LXVIII. — Si l'homme est malheureux sans être né coupable, ne serait-ce pas qu'il est destiné à jouir d'un bonheur éternel, sans pouvoir, par sa nature, s'en rendre jamais digne?

LXIX. — Voilà ce que je pense du dogme chrétien : je ne dirai qu'un mot de sa morale. C'est que, pour un catholique père de famille convaincu qu'il faut pratiquer à la lettre les maximes de l'Evangile sous peine de ce qu'on appelle l'enfer, attendu l'extrême difficulté d'atteindre à ce degré de perfection que la faiblesse humaine ne comporte point, je ne vois d'autre parti que de prendre son enfant par un pied, et que de l'écacher (1) contre la terre, ou que de l'étouffer en naissant. Par cette action il le sauve du péril de la damnation et lui assure une félicité éternelle; et je soutiens que cette action, loin d'être criminelle, doit passer pour infiniment louable, puisqu'elle est fondée sur le motif de

(1) Ecraser, broyer.

l'amour paternel, qui exige que tout bon père fasse pour ses enfants tout le bien possible.

LXX. — Le précepte de la religion et la loi de la société, qui défendent le meurtre des innocents, ne sont-ils pas, en effet, bien absurdes et bien cruels, lorsqu'en les tuant on leur assure un bonheur infini, et qu'en les laissant vivre on les dévoue, presque sûrement, à un malheur éternel?

LXI. — Comment, M. de La Condamine! il sera permis d'inoculer son fils pour le garantir de la petite vérole, et il ne sera pas permis de le tuer pour le garantir de l'enfer? Vous vous moquez.

LXII. — *Satis triumphat veritas si apud paucos, eosque bonos, accepta sit; nec ejus indoles placere multis.*

LXIII. — Anciennement, dans l'île de Ternate, il n'était permis à qui que ce soit, pas même aux prêtres, de parler de religion. Il n'y avait qu'un seul temple ; une loi expresse défendait qu'il y en eût deux. On n'y voyait ni autel, ni statues, ni images. Cent prêtres, qui jouissaient d'un revenu considérable, desservaient ce temple. Ils ne chantaient ni ne parlaient, mais dans un énorme silence ils montraient avec le doigt une pyramide sur laquelle étaient écrits ces mots : *Mortels, adorez Dieu, aimez vos frères et rendez-vous utiles à la patrie.*

LXIV. — Un homme avait été trahi par ses enfants par sa femme et par ses amis ; des associés infidèles avaient renversé sa fortune et l'avaient plongé dans la misère. Pénétré d'une haine et d'un mépris profond pour l'espèce humaine, il quitta la société et se réfugia seul dans une caverne. Là, les poings appuyés sur les yeux, et méditant une vengeance proportionnée à son ressentiment, il disait : « Les pervers ! que ferai-je pour les punir de leurs injustices, et les rendre tous aussi malheu-

reux qu'ils le méritent ? Ah ! s'il était possible d'imaginer... de les entêter d'une grande chimère à laquelle ils missent plus d'importance qu'à leur vie, et sur laquelle ils ne pussent jamais s'entendre !... » A l'instant il s'élance de la caverne en criant : « Dieu ! Dieu !... » Des échos sans nombre répètent autour de lui : « Dieu ! Dieu !... » Ce nom redoutable est porté d'un pôle à l'autre et partout écouté avec étonnement. D'abord les hommes se prosternent, ensuite ils se relèvent, s'interrogent, disputent, s'aigrissent, s'anathématisent, se haïssent, s'entrégorgent, et le souhait fatal du misanthrope est accompli. Car telle a été, dans le temps passé, et telle sera, dans le temps à venir, l'histoire d'un être toujours également important et incompréhensible.

SUPPLÉMENT

AU

VOYAGE DE BOUGAINVILLE

OU

DIALOGUE ENTRE A. ET B.

SUR L'INCONVÉNIENT D'ATTACHER DES IDÉES MORALES A CERTAINES ACTIONS PHYSIQUES QUI N'EN COMPORTENT PAS.

—

At quanto meliora monet, pugnantiaque istis,
Dives opis natura suæ, tu si modo recte
Dispensare, velis, ac non fugienda petendis
Immiscere! Tuo vitio rerumne labores,
Nil referre putas?

Horat., *Sat.*, lib. 1, sat. 2, vers 73 et seq.

I

JUGEMENT DU VOYAGE DE BOUGAINVILLE

A. — Cette superbe voûte étoilée, sous laquelle nous revînmes hier, et qui semblait nous garantir un beau jour, ne nous a pas tenu parole.

B. — Qu'en savez-vous?

A. — Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins.

B. — Il est vrai ; mais si ce brouillard, qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parce

qu'elle est suffisamment chargée d'humidité, retombe sur la terre ?

A. — Mais si, au contraire, il traverse l'éponge, s'élève et gagne la région supérieure où l'air est moins dense, et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé ?

B. — Il faut attendre.

A. — En attendant, que faites-vous?

B. — Je lis.

A. — Toujours ce Voyage de Bougainville ?

B. — Toujours.

A. — Je n'entends rien à cet homme-là. L'étude des mathématiques, qui suppose une vie sédentaire, a rempli le temps de ses jeunes années; et voilà qu'il passe subitement d'une condition méditative et retirée au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur.

B. — Nullement. Si le vaisseau n'est qu'une maison flottante, et si vous considérez le navigateur qui traverse des espaces immenses, resserré et immobile dans une enceinte assez étroite, vous le verrez faisant le tour du globe sur une planche, comme vous et moi le tour de l'univers sur votre parquet.

A. — Une autre bizarrerie apparente, c'est la contradiction du caractère de l'homme et de son entreprise. Bougainville a le goût des amusements de la société ; il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats; il se prête au tourbillon du monde d'aussi bonne grâce qu'aux inconstances de l'élément sur lequel il a été ballotté. Il est aimable et gai : c'est un véritable Français lesté, d'un bord, d'un traité de calcul différentiel et intégral, et de l'autre, d'un voyage autour du globe.

B. — Il fait comme tout le monde : il se dissipe après s'être appliqué, et s'applique après s'être dissipé.

A. — Que pensez-vous de son *Voyage* ?

B. — Autant que j'en puis juger sur une lecture assez superficielle, j'en rapporterais l'avantage à trois points principaux : une meilleure connaissance de notre vieux domicile et de ses habitants ; plus de sûreté sur des mers qu'il a parcourues la sonde à la main, et plus de correction dans nos cartes géographiques. Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ces vues : de la philosophie, du courage, de la véracité ; un coup d'œil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des observations ; de la circonspection, de la patience ; le désir de voir, de s'éclairer et de s'instruire ; la science du calcul, des mécaniques, de la géométrie, de l'astronomie ; et une teinture suffisante d'histoire naturelle.

A. — Et son style?

B. — Sans apprêt ; le ton de la chose, de la simplicité et de la clarté, surtout quand on possède la langue des marins.

A. — Sa course a été longue ?

B. — Je l'ai tracée sur ce globe. Voyez-vous cette ligne de points rouges?

A. — Qui part de Nantes ?

B. — Et court jusqu'au détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, serpente entre ces îles formant l'archipel immense qui s'étend des Philippines à la Nouvelle-Hollande, rase Madagascar, le cap de Bonne-Espérance, se prolonge dans l'Atlantique, suit les côtes d'Afrique, et rejoint l'une de ses extrémités à celle d'où le navigateur s'est embarqué.

A. — Il a beaucoup souffert?

B. — Tout navigateur s'expose, et consent de s'exposer aux périls de l'air, du feu, de la terre et de l'eau : mais qu'après avoir erré des mois entiers entre la mer et le ciel, entre la mort et la vie ; après avoir été battu

des tempêtes, menacé de périr par naufrage, par maladie, par disette d'eau et de pain, un infortuné vienne, son bâtiment fracassé, tomber, expirant de fatigue et de misère, aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou lui fait attendre impitoyablement les secours les plus urgents, c'est une dureté !...

A. — Un crime digne de châtiment.

B. — Une de ces calamités sur laquelle le voyageur n'a pas compté.

A. — Et n'a pas dû compter. Je croyais que les puissances européennes n'envoyaient pour commandants dans leurs possessions d'outre-mer que des âmes honnêtes, des hommes bienfaisants, des sujets remplis d'humanité et capables de compatir...

B. — C'est bien là ce qui les soucie.

A. — Il y a des choses singulières dans ce Voyage de Bougainville.

B. — Beaucoup.

A. — N'assure-t-il pas que les animaux sauvages s'approchent de l'homme, et que les oiseaux viennent se poser sur lui, lorsqu'ils ignorent le danger de cette familiarité ?

B. — D'autres l'avaient dit avant lui.

A. — Comment explique-t-il le séjour de certains animaux dans des îles séparées de tout continent par des intervalles de mer effrayants ? Qui est-ce qui a porté là le loup, le renard, le chien, le cerf, le serpent ?

B. — Il n'explique rien ; il atteste le fait.

A. — Et vous, comment l'expliquez-vous ?

B. — Qui sait l'histoire primitive de notre globe ? Combien d'espaces de terre, maintenant isolés, étaient autrefois continus? Le seul phénomène sur lequel on pourrait former quelque conjecture, c'est la direction de la masse des eaux qui les a séparés.

A. — Comment cela ?

B. — Par la forme générale des arrachements. Quelque jour nous nous amuserons de cette recherche, si cela vous convient. Pour ce moment, voyez-vous cette île qu'on appelle *des Lanciers* ? A l'inspection du lieu qu'elle occupe sur le globe, il n'est personne qui ne se demande qui est-ce qui a placé là des hommes ? Quelle communication les liait autrefois avec le reste de leur espèce ? Que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre ?

A. — Ils s'exterminent et se mangent ; et de là peut-être une première époque très ancienne et très naturelle de l'anthropophagie. insulaire d'origine.

B. — Ou la multiplication y est limitée par quelque loi superstitieuse : l'enfant y est écrasé dans le sein de sa mère foulée sous les pieds d'une prêtresse.

A. — Ou l'homme égorgé expire sous le couteau d'un prêtre ; ou l'on a recours à la castration des mâles...

B. — A l'infibulation des femelles ; et de là tant d'usages d'une cruauté nécessaire et bizarre, dont la cause s'est perdue dans la nuit des temps, et met les philosophes à la torture. Une observation assez constante, c'est que les institutions surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent, en se transformant, à la longue, en lois civiles et nationales ; et que les institutions civiles et nationales se consacrent, et dégénèrent en préceptes surnaturels et divins.

A. — C'est une des palingénésies les plus funestes.

B. — Un brin de plus qu'on ajoute au lien dont on nous serre.

A. — N'était-il pas au Paraguay au moment même de l'expulsion des jésuites?

B. — Oui.

A. — Qu'en dit-il?

B. — Moins qu'il n'en pourrait dire ; mais assez pour nous apprendre que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves indiens, comme les Lacédémoniens avec les Ilotes ; les avaient condamnés à un travail assidu ; s'abreuvaient de leur sueur ; ne leur avaient laissé aucun droit de propriété ; les tenaient sous l'abrutissement de la superstition ; en exigeaient une vénération profonde ; marchaient au milieu d'eux un fouet à la main, et en frappaient indistinctement tout âge et tout sexe. Un siècle de plus, et leur expulsion devenait impossible, ou le motif d'une longue guerre entre ces moines et le souverain, dont ils avaient peu à peu secoué l'autorité.

A. — Et ces Patagons, dont le docteur Maty et l'académicien La Condamine ont fait tant de bruit?

B. — Ce sont de bonnes gens qui viennent à vous, et qui vous embrassent en criant *Chaoua ;* forts, vigoureux, toutefois n'excédant guère la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces ; n'ayant d'énorme que leur corpulence, la grosseur de leur tête, et l'épaisseur de leurs membres.

Né avec le goût du merveilleux, qui exagère tout autour de lui, comment l'homme laisserait-il une juste proportion aux objets, lorsqu'il a, pour ainsi dire, à justifier le chemin qu'il a fait, et la peine qu'il s'est donnée pour les aller voir au loin ?

A. — Et du sauvage, qu'en pense-il ?

B. — C'est, à ce qu'il paraît, de la défense journalière contre les bêtes qu'il tient le caractère cruel qu'on lui remarque quelquefois. Il est innocent et doux, partout où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété. L'homme civilisé a une prétention commune, avec l'homme civilisé, à la possession d'un champ dont

ils occupent les deux extrémités; et ce champ devient un sujet de dispute entre eux.

A. — Et le tigre a une prétention commune, avec l'homme sauvage, à la possession d'une forêt ; et c'est la première des prétentions, et la cause de la plus ancienne des guerres... Avez-vous vu le Taïtien que Bougainville avait pris sur son bord, et transporté dans ce pays-ci ?

B. — Je l'ai vu ; il s'appelait Aotourou. A la première terre qu'il aperçut, il la prit pour la patrie des voyageurs ; soit qu'on lui en eût imposé sur la longueur du voyage ; soit que, trompé naturellement par le peu de distance apparente des bords de la mer qu'il habitait, à l'endroit où le ciel semble confiner à l'horizon, il ignorât la véritable étendue de la terre. L'usage commun des femmes était si bien établi dans son esprit qu'il se jeta sur la première Européenne qui vint à sa rencontre, et qu'il se disposait très-sérieusement à lui faire la politesse de Taïti. Il s'ennuyait parmi nous. L'alphabet taïtien n'ayant ni *b*, ni *c*, ni *d*, ni *f*, ni *g*, ni *q*, ni *x*, ni *y*, ni *z*, il ne put jamais apprendre à parler notre langue, qui offrait à ses organes inflexibles trop d'articulations étrangères et de sons nouveaux. Il ne cessait de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné. Le Voyage de Bougainville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne ; jusqu'à cette lecture, j'avais pensé qu'on n'était nulle part aussi bien que chez soi ; résultat que je croyais le même pour chaque habitant de la terre ; effet naturel de l'attrait du sol ; attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs.

A. — Quoi ! vous ne trouvez pas l'habitant de Paris aussi convaincu qu'il croisse des épis dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce ?

B. — Ma foi, non. Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.

A. — O Aotourou ! que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes maîtresses, tes compatriotes. Que leur diras-tu de nous ?

B. — Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.

A. — Pourquoi peu de choses ?

B. — Parce qu'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun terme correspondant à celles dont il a quelques idées.

A. — Et pourquoi ne le croiront-ils pas ?

B. — Parce qu'en comparant leurs mœurs aux nôtres ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur, que de nous croire si fous.

A. — En vérité ?

B. — Je n'en doute pas : la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées ! Le Taïtien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépit. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses ; entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.

A. — Est-ce que vous donneriez dans la fable de Taïti ?

B. — Ce n'est point une fable ; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le Supplément de son Voyage.

A. — Et où trouve-t-on ce Supplément ?

B. — Là, sur cette table.

A. — Est-ce que vous ne me le confierez pas ?

B. — Non ; mais nous pourrons le parcourir ensemble, si vous voulez.

A. — Assurément, je le veux. Voilà le brouillard qui retombe, et l'azur du ciel qui commence à paraître. Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque dans les moindres choses ; il faut que je sois bien bon pour vous pardonner une supériorité aussi continue !

B. — Tenez, tenez, lisez ; passez ce préambule qui ne signifie rien, et allez droit aux adieux que fit un des chefs de l'île à nos voyageurs. Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là.

A. — Comment Bougainville a-t-il compris ces adieux prononcés dans une langue qu'il ignorait ?

B. — Vous le saurez. C'est un vieillard qui parle.

II

LES ADIEUX DU VIEILLARD

Il était père d'une famille nombreuse. A l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l'abordèrent ; il leur tourna le dos, se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décelaient que trop sa pensée : il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :

— « Pleurez, malheureux Taïtiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes am-

bitieux et méchants: un jour vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. O Taïtiens ! mes amis ! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta :

« Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorgés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dis à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal. *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ?

Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Taïti,* qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort! Et qu'est-ce que cela fait? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée! Tu n'es pas esclave: tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir! Tu crois donc que le Taïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Taïtien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi? Tu es venu; nous sommes-nous jetés sur ta personne? avons-nous pillé ton vaisseau? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir de la continuité de leurs pénibles efforts que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler? Quand jouirons-nous?

Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières, la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes ; vois comme ils sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes ; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c'est le mien ; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul. Je laboure la terre ; je grimpe la montagne ; je perce la forêt ; je parcours une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre, et j'ai quatre-vingt-dix ans passés. Malheur à cette île ! malheur aux Taïtiens présents et à tous les Taïtiens à venir, du jour où tu nous as visités ! Nous ne connaissions qu'une maladie ; celle à laquelle l'homme, l'animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse ; et tu nous en as apporté une autre : tu as infecté notre sang. Il nous faudra peut-être exterminer de nos propres mains nos filles, nos femmes, nos enfants ; ceux qui ont approché tes femmes ; celles qui ont approché tes hommes. Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de tes veines dans les nôtres ; ou nos enfants, condamnés à nourrir et à perpétuer le mal que tu as donné aux pères et aux mères, et qu'ils transmettront à jamais à leurs descendants. Malheureux ! tu seras coupable, ou des ravages qui suivront les funestes caresses des tiens, ou des meurtres que nous commettrons pour en arrêter le poison. Tu parles de crimes ! As-tu l'idée d'un plus grand crime que le tien ? Quel est chez toi le châtiment de celui qui tue son voisin ? La mort par le fer : quel est chez toi le châtiment du lâche qui l'empoisonne ? la

mort par le feu : compare ton forfait à ce dernier ; et dis-nous, empoisonneur de nations, le supplice que tu mérites ? Il n'y a qu'un moment, la jeune Taïtienne s'abandonnait aux transports, aux embrassements du jeune Taïtien ; attendait avec impatience que sa mère (autorisée par l'âge nubile) relevât son voile, et mît sa gorge à nu. Elle était fière d'exciter les désirs, et d'arrêter les regards amoureux de l'inconnu, de ses parents, de son frère ; elle acceptait sans frayeur et sans honte, en notre présence, au milieu d'un cercle d'innocents Taïtiens, au son des flûtes, entre les danses, les caresses de celui que son jeune cœur et la voix secrète de ses sens lui désignaient. L'idée de crime et le péril de la maladie sont entrés avec toi parmi nous. Nos jouissances, autrefois si douces, sont accompagnées de remords et d'effroi. Cet homme noir, qui est près de toi, qui m'écoute, a parlé à nos garçons ; je ne sais ce qu'il a dit à nos filles ; mais nos garçons hésitent ; mais nos filles rougissent. Enfonce-toi, si tu veux, dans la forêt obscure avec la compagne perverse de tes plaisirs ; mais accorde aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte, à la face du ciel et au grand jour. Quel sentiment plus honnête et plus grand pourrais-tu mettre à la place de celui que nous leur avons inspiré et qui les anime ? Ils pensent que le moment d'enrichir la nation et la famille d'un nouveau citoyen est venu, et ils s'en glorifient. Ils mangent pour vivre et pour croître : ils croissent pour multiplier, et ils n'y trouvent ni vice, ni honte. Ecoute la suite de tes forfaits. A peine t'es-tu montré parmi eux, qu'ils sont devenus voleurs. A peine es-tu descendu dans notre terre, qu'elle a fumé de sang. Ce Taïtien qui courut à ta rencontre, qui t'accueillit, qui te reçut en criant : *Taïo! ami, ami ;* vous l'avez tué. Et pourquoi l'avez-vous tué ? Parce qu'il avait été séduit par l'éclat de tes petits œufs

de serpents (1). Il te donnait ses fruits ; il t'offrait sa femme et sa fille ; il te cédait sa cabane : et tu l'as tué pour une poignée de ces grains, qu'il avait pris sans te les demander. Et ce peuple? Au bruit de ton arme meurtrière, la terreur s'est emparée de lui ; et il s'est enfui dans la montagne. Mais crois qu'il n'aurait pas tardé d'en descendre ; crois qu'en un instant, sans moi, vous périssiez tous. Eh ! pourquoi les ai-je apaisés ? pourquoi les ai-je contenus? pourquoi les contiens-je encore dans ce moment ? Je l'ignore ; car tu ne mérites aucun sentiment de pitié ; car tu as une âme féroce qui ne l'éprouva jamais. Tu t'es promené, toi et les tiens, dans notre île ; tu as été respecté ; tu as joui de tout ; tu n'as trouvé sur ton chemin ni barrière, ni refus : on t'invitait ; tu t'asseyais ; on étalait devant toi l'abondance du pays. As-tu voulu des jeunes filles? Excepté celles qui n'ont pas encore le privilège de montrer leur visage et leur gorge, les mères t'ont présenté les autres toutes nues ; te voilà possesseur de la tendre victime du devoir hospitalier ; on a jonché pour elle et pour toi, la terre de feuilles et de fleurs ; les musiciens ont accordé leurs instruments ; rien n'a troublé la douceur, ni gêné la liberté de tes caresses ni des siennes. On a chanté l'hymne, l'hymne qui t'exhortait à être homme, qui exhortait notre enfant à être femme, et femme complaisante et voluptueuse. On a dansé autour de votre couche ; et c'est au sortir des bras de cette femme, après avoir éprouvé sur son sein la plus douce ivresse, que tu as tué son frère, son ami, son père, peut-être. Tu as fait pis encore ; regarde de ce côté ; vois cette enceinte hérissée de flèches ; ces armes, qui n'avaient menacé que nos ennemis, vois-les tournées contre nos propres enfants ;

(1) Collier de verroterie : perles fausses.

vois les malheureuses compagnes de nos plaisirs ; vois leur tristesse ; vois la douleur de leurs pères ; vois le désespoir de leurs mères : c'est là qu'elles sont condamnées à périr par nos mains, ou par le mal que tu leur as donné. Eloigne-toi, à moins que tes yeux cruels ne se plaisent à des spectacles de mort : éloigne-toi ; va, et puissent les mers coupables qui t'ont épargné dans ton voyage, s'absoudre, et nous venger en t'engloutissant avant ton retour ! Et vous, Taïtiens, rentrez dans vos cabanes, rentrez tous ; et que ces indignes étrangers n'entendent à leur départ que le flot qui mugit, et ne voient que l'écume dont sa fureur blanchit une rive déserte ! »

A peine eut-il achevé, que la foule des habitants disparut : un vaste silence régna dans toute l'étendue de l'île ; et l'on n'entendit que le sifflement aigu des vents et le bruit sourd des eaux sur toute la longueur de la côte : on eût dit que l'air et la mer, sensibles à la voix du vieillard, se disposaient à lui obéir.

B. — Eh bien, qu'en pensez-vous ?

A. — Ce discours me paraît véhément ; mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage, il me semble y retrouver des idées et des tournures européennes.

B. — Pensez donc que c'est une traduction du taïtien en espagnol, et de l'espagnol en français. Le vieillard s'était rendu, la nuit, chez cet Orou qu'il a interpellé, et dans la case duquel l'usage de la langue espagnole s'était conservé de temps immémorial. Orou avait écrit en espagnol la harangue du vieillard ; et Bougainville en avait une copie à la main, tandis que le Taïtien la prononçait.

A. — Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment ; mais ce n'est pas là tout ; et ma curiosité pour le reste n'est pas légère.

B. — Ce qui suit, peut-être, vous intéressera moins.

A. — N'importe.

B. — C'est un entretien de l'aumônier de l'équipage avec un habitant de l'île.

A. — Orou ?

B. — Lui-même. Lorsque le vaisseau de Bougainville approcha de Taïti, un nombre infini d'arbres creusés furent lancés sur les eaux ; en un instant son bâtiment en fut environné ; de quelque côté qu'il tournât ses regards, il voyait des démonstrations de surprise et de bienveillance. On lui jetait des provisions ; on lui tendait les bras ; on s'attachait à des cordes ; on gravissait contre des planches ; on avait rempli sa chaloupe ; on criait vers le rivage, d'où les cris étaient répondus ; les habitants de l'île accouraient ; les voilà tous à terre : on s'empare des hommes de l'équipage ; on se les partage ; chacun conduit le sien dans sa cabane : les hommes les tenaient embrassés par le milieu du corps ; les femmes leur flattaient les joues de leurs mains. Placez-vous là ; soyez témoin, par la pensée, de ce spectacle d'hospitalité ; et dites-moi comment vous trouvez l'espèce humaine.

A. — Très belle.

B. — Mais j'oublierais peut-être de vous parler d'un événement assez singulier. Cette scène de bienveillance et d'humanité fut troublée tout à coup par les cris d'un homme qui appelait à son secours ; c'était le domestique d'un des officiers de Bougainville. De jeunes Taïtiens s'étaient jetés sur lui, l'avaient étendu par terre, le déshabillaient et se disposaient à lui faire la civilité.

A. — Quoi ! ces peuples si simples, ces sauvages si bons, si honnêtes... ?

B. — Vous vous trompez ; ce domestique était une femme déguisée en homme. Ignorée de l'équipage entier, pendant tout le temps d'une longue traversée, les Taï-

tiens devinèrent son sexe au premier coup d'œil. Elle était née en Bourgogne; elle s'appelait Barré; ni laide ni jolie, âgée de vingt-six ans. Elle n'était jamais sortie de son hameau; et sa première pensée de voyager fut de faire le tour du globe: elle montra toujours de la sagesse et du courage.

A. — Ces frêles machines-là renferment quelquefois des âmes bien fortes.

III

ENTRETIEN DE L'AUMONIER ET D'OROU

B. — Dans la division que les Taïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, l'aumônier devint le partage d'Orou. L'aumônier et le Taïtien étaient à peu près du même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou n'avait alors que sa femme et trois filles appelées Asto, Palli et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou, qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues, et lui dit :

— Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien; si tu dors seul, tu dormiras mal ; l'homme a besoin la nuit d'une compagne à son côté. Voilà ma femme, voilà mes filles: choisis celle qui te convient; mais, si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles, qui n'a point encore eu d'enfants.

La mère ajouta: Hélas! je n'ai point à m'en plaindre; la pauvre Thia ! ce n'est pas sa faute.

L'aumônier répondit : que sa religion, son état, les bonnes mœurs et l'honnêteté ne lui permettaient pas d'accepter ces offres.

Orou répliqua :

— Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion ; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous ; de donner l'existence à un de tes semblables ; de rendre un service que le père, la mère et les enfants te demandent ; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles état ; mais ton premier devoir est d'être homme et d'être reconnaissant. Je ne te propose point de porter dans ton pays les mœurs d'Orou ; mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs de Taïti. Les mœurs de Taïti sont-elles meilleures ou plus mauvaises que les vôtres ? C'est une question facile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir ? en ce cas tes mœurs ne sont ni pires ni meilleures que les nôtres. En peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a ? nos mœurs sont meilleures que les tiennes. Quant à l'honnêteté que tu m'objectes, je te comprends ; j'avoue que j'ai tort ; et je t'en demande pardon. Je n'exige pas que tu nuises à ta santé ; si tu es fatigué, il faut que tu te reposes ; mais j'espère que tu ne continueras pas à nous contrister. Vois le souci que tu as répandu sur tous ces visages : elles craignent que tu n'aies remarqué en elles quelques défauts qui leur attirent ton dédain. Mais quand cela serait, le plaisir d'honorer une de mes filles, entre ses compagnes et ses sœurs, et de faire une bonne action ne te suffirait-il pas ? Sois généreux !

L'Aumônier. — Ce n'est pas cela : elles sont toutes quatre également belles ; mais ma religion ! mais mon état !

Orou. — Elles m'appartiennent, et je te les offre :

elles sont à elles, et elles se donnent à toi. Quelle que soit la pureté de conscience que la chose *religion* et la chose *état* te prescrivent, tu peux les accepter sans scrupule. Je n'abuse point de mon autorité ; et sois sûr que je connais et que je respecte les droits des personnes.

Ici, le véridique aumônier convient que jamais la Providence ne l'avait exposé à une aussi pressante tentation. Il était jeune ; il s'agitait, il se tourmentait ; il détournait ses regards des aimables suppliantes ; il les ramenait sur elles ; il levait ses mains et ses yeux au ciel. Thia, la plus jeune, embrassait ses genoux et lui disait :

— Etranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m'afflige pas ! Honore-moi dans la cabane et parmi les miens ; élève-moi au rang de mes sœurs qui se moquent de moi. Asto, l'aînée, a déjà trois enfants ; Palli, la seconde, en a deux, et Thia n'en a point ! Etranger, honnête étranger, ne me rebute pas ! rends-moi mère ; fais-moi un enfant que je puisse un jour promener par la main, à côté de moi, dans Taïti, qu'on voie dans neuf mois attaché à mon sein ; dont je sois fière, et qui fasse une partie de ma dot, lorsque je passerai de la cabane de mon père dans une autre. Je serai peut-être plus chanceuse avec toi qu'avec nos jeunes Taïtiens. Si tu m'accordes cette faveur, je ne t'oublierai plus ; je te bénirai toute ma vie ; j'écrirai ton nom sur mon bras et sur celui de ton fils ; nous le prononcerons sans cesse avec joie ; et, lorsque tu quitteras ce rivage, mes souhaits t'accompagneront sur les mers jusqu'à ce que tu sois arrivé dans ton pays.

Le naïf aumônier dit qu'elle lui serrait les mains, qu'elle attachait sur ses yeux des regards si expressifs et si touchants, qu'elle pleurait ; que son père, sa mère et ses sœurs s'éloignèrent ; qu'il resta seul avec elle, et qu'en disant : Mais ma religion, mais mon état, il se

trouva le lendemain couché à côté de cette jeune fille, qui l'accablait de caresses, et qui invitait son père, sa mère et ses sœurs, lorsqu'ils s'approchèrent de leur lit, le matin, à joindre leur reconnaissance à la sienne.

Asto et Palli, qui s'étaient éloignées, rentrèrent avec les mets du pays, des boissons et des fruits : elles embrassaient leur sœur et faisaient des vœux sur elle. Ils déjeunèrent tous ensemble; ensuite Orou, demeuré seul avec l'aumônier, lui dit :

— Je vois que ma fille est contente de toi; et je te remercie. Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as répété tant de fois, et avec tant de douleur?

L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit :

— Qu'est-ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent ?

Orou. — C'est moi.

L'aumônier. — Eh bien ! nous croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.

Orou. — Il a donc des pieds, des mains, une tête?

L'aumônier. — Non.

Orou. — Où fait-il sa demeure?

L'aumônier. — Partout.

Orou. — Ici même?

L'aumônier. — Ici.

Orou. — Nous ne l'avons jamais vu.

L'aumônier. — On ne le voit pas.

Orou. — Voilà un père bien indifférent! Il doit être vieux; car il a du moins l'âge de son ouvrage.

L'aumônier. — Il ne vieillit point ; il a parlé à nos ancêtres: il leur a donné des lois ; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré; il leur a ordonné certaines actions, comme bonnes; il leur en a défendu d'autres, comme mauvaises.

Orou. — J'entends ; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaise, c'est de coucher avec une femme et une fille ? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes ?

L'aumônier. — Pour s'unir ; mais à certaines conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle ; une femme appartient à un homme, et n'appartient qu'à lui ?

Orou. — Pour toute leur vie ?

L'aumônier. — Pour toute leur vie.

Orou. — En sorte que, s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme... mais cela n'arrive point, car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.

L'aumônier. — Non ; il les laisse faire, et ils pèchent contre la loi de Dieu (car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier), contre la loi du pays ; et ils commettent un crime.

Orou. — Je serais fâché de t'offenser par mes discours ; mais, si tu le permettais, je te dirais mon avis.

L'aumônier. — Parle.

Orou. — Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature, et contraires à la raison ; faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans mains, sans tête et sans outils ; qui est partout, et qu'on ne voit nulle part ; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus ; qui commande et qui n'est pas obéi ; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas. Contraires à la nature, parce qu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Sur quoi ce droit serait-il fondé ? Ne vois-tu pas qu'on a confondu, dans ton pays, la chose qui n'a ni sensibilité,

ni pensée, ni désir, ni volonté ; qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, qu'on échange, sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, ne s'acquiert point ; qui a liberté, volonté, désir ; qui peut se donner ou se refuser pour un moment ; se donner ou se refuser pour toujours ; qui se plaint et qui souffre ; et qui ne saurait devenir un effet de commerce, sans qu'on oublie son caractère, et qu'on fasse violence à la nature ? Contraires à la loi générale des êtres. Rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu ; qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même ; sous des antres qui menacent ruine ; au bas d'une roche qui tombe en poudre ; au pied d'un arbre qui se gerce ; sur une pierre qui s'ébranle ? Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal. Je ne sais ce que c'est que ton grand ouvrier : mais je me réjouis qu'il n'ait point parlé à nos pères, et je souhaite qu'il ne parle point à nos enfants ; car il pourrait par hasard leur dire les mêmes sottises, et ils feraient peut-être celle de le croire. Hier, en soupant, tu nous as entretenus de magistrats et de prêtres, je ne sais quels sont ces personnages que tu appelles *magistrats* et *prêtres*, dont l'autorité règle votre conduite ; mais, dis-moi, sont-ils maîtres du bien et du mal ? Peuvent-ils faire que ce qui est juste soit injuste, et que ce qui est injuste soit juste ? Dépend-il d'eux d'attacher le bien à des actions nuisibles, et le mal à des actions innocentes ou utiles ? Tu ne saurais le penser, car, à ce compte, il n'y

aurait ni vrai ni faux, ni bon ni mauvais, ni beau ni laid ; du moins que ce qu'il plairait à ton grand ouvrier, à tes magistrats, à tes prêtres, de prononcer tel ; et d'un moment à l'autre, tu serais obligé de changer d'idées et de conduite. Un jour l'on te dirait, de la part de l'un de tes trois maîtres : *tue*, et tu serais obligé, en conscience, de tuer ; un autre jour : *vole*, et tu serais tenu de voler ; ou : *ne mange pas de ce fruit*, et tu n'oserais en manger : *je te défends ce légume ou cet animal*, et tu te garderais d'y toucher. Il n'y a point de bonté qu'on ne pût t'interdire ; point de méchanceté qu'on ne pût t'ordonner. Et où en serais-tu réduit, si tes trois maîtres, peu d'accord entre eux, s'avisaient de te permettre, de t'enjoindre et de te défendre la même chose, comme je pense qu'il arrive souvent ? Alors, pour plaire au prêtre, il faudra que tu te brouilles avec le magistrat ; pour satisfaire le magistrat, il faudra que tu mécontentes le grand ouvrier ; et pour te rendre agréable au grand ouvrier, il faudra que tu renonces à la nature. Et sais-tu ce qui en arrivera ? C'est que tu les mépriseras tous trois, et que tu ne seras ni homme, ni citoyen, ni pieux ; que tu ne seras rien ; que tu seras mal avec toutes les sortes d'autorités ; mal avec toi-même ; méchant, tourmenté par ton cœur ; persécuté par tes maîtres insensés ; et malheureux, comme je te vis hier au soir, lorsque je te présentai mes filles et ma femme, et que tu t'écriais : Mais ma religion ! Mais mon état ! Veux-tu savoir, en tout temps et en tous lieux, ce qui est bon et mauvais ? Attache-toi à la nature des choses et des actions ; à tes rapports avec ton semblable ; à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et le bien général. Tu es en délire, si tu crois qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers, qui puisse ajouter ou retrancher aux lois de la nature. Sa volonté éternelle

est que le bien soit préféré au mal, et le bien général au bien particulier. Tu ordonneras le contraire ; mais tu ne seras pas obéi. Tu multiplieras les malfaiteurs et les malheureux par la crainte, par les châtiments et par les remords ; tu dépraveras les consciences ; tu corrompras les esprits ; il ne sauront plus ce qu'ils ont à faire ou à éviter. Troublés dans l'état d'innocence ; tranquilles dans le forfait, ils auront perdu l'étoile polaire dans leur chemin. Réponds-moi sincèrement ; en dépit des ordres exprès de tes trois législateurs, un jeune homme, dans ton pays, ne couche-t-il jamais, sans leur permission, avec une jeune fille ?

L'AUMÔNIER. — Je mentirais si je te l'assurais.

OROU. — La femme, qui a juré de n'appartenir qu'à son mari, ne se donne-t-elle point à un autre ?

L'AUMÔNIER. — Rien de plus commun.

OROU. — Tes législateurs sévissent ou ne sévissent pas : s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la nature ; s'ils ne sévissent pas, ce sont des imbéciles qui ont exposé au mépris leur autorité par une défense inutile.

L'AUMÔNIER. — Les coupables, qui échappent à la sévérité des lois, sont châtiés par le blâme général.

OROU. — C'est-à-dire que la justice s'exerce par le défaut de sens commun de toute la nation ; et que c'est la folie de l'opinion qui supplée aux lois.

L'AUMÔNIER. — La fille déshonorée ne trouve plus de mari.

OROU. — Déshonorée ! et pourquoi ?

L'AUMÔNIER. — La femme infidèle est plus ou moins méprisée.

OROU. — Méprisée ! et pourquoi ?

L'AUMÔNIER. — Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

Orou. — Un lâche ! un séducteur ! et pourquoi ?

L'aumônier. — Le père, la mère et l'enfant sont désolés. L'époux volage est un libertin ; l'époux trahi partage la honte de sa femme.

Orou. — Quel monstrueux tissu d'extravagances tu m'exposes là ! et encore tu ne dis pas tout : car aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété ; d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses ; d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on ment ; les filles en imposent à leurs parents ; les maris à leurs femmes ; les femmes à leurs maris ; des filles, oui, je n'en doute pas, des filles étoufferont leurs enfants ; des pères soupçonneux mépriseront et négligeront les leurs ; des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort ; et le crime et la débauche se montreront sous toutes sortes de formes. Je sais tout cela, comme si j'avais vécu parmi vous. Cela est, parce que cela doit être ; et ta société, dont votre chef vous vante le bel ordre, ne sera qu'un ramas d'hypocrites, qui foulent secrètement aux pieds les lois ; ou d'infortunés, qui sont eux-mêmes les instruments de leurs supplices, en s'y soumettant ; ou d'imbéciles, en qui le préjugé a tout à fait étouffé la voix de la nature ; ou d'êtres mal organisés, en qui la nature ne réclame pas ses droits.

L'aumônier. — Cela ressemble. Mais vous ne vous mariez donc point ?

Orou. — Nous nous marions.

L'aumônier. — Qu'est-ce que votre mariage ?

Orou. — Le consentement d'habiter une même cabane,

et de coucher dans le même lit, tant que nous nous y trouverons bien.

L'AUMÔNIER. — Et lorsque vous vous y trouvez mal?

OROU. — Nous nous séparons.

L'AUMÔNIER. — Que deviennent vos enfants ?

OROU. — O étranger ! ta dernière question achève de me déceler la profonde misère de ton pays. Sache, mon ami, qu'ici la naissance d'un enfant est toujours un bonheur, et sa mort un sujet de regrets et de larmes. Un enfant est un bien précieux, parce qu'il doit devenir un homme; aussi, en avons-nous un tout autre soin que de nos plantes et de nos animaux. Un enfant qui naît occasionne la joie domestique et publique : c'est un accroissement de fortune pour la cabane, et de force pour la nation: ce sont des bras et des mains de plus dans Taïti; nous voyons en lui un agriculteur, un pêcheur, un chasseur, un soldat, un époux, un père. En repassant de la cabane de son mari dans celle de ses parents, une femme emmène avec elle les enfants qu'elle avait apportés en dot : on partage ceux qui sont nés pendant la cohabitation commune ; et l'on compense, autant qu'il est possible, les mâles par les femelles, en sorte qu'il reste à chacun à peu près un nombre égal de filles et de garçons.

L'AUMÔNIER. — Mais les enfants sont longtemps à charge avant que de rendre service.

OROU. — Nous destinons à leur entretien et à la subsistance des vieillards une sixième partie de tous les fruits du pays ; ce tribut les suit partout. Ainsi tu vois que plus la famille du Taïtien est nombreuse, plus il est riche.

L'AUMÔNIER. — Une sixième partie!

OROU. — Oui ; c'est un moyen sûr d'encourager la

population, et d'intéresser au respect de la vieillesse et à la conservation des enfants.

L'AUMÔNIER. — Vos époux se reprennent-ils quelquefois ?

OROU. — Très souvent ; cependant la durée la plus courte d'un mariage est d'une lune à l'autre.

L'AUMÔNIER. — A moins que la femme ne soit grosse ; alors la cohabitation est au moins de neuf mois ?

OROU. — Tu te trompes ; la paternité, comme le tribut, suit l'enfant partout.

L'AUMÔNIER. — Tu m'as parlé d'enfants qu'une femme apporte en dot à son mari.

OROU. — Assurément. Voilà ma fille aînée qui a trois enfants ; ils marchent ; ils sont sains ; ils sont beaux ; ils promettent d'être forts : lorsqu'il lui prendra fantaisie de se marier, elle les emmènera ; ils sont les siens : son mari les recevra avec joie, et sa femme ne lui en serait que plus agréable, si elle était enceinte d'un quatrième.

L'AUMÔNIER. — De lui ?

OROU. — De lui, ou d'un autre. Plus nos filles ont d'enfants, plus elles sont recherchées ; plus nos garçons sont vigoureux et forts, plus ils sont riches ; aussi, autant nous sommes attentifs à préserver les unes de l'approche de l'homme, les autres du commerce de la femme, avant l'âge de la fécondité ; autant nous les exhortons à produire, lorsque les garçons sont pubères et les filles nubiles. Tu ne saurais croire l'importance du service que tu auras rendu à ma fille Thia, si tu lui as fait un enfant. Sa mère ne lui dira plus à chaque lune : Mais, Thia, à quoi penses-tu donc ? Tu ne deviens point grosse ; tu as dix-neuf ans ; tu devrais avoir déjà deux enfants, et tu n'en as point. Quel est celui qui se chargera de toi ? Si tu perds ainsi tes jeunes ans, que

feras-tu dans ta vieillesse ? Thia, il faut que tu aies quelque défaut qui éloigne de toi les hommes. Corrige-toi, mon enfant : à ton âge, j'avais été trois fois mère.

L'AUMÔNIER. — Quelles précautions prenez-vous pour garder vos filles et vos garçons adolescents ?

OBOU. — C'est l'objet principal de l'éducation domestique et le point le plus important des mœurs publiques. Nos garçons, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, deux ou trois ans au-delà de la puberté, restent couverts d'une longue tunique et les reins ceints d'une petite chaîne. Avant que d'être nubiles, nos filles n'oseraient sortir sans un voile blanc. Oter sa chaîne, lever son voile sont des fautes qui se commettent rarement, parce que nous leur en apprenons de bonne heure les fâcheuses conséquences. Mais au moment où le mâle a pris toute sa force, où les symptômes virils ont de la continuité, et où l'effusion fréquente et la qualité de la liqueur séminale nous rassurent ; au moment où la jeune fille se fane, s'ennuie, est d'une maturité propre à concevoir des désirs, à en inspirer et à les satisfaire avec utilité, le père détache la chaîne à son fils et lui coupe l'ongle du doigt du milieu de la main droite. La mère relève le voile de sa fille. L'un peut solliciter une femme, et en être sollicité ; l'autre, se promener publiquement le visage découvert et la gorge nue, accepter ou refuser les caresses d'un homme. On indique seulement d'avance, au garçon les filles, à la fille les garçons qu'ils doivent préférer. C'est une grande fête que le jour de l'émancipation d'une fille ou d'un garçon. Si c'est une fille, la veille, les jeunes garçons se rassemblent autour de la cabane, et l'air retentit pendant toute la nuit du chant des voix et du son des instruments. Le jour, elle est conduite par son père et par sa mère dans une enceinte où l'on danse et où l'on fait l'exercice du saut,

de la lutte et de la course. On déploie l'homme nu devant elle, sous toutes les faces et dans toutes les attitudes. Si c'est un garçon. ce sont les jeunes filles qui font en sa présence les frais et les honneurs de la fête et exposent à ses regards la femme nue, sans réserve et sans secret. Le reste de la cérémonie s'achève sur un lit de feuilles, comme tu l'as vu à ta descente parmi nous. A la chute du jour, la fille rentre dans la cabane de ses parents, ou passe dans la cabane de celui dont elle a fait choix, et y reste tant qu'elle s'y plaît.

L'aumônier. — Ainsi cette fête est ou n'est point un jour de mariage ?

Orou. — Tu l'as dit...

A. — Qu'est-ce que je vois là en marge ?

B. — C'est une note, où le bon aumônier dit que les préceptes des parents sur le choix des garçons et des filles étaient pleins de bon sens et d'observations très fines et très utiles ; mais qu'il a supprimé ce catéchisme, qui aurait paru à des gens aussi corrompus et aussi superficiels que nous, d'une licence impardonnable ; ajoutant toutefois que ce n'était pas sans regret qu'il avait retranché des détails où l'on aurait vu, premièrement, jusqu'où une nation qui s'occupe sans cesse d'un objet important peut être conduite dans ses recherches, sans le secours de la physique et de l'anatomie ; secondement, la différence des idées de la beauté dans une contrée où l'on rapporte les formes au plaisir d'un moment, et chez un peuple où elles sont appréciées d'après une utilité plus constante. Là, pour être belle, on exige un teint éclatant, un grand front, de grands yeux, les traits fins et délicats, une taille légère, une petite bouche, de petites mains, un petit pied... Ici, presque aucun de ces éléments n'entre en calcul. La femme sur laquelle les regards s'attachent et que le désir poursuit est celle qui promet beaucoup

d'enfants (la femme du cardinal d'Ossat), et qui les promet actifs, intelligents, courageux, sains et robustes. Il n'y a presque rien de commun entre la Vénus d'Athènes et celle de Taïti ; l'une est Vénus galante, l'autre est Vénus féconde. Une Taïtienne disait un jour avec mépris à une autre femme du pays : « Tu es belle, mais tu fais de laids enfants ; je suis laide, mais je fais de beaux enfants, et c'est moi que les hommes préfèrent. »

Après cette note de l'aumônier, Orou continue :

Orou. — L'heureux moment pour une jeune fille et pour ses parents, que celui où sa grossesse est constatée ! Elle se lève ; elle accourt ; elle jette ses bras autour du cou de sa mère et de son père ; c'est avec des transports d'une joie mutuelle, qu'elle leur annonce et qu'ils apprennent cet événement. « Maman ! mon papa ! embrassez-moi ; je suis grosse ! — Est-il bien vrai ? — Très vrai. — Et de qui l'êtes-vous ? — Je le suis d'un tel... »

L'aumônier. — Comment peut-elle nommer le père de son enfant ?

Orou. — Pourquoi veux-tu qu'elle l'ignore ? Il en est de la durée de nos amours comme de celle de nos mariages ; elle est au moins d'une lune à la lune suivante.

L'aumônier. — Et cette règle est bien scrupuleusement observée ?

Orou. — Tu vas en juger. D'abord, l'intervalle de deux lunes n'est pas long ; mais, lorsque deux pères ont une prétention bien fondée à la formation d'un enfant, il n'appartient plus à sa mère.

L'aumônier. — A qui appartient-il donc ?

Orou. — A celui des deux à qui il lui plaît de le donner ; voilà tout son privilège : et un enfant étant par lui-même un objet d'intérêt et de richesse, tu con-

çois que, parmi nous, les libertines sont rares, et que les jeunes garçons s'en éloignent.

L'AUMÔNIER. — Vous avez donc aussi vos libertines? J'en suis bien aise.

OROU. — Nous en avons même de plus d'une sorte : mais tu m'écartes de mon sujet. Lorsqu'une de nos filles est grosse, si le père de l'enfant est un jeune homme beau, bien fait, brave, intelligent et laborieux, l'espérance que l'enfant héritera des vertus de son père renouvelle l'allégresse. Notre enfant n'a honte que d'un mauvais choix. Tu dois concevoir quel prix nous attachons à la santé, à la beauté, à la force, à l'industrie, au courage ; tu dois concevoir comment, sans que nous nous en mêlions, les prérogatives du sang doivent s'éterniser parmi nous. Toi qui as parcouru diverses contrées, dis-moi si tu as remarqué dans aucune autant de beaux hommes et autant de belles femmes que dans Taïti! Regarde-moi : comment me trouves-tu? Eh bien! il y a dix mille hommes ici plus grands, aussi robustes; mais pas un plus brave que moi; aussi les mères me désignent-elles souvent à leurs filles.

L'AUMÔNIER. — Mais de tous ces enfants que tu peux avoir faits hors de ta cabane, que t'en revient-il?

OROU. — Le quatrième, mâle ou femelle. Il s'est établi parmi nous une circulation d'hommes, de femmes et d'enfants, ou de bras de tout âge et de toute fonction, qui est bien d'une autre importance que celle de vos denrées qui n'en sont que le produit.

L'AUMÔNIER. — Je le conçois. Qu'est ce que c'est que ces voiles noirs que j'ai rencontrés quelquefois?

OROU. — Le signe de la stérilité, vice de naissance, ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes est une libertine, celui qui

relève ce voile et s'approche de la femme stérile est un libertin.

L'AUMÔNIER. — Et ces voiles gris?

OROU. — Le signe de la maladie périodique. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes est une libertine; celui qui le relève et s'approche de la femme malade est un libertin.

L'AUMÔNIER. — Avez-vous des châtiments pour ce libertinage?

OROU. — Point d'autre que le blâme.

L'AUMÔNIER. — Un père peut-il coucher avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un mari avec la femme d'un autre?

OROU. — Pourquoi non?

L'AUMÔNIER. — Passe pour la fornication ; mais l'inceste, mais l'adultère!

OROU. — Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots *fornication*, *inceste*, *adultère?*

L'AUMÔNIER. — Des crimes, des crimes énormes, pour l'un desquels on brûle dans mon pays.

OROU. — Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles de Taïti, ni par conséquent les mœurs de Taïti par celles de ton pays : il nous faut une règle plus sûre; et quelle sera cette règle? En connais-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière? A présent, dis-moi ce que ton crime *inceste* a de contraire à ces deux fins de nos actions? Tu te trompes, mon ami, si tu crois qu'une loi une fois publiée, un mot ignominieux inventé, un supplice décerné, tout est dit. Réponds-moi donc, qu'entends-tu par *inceste?*

L'AUMÔNIER. — Mais un *inceste*...

OROU. — Un *inceste?*... Y a-t-il longtemps que ton

grand ouvrier sans tête, sans mains et sans outils, a fait le monde?

L'AUMÔNIER. — Non.

OROU. — Fit-il toute l'espèce humaine à la fois?

L'AUMÔNIER. — Non. Il créa seulement une femme et un homme.

OROU. — Eurent-ils des enfants?

L'AUMÔNIER. — Assurément.

OROU. — Supposons que ces deux premiers parents n'aient eu que des filles, et que leur mère soit morte la première; ou qu'ils n'aient eu que des garçons, et que la femme ait perdu son mari.

L'AUMÔNIER. — Tu m'embarrasses; mais tu as beau dire, l'*inceste* est un crime abominable, et parlons d'autre chose.

OROU. — Cela te plaît à dire; je me tais, moi, tant que tu ne m'auras pas dit ce que c'est que le crime abominable *inceste*.

L'AUMÔNIER. — Eh bien! je t'accorde que peut-être l'*inceste* ne blesse en rien la nature; mais ne suffit-il pas qu'il menace la constitution politique? Que deviendraient la sûreté d'un chef et la tranquillité d'un Etat, si toute une nation composée de plusieurs millions d'hommes se trouvait rassemblée autour d'une cinquantaine de pères de famille?

OROU. — Le pis-aller, c'est qu'où il n'y a qu'une grande société il y en aurait cinquante petites, plus de bonheur et un crime de moins.

L'AUMÔNIER. — Je crois cependant que, même ici, un fils couche rarement avec sa mère.

OROU. — A moins qu'il n'ait beaucoup de respect pour elle, et une tendresse qui lui fasse oublier la disparité d'âge, et préférer une femme de quarante ans à une fille de dix-neuf.

L'AUMÔNIER. — Et le commerce des pères avec leurs filles?

OROU. — Guère plus fréquent, à moins que la fille ne soit laide et peu recherchée. Si son père l'aime, il s'occupe à lui préparer sa dot en enfants.

L'AUMÔNIER. — Cela me fait imaginer que le sort des femmes que la nature a disgraciées ne doit pas être heureux dans Taïti.

OROU. — Cela me prouve que tu n'as pas une haute opinion de la générosité de nos jeunes gens.

L'AUMÔNIER. — Pour les unions de frères et de sœurs, je ne doute pas qu'elles ne soient très communes.

OROU. — Et très approuvées.

L'AUMÔNIER. — A t'entendre, cette passion, qui produit tant de crimes et de maux dans nos contrées, serait ici tout à fait innocente.

OROU. — Etranger! tu manques de jugement et de mémoire : de jugement, car, partout où il y a défense, il faut qu'on soit tenté de faire la chose défendue, et qu'on la fasse : de mémoire, puisque tu ne te souviens plus de ce que je t'ai dit. Nous avons des vieilles dissolues, qui sortent la nuit sans leur voile noir, et reçoivent des hommes lorsqu'il ne peut rien résulter de leur approche ; si elles sont reconnues ou surprises, l'exil au nord de l'île, ou l'esclavage, est leur châtiment : des filles précoces, qui relèvent leur voile blanc à l'insu de leurs parents (et nous avons pour elles un lieu fermé dans la cabane); des jeunes gens, qui déposent leur chaîne avant le temps prescrit par la nature et par la loi (et nous en réprimandons leurs parents) ; des femmes à qui le temps de la grossesse paraît long ; des femmes et des filles peu scrupuleuses à garder leur voile gris ; mais, dans le fait, nous n'attachons pas une grande importance à toutes ces fautes, et tu ne saurais croire combien

l'idée de richesse particulière ou publique, unie dans nos têtes à l'idée de population, épure nos mœurs sur ce point.

L'AUMÔNIER. — La passion de deux hommes pour une même femme, ou le goût de deux femmes ou de deux filles pour un même homme, n'occasionnent-ils point de désordres ?

OROU. — Je n'en ai pas encore vu quatre exemples : le choix de la femme ou celui de l'homme finit tout. La violence d'un homme serait une faute grave ; mais il faut une plainte publique, et il est presque inouï qu'une fille ou qu'une femme se soit plainte. La seule chose que j'aie remarquée, c'est que nos femmes ont moins de pitié des hommes laids que nos jeunes gens des femmes disgraciées ; et nous n'en sommes pas fâchés.

L'AUMÔNIER. — Vous ne connaissez guère la jalousie, à ce que je vois ; mais la tendresse maritale, l'amour paternel, ces deux sentiments si puissants et si doux, s'ils ne sont pas étrangers ici, y doivent être assez faibles.

OROU. — Nous y avons suppléé par un autre, qui est tout autrement général, énergique et durable, l'intérêt. Mets la main sur la conscience ; laisse là cette fanfaronnade de vertu, qui est sans cesse sur les lèvres de tes camarades, et qui ne réside pas au fond de leur cœur. Dis-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y a un père qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant, un mari qui n'aîmât mieux perdre sa femme, que sa fortune et l'aisance de toute sa vie. Sois sûr que partout où l'homme sera attaché à la conservation de son semblable comme à son lit, à sa santé, à son repos, à sa cabane, à ses fruits, à ses champs, il fera pour lui tout ce qu'il sera possible de faire. C'est ici que les pleurs trempent la couche d'un enfant qui souffre ; c'est ici que les mères sont soignées dans la ma-

ladie; c'est ici qu'on prise une femme féconde, une fille nubile, un garçon adolescent; c'est ici qu'on s'occupe de leur institution, parce que leur conservation est toujours un accroissement, et leur perte toujours une diminution de fortune.

L'AUMÔNIER. — Je crains bien que ce sauvage n'ait raison. Le paysan misérable de nos contrées, qui excède sa femme pour soulager son cheval, laisse périr son enfant sans secours, et appelle le médecin pour son bœuf.

OROU.— Je n'entends pas trop ce que tu viens de dire; mais, à ton retour dans ta patrie si bien policée, tâche d'y introduire ce ressort; et c'est alors qu'on y sentira le prix de l'enfant qui naît et l'importance de la population. Veux-tu que je te révèle un secret? mais prends garde qu'il ne t'échappe. Vous arrivez: nous vous abandonnons nos femmes et nos filles; vous vous en étonnez; vous nous en témoignez une gratitude qui nous fait rire; vous nous remerciez, lorsque nous asseyons sur toi et sur tes compagnons la plus forte de toutes les impositions. Nous ne t'avons point demandé d'argent; nous ne nous sommes point jetés sur tes marchandises; nous avons méprisé tes denrées: mais nos femmes et nos filles sont venues exprimer le sang de tes veines. Quand tu t'éloigneras, tu nous auras laissé des enfants: ce tribut levé sur ta personne, sur ta propre substance, à ton avis, n'en vaut-il pas bien un autre? Et si tu veux en apprécier la valeur, imagine que tu aies deux cents lieues de côtes à courir, et qu'à chaque vingt milles on te mette à pareille contribution. Nous avons des terres immenses en friche; nous manquons de bras; et nous t'en avons demandé. Nous avons des calamités épidémiques à réparer; et nous t'avons employé à réparer le vide qu'elles laisseront. Nous avons des ennemis voisins à combattre, un besoin de soldats; et nous t'avons prié de nous en

faire : le nombre de nos femmes et de nos filles est trop grand pour celui des hommes ; et nous t'avons associé à notre tâche. Parmi ces femmes et ces filles, il y en a dont nous n'avons pu obtenir d'enfants ; et ce sont celles que nous avons exposées à vos premiers embrassements. Nous avons à payer une redevance en hommes à un voisin oppresseur ; c'est toi et nos camarades qui nous défrayerez ; et dans cinq ou six ans, nous lui enverrons vos fils, s'ils valent moins que les nôtres. Plus robustes, plus sains que vous, nous nous sommes aperçus que vous nous surpassiez en intelligence ; et, sur-le-champ, nous avons destiné quelques-unes de nos femmes et de nos filles les plus belles à recueillir la semence d'une race meilleure que la nôtre. C'est un essai que nous avons tenté et qui pourra nous réussir. Nous avons tiré de toi et des tiens le seul parti que nous en pouvions tirer : et crois que, tout sauvages que nous sommes, nous savons aussi calculer. Va où tu voudras ; et tu trouveras toujours l'homme aussi fin que toi. Il ne te donnera jamais que ce qui ne lui est bon à rien, et te demandera toujours ce qui lui est utile. S'il te présente un morceau d'or pour un morceau de fer ; c'est qu'il ne fait aucun cas de l'or, et qu'il prise le fer. Mais, dis-moi donc pourquoi tu n'es pas vêtu comme les autres ? Que signifie cette casaque longue qui t'enveloppe de la tête aux pieds, et ce sac pointu que tu laisses tomber sur tes épaules, ou que tu ramènes sur tes oreilles ?

L'AUMÔNIER. — C'est que, tel que tu me vois, je me suis engagé dans une société d'hommes qu'on appelle, dans mon pays, des moines. Le plus sacré de leurs vœux est de n'approcher d'aucune femme, et de ne point faire d'enfants.

OROU. — Que faites-vous donc ?

L'AUMÔNIER. — Rien.

Orou. — Et ton magistrat souffre cette espèce de paresse, la pire de toutes?

L'aumônier. — Il fait plus; il la respecte et la fait respecter.

Orou. — Ma première pensée était que la nature, quelque accident ou un art cruel vous avait privés de la faculté de produire votre semblable; et que, par pitié, on aimait mieux vous laisser vivre que de vous tuer. Mais, moine, ma fille m'a dit que tu étais un homme, et un homme aussi robuste qu'un Taïtien, et qu'elle espérait que tes caresses réitérées ne seraient pas infructueuses. A présent que j'ai compris pourquoi tu t'es écrié hier au soir : *Mais ma religion! mais mon état!* pourrais-tu m'apprendre le motif de la faveur et du respect que les magistrats vous accordent?

L'aumônier. — Je l'ignore.

Orou. — Tu sais au moins par quelle raison, étant homme, tu t'es librement condamné à ne pas l'être?

L'aumônier. — Cela serait trop long et trop difficile à t'expliquer.

Orou. — Et ce vœu de stérilité, le moine y est-il bien fidèle?

L'aumônier. — Non.

Orou. — J'en étais sûr. Avez-vous aussi des moines femelles?

L'aumônier. — Oui.

Orou. — Aussi sages que les moines mâles?

L'aumônier. — Plus renfermées, elles sèchent de douleur, périssent d'ennui.

Orou. — Et l'injure faite à la nature est vengée. Oh! le vilain pays! Si tout y est ordonné comme ce que tu m'en dis, vous êtes plus barbares que nous.

Le bon aumônier raconte qu'il passa le reste de la journée à parcourir l'île, à visiter les cabanes, et que

le soir, après avoir soupé, le père et la mère l'ayant supplié de coucher avec la seconde de leurs filles, Palli s'était présentée dans le même déshabillé que Thia, et qu'il s'était écrié plusieurs fois pendant la nuit : *Mais ma religion! mais mon état!* que la troisième nuit il avait été agité des mêmes remords avec Asto, l'aînée, et que la quatrième nuit il l'avait accordée par honnêteté à la femme de son hôte.

IV

SUITE DU DIALOGUE

A. — J'estime cet aumônier poli.

B. — Et moi, beaucoup davantage les mœurs des Taïtiens, et le discours d'Orou.

A. — Quoiqu'un peu modelé à l'européenne.

B. — Je n'en doute pas.

— Ici le bon aumônier se plaint de la brièveté de son séjour dans Taïti, et de la difficulté de mieux connaître les usages d'un peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité, ou assez heureux pour habiter un climat dont la fertilité lui assurait un long engourdissement, assez actif pour s'être mis à l'abri des besoins absolus de la vie, et assez indolent pour que son innocence, son repos et sa félicité n'eussent rien à redouter d'un progrès trop rapide de ses lumières. Rien n'y était mal par l'opinion et par la loi, que ce qui était mal de sa nature. Les travaux et les récoltes s'y faisaient en commun. L'acception du mot *propriété* y était très étroite ; la passion de l'amour, réduite à un simple appétit physique, n'y produisait aucun de nos désordres. L'île entière offrait l'image d'une seule fa-

mille nombreuse, dont chaque cabane représentait les divers appartements d'une de nos grandes maisons. Il finit par protester que ces Taïtiens seront toujours présents à sa mémoire, qu'il avait été tenté de jeter ses vêtements dans le vaisseau et de passer le reste de ses jours parmi eux, et qu'il craint bien de se repentir plus d'une fois de ne l'avoir pas fait.

A. — Malgré cet éloge, quelles conséquences utiles à tirer des mœurs et des usages bizarres d'un peuple non civilisé ?

B. — Je vois qu'aussitôt que quelques causes physiques, telles, par exemple, que la nécessité de vaincre l'ingratitude du sol, ont mis en jeu la sagacité de l'homme, cet élan le conduit bien au delà du but, et que, le terme du besoin passé, on est porté dans l'océan sans bornes des fantaisies, d'où l'on ne se tire plus. Puisse l'heureux Taïtien s'arrêter où il en est ! Je vois qu'excepté dans ce recoin écarté de notre globe, il n'y a point eu de mœurs et qu'il n'y en aura peut-être jamais nulle part.

A. — Qu'entendez-vous donc par des mœurs ?

B. — J'entends une soumission générale et une conduite conséquente à des lois bonnes ou mauvaises. Si les lois sont bonnes, les mœurs sont bonnes ; si les lois sont mauvaises, les mœurs sont mauvaises ; si les lois, bonnes ou mauvaises, ne sont point observées, la pire condition d'une société, il n'y a point de mœurs. Or, comment voulez-vous que des lois s'observent quand elles se contredisent ? Parcourez l'histoire des siècles et des nations, tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes : le code de la nature, le code civil et le code religieux, et contraints d'enfreindre alternativement ces trois codes, qui n'ont jamais été d'accord ; d'où il est arrivé qu'il n'y a eu dans

aucune contrée, comme Orou l'a deviné de la nôtre, ni homme, ni citoyen, ni religieux.

A. — D'où vous conclurez, sans doute, qu'en fondant la morale sur les rapports éternels qui subsistent entre les hommes, la loi religieuse devient peut-être superflue ; et que la loi civile ne doit être que l'énonciation de la loi de la nature.

A. — Et cela, sous peine de multiplier les méchants, au lieu de faire des bons.

A. — Ou que, si l'on juge nécessaire de les conserver toutes trois, il faut que les deux dernières ne soient que des calques rigoureux de la première, que nous apportons gravée au fond de nos cœurs, et qui sera toujours la plus forte.

B. — Cela n'est pas exact. Nous n'apportons en naissant qu'une similitude d'organisation avec d'autres êtres, les mêmes besoins, de l'attrait vers les mêmes plaisirs, une aversion commune pour les mêmes peines : voilà ce qui constitue l'homme ce qu'il est, et doit fonder la morale qui lui convient.

A. — Cela n'est pas aisé.

B. — Cela est si difficile que je croirais volontiers le peuple le plus sauvage de la terre, le Taïtien qui s'en est tenu scrupuleusement à la loi de la nature, plus voisin d'une bonne législation qu'aucun peuple civilisé.

A. — Parce qu'il lui est plus facile de se défaire de son trop de rusticité qu'à nous de revenir sur nos pas et de réformer nos abus.

B. — Surtout ceux qui tiennent à l'union de l'homme et de la femme.

A. — Cela se peut. Mais commençons par le commencement. Interrogeons bonnement la nature, et voyons sans partialité ce qu'elle nous répondra sur ce point.

B. — J'y consens.

A. — Le mariage est-il dans la nature ?

B. — Si vous entendez par le mariage la préférence qu'une femelle accorde à un mâle sur tous les autres mâles, ou celle qu'un mâle donne à une femelle sur toutes les autres femelles ; préférence mutuelle, en conséquence de laquelle il se forme une union plus ou moins durable, qui perpétue l'espèce par la reproduction des individus, le mariage est dans la nature.

A. — Je le pense comme vous ; car cette préférence se remarque non seulement dans l'espèce humaine, mais encore dans les autres espèces d'animaux : témoin ce nombreux cortège de mâles qui poursuivent une même femelle au printemps dans nos campagnes, et dont un seul obtient le titre de mari. Et la galanterie ?

B. — Si vous entendez par galanterie cette variété de moyens énergiques ou délicats que la passion inspire, soit au mâle, soit à la femelle, pour obtenir cette préférence qui conduit à la plus douce, la plus importante et la plus générale des jouissances, la galanterie est dans la nature.

A. — Je le pense comme vous. Témoin cette diversité de gentillesses pratiquées par le mâle pour plaire à la femelle ; par la femelle pour irriter la passion et fixer le goût du mâle. Et la coquetterie ?

B. — C'est un mensonge qui consiste à simuler une passion qu'on ne sent pas, et à promettre une préférence qu'on n'accordera pas. Le mâle coquet se joue de la femelle ; la femelle coquette se joue du mâle : jeu perfide qui amène quelquefois les catastrophes les plus funestes ; manège ridicule, dont le trompeur et le trompé sont également châtiés par la perte des instants les plus précieux de leur vie.

A. — Ainsi la coquetterie, selon vous, n'est pas dans la nature ?

B. — Je ne dis pas cela.

A. — Et la constance ?

B. — Je ne vous en dirai rien de mieux que ce qu'en a dit Orou à l'aumônier. Pauvre vanité de deux enfants qui s'ignorent eux-mêmes, et que l'ivresse d'un instant aveugle sur l'instabilité de tout ce qui les entoure !

A. — Et la fidélité, ce rare phénomène ?

B. — Presque toujours l'entêtement et le supplice de l'honnête homme et de l'honnête femme dans nos contrées ; chimère à Taïti.

A. — Et la jalousie ?

B. — Passion d'un animal indigent et avare qui craint de manquer ; sentiment injuste de l'homme ; conséquence de nos fausses mœurs, et d'un droit de propriété étendu sur un objet sentant, pensant, voulant et libre.

A. — Ainsi la jalousie, selon vous, n'est pas dans la nature ?

B. — Je ne dis pas cela. Vices et vertus, tout est également dans la nature.

A. — Le jaloux est sombre.

B. — Comme le tyran, parce qu'il en a la conscience.

A. — La pudeur ?

B. — Mais vous m'engagez là dans un cours de morale galante. L'homme ne veut être ni troublé ni distrait dans ses jouissances. Celles de l'amour sont suivies d'une faiblesse qui l'abandonnerait à la merci de son ennemi. Voilà tout ce qu'il peut y avoir de naturel dans la pudeur : le reste est d'institution.

L'aumônier remarque, dans un troisième morceau, que je ne vous ai point lu, que le Taïtien ne rougit pas des mouvements involontaires qui s'excitent en lui à côté de sa femme, au milieu de ses filles ; et que celles-ci en sont spectatrices, quelquefois émues, jamais embarras-

sées. Aussitôt que la femme devint la propriété de l'homme, et que la jouissance furtive d'une fille fut regardée comme un vol, on vit naître les termes *pudeur*, *retenue*, *bienséance;* des vertus et des vices imaginaires ; en un mot, on voulut élever, entre les deux sexes, des barrières qui les empêchassent de s'inviter réciproquement à la violation des lois qu'on leur avait imposées, et qui produisirent souvent un effet contraire, en échauffant l'imagination et en irritant les désirs. Lorsque je vois des arbres plantés autour de nos palais, et un vêtement de cou qui cache et montre une partie de la gorge d'une femme, il me semble reconnaître un retour secret vers la forêt, et un appel à la liberté première de notre ancienne demeure. Le Taïtien nous dirait : « Pourquoi te caches-tu ? De quoi es-tu honteux ? Fais-tu le mal, quand tu cèdes à l'impulsion la plus auguste de la nature ? Homme, présente-toi franchement si tu plais. Femme, si cet homme te convient, reçois-le avec la même franchise. »

A. — Ne vous fâchez pas. Si nous débutons comme des hommes civilisés, il est rare que nous ne finissions pas comme le Taïtien.

B. — Oui, ces préliminaires de convention consument la moitié de la vie d'un homme de génie.

A. — J'en conviens ; mais qu'importe, si cet élan pernicieux de l'esprit humain, contre lequel vous vous êtes récrié tout à l'heure, en est d'autant plus ralenti ? Un philosophe de nos jours, interrogé pourquoi les hommes faisaient la cour aux femmes, et non les femmes la cour aux hommes, répondit qu'il était naturel de demander à celui qui pouvait toujours accorder.

B. — Cette raison m'a paru de tout temps plus ingénieuse que solide. La nature, indécente si vous voulez, pousse indistinctement un sexe vers l'autre : et dans un

état de l'homme brute et sauvage qui se conçoit, mais qui n'existe peut-être nulle part...

A. — Pas même à Taïti ?

B. — Non... l'intervalle qui séparerait un homme d'une femme serait franchi par le plus amoureux. S'ils s'attendent, s'ils se fuient, s'ils se poursuivent, s'ils s'évitent, s'ils s'attaquent, s'ils se défendent, c'est que la passion, inégale dans ses progrès, ne s'applique pas en eux de la même force. D'où il arrive que la volupté se répand, se consomme et s'éteint d'un côté, lorsqu'elle commence à peine à s'élever de l'autre, et qu'ils en restent tristes tous deux. Voilà l'image fidèle de ce qui se passerait entre deux êtres jeunes, libres et parfaitement innocents. Mais lorsque la femme a connu, par l'expérience ou l'éducation, les suites plus ou moins cruelles d'un moment doux, son cœur frissonne à l'approche de l'homme. Le cœur de l'homme ne frissonne point ; ses sens commandent, et il obéit. Les sens de la femme s'expliquent, et elle craint de les écouter. C'est l'affaire de l'homme que de la distraire de sa crainte, de l'enivrer et de la séduire. L'homme conserve toute son impulsion naturelle vers la femme; l'impulsion naturelle de la femme vers l'homme, dirait un géomètre, est en raison composée de la directe de la passion et de l'inverse de la crainte; raison qui se complique d'une multitude d'éléments divers dans nos sociétés ; éléments qui encourent presque tous à accroître la pusillanimité d'un sexe et la durée de la poursuite de l'autre. C'est une espèce de tactique où les ressources de la défense et les moyens de l'attaque ont marché sur la même ligne. On a consacré la résistance de la femme; on a attaché l'ignominie à la violence de l'homme ; violence qui ne serait qu'une injure légère dans Taïti, et qui devient un crime dans nos cités.

A. — Mais comment est-il arrivé qu'un acte dont le but est si solennel, et auquel la nature nous invite par l'attrait le plus puissant; que le plus grand, le plus doux, le plus innocent des plaisirs soit devenu la source la plus féconde de notre dépravation et de nos maux?

B. — Orou l'a fait entendre dix fois à l'aumônier : écoutez-le donc encore, et tâchez de le retenir.

C'est par la tyrannie de l'homme, qui a converti la possession de la femme en une propriété.

Par les mœurs et les usages, qui ont surchargé de conditions l'union conjugale.

Par les lois civiles, qui ont assujetti le mariage à une infinité de formalités.

Par la nature de notre société, où la diversité des fortunes et des rangs a institué des convenances et des disconvenances.

Par une contradiction bizarre et commune à toutes les sociétés subsistantes, où la naissance d'un enfant, toujours regardée comme un accroissement de richesse pour la nation, est plus souvent et plus sûrement encore un accroissement d'indigence dans la famille.

Par les vues politiques des souverains, qui ont tout rapporté à leur intérêt et à leur sécurité.

Par les institutions religieuses, qui ont attaché les noms de vices et de vertus à des actions qui n'étaient susceptibles d'aucune moralité.

Combien nous sommes loin de la nature et du bonheur! L'empire de la nature ne peut être détruit : on aura beau le contrarier par des obstacles, il durera. Ecrivez tant qu'il vous plaira sur des tables d'airain, pour me servir des expressions du sage Marc-Aurèle, que le frottement voluptueux de deux intestins est un crime, le cœur de l'homme sera froissé entre la menace de votre inscription et la violence de ses penchants. Mais ce cœur

indocile ne cessera de réclamer ; et cent fois, dans le cours de la vie, vos caractères effrayants disparaîtront à nos yeux. Gravez sur le marbre : Tu ne mangeras ni de l'ixion (1) ni du griffon ; tu ne connaîtras que ta femme ; tu ne seras point le mari de ta sœur : mais vous n'oublierez pas d'accroître les châtiments à proportion de la bizarrerie de vos défenses ; vous deviendrez féroces, et vous ne réussirez point à me dénaturer.

A. — Que le Code des nations serait court, si on le conformait rigoureusement à celui de la nature ! Combien d'erreurs et de vices épargnés à l'homme !

B. — Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de presque toute notre misère ? La voici. Il existait un homme naturel : on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel ; et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort ; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel ; et, dans l'un et l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue ; sans cesse gémissant, sans cesse malheureux, soit qu'un faux enthousiasme de gloire le transporte et l'enivre, ou qu'une fausse ignominie le courbe et l'abatte. Cependant il est des circonstances extrêmes qui ramènent l'homme à sa première simplicité.

A. — La misère et la maladie, deux grands exorcistes.

B. — Vous les avez nommés. En effet, que deviennent alors toutes ces vertus conventionnelles? Dans la misère, l'homme est sans remords ; et dans la maladie, la femme est sans pudeur.

A. — Je l'ai remarqué.

B. — Mais un autre phénomène qui ne vous aura

(1) Mieux : Ixos, nom d'un oiseau cité dans la Bible.

pas échappé davantage, c'est que le retour de l'homme artificiel et moral suit pas à pas les progrès de l'état de maladie à l'état de convalescence et de l'état de convalescence à l'état de santé. Le moment où l'infirmité cesse est celui où la guerre intestine recommence, et presque toujours avec désavantage pour l'intrus.

A. — Il est vrai. J'ai moi-même éprouvé que l'homme naturel avait dans la convalescence une vigueur funeste pour l'homme artificiel et moral. Mais enfin, dites-moi, faut-il civiliser l'homme, ou l'abandonner à son instinct ?

B. — Faut-il vous répondre net ?

A. — Sans doute.

B. — Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le ; empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature; faites-lui des entraves de toute espèce ; embarrassez ses mouvements de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effraient ; éternisez la guerre dans la caverne, et que l'homme naturel y soit toujours entraîné sous les pieds de l'homme moral. Le voulez-vous heureux et libre? ne vous mêlez pas de ses affaires: assez d'incidents imprévus le conduiront à la lumière et à la dépravation ; et demeurez à jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses : examinez-les profondément; et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettait de lui imposer. Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre. Ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en les gênant: et les Calabrais sont presque les seuls à qui la flatterie des législateurs n'en ait point encore imposé.

A. — Et cette anarchie de la Calabre vous plaît ?

B. — J'en appelle à l'expérience ; et je gage que leur barbarie est moins vicieuse que notre urbanité. Combien de petites scélératesses compensent ici l'atrocité de quelques grands crimes dont on fait tant de bruit ! Je considère les hommes non civilisés comme une multitude de ressorts épars et isolés. Sans doute, s'il arrivait à quelques-uns de ces ressorts de se choquer, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se briseraient. Pour obvier à cet inconvénient, un individu d'une sagesse profonde et d'un génie sublime rassembla ces ressorts et en composa une machine, et dans cette machine appelée société, tous les ressorts furent rendus agissants, réagissants les uns contre les autres, sans cesse fatigués ; et il s'en rompit plus dans un jour, sous l'état de législation, qu'il ne s'en rompait en un an sous l'anarchie de la nature. Mais quel fracas ! quel ravage ! quelle énorme destruction des petits ressorts, lorsque deux, trois, quatre de ces énormes machines vinrent à se heurter avec violence !

A. — Ainsi vous préféreriez l'état de nature brute et sauvage ?

B. — Ma foi, je n'oserais prononcer ; mais je sais qu'on a vu plusieurs fois l'homme des villes se dépouiller et rentrer dans la forêt, et qu'on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville.

A. — Il m'est venu souvent dans la pensée que la somme des biens et des maux était variable pour chaque individu ; mais que le bonheur ou le malheur d'une espèce animale quelconque avait sa limite qu'elle ne pouvait franchir, et que peut-être nos efforts nous rendaient en dernier résultat autant d'inconvénient que d'avantage ; en sorte que nous étions bien tourmentés pour accroître les deux membres d'une équation, entre lesquels il subsistait une éternelle et nécessaire égalité.

Cependant je ne doute pas que la vie moyenne de l'homme civilisé ne soit plus longue que la vie moyenne de l'homme sauvage.

B. — Et si la durée d'une machine n'est pas une juste mesure de son plus ou moins de fatigue, qu'en concluez-vous ?

A. — Je vois qu'à tout prendre vous inclineriez à croire les hommes d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés ?

B. — Je ne parcourrai point toutes les contrées de l'univers ; mais je vous avertis que vous ne trouverez la condition de l'homme heureuse que dans Taïti, et supportable que dans un recoin de l'Europe. Là, des maîtres ombrageux et jaloux de leur sécurité se sont occupés à le tenir dans ce que vous appelez l'abrutissement.

A. — A Venise, peut-être ?

B. — Pourquoi non ? Vous ne nierez pas, du moins, qu'il n'y a nulle part moins de lumières acquises, moins de morale artificielle, et moins de vices et de vertus chimériques.

A. — Je ne m'attendais pas à l'éloge de ce gouvernement.

B. — Aussi ne le fais-je pas. Je vous indique une espèce de dédommagement de la servitude, que tous les voyageurs ont senti et préconisé.

A. — Pauvre dédommagement !

B. — Peut-être. Les Grecs proscrivirent celui qui avait ajouté une corde à la lyre de Mercure.

A. — Et cette défense est une satire sanglante de leurs premiers législateurs. C'est la première corde qu'il fallait couper.

B. — Vous m'avez compris. Partout où il y a une lyre, il y a des cordes. Tant que les appétits naturels seront sophistiqués, comptez sur des femmes méchantes.

A. — Comme la Reymer.

B. — Sur des hommes atroces.

A. — Comme Gardeil.

B. — Et sur des infortunés à propos de rien.

A. — Comme Tanié, mademoiselle de la Chaux, le chevalier Desroches et madame de la Carlière (1).

Il est certain qu'on chercherait inutilement dans Taïti des exemples de la dépravation des deux premiers, et du malheur des trois derniers. Que ferons-nous donc ? reviendrons-nous à la nature ? nous soumettrons-nous aux lois ?

B. — Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme ; et, en attendant, nous nous y soumettrons. Celui qui, de son autorité privée, enfreint une mauvaise loi, autorise tout autre à enfreindre les bonnes. Il y a moins d'inconvénients à être fou avec des fous, qu'à être sage tout seul. Disons-nous à nous-même, crions incessamment qu'on a attaché la honte, le châtiment et l'ignominie à des actions innocentes en elles-mêmes ; mais ne les commettons pas, parce que la honte, le châtiment et l'ignominie sont les plus grands de tous les maux. Imitons le bon aumônier, moine en France, sauvage dans Taïti.

A. — Prendre le froc du pays où l'on va, et garder celui du pays où l'on est.

B. — Et surtout être honnête et sincère jusqu'au scrupule avec des êtres fragiles qui ne peuvent faire notre bonheur, sans renoncer aux avantages les plus précieux de nos sociétés. Et ce brouillard épais, qu'est-il devenu ?

A. — Il est tombé.

(1) La Reymer, Gardeil, Tanié, mademoiselle de la Chaux, Desroches, madame de la Carlière, personnages des *Romans* et *Contes* de Diderot.

B. — Et nous serons encore libres, cette après-dînée, de sortir ou de rester ?

A. — Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.

B. — Toujours les femmes ! On ne saurait faire un pas sans les rencontrer à travers son chemin.

A. — Si nous leur lisions l'entretien de l'aumônier et d'Orou ?

B. — A votre avis, qu'en diraient-elles ?

A. — Je n'en sais rien.

B. — Et qu'en penseraient-elles ?

A. — Peut-être le contraire de ce qu'elles en diraient.

ENTRETIEN D'UN PHILOSOPHE

AVEC LA MARÉCHALE DE ***.

—

J'avais je ne sais quelle affaire à traiter avec le maréchal de ***; j'allai à son hôtel, un matin ; il était absent : je me fis annoncer à madame la maréchale. C'est une femme charmante ; elle est belle et dévote comme un ange ; elle a la douceur peinte sur son visage ; et puis un son de voix et une naïveté de discours tout à fait avenants à sa physionomie. Elle était à sa toilette. On m'approche un fauteuil ; je m'assieds, et nous causons. Sur quelques propos de ma part, qui l'édifièrent et qui la surprirent (car elle était dans l'opinion que celui qui nie la très-sainte Trinité est un homme de sac et de corde, qui finira par être pendu), elle me dit :

— N'êtes-vous pas M. Crudeli ?

Crudeli. — Oui, Madame.

La maréchale. — C'est donc vous qui ne croyez rien ?

Crudeli. — Moi-même.

La maréchale. — Cependant votre morale est d'un croyant.

Crudeli. — Pourquoi non, quand il est honnête homme ?

La maréchale. — Et cette morale-là, vous la pratiquez ?

Crudeli. — De mon mieux.

La maréchale. — Quoi ! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point?

Crudeli. — Très rarement.

La maréchale. — Que gagnez-vous donc à ne pas croire?

Crudeli. — Rien du tout, madame la maréchale. Est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner ?

La maréchale. — Je ne sais ; mais la raison d'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre.

Crudeli. — J'en suis un peu fâché pour notre pauvre espèce humaine. Nous n'en valons pas mieux.

La maréchale. — Quoi ! vous ne volez point ?

Crudeli. — Non, d'honneur.

La maréchale. — Si vous n'êtes ni voleur, ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent.

Crudeli. — Pourquoi donc ?

La maréchale. — C'est qu'il me semble que si je n'avais rien à espérer ni à craindre, quand je n'y serai plus, il y a bien des petites douceurs dont je ne me priverais pas à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine.

Crudeli. — Vous l'imaginez.

La maréchale. — Ce n'est point une imagination, c'est un fait.

Crudeli. — Et pourrait-on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez, si vous étiez incrédule ?

La maréchale. — Non pas, s'il vous plaît; c'est un article de ma confession.

Crudeli. — Pour moi, je mets à fonds perdu.

La maréchale. — C'est la ressource des gueux.

Crudeli. — M'aimeriez-vous mieux usurier?

La maréchale. — Mais oui : on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut; on ne le ruine pas. Je sais bien que cela n'est pas délicat, mais qu'importe ? Comme le point est d'attraper le ciel, ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas! nous aurons beau faire, notre mise sera toujours bien mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. Et vous n'attendez rien, vous?

Crudeli. — Rien.

La maréchale. — Cela est triste. Convenez donc que vous êtes bien méchant ou bien fou !

Crudeli. — En vérité, je ne saurais, madame la maréchale.

La maréchale. — Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon, s'il n'est pas fou? Je voudrais bien le savoir.

Crudeli. — Et je vais vous le dire.

La maréchale. — Vous m'obligerez.

Crudeli. — Ne pensez-vous pas qu'on puisse être si heureusement né qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien ?

La maréchale. — Je le pense.

Crudeli. — Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation, qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance ?

La maréchale. — Assurément.

Crudeli. — Et que, dans un âge plus avancé, l'expérience nous ait convaincus qu'à tout prendre il vaut mieux, pour son bonheur dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin ?

La maréchale.— Oui-dà ; mais comment est-on un honnête homme, lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal ?

CRUDELI. — On est inconséquent : et y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent !

LA MARÉCHALE. — Hélas ! malheureusement, non ; on croit, et tous les jours on se conduit comme si on ne croyait pas.

CRUDELI. — Et sans croire, on se conduit à peu près comme si l'on croyait.

LA MARÉCHALE. — A la bonne heure ; mais quel inconvénient y aurait-il à avoir une raison de plus, la religion, pour faire le bien, et une raison de moins, l'incrédulité, pour mal faire ?

CRUDELI. — Aucun, si la religion était un motif de faire le bien, et l'incrédulité un motif de faire le mal.

LA MARÉCHALE. — Est-ce qu'il y a quelque doute là-dessus ? Est-ce que l'esprit de religion n'est pas de contrarier sans cesse cette vilaine nature corrompue ; et celui de l'incrédulité, de l'abandonner à sa malice, en l'affranchissant de la crainte ?

CRUDELI. — Ceci, madame la maréchale, va nous jeter dans une longue discussion.

LA MARÉCHALE. — Qu'est-ce que cela fait ? Le maréchal ne rentrera pas sitôt ; et il vaut mieux que nous parlions raison que de médire de notre prochain.

CRUDELI. — Il faudra que je reprenne les choses d'un peu haut.

LA MARÉCHALE. — De si haut que vous voudrez, pourvu que je vous entende.

CRUDELI. — Si vous ne m'entendiez pas, ce serait bien ma faute.

LA MARÉCHALE. — Cela est poli ; mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures, et que je ne me suis guère occupée qu'à pratiquer l'Evangile et à faire des enfants.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

Crudeli. — Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquittée.

La maréchale. — Oui, pour les enfants ; j'en ai six tous venus et un septième qui frappe à la porte : mais commencez.

Crudeli — Madame la maréchale, y a-t-il quelque bien dans ce monde-ci qui soit sans inconvénient ?

La maréchale. — Aucun.

Crudeli. — Et quelque mal qui soit sans avantage?

La maréchale. — Aucun.

Crudeli. — Qu'appelez-vous donc mal ou bien ?

La maréchale. — Le mal, ce sera ce qui a plus d'inconvénients que d'avantages ; et le bien, au contraire,ce qui a plus d'avantages que d'inconvénients.

Crudeli. — Madame la maréchale aura-t-elle la bonté de se souvenir de sa définition du bien et du mal ?

La maréchale. — Je m'en souviendrai. Vous appelez cela une définition ?

Crudeli. — Oui.

La maréchale. — C'est donc de la philosophie ?

Crudeli. — Excellente.

La maréchale. — Et j'ai fait de la philosophie !

Crudeli. — Ainsi, vous êtes persuadée que la religion a plus d'avantages que d'inconvénients ; et c'est pour cela que vous l'appelez un bien ?

La maréchale. — Oui.

Crudeli. — Pour moi, je ne doute point que votre intendant ne vous vole un peu moins la veille de Pâques que le lendemain des fêtes ; et que de temps en temps la religion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens.

La maréchale. — Petit à petit, cela fait somme.

Crudeli. — Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, et qu'elle

causera dans les temps à venir, soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là ? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations. Il n'y a pas un musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au saint Prophète en exterminant tous les chrétiens, qui, de leur côté, ne sont guère plus tolérants. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue, dans une même contrée, des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Notre histoire ne nous en offre que de trop récents et de trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue, dans la société entre les citoyens, et dans les familles entre les proches, les haines les plus fortes et les plus constantes. Le Christ a dit qu'il était venu pour séparer l'époux de la femme, la mère de ses enfants, le frère de la sœur, l'ami de l'ami ; et sa prédiction ne s'est que trop fidèlement accomplie.

La maréchale. — Voilà bien les abus ; mais ce n'est pas la chose.

Crudeli. — C'est la chose, si les abus en sont inséparables.

La maréchale. — Et comment me montrerez-vous que les abus de la religion sont inséparables de la religion ?

Crudeli. — Très aisément : dites-moi, si un misanthrope s'était proposé de faire le malheur du genre humain, qu'aurait-il pu inventer de mieux que la croyance en un être incompréhensible sur lequel les hommes n'auraient jamais pu s'entendre, et auquel ils auraient attaché plus d'importance qu'à leur vie ? Or, est-il possible de séparer de la notion d'une divinité l'incompréhensibilité la plus profonde et l'importance la plus grande ?

La maréchale. — Non.

Crudeli. — Concluez donc.

La maréchale. — Je conclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous.

Crudeli. — Et ajoutez que les fous ont toujours été et seront toujours le plus grand nombre ; et que les plus dangereux sont ceux que la religion fait, et dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion.

La maréchale. — Mais il faut quelque chose qui effraye les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des lois ; et si vous détruisez la religion, que lui substituerez-vous ?

Crudeli. — Quand je n'aurais rien à mettre à la place, ce serait toujours un terrible préjugé de moins; sans compter que, dans aucun siècle et chez aucune nation, les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoraient ces vieux Grecs et ces vieux Romains, les plus honnêtes gens de la terre, étaient la canaille la plus dissolue : un Jupiter, à brûler tout vif; une Vénus, à enfermer à l'Hôpital; un Mercure, à mettre à Bicêtre.

La maréchale. — Et vous pensez qu'il est tout à fait indifférent que nous soyons chrétiens ou païens ; que païens, nous n'en vaudrions pas moins; et que chrétiens, nous n'en valons pas mieux.

Crudeli. — Ma foi, j'en suis convaincu, à cela près que nous serions un peu plus gais.

La maréchale. — Cela ne se peut.

Crudeli. — Mais, madame la maréchale, est-ce qu'il y a des chrétiens ? Je n'en ai jamais vu.

La maréchale. — Et c'est à moi que vous dites cela, à moi ?

Crudeli. — Non, madame, ce n'est pas à vous ; c'est à une de mes voisines qui est honnête et pieuse comme

vous l'êtes, et qui se croyait chrétienne de la meilleure foi du monde, comme vous le croyez.

La maréchale. — Et vous lui fîtes voir qu'elle avait tort ?

Crudeli. — En un instant.

La maréchale. — Comment vous y prîtes-vous ?

Crudeli. — J'ouvris un Nouveau Testament, dont elle s'était beaucoup servie, car il était fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne, et à chaque article je lui demandai : « Faites-vous cela ? et cela donc ? et cela encore ? » J'allai plus loin. Elle est belle, et quoiqu'elle soit très-sage et très-dévote, elle ne l'ignore pas ; elle a la peau très-blanche, et quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge ; elle a la gorge aussi bien qu'il soit possible de l'avoir et, quoiqu'elle soit très-modeste, elle trouve bon qu'on s'en aperçoive.

La maréchale. — Pourvu qu'il n'y ait qu'elle et son mari qui le sachent ?

Crudeli. — Je crois que son mari le sait mieux qu'un autre ; mais pour une femme qui se pique de grand christianisme, cela ne suffit pas. Je lui dis : « N'est-il pas écrit dans l'Evangile que celui qui a convoité la femme de son prochain a commis l'adultère dans son cœur ? »

La maréchale. — Elle vous répondit qu'oui ?

Crudeli. — Je lui dis : « Et l'adultère commis dans le cœur ne damne-t-il pas aussi sûrement que l'adultère le mieux conditionné ? »

La maréchale. — Elle vous répondit qu'oui ?

Crudeli. — Je lui dis : « Et si l'homme est damné pour l'adultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'appro-

chent à commettre ce crime? » Cette dernière question l'embarrassa.

La maréchale. — Je comprends : c'est qu'elle ne voilait pas fort exactement cette gorge, qu'elle avait aussi bien qu'il est possible de l'avoir.

Crudeli. — Il est vrai. Elle me répondit que c'était une chose d'usage; comme si rien n'était plus d'usage que de s'appeler chrétien, et de ne l'être pas ; qu'il ne fallait pas se vêtir ridiculement, comme s'il y avait quelque comparaison à faire entre un misérable petit ridicule, sa damnation éternelle et celle de son prochain; qu'elle se laissait habiller par sa couturière, comme s'il ne valait pas mieux changer de couturière que renoncer à sa religion; que c'était la fantaisie de son mari, comme si un époux était assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence et de ses devoirs,et qu'une véritable chrétienne dût pousser l'obéissance pour un époux extravagant, jusqu'au sacrifice de la volonté de son Dieu et au mépris des menaces de son rédempteur!

La maréchale. — Je savais d'avance toutes ces puérilités-là ; je vous les aurais peut-être dites comme votre voisine : mais elle et moi nous aurions été toutes deux de mauvaise foi. Mais quel parti prit-elle d'après votre remontrance?

Crudeli. — Le lendemain de cette conversation (c'était un jour de fête) je remontais chez moi, et ma dévote et belle voisine descendait de chez elle pour aller à la messe.

La maréchale. — Vêtue comme de coutume?

Crudeli. — Vêtue comme de coutume. Je souris, elle sourit; et nous passâmes l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la maréchale, une honnête femme! une chrétienne! une dévote! Après cet exem-

ple, et cent mille autres de la même espèce, quelle influence réelle puis-je accorder à la religion sur les mœurs? Presque aucune, et tant mieux?

La maréchale. — Comment, tant mieux!

Crudeli. — Oui, madame : s'il prenait en fantaisie à vingt mille habitants de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne...

La maréchale.— Eh bien! il y aurait quelques belles gorges plus couvertes.

Crudeli. — Et tant de fous, que le lieutenant de police ne saurait qu'en faire; car nos Petites-Maisons n'y suffiraient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales : l'une générale et commune à toutes les nations, à tous les cultes, et qu'on suit à peu près; une autre, propre à chaque nation et à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples, qu'on préconise dans les maisons, et qu'on ne suit point du tout.

La maréchale. — Et d'où vient cette bizarrerie?

Crudeli. — De ce qu'il est impossible d'assujettir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques, qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est des religions comme des constitutions monastiques, qui toutes se relâchent avec le temps. Ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature, qui nous ramène sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même; assurez à la vertu sa récompense, comme vous avez assuré à la méchanceté son châtiment; que sans aucune distinction de culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'Etat; et ne comptez plus sur d'autres méchants que sur un petit

nombre d'hommes, qu'une nature perverse que rien ne peut corriger entraîne au vice. Madame la maréchale, la tentation est trop proche, et l'enfer est trop loin : n'attendez rien qui vaille la peine qu'un sage législateur s'en occupe, d'un système d'opinions bizarres qui n'en impose qu'aux enfants ; qui encourage aux crimes par la commodité des expiations ; qui envoie le coupable demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme, et qui avilit l'ordre des devoirs naturels et moraux, en le subordonnant à un ordre de devoirs chimériques.

La maréchale. — Je ne vous comprends pas.

Crudeli. — Je m'explique : mais il me semble que voilà le carrosse de M. le maréchal, qui rentre fort à propos pour m'empêcher de dire une sottise.

La maréchale. — Dites, dites votre sottise, je ne l'entendrai pas ; je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît.

Crudeli. — Je m'approchai de son oreille, et je lui dis tout bas : Madame la maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes, pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme honnête, quel est le plus atroce ? Il frémira d'horreur au premier, criera au sacrilège ; et la loi civile, qui prend à peine connaissance de la calomnie, tandis qu'elle punit le sacrilège par le feu, achèvera de brouiller les idées et de corrompre les esprits.

La maréchale. — Je connais plus d'une femme qui se ferait un scrupule de manger gras le vendredi, et qui... j'allais dire aussi ma sottise. Continuez.

Crudeli. — Mais, madame, il faut absolument que je parle à M. le maréchal.

La maréchale. — Encore un moment, et puis nous l'irons voir ensemble. Je ne sais que vous répondre, et cependant vous ne me persuadez pas.

CRUDELI. — Je ne me suis pas proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage. Le mariage, qui fait le malheur de tant d'autres, a fait votre bonheur et celui de M. le maréchal; vous avez bien fait de vous marier tous deux. La religion, qui a fait, qui fait et qui fera tant de méchants, vous a rendue meilleure encore; vous faites bien de la garder. Il vous est doux d'imaginer à côté de vous, au-dessus de votre tête, un être grand et puissant, qui vous voit marcher sur la terre, et cette idée affermit vos pas. Continuez, madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modèle sublime de vos actions.

LA MARÉCHALE. — Vous n'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme.

CRUDELI. — Aucunement.

LA MARÉCHALE. — Je vous en estime davantage.

CRUDELI. — Je permets à chacun de penser à sa manière, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne; et puis, ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés n'ont guère besoin qu'on les catéchise.

LA MARÉCHALE. — Croyez-vous que l'homme puisse se passer de superstition ?

CRUDELI. — Non, tant qu'il restera ignorant et peureux.

LA MARÉCHALE. — Eh bien ! superstition pour superstition, autant la nôtre qu'une autre.

CRUDELI. — Je ne le pense pas.

LA MARÉCHALE. — Parlez-moi vrai, ne vous répugne-t-il point de n'être plus rien après votre mort?

CRUDELI. — J'aimerais mieux exister, bien que je ne sache pas pourquoi un être, qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuserait pas deux fois.

LA MARÉCHALE. — Si, malgré cet inconvénient, l'es-

poir d'une vie à venir vous paraît consolant et doux, pourquoi nous l'arracher ?

CRUDELI. — Je n'ai pas cet espoir, parce que le désir ne m'en a point dérobé la vanité ; mais je ne l'ôte à personne. Si l'on peut croire qu'on verra, quand on n'aura plus d'yeux ; qu'on entendra, quand on n'aura plus d'oreilles ; qu'on pensera, quand on n'aura plus de tête ; qu'on aimera, quand on n'aura plus de cœur ; qu'on sentira, quand on n'aura plus de sens ; qu'on existera, quand on ne sera nulle part ; qu'on sera quelque chose sans étendue et sans lieu, j'y consens.

LA MARÉCHALE. — Mais ce monde-ci, qui est-ce qui l'a fait ?

CRUDELI. — Je vous le demande.

LA MARÉCHALE. — C'est Dieu.

CRUDELI. — Et qu'est-ce que Dieu ?

LA MARÉCHALE. — Un esprit.

CRUDELI. — Si un esprit fait de la matière, pourquoi de la matière ne ferait-elle pas un esprit ?

LA MARÉCHALE. — Et pourquoi le ferait-elle ?

CRUDELI. — C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des âmes ?

LA MARÉCHALE. — Certainement, je le crois.

CRUDELI. — Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'âme du serpent du Pérou, pendant qu'il se dessèche, suspendu dans une cheminée, et exposé à la fumée un ou deux ans de suite ?

LA MARÉCHALE. — Qu'elle devienne ce qu'elle voudra, qu'est-ce que cela me fait ?

CRUDELI. — C'est que madame la maréchale ne sait pas que ce serpent enfumé, desséché, ressuscite et renaît.

LA MARÉCHALE. — Je n'en crois rien.

CRUDELI. — C'est pourtant un habile homme, c'est Bouguer (1) qui l'assure.

LA MARÉCHALE. — Votre habile homme en a menti.

CRUDELI. — S'il avait dit vrai?

LA MARÉCHALE. — J'en serais quitte pour croire que les animaux sont des machines.

CRUDELI. — Et l'homme qui n'est qu'un animal un peu plus parfait qu'un autre... Mais, M. le maréchal...

LA MARÉCHALE. — Encore une question, et c'est la dernière. Etes-vous bien tranquille dans votre incrédulité?

CRUDELI. — On ne saurait davantage.

LA MARÉCHALE. — Pourtant, si vous vous trompiez?

CRUDELI. — Quand je me tromperais?

LA MARÉCHALE. — Tout ce que vous croyez faux serait vrai, et vous seriez damné. Monsieur Crudeli, c'est une terrible chose que d'être damné; brûler toute une éternité, c'est bien long!

CRUDELI. — La Fontaine croyait que nous y serions comme le poisson dans l'eau.

LA MARÉCHALE. — Oui, oui; mais votre La Fontaine devint bien sérieux au dernier moment; et c'est où je vous attends.

CRUDELI. — Je ne réponds de rien, quand ma tête n'y sera plus; mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez.

LA MARÉCHALE. — Cette intrépidité me confond.

CRUDELI. — J'en trouve bien davantage au moribond qui croit en un juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus

(1) L'un des compagnons de La Condamine dans son voyage au Pérou; inventeur de l'héliomètre.

secrètes pensées, et dans la balance duquel l'homme le plus juste se perdrait par sa vanité, s'il ne tremblait de se trouver trop léger : si ce moribond avait alors à son choix ou d'être anéanti, ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondrait bien autrement s'il balançait à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de saint Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola.

La maréchale. — J'ai lu l'histoire de l'associé de saint Bruno ; mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola.

Crudeli. — C'est un jésuite du collège de Pinsk, en Lithuanie, qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet écrit et signé de sa main.

La maréchale. — Et ce billet ?

Crudeli. — Etait conçu en ces termes : « Je prie mon cher confrère, dépositaire de cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'argent qu'elle contient servira aux frais du procès de ma béatification. J'y ai ajouté quelques mémoires authentiques pour la confirmation de mes vertus, et qui pourront servir utilement à ceux qui entreprendront d'écrire ma vie. »

La maréchale. — Cela est à mourir de rire.

Crudeli. — Pour moi, madame la maréchale ; mais pour vous, votre Dieu n'entend pas raillerie.

La maréchale. — Vous avez raison.

Crudeli. — Madame la maréchale, il est bien facile de pécher grièvement contre votre loi.

La maréchale. — J'en conviens.

Crudeli. — La justice qui décidera de votre sort est bien rigoureuse.

La maréchale. — Il est vrai.

Crudeli. — Et si vous en croyez les oracles de votre religion sur le nombre des élus, il est bien petit.

La maréchale. — Oh ! c'est que je ne suis pas janséniste ; je ne vois la médaille que par son revers consolant : le sang de Jésus-Christ couvre un grand espace à mes yeux ; et il me semblerait très singulier que le diable, qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part.

Crudeli. — Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-Aurèle ?

La maréchale. — Fi donc ! il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. Saint Paul dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue ; et saint Paul a raison.

Crudeli. — Et par quelle loi l'incrédule sera-t-il jugé ?

La maréchale. — Votre cas est un peu différent. Vous êtes un de ces habitants maudits de Corozaïn et de Betzaïda, qui fermèrent leurs yeux à la lumière qui les éclairait, et qui étoupèrent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la vérité qui leur parlait.

Crudeli. — Madame la maréchale, ces Corozaïnois et ces Betzaïdains furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent maîtres de croire ou de ne pas croire.

La maréchale. — Ils virent des prodiges qui auraient mis l'enchère aux sacs et à la cendre, s'ils avaient été faits à Tyr et à Sidon.

Crudeli. — C'est que les habitants de Tyr et de Sidon étaient des gens d'esprit, et que ceux de Corozaïn et de Betzaïda n'étaient que des sots. Mais est-ce que celui qui fit les sots les punira pour avoir été sots ? Je vous ai fait tout à l'heure une histoire, et il me prend envie de vous faire un conte. Un jeune Mexicain... Mais M. le maréchal.

La maréchale. — Je vais envoyer savoir s'il est visible. Eh bien ! votre jeune Mexicain ?

Crudeli. — Las de son travail, se promenait un jour au bord de la mer. Il voit une planche qui trempait d'un bout dans les eaux, et qui de l'autre posait sur le rivage. Il s'assied sur cette planche, et là, prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployait devant lui, il se disait : Rien n'est plus vrai que ma grand'mère radote avec son histoire de je ne sais quels habitants qui, dans je ne sais quel temps, abordèrent ici de je ne sais où, d'une contrée au delà de nos mers. Il n'y a pas le sens commun : ne vois-je pas la mer confiner avec le ciel ? Et puis-je croire, contre le témoignage de mes sens, une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa manière, et qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes, sur lesquelles ils se mangent le cœur et s'arrachent le blanc des yeux ? Tandis qu'il raisonnait ainsi, les eaux agitées le berçaient sur sa planche, et il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot soulève la planche sur laquelle il est étendu, et voilà notre jeune raisonneur embarqué.

La maréchale. — Hélas ! c'est bien là notre image : nous sommes chacun sur notre planche; le vent souffle, et le flot nous emporte.

Crudeli. — Il était déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla. Qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer ? ce fut notre Mexicain. Qui le fut bien davantage? Ce fut encore lui, lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenait il n'y a qu'un instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soupçonna qu'il pourrait bien s'être trompé; et que, si le vent restait au même point, peut-être serait-il porté sur la rive, et parmi ces habitants dont sa grand'mère l'avait si souvent entretenu.

La maréchale. — Et de son souci, vous ne m'en dites mot.

CRUDELI. — Il n'en eut point. Il se dit : Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que j'aborde ? J'ai raisonné comme un étourdi, soit ; mais j'ai été sincère avec moi-même, et c'est tout ce qu'on peut exiger de moi. Si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime que d'en manquer... Cependant le vent continuait, l'homme et la planche voguaient, et la rive inconnue commençait à paraître : il y touche, et l'y voilà.

LA MARÉCHALE. — Nous nous y reverrons un jour, monsieur Crudeli.

CRUDELI. — Je le souhaite, madame la maréchale ; en quelque endroit que ce soit, je serai toujours très-flatté de vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche et mis le pied sur le sable, qu'il aperçut un vieillard vénérable debout à ses côtés. Il lui demanda où il était et à qui il avait l'honneur de parler : « Je suis le souverain de la contrée », lui répondit le vieillard. A l'instant le jeune homme se prosterne. « Relevez-vous, lui dit le vieillard. Vous avez nié mon existence ? — Il est vrai. — Et celle de mon empire ? — Il est vrai. — Je vous le pardonne, parce que je suis celui qui voit le fond des cœurs, et que j'ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne foi ; mais le reste de vos pensées et de vos actions n'est pas également innocent. » Alors le vieillard, qui le tenait par l'oreille, lui rappelait toutes les erreurs de sa vie ; et à chaque article le jeune Mexicain s'inclinait, se frappait la poitrine, et demandait pardon... Là, madame la maréchale, mettez-vous pour un moment à la place du vieillard, et dites-moi ce que vous auriez fait ? Auriez-vous pris ce jeune insensé par les cheveux, et vous seriez-vous complu à le traîner à toute éternité sur le rivage ?

LA MARÉCHALE. — En vérité, non.

Crudeli. — Si un de ces six jolis enfants que vous avez, après s'être échappé de la maison paternelle et avoir fait force sottises, y revenait bien repentant ?

La maréchale. — Moi, je courrais à sa rencontre ; je le serrerais entre mes bras, et je l'arroserais de mes larmes; mais M. le maréchal,son père, ne prendrait pas la chose si doucement.

Crudeli. — M. le maréchal n'est pas un tigre.

La maréchale. — Il s'en faut bien.

Crudeli. — Il se ferait peut-être un peu tirailler ; mais il pardonnerait.

La maréchale. — Certainement.

Crudeli. — Surtout s'il venait à considérer qu'avant de donner la naissance à cet enfant il en savait toute la vie, et que le châtiment de ses fautes serait sans aucune utilité ni pour lui-même, ni pour le coupable, ni pour ses frères.

La maréchale. — Le vieillard et M. le maréchal sont deux.

Crudeli. — Vous voulez dire que M. le maréchal est meilleur que le vieillard ?

La maréchale. — Dieu m'en garde ! Je veux dire que si ma justice n'est pas celle de M. le maréchal, la justice de M. le maréchal pourrait bien n'être pas celle du vieillard.

Crudeli. — Ah ! madame! vous ne sentez pas les suites de cette réponse. Ou la définition générale convient également à vous, à M. le maréchal, à moi, au jeune Mexicain et au vieillard ; ou je ne sais plus ce que c'est, et j'ignore comment on plaît ou l'on déplaît à ce dernier.

Nous en étions là, lorsqu'on nous avertit que M. le maréchal nous attendait. Je donnai la main à madame

la maréchale, qui me disait : C'est à faire tourner la tête, n'est-ce pas ?

CRUDELI. — Pourquoi donc, quand on l'a bonne ?

LA MARÉCHALE. — Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existait.

CRUDELI. — Même quand on n'y croit pas.

LA MARÉCHALE. — Et quand on y croirait, de ne pas compter sur sa bonté.

CRUDELI. — Si ce n'est pas le plus poli, c'est du moins le plus sûr.

LA MARÉCHALE. — A propos, si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos magistrats, les avoueriez-vous ?

CRUDELI. — Je ferais de mon mieux pour leur épargner une action atroce.

LA MARÉCHALE. — Ah ! le lâche ! Et si vous touchiez à votre dernière heure, vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'église ?

CRUDELI. — Je n'y manquerais pas.

LA MARÉCHALE. — Fi ! le vilain hypocrite.

LE NEVEU DE RAMEAU

SATIRE

—

Ve rtumnis, quotquot sunt, natus niquis.
(Hor., *Serm.*, lib. II, sat. VII, v. 14.)

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie ; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage ; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins.

Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de *la Régence*. Là, je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de *la Régence* est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu ; c'est là que font assaut le Légal profond, Philidor le subtil, le solide Mayot ; qu'on voit les coups

les plus surprenants et qu'on entend les plus mauvais propos ; car si l'on peut être homme d'esprit et grand joueur d'échecs comme Légal, on peut être aussi grand joueur d'échecs et un sot comme Foubert et Mayot.

Une après-dînée j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison ; il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux, quels terribles poumons ! Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption ; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme. Il vit au jour la journée ; triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin, le matin, quand il est levé, est de savoir

où il dînera ; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude : ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef ; ou il se rabat dans une taverne du faubourg où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours soit à un fiacre de ses amis, soit à un cocher d'un grand seigneur, qui lui donne un lit sur de la paille, à côté de ses chevaux. Le matin, il a encore une partie de son matelas dans les cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le Cours ou les Champs-Elysées. Il reparaît avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. Je n'estime pas ces originaux-là ; d'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse difformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grain de levain qui fermente et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite, il fait approuver ou blâmer ; il fait sortir la vérité, il fait connaître les gens de bien, il démasque les coquins ; c'est alors que l'homme de bon sens écoute et démêle son monde.

Je connaissais celui-ci de longue main. Il fréquentait une maison dont son talent lui avait ouvert la porte. Il y avait une fille unique ; il jurait au père et à la mère qu'il épouserait leur fille. Ceux-ci haussaient les épaules, lui riaient au nez, lui disaient qu'il était fou ; et je vis le moment que la chose était faite. Il m'empruntait quel-

ques écus que je lui donnais. Il s'était introduit, je ne sais comment, dans quelques maisons honnêtes où il avait son couvert, mais à la condition qu'il ne parlerait pas sans en avoir obtenu la permission. Il se taisait et mangeait de rage ; il était excellent à voir dans cette contrainte. S'il lui prenait envie de manquer au traité et qu'il ouvrît la bouche, au premier mot tous les convives s'écriaient : *Rameau !* alors la fureur étincelait dans ses yeux et il se remettait à manger avec plus de rage. Vous étiez curieux de savoir le nom de l'homme et vous le savez. C'est le neveu de ce musicien célèbre qui nous a délivrés du plain-chant de Lulli que nous psalmodiions depuis plus de cent ans, qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique, où ni lui ni personne n'entendit jamais rien et de qui nous avons un certain nombre d'opéras où il y a de l'harmonie, des bouts de chants, des idées décousues, du fracas, des vols, des triomphes, des lances, des gloires, des murmures, des victoires à perte d'haleine, des airs de danse qui dureront éternellement et qui, après avoir enterré le *Florentin*, sera enterré par les virtuoses italiens, ce qu'il pressentait et qui le rendait sombre, triste, hargneux, car personne n'a autant d'humeur, pas même une jolie femme qui se lève avec un bouton sur le nez, qu'un auteur menacé de survivre à sa réputation, témoin Marivaux et Crébillon le fils.

Il m'aborde. « Ah ! ah ! Vous voilà, monsieur le philosophe ; et que faites-vous ici parmi ce tas de fainéants ? Est-ce que vous perdez aussi votre temps à pousser le bois ?... (C'est ainsi qu'on appelle par mépris jouer aux échecs ou aux dames.)

MOI. — Non, mais quand je n'ai rien de mieux à faire, je m'amuse à regarder un instant ceux qui le poussent bien.

LUI. — En ce cas, vous vous amusez rarement : excepté Légal et Philidor, le reste n'y entend rien.

MOI. — Et M. de Bissy donc ?

LUI. — Celui-là est en joueur d'échecs ce que Mlle Clairon est en actrice : ils savent de ces jeux, l'un et l'autre, tout ce qu'on en peut apprendre.

MOI. — Vous êtes difficile, et je vois que vous ne faites grâce qu'aux hommes sublimes.

LUI. — Oui, aux échecs, aux dames, en poésie, en éloquence, en musique et autres fadaises comme cela. A quoi bon la médiocrité dans ces genres ?

MOI. — A peu de chose, j'en conviens. Mais c'est qu'il faut qu'il y ait un grand nombre d'hommes qui s'y appliquent pour faire sortir l'homme de génie. Il est un dans la multitude. Mais laissons cela. Il y a une éternité que je ne vous ai vu. Je ne pense guère à vous quand je ne vous vois pas, mais vous me plaisez toujours à revoir. Qu'avez-vous fait ?

LUI. — Ce que vous, moi et tous les autres font, du bien, du mal, et rien. Et puis, j'ai eu faim, et j'ai mangé, quand l'occasion s'en est présentée ; après avoir mangé, j'ai eu soif et j'ai bu quelquefois. Cependant la barbe me venait, et quand elle a été venue je l'ai fait raser.

MOI. — Vous avez mal fait ; c'est la seule chose qui vous manque pour être un sage.

LUI. — Oui-da. J'ai le front grand et ridé, l'œil ardent, le nez saillant, les joues larges, le sourcil noir et fourni, la bouche bien fendue, la lèvre rebordée et la face carrée. Si ce vaste menton était couvert d'une longue barbe, savez-vous que cela figurerait très bien en bronze ou en marbre ?

MOI. — A côté d'un César, d'un Marc-Aurèle, d'un Socrate.

LUI. — Non. Je serais mieux entre Diogène et Phryné.

Je suis effronté comme l'un, et je fréquente volontiers chez les autres.

MOI. — Vous portez-vous toujours bien?

LUI. — Oui, ordinairement ; mais pas merveilleusement aujourd'hui.

MOI. — Comment! vous, voilà avec un ventre de Silène et un visage de...

LUI. — Un visage qu'on prendrait pour son antagoniste (1). C'est que l'humeur qui fait sécher mon cher oncle engraisse apparemment son cher neveu.

MOI. — A propos de cet oncle, le voyez-vous quelquefois?

LUI. — Oui, passer dans la rue.

MOI. — Est-ce qu'il ne vous fait aucun bien?

LUI. — S'il en a fait à quelqu'un, c'est sans s'en douter. C'est un philosophe dans son espèce; il ne pense qu'à lui, le reste de l'univers lui est comme d'un clou à soufflet. Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles voudront, pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneront pour elles continuent de résonner la *douzième* et la *dix-septième*, tout sera bien. Cela est heureux pour lui, et c'est ce que je prise particulièrement dans les gens de génie. Ils ne sont bons qu'à une chose, passé cela, rien ; ils ne savent ce que c'est d'être citoyens, pères, mères, parents, amis. Entre nous, il faut leur ressembler de tout point, mais ne pas désirer que la graine en soit commune. Il faut des hommes ; mais pour des hommes de génie, point; non, ma foi, il n'en faut point. Ce sont eux qui changent la face du globe; et dans les plus petites choses, la sottise est si commune et si puissante qu'on ne la réforme pas sans charivari. Il s'établit partie de ce qu'ils ont imaginé, partie reste comme il était ; de là

(1) L'édition Brière met : pour un c...

deux évangiles, un habit d'arlequin. La sagesse du moine de Rabelais est la vraie sagesse pour son repos et pour celui des autres. Faire son devoir tellement quellement, toujours dire du bien de M. le prieur et laisser aller le monde à sa fantaisie. Il va bien, puisque la multitude en est contente. Si je savais l'histoire, je vous montrerais que le mal est toujours venu ici-bas par quelques hommes de génie ; mais je ne sais pas l'histoire, parce que je ne sais rien. Le diable m'emporte si j'ai jamais rien appris, et si, pour n'avoir rien appris, je m'en trouve plus mal. J'étais un jour à la table d'un ministre du roi de France, qui a de l'esprit comme quatre ; eh bien, il nous démontra clair comme un et un font deux que rien n'était plus utile aux peuples que le mensonge, rien de plus nuisible que la vérité. Je ne me rappelle pas bien ses preuves, mais il s'ensuivait évidemment que les gens de génie sont détestables, et que si un enfant apportait en naissant, sur son front, la caractéristique de ce dangereux présent de la nature, il faudrait ou l'étouffer, ou le jeter aux cagnards (1).

MOI. — Cependant ces personnages-là, si ennemis du génie, prétendent tous en avoir.

LUI. — Je crois bien qu'ils le pensent au dedans d'eux-mêmes, mais je ne crois pas qu'ils osassent l'avouer.

MOI. — C'est par modestie. Vous conçûtes donc là une terrible haine contre le génie ?

LUI. — A n'en jamais revenir.

MOI. — Mais j'ai vu un temps que vous vous désespériez de n'être qu'un homme commun. Vous ne serez jamais heureux si le pour et le contre vous affligent également ; il faudrait prendre son parti, et y demeurer attaché. Tout en convenant avec vous que les hommes

(1) *Cagnard*, chien, dans le vocabulaire bourguignon et champenois.

de génie sont communément singuliers, ou, comme dit le proverbe, qu'*il n'y a pas de grands esprits sans un grain de folie*, on n'en reviendra pas ; on méprisera les siècles qui n'en auront point produit. Ils feront l'honneur des peuples chez lesquels ils auront existé ; tôt ou tard on leur élève des statues, et on les regarde comme les bienfaiteurs du genre humain. N'en déplaise à ce ministre sublime que vous m'avez cité, je crois que si le mensonge peut servir un moment, il est nécessairement nuisible à la longue, et qu'au contraire la vérité sert nécessairement à la longue, bien qu'il puisse arriver qu'elle nuise dans le moment. D'où je serais tenté de conclure que l'homme de génie qui décrie une erreur générale, ou qui accrédite une grande vérité, est toujours un être digne de notre vénération. Il peut arriver que cet être soit la victime du préjugé et des lois ; mais il y a deux sortes de lois, les unes d'une équité, d'une généralité absolues ; d'autres bizarres, qui ne doivent leur sanction qu'à l'aveuglement ou à la nécessité des circonstances. Celles-ci ne couvrent le coupable qui les enfreint que d'une ignominie passagère, ignominie que le temps reverse sur les juges et sur les nations, pour y rester à jamais. De Socrate ou du magistrat qui lui fit boire la ciguë, quel est aujourd'hui le déshonoré ?

LUI. — Le voilà bien avancé ! en a-t-il été moins condamné ? en a-t-il été moins mis à mort ? en a-t-il moins été un citoyen turbulent ? par le mépris d'une mauvaise loi, en a-t-il moins encouragé les fous au mépris des bonnes ? en a-t-il moins été un particulier audacieux et bizarre ? Vous n'étiez pas éloigné tout à l'heure d'un aveu peu favorable aux hommes de génie.

MOI. — Ecoutez-moi, cher homme. Une société ne devrait pas avoir de mauvaises lois, et si elle n'en avait que de bonnes, elle ne serait jamais dans le cas de per-

sécuter un homme de génie. Je ne vous ai pas dit que le génie fût indivisiblement attaché à la méchanceté, ni la méchanceté au génie. Un sot sera plus souvent un méchant qu'un homme d'esprit. Quand un homme de génie serait communément d'un commerce dur, difficile. épineux, insupportable, quand même ce serait un méchant, qu'en concluriez-vous ?

LUI. — Qu'il est bon à noyer.

MOI. — Doucement, cher homme ! Çà, dites-moi, je ne prendrai pas votre oncle pour exemple. C'est un homme dur, c'est un brutal ; il est sans humanité, il est avare, il est mauvais père, mauvais époux, mauvais oncle ; mais il n'est pas décidé que ce soit un homme de génie, qu'il ait poussé son art fort loin, et qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans. Mais Racine ? celui-là certes avait du génie, et ne passait pas pour un trop bon homme. Mais Voltaire !...

LUI. — Ne me pressez pas, car je suis conséquent.

MOI. — Lequel des deux préféreriez-vous, ou qu'il eût été un bon homme, identifié avec son comptoir comme Briasson, ou avec son aune comme Barbier, faisant régulièrement tous les ans un enfant légitime à sa femme, bon mari, bon père, bon oncle, bon voisin, honnête commerçant, mais rien de plus ; ou qu'il eût été fourbe, traître, ambitieux, envieux, méchant, mais auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*, d'*Athalie ?*

LUI. — Pour lui, ma foi, peut-être que de ces deux hommes il eût mieux valu qu'il eût été le premier.

MOI. — Cela est même infiniment plus vrai que vous ne le sentez.

LUI. — Oh ! vous voilà, vous autres ! Si nous disons quelque chose de bien, c'est comme des fous ou des inspirés, par hasard. Il n'y a que vous autres qui vous

entendiez; oui, monsieur le philosophe, je m'entends, aussi bien que vous vous entendez.

MOI. — Voyons; eh bien, pourquoi lui ?

LUI. — C'est que toutes ces belles choses-là qu'il a faites ne lui ont pas rendu vingt mille francs, et que s'il eût été un bon marchand en soie de la rue Saint-Denis ou Saint-Honoré, un bon épicier en gros, un apothicaire bien achalandé, il eût amassé une fortune immense et qu'en l'amassant il n'y aurait eu sorte de plaisirs dont il n'eût joui; qu'il aurait donné de temps en temps la pistole à un pauvre diable de bouffon comme moi qui l'aurait fait rire, et qui lui aurait procuré dans l'occasion une jeune fille qui l'aurait désennuyé de l'éternelle cohabitation avec sa femme; que nous aurions fait d'excellents repas chez lui, joué gros jeu, bu d'excellents vins, d'excellentes liqueurs, d'excellent café, fait des parties de campagne; et vous voyez que je m'entendais; vous riez ?... mais laissez-moi dire : il eût été mieux pour ses entours.

MOI. — Sans contredit. Pourvu qu'il n'eût pas employé d'une façon déshonnête l'opulence qu'il aurait acquise par un commerce légitime; qu'il eût éloigné de sa maison tous ces joueurs, tous ces parasites, tous ces fades complaisants, tous ces fainéants, tous ces pervers inutiles, et qu'il eût fait assommer à coups de bâton, par ses garçons de boutique, l'homme officieux qui soulage, par la variété, les maris du dégoût d'une cohabitation habituelle avec leurs femmes.

LUI. — Assommer, monsieur, assommer ! On n'assomme personne dans une ville bien policée. C'est un état honnête; beaucoup de gens, même titrés, s'en mêlent. Et à quoi diable voulez-vous donc qu'on emploie son argent, si ce n'est à avoir bonne table, bonne compagnie, bons vins, belles femmes, plaisirs de toutes les

couleurs, amusements de toutes les espèces ? J'aimerais autant être gueux que de posséder une grande fortune sans aucune de ces jouissances. Mais revenons à Racine. Cet homme n'a été bon que pour des inconnus et que pour le temps où il n'était plus.

MOI. — D'accord ; mais pesez le mal et le bien. Dans mille ans d'ici, il fera verser des larmes ; il sera l'admiration des hommes dans toutes les contrées de la terre ; il inspirera l'humanité, la commisération, la tendresse. On demandera qui il était, de quel pays, et on l'enviera à la France. Il a fait souffrir quelques êtres qui ne sont plus, auxquels nous ne prenons presque aucun intérêt ; nous n'avons rien à redouter ni de ses vices, ni de ses défauts. Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu de la nature la vertu d'un homme de bien avec les talents d'un grand homme. C'est un arbre qui a fait sécher quelques arbres plantés dans son voisinage, qui a étouffé les plantes qui croissaient à ses pieds ; mais il a porté sa cime jusque dans la nue, ses branches se sont étendues au loin ; il a prêté son ombre à ceux qui venaient, qui viennent et qui viendront se reposer autour de son tronc majestueux ; il a produit des fruits d'un goût exquis, et qui se renouvellent sans cesse. Il serait à souhaiter que Voltaire eût encore la douceur de Duclos, l'ingénuité de l'abbé Trublet, la droiture de l'abbé d'Olivet ; mais puisque cela ne se peut, regardons la chose du côté vraiment intéressant ; oublions pour un moment le point que nous occupons dans l'espace et dans la durée, et étendons notre vue sur les siècles à venir, les régions les plus éloignées et les peuples à naître. Songeons au bien de notre espèce ; si nous ne sommes point assez généreux, pardonnons au moins à la nature d'avoir été plus sage que nous. Si vous jetez de l'eau froide sur la tête de Greuze, vous éteindrez peut-être son talent avec sa

vanité. Si vous rendez Voltaire moins sensible à la critique, il ne saura plus descendre dans l'âme de Mérope, il ne vous touchera plus.

LUI. — Mais si la nature était aussi puissante que sage, pourquoi ne les a-t-elle pas faits aussi bons qu'elle les a faits grands ?

MOI. — Mais ne voyez-vous pas qu'avec un pareil raisonnement vous renversez l'ordre général, et que si tout ici-bas était excellent, il n'y aurait rien d'excellent ?

LUI. — Vous avez raison ; le point important est que vous et moi nous soyons, et que nous soyons vous et moi ; que tout aille d'ailleurs comme il pourra Le meilleur ordre des choses, à mon avis, est celui où je devais être, et foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas. J'aime mieux être, et même être impertinent raisonneur, que de n'être pas.

MOI. — Il n'y a personne qui ne pense comme vous, et qui ne fasse le procès à l'ordre qui est, sans s'apercevoir qu'il renonce à sa propre existence.

LUI. — Il est vrai.

MOI. — Acceptons donc les choses comme elles sont. Voyons ce qu'elles nous coûtent, et ce qu'elles nous rendent, et laissons là le tout que nous ne connaissons pas assez pour le louer ou le blâmer, et qui n'est peut-être ni bien ni mal, s'il est nécessaire comme beaucoup d'honnêtes gens l'imaginent.

LUI. — Je n'entends pas grand'chose à tout ce que vous me débitez là. C'est apparemment de la philosophie ; je vous préviens que je ne m'en mêle pas. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais bien être un autre, au hasard d'être un homme de génie, un grand homme ; oui, il faut que j'en convienne, il y a là quelque chose qui me le dit. Je n'en ai jamais entendu louer un seul que son

éloge ne m'ait fait enrager secrètement. Je suis envieux. Lorsque j'apprends de leur vie privée quelque trait qui les dégrade, je l'écoute avec plaisir ; cela nous rapproche, j'en supporte plus aisément ma médiocrité. Je me dis : Certes, tu n'aurais jamais fait *Mahomet*, mais ni l'éloge de *Maupeou*. J'ai donc été, je suis donc fâché d'être médiocre. Oui, oui, je suis médiocre et fâché. Je n'ai jamais entendu jouer l'ouverture des *Indes galantes,* jamais entendu chanter *Profonds abîmes du Ténare; Nuit, éternelle nuit*, sans me dire avec douleur : Voilà ce que tu ne feras jamais. J'étais donc jaloux de mon oncle ; et s'il y avait eu à sa mort quelques belles pièces de clavecin dans son portefeuille, je n'aurais pas balancé à rester moi et à être lui.

MOI. — S'il n'y a que cela qui vous chagrine, cela n'en vaut pas trop la peine.

LUI. — Ce n'est rien, ce sont des moments qui passent. (Puis il se remettait à chanter l'ouverture des *Indes galantes* et l'air *Profonds abîmes*, et il ajoutait :)

Le quelque chose qui est là et qui me parle me dit : Rameau, tu voudrais bien avoir fait ces deux morceaux-là ; si tu avais fait ces deux morceaux-là, tu en ferais bien deux autres ; et quand tu en aurais fait un certain nombre, on te jouerait, on te chanterait partout. Quand tu marcherais, tu aurais la tête droite ; ta conscience te rendrait témoignage à toi-même de ton propre mérite, les autres te désigneraient du doigt, on dirait : C'est lui qui a fait les jolies gavottes (et il chantait les gavottes). Puis, avec l'air d'un homme touché qui nage dans la joie et qui en a les yeux humides, il ajoutait en se frottant les mains : Tu aurais une bonne maison (il en mesurait l'étendue avec ses bras), un bon lit (et il s'y étendait nonchalamment), de bons vins (qu'il goûtait en faisant claquer sa langue contre son palais), un bon

équipage (et il levait le pied pour y monter), de jolies femmes (à qui il prenait déjà la gorge et qu'il regardait voluptueusement); cent faquins te viendraient encenser tous les jours (et il croyait les voir autour de lui : il voyait Palissot, Poinsinet, les Fréron père et fils, la Porte ; il les entendait, il se rengorgeait, les approuvait, leur souriait, les dédaignait, les méprisait, les chassait, les rappelait; puis il continuait:) Et c'est ainsi que l'on te dirait le matin que tu es un grand homme; tu lirais dans l'*Histoire des Trois siècles* que tu es un grand homme, tu serais convaincu le soir que tu es un grand homme, et le grand homme Rameau s'endormirait au doux murmure de l'éloge qui retentirait dans son oreille; même en dormant, il aurait l'air satisfait: sa poitrine se dilaterait, s'élèverait, s'abaisserait avec aisance, il ronflerait comme un grand homme...

(Et en parlant ainsi, il se laissait aller mollement sur une banquette; il fermait les yeux, et il imitait le sommeil heureux qu'il imaginait. Après avoir goûté quelques instants la douceur de ce repos, il se réveillait, étendait les bras, bâillait, se frottait les yeux, et cherchait encore autour de lui ses adulateurs insipides.)

MOI. — Vous croyez donc que l'homme heureux a son sommeil?

LUI. — Si je le crois ! Moi, pauvre hère, lorsque le soir j'ai regagné mon grenier et que je me suis fourré dans mon grabat, je suis ratatiné sous ma couverture, j'ai la poitrine étroite et la respiration gênée ; c'est une espèce de plainte faible qu'on entend à peine, au lieu qu'un financier fait retentir son appartement, et étonne toute sa rue. Mais ce qui m'afflige aujourd'hui, ce n'est pas de ronfler et de dormir mesquinement comme un misérable.

MOI. — Cela est pourtant triste.

LUI. — Ce qui m'est arrivé l'est bien davantage.

MOI. — Qu'est-ce donc ?

LUI. — Vous avez toujours pris quelque intérêt à moi, parce que je suis un bon diable, que vous méprisez dans le fond, mais qui vous amuse...

MOI. — C'est la vérité.

LUI. — Et je vais vous le dire.

Avant que de commencer il pousse un profond soupir et porte ses deux mains à son front; ensuite il reprend un air tranquille et me dit :

Vous savez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, ce que nos Bourguignons appellent un *fieffé truand*, *en escroc* (1), un gourmand...

MOI. — Quel panégyrique !

LUI. — Il est vrai de tout point, il n'y a pas un mot à rabattre ; point de contestation là-dessus, s'il vous plaît. Personne ne me connaît mieux que moi, et je ne dis pas tout.

MOI. — Je ne veux point vous fâcher, et je conviendrai de tout.

LUI. — Eh bien, je vivais avec des gens qui m'avaient pris en gré, précisément parce que j'étais doué à un rare degré de toutes ces qualités.

MOI. — Cela est singulier : jusqu'à présent j'avais cru ou qu'on se les cachait à soi-même ou qu'on se les pardonnait et qu'on les méprisait dans les autres.

LUI. — Se les cacher ! Est-ce qu'on le peut ? Soyez sûr que quand Palissot est seul et qu'il revient sur lui-même, il se dit bien d'autres choses ; soyez sûr qu'en tête-à-tête avec son collègue, ils s'avouent franchement qu'ils ne sont que deux insignes maroufles. Les mépri-

(1) *En* ou *ein* pour *un* en bourguignon.

ser dans les autres ! Mes gens étaient plus équitables, et mon caractère me réussissait merveilleusement auprès d'eux ; j'étais comme un coq en pâte : on me fêtait, on ne me perdait pas un moment sans me regretter ; j'étais leur petit Rameau, leur joli Rameau, leur Rameau le fou, l'impertinent, l'ignorant, le paresseux, le gourmand, le bouffon, la grosse bête. Il n'y avait pas une de ces épithètes qui ne me valût un sourire, une caresse, un petit coup sur l'épaule, un soufflet, un coup de pied ; à table, un bon morceau qu'on me jetait sur mon assiette ; hors de table, une liberté que je prenais sans conséquence, car, moi, je suis sans conséquence. On fait de moi, devant moi, avec moi tout ce qu'on veut sans que je m'en formalise. Et les petits présents qui me pleuvaient ! Le grand chien que je suis, j'ai tout perdu ! J'ai tout perdu pour avoir eu le sens commun une fois, une seule fois en ma vie. Ah ! si cela m'arrive jamais !

MOI. — De quoi s'agissait-il donc ?

LUI. — Rameau ! Rameau ! vous avait-on pris pour cela ? La sottise d'avoir eu un peu de goût, un peu d'esprit, un peu de raison ; Rameau, mon ami, cela vous apprendra à rester ce que Dieu vous fit, ce que vos protecteurs vous voulaient. Aussi l'on vous a pris par les épaules, on vous a conduit à la porte, on vous a dit : « Faquin, tirez, ne reparaissez plus ; cela veut avoir du sens, de la raison, je crois ! tirez ! Nous avons de ces qualités-là de reste. » Vous vous en êtes allé en vous mordant les doigts : c'est votre langue maudite qu'il fallait mordre auparavant. Pour ne vous en être pas avisé, vous voilà sur le pavé, sans le sou, et ne sachant où donner de la tête. Vous étiez nourri à bouche que veux-tu ! et vous retournerez au regrat (1) ; bien logé, et vous serez trop heureux si

(1) Vous serez obligé d'aller manger les restes qui se vendent aux Halles.

l'on vous rend votre grenier ; bien couché, et la paille vous attend entre le cocher de M. de Soubise et l'ami Robbé ; au lieu d'un sommeil doux et tranquille comme vous l'aviez, vous entendrez d'une oreille le hennissement et le piétinement des chevaux, de l'autre le bruit mille fois plus insupportable de vers secs, durs et barbares. Malheureux, mal avisé, possédé d'un million de diables !

MOI. — Mais n'y aurait-il pas moyen de se rapatrier ? la faute que vous avez commise est-elle si impardonnable ? A votre place, j'irais retrouver mes gens, vous leur êtes plus nécessaire que vous ne croyez.

LUI. — Oh ! je suis sûr qu'à présent qu'ils ne m'ont pas pour les faire rire, ils s'ennuient comme des chiens.

MOI. — J'irais donc les retrouver ; je ne leur laisserais pas le temps de se passer de moi, de se tourner vers quelque amusement honnête ; car qui sait ce qui peut arriver ?

LUI. — Ce n'est pas là ce que je crains ; cela n'arrivera pas.

MOI. — Quelque sublime que vous soyez, un autre peut vous remplacer.

LUI. — Difficilement.

MOI. — D'accord ; cependant, j'irais avec ce visage défait, ces yeux égarés, ce cou débraillé, ces cheveux ébouriffés, dans l'état vraiment tragique où vous voilà. Je me jetterais aux pieds de la divinité, et, sans me relever, je lui dirais d'une voix basse et sanglotante : « Pardon, madame ! pardon ! je suis un indigne, un infâme. Ce fut un malheureux instant, car vous savez que je ne suis pas sujet à avoir du sens commun, et je vous promets de n'en avoir de ma vie. »

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que tandis que je lui tenais ce discours, il en exécutait la pantomime, et s'é-

tait prosterné ; il avait collé son visage contre terre, il paraissait tenir entre ses deux mains le bout d'une pantoufle, il pleurait, il sanglotait, il disait : « Oui, ma petite reine, oui, je le promets, je n'en aurai de ma vie... » Puis, se relevant brusquement, il ajouta d'un ton sérieux et réfléchi :

LUI. — Oui, vous avez raison. Je vois que c'est le mieux. Elle est bonne ; M. Vieillard dit qu'elle est si bonne ! Moi, je sais un peu qu'elle l'est ; mais cependant aller s'humilier devant une guenon, crier miséricorde aux pieds d'une petite histrionne que les sifflets du parterre ne cessent de poursuivre ! Moi Rameau fils de M. Rameau, apothicaire de Dijon, qui est un homme de bien, et qui n'a jamais fléchi le genou devant qui que ce soit ! Moi Rameau, qu'on voit se promener droit et les bras en l'air dans le Palais-Royal, depuis que M. Carmontelle l'a dessiné courbé et les mains sous les basques de son habit ! Moi qui ai composé des pièces de clavecin que personne ne joue, mais qui seront peut-être les seules qui passeront à la postérité qui les jouera : moi ! moi enfin ! j'irais !... Tenez, monsieur, cela ne se peut (et mettant sa main droite sur sa poitrine il ajoutait :) Je me sens là quelque chose qui s'élève et qui me dit : Rameau, tu n'en feras rien. Il faut qu'il y ait une certaine dignité attachée à la nature de l'homme, que rien ne peut étouffer. Cela se réveille à propos de botte, oui, à propos de bottes, car il y a d'autres jours où il ne m'en coûterait rien pour être vil tant qu'on voudrait ; ces jours-là, pour un liard, je baiserais le cul à la petite Hus.

MOI. — Eh ! mais, l'ami, elle est blanche, jolie, douce, potelée, et c'est un acte d'humilité auquel un plus délicat que vous pourrait quelquefois s'abaisser.

LUI. — Entendons-nous ; c'est qu'il y a baiser le cul au simple, et baiser le cul au figuré. Demandez au gros Bergier qui baise le cul de Mme de la Marck, simple et au figuré ; et ma foi, le simple et le figuré me déplaisent également là.

MOI. — Si l'expédient que je vous suggère ne vous convient pas, ayez donc le courage d'être gueux.

LUI. — Il est dur d'être gueux, tandis qu'il y a tant de sots opulents aux dépens desquels on peut vivre. Et puis le mépris de soi, il est insupportable.

MOI. — Est-ce que vous connaissez ce sentiment-là ?

LUI. — Si je le connais ! Combien de fois je me suis dit : Comment, Rameau, il y a dix mille bonnes tables à Paris à quinze ou vingt couverts chacune, et de ces couverts-là il n'y en a pas un pour toi ! Il y a des bourses pleines d'or qui se versent de droite et de gauche, et il n'en tombe pas une pièce sur toi ! Mille petits beaux esprits sans talents, sans mérite ; mille petites créatures sans charmes ; mille plats intrigants sont bien vêtus, et tu irais tout nu ! et tu serais imbécile à ce point ? Est-ce que tu ne saurais pas flatter comme un autre ? Est-ce que tu ne saurais pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre ? Est-ce que tu ne saurais pas te mettre à quatre pattes comme un autre ? Est-ce que tu ne saurais pas favoriser l'intrigue de madame et porter le billet doux de monsieur comme un autre ? Est-ce que tu ne saurais pas encourager ce jeune homme à parler à mademoiselle et persuader mademoiselle de l'écouter, comme un autre ? Est-ce que tu ne saurais pas faire entendre à la fille d'un de nos bourgeois qu'elle est mal mise, que de belles boucles d'oreilles, un peu de rouge, des dentelles ou une robe à la polonaise, lui siéraient à ravir ? Que ces petits pieds-là ne sont pas faits pour marcher dans

la rue? Qu'il y a un beau monsieur, jeune et riche, qui a un habit galonné d'or, un superbe équipage, six grands laquais, qui l'a vue en passant, qui la trouve charmante, et que depuis ce jour-là il en a perdu le boire et le manger, et qu'il n'en dort plus, et qu'il en mourra ?

— Mais mon papa?

— Bon, bon, votre papa ! il s'en fâchera d'abord un peu.

— Et maman qui me recommande tant d'être honnête fille ; qui me dit qu'il n'y a rien dans ce monde que l'honneur?

— Vieux propos, qui ne signifient rien.

— Et mon confesseur ?

— Vous ne le verrez plus ; ou si vous persistez dans la fantaisie d'aller lui faire l'histoire de vos amusements, il vous en coûtera quelques livres de sucre et de café.

— C'est un homme sévère, qui m'a déjà refusé l'absolution pour la chanson *Viens dans ma cellule*.

— C'est que vous n'avez rien à lui donner; mais quand vous lui apparaîtrez en dentelles...

— J'aurai donc des dentelles ?

— Sans doute et de toutes les sortes... en belles boucles de diamants...

— J'aurai donc de belles boucles de diamants?

— Oui.

— Comme celles de cette marquise qui vient quelquefois prendre des gants dans notre boutique ?

— Précisément... dans un bel équipage avec des chevaux gris pommelés, deux grands laquais, un petit nègre, et le coureur en avant ; du rouge, des mouches, la queue portée.

— Au bal ?

— Au bal, à l'Opéra, à la comédie... (déjà le cœur

lui tressaillait de joie... tu joues avec un papier entre tes doigts.)

— Qu'est-ce cela ?

— Ce n'est rien.

— Il me semble que si.

— C'est un billet.

— Et pour qui ?

— Pour vous, si vous étiez un peu curieuse.

— Curieuse? Je le suis beaucoup ; voyons... (Elle lit.) Une entrevue ! Cela ne se peut.

— En allant à la messe.

— Maman m'accompagne toujours ; mais s'il venait ici un peu matin, je me lève la première et je suis au comptoir avant qu'on soit levé...

Il vient, il plaît ; un beau jour à la brune, la petite disparaît et l'on me compte mes deux mille écus... Et quoi ! tu possèdes ce talent-là et tu manques de pain ! N'as-tu pas de honte, malheureux ?... Je me rappelais un tas de coquins qui ne m'allaient pas à la cheville et qui regorgeaient de richesses. J'étais en surtout de bouracan, et ils étaient couverts de velours ; ils s'appuyaient sur la canne à pomme d'or et en bec de corbin, et ils avaient l'*Aristote* ou le *Platon* (1) au doigt. Qu'était-ce pourtant?de misérables croquenotes ; aujourd'hui, ce sont des espèces de seigneurs. Alors je me sentais du courage, l'âme élevée, l'esprit subtil, et capable de tout ; mais ces heureuses dispositions apparemment ne duraient pas, car, jusqu'à présent, je n'ai pu faire un certain chemin. Quoi qu'il en soit, voilà le texte de mes fréquents soliloques,que vous pouvez paraphraser à votre fantaisie,pourvu que vous en concluiez que je connais le mépris de soi-même, ou ce tourment

(1) Des pierres gravées représentant Aristote ou Platon.

de la conscience qui naît de l'inutilité des dons que le ciel nous a départis; c'est le plus cruel de tous. Il vaudrait presque autant que l'homme ne fût pas né.

Je l'écoutais, et à mesure qu'il faisait la scène du proxénète et de la jeune fille qu'il séduisait, l'âme agitée de deux mouvements opposés, je ne savais si je m'abandonnerais à l'envie de rire, ou au transport de l'indignation. Je souffrais; vingt fois un éclat de rire empêcha ma colère d'éclater; vingt fois la colère qui s'élevait au fond de mon cœur se termina par un éclat de rire. J'étais confondu de tant de sagacité et de tant de bassesse, d'idées si justes et alternativement si fausses, d'une perversité si générale de sentiments, d'une turpitude si complète, et d'une franchise si peu commune. Il s'aperçut du conflit qui se passait en moi : Qu'avez-vous? me dit-il.

MOI. — Rien.

LUI. — Vous me paraissez troublé!

MOI. — Je le suis aussi.

LUI. — Mais enfin que me conseillez-vous?

MOI. — De changer de propos. Ah malheureux ! dans quel état d'abjection vous êtes tombé !

LUI. — J'en conviens; mais cependant que mon état ne vous touche pas trop; mon projet, en m'ouvrant à vous, n'était point de vous affliger. Je me suis fait chez ces gens quelques épargnes; songez que je n'avais besoin de rien, mais de rien absolument, et que l'on m'accordait tant pour mes menus plaisirs.

Il recommença à se frapper le front avec un de ses poings; à se mordre la lèvre, et rouler au plafond ses yeux égarés, ajoutant: Mais c'est une affaire faite. J'ai

mis quelque chose de côté ; le temps s'est écoulé, et c'est toujours autant d'amassé.

MOI. — Vous voulez dire de perdu?

LUI. — Non, non, d'amassé. On s'enrichit à chaque instant : un jour de moins à vivre, ou un écu de plus, c'est tout un ; le point important est d'aller librement à la garde robe, *o stercus pretiosum!* Voilà le grand résultat de la vie dans tous les états. Au dernier moment, tous sont également riches, et Samuel Bernard qui, à fôrce de vols, de pillages, de banqueroutes, laisse vingt-sept millions en or, et Rameau qui ne laissera rien, Rameau à qui la charité fournira la serpillière dont on l'enveloppera. Le mort n'entend pas sonner les cloches. C'est en vain que cent prêtres s'égosillent pour lui, qu'il est précédé et suivi d'une longue file de torches ardentes, son âme ne marche pas à côté du maître des cérémonies. Pourrir sous du marbre ou pourrir sous la terre, c'est toujours pourrir. Avoir autour de son cercueil les Enfants rouges et les Enfants bleus, ou n'avoir personne, qu'est-ce que cela fait? Et puis vous voyez bien ce poignet, il était raide comme un diable; les dix doigts c'étaient autant de bâtons fichés dans un métacarpe de bois et ces tendons c'étaient de vieilles cordes à boyau, plus sèches, plus raides, plus inflexibles que celles qui ont servi à la roue d'un tourneur; mais je vous les ai tant tourmentées, tant brisées, tant rompues; tu ne veux pas aller, et moi, mordieu! je dis que tu iras, et cela sera...

Et tout en disant cela, de la main droite il s'était saisi les doigts et le poignet de la main gauche et il les renversait en dessus, en dessous, l'extrémité des doigts touchait au bras, les jointures en craquaient; je craignais que les os n'en demeurassent disloqués.

MOI. — Prenez garde, lui dis-je, vous allez vous estropier.

LUI. — Ne craignez rien, ils y sont faits ; depuis dix ans je leur en ai bien donné d'une autre façon ; malgré qu'ils en eussent, il a bien fallu que les bougres s'y accoutumassent et qu'ils apprissent à se placer sur les touches et à voltiger sur les cordes ; aussi à présent cela va, oui, cela va...

En même temps il se met dans l'attitude d'un joueur de violon ; il fredonne de la voix un *allegro* de Locatelli, son bras droit imite le mouvement de l'archet, sa main gauche et ses doigts semblent se promener sur la longueur du manche ; s'il fait un faux ton, il s'arrête, il remonte ou baisse la corde ; il la pince de l'ongle pour s'assurer si elle est juste ; il reprend le morceau où il l'a laissé. Il bat la mesure du pied, il se démène de la tête, des pieds, des mains, des bras, du corps, comme vous avez vu quelquefois, au concert spirituel, Ferrari ou Chiabrau, ou quelque autre virtuose dans les mêmes convulsions, m'offrant l'image du même supplice et me causant à peu près la même peine ; car n'est-ce pas une chose pénible à voir que le tourment dans celui qui s'occupe à me peindre le plaisir ? Tirez entre cet homme et moi un rideau qui me le cache, s'il faut qu'il me montre un patient appliqué à la question. Au milieu de ces agitations et de ces cris, s'il se présentait une tenue, un de ces endroits harmonieux où l'archet se meut lentement sur plusieurs cordes à la fois, son visage prenait l'air de l'extase, sa voix s'adoucissait, il s'écoutait avec ravissement ; il est sûr que les accords résonnaient dans ses oreilles et dans les miennes, puis, remettant son instrument sous son bras gauche de la même main dont il le tenait, et laissant tomber sa main droite avec

son archet : Eh bien, me disait-il, qu'en pensez-vous ?

MOI. — A merveille !

LUI. — Cela va, ce me semble, cela résonne à peu près comme les autres...

Et aussitôt il s'accroupit comme un musicien qui se met au clavecin.

MOI. — Je vous demande grâce pour vous et pour moi.

LUI. — Non, non, puisque je vous tiens, vous m'entendrez. Je ne veux point d'un suffrage qu'on m'accorde sans savoir pourquoi. Vous me louerez d'un ton plus assuré, et cela me vaudra quelque écolier.

MOI. — Je suis si peu répandu, et vous allez vous fatiguer en pure perte.

LUI. — Je ne me fatigue jamais.

Comme je vis que je voudrais inutilement avoir pitié de mon homme, car la sonate sur le violon l'avait mis tout en eau, je pris le parti de le laisser faire ; le voilà donc assis au clavecin, les jambes fléchies, la tête élevée vers le plafond où l'on eût dit qu'il voyait une partition notée, chantant, préludant, exécutant une pièce d'Alberti ou de Galuppi, je ne sais lequel des deux. Sa voix allait comme le vent, et ses doigts voltigeaient sur les touches, tantôt laissant le dessus pour prendre la basse ; tantôt quittant la partie d'accompagnement pour revenir au dessus. Les passions se succédaient sur son visage ; on y distinguait la tendresse, la colère, le plaisir, la douleur : on sentait les *piano*, les *forte*, et je suis sûr qu'un plus habile que moi aurait reconnu le morceau au mouvement, au caractère, à ses mines et à quelques traits de chant qui lui échappaient par intervalle. Mais, ce qu'il avait de bizarre, c'est que de temps en temps il tâtonnait, se reprenait

comme s'il eût manqué, et se dépitait de n'avoir plus la même pièce dans les doigts.

— Enfin vous voyez, dit-il en se redressant, et en essuyant les gouttes de sueur qui descendaient le long de ses joues, que nous savons aussi placer un triton, une quinte superflue, et que l'enchaînement des dominantes nous est familier. Ces passages enharmoniques, dont le cher oncle a fait tant de bruit, ce n'est pas la mer à boire ; nous nous en tirons.

MOI. — Vous vous êtes donné bien de la peine pour me montrer que vous étiez fort habile ; j'étais homme à vous croire sur votre parole.

LUI. — Fort habile, oh ! non ; pour mon métier, je le sais à peu près, et c'est plus qu'il ne faut ; car, dans ce pays-ci, est-ce qu'on est obligé de savoir ce qu'on montre ?

MOI. — Pas plus que de savoir ce qu'on apprend.

LUI. — Cela est juste, morbleu ! et très juste ! Là, monsieur le philosophe, la main sur la conscience, parlez net : il y eut un temps où vous n'étiez pas cossu comme aujourd'hui.

MOI. — Je ne le suis pas encore trop.

LUI. — Mais vous n'iriez plus au Luxembourg en été... Vous vous en souvenez ?...

MOI. — Laissons cela, oui, je m'en souviens.

LUI. — En redingote de peluche grise...

MOI. — Oui, oui.

LUI. — Ereintée par un des côtés, avec la manchette déchirée et les bas de laine noirs recousus par derrière avec du fil blanc.

MOI. — Et oui, oui, tout comme il vous plaira.

LUI. — Que faisiez-vous alors dans l'allée des Soupirs ?

MOI. — Une assez triste figure.

LUI. — Au sortir de là, vous trottiez sur le pavé.

MOI. — D'accord.

LUI. — Vous donniez des leçons de mathématiques ?

MOI. — Sans en savoir un mot ; n'est-ce pas là que vous en vouliez venir ?

LUI. — Justement.

MOI. — J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons écoliers.

LUI. — Cela se peut ; mais il n'en est pas de la musique comme de l'algèbre ou de la géométrie. Aujourd'hui que vous êtes un gros monsieur...

MOI. — Pas si gros.

LUI. — Que vous ayez du foin dans vos bottes...

MOI. — Très-peu.

LUI. — Vous donnez des maîtres à votre fille.

MOI. — Pas encore ; c'est sa mère qui se mêle de son éducation : car il faut avoir la paix chez soi.

LUI. — La paix chez soi ? Morbleu ! on ne l'a que quand on est le serviteur ou le maître, et c'est le maître qu'il faut être... J'ai eu une femme... Dieu veuille avoir son âme ; mais quand il lui arrivait quelquefois de se rebéquer, je m'élevais sur mes ergots, je déployais mon tonnerre, je disais comme Dieu : « Que la lumière se fasse » ; et la lumière était faite. Aussi en quatre années de temps nous n'avons pas eu dix fois un mot l'un plus haut que l'autre. Quel âge a votre enfant ?

MOI. — Cela ne fait rien à l'affaire.

LUI. — Quel âge a votre enfant ?

MOI. — Et ! que diable ! laissons là mon enfant et son âge, et revenons aux maîtres qu'elle aura.

LUI. — Pardieu ! je ne sache rien de si têtu qu'un philosophe. En vous suppliant très humblement, ne pourrait-on savoir de monseigneur le philosophe quel âge à peu près peut avoir mademoiselle sa fille ?

MOI. — Supposez-lui huit ans.

LUI. — Huit ans ! Il y a quatre ans que cela devrait avoir les doigts sur les touches.

MOI. — Mais peut-être ne me soucié-je pas trop de faire entrer dans le plan de son éducation une étude qui occupe si longtemps et qui sert si peu.

LUI. — Et que lui apprendrez-vous donc, s'il vous plaît ?

MOI. — A raisonner juste, si je puis ; chose si peu commune parmi les hommes, et plus rare encore parmi les femmes.

LUI. — Eh ! laissez-la déraisonner tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette.

MOI. — Puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate avec une âme sensible, et l'exposer aux mêmes peines de la vie que si elle avait une organisation forte et un cœur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, à les supporter avec courage.

LUI. — Eh ! laissez-la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés comme les autres, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette. Quoi ! point de danse ?

MOI. — Pas plus qu'il n'en faut pour faire une révérence, avoir un maintien décent, se bien présenter et savoir marcher.

LUI. — Point de chant ?

MOI. — Pas plus qu'il n'en faut pour bien prononcer.

LUI. — Point de musique ?

MOI. — S'il y avait un bon maître d'harmonie, je la lui confierais volontiers deux heures par jour pendant un ou deux ans, pas davantage.

LUI. — Et à la place des choses essentielles que vous supprimez ?...

MOI. — Je mets de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin, et beaucoup de morale.

LUI. — Combien il me serait facile de vous prouver l'inutilité de toutes ces connaissances-là dans un monde tel que le nôtre ; que dis-je, l'inutilité ! peut-être le danger ! Mais je m'en tiendrai pour ce moment à une question : ne lui faudra-t-il pas un ou deux maîtres ?

MOI. — Sans doute.

LUI. — Ah ! nous y revoilà. Et ces maîtres, vous espérez qu'ils sauront la grammaire, la fable, l'histoire, la géographie, la morale, dont ils lui donneront des leçons ? Chansons, mon cher maître, chansons ; s'ils possédaient ces choses assez pour les montrer, ils ne les montreraient pas.

MOI. — Et pourquoi ?

LUI. — C'est qu'ils auraient passé leur vie à les étudier. Il faut être profond dans l'art ou dans la science pour en bien posséder les éléments. Les ouvrages classiques ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont blanchi sous le harnais ; c'est le milieu et la fin qui éclaircissent les ténèbres du commencement ; demandez à votre ami M. d'Alembert, le coryphée de la science mathématique, s'il serait trop bon pour en faire des éléments. Ce n'est qu'après trente ou quarante ans d'exercice que mon oncle a entrevu les premières lueurs de la théorie musicale.

MOI. — O fou, archifou ! m'écriai-je, comment se fait-il que dans ta mauvaise tête il se trouve des idées si justes pêle-mêle avec tant d'extravagances !

LUI. — Qui diable sait cela ? C'est le hasard qui vous les jette, et elles demeurent. Tant y a que, quand on ne sait pas tout, on ne sait rien de bien ; on ignore où une chose va, d'où une autre vient, où celle-ci et celle-

là veulent être placées ; laquelle doit passer la première, où sera mieux la seconde. Montre-t-on bien sans la méthode ? et la méthode, d'où naît-elle ? Tenez, mon cher philosophe, j'ai dans la tête que la physique sera toujours une pauvre science, une goutte d'eau prise avec la pointe d'une aiguille dans le vaste océan, un grain détaché de la chaîne des Alpes. Et les raisons des phénomènes ? En vérité, il vaudrait autant ignorer que de savoir si peu et si mal ; et c'était précisément où j'en étais, lorsque je me fis maître d'accompagnement. A quoi rêvez-vous ?

MOI. — Je rêve que tout ce que vous venez de me dire est plus spécieux que solide ; mais laissons cela ; vous avez montré, dites-vous, l'accompagnement et la composition ?

LUI. — Oui.

MOI. — Et vous n'en saviez rien du tout ?

LUI. — Non ma foi ! et c'est pour cela qu'il y en avait de pires que moi, ceux qui croyaient savoir quelque chose. Au moins je ne gâtais ni le jugement ni les mains des enfants. En passant de moi à un bon maître, comme ils n'avaient rien appris, du moins ils n'avaient rien à désapprendre, et c'était toujours autant d'argent et de temps épargnés.

MOI. — Comment faisiez-vous ?

LUI. — Comme ils font tous. J'arrivais, je me jetais dans ma chaise. « Que le temps est mauvais ! que le pavé est fatigant ! » Je bavardais quelques nouvelles : « Mademoiselle Lemierre devait faire un rôle de Vestale dans l'opéra nouveau, mais elle est grosse pour la seconde fois ; on ne sait qui la doublera. Mademoiselle Arnould vient de quitter son petit comte ; on dit qu'elle est en négociation avec Bertin. Le petit comte a pourtant trouvé la porcelaine de M. de Montamy. Il y avait au dernier concert des amateurs une Italienne qui a chanté comme un

ange. C'est un rare corps que ce Préville, il faut le voir dans le *Mercure galant :* l'endroit de l'énigme est impayable. Cette pauvre Dumesnil ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait... Allons, mademoiselle, prenez votre livre. »

Tandis que mademoiselle, qui ne se presse pas, cherche son livre qu'elle a égaré, qu'on appelle une femme de chambre, qu'on gronde, je continue : « La Clairon est vraiment incompréhensible. On parle d'un mariage fort saugrenu : c'est celui de mademoiselle.... comment l'appelez-vous ? une petite créature que... entretenait, à qui il a fait deux ou trois enfants; qui avait été entretenue par tant d'autres.

— Allons, Rameau, vous radotez ; cela ne se peut.

— Je ne radote point ; on dit même que la chose est faite... Le bruit court que Voltaire est mort, tant mieux.

— Et pourquoi tant mieux ?

— C'est qu'il va nous donner quelque bonne folie ; c'est son usage, que de mourir une quinzaine auparavant... »

Que vous dirai-je encore? Je disais quelques polissonneries que je rapportais des maisons où j'avais été, car nous sommes tous grands colporteurs. Je faisais le fou, on m'écoutait, on riait, on s'écriait : « Il est toujours charmant. » Cependant le livre de mademoiselle s'était retrouvé sous un fauteuil où il avait été traîné, mâchonné, déchiré par un jeune doguin, ou par un petit chat. Elle se mettait à son clavecin : d'abord elle y faisait du bruit toute seule, ensuite je m'approchais, après avoir fait à la mère un signe d'approbation. *La mère :* « Cela ne va pas mal ; on n'aurait qu'à vouloir, mais on ne veut pas ; on aime mieux perdre son temps à jaser, à chiffonner, à courir, à je ne sais quoi. Vous n'êtes pas sitôt parti, que le livre est fermé

pour ne le rouvrir qu'à votre retour, aussi vous ne la grondez jamais. »

Cependant, comme il fallait faire quelque chose, je lui prenais les mains que je lui plaçais autrement ; je me dépitais, je criais : *sol*, *sol*, *sol*, mademoiselle, c'est un *sol*. *La mère :* « Mademoiselle, est-ce que vous n'avez point d'oreille ? Moi qui ne suis pas au clavecin, et qui ne vois pas sur votre livre, je sens qu'il faut un *sol*. Vous donnez une peine infinie à monsieur ; je ne conçois pas sa patience ; vous ne retenez rien de ce qu'il vous dit, vous n'avancez point... » Alors je rabattais un peu les coups, et, hochant la tête, je disais : « Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi ; cela pourrait aller si mademoiselle voulait, si elle étudiait un peu, mais cela ne va pas mal. » *La mère :* A votre place, je la tiendrais un an sur la même pièce. — Oh ! pour cela, elle n'en sortira pas qu'elle ne soit au-dessus de toute difficulté, et cela ne sera pas aussi long que madame le croit. — Monsieur Rameau, vous la flattez. Vous êtes trop bon. Voilà de la leçon la seule chose qu'elle retiendra et qu'elle saura bien me répéter dans l'occasion... » L'heure se passait, mon écolière me présentait mon petit cachet avec la grâce du bras et la révérence qu'elle avait apprise du maître à danser : je le mettais dans ma poche, pendant que la mère disait : « Fort bien, mademoiselle ; si Favillier était là, il vous applaudirait... » Je bavardais encore un moment par bienséance ; je disparaissais ensuite, et voilà ce qu'on appelait alors une leçon d'accompagnement.

MOI. — Et aujourd'hui, c'est donc autre chose ?

LUI. — Vertudieux ! je le crois. J'arrive ; je suis grave ; je me hâte d'ôter mon manchon, j'ouvre le clavecin, j'essaye les touches. Je suis toujours pressé ; si l'on me fait attendre un moment, je crie comme si l'on

me volait un écu ; dans une heure d'ici il faut que je sois là, dans deux heures chez madame la duchesse une telle ; je suis attendu à dîner chez une belle marquise, et, au sortir de là, c'est un concert chez M. le baron de Bagge, rue Neuve-des-Petits-Champs.

MOI. — Et cependant, vous n'êtes attendu nulle part?

LUI. — Il est vrai.

MOI. — Et pourquoi employer toutes ces viles petites ruses-là ?

LUI. — Viles ! et pourquoi, s'il vous plaît ? Elles sont d'usage dans mon état ; je ne m'avilis pas en faisant comme tout le monde. Ce n'est pas moi qui les ai inventées, et je serais bizarre et maladroit de ne pas m'y conformer. Vraiment, je sais bien que si vous allez appliquer à cela certains principes généraux de je ne sais quelle morale qu'ils ont tous à la bouche et qu'aucun d'eux ne pratique, il se trouvera que ce qui est blanc est noir, et que ce qui est noir sera blanc ; mais, monsieur le philosophe, il y a une conscience générale comme il y a une grammaire générale, et puis de exceptions dans chaque langue, que vous appelez, je crois, vous autres savants, des... aidez-moi donc, des...

MOI. — *Idiotismes.*

LUI. — Tout juste. Eh bien, chaque état a ses exceptions de la conscience générale auxquelles je donnerais volontiers les noms d'*idiotismes* de métier.

MOI. — J'entends. Fontenelle parle bien, écrit bien, quoique son style fourmille d'*idiotismes* français.

LUI. — Et le souverain, le ministre, le financier, le magistrat, le militaire, l'homme de lettres, l'avocat, le procureur, le commerçant, le banquier, l'artisan, le maître à chanter, le maître à danser sont de fort honnêtes gens, quoique leur conduite s'écarte en plusieurs points de la conscience générale, et soit remplie d'idiotismes

moraux. Plus l'institution des choses est ancienne, plus il y a d'idiotismes ; plus les temps sont malheureux, plus les idiotismes se multiplient. Tant vaut l'homme, tant vaut le métier, et réciproquement, à la fin, tant vaut le métier, tant vaut l'homme. On fait donc valoir le métier tant qu'on peut.

MOI. — Ce que je conçois clairement à tout cet entortillage, c'est qu'il y a peu de métiers honnêtement exercés, ou peu d'honnêtes gens dans leurs métiers.

LUI. — Bon ! Il n'y en a point ; mais en revanche il y a peu de fripons hors de leur boutique, et tout irait assez bien sans un certain nombre de gens qu'on appelle assidus, exacts, remplissant rigoureusement leur devoir, stricts, ou, ce qui revient au même, toujours dans leur boutique, et faisant leur métier depuis le matin jusqu'au soir, et ne faisant que cela. Aussi sont-ils les seuls qui deviennent opulents et qui soient estimés.

MOI. — A force d'idiotismes.

LUI. — C'est cela ; je vois que vous m'avez compris. Or donc un idiotisme de presque tous les états, car il y en a de communs à tous les pays, à tous les temps, comme il y a des sottises communes ; un idiotisme commun est de se procurer le plus de pratiques que l'on peut : une sottise commune est de croire que le plus habile est celui qui en a le plus. Voilà deux exceptions à la conscience générale auxquelles il faut se plier. C'est une espèce de crédit, ce n'est rien en soi ; mais cela vaut par l'opinion. On a dit que *bonne renommée valait mieux que ceinture dorée ;* cependant qui a bonne renommée n'a pas ceinture dorée, et je vois aujourd'hui que qui a ceinture dorée ne manque guère de renommée. Il faut, autant qu'il est possible, avoir le renom et la ceinture, et c'est mon objet lorsque je me fais valoir par ce que vous qualifiez d'adresses

viles, d'indignes petites ruses. Je donne ma leçon et je la donne bien : voilà la règle générale ; je fais croire que j'en ai plus à donner que la journée n'a d'heures, voilà l'idiotisme.

MOI. — Et la leçon, vous la donnez bien ?

LUI. — Oui, pas mal, passablement. La base fondamentale du cher oncle a bien simplifié tout cela. Autrefois je volais l'argent de mon écolier, oui, je le volais, cela est sûr ; aujourd'hui je le gagne, du moins comme les autres.

MOI. — Et le voliez-vous sans remords ?

LUI. — Oh ! sans remords ! On dit que si un voleur vole l'autre, le diable s'en rit. Les parents regorgeaient d'une fortune acquise Dieu sait comment ; c'étaient des gens de cour, des financiers, de gros commerçants, des banquiers, des gens d'affaires ; je les aidais à restituer, moi et une foule d'autres qu'ils employaient comme moi. Dans la nature, toutes les espèces se dévorent ; toutes les conditions se dévorent dans la société. Nous faisons justice les uns des autres sans que la loi s'en mêle. La Deschamps autrefois, aujourd'hui la Guimard venge le prince du financier, et c'est la marchande de modes, le bijoutier, le tapissier, la lingère, l'escroc, la femme de chambre, le cuisinier, le bourrelier qui vengent le financier de la Deschamps. Au milieu de tout cela il n'y a que l'imbécile ou l'oisif qui soit lésé sans avoir vexé personne, et c'est fort bien fait. D'où vous voyez que ces exceptions à la conscience générale, ou ces idiotismes moraux dont on fait tant de bruit sous la dénomination de *tour du bâton*, ne sont rien, et qu'à tout prendre, il n'y a que le coup d'œil qu'il faut avoir juste.

MOI. — J'admire le vôtre.

LUI. — Et puis la misère : la voix de la conscience et de l'honneur est bien faible, lorsque les boyaux crient.

Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je restitue, et que je suis bien résolu à restituer de toutes les manières possibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes.

MOI. — Mais j'ai peur que vous ne deveniez jamais riche.

LUI. — Moi, j'en ai le soupçon.

MOI. — Mais s'il en arrivait autrement, que feriez-vous?

LUI. — Je ferais comme tous les gueux revêtus; je serais le plus insolent maroufle qu'on eût encore vu. C'est alors que je me rappellerais tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je leur rendrais bien les avanies qu'ils m'ont faites. J'aime à commander, et je commanderai. J'aime qu'on me loue, et on me loura. J'aurai à mes gages toute la troupe Villemorienne (1), et je leur dirai, comme on me l'a dit : « Allons, faquins, qu'on m'amuse », et l'on m'amusera; « Qu'on me déchire les honnêtes gens », et on les déchirera, si on en trouve encore; et puis nous aurons des filles, nous nous tutoierons quand nous serons ivres; nous nous enivrerons, nous ferons des contes, nous aurons toutes sortes de travers et de vices, cela sera délicieux. Nous prouverons que Voltaire est sans génie ; que Buffon, toujours guindé sur des échasses, n'est qu'un déclamateur ampoulé; que Montesquieu n'est qu'un bel esprit ; nous reléguerons d'Alembert dans ses mathématiques. Nous en donnerons sur dos et ventre à tous ces petits Catons comme vous, qui nous méprisent par envie, dont la modestie est le maintien de l'orgueil, et dont la sobriété est la loi du besoin. Et de la musique? c'est alors que nous en ferons.

MOI. — Au digne emploi que vous feriez de la richesse,

(1) Villemorien, fermier général, gendre de Bouret.

je vois combien c'est grand dommage que vous soyez gueux. Vous vivriez là d'une manière bien honorable pour l'espèce humaine, bien utile à vos concitoyens, bien glorieuse pour vous.

LUI. — Mais je crois que vous vous moquez de moi. Monsieur le philosophe, vous ne savez pas à qui vous vous jouez; vous ne vous doutez pas qu'en ce moment je représente la partie la plus importante de la ville et de la cour. Nos opulents dans tous les états ou se sont dit à eux-mêmes ou ne se sont pas dit les mêmes choses que je vous ai confiées; mais le fait est que la vie que je mènerais à leur place est exactement la leur. Voilà où vous en êtes, vous autres, vous croyez que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision ! Le vôtre suppose un certain tour d'esprit romanesque que nous n'avons pas, une âme singulière, un goût particulier. Vous décorez cette bizarrerie du nom de vertu, vous l'appelez philosophie; mais la vertu, la philosophie sont-elles faites pour le monde ? En a qui peut, en conserve qui peut. Imaginez l'univers sage et philosophe; convenez qu'il serait diablement triste. Tenez, vive la philosophie, vive la sagesse de Salomon : boire de bons vins, se gorger de mets délicats, se rouler sur de jolies femmes, se reposer dans des lits bien mollets; excepté cela, le reste n'est que vanité.

MOI. — Quoi ! défendre sa patrie ?...

LUI. — Vanité ! Il n'y a plus de patrie : je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves.

MOI. — Servir ses amis ?...

LUI. — Vanité ! Est-ce qu'on a des amis ? Quand on en aurait, faudrait-il en faire des ingrats ? Regardez-y bien, et vous verrez que c'est presque toujours là ce qu'on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau, et tout fardeau est fait pour être secoué.

MOI. — Avoir un état dans la société et en remplir les devoirs?...

LUI. — Vanité ! Qu'importe qu'on ait un état ou non, pourvu qu'on soit riche, puisqu'on ne prend un état que pour le devenir. Remplir ses devoirs, à quoi cela mène-t-il ? à la jalousie, au trouble, à la persécution. Est-ce ainsi qu'on s'avance? Faire sa cour, morbleu ! voir les grands, étudier leurs goûts, se prêter à leurs fantaisies, servir leurs vices, approuver leurs injustices : voilà le secret.

MOI. — Veiller à l'éducation de ses enfants?...

LUI. — Vanité ! C'est l'affaire d'un précepteur.

MOI. — Mais si ce précepteur, pénétré de vos principes, néglige ses devoirs, qui est-ce qui en sera châtié?

LUI. — Ma foi, ça ne sera pas moi, mais peut-être un jour le mari de ma fille ou la femme de mon fils.

MOI. — Mais si l'un et l'autre se précipitent dans la débauche et les vices?

LUI. — Cela est de leur état.

MOI. — S'ils se déshonorent?

LUI. — Quoi qu'on fasse, on ne peut se déshonorer quand on est riche.

MOI. — S'ils se ruinent?

LUI. — Tant pis pour eux !

MOI — Je vois que si vous vous dispensiez de veiller à la conduite de votre femme, de vos enfants, de vos domestiques, vous pourriez aisément négliger vos affaires.

LUI. — Pardonnez-moi, il est quelquefois difficile de trouver de l'argent, et il est prudent de s'y prendre de loin.

MOI. — Vous donnerez peu de soin à votre femme?

LUI. — Aucun, s'il vous plaît. Le meilleur procédé, je crois, qu'on puisse avoir pour sa chère moitié, c'est de

faire ce qui lui convient. A votre avis, la société ne serait-elle pas fort amusante, si chacun y était à sa chose?

MOI. — Pourquoi pas? la soirée n'est jamais plus belle pour moi que quand je suis content de ma matinée.

LUI. — Et pour moi aussi.

MOI. — Ce qui rend les gens du monde si délicats sur leurs amusements, c'est leur profonde oisiveté.

LUI. — Ne croyez pas cela; ils s'agitent beaucoup.

MOI. — Comme ils ne se lassent jamais, ils ne se délassent jamais.

LUI. — Ne croyez pas cela; ils sont sans cesse excédés.

MOI. — Le plaisir est toujours une affaire pour eux et jamais un besoin.

LUI. — Tant mieux; le besoin est toujours une peine.

MOI. — Ils usent tout. Leur âme s'hébète, l'ennui s'en empare. Celui qui leur ôterait la vie, au milieu de leur abondance accablante, les servirait; c'est qu'ils ne connaissent du bonheur que la partie qui s'émousse le plus vite. Je ne méprise pas les plaisirs des sens, j'ai un palais aussi, et il est flatté d'un mets délicat ou d'un vin délicieux; j'ai un cœur et des yeux, et j'aime à voir une jolie femme, j'aime à sentir sous ma main la fermeté et la rondeur de sa gorge, à presser ses lèvres des miennes, à puiser la volupté dans ses regards, et à expirer entre ses bras; quelquefois avec mes amis une partie de débauche, même un peu tumultueuse, ne me déplaît pas; mais je ne vous le dissimulerai pas, il m'est infiniment plus doux encore d'avoir secouru le malheureux, d'avoir terminé une affaire épineuse, donné un conseil salutaire, fait une lecture agréable, une promenade avec un homme ou une femme chère à mon cœur, passé quelques heures instructives avec mes enfants,

écrit une bonne page, rempli les devoirs de mon état, dit à celle que j'aime quelques choses tendres et douces qui amènent ses bras autour de mon cou. Je connais telle action que je voudrais avoir faite pour tout ce que je possède ; c'est un sublime ouvrage que *Mahomet*, j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire des *Calas*. Une personne de ma connaissance s'était réfugiée à Carthagène; c'était un cadet de famille dans un pays où la coutume transfère tout le bien aux aînés. Là il apprend que son aîné, enfant gâté, après avoir dépouillé son père et sa mère trop faciles de tout ce qu'ils possédaient, les avait expulsés de leur château et que les bons vieillards languissaient indigents dans une petite ville de la province. Que fait alors ce cadet, qui, traité durement par ses parents, était allé tenter la fortune au loin? Il leur envoie des secours ; il se hâte d'arranger ses affaires, il revient opulent, il ramène son père et sa mère dans leur domicile, il marie ses sœurs. Ah ! mon cher Rameau, cet homme regardait cet intervalle comme le plus heureux de sa vie, c'est les larmes aux yeux qu'il m'en parlait, et moi, je sens en vous faisant ce récit mon cœur se troubler de joie et le plaisir me couper la parole.

LUI. — Vous êtes des êtres bien singuliers !

MOI. — Vous êtes des êtres bien à plaindre si vous n'imaginez pas qu'on s'est élevé au-dessus du sort, et qu'il est impossible d'être malheureux à l'abri de deux belles actions telles que celles-ci.

LUI. — Voilà une espèce de félicité avec laquelle j'aurais de la peine à me familiariser, car on la rencontre rarement. Mais, à votre compte, il faudrait donc être d'honnêtes gens?

MOI. — Pour être heureux, assurément.

LUI. — Cependant je vois une infinité d'honnêtes

gens qui ne sont pas heureux et une infinité de gens qui sont heureux sans être honnêtes.

MOI. — Il vous semble.

LUI. — Et n'est-ce pas pour avoir eu du sens commun et de la franchise un moment que je ne sais où aller souper ce soir ?

MOI. — Oh non ! c'est pour n'en avoir pas toujours eu ; c'est pour n'avoir pas senti de bonne heure qu'il fallait d'abord se faire une ressource indépendante de la servitude.

LUI. — Indépendante ou non, celle que je me suis faite est au moins la plus aisée.

MOI. — Et la moins sûre et la moins honnête.

LUI. — Mais la plus conforme à mon caractère de fainéant, de sot, de vaurien.

MOI. — D'accord.

LUI. — Et puisque je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont naturels, que j'ai acquis sans travail, que je conserve sans effort, qui cadrent avec les mœurs de ma nation, qui sont du goût de ceux qui me protègent, et plus analogues à leurs petits besoins particuliers que des vertus qui les gêneraient en les accusant depuis le matin jusqu'au soir, il serait bien singulier que j'allasse me tourmenter comme une âme damnée pour me bistourner et me faire autre que je ne suis ; pour me donner un caractère étranger au mien, des qualités très estimables, j'y consens pour ne pas disputer, mais qui me coûteraient beaucoup à acquérir, à pratiquer, ne me mèneraient à rien, peut-être à pis que rien, par la satire continuelle des riches auprès desquels les gueux comme moi ont à chercher leur vie. On loue la vertu, mais on la hait, mais on la fuit, mais elle gèle de froid, et dans ce monde il faut avoir les pieds chauds. Et puis cela me donnerait de l'humeur

infailliblement ; car pourquoi voyons-nous si fréquemment les dévots si durs, si fâcheux, si insociables? C'est qu'ils se sont imposé une tâche qui ne leur est pas naturelle ; ils souffrent, et quand on souffre on fait souffrir les autres : ce n'est pas là mon compte ni celui de mes protecteurs; il faut que je sois gai, souple, plaisant, bouffon, drôle. La vertu se fait respecter, et le respect est incommode; la vertu se fait admirer, et l'admiration n'est pas amusante. J'ai affaire à des gens qui s'ennuient, et il faut que je les fasse rire. Or c'est le ridicule et la folie qui font rire, il faut donc que je sois ridicule et fou, et quand la nature ne m'aurait pas fait tel, le plus court serait de le paraître. Heureusement je n'ai pas besoin d'être hypocrite; il y en a déjà tant de toutes les couleurs, sans compter ceux qui le sont avec eux-mêmes. Ce chevalier de La Morlière, qui retape son chapeau sur son oreille, qui porte la tête au vent, qui vous regarde le passant par-dessus l'épaule, qui fait battre une longue épée sur sa cuisse, qui a l'insulte toute prête pour celui qui n'en porte point et qui semble adresser un défi à tout venant, que fait-il? tout ce qu'il peut pour se persuader qu'il est un homme de cœur, mais il est lâche. Offrez-lui une croquignole sur le bout du nez, et il la recevra en douceur. Voulez-vous lui faire baisser le ton? Elevez-le, montrez-lui votre canne ou appliquez votre pied entre ses fesses. Tout étonné de se trouver un lâche, il vous demandera qui est-ce qui vous l'a appris, d'où vous le savez ? lui-même l'ignorait le moment précédent; une longue et habituelle singerie de bravoure lui en avait imposé, il avait tant fait les mines qu'il croyait la chose.

Et cette femme qui se mortifie, qui visite les prisons, qui assiste à toutes les assemblées de charité, qui marche les yeux baissés, qui n'oserait regarder un homme

en face, sans cesse en garde contre la séduction de ses sens ; tout cela empêche-t-il que son cœur ne brûle, que des soupirs ne lui échappent, que son tempérament ne s'allume, que les désirs ne l'obsèdent, et que son imagination ne lui retrace, la nuit, les scènes du *Portier des Chartreux*, les postures de l'Arétin ? Alors que devient-elle ? qu'en pense sa femme de chambre lorsqu'elle se lève en chemise et qu'elle vole au secours de sa maîtresse qui se meurt ? Justine, allez vous recoucher, ce n'est pas vous que votre maîtresse appelle dans son délire.

Et l'ami Rameau, s'il se mettait un jour à marquer du mépris pour la fortune, les femmes, la bonne chère, l'oisiveté, à catoniser, que serait-il ? un hypocrite. Il faut que Rameau soit ce qu'il est, un brigand heureux avec des brigands opulents et non un fanfaron de vertu ou même un homme vertueux, mangeant sa croûte de pain, seul ou à côté des gueux. Et pour le trancher net, je ne m'accommode point de votre félicité, ni du bonheur de quelques visionnaires comme vous.

MOI. — Je vois, mon cher, que vous ignorez ce que c'est, et que vous n'êtes pas même fait pour l'apprendre.

LUI. — Tant mieux, mordieu ! tant mieux ; cela me ferait crever de faim, d'ennui et de remords peut-être.

MOI. — D'après cela, le seul conseil que j'aie à vous donner, c'est de rentrer bien vite dans la maison d'où vous vous êtes imprudemment fait chasser.

LUI. — Et de faire ce que vous ne désapprouvez pas au simple, et qui me répugne un peu au figuré ?

MOI. — Quelle singularité !

LUI. — Il n'y a rien de singulier à cela ; je veux bien être abject, mais je veux que ce soit sans contrainte. Je veux bien descendre de ma dignité... Vous riez ?

MOI. — Oui, votre dignité me fait rire.

LUI. — Chacun a la sienne. Je veux bien oublier la

mienne, mais à ma discrétion et non à l'ordre d'autrui. Faut-il qu'on puisse me dire : Rampe, et que je sois obligé de ramper ? C'est l'allure du ver, c'est la mienne ; nous la suivons l'un et l'autre quand on nous laisse aller, mais nous nous redressons quand on nous marche sur la queue ; on m'a marché sur la queue, et je me redresserai. Et puis vous n'avez pas d'idée de la pétaudière dont il s'agit. Imaginez un mélancolique et maussade personnage, dévoré de vapeurs, enveloppé dans deux ou trois tours de sa robe de chambre ; qui se déplaît à lui-même, à qui tout déplaît ; qu'on fait avec peine sourire en se disloquant le corps et l'esprit en cent manières diverses, qui considère froidement les grimaces plaisantes de mon visage et celles de mon jugement qui sont plus plaisantes encore ; car, entre nous, ce père Noël, ce vilain bénédictin, si renommé pour les grimaces, malgré ses succès à la cour, n'est, sans me vanter ni lui non plus, en comparaison de moi qu'un polichinelle de bois. J'ai beau me tourmenter pour atteindre au sublime des petites-maisons, rien n'y fait. Rira-t-il ? ne rira-t-il pas ? Voilà ce que je suis forcé de me dire au milieu de mes contorsions, et vous pouvez juger combien cette incertitude nuit au talent. Mon hypocondre, la tête renfoncée dans un bonnet de nuit qui lui couvre les yeux, a l'air d'une pagode immobile à laquelle on aurait attaché un fil au menton, d'où il descendrait jusque sous son fauteuil. On attend que le fil se tire, et il ne se tire point, ou s'il arrive que la mâchoire s'entr'ouvre, c'est pour vous articuler un mot désolant, un mot qui vous apprend que vous n'avez point été aperçu, et que toutes vos singeries sont perdues. Ce mot est la réponse à une question que vous lui aurez faite il y a quatre jours ; ce mot dit, le ressort mastoïde se détend, et la mâchoire se referme.

Puis il se mit à contrefaire son homme. Il s'était placé dans une chaise, la tête fixe, le chapeau jusque sur les paupières, les yeux demi-clos, les bras pendants, remuant sa mâchoire comme un automate, et disant : « Oui, vous avez raison, mademoiselle, il faut mettre de la finesse là. »

— C'est que cela décide, que cela décide toujours et cela sans appel, le soir, le matin, à la toilette, à dîner, au café, au jeu, au théâtre, au souper, au lit, et, Dieu me le pardonne, je crois, entre les bras de sa maîtresse. Je ne suis pas à portée d'entendre ces dernières décisions-ci, mais je suis diablement las des autres... Triste, obscur, et tranché comme le destin, tel est notre patron. Vis-à-vis c'est une bégueule qui joue l'importance, à qui l'on se résoudrait à dire qu'elle est jolie, parce qu'elle l'est encore, quoiqu'elle ait sur le visage quelques gales par-ci par-là, et qu'elle coure après le volume de madame Bouvillon. J'aime les chairs quand elles sont belles ; mais aussi trop est trop, et le mouvement est si essentiel à la matière ! *Item*, elle est plus méchante, plus fière et plus bête qu'une oie. *Item*, elle veut avoir de l'esprit. *Item*, il faut lui persuader qu'on lui en croit comme à personne. *Item*, cela ne sait rien, et cela décide aussi. *Item*, il faut applaudir à ses décisions des pieds et des mains, sauter d'aise, se transir d'admiration : «Que cela est beau, délicat, bien dit, finement vu, singulièrement senti ! Où les femmes prennent-elles cela ! Sans étude, par la seule force de l'instinct, par la seule lumière naturelle ! cela tient du prodige ! Et puis, qu'on vienne nous dire que l'expérience, l'étude, la réflexion, l'éducation, y font quelque chose !... » Et autres pareilles sottises, et pleurer de joie ; dix fois la journée se courber, un genou fléchi en devant, l'autre jambe tirée en arrière, les bras étendus vers la déesse,

chercher son désir, dans ses yeux, rester suspendu à sa lèvre, attendre son ordre et partir comme un éclair. Qui est-ce qui veut s'assujettir à un rôle pareil, si ce n'est le misérable qui trouve là, deux ou trois fois la semaine, de quoi calmer la tribulation de ses intestins ? Que penser des autres, tels que le Palissot, le Fréron, le Poinsinet, le Baculard qui ont quelque chose, et dont les bassesses ne peuvent s'excuser par le borborygme d'un estomac qui souffre ?

MOI. — Je ne vous aurais jamais cru si difficile.

LUI. — Je ne le suis pas. Au commencement je voyais faire les autres, et je faisais comme eux, même un peu mieux, parce que je suis plus franchement impudent, meilleur comédien, plus affamé, fourni de meilleurs poumons. Je descends apparemment en droite ligne du fameux Stentor...

Et pour me donner une juste idée de la force de ce viscère, il se mit à tousser d'une violence à ébranler les vitres du café, et à suspendre l'attention des joueurs d'échecs.

MOI. — Mais à quoi bon ce talent ?

LUI. — Vous ne le devinez pas ?

MOI. — Non, je suis un peu borné.

LUI. — Supposez la dispute engagée et la victoire incertaine ; je me lève, et, déployant mon tonnerre, je dis : « Cela est comme mademoiselle l'assure .. c'est là ce qui s'appelle juger ! Je le donne en cent à tous nos beaux esprits. L'expression est de génie. » Mais il ne faut pas toujours approuver de la même manière ; on serait monotone, on aurait l'air faux, on deviendrait insipide. On ne se sauve de là que par du jugement, de la fécondité ; il faut savoir préparer et placer ses

tons majeurs et péremptoires, saisir l'occasion et le moment. Lors, par exemple, qu'il y a partage entre les sentiments, que la dispute s'est élevée à son dernier degré de violence, qu'on ne s'entend plus, que tous parlent à la fois, il faut être placé à l'écart dans l'angle de l'appartement le plus éloigné du champ de bataille, avoir préparé son explosion par un long silence, et tomber subitement, comme une Comminge (1), au milieu des contendants ; personne n'a cet art comme moi. Mais où je suis surprenant, c'est dans l'opposé : j'ai des petits tons que j'accompagne d'un sourire, une variété infinie de mines approbatives ; là, le nez, la bouche, le front, les yeux entrent en jeu ; j'ai une souplesse de reins, une manière de contourner l'épine du dos, de hausser ou de baisser les épaules, d'étendre les doigts, d'incliner la tête, de fermer les yeux et d'être stupéfait comme si j'avais entendu descendre du ciel une voix angélique et divine ; c'est là ce qui flatte. Je ne sais si vous saisissez bien toute l'énergie de cette dernière attitude-là ; je ne l'ai point inventée, mais personne ne m'a surpassé dans l'exécution. Voyez, voyez.

MOI. — Il est vrai que cela est unique.

LUI. — Croyez-vous qu'il y ait une cervelle de femme un peu vaine qui tienne à cela ?

MOI. — Non ; il faut convenir que vous avez porté le talent de faire le fou et de s'avilir aussi loin qu'il est possible.

LUI. — Ils auront beau faire, tous tant qu'ils sont, ils n'en viendront jamais là ; le meilleur d'entre eux, Palissot, par exemple, ne sera jamais qu'un bon écolier. Mais si ce rôle amuse d'abord, et si l'on goûte quelque plaisir à se moquer en dedans de la bêtise de ceux qu'on enivre, à

(1) Bombe de siège à laquelle avait été donné le nom du comte de Comminges.

la longue cela ne pique plus; et puis, après un certain nombre de découvertes, on est obligé de se répéter, l'esprit et l'art ont leurs limites; il n'y a que Dieu et quelques génies rares pour qui la carrière s'étend à mesure qu'ils y avancent. Bouret en est un peut-être : il y a de celui-ci des traits qui m'en donnent à moi, oui, à moi-même, la plus sublime idée. Le *petit chien*, le *livre de la félicité*, les *flambeaux* sur la route de Versailles sont de ces choses qui me confondent et m'humilient; ce serait capable de dégoûter du métier.

MOI. — Que voulez-vous dire avec votre petit chien ?

LUI. — D'où venez-vous donc ? Quoi ! sérieusement, vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au garde des sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci ?

MOI. — Je l'ignore, je le confessse.

LUI. — Tant mieux. C'est une des plus belles choses qu'on ait imaginées; toute l'Europe en a été émerveillée, et il n'y a pas un courtisan dont elle n'ait excité l'envie. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris à sa place. Songez que Bouret était aimé de son chien; songez que le vêtement bizarre du ministre effrayait le petit animal; songez qu'il n'avait que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut connaître toutes les conditions du problème pour bien sentir le mérite de la solution. Eh bien ?

MOI. — Eh bien, il faut que je vous avoue que, dans ce genre, les choses les plus faciles m'embarrassent.

LUI. — Ecoutez (me dit-il en me frappant un petit coup sur l'épaule, car il est familier), écoutez et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au garde des sceaux; il emprunte d'un valet de chambre la volumineuse simarre; il se couvre le visage du masque ; il endosse la simarre. Il appelle son chien, il le caresse. il

lui donne la gimblette; puis tout à coup changeant de décoration, ce n'est plus le garde des sceaux, c'est Bouret qui appelle son chien et qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice continu du matin au soir, le chien sait fuir Bouret le financier et courir à Bouret garde des sceaux ; mais je suis trop bon ; vous êtes un profane qui ne méritez pas d'être instruit des miracles qui s'opèrent à côté de vous.

MOI. — Malgré cela, je vous prie, *le livre*, *les flambeaux* (1)?

LUI. — Non, non. Adressez-vous aux pavés, qui vous diront ces choses-là, et profitez de la circonstance qui nous a rapprochés pour apprendre des choses que personne ne sait que moi.

MOI. — Vous avez raison.

LUI. — Emprunter la robe et la perruque, j'avais oublié la perruque du garde des sceaux! se faire un masque qui lui ressemble ! le masque surtout me tourne la tête. Aussi cet homme jouit-il de la plus haute considération; aussi possède-t-il des millions. Il y a des croix de Saint-Louis qui n'ont pas de pain ; aussi pourquoi courir après la croix, au hasard de se faire échiner, et ne pas se tourner vers un état sans péril qui ne manque jamais sa récompense ? Voilà ce qui s'appelle aller au grand. Ces modèles-là sont décourageants; on a pitié de soi, et l'on s'ennuie. Le masque ! le masque ! Je donnerais un de mes doigts pour avoir trouvé le masque.

(1) Lors d'une visite du roi à Croix-Fontaine, campagne de Bouret, le monarque se trouva en présence d'un in-folio portant pour titre : *le Vrai Bonheur*. Il l'ouvrit, et à chaque page il put lire : « Le roi est venu chez Bouret ». Voilà pour le *livre*. Quant aux *flambeaux*, c'est aussi l'histoire d'un voyage du roi, sur la route duquel était placé, de vingt en vingt pas, un homme porteur d'une torche (J. ASSÉZAT).

MOI. — Mais avec cet enthousiasme pour les belles choses et cette facilité de génie que vous possédez, est-ce que vous n'avez rien inventé ?

LUI. — Pardonnez-moi ; par exemple, l'attitude admirative du dos, dont je vous ai parlé ; je la regarde comme mienne, quoiqu'elle puisse peut-être m'être contestée par des envieux. Je crois bien qu'on l'a employée auparavant ; mais qu'est-ce qui a senti combien elle était commode pour rire en dessous de l'impertinent qu'on admirait ! J'ai plus de cent façons d'entamer la séduction d'une jeune fille, à côté de sa mère, sans que celle-ci s'en aperçoive, et même de la rendre complice. A peine entrais-je dans la carrière que je dédaignai toutes les manières vulgaires de glisser un billet doux ; j'ai dix moyens de me le faire arracher, et parmi ces moyens j'ose me flatter qu'il y en a de nouveaux. Je possède surtout le talent d'encourager un jeune homme timide ; j'en ai fait réussir qui n'avaient ni esprit ni figure. Si cela était écrit, je crois qu'on m'accorderait quelque génie.

MOI. — Vous ferait un honneur singulier ?

LUI. — Je n'en doute pas.

MOI. — A votre place, je jetterais ces choses-là sur le papier. Ce serait dommage qu'elles se perdissent.

LUI. — Il est vrai, mais vous ne soupçonnez pas combien je fais peu de cas de la méthode et des préceptes. Celui qui a besoin d'un protocole n'ira jamais loin ; les génies lisent peu, pratiquent beaucoup, et se font d'eux-mêmes. Voyez César, Turenne, Vauban, la marquise de Tencin, son frère le cardinal, et le secrétaire de celui-ci, l'abbé Trublet. Et Bouret ? Qui est-ce qui a donné des leçons à Bouret ? Personne, c'est la nature qui forme ces hommes rares-là. Croyez-vous que l'histoire du chien et du masque soit écrite quelque part ?

MOI. — Mais, à vos heures perdues, lorsque l'angoisse de votre estomac vide ou la fatigue de votre estomac surchargé éloigne le sommeil...

LUI. — J'y penserai. Il vaut mieux écrire de grandes choses que d'en exécuter de petites. Alors l'âme s'élève, l'imagination s'échauffe, s'enflamme et s'étend, au lieu qu'elle se rétrécit à s'étonner, auprès de la petite Hus, des applaudissements que ce sot public s'obstine à prodiguer à cette minaudière de Dangeville qui joue si platement, qui marche presque courbée en deux sur la scène, qui a l'affectation de regarder sans cesse dans les yeux de celui à qui elle parle et de jouer en dessous, et qui prend elle-même ses grimaces pour de la finesse, son petit trotter pour de la grâce ; à cette emphatique Clairon qui est plus maigre, plus apprêtée, plus étudiée, plus empesée qu'on ne saurait dire. Cet imbécile parterre les claque à tout rompre et ne s'aperçoit pas que nous sommes un peloton d'agréments (il est vrai que le peloton grossit un peu, mais qu'importe?) que nous avons la plus belle peau, les plus beaux yeux, le plus joli bec, peu d'entrailles à la vérité, une démarche qui n'est pas légère, mais qui n'est pas non plus aussi gauche qu'on le dit. Pour le sentiment, en revanche, il n'en est aucune à qui nous ne damions le pion.

MOI. — Comment dites-vous tout cela ? est-ce ironie ou vérité ?

LUI. — Le mal est que ce diable de sentiment est tout en dedans, et qu'il n'en transpire pas une lueur au dehors; mais moi qui vous parle, je sais, et je sais bien qu'elle en a. Si ce n'est pas cela précisément, c'est quelque chose comme cela. Il faut voir, quand l'humeur nous prend, comme nous traitons les valets, comme les femmes de chambre sont souffletées, comme nous menons à grands coups de pied les parties casuelles

pour peu qu'elles s'écartent du respect qui nous est dû. C'est un petit diable, vous dis-je, tout plein de sentiment et de dignité... Oh ça, vous ne savez où vous en êtes, n'est-ce pas?

MOI. — J'avoue que je ne saurais démêler si c'est de bonne foi ou méchamment que vous parlez. Je suis un bonhomme; ayez la bonté d'en user avec moi plus rudement et de laisser là votre art.

LUI. — Cela, c'est ce que nous débitons à la petite Hus, de la Dangeville, et de la Clairon, mêlé par-ci par-là de quelques mots qui vous donnent l'éveil. Je consens que vous me preniez pour un vaurien, mais non pour un sot, et il n'y aurait qu'un sot ou un homme perdu d'amour qui pût dire sérieusement tant d'impertinences.

MOI. — Mais comment se résout-on à les dire?

LUI. — Cela ne se fait pas tout d'un coup; mais petit à petit on y vient. *Ingenii largitor venter.*

MOI. — Il faut être pressé d'une cruelle faim.

LUI. — Cela se peut; cependant, quelque fortes qu'elles vous paraissent, croyez que ceux à qui elles s'adressent sont plutôt accoutumés à les entendre que nous à les hasarder.

MOI. — Est-ce qu'il y a là quelqu'un qui ait le courage d'être de votre avis?

LUI. — Qu'appelez-vous quelqu'un? C'est le sentiment et le langage de toute la société.

MOI. — Ceux d'entre vous qui ne sont pas de grands vauriens doivent être de grands sots.

LUI. — Des sots, là? Je vous jure qu'il n'y en a qu'un, c'est celui qui nous fête pour lui en imposer.

MOI. — Mais comment s'en laisse-t-on si grossièrement imposer? Car enfin la supériorité des talents de la Dangeville et de la Clairon est décidée.

LUI. — On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous

flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. Et puis, nous avons l'air si pénétré, si vrai !

MOI. - Il faut cependant que vous ayez péché une fois contre les principes de l'art, et qu'il vous soit échappé par mégarde quelques-unes de ces vérités amères qui blessent ; car en dépit du rôle misérable, abject, vil, abominable que vous faites, je crois qu'au fond vous avez l'âme délicate.

LUI. — Moi, point du tout. Que le diable m'emporte si je sais au fond ce que je suis. En général, j'ai l'esprit rond comme une boule, et le caractère franc comme l'osier. Jamais faux, pour peu que j'aie d'intérêt d'être vrai, jamais vrai pour peu que j'aie d'intérêt d'être faux. Je dis les choses comme elles me viennent; sensées, tant mieux; impertinentes, on n'y prend pas garde. J'use en plein de mon franc-parler. Je n'ai pensé de ma vie, ni avant que de dire, ni en disant, ni après avoir dit; aussi, je n'offense personne.

MOI. — Mais cela vous est pourtant arrivé avec les honnêtes gens chez qui vous viviez, et qui avaient pour vous tant de bontés.

LUI. — Que voulez-vous? c'est un malheur, un mauvais moment comme il y en a dans la vie. Point de félicité continue ; j'étais trop bien, cela ne pouvait durer. Nous avons, comme vous savez, la compagnie la plus nombreuse et la mieux choisie. C'est une école d'humanité, le renouvellement de l'antique hospitalité : tous les poètes qui tombent, nous les ramassons; nous eûmes Palissot, après sa *Zarès*, Bret après *le Faux Généreux ;* tous les musiciens décriés, tous les auteurs qu'on ne lit point, toutes les actrices sifflées, tous les acteurs hués, un tas de pauvres honteux, plats parasites à la tête desquels j'ai l'honneur d'être, brave chef d'une troupe timide.

C'est moi qui les exhorte à manger la première fois qu'ils viennent, c'est moi qui demande à boire pour eux ; ils tiennent si peu de place ! Quelques jeunes gens déguenillés qui ne savent où donner de la tête, mais qui ont de la figure ; d'autres scélérats qui cajolent le patron et qui l'endorment, afin de glaner après lui sur la patronne. Nous paraissons gais ; mais au fond nous avons tous de l'humeur et grand appétit. Des loups ne sont pas plus affamés ; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous dévorons comme des loups, lorsque la terre a été longtemps couverte de neige ; nous déchirons comme des tigres tout ce qui réussit. Quelquefois les cohues Bertin, Mésenge et Villemorien se réunissent, c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la ménagerie. Jamais on ne vit tant de bêtes tristes, acariâtres, malfaisantes et courroucées. On n'entend que les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot. Et Dieu sait de quelles épithètes ils sont accompagnés. Nul n'aura de l'esprit s'il est aussi sot comme nous. C'est là que le plan de la comédie des *Philosophes* a été conçu ; la scène du colporteur, c'est moi qui l'ai fournie, d'après la *Théologie en quenouille*. Vous n'êtes pas épargné là plus qu'un autre.

MOI. — Tant mieux ! peut-être me fait-on plus d'honneur que je n'en mérite. Je serais humilié si ceux qui disent du mal de tant d'habiles et honnêtes gens s'avisaient de dire du bien de moi.

LUI. — Nous sommes beaucoup, et il faut que chacun paye son écot ; après le sacrifice des grands animaux nous immolons les autres.

MOI. — Insulter la science et la vertu pour vivre, voilà du pain bien cher !

LUI. — Je vous l'ai déjà dit, nous sommes sans con-

séquence ; nous injurions tout le monde et nous n'affligeons personne. Nous avons quelquefois le pesant abbé d'Olivet, le gros abbé Le Blanc, l'hypocrite Batteux; le gros abbé n'est méchant qu'avant dîner. Son café pris, il se jette dans un fauteuil, les pieds appuyés contre la tablette de la cheminée, et s'endort comme un vieux perroquet sur son bâton. Si le vacarme devient violent, il bâille, étend ses bras, il frotte ses yeux et dit : « Eh bien, qu'est-ce, qu'est-ce ? » — Il s'agit de savoir si Piron a plus d'esprit que Voltaire. — Entendons-nous, c'est de l'esprit que vous dites ? Il ne s'agit pas de goût ? Car du goût, votre Piron ne s'en doute pas. — Ne s'en doute pas ? — Non... » Et puis nous voilà embarqués dans une dissertation sur le goût. Alors le patron fait signe de la main qu'on l'écoute, car c'est surtout de goût qu'il se pique : « Le goût, dit-il... le goût est une chose... » Ma foi, je ne sais quelle chose il disait que c'était ni lui non plus. Nous avons quelquefois l'ami Robbé, il nous régale de ses contes équivoques, des miracles des convulsionnaires, dont il a été le témoin oculaire, et de quelques chants de son poème sur un sujet qu'il connaît à fond. Je hais ses vers, mais j'aime à l'entendre réciter, il a l'air d'un énergumène. Tous s'écrient autour de lui : « Voilà ce qu'on appelle un poète !... » Entre nous, cette poésie-là n'est qu'un charivari de toutes sortes de bruits confus, le ramage barbare des habitants de la tour de Babel. Il nous vient aussi un certain niais, qui a l'air plat et bête, mais qui a de l'esprit comme un démon et qui est plus malin qu'un vieux singe. C'est une de ces figures qui appellent la plaisanterie et les nasardes, et que Dieu fit pour la correction des gens qui jugent à la mine, et à qui leur miroir aurait dû apprendre qu'il est aussi aisé d'être un homme d'esprit et d'avoir l'air d'un sot, que de cacher

un sot sous une physionomie spirituelle. C'est une lâcheté bien commune que celle d'immoler un bon homme à l'amusement des autres ; on ne manque jamais de s'adresser à celui-ci. C'est un piège que nous tendons aux nouveaux venus, et je n'en ai presque pas vu un seul qui n'y donnât...

J'étais quelquefois surpris de la justesse des observations de ce fou sur les hommes et sur les caractères, et je le lui témoignai.

LUI. — C'est, me répondit-il, qu'on tire parti de la mauvaise compagnie comme du libertinage ; on est dédommagé de la perte de son innocence par celle de ses préjugés : dans la société des méchants, où le vice se montre à masque levé, on apprend à les connaître ; et puis j'ai un peu lu.

MOI. — Qu'avez-vous lu ?

LUI. – J'ai lu. et je lis, et relis sans cesse Théophraste. La Bruyère et Molière.

MOI. — Ce sont d'excellents livres.

LUI. — Ils sont bien meilleurs qu'on ne pense ; mais qui est-ce qui sait les lire ?

MOI. — Tout le monde, selon la mesure de son esprit.

LUI. — Presque personne. Pourriez-vous me dire ce qu'on y cherche ?

MOI. — L'amusement et l'instruction,

LUI. — Mais quelle instruction ? car c'est là le point.

MOI. — La connaissance de ses devoirs, l'amour de la vertu, la haine du vice.

LUI. — Moi j'y recueille tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis l'*Avare*, je me dis : Sois avare si tu veux, mais garde-toi de parler comme l'avare. Quand je lis le *Tartuffe*, je me dis :

Sois hypocrite si tu veux, mais ne parle pas comme l'hypocrite. Garde des vices qui te sont utiles ; mais n'en aie ni le ton, ni les apparences qui te rendraient ridicule. Pour te garantir de ce ton, de ces apparences, il faut les connaître ; or, ces auteurs en ont fait des peintures excellentes. Je suis moi et je reste ce que je suis, mais j'agis et je parle comme il convient. Je ne suis pas de ces gens qui méprisent les moralistes ; il y a beaucoup à profiter, surtout avec ceux qui ont mis la morale en action. Le vice ne blesse les hommes que par intervalle; les caractères du vice les blessent du matin au soir. Peut-être vaudrait-il mieux être un insolent que d'en avoir la physionomie : l'insolent de caractère n'insulte que de temps en temps, l'insolent de physionomie insulte toujours. Au reste, n'allez pas imaginer que je sois le seul lecteur de mon espèce ; je n'ai d'autre mérite ici que d'avoir fait, par système, par justesse d'esprit, par une vue raisonnable et vraie, ce que la plupart des autres font par instinct. De là vient que leurs lectures ne les rendent pas meilleurs que moi, mais qu'ils restent ridicules en dépit d'eux ; au lieu que je ne le suis que quand je veux, et que je les laisse alors loin derrière moi ; car le même art qui m'apprend à me sauver du ridicule en certaines occasions m'apprend aussi dans d'autres à l'attraper heureusement. Je me rappelle alors tout ce que les autres ont dit, tout ce que j'ai lu et j'y ajoute tout ce qui sort de mon fonds qui est en ce genre d'une fécondité surprenante.

MOI. — Vous avez bien fait de me révéler ces mystères, sans quoi je vous aurais cru en contradiction.

LUI. — Je n'y suis point, car pour une fois où il faut éviter le ridicule, heureusement il y en a cent où il faut s'en donner. Il n'y a pas de meilleur rôle auprès des grands que celui de fou. Longtemps il y a eu le fou du

roi en titre, en aucun il n'y a eu en titre le sage du roi. Moi, je suis le fou de Bertin et de beaucoup d'autres, le vôtre peut-être dans ce moment, ou peut-être vous le mien : celui qui serait sage n'aurait point de fou ; celui donc qui a un fou n'est pas sage ; s'il n'est pas sage il est fou ; et peut-être, fût-il le roi, le fou de son fou. Au reste, souvenez-vous que, dans un sujet aussi variable que les mœurs, il n'y a rien d'absolument, d'essentiellement, de généralement vrai ou faux ; sinon qu'il faut être ce que l'intérêt veut qu'on soit, bon ou mauvais, sage ou fou, décent ou ridicule, honnête ou vicieux. Si par hasard la vertu avait conduit à la fortune, ou j'aurais été vertueux, ou j'aurais simulé la vertu comme un autre ; on m'a voulu ridicule et je me le suis fait ; pour vicieux, nature seule en avait fait les frais. Quand je dis vicieux, c'est pour parler votre langue, car si nous venions à nous expliquer, il pourrait arriver que vous appelassiez vice ce que j'appelle vertu, et vertu ce que j'appelle vice.

Nous avons aussi les auteurs de l'Opéra-Comique, leurs acteurs et leurs actrices, et plus souvent leurs entrepreneurs, Corbie, Moette, tous gens de ressource et d'un mérite supérieur. Et j'oubliais les grands critiques de la littérature, *l'Avant-Coureur*, *les Petites-Affiches*, *l'Année littéraire*, *l'Observateur littéraire*, *le Censeur hebdomadaire*, toute la clique des feuillistes.

MOI. — *L'Année littéraire ! l'Observateur littéraire !* Cela ne se peut ; ils se détestent.

LUI. — Il est vrai ; mais tous les gueux se réconcilient à la gamelle. Ce maudit *Observateur littéraire*, que le diable l'eût emporté lui et ses feuilles ! C'est ce chien de petit prêtre avare, puant et usurier, qui est la cause de mon désastre. Il parut sur notre horizon hier pour la première fois ; il arriva à l'heure qui nous

chasse tous de nos repaires, l'heure du dîner. Quand il fait mauvais temps, heureux celui d'entre nous qui a la pièce de vingt-quatre sols dans sa poche pour payer le fiacre. Tel s'est moqué de son confrère qui était arrivé le matin crotté jusqu'à l'échine, et mouillé jusqu'aux os, qui, le soir. rentre chez lui dans le même état. Il y en eut un, je ne sais plus lequel, qui eut, il y a quelques mois, un démêlé violent avec le Savoyard qui s'est établi à notre porte ; ils étaient en compte courant ; le créancier voulait que son débiteur se liquidât, et celui-ci n'était pas en fonds et cependant il ne pouvait monter sans passer par les mains de l'autre.

On sert, on fait les honneurs de la table à l'abbé, on le place au haut bout. J'entre ; je l'aperçois. « Comment, l'abbé, lui dis-je, vous présidez ? voilà qui est fort bien pour aujourd'hui, mais demain vous descendrez, s'il vous plaît, d'une assiette, après demain, d'une autre assiette, et ainsi, d'assiette en assiette, soit à droite, soit à gauche, jusqu'à ce que de la place que j'ai occupée une fois avant vous ; Fréron, une fois après moi ; Dorat, une fois après Fréron ; Palissot, une fois après Dorat, vous deveniez stationnaire auprès de moi, pauvre plat bougre comme vous, qui *siedo sempre come un maestoso cazzo fra duoi coglioni.* » L'abbé, qui est bon diable, et qui prend tout bien, se mit à rire ; mademoiselle, pénétrée de mon observation et de la justesse de ma comparaison, se mit à rire ; tous ceux qui siégeaient à droite et à gauche de l'abbé, ou qu'il avait reculés d'un cran, se mirent à rire ; tout le monde rit, excepté monsieur, qui se fâche, et me tient des propos qui n'auraient rien signifié, si nous avions été seuls... « Rameau, vous êtes un impertinent. — Je le sais bien, et c'est à cette condition que vous m'avez reçu. — Un faquin. — Comme un autre. — Un gueux. — Est-ce

que je serais ici sans cela ? — Je vous ferai chasser. — Après dîner je m'en irai de moi-même... — Je vous le conseille. »

On dîna ; je n'en perdis pas un coup de dent. Après avoir bien mangé, bu largement, car, après tout, il n'en aurait été ni plus ni moins, messer gaster est un personnage contre lequel je n'ai jamais boudé, je pris mon parti, et je me disposais à m'en aller ; j'avais engagé ma parole en présence de tant de monde qu'il fallait bien la tenir. Je fus un temps considérable à rôder dans l'appartement, cherchant ma canne et mon chapeau où ils n'étaient pas, et comptant toujours que le patron se répandrait dans un nouveau torrent d'injures, que quelqu'un s'interposerait, et que nous finirions par nous raccommoder à force de nous fâcher. Je tournais, je tournais, car moi je n'avais rien sur le cœur ; mais le patron, lui, plus sombre et plus noir que l'Apollon d'Homère lorsqu'il décoche ses traits sur l'armée des Grecs, son bonnet une fois plus renfoncé que de coutume, se promenait en long et en large, le poing sous le menton. Mademoiselle s'approche de moi : « Mais, mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire ? ai-je été différent aujourd'hui de moi-même ? — Je veux qu'il sorte. — Je sortirai... Je ne lui ai pas manqué. — Pardonnez-moi ; on invite monsieur l'abbé, et... — C'est lui qui s'est manqué à lui-même en invitant l'abbé, en me recevant, et avec moi tant d'autres bélitres tels que moi... — Allons, mon petit Rameau, il faut demander pardon à monsieur l'abbé. — Je n'ai que faire de son pardon. — Allons, allons, tout cela s'apaisera... »

On me prend par la main ; on m'entraîne vers le fauteuil de l'abbé ; j'étends les bras, je contemple l'abbé avec une espèce d'admiration, car qui est-ce qui a

jamais demandé pardon à l'abbé ? « L'abbé, lui dis-je, l'abbé, tout ceci est bien ridicule, n'est-il pas vrai ? » Et puis je me mets à rire, et l'abbé aussi. Me voilà donc excusé de ce côté-là ; mais il fallait aborder l'autre, et ce que j'avais à lui dire était une autre paire de manches. Je ne sais plus trop comment je tournai mon excuse : « Monsieur, voilà ce fou... — Il y a trop longtemps qu'il me fait souffrir ; je ne veux plus en entendre parler. — Il est fâché... — Oui je suis très fâché. — Cela ne lui arrivera plus. — Qu'au premier faquin... »

Je ne sais s'il était dans un de ces jours d'humeur où mademoiselle craint d'en approcher, et n'ose le toucher qu'avec ses mitaines de velours, ou s'il entendit mal ce que je disais, ou si je dis mal, ce fut pis qu'auparavant. Que diable ! est-ce qu'il ne me connaît pas ? est-ce qu'il ne sait pas que je suis comme les enfants, et qu'il y a des circonstances où je laisse tout aller sous moi ? Et puis je crois, Dieu me pardonne, que je n'aurais pas un moment de relâche. On userait un pantin d'acier à tenir la ficelle du matin au soir et du soir au matin. Il faut que je les désennuie, c'est la condition, mais il faut que je m'amuse quelquefois. Au milieu de ces imbroglios il me passa par la tête une pensée funeste, une pensée qui me donna de la morgue, une pensée qui m'inspira de la fierté et de l'insolence ; c'est qu'on ne pouvait se passer de moi, que j'étais un homme essentiel.

MOI. — Oui, je crois que vous leur êtes très-utile, mais qu'ils vous le sont encore davantage. Vous ne retrouverez pas, quand vous voudrez, une aussi bonne maison ; mais eux, pour un fou qui leur manque, ils en trouveront cent.

LUI. — Cent fous comme moi ! monsieur le philosophe ; ils ne sont pas si communs. Oui, des plats fous. On est plus difficile en sottise qu'en talent ou en vertu.

Je suis rare dans mon espèce, oui, très rare. A présent qu'ils ne m'ont plus, que font-ils? ils s'ennuient comme des chiens. Je suis un sac inépuisable d'impertinences. J'avais à chaque instant une boutade qui les faisait rire aux larmes : j'étais pour eux les Petites-Maisons entières.

MOI. — Aussi vous aviez la table, le lit, l'habit, veste et culottes, les souliers et la pistole par mois.

LUI. — Voilà le beau côté, voilà le bénéfice; mais des charges, vous n'en dites mot. D'abord, s'il était bruit d'une pièce nouvelle, quelque temps qu'il fît, il fallait fureter dans tous les greniers de Paris, jusqu'à ce que j'en eusse trouvé l'auteur; que je me procurasse la lecture de l'ouvrage, et que j'insinuasse adroitement qu'il y avait un rôle qui serait supérieurement rendu par quelqu'un de ma connaissance. — Et par qui, s'il vous plaît ? — Par qui? belle question ! ce sont les grâces, la gentillesse, la finesse. — Vous voulez dire Mlle Dangeville ? Par hasard la connaîtriez-vous? — Oui, un peu, mais ce n'est pas elle. — Et qui donc ? » Je nommais tout bas. « Elle ! Oui, elle, » répétais-je un peu honteux, car j'ai quelquefois de la pudeur, et à ce nom il fallait voir comme la physionomie du poëte s'allongeait, et d'autres fois comme on m'éclatait au nez. Cependant, bon gré mal gré qu'il en eût, il fallait que j'amenasse mon homme à dîner; et lui, qui craignait de s'engager, rechignait, remerciait. Il fallait voir comme j'étais traité quand je ne réussissais pas dans ma négociation : j'étais un butor, un sot, un balourd, je n'étais bon à rien; je ne valais pas le verre d'eau qu'on me donnait à boire. C'était bien pis lorsqu'on jouait, et qu'il fallait aller intrépidement au milieu des huées d'un public qui juge bien, quoi qu'on en dise, faire entendre mes claquements de mains isolés, attacher les

regards sur moi, quelquefois dérober les sifflets à l'actrice. et ouïr chuchoter à côté de soi : « C'est un des valets déguisés de celui qui couche. Ce maraud-là se taira-t-il ?... » On ignore ce qui peut déterminer à cela ; on croit que c'est ineptie, tandis que c'est un motif qui excuse tout.

MOI. — Jusqu'à l'infraction des lois civiles.

LUI. — A la fin cependant j'étais connu et l'on disait : « Oh ! c'est Rameau... » Ma ressource était de jeter quelques mots ironiques qui sauvassent du ridicule mon applaudissement solitaire qu'on interprétait à contresens. Convenez qu'il faut un puissant intérêt pour braver ainsi le public assemblé et que chacune de ces corvées valait mieux qu'un petit écu ?

MOI. — Que ne vous faisiez-vous prêter main-forte ?

LUI. — Cela m'arrivait aussi, et je glanais un peu là-dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il fallait se charger la mémoire des endroits brillants où il importait de donner le ton. S'il m'arrivait de les oublier ou de me méprendre, j'en avais le tremblement à mon retour ; c'était un vacarme dont vous n'avez pas d'idée. Et puis à la maison une meute de chiens à soigner ; il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche ; des chats dont j'avais la surintendance. J'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'un coup de griffe qui déchirât ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique ; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois mademoiselle avait des vapeurs, ce sont aujourd'hui les nerfs. Je ne parle point d'autres indispositions légères dont on ne se gêne point devant moi. Pour ceci, passe, je n'ai jamais prétendu contraindre ; j'ai lu, je ne sais où, qu'un prince surnommé le Grand restait quelquefois appuyé sur le dossier de la chaise percée de sa maîtresse. On en use à son aise avec ses fami-

liers, et j'en étais ces jours-là plus que personne. Je suis apôtre de la familiarité et de l'aisance ; je les prêchais là d'exemple, sans qu'on s'en formalisât ; il n'y avait qu'à me laisser. Je vous ai ébauché le patron. Mademoiselle commence à devenir pesante, il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

MOI. — Vous n'êtes pas de ces gens-là ?

LUI. — Pourquoi non ?

MOI. — C'est qu'il est au moins indécent de donner du ridicule à ses bienfaiteurs.

LUI. — Mais n'est-ce pas pis encore de s'autoriser de ses bienfaits pour avilir son protégé ?

MOI. — Mais si le protégé n'était pas vil par lui-même, rien ne donnerait au protecteur cette autorité.

LUI. — Mais si les personnages n'étaient pas ridicules par eux-mêmes, on n'en ferait pas de bons contes. Et puis, est-ce ma faute s'ils s'encanaillent? Est-ce ma faute, lorsqu'ils sont encanaillés, si on les trahit, si on les bafoue ? Quand on se résout à vivre avec des gens comme nous et qu'on a le sens commun, il y a je ne sais combien de noirceurs auxquelles il faut s'attendre. Quand on nous prend, ne nous connaît-on pas pour ce que nous sommes, pour des âmes intéressées, viles et perfides ? Si l'on nous connaît, tout est bien. Il y a un pacte tacite qu'on nous fera du bien et que tôt ou tard nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait. Ce pacte ne subsiste-t-il pas entre l'homme et son singe et son perroquet? Le Brun jette les hauts cris que Palissot, son convive et son ami, ait fait des couplets contre lui. Palissot a dû faire les couplets, et c'est Le Brun qui a tort. Poinsinet jette les hauts cris que Palissot ait mis sur son compte les couplets qu'il avait faits contre Le Brun. Palissot a dû mettre sur le compte de Poinsinet les couplets qu'il avait faits contre Le Brun, et c'est Poinsinet qui a

tort. Le petit abbé Rey jette les hauts cris de ce que son ami Palissot lui a soufflé sa maîtresse auprès de laquelle il l'avait introduit : c'est qu'il ne fallait point introduire un Palissot chez sa maîtresse, ou se résoudre à la perdre; Palissot a fait son devoir, et c'est l'abbé Rey qui a tort. Le libraire David jette les hauts cris de ce que son associé Palissot a couché ou voulu coucher avec sa femme ; la femme du libraire David jette les hauts cris de ce que Palissot a laissé croire à qui l'a voulu qu'il avait couché avec elle ; que Palissot ait couché ou non avec la femme du libraire David, ce qui est difficile à décider, car la femme a dû nier ce qui était et Palissot a pu laisser croire ce qui n'était pas ; quoi qu'il en soit, Palissot a fait son rôle, et c'est David et sa femme qui ont tort. Qu'Helvétius jette les hauts cris que Palissot le traduise sur la scène comme un malhonnête homme, lui à qui il doit encore l'argent qu'il lui prêta pour se faire traiter de la mauvaise santé, se nourrir et se vêtir ; a-t-il dû se promettre un autre procédé de la part d'un homme souillé de toutes sortes d'infamies, qui par passe-temps fait abjurer la religion à son ami ; qui s'empare du bien de ses associés ; qui n'a ni foi, ni loi, ni sentiment ; qui court à la fortune *per fas et nefas*, qui compte ses jours par ses scélératesses, et qui s'est traduit lui-même sur la scène comme un des plus dangereux coquins, impudence dont je ne crois pas qu'il y eût dans le passé un premier exemple, ni qu'il y en ait un second dans l'avenir ? Non. Ce n'est donc pas Palissot, mais c'est Helvétius qui a tort. Si l'on mène un jeune provincial à la ménagerie de Versailles, et qu'il s'avise par sottisse de passer la main à travers les barreaux de la loge du tigre ou de la panthère ; si le jeune homme laisse son bras dans la gueule de l'animal féroce, qui est-ce qui a tort ? Tout cela est écrit dans le pacte tacite ;

tant pis pour celui qui l'ignore ou l'oublie. Combien je justifierais par ce pacte universel et sacré de gens qu'on accuse de méchanceté, tandis que c'est soi qu'on devrait accuser de sottise ! Oui, grosse comtesse, c'est vous qui avez tort, lorsque vous rassemblez autour de vous ce qu'on appelle parmi les gens de votre sorte des espèces, et que ces espèces vous font des vilenies, vous en font faire, et vous exposent au ressentiment des honnêtes gens. Les honnêtes gens font ce qu'ils doivent, les espèces aussi, et c'est vous qui avez tort de les accueillir. Si Bertin vivait doucement, paisiblement avec sa maîtresse, si par l'honnêteté de leurs caractères ils s'étaient fait des connaissances honnêtes, s'ils avaient appelé autour d'eux des hommes à talents, des gens connus dans la société par leur vertu ; s'ils avaient réservé pour une petite société éclairée et choisie les heures de distraction qu'ils auraient dérobées à la douceur d'être ensemble, de s'aimer, de se le dire dans le silence de la retraite, croyez-vous qu'on en eût fait ni bons ni mauvais contes ? Que leur est-il donc arrivé ? ce qu'ils méritaient ; ils ont été punis de leur imprudence, et c'est nous que la Providence avait destinés de toute éternité à faire justice des Bertins du jour, et ce sont nos pareils d'entre nos neveux qu'elle a destinés à faire justice des Mésenge et des Bertins à venir. Mais tandis que nous exécutons ses justes décrets sur la sottise, vous qui nous peignez tels que nous sommes, vous exécutez ses justes décrets sur nous. Que penseriez-vous de nous, si nous prétendions, avec des mœurs honteuses, jouir de la considération publique ? Que nous sommes des insensés. Et ceux qui s'attendent à des procédés honnêtes de la part de gens nés vicieux, de caractères vils et bas, sont-ils sages ? Tout a son vrai loyer dans ce monde. Il y a deux procureurs généraux, l'un à votre porte, qui châtie les délits contre la société ;

la nature est l'autre. Celle-ci connaît de tous les vices qui échappent aux lois. Vous vous livrez à la débauche des femmes, vous serez hydropique; vous êtes crapuleux, vous serez pulmonique; vous ouvrez votre porte à des marauds et vous vivez avec eux, vous serez trahi, persiflé, méprisé; le plus court est de se résigner à l'équité de ces jugements, et de se dire à soi-même : c'est bien fait; de secouer les oreilles et de s'amender, ou de rester ce qu'on est, mais aux conditions susdites.

MOI. — Vous avez raison.

LUI.— Au demeurant, de ces mauvais contes, moi, je n'en invente aucun, je m'en tiens au rôle de colporteur. Ils disent qu'il y a quelques jours, sur les cinq heures du matin, on entendit un vacarme enragé; toutes les sonnettes étaient en branle, c'étaient les cris interrompus et sourds d'un homme qu'on étouffe: « A moi... moi... je suffoque... je meurs... » Ces cris partaient de l'appartement du patron. On arrive, on le secourt. Notre grosse créature dont la tête était égarée, qui n'y était plus, qui n'y voyait plus, comme il arrive dans ce moment, s'élevait sur ses deux mains, et du plus haut qu'elle pouvait laissait retomber sur les parties casuelles un poids de deux ou trois cents livres, animé de toute la vitesse que donne la fureur du plaisir. On eut beaucoup de peine à le dégager de là. Quelle diable de fantaisie a un petit marteau de se placer sous une lourde enclume?

MOI. — Vous êtes un polisson. Parlons d'autre chose. Depuis que nous causons, j'ai une question sur la lèvre.

LUI. — Pourquoi l'avoir arrêtée là si longtemps?

MOI. — C'est que j'ai craint qu'elle ne fût indiscrète.

LUI. — Après ce que je viens de vous révéler, j'ignore quel secret je puis avoir pour vous.

MOI. — Vous ne doutez pas du jugement que je porte de votre caractère?

LUI.—Nullement; je suis à vos yeux un être très abject, très méprisable, et je le suis quelquefois aux miens, mais rarement; je me félicite plus souvent de mes vices que je ne m'en blâme ; vous êtes plus constant dans votre mépris !

MOI. — Il est vrai ; mais pourquoi me montrer toute votre turpitude ?

LUI. — D'abord, c'est que vous en connaissez une bonne partie, et que je voyais plus à gagner qu'à perdre à vous avouer le reste.

MOI. — Comment cela, s'il vous plaît ?

LUI. — S'il importe d'être sublime en quelques genres, c'est surtout en mal. On crache sur un petit filou, mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel : son courage vous étonne, son atrocité vous fait frémir. On prise en tout l'unité du caractère.

MOI. — Mais cette estimable unité de caractère vous ne l'avez pas encore; je vous trouve de temps en temps vacillant dans vos principes; il est incertain si vous tenez votre méchanceté de la nature ou de l'étude, et si l'étude vous a porté aussi loin qu'il est possible.

LUI. — J'en conviens ; mais j'y ai fait de mon mieux. N'ai-je pas eu la modestie de reconnaître des êtres plus parfaits que moi ? ne vous ai-je pas parlé de Bouret avec l'admiration la plus profonde ? Bouret est le premier homme du monde dans mon esprit.

MOI. — Mais immédiatement après Bouret, c'est vous ?

LUI. — Non.

MOI. — C'est donc Palissot ?

LUI. — C'est Palissot, mais ce n'est pas Palissot seul.

MOI. — Et qui peut être digne de partager le second rang avec lui ?

LUI. — Le renégat d'Avignon.

MOI. — Je n'ai jamais entendu parler de ce renégat d'Avignon, mais ce doit être un homme bien étonnant.

LUI. — Aussi l'est-il.

MOI. — L'histoire des grands personnages m'a toujours intéressé.

LUI. — Je le crois bien. Celui-ci vivait chez un bon et honnête de ces descendants d'Abraham, promis au père des croyants en nombre égal à celui des étoiles.

MOI. — Chez un juif ?

LUI. — Chez un juif. Il avait d'abord surpris la commisération, ensuite la bienveillance, enfin la confiance la plus entière ; car voilà comme il arrive toujours : nous comptons tellement sur nos bienfaits qu'il est rare que nous cachions notre secret à celui que nous avons comblé de nos bontés ; le moyen qu'il n'y ait pas des ingrats quand nous exposons l'homme à la tentation de l'être impunément ? C'est une réflexion juste que notre juif ne fit pas. Il confia donc au renégat qu'il ne pouvait en conscience manger du cochon. Vous allez voir tout le parti qu'un esprit fécond sut tirer de cet aveu. Quelques mois se passèrent pendant lesquels notre renégat redoubla d'attention ; quand il crut son juif bien touché, bien captivé, bien convaincu par ses soins qu'il n'avait pas un meilleur ami dans toutes les tribus d'Israël... Admirez la circonspection de cet homme ! il ne se hâte pas ; il laisse mûrir la poire avant que de secouer la branche : trop d'ardeur pouvait faire échouer ce projet. C'est qu'ordinairement la grandeur de caractère résulte de la balance naturelle de plusieurs qualités opposées.

MOI. — Eh ! laissez-là vos réflexions, et continuez-moi votre histoire.

LUI. — Cela ne se peut, il y a des jours où il faut que

je réfléchisse ; c'est une maladie qu'il faut abandonner à son cours. Où en étais-je ?

MOI. — A l'intimité bien établie entre le juif et le renégat.

LUI. — Alors la poire était mûre... Mais vous ne m'écoutez pas, à quoi rêvez-vous ?

MOI. — Je rêve à l'inégalité de votre ton tantôt haut, tantôt bas.

LUI. — Est-ce que le ton de l'homme vicieux peut être un ?... Il arrive un soir chez son ami, l'air effaré, la voix entrecoupée, le visage pâle comme la mort, tremblant de tous ses membres. « Qu'avez-vous ? — Nous sommes perdus. — Perdus et comment ? — Perdus, vous dis-je, sans ressource. — Expliquez-vous. — Un moment, que je me remette de mon effroi. — Allons, remettez-vous » lui dit le juif, au lieu de lui dire : « Tu es un fieffé fripon, je ne sais ce que tu as à m'apprendre, mais tu es un fieffé fripon, tu joues la terreur. »

MOI. — Et pourquoi lui devait-il parler ainsi ?

LUI. — C'est qu'il était faux et qu'il avait passé la mesure ; cela est clair pour moi, et ne m'interrompez pas davantage. « Nous sommes perdus... perdus !... sans ressource ! » Est-ce que vous ne sentez pas l'affectation de ces *perdus* répétés ?... « Un traître nous a déférés à la sainte Inquisition, vous comme juif, moi comme renégat, comme un infâme renégat... » Voyez comme le traître ne rougit pas de se servir des expressions les plus odieuses. Il faut plus de courage qu'on ne pense pour s'appeler de son nom ; vous ne savez pas ce qu'il en coûte pour en venir là.

MOI. — Non, certes. Mais cet infâme renégat ?...

LUI. — Est faux, mais c'est une fausseté bien adroite.

Le juif s'effraye, il s'arrache la barbe, il se roule à terre, il voit les sbires à sa porte, il se voit affublé du *sanbenito*, il voit son *auto-da-fé* préparé. « Mon ami, mon tendre ami, mon unique ami, quel parti prendre ? — Quel parti ? De se montrer, d'affecter la plus grande sécurité. de se conduire comme à l'ordinaire. La procédure de ce tribunal est secrète, mais lente; il faut user de ces délais pour tout vendre. J'irai louer ou je ferai louer un bâtiment par un tiers, oui, par un tiers, ce sera le mieux ; nous y déposerons votre fortune; car c'est à votre fortune principalement qu'ils en veulent, et nous irons, vous et moi, chercher sous un autre ciel la liberté de servir notre Dieu et de suivre en sûreté la loi d'Abraham et de notre conscience. Le point important dans la circonstance périlleuse où nous nous trouvons est de ne point faire d'imprudence... »

Fait et dit. Le bâtiment est loué et pourvu de vivres et de matelots, la fortune du juif est à bord; demain à la pointe du jour, ils mettent à la voile, ils peuvent souper gaiement et dormir en sûreté; demain ils échappent à leurs persécuteurs. Pendant la nuit le renégat se lève, dépouille le juif de son portefeuille, de sa bourse et de ses bijoux. se rend à bord et le voilà parti... Et vous croyez que c'est là tout ! bon ! vous n'y êtes pas. Lorsqu'on me raconta cette histoire, moi je devinai ce que je vous ai tu pour essayer votre sagacité. Vous avez bien fait d'être un honnête homme, vous n'auriez été qu'un friponneau. Jusqu'ici le renégat n'est que cela, c'est un coquin méprisable à qui personne ne voudrait ressembler. Le sublime de sa méchanceté, c'est d'avoir été lui-même le délateur de son bon ami l'israélite. dont la sainte Inquisition s'empara à son réveil, et dont, quelques jours après, on fit un beau feu de joie. Et ce fut ainsi que le renégat devint tranquille possesseur de la

fortune de ce descendant maudit de ceux qui ont crucifié Notre-Seigneur.

MOI. — Je ne sais lequel des deux me fait le plus d'horreur, ou de la scélératesse de votre renégat, ou du ton dont vous en parlez.

LUI. — Et voilà ce que je vous disais : l'atrocité de l'action vous porte au-delà du mépris et c'est la raison de ma sincérité. J'ai voulu que vous connussiez jusqu'où j'excellais dans mon art, vous arracher l'aveu que j'étais au moins original dans mon avilissement, me placer dans votre tête sur la ligne des grands vauriens et m'écrier ensuite : *Vivat Mascarillus, fourbum imperator !* Allons gai, monsieur le philosophe, chorus : *Vivat Mascarillus, fourbum imperator !*

Et là-dessus il se mit à faire un chant en fugue tout à fait singulier ; tantôt la mélodie était grave et pleine de majesté, tantôt légère et folâtre ; dans un instant il imitait la basse, dans un autre une des parties de dessus ; il m'indiquait de ses bras et de son cou allongé les endroits des tenues, et s'exécutait, se composait à lui-même un chant de triomphe où l'on voyait qu'il s'entendait mieux en bonne musique qu'en bonnes mœurs.

Je ne savais, moi, si je devais rester ou fuir, rire ou m'indigner ; je restai dans le dessein de tourner la conversation sur quelque sujet qui chassât de mon âme l'horreur dont elle était remplie. Je commençais à supporter avec peine la présence d'un homme qui discutait une action horrible, un exécrable forfait, comme un connaisseur en peinture ou en poésie examine les beautés d'un ouvrage de goût, ou comme un moraliste ou un historien relève et fait éclater les circonstances d'une action héroïque. Je devins sombre malgré moi ; il s'en aperçut et me dit :

LUI. — Qu'avez-vous ? Est-ce que vous vous trouvez mal ?

MOI. — Un peu ; mais cela passera.

LUI. — Vous avez l'air soucieux d'un homme tracassé de quelque idée sombre.

MOI. — C'est cela...

Après un moment de silence de sa part et de la mienne, pendant lequel il se promenait en sifflant et en chantant, pour le ramener à son talent, je lui dis.

MOI. — Que faites-vous à présent ?

LUI. — Rien.

MOI. — Cela est très-fatigant.

LUI. — J'étais déjà suffisamment bête ; j'ai été entendre cette musique de Duni et de nos autres jeunes faiseurs, qui m'a achevé.

MOI. — Vous approuvez donc ce genre ?

LUI. — Sans doute.

MOI. — Et vous trouvez de la beauté dans ces nouveaux chants ?

LUI. — Si j'y en trouve ! pardieu, je vous en réponds. Comme cela est déclamé ! quelle vérité ! quelle expression !

MOI. — Tout art d'imitation a son modèle dans la nature. Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant ?

LUI. — Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut ? Qu'est-ce qu'un chant ?

MOI. — Je vous avouerai que cette question est au-dessus de mes forces. Voilà comme nous sommes tous, nous n'avons dans la mémoire que des mots que nous croyons entendre par l'usage fréquent et l'application même juste que nous en faisons ; dans l'esprit que des notions vagues. Quand je prononce le mot *chant*, je

n'ai pas de notions plus nettes que vous et la plupart de vos semblables quand ils disent : *Réputation, blâme, honneur, vice, vertu, pudeur, décence, honte, ridicule.*

LUI. — Le chant est une imitation, par les sons, d'une échelle inventée par l'art ou inspirée par la nature, comme il vous plaira, ou par la voix ou par l'instrument, des bruits physiques ou des accents de la passion, et vous voyez qu'en changeant là-dedans les choses à changer, la définition conviendrait exactement à la peinture, à l'éloquence, à la sculpture et à la poésie. Maintenant, pour en venir à votre question, quel est le modèle du musicien ou du chant ? C'est la déclamation, si le modèle est vivant et pensant; c'est le bruit, si le modèle est inanimé. Il faut considérer la déclamation comme une ligne, et le chant comme une autre ligne, qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points ; plus le chant sera vrai et plus il sera beau ; et c'est ce qu'ont très bien senti nos jeunes musiciens. Quand on entend : *Je suis un pauvre diable*, on croit reconnaître la plainte d'un avare ; s'il ne chantait pas, c'est sur les mêmes tons qu'il parlerait à la terre, quand il lui confie son or et qu'il lui dit : *O terre, reçois mon trésor.* Et cette petite fille qui sent palpiter son cœur; qui rougit, qui se trouble et qui supplie monseigneur de la laisser partir, s'exprimerait-elle autrement ? Il y a dans ces ouvrages toutes sortes de caractères, une variété infinie de déclamation : cela est sublime, c'est moi qui vous le dis. Allez, allez entendre le morceau où le jeune homme qui se sent mourir s'écrie : *Mon cœur s'en va !* Ecoutez le chant, écoutez la symphonie, et vous me direz après quelle différence il y a entre les vraies voix d'un mori-

bond, et le tour de ce chant : vous verrez si la ligne de la mélodie ne coïncide pas tout entière avec la ligne de la déclamation. Je ne vous parle pas de la mesure, qui est encore une des conditions du chant, je m'en tiens à l'expression, et il n'y a rien de plus évident que le passage suivant que j'ai lu quelque part : *Musices seminarium accentus*, l'accent est la pépinière de la mélodie. Jugez de là de quelle difficulté et de quelle importance il est de savoir bien faire le récitatif. Il n'y a point de bel air dont on ne puisse faire un beau récitatif, et point de beau récitatif dont un habile homme ne puisse faire un bel air (1). Je ne voudrais pas assurer que celui qui récite bien chantera bien; mais je serais surpris que celui qui chante bien ne sût pas bien réciter. Et croyez tout ce que je vous dis là, car c'est le vrai.

MOI. — Je ne demanderais pas mieux que de vous en croire, si je n'étais arrêté par un petit inconvénient.

LUI. — Et cet inconvénient ?

MOI. — C'est que si cette musique est sublime, il faut que celle du divin Lulli, de Campra, de Destouches, de Mouret, et même, soit dit entre nous, celle du cher oncle, soit un peu plate.

LUI (s'approchant de mon oreille, me répondit) : — Je ne voudrais pas être entendu, car il y a ici beaucoup de gens qui me connaissent : c'est qu'elle l'est aussi. Ce n'est pas que je me soucie du cher oncle, puisque *cher* il y a ; c'est une pierre, il me verrait tirer la langue d'un pied qu'il ne me donnerait pas un verre d'eau ; mais il a beau faire, à l'octave, à la septième : *Hon, hon ; hin, hin ; tu, tu, tu, turtututu* avec un chari-

(1) « Le modèle du musicien, c'est le cri de l'homme passionné : entrez dans le sentiment de votre personnage ; cherchez quel doit être l'accent de ses paroles dans une situation déchirante, et vous aurez votre air. » (Diderot à Grétry).

vari de diable ; ceux qui commencent à s'y connaître et qui ne prennent plus du tintamarre pour de la musique ne s'accommoderont jamais de cela. On devrait défendre par une ordonnance de police à toute personne, de quelque qualité ou condition qu'elle fût, de faire chanter le *Stabat* de Pergolèse. Ce *Stabat*, il fallait le faire brûler par la main du bourreau. Ma foi, ces maudits bouffons avec leur *Servante Maîtresse*, leur *Tracallo* nous en ont donné rudement dans le cul. Autrefois un *Tancrède*, une *Issé*, une *Europe galante*, les *Indes*, *Castor*, les *Talents lyriques* allaient à quatre, cinq, six mois, on ne voyait pas la fin des représentations d'une *Armide*, à présent tout cela vous tombe les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Aussi, Rebel et Francœur en jettent-ils feu et flamme. Ils disent que tout est perdu, qu'ils sont ruinés, et que si l'on tolère plus longtemps cette canaille chantante de la Foire, la musique nationale est au diable, et que l'Académie Royale du cul-de-sac (1) n'a qu'à fermer boutique. Il y a bien quelque chose de vrai là-dedans. Les vieilles perruques qui viennent là depuis trente à quarante ans, tous les vendredis, au lieu de s'amuser comme ils ont fait par le passé, s'ennuient et bâillent sans trop savoir pourquoi, ils se le demandent et ne sauraient se répondre : que ne s'adressent-ils à moi ! la prédiction de Duni s'accomplira, et du train que cela prend je veux mourir si dans quatre ou cinq ans, à dater du *Peintre amoureux de son Modèle*, il y a un chat à fesser dans la célèbre impasse. Les bonnes gens ! ils ont renoncé à leurs symphonies pour jouer des symphonies italiennes. Ils ont cru qu'ils feraient leurs oreilles à celles-ci, sans conséquence pour leur musique vocale, comme si la sym-

(1) L'Opéra.

phonie n'était pas au chant, à un peu de libertinage près inspiré par l'étendue de l'instrument et la mobilité des doigts, ce que le chant est à la déclamation réelle ; comme si le violon n'était pas le singe du chanteur, qui deviendra un jour, lorsque le difficile prendra la place du beau, le singe du violon. Le premier qui joua Locatelli fut l'apôtre de la nouvelle musique. A d'autres, à d'autres ; on nous accoutumera à l'imitation des accents de la passion ou des phénomènes de la nature, par le chant et la voix, par l'instrument, car voilà toute l'étendue de l'objet de la musique, et nous conserverons notre goût pour les vols, les lances, les gloires, les triomphes, les victoires ? Va-t'en voir s'ils viennent, Jean. Ils ont imaginé qu'ils pleureraient ou riraient à des scènes de tragédie ou de comédie musiquées, qu'on porterait à leurs oreilles les accents de la fureur, de la haine, de la jalousie, les vraies plaintes de l'amour, les ironies, les plaisanteries du théâtre italien ou français, et qu'ils resteraient admirateurs de *Ragonde* ou de *Platée*. Je t'en réponds, Tarare ponpon. Qu'ils éprouveraient, sans cesse avec quelle facilité, quelle flexibilité, quelle mollesse, l'harmonie, la prosodie, les ellipses, les inversions de la langue italienne se prêtaient à l'art, au mouvement, à l'expression, aux tours du chant et à la valeur mesurée des sons, et qu'ils continueraient d'ignorer combien la leur est raide, sourde, lourde, pesante, pédantesque et monotone. Eh, oui, oui; ils se sont persuadé, qu'après avoir mêlé leurs larmes aux pleurs d'une mère qui se désole sur la mort de son fils, après avoir frémi de l'ordre d'un tyran qui ordonne un meurtre, ils ne s'ennuieraient pas de leurs féeries, de leur insipide mythologie, de leurs petits madrigaux doucereux qui ne marquent pas moins le mauvais goût du poète que la misère de l'art qui s'en accommode. Les bonnes gens !

cela n'est pas et ne peut être ; le vrai, le bon, le beau ont leurs droits, on les conteste, mais on finit par admirer ; ce qui n'est pas marqué à ce coin, on l'admire un temps ; mais on finit par bâiller. Bâillez donc, messieurs, bâillez à votre aise, ne vous gênez pas. L'empire de la nature et de ma trinité, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais ; le vrai, qui est le père qui engendre le bon qui est le fils, d'où procède le beau qui est le saint-esprit, s'établit tout doucement. Le dieu étranger se place humblement sur l'autel à côté de l'idole du pays ; peu à peu il s'y affermit ; un beau jour il pousse du coude son camarade, et patatras, voilà l'idole en bas. C'est comme cela qu'on dit que les jésuites ont planté le christianisme à la Chine et aux Indes : et ces jansénistes ont beau dire : cette méthode politique qui marche à son but sans bruit, sans effusion de sang, sans martyrs, sans un toupet de cheveux arraché, me semble la meilleure.

MOI. — Il y a de la raison à peu près dans tout ce que vous venez de dire.

LUI. — De la raison ? tant mieux. Je veux que le diable m'emporte si j'y tâche. Cela va comme je te pousse. Je suis comme les musiciens de l'impasse quand mon oncle parut. Si j'adresse, à la bonne heure. C'est qu'un garçon charbonnier parlera toujours mieux de son métier que toute une académie et que tous les Duhamel du monde...

Et puis le voilà qui se met à se promener, en murmurant dans son gosier quelques-uns des airs de *l'Ile des fous*, du *Peintre amoureux de son Modèle*, du *Maréchal ferrant*, de la *Plaideuse*, et de temps en temps il s'écriait, en levant les mains et les yeux au ciel : « Si cela est beau, mordieu ! si cela est beau ! comment

peut-on porter à sa tête une paire d'oreilles et faire une pareille question ? » Il commençait à entrer en passion et à chanter tout bas, il élevait le ton à mesure qu'il se passionnait davantage ; vinrent ensuite les gestes, les grimaces du visage et les contorsions du corps ; et je dis : « Bon, voilà la tête qui se perd et quelque scène nouvelle qui se prépare... » En effet, il part d'un éclat de voix : *Je suis un pauvre misérable... Monseigneur, monseigneur, laissez-moi partir... O terre, reçois mon or, conserve mon trésor, mon ame, mon âme, ma vie ! O terre !... le voilà le petit ami, le voilà le petit ami ! Aspettare e non venire...A Zerbina penserete... Sempre in contrasti conte si sta...* Il entassait et brouillait ensemble trente airs italiens, français, tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères. Tantôt avec une voix de basse-taille il descendait jusqu'aux enfers, tantôt, s'égosillant et contrefaisant le fausset, il déchirait le haut des airs ; imitant de la démarche, du maintien, du geste, les différents personnages chantants ; successivement furieux, radouci, impérieux, ricaneur. Ici c'est une jeune fille qui pleure, et il en rend toute la minauderie ; là, il est prêtre, il est roi, il est tyran ; il menace, il commande, il s'emporte ; il est esclave, il obéit ; il s'apaise, il se désole, il se plaint, il rit ; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles et du caractère de l'air.

Tous les pousse-bois avaient quitté leurs échiquiers et s'étaient rassemblés autour de lui ; les fenêtres du café étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien, il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie qu'il est incertain qu'il en revienne, s'il ne faudra pas le jeter dans un fiacre et le mener droit

aux Petites-Maisons, en chantant un lambeau des *Lamentations* de Jomelli. Il répétait avec une précision, une vérité et une chaleur incroyable les plus beaux endroits de chaque morceau ; ce beau récitatif obligé où le prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du chant, et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre de manière à conserver les liaisons et l'unité du tout ; s'emparant de nos âmes, et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie jamais éprouvée. Admirais-je ? oui, j'admirais. Etais-je touché de pitié ? j'étais touché de pitié ; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire à la manière dont il contrefaisait les différents instruments; avec des joues renflées et bouffies, et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons ; il prenait un son éclatant et nasillard pour les hautbois ; précipitant sa voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à corde dont il cherchait les sons les plus approchés ; il sifflait les petites flûtes, il roucoulait les traversières ; criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers ; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche. Il faisait une chaleur à périr, et la sueur qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues se mêlait à la poudre de ses

cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire ? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait ou attendri, ou tranquille, ou furieux ; c'était une femme qui se pâme de douleur, c'était un malheureux livré à tout son désespoir ; un temple qui s'élève ; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant ; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes ; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons. Sa tête était tout à fait perdue. Epuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide, étonné, il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve ; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits ; il essuyait machinalement son visage. Semblable à celui qui verrait à son réveil son lit environné d'un grand nombre de personnes dans un entier oubli ou dans une profonde ignorance de ce qu'il a fait, il s'écrie dans le premier moment : « Eh bien, messieurs, qu'est-ce qu'il y a ?... D'où viennent vos ris et votre surprise ? Qu'est-ce qu'il y a ?... » Ensuite il ajouta : « Voilà ce qu'on doit appeler de la musique et un musicien ! Cependant, messieurs, il ne faut pas mépriser certains airs de Lulli. Qu'on fasse mieux la scène de *J'attendrai l'aurore...* sans changer les paroles, j'en défie. Il ne faut pas mépriser certains endroits de Campra, les airs de violon de mon oncle, ses gavottes, ses entrées de soldats, de prêtres, de sacrificateurs. *Pâles flambeaux, Jour plus affreux que les ténèbres... Dieu du Tartare, Dieu de l'oubli...* » (Là il enflait sa voix, il soutenait ses sons ; les voisins se met-

taient aux fenêtres, nous mettions nos doigts dans nos oreilles. Il ajouta :) C'est qu'ici il faut des poumons, un grand organe, un volume d'air ; mais avant peu, serviteur à *l'Assomption*, le *Carême* et les *Rois* sont passés. Ils ne savent pas encore ce qu'il faut mettre en musique, ni par conséquent ce qui convient au musicien. La poésie lyrique est encore à naître ; mais ils y viendront à force d'entendre *Pergolèse*, *le Saxon*, *Terradeglias*, *Traetta* et les autres ; à force de lire le Métastase, il faudra bien qu'ils y viennent.

MOI. — Quoi donc ! est-ce que Quinault, La Motte, Fontenelle n'y ont rien entendu ?

LUI. — Non, pour le nouveau style. Il n'y a pas six vers de suite, dans tous leurs charmants poèmes, qu'on puisse musiquer. Ce sont des sentences ingénieuses, des madrigaux légers, tendres et délicats. Mais pour savoir combien cela est vide de ressources pour notre art, le plus violent de tous, sans en excepter celui de Démosthène, faites-vous réciter ces morceaux, ils vous paraîtront froids, languissants, monotones. C'est qu'il n'y a rien là qui puisse servir de modèle au chant ; j'aimerais autant avoir à musiquer les maximes de La Rochefoucauld ou les pensées de Pascal. C'est au cri animal de la passion à dicter la ligne qui nous convient ; il faut que ses expressions soient pressées les unes sur les autres ; il faut que la phrase soit courte, que le sens en soit coupé, suspendu ; que le musicien puisse disposer de tout et de chacune de ses parties, en omettre un mot ou le répéter, y en ajouter un qui lui manque, la tourner et retourner comme un polype, sans la détruire ; ce qui rend la poésie lyrique française beaucoup plus difficile que dans les langues à inversions, qui présentent d'elles-mêmes tous ces avantages... *Barbare, cruel, plonge ton poignard dans mon sein ; me voilà prête*

à recevoir le coup fatal ; frappe, ose... Ah ! je languis, je meurs... Un feu secret s'allume dans mes sens... Cruel Amour, que veux-tu de moi ?... Laisse-moi la douce paix dont j'ai joui... Rends-moi la raison... Il faut que les passions soient fortes ; la tendresse du musicien et du poète lyrique doit être extrême ; l'air est presque toujours la péroraison de la scène. Il nous faut des exclamations, des interjections, des suspensions, des interruptions, des affirmations, des négations ; nous appelons, nous invoquons, nous crions, nous gémissons, nous pleurons, nous rions franchement. Point d'esprit, point d'épigrammes, point de ces jolies pensées ; cela est trop loin de la simple nature. Et n'allez pas croire que le jeu des acteurs de théâtre et leur déclamation puissent nous servir de modèles. Fi donc ! il nous le faut plus énergique, moins maniéré, plus vrai ; les discours simples, les voix communes de la passion nous sont d'autant plus nécessaires que la langue sera plus monotone, aura moins d'accents ; le cri animal ou de l'homme passionné leur en donne.

Tandis qu'il me parlait ainsi, la foule qui nous environnait, ou n'entendant rien, ou prenant peu d'intérêt à ce qu'il disait, parce qu'en général l'enfant comme l'homme, et l'homme comme l'enfant, aime mieux s'amuser que s'instruire, s'était retirée ; chacun était à son jeu, et nous étions restés seuls dans notre coin. Assis sur une banquette, la tête appuyée contre le mur, les bras pendants, les yeux à demi fermés, il me dit :

LUI. — Je ne sais pas ce que j'ai ; quand je suis venu ici, j'étais frais et dispos, et me voilà roué, brisé, comme si j'avais fait dix lieues ; cela m'a pris subitement.

MOI. — Voulez-vous vous rafraîchir ?

LUI. — Volontiers. Je me sens enroué, les forces me manquent, et je souffre un peu de la poitrine. Cela m'arrive presque tous les jours comme cela, sans que je sache pourquoi.

MOI. — Que voulez-vous ?

LUI. — Ce qui vous plaira ; je ne suis pas difficile ; l'indigence m'a appris à m'accommoder de tout.

On nous servit de la bière, de la limonade ; il en remplit un grand verre qu'il vide deux ou trois fois ; puis comme un homme ranimé, il tousse fortement, il se démène, il reprend :

LUI. — Mais à votre avis, seigneur philosophe, n'est-ce pas une bizarrerie bien étrange qu'un étranger, un Italien, un Duni, vienne nous apprendre à donner l'accent à notre musique et assujettir notre chant à tous les mouvements, à toutes les mesures, à tous les intervalles, à toutes les déclamations, sans blesser la prosodie ? Ce n'était pas pourtant la mer à boire. Quiconque avait écouté un gueux lui demander l'aumône dans la rue, un homme dans le transport de la colère, une femme jalouse et furieuse, un amant désespéré, un flatteur, oui un flatteur, radoucissant son ton, traînant ses syllabes d'une voix mielleuse, en un mot une passion, n'importe laquelle, pourvu que, par son énergie, elle méritât de servir de modèle au musicien, aurait dû s'apercevoir de deux choses : l'une que les syllabes longues ou brèves n'ont aucune durée fixe, pas même de rapport déterminé entre leurs durées ; que la passion dispose de la prosodie presque comme il lui plaît ; qu'elle exécute les plus grands intervalles, et que celui qui s'écrie dans le fort de sa douleur : « Ah ! malheureux que je suis ! » monte la syllabe d'exclamation au ton le plus élevé et le plus aigu, et descend les autres au ton le plus grave et le

plus bas, faisant l'octave ou même un plus grand intervalle, et donnant à chaque son la quantité qui convient au tour de la mélodie, sans que l'oreille soit offensée, sans que ni syllabe longue ni syllabe brève aient conservé la longueur ou la brièveté du discours tranquille. Quel chemin nous avons fait depuis le temps où nous citions la parenthèse d'*Armide : Le Vainqueur de Renaud* (*si quelqu'un le peut être*)... l'*Obéissons sans balancer*... des *Indes galantes*, comme des prodiges de déclamation musicale ! A présent ces prodiges-là me font hausser les épaules de pitié. Du train dont l'art s'avance, je ne sais où il aboutira. En attendant, buvons un coup.

Il en but deux, trois, sans savoir ce qu'il faisait. Il allait se noyer comme il s'était épuisé, sans s'en apercevoir, si je n'avais déplacé la bouteille qu'il cherchait de distraction. Alors je lui dis :

MOI. — Comment se fait-il qu'avec un tact aussi fin, une si grande sensibilité pour les beautés de l'art musical, vous soyez aussi aveugle sur les belles choses en morale, aussi insensible aux charmes de la vertu ?

LUI. — C'est qu'apparemment il y a pour les unes un sens que je n'ai pas, une fibre qui ne m'a point été donnée, une fibre lâche qu'on a beau pincer et qui ne vibre pas ; où peut-être que j'ai toujours vécu avec de bons musiciens et de méchantes gens, d'où il est arrivé que mon oreille est devenue très-fine et que mon cœur est devenu sourd. Et puis c'est qu'il y avait quelque chose de race. Le sang de mon père et le sang de mon oncle est le même sang ; mon sang est le même que celui de mon père ; la molécule paternelle était dure et obtuse, et cette maudite molécule première s'est assimilé tout le reste.

MOI. — Aimez-vous votre enfant ?

LUI. — Si je l'aime, le petit sauvage ! J'en suis fou.

MOI. — Est-ce que vous ne vous occuperez pas sérieusement d'arrêter en lui l'effet de la maudite molécule paternelle ?

LUI. — J'y travaillerai, je crois, bien inutilement. S'il est destiné à devenir un homme de bien, je n'y nuirai pas ; mais si la molécule voulait qu'il fût un vaurien comme son père, les peines que j'aurais prises pour en faire un homme honnête lui seraient très-nuisibles. L'éducation croisant sans cesse la pente de la molécule, il serait tiré comme par deux forces contraires et marcherait tout de guingois dans le chemin de la vie, comme j'en vois une infinité, également gauches dans le bien et le mal. C'est ce que nous appelons des espèces, de toutes les épithètes la plus redoutable, parce qu'elle marque la médiocrité et le dernier degré du mépris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce. Avant que la molécule paternelle n'eût repris le dessus et ne l'eût amené à la parfaite abjection où j'en suis, il lui faudrait un temps infini, il perdrait ses plus belles années ; je n'y fais rien à présent, je le laisse venir. Je l'examine, il est déjà gourmand, patelin, filou, paresseux, menteur ; je crains bien qu'il ne chasse de race.

MOI. — Et vous en ferez un musicien afin qu'il ne manque rien à la ressemblance ?

LUI. — Un musicien ! un musicien ! quelquefois je les regarde en grinçant les dents et je dis : Si tu devais jamais savoir une note, je crois que je te tordrais le cou.

MOI. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LUI. — Cela ne mène à rien.

MOI. — Cela mène à tout.

LUI. — Oui, quand on excelle ; mais qu'est-ce qui

peut se promettre de son enfant qu'il excellera ? Il y a dix mille à parier contre un qu'il ne sera qu'un misérable râcleur de cordes comme moi. Savez-vous qu'il serait peut-être plus aisé de trouver un enfant propre à gouverner un royaume, à faire un grand roi, qu'un grand violon !

MOI. — Il me semble que les talents agréables, même médiocres, chez un peuple sans mœurs, perdu de débauche et de luxe, avancent rapidement un homme dans le chemin de la fortune. Moi qui vous parle, j'ai entendu la conversation qui suit entre une espèce de protecteur et une espèce de protégé. Celui-ci avait été adressé au premier comme à un homme obligeant qui pourrait le servir : « Monsieur, que savez-vous?

— Je sais passablement les mathématiques.

— Eh bien, montrez les mathématiques ; après vous être crotté dix à douze ans sur le pavé de Paris, vous aurez trois à quatre cents livres de rente.

— J'ai étudié les lois et je suis versé dans le droit.

— Si Puffendorf et Grotius revenaient au monde, ils mourraient de faim contre une borne.

— Je sais très bien l'histoire et la géographie.

— S'il y avait des parents qui eussent à cœur la bonne éducation de leurs enfants, votre fortune serait faite ; mais il n'y en a point.

— Je suis assez bon musicien.

— Eh ! que ne disiez-vous cela d'abord. Et pour vous faire voir le parti qu'on peut tirer de ce dernier talent, j'ai une fille : venez tous les jours, depuis sept heures et demie du soir jusqu'à neuf, vous lui donnerez leçon, et je vous donnerai vingt-cinq louis par an ; vous déjeunerez, dînerez, goûterez, souperez avec nous ; le reste de votre journée vous appartiendra, vous en disposerez à votre profit.

LUI. — Et cet homme, qu'est-il devenu?

MOI. — S'il eût été sage, il eût fait fortune, la seule chose qu'il paraît que vous ayez en vue.

LUI. — Sans doute, de l'or, de l'or; l'or est tout, et le reste, sans or, n'est rien. Aussi, au lieu de lui farcir la tête de belles maximes, qu'il faudrait qu'il oubliât sous peine de n'être qu'un gueux, lorsque je possède un louis, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me plante devant lui, je tire le louis de ma poche, je le lui montre avec admiration, je lève les yeux au ciel, je baise le louis devant lui, et pour lui faire entendre mieux encore l'importance de la pièce sacrée, je lui bégaye de la voix, je lui désigne du doigt, tout ce qu'on en peut acquérir, un beau fourreau, un beau toquet, un bon biscuit; ensuite je mets le louis dans ma poche, je me promène avec fierté, je relève la basque de ma veste, je frappe de la main sur mon gousset; et c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est là que naît l'assurance qu'il me voit.

MOI. — On ne peut rien de mieux; mais s'il arrivait que profondément pénétré de la valeur du louis, un jour ?...

LUI. — Je vous entends. Il faut fermer les yeux là-dessus, il n'y a point de principe de morale qui n'ait son inconvénient. Au pis aller, c'est un mauvais quart d'heure et tout est fini.

MOI. — Même d'après des vues si courageuses et si sages, je persiste à croire qu'il serait bon d'en faire un musicien. Je ne connais pas de moyen d'approcher plus rapidement des grands, de mieux servir leurs vices et de mettre à profit les siens.

LUI. — Il est vrai; mais j'ai des projets d'un succès plus prompt et plus sûr. Ah! Si c'était aussi bien une fille! mais comme on ne fait pas ce qu'on veut, il faut

prendre ce qui vient, en tirer le meilleur parti, et pour cela ne pas donner bêtement, comme la plupart des pères qui ne feraient rien de pis quand ils auraient médité le malheur de leurs enfants, l'éducation de Lacédémone à un enfant destiné à vivre à Paris. Si elle est mauvaise, c'est la faute des mœurs de ma nation, et non la mienne. En répondra qui pourra ; je veux que mon fils soit heureux, ou, ce qui revient au même, honoré, riche et puissant. Je connais un peu les voies les plus faciles d'arriver à ce but et je les lui enseignerai de bonne heure. Si vous me blâmez, vous autres sages, la multitude et le succès m'absoudront. Il aura de l'or, c'est moi qui vous le dis. S'il en a beaucoup, rien ne lui manquera, pas même votre estime et votre respect.

MOI. — Vous pourriez vous tromper.

LUI. — Ou il s'en passera, comme bien d'autres...

Il y avait dans tout cela beaucoup de ces choses qu'on pense, d'après lesquelles on se conduit ; mais qu'on ne dit pas. Voilà, en vérité, la différence la plus marquée entre mon homme et la plupart de nos entours. Il avouait les vices qu'il avait, que les autres ont ; mais il n'était pas hypocrite. Il n'était ni plus ni moins abominable qu'eux, il était seulement plus franc et plus conséquent, et quelquefois profond dans sa dépravation. Je tremblais de ce que son enfant deviendrait sous un pareil maître. Il est certain que, d'après des idées d'institution aussi strictement calquées sur nos mœurs, il devait aller loin, à moins qu'il ne fût prématurément arrêté en chemin.

LUI. — Oh ! ne craignez rien : le point important, le point difficile auquel un bon père doit s'attacher, ce n'est pas de donner à son enfant des vices qui l'enrichissent, des ridicules qui le rendent précieux aux grands,

tout le monde le fait, sinon de système comme moi, au moins d'exemple et de leçon ; mais de lui marquer la juste mesure, l'art d'esquiver à la honte, au déshonneur et aux lois. Ce sont des dissonances dans l'harmonie sociale qu'il faut savoir placer, préparer et sauver. Rien de si plat qu'une suite d'accords parfaits ; il faut quelque chose qui pique, qui sépare le faisceau, et qui en éparpille les rayons.

MOI. — Fort bien, par cette comparaison vous me ramenez des mœurs à la musique, dont je m'étais écarté malgré moi, et je vous en remercie, car, à ne vous rien céler, je vous aime mieux musicien que moraliste

LUI. — Je suis pourtant bien subalterne en musique, et bien supérieur en morale.

MOI. — J'en doute ; mais quand cela serait, je suis un bon homme, et vos principes ne sont pas les miens.

LUI. — Tant pis pour vous. Ah! si j'avais vos talents!

MOI. — Laissons mes talents, et revenons aux vôtres.

LUI. — Si je savais m'énoncer comme vous! Mais j'ai un diable de ramage saugrenu, moitié des gens du monde et de lettres, moitié de la Halle.

MOI. — Je parle mal ; je ne sais que dire la vérité, et cela ne prend pas toujours, comme vous savez.

LUI. — Mais ce n'est pas pour dire la vérité, au contraire, c'est pour bien dire le mensonge que j'ambitionne votre talent. Si je savais écrire, fagoter un livre, tourner une épître dédicatoire, bien enivrer un sot de son mérite, m'insinuer auprès des femmes!

MOI. — Et tout cela vous le savez mille fois mieux que moi ; je ne serais pas même digne d'être votre écolier.

LUI. — Combien de grandes qualités perdues, et dont vous ignorez le prix !

MOI. — Je recueille tout celui que j'y mets.

LUI. — Si cela était, vous n'auriez pas cet habit grossier, cette veste d'étamine, ces bas de laine, ces souliers épais et cette antique perruque.

MOI. — D'accord ; il faut être bien maladroit quand on n'est pas riche, et que l'on se permet tout pour le devenir ; mais c'est qu'il y a des gens comme moi qui ne regardent pas la richesse comme la chose du monde la plus précieuse : gens bizarres !

LUI. — Très bizarres ; on ne naît point avec cette tournure d'esprit-là ; on se la donne, car elle n'est pas dans la nature.

MOI. — De l'homme ?

LUI. — De l'homme : tout ce qui vit, sans l'excepter, cherche son bien-être aux dépens de qui il appartiendra, et je suis sûr que si je laissais venir le petit sauvage sans lui parler de rien, il voudrait être richement vêtu, splendidement nourri, chéri des hommes, aimé des femmes, et rassembler sur lui tous les bonheurs de la vie.

MOI. — Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité, et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère.

LUI. — Cela prouve la nécessité d'une bonne éducation ; et qui est-ce qui le conteste ? et qu'est-ce qu'une bonne éducation, sinon celle qui conduit à toutes sortes de jouissances sans péril et sans inconvénient ?

MOI. — Peu s'en faut que je ne sois de votre avis ; mais gardons-nous de nous expliquer.

LUI. — Pourquoi ?

MOI. — C'est que je crains que nous ne soyons d'accord qu'en apparence, et que si nous entrons une fois dans la discussion des périls et des inconvénients à éviter, nous ne nous entendions plus.

LUI. — Et qu'est-ce que cela fait?

MOI. — Laissons cela, vous dis-je; ce que je sais là-dessus je ne vous l'apprendrai pas, et vous m'instruiriez plus aisément de ce que j'ignore et de ce que vous savez en musique. Cher Rameau, parlons musique, et dites-moi comment il est arrivé qu'avec la facilité de sentir, de retenir et de rendre les plus beaux endroits des grands maîtres, avec l'enthousiasme qu'ils vous inspirent et que vous transmettez aux autres, vous n'ayez rien fait qui vaille.

Au lieu de me répondre, il se mit à hocher de la tête, et, levant le doigt au ciel, il s'écria : Et l'astre! l'astre! Quand la nature fit Leo, Vinci, Pergolèse, Duni, elle sourit; elle prit un air imposant et grave en formant mon cher oncle Rameau qu'on aura appelé pendant une dizaine d'années le grand Rameau, et dont bientôt on ne parlera plus. Quand elle fagota son neveu, elle fit la grimace, et puis la grimace, et puis la grimace encore... (et en disant ces mots il faisait toutes sortes de grimaces du visage : c'était le mépris, le dédain, l'ironie; et il semblait pétrir entre ses doigts un morceau de pâte, et sourire aux formes ridicules qu'il lui donnait; cela fait, il jeta la pagode hétéroclite loin de lui et il dit :) C'est ainsi qu'elle me fit et qu'elle me jeta à côté d'autres pagodes, les unes à gros ventres ratatinés, à cous courts, à gros yeux hors de la tête, apoplectiques; d'autres à cous obliques; il y en avait de sèches, à l'œil vif, au nez crochu; toutes se mirent à crever de rire en me voyant, et moi de mettre mes deux poings sur mes côtés et à crever de rire en les

voyant, car les sots et les fous s'amusent les uns des autres; ils se cherchent, ils s'attirent. Si en arrivant là je n'avais pas trouvé tout fait le proverbe qui dit que *l'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit*, on me le devrait. Je sentis que nature avait mis ma légitime dans la bourse des pagodes, et j'inventai mille moyens de m'en ressaisir.

MOI. — Je sais ces moyens, vous m'en avez parlé, et je les ai fort admirés; mais, entre tant de ressources, pourquoi n'avoir pas tenté celle d'un bel ouvrage ?

LUI. — Ce propos est celui d'un homme du monde à l'abbé Le Blanc. L'abbé disait : « La marquise de Pompadour me prend sur la main, me porte jusque sur le seuil de l'Académie, là elle retire sa main, je tombe et je me casse les deux jambes. » L'homme du monde lui répondait : « Eh bien, l'abbé, il faut se relever et enfoncer la porte d'un coup de tête. » L'abbé lui répliquait : « C'est ce que j'ai tenté ; et savez-vous ce qui m'en est revenu ? une bosse au front... »

Après cette historiette, mon homme se mit à marcher la tête baissée, l'air pensif et abattu; il soupirait, il pleurait, se désolait, levait au ciel les mains et les yeux, se frappait la tête du poing à se briser le front ou les doigts, et il ajoutait : « Il me semble qu'il y a pourtant là quelque chose; mais j'ai beau frapper, secouer, il n'en sort rien... »; puis il recommençait à secouer sa tête et à se frapper le front de plus belle, et il disait : « Ou il n'y a personne là, ou l'on ne veut pas répondre. »

Un instant après, il prenait un air fier, il relevait sa tête, il s'appliquait la main droite sur le cœur, il marchait et disait : « Je sens, oui, je sens... » Il contrefaisait l'homme qui s'irrite, qui s'indigne, qui s'attendrit, qui commande, qui supplie, et prononçait, sans préparation,

des discours de colère, de commisération, de haine, d'amour ; il esquissait les caractères des passions avec une finesse et une vérité surprenantes ; puis il ajoutait : « C'est cela, je crois ? Voilà que cela vient ; voilà ce que c'est que de trouver un accoucheur qui sait irriter, précipiter les douleurs et faire sortir l'enfant. Seul, je prends la plume, je veux écrire ; je me ronge les ongles, je m'use le front ; serviteur, bonsoir, le dieu est absent ; je m'étais persuadé que j'avais du génie ; au bout de ma ligne je lis que je suis un sot, un sot, un sot. Mais le moyen de sentir, de s'élever, de penser, de peindre fortement, en fréquentant avec des gens tels que ceux qu'il faut voir pour vivre ; au milieu des propos qu'on tient et de ceux qu'on entend, et de ce commérage : « Aujourd'hui le boulevard était charmant. Avez-vous entendu la petite Marmotte ? elle joue à ravir. Monsieur un tel avait le plus bel attelage gris pommelé qu'il soit possible d'imaginer. La belle madame, celle-ci commence à passer : est-ce qu'à l'âge de quarante-cinq ans on porte une coiffure comme celle-là ? La jeune une telle est couverte de diamants qui ne lui coûtent guère. — Vous voulez dire qu'ils lui coûtent... cher. — Mais non. — Où l'avez-vous vue ? — A *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*. — La scène du désespoir a été jouée comme elle ne l'avait pas encore été. Le Polichinelle de la Foire a du gosier, mais point de finesse, point d'âme. Madame une telle est accouchée de deux enfants à la fois ; chaque père aura le sien... » Et vous croyez que cela dit, redit et entendu tous les jours, échauffe et conduit aux grandes choses ?

MOI. — Non, il vaudrait mieux se renfermer dans son grenier, boire de l'eau, manger du pain sec et se chercher soi-même.

LUI. — Peut-être ; mais je n'en ai pas le courage. Et puis

sacrifier son bonheur à un succès incertain ! Et le nom que je porte, donc ? Rameau !... s'appeler Rameau, cela est gênant. Il n'en est pas des talents comme de la noblesse qui se transmet et dont l'illustration s'accroît en passant du grand-père au père et du père au fils, du fils à son petit fils, sans que l'aïeul impose quelque mérite à son descendant ; la vieille souche se ramifie en une énorme tige de sots, mais qu'importe ? Il n'en est pas ainsi du talent. Pour n'obtenir que la renommée de son père, il faut être plus habile que lui ; il faut avoir hérité de sa fibre... La fibre m'a manqué, mais le poignet s'est dégourdi, l'archet marche, et le pot bout : si ce n'est pas de la gloire, c'est du bouillon.

MOI. — A votre place, je ne me le tiendrais pas pour dit, j'essayerais.

LUI. — Et vous croyez que je n'ai pas essayé ? Je n'avais pas quinze ans lorsque je me dis pour la première fois : Qu'as-tu, Rameau ? Tu rêves ; et à quoi rêves-tu ? Que tu voudrais bien avoir fait ou faire quelque chose qui excitât l'admiration de l'univers... Eh oui, il n'y a qu'à souffler et remuer les doigts, il n'y a qu'à ourler le bec, et ce sera une cane. Dans un âge plus avancé, j'ai répété le propos de mon enfance ; aujourd'hui je le répète encore, et je reste auprès de la statue de Memnon.

MOI. — Que voulez-vous dire avec votre statue de Memnon ?

LUI. — Cela s'entend, ce me semble. Autour de la statue de Memnon il y en avait une infinité d'autres, également frappées des rayons du soleil ; mais la sienne était la seule qui résonnât. Un poète, c'est Voltaire, et puis, qui encore ? Voltaire ; et le troisième ? Voltaire ; et le quatrième ? Voltaire. Un musicien, c'est Rinaldo de Capoua ; c'est Hasse ; c'est Pergolèse ; c'est Alberti ;

c'est Tartini; c'est Locatelli ; c'est Terradeglias ; c'est mon oncle; c'est ce petit Duni, qui n'a ni mine ni figure, mais qui sent. mordieu, qui a du chant et de l'expression. Le reste, auprès de ce petit nombre de Memnons, autant de paires d'oreilles fichées au bout d'un bâton : aussi sommes-nous gueux, si gueux, que c'est une bénédiction. Ah ! monsieur le philosophe, la misère est une terrible chose. Je la vois accroupie, la bouche béante pour recevoir quelques gouttes d'eau glacée qui s'échappent du tonneau des Danaïdes. Je ne sais si elle aiguise l'esprit du philosophe, mais elle refroidit diablement la tête du poète ; on ne chante pas bien sous ce tonneau. Trop heureux encore celui qui peut s'y placer ! J'y étais et je n'ai pas su m'y tenir. J'avais déjà fait cette sottise une fois. J'ai voyagé en Bohême, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandre, au diable au vert.

MOI. — Sous le tonneau percé ?

LUI. — Sous le tonneau percé. C'était un juif opulent et dissipateur, qui aimait la musique et mes folies. Je musiquais comme il plaît à Dieu; je faisais le fou ; je ne manquais de rien. Mon juif était un homme qui savait sa loi et qui l'observait raide comme une barre, quelquefois avec l'ami, toujours avec l'étranger. Il se fit une mauvaise affaire qu'il faut que je vous raconte, car elle est plaisante.

Il y avait à Utrecht une courtisane charmante. Il fut tenté de la chrétienne ; il lui dépêcha un grison, avec une lettre de change assez forte. La bizarre créature rejeta son offre. Le juif en fut désespéré. Le grison lui dit : « Pourquoi vous affliger ainsi ? Si vous voulez coucher avec une jolie femme, rien n'est plus aisé, et même de coucher avec une plus jolie que celle que vous poursuivez ; c'est la mienne que je vous céderai

au même prix. » Fait et dit. Le grison garde la lettre de change, et mon juif couche avec la femme du grison. L'échéance de la lettre de change arrive ; le juif la laisse protester et s'inscrit en faux. Procès. Le juif disait : « Jamais cet homme n'osera dire à quel prix il possède ma lettre,et je ne la payerai pas. » A l'audience il interpelle le grison. « Cette lettre de change, de qui la tenez-vous ? — De vous. — Est-ce pour de l'argent prêté ? — Non. — Est-ce pour fourniture de marchandises ? — Non. — Est-ce pour services rendus ? Non ; mais il ne s'agit point de cela, j'en suis possesseur, vous l'avez signée, et vous l'acquitterez. — Je ne l'ai pas signée. — Je suis donc un faussaire ? — Vous ou un autre dont vous êtes l'agent. — Je suis un lâche, mais vous êtes un coquin ; croyez-moi, ne me poussez pas à bout, je dirai tout ; je me déshonorerai, mais je vous perdrai... » Le juif ne tint compte de la menace, et le grison révéla toute l'affaire à la séance qui suivit. Ils furent blâmés tous les deux, et le juif condamné à payer la lettre de change, dont la valeur fut appliquée au soulagement des pauvres. Alors, je me séparai de lui ; je revins ici. Quoi faire ? car il fallait périr de misère, ou faire quelque chose. Il me passa toutes sortes de projets par la tête. Un jour, je partais le lendemain pour me jeter dans une troupe de province, également bon ou mauvais pour le théâtre et pour l'orchestre. Le lendemain, je songeais à me faire peindre un de ces tableaux attachés à une perche qu'on plante dans un carrefour, et où j'aurais crié à tue-tête : « Voilà la ville où il est né ; et le voilà qui prend congé de son père l'apothicaire, le voilà qui arrive dans la capitale, cherchant la demeure de son oncle... Le voilà aux genoux de son oncle qui le chasse... Le voilà avec un juif, etc., etc. » Le jour suivant, je me levais bien résolu de m'associer aux chan-

teurs des rues. Ce n'est pas ce que j'aurais fait de plus mal ; nous serions allés concerter sous les fenêtres de mon cher oncle, qui en serait crevé de rage. Je pris un autre parti...

Là il s'arrêta, passant successivement de l'attitude d'un homme qui tient un violon, serrant des cordes à tour de bras, à celle d'un pauvre diable exténué de fatigue, à qui les forces manquent, à qui les jambes fléchissent, prêt à expirer, si on ne lui jette un morceau de pain ; il désignait son extrême besoin par le geste d'un doigt dirigé vers sa bouche entr'ouverte ; puis il ajouta : « Cela s'entend. On me jetait le lopin ; nous nous le disputions à trois ou quatre affamés que nous étions... Et puis pensez grandement, faites de belles choses au milieu d'une pareille détresse !

MOI. — Cela est difficile.

LUI. — De cascade en cascade, j'étais tombé là ; j'y étais comme un coq en pâte. J'en suis sorti. Il faudra derechef scier le boyau et revenir au geste du doigt vers la bouche béante. Rien de stable dans ce monde : aujourd'hui au sommet, demain au bas de la roue. De maudites circonstances nous mènent et nous mènent fort mal...

Puis buvant un coup qui restait au fond de la bouteille, et s'adressant à son voisin : « Monsieur, par charité, une petite prise. Vous avez là une belle boîte. Vous n'êtes pas musicien ? — Non. — Tant mieux pour vous, car ce sont de pauvres bougres bien à plaindre. Le sort a voulu que je le fusse, moi, tandis qu'il y a à Montmartre, peut-être dans un moulin, un meunier, un valet de meunier, qui n'entendra jamais que le bruit du cliquet, et qui aurait trouvé les plus beaux

chants. Rameau ! au moulin, au moulin, c'est là ta place.

MOI. — A quoi que ce soit que l'homme s'applique, la nature l'y destinait.

LUI. — Elle fait d'étranges bévues. Pour moi, je ne vois pas de cette hauteur où tout se confond : l'homme qui émonde un arbre avec des ciseaux, la chenille qui en ronge la feuille, et d'où l'on ne voit que deux insectes différents, chacun a son devoir. Perchez-vous sur l'épicycle de Mercure et de là distribuez, si cela vous convient, et à l'imitation de Réaumur, lui, la classe des mouches en couturières, arpenteuses, faucheuses ; vous, l'espèce des hommes, en hommes menuisiers, charpentiers, couvreurs, danseurs, chanteurs, c'est votre affaire ; je ne m'en mêle pas. Je suis dans ce monde et j'y reste. Mais s'il est dans la nature d'avoir appétit, car c'est toujours à l'appétit que j'en reviens, à la sensation qui m'est toujours présente, je trouve qu'il n'est pas du bon ordre de n'avoir pas toujours de quoi manger. Quelle diable d'économie ! Des hommes qui regorgent de tout tandis que d'autres, qui ont un estomac importun comme eux, une faim renaissante comme eux, n'ont pas de quoi mettre sous la dent. Le pis c'est la posture contrainte où nous tient le besoin. L'homme nécessiteux ne marche pas comme un autre, il saute, il rampe, il se tortille, il se traîne, il passe sa vie à prendre et à exécuter des positions.

MOI. — Qu'est-ce que des positions ?

LUI. — Allez le demander à Noverre. Le monde en offre bien plus que son art n'en peut imiter.

MOI. — Et vous voilà aussi, pour me servir de votre expression, ou de celle de Montaigne, *perché sur l'épicycle de Mercure* et considérant les différentes pantomimes de l'espèce humaine.

LUI. — Non, non, vous dis-je, je suis trop lourd pour m'élever si haut. J'abandonne aux autres le séjour des brouillards, je vais terre à terre. Je regarde autour de moi, et je prends mes positions, ou je m'amuse des positions que je vois prendre aux autres ; je suis excellent pantomime, comme vous en allez juger.

Puis il se mit à sourire, à contrefaire l'homme admirateur, l'homme suppliant, l'homme complaisant ; il a le pied droit en avant, le gauche en arrière, le dos courbé, la tête relevée, le regard comme attaché sur d'autres yeux, la bouche béante, les bras portés vers quelque objet ; il attend un ordre, il le reçoit, il part comme un trait, il revient, il est exécuté, il en rend compte ; il est attentif à tout ; il ramasse ce qui tombe, il place un oreiller ou un tabouret sous des pieds ; il tient une soucoupe ; il approche une chaise ; il ouvre une porte, il ferme une fenêtre ; il tire les rideaux ; il observe le maître et la maîtresse ; il est immobile, les bras pendants, les jambes parallèles ; il écoute, il cherche à lire sur les visages et il ajoute : « Voilà ma pantomime, à peu près la même que celle des flatteurs, des courtisans, des valets et des gueux. »

Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galiani, les extravagances de Rabelais m'ont quelquefois fait rêver profondément. Ce sont trois magasins où je me suis pourvu de masques ridicules que je place sur les visages des plus graves personnages, et je vois Pantalon dans un prélat, un satyre dans un président, un pourceau dans un cénobite, une autruche dans un ministre, une oie dans son premier commis.

MOI. — Mais à votre compte, dis-je à mon homme, il y a bien des gueux dans ce monde-ci, et je ne connais personne qui ne sache quelques pas de votre danse.

LUI. — Vous avez raison. Il n'y a dans tout un royaume

qu'un homme qui marche, c'est le souverain ; tout le reste prend des positions.

MOI. — Le souverain ? Encore y a-t-il quelque chose à dire. Et croyez-vous qu'il ne se trouve pas de temps en temps, à côté de lui, un petit pied, un petit chignon, un petit nez qui lui fasse faire un peu de pantomime ? Quiconque a besoin d'un autre est indigent, et prend une position. Le roi prend une position devant sa maîtresse, et devant Dieu il fait son pas de pantomime. Le ministre fait le pas de courtisan, de flatteur, de valet et de gueux devant son roi. La foule des ambitieux danse vos positions, en cent manières plus viles les unes que les autres, devant le ministre. L'abbé de condition, en rabat et en manteau long au moins une fois la semaine, devant le dépositaire de la feuille des bénéfices. Ma foi, ce que vous appelez la pantomime des gueux est le grand branle de la terre; chacun a sa petite Hus et son Bertin.

LUI. — Cela me console.

Mais tandis que je parlais, il contrefaisait à mourir de rire les positions des personnages que je nommais. Par exemple, pour le petit abbé, il tenait son chapeau sous le bras et son bréviaire de la main gauche ; de la droite il relevait la queue de son manteau, il s'avançait la tête un peu penchée sur l'épaule, les yeux baissés, imitant si parfaitement l'hypocrite que je crus voir l'auteur des *Réfutations* devant l'évêque d'Orléans. Aux flatteurs, aux ambitieux, il était ventre à terre ; c'était Bouret au contrôle général.

MOI. — Cela est supérieurement exécuté ; mais il y a pourtant un être dispensé de la pantomime. C'est le philosophe qui n'a rien et qui ne demande rien.

LUI. — Et où est cet animal-là ? S'il n'a rien, il souffre ; s'il ne sollicite rien, il n'obtiendra rien... et il souffrira toujours.

MOI. — Non ; Diogène se moquait des besoins.

LUI. — Mais il faut être vêtu.

MOI. — Non, il allait tout nu.

LUI. — Quelquefois il faisait froid dans Athènes.

MOI. — Moins qu'ici.

LUI. — On y mangeait.

MOI. — Sans doute.

LUI. — Aux dépens de qui ?

MOI. — De la nature. A qui s'adresse le sauvage ? à la terre, aux animaux, aux poissons, aux arbres, aux herbes, aux racines, aux ruisseaux.

LUI. — Mauvaise table.

MOI. — Elle est grande.

LUI. — Mais mal servie.

MOI. — C'est pourtant celle qu'on dessert pour couvrir les nôtres.

LUI. — Mais vous conviendrez que l'industrie de nos cuisiniers, pâtissiers, rôtisseurs, traiteurs, confiseurs, y met un peu du sien. Avec la diète austère de votre Diogène, il ne devait pas avoir des organes fort indociles.

MOI. — Vous vous trompez, l'habit du cynique était, autrefois, notre habit monastique, avec la même vertu. Les cyniques étaient les carmes et les cordeliers d'Athènes.

LUI. — Je vous y prends. Diogène a donc aussi dansé la pantomime, si ce n'est devant Périclès, du moins devant Laïs et Phryné ?

MOI. — Vous vous trompez encore ; les autres achetaient bien cher la courtisane qui se livrait à lui pour le plaisir.

LUI. — Mais, s'il arrivait que la courtisane fût occupée et le cynique pressé...

MOI. — Il rentrait dans son tonneau et se passait d'elle.

LUI. — Et vous me conseilleriez de l'imiter ?

MOI. — Je veux mourir si cela ne vaudrait pas mieux que de ramper, de s'avilir et de se prostituer.

LUI. — Mais il me faut un bon lit, une bonne table, un vêtement frais en été, du repos, de l'argent, et beaucoup d'autres choses, que je préfère devoir à la bienveillance, plutôt que de les acquérir par le travail.

MOI. — C'est que vous êtes un fainéant, un gourmand, un lâche, une âme de boue.

LUI. — Je crois vous l'avoir dit.

MOI. — Les choses de la vie ont un prix sans doute, mais vous ignorez celui du sacrifice que vous faites pour les obtenir. Vous dansez, vous avez dansé et vous continuerez de danser la vile pantomime.

LUI. — Il est vrai ; mais il m'en a peu coûté et il ne m'en coûtera plus rien pour cela ; et c'est par cette raison que je ferais mal de prendre une autre allure qui me peinerait et que je ne garderais pas ; mais je vois à ce que vous me dites là que ma pauvre petite femme était une espèce de philosophe ; elle avait du courage comme un lion : quelquefois nous manquions de pain et nous étions sans le sou ; nous avions vendu presque toutes nos nippes. Je m'étais jeté sur le pied de notre lit, là je me creusais à chercher quelqu'un qui me prêtât un écu que je ne lui rendrais pas. Elle, gaie comme un pinson, se mettait à son clavecin, chantait et s'accompagnait ; c'était un gosier de rossignol, je regrette que vous ne l'ayez pas entendue. Quand j'étais de quelque concert je l'emmenais avec moi ; chemin faisant, je lui disais : « Allons, madame, faites-vous admirer, déployez votre talent et vos charmes, enlevez, renversez... » Nous arrivions ; elle chantait, elle enlevait, elle renversait. Hélas ! je l'ai perdue, la pauvre petite ! Outre son talent, c'est qu'elle avait une bouche à recevoir à peine le petit doigt ; des dents, une rangée de perles ; des yeux,

des pieds, une peau, des joues, des tétons! des jambes de cerf, des cuisses et des fesses à modeler. Elle aurait eu tôt ou tard le fermier général au moins. C'était une démarche, une croupe, ah! Dieu, quelle croupe!

Puis le voilà qui se met à contrefaire la démarche de sa femme. Il allait à petits pas, il portait sa tête au vent, il jouait de l'éventail, il se démenait de la croupe ; c'était la charge de nos petites coquettes la plus plaisante et la plus ridicule.

Puis, reprenant la suite de son discours, il ajoutait : « Je la promenais partout, aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Boulevards. Il était impossible qu'elle me demeurât. Quand elle traversait la rue, le matin, en cheveux, et en pet-en-l'air, vous vous seriez arrêté pour la voir, et vous l'auriez embrassée entre quatre doigts sans la serrer. Ceux qui la suivaient, qui la regardaient trotter avec ses petits pieds, et qui mesuraient cette large croupe dont les jupons légers dessinaient la forme, doublaient le pas; elle les laissait arriver, puis elle détournait prestement sur eux ses deux grands yeux noirs et brillants qui les arrêtaient tout court ; c'est que l'endroit de la médaille ne déparait pas le revers. Mais, hélas! je l'ai perdue, et toutes mes espérances de fortune se sont évanouies avec elle. Je ne l'avais prise que pour cela, je lui avais confié mes projets, et elle avait trop de sagacité pour n'en pas concevoir la certitude, et trop de jugement pour ne les pas approuver. »

Et puis le voilà qui sanglote et qui pleure en disant: « Non, non, je ne m'en consolerai jamais. Depuis j'ai pris le rabat et la calotte.

MOI. — De douleur ?

LUI. — Si vous voulez. Mais le vrai, pour avoir mon écuelle sur ma tête... Mais voyez un peu l'heure qu'il est, car il faut que j'aille à l'Opéra.

MOI. — Qu'est-ce qu'on donne ?

LUI. — Le Dauvergne. Il y a d'assez belles choses dans la musique, c'est dommage qu'il ne les ait pas dites le premier. Parmi ces morts, il y en a toujours qui désolent les vivants. Que voulez-vous ? *Quisque suos non patimur manes.* Mais il est cinq heures et demie, j'entends la cloche qui sonne les vêpres de l'abbé de Canaye et les miennes. Adieu, monsieur le philosophe, n'est-il pas vrai que je suis toujours le même ?

MOI. — Hélas ! oui, malheureusement.

LUI. — Que j'aie ce malheur-là encore seulement une quarantaine d'années : rira bien qui rira le dernier. »

LA RELIGIEUSE

—

[Le marquis de Croismare s'étant confiné depuis deux ans dans ses terres, ses amis formèrent le projet de le décider à abandonner sa retraite. Mme d'Epinay, Grimm et Diderot imaginèrent ce roman qui devait inspirer au généreux et sensible Croismare le désir de retrouver ses amis pour secourir avec leur appui une jeune fille malheureuse. Diderot écrivit la *Religieuse* en 1760, chez Mme d'Epinay, à la Chevrette. Croismare prit un intérêt si vif aux épreuves subies par l'héroïne du roman que ses amis furent obligés de la faire mourir pour mettre une fin aux démarches qu'il entreprenait. Il ne se douta jamais qu'il avait été victime de ce que Grimm appela dix ans plus tard *un horrible complot.*]

La réponse de M. le marquis de Croismare, s'il m'en fait une, me fournira les premières lignes de ce récit. Avant que de lui écrire, j'ai voulu le connaître. C'est un homme du monde, il s'est illustré au service ; il est âgé, il a été marié ; il a une fille et deux fils qu'il aime et dont il est chéri. Il a de la naissance, des lumières, de l'esprit, de la gaieté, du goût pour les beaux-arts, et surtout de l'originalité. On m'a fait l'éloge de sa sensibilité, de son honneur et de sa probité ; et j'ai jugé par le vif intérêt qu'il a pris à mon affaire, et par tout ce qu'on

m'en a dit que je ne m'étais point compromise en m'adressant à lui : mais il n'est pas à présumer qu'il se détermine à changer mon sort sans savoir qui je suis, et c'est ce motif qui me résout à vaincre mon amour-propre et ma répugnance, en entreprenant ces mémoires, où je peins une partie de mes malheurs, sans talent et sans art, avec la naïveté d'un enfant de mon âge et la franchise de mon caractère. Comme mon protecteur pourrait exiger, ou que peut-être la fantaisie me prendrait de les achever dans un temps où des faits éloignés auraient cessé d'être présents à ma mémoire, j'ai pensé que l'abrégé qui les termine, et la profonde impression qui m'en restera tant que je vivrai, suffiraient pour me les rappeler avec exactitude.

Mon père était avocat. Il avait épousé ma mère dans un âge assez avancé ; il en eut trois filles. Il avait plus de fortune qu'il n'en fallait pour les établir solidement ; mais pour cela il fallait au moins que sa tendresse fût également partagée ; et il s'en manque bien que j'en puisse faire cet éloge. Certainement je valais mieux que mes sœurs par les agréments de l'esprit et de la figure, le caractère et les talents ; et il semblait que mes parents en fussent affligés. Ce que la nature et l'application m'avaient accordé d'avantages sur elles devenant pour moi une source de chagrins, afin d'être aimée, chérie, fêtée, excusée toujours comme elles l'étaient, dès mes plus jeunes ans j'ai désiré de leur ressembler. S'il arrivait qu'on dît à ma mère : « Vous avez des enfants charmants... » jamais cela ne s'entendait de moi. J'étais quelquefois bien vengée de cette injustice ; mais les louanges que j'avais reçues me coûtaient si cher, quand nous étions seules, que j'aurais autant aimé de l'indifférence ou même des injures ; plus les étrangers m'avaient marqué de prédilection, plus on avait d'humeur lors-

qu'ils étaient sortis. O combien j'ai pleuré de fois de n'être pas née laide, bête, sotte, orgueilleuse; en un mot, avec tous les travers qui leur réussissaient auprès de nos parents! Je me suis demandé d'où venait cette bizarrerie, dans un père, une mère d'ailleurs honnêtes, justes et pieux. Vous l'avouerai-je,monsieur ? Quelques discours échappés à mon père dans sa colère,car il était violent; quelques circonstances rassemblées à différents intervalles, des mots de voisins, des propos de valets, m'en ont fait soupçonner une raison qui les excuserait un peu. Peut-être mon père avait-il quelque incertitude sur ma naissance ; peut-être rappelais-je à ma mère une faute qu'elle avait commise, et l'ingratitude d'un homme qu'elle avait trop écouté ; que sais-je ? Mais quand ces soupçons seraient mal fondés,que risquerais-je à vous les confier ? Vous brûlerez cet écrit, et je vous promets de brûler vos réponses.

Comme nous étions venues au monde à peu de distance les unes des autres,nous devînmes grandes toutes les trois ensemble.Il se présenta des partis.Ma sœur aînée fut recherchée par un jeune homme charmant ; bientôt je m'aperçus qu'il me distinguait, et je devinai qu'elle ne serait incessamment que le prétexte de ses assiduités. Je pressentis tout ce que cette préférence pouvait m'attirer de chagrins; et j'en avertis ma mère. C'est peut-être la seule chose que j'aie faite en ma vie qui lui ait été agréable,et voici comment j'en fus récompensée. Quatre jours après, ou du moins à peu de jours, on me dit qu'on avait arrêté ma place dans un couvent ; et dès le lendemain j'y fus conduite. J'étais si mal à la maison, que cet événement ne m'affligea point ; et j'allai à Sainte-Marie, c'est mon premier couvent, avec beaucoup de gaieté. Cependant l'amant de ma sœur, ne me voyant plus, m'oublia, et devint son époux. Il s'appelle M. K** ;

il est notaire, et demeure à Corbeil, où il fait le plus mauvais ménage. Ma seconde sœur fut mariée à un M. Bauchon, marchand de soieries à Paris, rue Quincampoix, et vit assez bien avec lui.

Mes deux sœurs établies, je crus qu'on penserait à moi, et que je ne tarderais pas à sortir du couvent. J'avais alors seize ans et demi. On avait fait des dots considérables à mes sœurs, je me promettais un sort égal au leur: et ma tête s'était remplie de projets séduisants lorsqu'on me fit demander au parloir. C'était le père Séraphin, directeur de ma mère; il avait été aussi le mien; ainsi il n'eut pas d'embarras à m'expliquer le motif de sa visite : il s'agissait de m'engager à prendre l'habit. Je me récriai sur cette étrange proposition ; et je lui déclarai nettement que je ne me sentais aucun goût pour l'état religieux. « Tant pis, me dit-il, car vos parents se sont dépouillés pour vos sœurs, et je ne vois plus ce qu'ils pourraient pour vous dans la situation étroite où ils se sont réduits. Réfléchissez-y, mademoiselle ; il faut ou entrer pour toujours dans cette maison, ou s'en aller dans quelque couvent de province où l'on vous recevra pour une modique pension, et d'où vous ne sortirez qu'à la mort de vos parents, qui peut se fait attendre encore longtemps.. » Je me plaignis avec amertume, et je versai un torrent de larmes. La supérieure était prévenue ; elle m'attendait au retour du parloir. J'étais dans un désordre qui ne se peut expliquer.

Elle laissa passer le torrent; elle attendit le moment de la tranquillité. Je lui expliquai plus clairement ce qu'on venait de m'annoncer. Elle parut avoir pitié de moi ; elle me plaignit ; elle m'encouragea à ne point embrasser un état pour lequel je n'avais aucun goût ; elle me promit de prier, de remontrer, de solliciter. Oh ! monsieur, combien ces supérieures de couvent sont artifi-

cieuses ! vous n'en avez point d'idée. Elle écrivit en effet. Elle n'ignorait pas les réponses qu'on lui ferait ; elle me les communiqua ; et ce n'est qu'après bien du temps que j'ai appris à douter de sa bonne foi. Cependant le terme qu'on avait mis à ma résolution arriva, elle vint m'en instruire avec la tristesse la mieux étudiée. D'abord elle demeura sans parler, ensuite elle me jeta quelques mots de commisération, d'après lesquels je compris le reste. Ce fut encore une scène de désespoir ; je n'en aurai guère d'autres à vous peindre. Savoir se contenir est leur grand art.

J'oubliais de vous dire que je vis mon père et ma mère, que je n'épargnai rien pour les toucher, et que je les trouvai inflexibles.

Ce fut un M. l'abbé Blin, docteur de Sorbonne, qui m'exhorta, et M. l'évêque d'Alep qui me donna l'habit. Cette cérémonie n'est pas gaie par elle-même : ce jour-là elle fut des plus tristes. Quoique les religieuses s'empressassent autour de moi pour me soutenir, vingt fois je sentis mes genoux se dérober, et je me vis prête à tomber sur les marches de l'autel. Je n'entendais rien, je ne voyais rien, j'étais stupide ; on me menait, et j'allais ; on m'interrogeait, et l'on répondait pour moi. Cependant cette cruelle cérémonie prit fin ; tout le monde se retira, et je restai au milieu du troupeau auquel on venait de m'associer. Mes compagnes m'ont entourée ; elles m'embrassent, et se disent : « Mais voyez donc, ma sœur, comme elle est belle ! comme ce voile noir relève la blancheur de son teint ! comme ce bandeau lui sied ! comme il lui arrondit le visage ! comme il étend ses joues ! comme cet habit fait valoir sa taille et ses bras !... » Je les écoutais à peine ; j'étais désolée ; cependant, il faut que j'en convienne, quand je fus seule dans ma cellule, je me ressouvins de leurs flatteries ; je

ne pus m'empêcher de les vérifier à mon petit miroir ; et il me sembla qu'elles n'étaient pas tout à fait déplacées. Il y a des honneurs attachés à ce jour ; on les exagéra pour moi : mais j'y fus peu sensible ; et l'on affecta de croire le contraire et de me le dire, quoiqu'il fût clair qu'il n'en était rien. Le soir, au sortir de la prière, la supérieure se rendit dans ma cellule. « En vérité, me dit-elle, après m'avoir un peu considérée, je ne sais pourquoi vous avez tant de répugnance pour cet habit; il vous fait à merveille, et vous êtes charmante ; sœur Suzanne est une très-belle religieuse, on vous en aimera davantage. Çà, voyons un peu, marchez. Vous ne vous tenez pas assez droite ; il ne faut pas être courbée comme cela... » Elle me composa la tête, les pieds, les mains, la taille, les bras; ce fut presque une leçon de Marcel (1) sur les grâces monastiques : car chaque état a les siennes.

Je ne vous ferai pas le détail de mon noviciat; si l'on observait toute son austérité, on n'y résisterait pas ; mais c'est le temps le plus doux de la vie monastique. Alors je devins rêveuse, je sentis mes répugnances se réveiller et s'accroître. Je les allais confier à la supérieure, ou à notre mère des novices.

Ces femmes se vengent bien de l'ennui que vous leur portez : car il ne faut pas croire qu'elles s'amusent du rôle hypocrite qu'elles jouent, et des sottises qu'elles sont forcées de vous répéter ; cela devient à la fin si usé et si maussade pour elles; mais elles s'y déterminent, et cela pour un millier d'écus qu'il en revient à leur maison. Voilà l'objet important pour lequel elles mentent toute leur vie, et préparent à de jeunes innocentes un désespoir de quarante, de cinquante années, et peut-être un

(1) Célèbre maître de danse de l'époque.

malheur éternel ; car il est sûr, monsieur, que, sur cent religieuses qui meurent avant cinquante ans, il y en a cent tout juste de damnées, sans compter celles qui deviennent folles, stupides ou furieuses en attendant.

Il arriva un jour qu'il s'en échappa une de ces dernières de la cellule où on la tenait renfermée. Je la vis. Voilà l'époque de mon bonheur ou de mon malheur, selon, monsieur, la manière dont vous en userez avec moi. Je n'ai jamais rien vu de si hideux. Elle était échevelée et presque sans vêtement ; elle traînait des chaînes de fer ; ses yeux étaient égarés ; elle s'arrachait les cheveux ; elle se frappait la poitrine avec les poings, elle courait, elle hurlait ; elle se chargeait elle-même, et les autres, des plus terribles imprécations ; elle cherchait une fenêtre pour s'y précipiter. La frayeur me saisit, je tremblai de tous mes membres. je vis mon sort dans celui de cette infortunée. Cependant le jour fut pris pour ma profession ; on ne négligea rien pour obtenir mon consentement; mais, quand on vit qu'il était inutile de le solliciter, on prit le parti de s'en passer.

Oh, monsieur ! quelle nuit que celle qui précéda ! Je ne me couchai point; j'étais assise sur mon lit ; j'appelais Dieu à mon secours ; j'élevais mes mains au ciel, je le prenais à témoin de la violence qu'on me faisait; je me représentais mon rôle au pied des autels, une jeune fille protestant à haute voix contre une action à laquelle elle paraît avoir consenti, le scandale des assistants, le désespoir des religieuses, la fureur de mes parents. « O Dieu ! que vais-je devenir ?... » En prononçant ces mots il me prit une défaillance générale, je tombai évanouie sur mon traversin ; un frisson dans lequel mes genoux se battaient et mes dents se frappaient avec bruit, succéda à cette défaillance ; à ce frisson une cha-

leur terrible : mon esprit se troubla. Je ne me souviens ni de m'être déshabillée, ni d'être sortie de ma cellule ; cependant on me trouva nue en chemise, étendue par terre à la porte de la supérieure, sans mouvement et presque sans vie. J'ai appris ces choses depuis. Le matin je me trouvai dans ma cellule, mon lit environné de la supérieure. de la mère des novices, et de celles qu'on appelle les assistantes. J'étais fort abattue ; on me fit quelques questions ; on vit par mes réponses que je n'avais aucune connaissance de ce qui s'était passé ; et l'on ne m'en parla pas. On me demanda comment je me portais, si je persistais dans ma sainte résolution, et si je me sentais en état de supporter la fatigue du jour. Je répondis que oui ; et, contre leur attente, rien ne fut dérangé.

On avait tout disposé dès la veille. On sonna les cloches pour apprendre à tout le monde qu'on allait faire une malheureuse. Le cœur me battit encore. On vint me parer ; ce jour est un jour de toilette ; à présent que je me rappelle toutes ces cérémonies, il me semble qu'elles avaient quelque chose de solennel et de bien touchant pour une jeune innocente que son penchant n'entraînerait point ailleurs. On me conduisit à l'église ; on célébra la sainte messe : le bon vicaire, qui me soupçonnait une résignation que je n'avais point, me fit un long sermon où il n'y avait pas un mot qui ne fût à contresens ; c'était quelque chose de bien ridicule que tout ce qu'il me disait de mon bonheur, de la grâce, de mon courage, de mon zèle, de ma ferveur et de tous les beaux sentiments qu'il me supposait. Ce contraste et de son éloge et de la démarche que j'allais faire me troubla ; j'eus des moments d'incertitude, mais qui durèrent peu. Je n'en sentis que mieux que je manquais de tout ce qu'il fallait avoir pour être une bonne religieuse.

Enfin le moment terrible arriva. Lorsqu'il fallut entrer dans le lieu où je devais prononcer le vœu de mon engagement, je ne me trouvai plus de jambes ; deux de mes compagnes me prirent sous les bras ; j'avais la tête renversée sur une d'elles, et je me traînais. Je ne sais ce qui se passait dans l'âme des assistants, mais ils voyaient une jeune victime mourante qu'on portait à l'autel, et il s'échappait de toutes parts des soupirs et des sanglots, au milieu desquels je suis bien sûre que ceux de mon père et de ma mère ne se firent point entendre. Tout le monde était debout ; il y avait de jeunes personnes montées sur des chaises, et attachées aux barreaux de la grille ; et il se faisait un profond silence, lorsque celui qui présidait à ma profession me dit : « Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous la vérité ? — Je le promets. — Est-ce bien de votre plein gré et de votre libre volonté que vous êtes ici ? » Je répondis, « non » ; mais celles qui m'accompagnaient répondirent pour moi, « oui ». « Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance ? » J'hésitai un moment : le prêtre attendit ; et je répondis : « Non, monsieur. » Il recommença : « Marie-Suzanne Simonin, promettez-vous à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance ? » Je lui répondis d'une voix plus ferme : « Non, monsieur, non. » Il s'arrêta et me dit : « Mon enfant, remettez-vous, et écoutez-moi. — Monseigneur, lui dis-je, vous me demandez si je promets à Dieu chasteté, pauvreté et obéissance ; je vous ai bien entendu, et je vous réponds que non... » Et me tournant ensuite vers les assistants, entre lesquels il s'était élevé un assez grand murmure, je fis signe que je voulais parler ; le murmure cessa et je dis : « Messieurs, et vous surtout mon père et ma mère, je vous prends tous à témoin... » A ces mots, une des

sœurs laissa tomber le voile de la grille, et je vis qu'il était inutile de continuer. Les religieuses m'entourèrent, m'accablèrent de reproches ; je les écoutai sans mot dire. On me conduisit dans ma cellule, où l'on m'enferma sous la clef.

[Ramenée chez ses parents, elle est traitée avec dureté et sequestrée pendant six mois dans sa chambre. Puis, on lui révèle le secret de sa naissance, qu'elle avait déjà deviné. Elle n'est pas la fille de M. Simonin. Sur les nouvelles instances de sa mère, elle consent à être religieuse. On la conduit à à l'abbaye de Longchamp. La supérieure, Mme de Moni, était une femme de sens, qui connaissait le cœur humain].

Je ne puis vous en dire trop de bien ; c'est pourtant sa bonté qui m'a perdue. On eût dit que l'esprit de Dieu l'inspirait. Ses pensées, ses expressions, ses images pénétraient jusqu'au fond du cœur ; d'abord on l'écoutait ; peu à peu on était entraîné, on s'unissait à elle ; l'âme tressaillait, et l'on partageait ses transports. Son dessein n'était pas de séduire ; mais certainement c'est ce qu'elle faisait : on sortait de chez elle avec un cœur ardent, la joie et l'extase étaient peintes sur le visage ; on versait des larmes si douces ! c'était une impression qu'elle prenait elle-même, qu'elle gardait longtemps, et qu'on conservait.

[Réduite « à l'état d'automate », elle consent à prononcer ses vœux.]

Cependant les cloches sonnèrent ; je descendis. L'assemblée était peu nombreuse. Je fus prêchée bien ou mal, je n'entendis rien : on disposa de moi pendant toute cette matinée qui a été nulle dans ma vie, car je n'en ai jamais connu la durée ; je ne sais ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. On m'a sans doute interrogée, j'ai sans

doute répondu ; j'ai prononcé des vœux, mais je n'en ai nulle mémoire, et je me suis trouvée religieuse aussi innocemment que je fus faite chrétienne ; je n'ai pas plus compris à toute la cérémonie de ma profession qu'à celle de mon baptême, avec cette différence que l'une confère la grâce et que l'autre la suppose. Eh bien ! monsieur, quoique je n'aie pas réclamé à Longchamp, comme j'avais fait à Sainte-Marie, me croyez-vous plus engagée ? J'en appelle à votre jugement ; j'en appelle au jugement de Dieu. J'étais dans un état d'abattement si profond, que, quelques jours après, lorsqu'on m'annonça que j'étais de chœur, je ne sus ce qu'on voulait dire. Je demandai s'il était bien vrai que j'eusse fait profession ; je voulus voir la signature de mes vœux : il fallut joindre à ces preuves le témoignage de toute la communauté, celui de quelques étrangers qu'on avait appelés à la cérémonie. M'adressant plusieurs fois à la supérieure, je lui disais :

« Cela est donc bien vrai ?... » Et je m'attendais toujours qu'elle m'allait répondre : « Non, mon enfant, on vous trompe. »

Son assurance réitérée ne me convainquait pas, ne pouvant concevoir que dans l'intervalle d'un jour entier, aussi tumultueux, aussi varié, si plein de circonstances singulières et frappantes, je ne m'en rappelasse aucune, pas même le visage de celles qui m'avaient servie, ni celui du prêtre qui m'avait prêchée, ni de celui qui avait reçu mes vœux ; le changement de l'habit religieux en habit du monde est la seule chose dont je me ressouvienne ; depuis cet instant j'ai été ce qu'on appelle physiquement aliénée. Il a fallu des mois entiers pour me tirer de cet état ; et c'est à la longueur de cette espèce de convalescence que j'attribue l'oubli profond de ce qui s'est passé : c'est comme ceux qui ont souffert une longue

maladie, qui ont parlé avec jugement, qui ont reçu les sacrements, et qui, rendus à la santé, n'en ont aucune mémoire. J'en ai vu plusieurs exemples dans la maison ; et me suis dit à moi-même : « Voilà apparemment ce qui m'est arrivé le jour où j'ai fait profession. » Mais il reste à savoir si ces actions sont de l'homme, et s'il y est, quoiqu'il paraisse y être.

Je fis dans la même année trois pertes intéressantes : celle de mon père, ou plutôt de celui qui passait pour tel ; il était âgé, il avait beaucoup travaillé : il s'éteignit ; celle de ma supérieure et celle de ma mère.

Cette digne religieuse sentit de loin son heure approcher ; elle se condamna au silence ; elle fit porter sa bière dans sa chambre ; elle avait perdu le sommeil, et elle passait les jours et les nuits à méditer et à écrire.

A l'approche de sa mort, elle se fit habiller, elle était étendue sur son lit : on lui administra les derniers sacrements ; elle tenait un christ entre ses bras. C'était la nuit ; la lueur des flambeaux éclairait cette scène lugubre. Nous l'entourions, nous fondions en larmes, sa cellule retentissait de cris, lorsque tout à coup ses yeux brillèrent ; elle se releva brusquement, elle parla ; sa voix était presque aussi forte que dans l'état de santé ; le don qu'elle avait perdu lui revint : elle nous reprocha des larmes qui semblaient lui envier un bonheur éternel.

Mon père mourut le 5 janvier, ma supérieure sur la fin du même mois, et ma mère la seconde fête de Noël.

Ce fut la sœur Sainte-Christine qui succéda à la mère de Moni. Ah ! monsieur ! quelle différence entre l'une et l'autre ! Je vous ai dit quelle femme c'était que la première. Celle-ci avait le caractère petit, une tête étroite et brouillée de superstitions ; elle donnait dans les opinions

nouvelles; elle conférait avec des sulpiciens, des jésuites. Elle prit en aversion toutes les favorites de celle qui l'avait précédée : en un moment la maison fut pleine de troubles, de haines, de médisances, d'accusations, de calomnies et de persécutions. Il y avait au fond du jardin un puits profond ; combien de fois j'y suis allée! combien j'y ai regardé de fois ! Il y avait à côté un banc de pierre ; combien de fois je m'y suis assise, la tête appuyée sur le bord de ce puits ! Combien de fois, dans le tumulte de mes idées, me suis-je relevée brusquement et résolue à finir mes peines ! Qu'est-ce qui m'a retenue? Pourquoi préférais-je alors de pleurer, de crier à haute voix, de fouler mon voile aux pieds, de m'arracher les cheveux, et de me déchirer le visage avec les ongles ?

Je vais vous dire une chose qui vous paraîtra fort étrange peut-être, mais qui n'en est pas moins vraie, c'est que je ne doute point que mes visites fréquentes vers ce puits n'aient été remarquées, et que mes cruelles ennemies ne se soient flattées qu'un jour j'accomplirais un dessein qui bouillait au fond de mon cœur. Quand j'allais de ce côté, on affectait de s'en éloigner et de regarder ailleurs. Plusieurs fois j'ai trouvé la porte du jardin ouverte à des heures où elle devait être fermée, singulièrement les jours où l'on avait multiplié sur moi les chagrins; l'on avait poussé à bout la violence de mon caractère, et l'on me croyait l'esprit aliéné. Mais aussitôt que je crus avoir deviné que ce moyen de sortir de la vie était pour ainsi dire offert à mon désespoir, qu'on me conduisait à ce puits par la main, et que je le trouvais toujours prêt à me recevoir, je ne m'en souciai plus; mon esprit se tourna vers d'autres côtés ; je me tenais dans les corridors et mesurais la hauteur des fenêtres; le soir, en me déshabillant, j'essayais, sans y penser, la force de mes jarretières ; un autre jour, je refusais de

manger; je descendais au réfectoire, et je restais le dos appuyé contre la muraille, les mains pendantes à mes côtés, les yeux fermés, et je ne touchais pas aux mets qu'on avait servis devant moi ; je m'oubliais si parfaitement dans cet état que toutes les religieuses étaient sorties, et que je restais. On affectait alors de se retirer sans bruit, et l'on me laissait là; puis on me punissait d'avoir manqué aux exercices. Que vous dirai-je? on me dégoûta de presque tous les moyens de m'ôter la vie, parce qu'il me sembla que, loin de s'y opposer, on me les présentait. Une question, monsieur, que j'aurais à vous faire, c'est pourquoi, à travers toutes les idées funestes qui passent par la tête d'une religieuse désespérée, celle de mettre le feu à la maison ne lui vient point. Je ne l'ai point eue, ni d'autres non plus, quoi que ce soit la chose la plus facile à exécuter : il ne s'agit, un jour de grand vent, que de porter un flambeau dans un grenier, dans un bûcher, dans un corridor. Il n'y a point de couvents de brûlés ; et cependant dans ces événements les portes s'ouvrent, et sauve qui peut. Ne serait-ce pas qu'on craint le péril pour soi et pour celles qu'on aime, et qu'on dédaigne un secours qui nous est commun avec celles qu'on hait ? Cette dernière idée est bien subtile pour être vraie.

[Sœur Suzanne se décide à rédiger un mémoire pour demander la résiliation de ses vœux. Après l'avoir rapidement écrit, elle le remet pendant l'office à une jeune religieuse qui a pitié d'elle. La supérieure vient précisément de faire fouiller la cellule de sœur Suzanne, mais inutilement.]

Enfin la supérieure crut qu'il n'était possible de savoir la vérité que par moi. Elle entra un jour dans ma cellule, et me dit:

« Sœur Suzanne, vous avez des défauts; mais vous

n'avez pas celui de mentir; dites-moi donc la vérité ; qu'avez-vous fait de tout le papier que je vous ai donné ? — Madame, je vous l'ai dit. — Cela ne se peut, car vous m'en avez demandé beaucoup, et vous n'avez été qu'un moment au confessionnal. — Il est vrai. — Qu'en avez-vous donc fait ? — Ce que je vous ai dit. — Eh bien ! jurez-moi, par la sainte obéissance que vous avez vouée à Dieu, que cela est ; et malgré les apparences, je vous croirai. — Madame, il ne vous est pas permis d'exiger un serment pour une chose si légère ; et il ne m'est pas permis de le faire. Je ne saurais jurer. — Vous me trompez, sœur Suzanne, et vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. Qu'avez-vous fait du papier que je vous ai donné ? — Je vous l'ai dit. — Où est-il ? — Je ne l'ai plus. — Qu'en avez-vous fait ? — Ce que l'on fait de ces sortes d'écrits, qui sont inutiles après qu'on s'en est servi. — Jurez-moi, par la sainte obéissance, qu'il a été tout employé à écrire votre confession, et que vous ne l'avez plus. — Madame, je vous le répète, cette seconde chose n'étant pas plus importante que la première, je ne saurais jurer. — Jurez, me dit-elle, ou... — Je ne jurerai point. — Vous ne jurerez point! — Non, madame. — Vous êtes donc coupable? — Et de quoi puis-je être coupable ? — De tout; il n'y a rien dont vous ne soyez capable. Il se passe quelque chose dans votre esprit qui n'est pas bien ; vous avez des projets ; l'intérêt de la maison exige que je les connaisse, et je les connaîtrai ; c'est moi qui vous en réponds. Sœur Suzanne, dites-moi la vérité. — Je vous l'ai dite. — Je vais sortir ; craignez mon retour... je m'assieds ; je vous donne encore un moment pour vous déterminer... vos papiers, s'ils existent... — Je ne les ai plus. — Ou le serment qu'ils ne contenaient que votre confession. — Je ne saurais le faire... » Elle demeura un moment en silence, puis elle sortit

et rentra avec quatre de ses favorites; elles avaient l'air égaré et furieux. Je me jetai à leurs pieds, j'implorai leur miséricorde. Elles criaient toutes ensemble : « Point de miséricorde, madame ; ne vous laissez pas toucher : qu'elle donne ses papiers, ou qu'elle aille en paix (1)... » J'embrassais les genoux tantôt de l'une, tantôt de l'autre; je leur disais, en les nommant par leurs noms : « Sœur Sainte-Agnès, sœur Sainte-Julie, que vous ai-je fait? Pourquoi irritez-vous ma supérieure contre moi ? »

La supérieure, immobile, me regardait et me disait : « Donne tes papiers, malheureuse, ou révèle ce qu'ils contenaient. — Madame, lui disaient-elles, ne les lui demandez plus, vous êtes trop bonne; vous ne la connaissez pas; c'est une âme indocile, dont on ne peut venir à bout que par des moyens extrêmes : c'est elle qui vous y porte; tant pis pour elle. — Ma chère mère, lui dis-je, je n'ai rien fait qui puisse offenser Dieu, ni les hommes, je vous le jure. — Ce n'est pas là le serment que je veux. — Elle aura écrit contre nous, contre vous, quelque mémoire au grand-vicaire, à l'archevêque; Dieu sait comme elle aura peint l'intérieur de la maison ; on croit aisément le mal. Madame, il faut disposer de cette créature, si vous ne voulez pas qu'elle dispose de nous. » La supérieure ajouta : « Sœur Suzanne, voyez... » Je me levai brusquement, et je lui dis : « Madame ; j'ai tout vu; je sens que je me perds; mais un moment plus tôt ou plus tard ne vaut pas la peine d'y penser. Faites de moi ce qu'il vous plaira; écoutez leur fureur, consommez votre injustice... » Et à l'instant je leur tendis les bras. Ses compagnes s'en saisirent. On m'arracha mon voile ; on me dépouilla sans pudeur. On trouva sur mon sein un petit portrait de mon ancienne supérieure ;

(1) Au cachot qu'on nommait *in pace*.

on s'en saisit: je suppliai qu'on me permît de le baiser encore une fois; on me refusa. On me jeta une chemise, on m'ôta mes bas, on me couvrit d'un sac, et l'on me conduisit, la tête et les pieds nus, à travers les corridors. Je criais, j'appelais à mon secours ; mais on avait sonné la cloche pour avertir que personne ne parût. J'invoquais le ciel, j'étais à terre, et l'on me traînait. Quand j'arrivai au bas des escaliers, j'avais les pieds ensanglantés et les jambes meurtries; j'étais dans un état à toucher des âmes de bronze. Cependant l'on ouvrit avec de grosses clefs la porte d'un petit lieu souterrain, obscur, où l'on me jeta sur une natte que l'humidité avait à demi pourrie. Là, je trouvai un morceau de pain noir et une cruche d'eau avec quelques vaisseaux nécessaires et grossiers. La natte roulée par un bout formait un oreiller; il y avait, sur un bloc de pierre, une tête de mort, avec un crucifix de bois. Mon premier mouvement fut de me détruire; je portai mes mains à ma gorge ; je déchirai mon vêtement avec mes dents; je poussai des cris affreux; je hurlai comme une bête féroce ; je me frappai la tête contre les murs ; je me mis toute en sang ; je cherchai à me détruire jusqu'à ce que les forces me manquassent, ce qui ne tarda pas. C'est là que j'ai passé trois jours; je m'y croyais pour toute ma vie. Tous les matins une de mes exécutrices venait, et me disait : « Obéissez à notre supérieure, et vous sortirez d'ici. — Je n'ai rien fait, je ne sais ce qu'on me demande. »

Le troisième jour, sur les neuf heures du soir, on ouvrit la porte; c'étaient les mêmes religieuses qui m'avaient conduite. Après l'éloge des bontés de notre supérieure, elles m'annoncèrent qu'elle me faisait grâce, et qu'on allait me mettre en liberté. « C'est trop tard, leur dis-je, laissez-moi ici, je veux y mourir. » Cependant elles m'avaient relevée, et elles m'entraînaient ; on me

reconduisit dans ma cellule, où je trouvai la supérieure. « J'ai consulté Dieu sur votre sort; il a touché mon cœur : il veut que j'aie pitié de vous : et je lui obéis. Mettez-vous à genoux, et demandez-lui pardon. » Je me mis à genoux, et je dis : « Mon Dieu, je vous demande pardon des fautes que j'ai faites, comme vous le demandâtes sur la croix pour moi. — Quel orgueil ! s'écrièrent-elles ; elle se compare à Jésus-Christ, et elle nous compare aux Juifs qui l'ont crucifié. — Ne me considérez pas, leur dis-je, mais considérez-vous, et jugez. — Ce n'est pas tout, me dit la supérieure, jurez-moi, par la sainte obéissance, que vous ne parlerez jamais de ce qui s'est passé. — Ce que vous avez fait est donc bien mal, puisque vous exigez de moi par serment que j'en garderai le silence? Personne n'en saura jamais rien que votre conscience, je vous le jure. — Vous le jurez? — Oui, je vous le jure. » Cela fait, elles me dépouillèrent des vêtements qu'elles m'avaient donnés, et me laissèrent me rhabiller des miens.

J'avais pris de l'humidité; j'étais dans une circonstance critique; j'avais tout le corps meurtri; depuis plusieurs jours je n'avais pris que quelques gouttes d'eau avec un peu de pain. Je crus que cette persécution serait la dernière que j'aurais à souffrir. C'est par l'effet momentané de ces secousses violentes qui montrent combien la nature a de force dans les jeunes personnes, que je revins en très peu de temps ; et je trouvai, quand je reparus, toute la communauté persuadée que j'avais été malade.

Tout cela se passait au commencement du carême. Le temps approchait où la curiosité d'entendre appelle à Longchamp la bonne et la mauvaise compagnie de Paris. J'avais la voix très-belle; j'en avais peu perdu. C'est dans les maisons religieuses qu'on est attentif aux plus petits intérêts; on eut quelques ménagements pour

moi; je jouis d'un peu plus de liberté; les sœurs que j'instruisais au chant purent approcher de moi sans conséquence; celle à qui j'avais confié mon mémoire en était une.

La semaine sainte arriva; le concours à nos ténèbres fut nombreux. Je chantai assez bien pour exciter avec tumulte ces scandaleux applaudissements que l'on donne à vos comédiens dans leurs salles de spectacle, et qui ne devraient jamais être entendus dans les temples du Seigneur.

Je chantai, je touchai de l'orgue, je fus applaudie. O têtes folles de religieuses! je n'eus presque rien à faire pour me réconcilier avec toute la communauté; on vint au-devant de moi, la supérieure la première. Quelques personnes du monde cherchèrent à me connaître; cela cadrait trop bien avec mon projet pour m'y refuser. Je vis M. le premier président, Mme de Soubise, et une foule d'honnêtes gens, des moines, des prêtres, des militaires, des magistrats, des femmes pieuses, des femmes du monde; et parmi tout cela cette sorte d'étourdis que vous appelez des *talons rouges*, et que j'eus bientôt congédiés. Je ne cultivai de connaissances que celles qu'on ne pouvait m'objecter; j'abandonnai le reste à celles de nos religieuses qui n'étaient pas si difficiles.

J'oubliais de vous dire que la première marque de bonté qu'on me donna, ce fut de me rétablir dans ma cellule. J'eus le courage de redemander le petit portrait de notre ancienne supérieure; et l'on n'eut pas celui de me le refuser; il a repris sa place sur mon cœur, il y demeurera tant que je vivrai. Tous les matins, mon premier mouvement est d'élever mon âme à Dieu, le second est de le baiser; lorsque je veux prier et que je me sens l'âme froide, je le détache de mon cou, je le place devant moi, je le regarde, et il m'inspire. C'est

bien dommage que nous n'ayons pas connu les saints personnages dont les simulacres sont exposés à notre vénération ; ils feraient bien une autre impression sur nous ; ils ne nous laisseraient pas à leurs pieds ou devant eux aussi froids que nous y demeurons.

J'eus la réponse à mon mémoire ; elle était d'un M. Manouri ni favorable ni défavorable.

[Lorsque la supérieure est informée des démarches de sœur Suzanne, les persécutions recommencent.]

Le lendemain, après l'office, je fus encore recommandée aux prières publiques de la communauté : l'on pria en silence, et l'on dit à voix basse la même hymne que la veille. Même cérémonie le troisième jour, avec cette différence que l'on m'ordonna de me placer debout au milieu du chœur, et que l'on récita les prières pour les agonisants, les litanies des Saints, avec le refrain *ora pro eâ*. Le quatrième jour, ce fut une momerie qui marquait bien le caractère bizarre de la supérieure. A la fin de l'office, on me fit coucher dans une bière au milieu du chœur ; on plaça des chandeliers à mes côtés, avec un bénitier ; on me couvrit d'un suaire, et l'on récita l'office des morts, après lequel chaque religieuse, en sortant, me jeta de l'eau bénite, en disant : *Requiescat in pace*. Il faut entendre la langue des couvents, pour connaître l'espèce de menace contenue dans ces derniers mots. Deux religieuses relevèrent le suaire, éteignirent les cierges, et me laissèrent là, trempée jusqu'à la peau de l'eau dont elles m'avaient malicieusement arrosée. Mes habits se séchèrent sur moi ; je n'avais pas de quoi me rechanger. Cette mortification fut suivie d'une autre. La communauté s'assembla ; on me regarda comme une réprouvée, ma démarche fut traitée d'apostasie ; et l'on défendit, sous peine de désobéissance, à toutes les reli-

gieuses de me parler, de me secourir, de m'approcher, et de toucher même aux choses qui m'auraient servi. Ces ordres furent exécutés à la rigueur. Nos corridors sont étroits ; deux personnes ont, en quelques endroits, de la peine à passer de front : si j'allais, et qu'une religieuse vînt à moi, ou elle retournait sur ses pas, ou elle se collait contre le mur, tenait son voile et son vêtement, de crainte qu'il ne frottât contre le mien. Si l'on avait quelque chose à recevoir de moi, je le posais à terre. et on le prenait avec un linge ; si l'on avait quelque chose à me donner, on me le jetait. Si l'on avait eu le malheur de me toucher, l'on se croyait souillée, et l'on allait s'en confesser et s'en faire absoudre chez la supérieure. On a dit que la flatterie était vile et basse ; elle est encore bien cruelle et bien ingénieuse, lorsqu'elle se propose de plaire par les mortifications qu'elle invente. Combien de fois je me suis rappelé le mot de ma céleste supérieure de Moni : « Entre toutes ces créatures que vous voyez autour de moi, si dociles, si innocentes, si douces, eh bien ! mon enfant, il n'y en a presque pas une, non, presque pas une, dont je ne pusse faire une bête féroce ; étrange métamorphose pour laquelle la disposition est d'autant plus grande qu'on est entré plus jeune dans une cellule, et que l'on connaît moins la vie sociale : ce discours vous étonne ; Dieu vous préserve d'en éprouver la vérité. Sœur Suzanne, la bonne religieuse est celle qui apporte dans le cloître quelque grande faute à expier. »

Je fus privée de tous les emplois. A l'église, on laissait une stalle vide à chaque côté de celle que j'occupais. J'étais seule à une table au réfectoire ; on ne m'y servait pas ; j'étais obligée d'aller dans la cuisine demander ma portion ; la première fois, la sœur cuisinière me cria : « N'entrez pas, éloignez-vous... »

Je lui obéis.

« Que voulez-vous? — A manger. — A manger! vous n'êtes pas digne de vivre... »

Quelquefois je m'en retournais, et je passais la journée sans rien prendre; quelquefois j'insistais; et l'on me mettait sur le seuil des mets qu'on aurait eu honte de présenter à des animaux; je les ramassais en pleurant, et je m'en allais. Arrivais-je quelquefois à la porte du chœur la dernière, je la trouvais fermée; je m'y mettais à genoux; et là j'attendais la fin de l'office: si c'était au jardin, je m'en retournais dans ma cellule. Cependant, mes forces s'affaiblissant par le peu de nourriture, la mauvaise qualité de celle que je prenais, et plus encore par la peine que j'avais à supporter tant de marques réitérées d'inhumanité, je sentis que, si je persistais à souffrir sans me plaindre, je ne verrais jamais la fin de mon procès. Je me déterminai donc à parler à la supérieure; j'étais à moitié morte de frayeur: j'allai cependant frapper doucement à sa porte. Elle ouvrit; à ma vue, elle recula plusieurs pas en arrière, en me criant :

« Apostate, éloignez-vous! » Je m'éloignai. « Encore. » Je m'éloignai encore. « Que voulez-vous? — Puisque ni Dieu ni les hommes ne m'ont point condamnée à mourir, je veux, madame, que vous ordonniez qu'on me fasse vivre. — Vivre! me dit-elle, en me répétant le propos de la sœur cuisinière, en êtes-vous digne? — Il n'y a que Dieu qui le sache; mais je vous préviens que si l'on me refuse la nourriture, je serai forcée d'en porter mes plaintes à ceux qui m'ont acceptée sous leur protection. Je ne suis ici qu'en dépôt, jusqu'à ce que mon sort et mon état soient décidés. — Allez, me dit-elle, ne me souillez pas de vos regards; j'y pourvoirai... »

Je m'en allai; et elle ferma sa porte avec violence.

Elle donna ses ordres apparemment, mais je n'en fus guère mieux soignée; on se faisait un mérite de lui désobéir : on me jetait les mets les plus grossiers, encore les gâtait-on avec de la cendre et toutes sortes d'ordures.

Voilà la vie que j'ai menée tant que mon procès a duré. Le parloir ne me fut pas tout à fait interdit; on ne pouvait m'ôter la liberté de conférer avec mes juges ni avec mon avocat; encore celui-ci fut-il obligé d'employer plusieurs fois la menace pour obtenir de me voir.

On en vint jusqu'à me voler, me dépouiller, m'ôter mes chaises, mes couvertures et mes matelas; on ne me donnait plus de linge blanc; mes vêtements se déchiraient; j'étais presque sans bas et sans souliers. J'avais peine à obtenir de l'eau; j'ai plusieurs fois été obligée d'en aller chercher moi-même au puits, à ce puits dont je vous ai parlé. On me cassa mes vaisseaux : alors j'en étais réduite à boire l'eau que j'avais tirée, sans en pouvoir emporter. Si je passais sous des fenêtres, j'étais obligée de fuir, ou de m'exposer à recevoir les immondices des cellules. Quelques sœurs m'ont craché au visage. J'étais devenue d'une malpropreté hideuse. Comme on craignait les plaintes que je pourrais faire à nos directeurs, la confession me fut interdite.

Un jour de grande fête, c'était, je crois, le jour de l'Ascension, on embarrassa ma serrure; je ne pus aller à la messe; et j'aurais peut-être manqué à tous les autres offices, sans la visite de M. Manouri, à qui l'on dit d'abord que l'on ne savait pas ce que j'étais devenue, qu'on ne me voyait plus, et que je ne faisais aucune action de christianisme. Cependant, à force de me tourmenter, j'abattis ma serrure, et je me rendis à la porte du chœur, que je trouvai fermée, comme il arrivait

lorsque je ne venais pas des premières. J'étais couchée à terre, la tête et le dos appuyés contre un des murs, les bras croisés sur la poitrine, et le reste de mon corps étendu fermait le passage ; lorsque l'office finit, et que les religieuses se présentèrent pour sortir, la première s'arrêta tout court; les autres arrivèrent à sa suite; la supérieure se douta de ce que c'était, et dit : « Marchez sur elle, ce n'est qu'un cadavre. » Quelques-unes obéirent, et me foulèrent aux pieds; d'autres furent moins inhumaines; mais aucune n'osa me tendre la main pour me relever.

Je vivais donc entre quatre murailles nues, dans une chambre sans porte, sans chaise, debout, ou sur une paillasse, sans aucun des vaisseaux les plus nécessaires, forcée de sortir la nuit pour satisfaire aux besoins de la nature, et accusée le matin de troubler le repos de la maison, d'errer et de devenir folle. Comme ma cellule ne fermait plus, on entrait pendant la nuit en tumulte, on criait, on tirait mon lit, on cassait mes fenêtres, on me faisait toutes sortes de terreurs. Le bruit montait à l'étage au-dessus; descendait à l'étage au-dessous; et celles qui n'étaient pas du complot disaient qu'il se passait dans ma chambre des choses étranges ; qu'elles avaient entendu des voix lugubres, des cris, des cliquetis de chaînes, et que je conversais avec les revenants et les mauvais esprits; qu'il fallait que j'eusse fait un pacte; et qu'il faudrait incessamment déserter de mon corridor.

Il y a dans les communautés des têtes faibles; c'est même le grand nombre : celles-là croyaient ce qu'on leur disait, n'osaient passer devant ma porte, me voyaient dans leur imagination troublée avec une figure hideuse, faisaient le signe de la croix à ma rencontre, et s'enfuyaient en criant : « Satan, éloignez-vous de

moi ! Mon Dieu, venez à mon secours !... » Une des plus jeunes était au fond du corridor, j'allais à elle, et il n'y avait pas moyen de m'éviter ; la frayeur la plus terrible la prit. D'abord elle se tourna le visage contre le mur, marmottant d'une voix tremblante : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Jésus ! Marie.. » Cependant j'avançais ; quand elle me sentit près d'elle, elle se couvre le visage de ses deux mains de peur de me voir, s'élance de mon côté, se précipite avec violence entre mes bras, et s'écrie : « A moi ! à moi ! miséricorde ! je suis perdue ! Sœur Sainte-Suzanne, ne me faites point de mal ; sœur Sainte-Suzanne, ayez pitié de moi... » Et en disant ces mots, la voilà qui tombe renversée à moitié morte sur le carreau. On accourt à ses cris, on l'emporte ; et je ne saurais vous dire comment cette aventure fut travestie ; on en fit l'histoire la plus criminelle : on dit que le démon de l'impureté s'était emparé de moi ; on me supposa des desseins, des actions que je n'ose nommer, et des désirs bizarres auxquels on attribua le désordre évident dans lequel la jeune religieuse s'était trouvée. En vérité, je ne suis pas un homme, et je ne sais ce qu'on peut imaginer d'une femme et d'une autre femme, et moins encore d'une femme seule ; cependant comme mon lit était sans rideaux, et qu'on entrait dans ma chambre à toute heure, que vous dirai-je, monsieur ? Il faut qu'avec toute leur retenue extérieure, la modestie de leurs regards, la chasteté de leur expression, ces femmes aient le cœur bien corrompu : elles savent du moins qu'on commet seule des actions déshonnêtes, et moi je ne le sais pas ; aussi n'ai-je jamais bien compris ce dont elles m'accusaient : et elles s'exprimaient en des termes si obscurs que je n'ai jamais su ce qu'il y avait à leur répondre.

Je ne finirais point, si je voulais suivre ce détail de persécutions.

Mais voici un trait qui vous paraîtra bien plus étrange qu'aucun autre. Je ne sais si c'est méchanceté ou illusion ; c'est que, quoique je ne fisse rien qui marquât un esprit dérangé, à plus forte raison un esprit obsédé de l'esprit infernal, elles délibérèrent entre elles s'il ne fallait pas m'exorciser ; et il fut conclu, à la pluralité des voix, que j'avais renoncé à mon chrême et à mon baptême ; que le démon résidait en moi, et qu'il m'éloignait des offices divins. Une autre ajouta qu'à certaines prières je grinçais des dents et que je frémissais dans l'église ; qu'à l'élévation du Saint-Sacrement je me tordais les bras. Une autre, que je foulais le Christ aux pieds et que je ne portais plus mon rosaire (qu'on m'avait volé) ; que je proférais des blasphèmes que je n'ose vous répéter. Toutes, qu'il se passait en moi quelque chose qui n'était pas naturel, et qu'il fallait en donner avis au grand-vicaire ; ce qui fut fait.

Ce grand-vicaire était un M. Hébert, homme d'âge et d'expérience, brusque, mais juste, mais éclairé. On lui fit le détail du désordre de la maison ; et il est sûr qu'il était grand, et que, si j'en étais la cause, c'était une cause bien innocente. Vous vous doutez, sans doute, qu'on n'omit pas, dans le mémoire qui lui fut envoyé, mes courses de nuit, mes absences du chœur, le tumulte qui se passait chez moi, ce que l'une avait vu, ce qu'une autre avait entendu, mon aversion pour les choses saintes, mes blasphèmes, les actions obscènes qu'on m'imputait ; pour l'aventure de la jeune religieuse, on en fit tout ce qu'on voulut. Les accusations étaient si fortes et si multipliées qu'avec tout son bon sens M. Hébert ne put s'empêcher d'y donner en partie, et de croire qu'il y avait beaucoup de vrai. La chose lui parut assez importante, pour s'en instruire par lui-même ; il fit annoncer sa visite, et vint en effet accompagné de deux jeu-

nes ecclésiastiques qu'on avait attachés à sa personne, et qui le soulageaient dans ses pénibles fonctions.

Quelques jours auparavant, la nuit, j'entendis entrer doucement dans ma chambre. Je ne dis rien, j'attendis qu'on me parlât; et l'on m'appelait d'une voix basse et tremblante :

« Sœur Sainte-Suzanne, dormez-vous ? — Non, je ne dors pas. Qui est-ce ? — C'est moi. — Qui vous ? — Votre amie, qui se meurt de peur, et qui s'expose à se perdre, pour vous donner un conseil, peut-être inutile. Ecoutez : il y a, demain, ou après, visite du grand-vicaire : vous serez accusée; préparez-vous à vous défendre. Adieu ; ayez du courage, et que le Seigneur soit avec vous. »

Cela dit, elle s'éloigna avec la légèreté d'une ombre. Vous le voyez, il y a partout, même dans les maisons religieuses, quelques âmes compatissantes que rien n'endurcit.

Voici le moment le plus terrible de ma vie : car songez bien, monsieur, que j'ignorais absolument sous quelles couleurs on m'avait peinte aux yeux de cet ecclésiastique, et qu'il venait avec la curiosité de voir une fille possédée ou qui le contrefaisait. On crut qu'il n'y avait qu'une forte terreur qui pût me montrer dans cet état ; et voici comment on s'y prit pour me la donner.

Le jour de sa visite, dès le grand matin, la supérieure entra dans ma cellule ; elle était accompagné de trois sœurs ; l'une portait un bénitier, l'autre un crucifix, une troisième des cordes. La supérieure me dit, avec une voix forte et menaçante :

« Levez-vous... Mettez-vous à genoux, et recommandez votre âme à Dieu. — Madame, lui dis-je, avant que de vous obéir, pourrais-je vous demander ce que je vais devenir, ce que vous avez décidé de moi et ce qu'il faut

que je demande à Dieu? » Une sueur froide se répandit sur tout mon corps; je tremblais, je sentais mes genoux plier; je regardais avec effroi ses trois fatales compagnes ; elles étaient debout sur une même ligne, le visage sombre, les lèvres serrées et les yeux fermés. La frayeur avait séparé chaque mot de la question que j'avais faite. Je crus, au silence qu'on gardait, que je n'avais pas été entendue ; je recommençai les derniers mots de cette question, car je n'eus pas la force de la répéter tout entière; je dis donc avec une voix faible et qui s'éteignait : « Quelle grâce faut-il que je demande à Dieu ? » On me répondit : « Demandez-lui pardon des péchés de toute votre vie ; parlez-lui comme si vous étiez au moment de paraître devant lui. »

A ces mots, je crus qu'elles avaient tenu conseil, et qu'elles avaient résolu de se défaire de moi. J'avais bien entendu dire que cela se pratiquait quelquefois dans les couvents de certains religieux, qu'ils jugeaient, qu'ils condamnaient et qu'ils suppliciaient. Je ne croyais pas qu'on eût jamais exercé cette inhumaine juridiction dans aucun couvent de femmes ; mais il y avait tant d'autres choses que je n'avais pas devinées et qui s'y passaient ! A cette idée de mort prochaine, je voulus crier; mais ma bouche était ouverte et il n'en sortait aucun son ; j'avançais vers la supérieure des bras suppliants, et mon corps défaillant se renversait en arrière ; je tombai, mais ma chute ne fut pas dure. Je ne sais combien je restai dans cet état, mais j'en fus tirée par une fraîcheur subite qui me causa une convulsion légère, et qui m'arracha un profond soupir. J'étais traversée d'eau ; elle coulait de mes vêtements à terre ; c'était celle d'un grand bénitier qu'on m'avait répandue sur le corps ; j'étais couchée sur le côté, étendue dans cette eau, la tête appuyée contre le mur, la bouche entr'ouverte et les yeux à demi morts

et fermés ; je cherchai à les ouvrir et à regarder; mais il me sembla que j'étais enveloppée d'un air épais, à travers lequel je n'entrevoyais que des vêtements flottants,auxquels je cherchais à m'attacher sans le pouvoir. Je faisais effort du bras sur lequel je n'étais pas soutenue ; je voulais le lever, mais je le trouvais trop pesant ; mon extrême faiblesse diminua peu à peu ; je me soulevai ; je m'appuyais le dos contre le mur ; j'avais les deux mains dans l'eau, la tête penchée sur la poitrine ; et je poussais une plainte inarticulée,entrecoupée et pénible. Ces femmes me regardaient d'un air qui marquait la nécessité, l'inflexibilité, et qui m'ôtait le courage de les implorer. La supérieure dit : « Qu'on la mette debout. » On me prit sous les bras, et l'on me releva. Elle ajouta : « Puisqu'elle ne veut pas se recommander à Dieu, tant pis pour elle ; vous savez ce que vous avez à faire ; achevez. » Je crus que ces cordes qu'on avait apportées étaient destinées à m'étrangler ; je les regardai, mes yeux se remplirent de larmes. Je demandai le crucifix à baiser, on me le refusa. Je demandai les cordes à baiser, on me les présenta. Je me penchai, je pris le scapulaire de la supérieure, et je le baisai ; je dis : « Mon Dieu, ayez pitié de moi! Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Chères sœurs, tâchez ne pas me faire souffrir. » Et je présentai mon cou. Je ne saurais vous dire ce que je devins, ni ce qu'on me fit : il est sûr que ceux qu'on mène au supplice, et je m'y croyais, sont morts avant que d'être exécutés. Je me trouvai sur la paillasse qui me servait de lit, les bras liés derrière le dos,assise avec un grand christ de fer sur mes genoux...

Cependant la supérieure et ses satellites revinrent ; elles me trouvèrent plus de présence d'esprit qu'elles ne s'y attendaient et qu'elles ne m'en auraient voulu. Elles me levèrent debout ; on m'attacha mon voile sur le

visage; deux me prirent sous les bras ; une troisième me poussait par derrière, et la supérieure m'ordonnait de marcher. J'allai sans voir où j'allais, mais croyant aller au supplice ; et je disais: «Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, soutenez-moi ! Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! Mon Dieu, pardonnez-moi, si je vous ai offensé ! »

J'arrivai dans l'église. Le grand vicaire y avait célébré la messe. La communauté y était assemblée. J'oubliais de vous dire que, quand je fus à la porte, ces trois religieuses qui me conduisaient me serraient, me poussaient avec violence, semblaient se tourmenter autour de moi, et m'entraînaient, les unes par les bras, tandis que d'autres me retenaient par derrière, comme si j'avais résisté, et que j'eusse répugné à entrer dans l'église ; cependant il n'en était rien. On me conduisit vers les marches de l'autel: j'avais peine à me tenir debout ; et l'on me tirait à genoux, comme si je refusais de m'y mettre; on me tenait comme si j'avais eu le dessein de fuir. On chanta le *Veni Creator ;* on exposa le Saint-Sacrement ; on donna la bénédiction. Au moment de la bénédiction, où l'on s'incline par vénération, celles qui m'avaient saisie par le bras me courbèrent comme de force, et les autres m'appuyaient les mains sur les épaules. Je sentais ces différents mouvements ; mais il m'était impossible d'en deviner la fin ; enfin tout s'éclaircit.

Après la bénédiction, le grand vicaire se dépouilla de sa chasuble, se revêtit seulement de son aube et de son étole, et s'avança vers les marches de l'autel où j'étais à genoux ; il était entre les deux ecclésiastiques, le dos tourné à l'autel, sur lequel le Saint-Sacrement était exposé, et le visage de mon côté. Il s'approcha de moi et me dit: « Sœur Suzanne, levez-vous. » Les sœurs qui me tenaient me levèrent brusquement; d'autres m'entouraient, et me tenaient embrassée par le

milieu du corps, comme si elles eussent craint que je m'échappasse. Il ajouta : « Qu'on la délie. » On ne lui obéissait pas ; on feignait de voir de l'inconvénient ou même du péril à me laisser libre ; mais je vous ai dit que cet homme était brusque : il répéta d'une voix ferme et dure : « Qu'on la délie. » On obéit.

A peine eus-je les mains libres, que je poussai une plainte douloureuse et aiguë qui le fit pâlir ; et les religieuses hypocrites qui m'approchaient s'écartèrent comme effrayées. Il se remit ; les sœurs revinrent comme en tremblant ; je demeurais immobile, et il me dit : « Qu'avez-vous ? » Je ne lui répondis qu'en lui montrant mes deux bras ; la corde dont on me les avait garrottés m'était entrée presque entièrement dans les chairs ; et ils étaient tout violets du sang qui ne circulait plus et qui s'était extravasé ; il conçut que ma plainte venait de la doûleur subite du sang qui reprenait son cours. Il dit : « Qu'on lui lève son voile. » On l'avait cousu en différents endroits sans que je m'en aperçusse : et l'on apporta encore bien de l'embarras et de la violence à une chose qui n'en exigeait que parce qu'on y avait pourvu ; il fallait que ce prêtre me vît obsédée, possédée ou folle ; cependant à force de tirer, le fil manqua en certains endroits, le voile ou mon habit se déchirèrent en d'autres, et l'on me vit. J'ai la figure intéressante ; la profonde douleur l'avait altérée, mais ne lui avait rien ôté de son caractère ; j'ai un son de voix qui touche ; on sent que mon expression est celle de la vérité. Ces qualités réunies firent une forte impression de pitié sur les jeunes acolytes de l'archidiacre ; pour lui, il ignorait ces sentiments ; juste, mais peu sensible, il était de ceux qui sont assez malheureusement nés pour pratiquer la vertu, sans en éprouver la douceur ; ils font le bien par esprit d'ordre, comme ils raisonnent. Il prit la manche de son étole, et

me la posant sur la tête, il me dit : « Sœur Suzanne, croyez-vous en Dieu Père, Fils et Saint-Esprit ? » Je répondis : « J'y crois. — Croyez-vous en notre mère sainte Eglise? — J'y crois. — Renoncez-vous à Satan et à ses œuvres ? »

Au lieu de répondre, je fis un mouvement subit en avant, je poussai un grand cri, et le bout de son étole se sépara de ma tête. Il se troubla ; ses compagnons pâlirent; entre les sœurs, les unes s'enfuirent, et les autres, qui étaient dans leurs stalles, les quittèrent avec le plus grand tumulte. Il fit signe qu'on se rapaisât ; cependant il me regardait ; il s'attendait à quelque chose d'extraordinaire. Je le rassurai en lui disant : « Monsieur, ce n'est rien ; c'est une de ces religieuses qui m'a piquée vivement avec quelque chose de pointu »; et, levant les yeux et les mains au ciel, j'ajoutai en versant un torrent de larmes : « C'est qu'on m'a blessée au moment où vous me demandiez si je renonçais à Satan et à ses pompes, et je vois bien pourquoi... » Toutes protestèrent par la bouche de la supérieure qu'on ne m'avait pas touchée. L'archidiacre me remit le bas de son étole sur la tête ; les religieuses allaient se rapprocher ; mais il leur fit signe de s'éloigner, et il me redemanda si je renonçais à Satan et à ses œuvres ; je lui répondis fermement : « J'y renonce, j'y renonce. » Il se fit apporter un christ et me le présenta à baiser ; et je le baisai sur les pieds, mains et sur la plaie du côté.

Il me dit ensuite : « Faites un acte de foi... » et je le fis. « Faites un acte d'amour... » et je le fis. « Faites un acte d'espérance... » et je le fis. « Faites un acte de charité... » et je le fis. Je ne me souviens point en quels termes ils étaient conçus ; mais je pense qu'apparemment ils étaient pathétiques ; car j'arrachai des sanglots de quelques religieuses, les deux jeunes ecclésiastiques en

versèrent des larmes, et l'archidiacre étonné me demanda d'où j'avais tiré les prières que je venais de réciter. Je lui dis : « Du fond de mon cœur; ce sont mes pensées et mes sentiments; j'en atteste Dieu qui nous écoute partout, et qui est présent sur cet autel. »

A ces mots, il jeta un regard terrible sur la supérieure.

Le reste de cette cérémonie, où la majesté de Dieu venait d'être insultée, les choses les plus saintes profanées, et le ministre de l'Eglise bafoué, s'acheva; et les religieuses se retirèrent, excepté la supérieure, moi et les jeunes ecclésiastiques. L'archidiacre s'assit, et tirant le mémoire qu'on lui avait présenté contre moi, il le lut à haute voix, et m'interrogea sur les articles qu'il contenait.

« Pourquoi, me dit-il, ne vous confessez-vous point? — C'est qu'on m'en empêche. — Pourquoi n'approchez-vous point des sacrements ? — C'est qu'on m'en empêche. — Pourquoi n'assistez-vous ni à la messe, ni aux offices divins ? — C'est qu'on m'en empêche. » La supérieure voulut prendre la parole; il lui dit avec son ton : « Madame, taisez-vous... Pourquoi sortez-vous la nuit de votre cellule? — C'est qu'on m'a privée d'eau, de pot à l'eau et de tous les vaisseaux nécessaires aux besoins de la nature. — Pourquoi entend-on du bruit la nuit dans votre dortoir et dans votre cellule ? — C'est qu'on s'occupe à m'ôter le repos. »

La supérieure voulut encore parler; il lui dit pour la seconde fois : « Madame, je vous ai déjà dit de vous taire ; vous répondrez quand je vous interrogerai.. Qu'est-ce qu'une religieuse qu'on a arrachée de vos mains, et qu'on a trouvée renversée à terre dans le corridor? — C'est la suite de l'horreur qu'on lui avait inspirée de moi. — Est-elle votre amie ? — Non, monsieur. — N'ê-

tes-vous jamais entrée dans sa cellule ? — Jamais. — Ne lui avez-vous jamais fait rien d'indécent, soit à elle, soit à d'autres ? — Jamais. — Pourquoi vous a-t-on liée ? — Je l'ignore. — Pourquoi votre cellule ne ferme-t-elle pas ? — C'est que j'en ai brisé la serrure. — Pourquoi l'avez-vous brisée ? — Pour ouvrir la porte et assister à l'office le jour de l'Ascension. — Vous vous êtes donc montrée à l'église ce jour-là ? — Oui, monsieur... » La supérieure dit : « Monsieur, cela n'est pas vrai; toute la communauté... » Je l'interrompis : « Assurera que la porte du chœur était fermée ; qu'elles m'ont trouvée prosternée à cette porte, et que vous leur avez ordonné de marcher sur moi, ce que quelques-unes ont fait ; mais je leur pardonne et à vous, madame, de l'avoir ordonné ; je ne suis pas venue pour accuser personne, mais pour me défendre. — Pourquoi n'avez-vous ni rosaire, ni crucifix ? — C'est qu'on me les a ôtés. — Où est votre bréviaire ? — On me l'a ôté. — Comment priez-vous donc ? — Je fais ma prière de cœur et d'esprit, quoiqu'on m'ait défendu de prier. — Qui est-ce qui vous a fait cette défense ? — Madame.. — La supérieure allait encore parler. « Madame, lui dit-il, est-il vrai ou faux que vous lui ayez défendu de prier ? Dites oui ou non. — Je croyais, et j'avais raison de croire... — Il ne s'agit pas de cela; lui avez-vous défendu de prier, oui ou non ? — Je lui ai défendu, mais... » Elle allait continuer. « Mais, reprit l'archidiacre, mais... Sœur Suzanne, pourquoi êtes-vous pieds nus ? — C'est qu'on ne me fournit ni bas, ni souliers. — Pourquoi votre linge et vos vêtements sont-ils dans cet état de vétusté et de malpropreté ? — C'est qu'il y a plus de trois mois qu'on me refuse du linge, et que je suis forcée de coucher avec mes vêtements. — Pourquoi couchez-vous avec vos vêtements ? — C'est que je n'ai ni rideaux, ni matelas, ni couver-

tures, ni draps, ni linge de nuit. — Pourquoi n'en avez-vous point ? — C'est qu'on me les a ôtés. — Etes-vous nourrie ? — Je demande à l'être. — Vous ne l'êtes-donc pas ? » Je me tus ; et il ajouta : « Il est incroyable qu'on en ait usé avec vous si sévèrement, sans que vous ayez commis quelque faute qui l'ait mérité. — Ma faute est de n'être point appelée à l'état religieux, et de revenir contre des vœux que je n'ai pas faits librement. — C'est aux lois à décider cette affaire ; et de quelque manière qu'elles prononcent, il faut, en attendant, que vous remplissiez les devoirs de la vie religieuse. — Personne, monsieur, n'y est plus exact que moi. — Il faut que vous jouissiez du sort de toutes vos compagnes. — C'est tout ce que je demande. — N'avez-vous à vous plaindre de personne? — Non, monsieur, je vous l'ai dit ; je ne suis point venue pour accuser, mais pour me défendre. — Allez. — Monsieur, où faut-il que j'aille ? — Dans votre cellule. » Je fis quelques pas, puis je revins, et je me prosternai aux pieds de la supérieure et de l'archidiacre. « Eh bien, me dit-il, qu'est-ce qu'il y a? » Je lui dis, en lui montrant ma tête meurtrie en plusieurs endroits, mes pieds ensanglantés, mes bras livides et sans chair, mon vêtement sale et déchiré : « Vous voyez ! »

Je me retirai. Je trouvai le reste de la maison en alarmes ; toutes les religieuses étaient sur le seuil de leurs cellules ; elles se parlaient d'un côté du corridor à l'autre ; aussitôt que je parus, elles se retirèrent, et il se fit un long bruit de portes qui se fermaient les unes après les autres avec violence.

Je priais, lorsque l'archidiacre, ses deux compagnons et la supérieure parurent dans ma cellule. Je vous ai dit que j'étais sans tapisserie, sans chaise, sans priedieu, sans rideaux, sans matelas, sans couvertures, sans

draps, sans aucun vaisseau, sans porte qui fermât, presque sans vitre entière à mes fenêtres. Je me levai ; et l'archidiacre, s'arrêtant tout court et tournant des yeux d'indignation sur la supérieure, lui dit :

« Eh bien ! madame ? » Elle répondit : « Je l'ignorais. — Vous l'ignoriez ? vous mentez ! Avez-vous passé un jour sans entrer ici, et n'en descendiez-vous pas quand vous êtes venue ?... Sœur Suzanne, parlez : madame n'est-elle pas entrée ici aujourd'hui ? »

Je ne répondis rien ; il n'insista pas ; mais les jeunes ecclésiastiques laissant tomber leurs bras, la tête baissée et les yeux comme fixés en terre, décelaient assez leur peine et leur surprise. Ils sortirent tous ; et j'entendis l'archidiacre qui disait à la supérieure dans le corridor : « Vous êtes indigne de vos fonctions ; vous mériteriez d'être déposée. J'en porterai mes plaintes à monseigneur. Que tout ce désordre soit réparé avant que je sois sorti. » Et continuant de marcher, et branlant sa tête, il ajoutait : « Cela est horrible. Des chrétiennes ! des religieuses ! des créatures humaines ! cela est horrible ! »

Depuis ce moment je n'entendis plus parler de rien ; mais j'eus du linge, d'autres vêtements, des rideaux, des draps, des couvertures, des vaisseaux, mon bréviaire, mes livres de piété, mon rosaire, mon crucifix, des vitres, en un mot tout ce qui me rétablissait dans l'état commun des religieuses ; la liberté du parloir me fut aussi rendue, mais seulement pour mes affaires.

Elles allaient mal. M. Manouri publia un premier mémoire qui fit peu de sensation ; il y avait trop d'esprit, pas assez de pathétique, presque point de raisons.

[Un second mémoire de M. Manouri fit un peu plus d'effet, mais l'affaire fut plaidée et perdue. Sœur Suzanne reçoit la

visite de son avocat qui essaie de lui rendre quelque espérance. Mais elle s'abandonne au désespoir en sa présence.]

En cet endroit je me mis à pousser des cris ; je voulais les étouffer, mais je ne pouvais. M. Manouri, surpris de ce mouvement, me dit :

« Madame, oserais-je vous faire une question ? — Faites, monsieur. — Une douleur aussi violente n'aurait-elle pas quelque motif secret ? — Non, monsieur. Je hais la vie solitaire, je sens là que je la hais, je sens que je la haïrai toujours. Je ne saurais m'assujettir à toutes les misères qui remplissent la journée d'une recluse : c'est un tissu de puérilités que je méprise ; j'y serais faite, si j'avais pu m'y faire : j'ai cherché cent fois à m'en imposer, à me briser là-dessus ; je ne saurais. J'ai envié, j'ai demandé à Dieu l'heureuse imbécillité d'esprit de mes compagnes ; je ne l'ai point obtenue, il ne me l'accordera pas. Je fais tout mal, je dis tout de travers, le défaut de vocation perce dans toutes mes actions, on le voit ; j'insulte à tout moment à la vie monastique ; on appelle orgueil mon inaptitude ; on s'occupe à m'humilier ; les fautes et les punitions se multiplient à l'infini, et les journées se passent à mesurer des yeux la hauteur des murs. — Madame, je ne saurais les abattre, mais je puis autre chose. — Monsieur, ne tentez rien. — Il faut changer de maison, je m'en occuperai. Je viendrai vous revoir ; j'espère qu'on ne vous cèlera pas ; vous aurez incessamment de mes nouvelles. Soyez sûre que, si vous y consentez, je réussirai à vous tirer d'ici. Si l'on en usait trop sévèrement avec vous, ne me le laissez pas ignorer. »

[M. Manouri réussit à la faire transférer à Sainte-Eutrope, près d'Arpajon. Elle y est reçue par sa nouvelle supérieure.]

Cette supérieure s'appelle madame ***. Je ne saurais me refuser à l'envie de vous la peindre avant que d'aller plus loin. C'est une petite femme toute ronde, cependant prompte et vive dans ses mouvements : sa tête n'est jamais assise sur ses épaules ; il y a toujours quelque chose qui cloche dans son vêtement ; sa figure est plutôt bien que mal ; ses yeux, dont l'un, c'est le droit, est plus haut et plus grand que l'autre, sont pleins de feu et distraits : quand elle marche, elle jette ses bras en avant et en arrière. Veut-elle parler ? elle ouvre la bouche, avant que d'avoir arrangé ses idées ; aussi bégaye-t-elle un peu. Est-elle assise ? elle s'agite sur son fauteuil, comme si quelque chose l'incommodait : elle oublie toute bienséance ; elle lève sa guimpe pour se frotter la peau; elle croise les jambes ; elle vous interroge ; vous lui répondez, et elle ne vous écoute pas ; elle vous parle, et elle se perd, s'arrête tout court, ne sait plus où elle en est, se fâche, et vous appelle grosse bête, stupide, imbécile, si vous ne la remettez sur la voie : elle est tantôt familière jusqu'à tutoyer, tantôt impérieuse et fière jusqu'au dédain ; ses moments de dignité sont courts ; elle est alternativement compatissante et dure ; sa figure décomposée marque tout le décousu de son esprit et toute l'inégalité de son caractère ; aussi l'ordre et le désordre se succédaient-ils dans la maison ; il y avait des jours où tout était confondu, les pensionnaires avec les novices, les novices avec les religieuses ; où l'on courait dans les chambres les unes des autres, où l'on prenait ensemble du thé, du café, du chocolat, des liqueurs ; où l'office se faisait avec la célérité la plus indécente ; au milieu de ce tumulte, le visage de la supérieure change subitement, la cloche sonne ; on se renferme, on se retire, le silence le plus profond suit le bruit, les cris et le tumulte, et l'on croirait que tout est

mort subitement. Une religieuse alors manque-t-elle à la moindre chose ? elle la fait venir dans sa cellule, la traite avec dureté, lui ordonne de se déshabiller et de se donner vingt coups de discipline; la religieuse obéit, se déshabille, prend sa discipline, et se macère; mais à peine s'est-elle donné quelques coups, que la supérieure, devenue compatissante, lui arrache l'instrument de pénitence, se met à pleurer, dit qu'elle est bien malheureuse d'avoir à punir, lui baise le front, les yeux, la bouche, les épaules ; la caresse, la loue. « Mais, qu'elle a la peau blanche et douce ! le bel embonpoint ! le beau cou ! le beau chignon !... Sœur Sainte-Augustine, mais tu es folle d'être honteuse; laisse tomber ce linge ; je suis femme, et ta supérieure. Oh ! la belle gorge ! qu'elle est ferme ! et je souffrirais que cela fût déchiré par des pointes ? Non, non, il n'en sera rien... » Elle la baise encore, la relève, la rhabille elle-même, lui dit les choses les plus douces, la dispense des offices, et la renvoie dans sa cellule. On est très-mal avec ces femmes-là ; on ne sait jamais ce qui leur plaira ou déplaira, ce qu'il faut éviter ou faire ; il n'y a rien de réglé ; ou l'on est servi à profusion, ou l'on meurt de faim ; l'économie de la maison s'embarrasse, les remontrances sont ou mal prises ou négligées ; on est toujours trop près ou trop loin des supérieures de ce caractère ; il n'y a ni vraie distance, ni mesure ; on passe de la disgrâce à la faveur, et de la faveur à la disgrâce, sans qu'on sache pourquoi. Voulez-vous que je vous donne, dans une petite chose, un exemple général de son administration ? Deux fois l'année, elle courait de cellule en cellule, et faisait jeter par les fenêtres toutes les bouteilles de liqueur qu'elle y trouvait, et, quatre jours après, elle-même en renvoyait à la plupart de ses religieuses. Voilà celle à qui j'avais fait le vœu solennel d'obéissance ;

car nous portons nos vœux d'une maison dans une autre.

J'entrai avec elle ; elle me conduisait en me tenant embrassée par le milieu du corps. On servit une collation de fruits, de massepains et de confitures. Le grave archidiacre commença mon éloge, qu'elle interrompit par : « On a eu tort, on a eu tort, je le sais... » Le grave archidiacre voulut continuer ; et la supérieure l'interrompit par : « Comment s'en sont-elles défaites ? C'est la modestie et la douceur même, on dit qu'elle est remplie de talents... » Le grave archidiacre voulut reprendre ses derniers mots ; la supérieure l'interrompit encore, en me disant bas à l'oreille : « Je vous aime à la folie : et, quand ces pédants-là seront sortis, je ferai venir nos sœurs, et vous nous chanterez un petit air, n'est-ce pas ? »

Le premier soir, j'eus la visite de la supérieure; elle vint à mon déshabiller; ce fut elle qui m'ôta mon voile et ma guimpe, et qui me coiffa de nuit : ce fut elle qui me déshabilla. Elle me tint cent propos doux, et me fit mille caresses qui m'embarrassèrent un peu, je ne sais pas pourquoi, car je n'y entendais rien ni elle non plus ; à présent même que j'y réfléchis, qu'aurions-nous pu y entendre ? Cependant j'en parlai à mon directeur, qui traita cette familiarité, qui me paraissait innocente et qui me le paraît encore, d'un ton fort sérieux, et me défendit gravement de m'y prêter davantage. Elle me baisa le cou, les épaules, les bras; elle loua mon embonpoint et ma taille, et me mit au lit ; elle releva mes couvertures d'un et d'autre côté, me baisa les yeux, tira mes rideaux et s'en alla. J'oubliais de vous dire qu'elle supposa que j'étais fatiguée, et qu'elle me permit de rester au lit tant que je voudrais.

J'usai de sa permission; c'est, je crois, la seule bonne nuit que j'aie passée dans le cloître. Le lendemain, sur

les neuf heures, j'entendis frapper doucement à ma porte; j'étais encore couchée; je répondis, on entra; c'était une religieuse qui me dit, d'assez mauvaise humeur, qu'il était tard, et que la mère supérieure me demandait. Je me levai, je m'habillai à la hâte, et j'allai.

« Bonjour, mon enfant, me dit-elle; avez-vous bien passé la nuit? Voilà du café qui vous attend depuis une heure; je crois qu'il sera bon; dépêchez-vous de le prendre, et puis après nous causerons... »

Et tout en disant cela elle étendait un mouchoir sur la table, en déployait un autre sur moi, versait le café, et le sucrait. Les autres religieuses en faisaient autant les unes chez les autres. Tandis que je déjeunais, elle m'entretint de mes compagnes, me les peignit selon son aversion ou son goût, me fit mille amitiés, mille questions sur la maison que j'avais quittée, sur mes parents, sur les désagréments que j'avais eus; loua, blâma à sa fantaisie, n'entendit jamais ma réponse jusqu'au bout. Je ne la contredis point; elle fut contente de mon esprit, de mon jugement et de ma discrétion. Cependant il vint une religieuse, puis une autre, puis une troisième, puis une quatrième, une cinquième; on parla des oiseaux de la mère, celle-ci des tics de la sœur, celle-là de tous les petits ridicules des absentes; on se mit en gaîté. Il y avait une épinette dans un coin de la cellule, j'y posai les doigts par distraction; car, nouvelle arrivée dans la maison, et ne connaissant point celles dont on plaisantait, cela ne m'amusait guère; et quand j'aurais été plus au fait, cela ne m'aurait pas amusée davantage. Il faut trop d'esprit pour bien plaisanter; et puis, qui est-ce qui n'a point un ridicule? Tandis que l'on riait, je faisais des accords; peu à peu j'attirai l'attention. La supérieure vint à moi, et me frappant un petit coup sur l'épaule :

« Allons, Sainte-Suzanne, me dit-elle, amuse-nous; joue d'abord, et puis après tu chanteras. » Je fis ce qu'elle me disait, j'exécutai quelques pièces que j'avais dans les doigts; je préludai de fantaisie; et puis je chantai quelques versets des psaumes de Mondonville.

« Voilà qui est fort bien, me dit la supérieure; mais nous avons de la sainteté à l'église tant qu'il nous plaît : nous sommes seules; celles-ci sont mes amies, et elles seront aussi les tiennes; chante-nous quelque chose de plus gai. »

Quelques-unes des religieuses dirent : « Mais elle ne sait peut-être que cela; elle est fatiguée de son voyage; il faut la ménager; en voilà bien assez pour une fois.

— Non, non, dit la supérieure, elle s'accompagne à merveille, elle a la plus belle voix du monde (et en effet je ne l'ai pas laide; cependant plus de justesse, de douceur et de flexibilité que de force et d'étendue), je ne la tiendrai quitte qu'elle ne nous ait dit autre chose. »

J'étais un peu offensée du propos des religieuses; je répondis à la supérieure que cela n'amusait plus les sœurs.

« Mais cela m'amuse encore, moi. »

Je me doutais de cette réponse. Je chantai donc une chansonnette assez délicate; et toutes battirent des mains, me louèrent, m'embrassèrent, me caressèrent, m'en demandèrent une seconde; petites minauderies fausses, dictées par la réponse de la supérieure; il n'y en avait presque pas une là qui ne m'eût ôté ma voix et rompu les doigts, si elle l'avait pu. Celles qui n'avaient peut-être entendu de musique de leur vie s'avisèrent de jeter sur mon chant des mots aussi ridicules que déplaisants, qui ne prirent point auprès de la supérieure.

« Taisez-vous, leur dit-elle, elle joue et chante comme un ange, et je veux qu'elle vienne ici tous les jours; *j'ai su un peu de clavecin* autrefois, et je veux qu'elle m'y remette. — Ah! madame, lui dis-je, quand on a su autrefois, on n'a pas tout oublié... — Très-volontiers, cède-moi ta place... »

Elle préluda, elle joua des choses folles, bizarres, décousues comme ses idées; mais je vis, à travers tous les défauts de son exécution, qu'elle avait la main infiniment plus légère que moi. Je le lui dis, car j'aime à louer, et j'ai rarement perdu l'occasion de le faire avec vérité; cela est si doux! Les religieuses s'éclipsèrent les unes après les autres, et je restai presque seule avec la supérieure à parler musique. Elle était assise; j'étais debout; elle me prenait les mains, et elle me disait en les serrant : « Mais outre qu'elle joue bien, c'est qu'elle a les plus jolis doigts du monde; voyez donc, sœur Thérèse... » Sœur Thérèse baissait les yeux, rougissait et bégayait; cependant, que j'eusse les doigts jolis ou non, que la supérieure eût tort ou raison de l'observer, qu'est-ce que cela faisait à cette sœur? La supérieure m'embrassait par le milieu du corps; et elle trouvait que j'avais la plus jolie taille. Elle m'avait tirée à elle; elle me fit asseoir sur ses genoux; elle me relevait la tête avec les mains, et m'invitait à la regarder; elle louait mes yeux, ma bouche, mes joues, mon teint : je ne répondais rien, j'avais les yeux baissés, et je me laissais aller à toutes ces caresses comme une idiote. Sœur Thérèse était distraite, inquiète, se promenait à droite et à gauche, touchait à tout sans avoir besoin de rien, ne savait que faire de sa personne, regardait par la fenêtre, croyait avoir entendu frapper à la porte; et la supérieure lui dit :

« Sainte-Thérèse, tu peux t'en aller si tu t'ennuies.

— Madame, je ne m'ennuie pas. — C'est que j'ai mille choses à demander à cette enfant. — Je le crois. — Je veux savoir toute son histoire; comment réparerai-je les peines qu'on lui a faites, si je les ignore? Je veux qu'elle me les raconte sans rien omettre; je suis sûre que j'en aurai le cœur déchiré, et que j'en pleurerai; mais n'importe : Sainte-Suzanne, quand est-ce que je saurai tout? — Madame, quand vous l'ordonnerez. — Je t'en prierais tout à l'heure, si nous en avions le temps. Quelle heure est-il ?... » Sœur Thérèse répondit : « Madame, il est cinq heures, et les vêpres vont sonner. — Qu'elle commence toujours. — Mais, madame, vous m'aviez promis un moment de consolation avant vêpres. J'ai des pensées qui m'inquiètent; je voudrais bien ouvrir mon cœur à maman. Si je vais à l'office sans cela, je ne pourrai prier, je serai distraite. — Non, non, dit la supérieure, tu es folle avec tes idées. Je gage que je sais ce que c'est; nous en parlerons demain. — Ah ! chère mère, dit sœur Thérèse, en se jetant aux pieds de la supérieure et en fondant en larmes, que ce soit tout à l'heure. — Madame, dis-je à la supérieure, en me levant de sur ses genoux où j'étais restée, accordez à ma sœur ce qu'elle vous demande; ne laissez pas durer sa peine; je vais me retirer; j'aurai toujours le temps de satisfaire l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi; et quand vous aurez entendu ma sœur Thérèse, elle ne souffrira plus... » Je fis un mouvement vers la porte pour sortir; la supérieure me retenait d'une main; sœur Thérèse, à genoux, s'était emparée de l'autre, la baisait et pleurait; et la supérieure lui disait : « En vérité, Sainte-Thérèse, tu es bien incommode avec tes inquiétudes; je te l'ai déjà dit, cela me déplaît, cela me gêne; je ne veux pas être gênée. — Je le sais, mais je ne suis pas maîtresse de mes sentiments, je voudrais et je ne saurais... »

Cependant je m'étais retirée, et j'avais laissé avec la supérieure la jeune sœur. Je ne pus m'empêcher de la regarder à l'église ; il lui restait de l'abattement et de la tristesse ; nos yeux se rencontrèrent plusieurs fois ; et il me sembla qu'elle avait de la peine à soutenir mon regard. Pour la supérieure, elle s'était assoupie dans sa stalle.

L'office fut dépêché en un clin d'œil : le chœur n'était pas, à ce qu'il me parut, l'endroit de la maison où l'on se plaisait le plus.

[La jalousie de Sœur Thérèse lui attire les sévérités de la supérieure. Sœur Suzanne intercède en sa faveur.]

« Chère mère, si vous avez quelque bonté pour moi, pardonnez à ma sœur Thérèse ; elle a la tête perdue, elle ne sait ce qu'elle dit, elle ne sait ce qu'elle fait. — Que je lui pardonne ! Je le veux bien ; mais que me donnerez-vous ? — Ah ! chère mère, serais-je assez heureuse pour avoir quelque chose qui vous plût et qui vous apaisât ? » Elle baissa les yeux, rougit et soupira ; en vérité, c'était comme un amant. Elle me dit ensuite, en se rejetant nonchalamment sur moi, comme si elle eût défailli : « Approchez votre front, que je le baise... » Je me penchai, et elle me baisa le front. Depuis ce temps, sitôt qu'une religieuse avait fait quelque faute, j'intercédais pour elle, et j'étais sûre d'obtenir sa grâce par quelque faveur innocente ; c'était toujours un baiser ou sur le front, ou sur le cou, ou sur les yeux, ou sur les joues, ou sur la bouche, ou sur les mains, ou sur la gorge, ou sur les bras, mais plus souvent sur la bouche ; elle trouvait que j'avais l'haleine pure, les dents blanches et les lèvres fraîches et vermeilles.

En vérité, je serais bien belle, si je méritais la plus

petite partie des éloges qu'elle me donnait : si c'était mon front, il était blanc, uni et d'une forme charmante; si c'étaient mes yeux, ils étaient brillants; si c'étaient mes joues, elles étaient vermeilles et douces ; si c'étaient mes mains, elles étaient petites et potelées; si c'était ma gorge, elle était d'une fermeté de pierre et d'une forme admirable ; si c'étaient mes bras, il était impossible de les avoir mieux tournés et plus ronds ; si c'était mon cou, aucune des sœurs ne l'avait mieux fait et d'une beauté plus exquise et plus rare : que sais-je tout ce qu'elle me disait! Il y avait bien quelque chose de vrai dans ses louanges ; j'en rabattais beaucoup, mais non pas tout. Quelquefois, en me regardant de la tête aux pieds, avec un air de complaisance que je n'ai jamais vu à aucune autre femme, elle me disait :

« Non, c'est le plus grand bonheur que Dieu l'ait appelée dans la retraite ; avec cette figure-là, dans le monde, elle aurait damné autant d'hommes qu'elle en aurait vu, et elle se serait damnée avec eux. Dieu fait bien tout ce qu'il fait. »

Cependant nous nous avançions vers sa cellule ; je me disposais à la quitter; mais elle me prit par la main et me dit : « Il est trop tard pour commencer votre histoire de Sainte-Marie et de Longchamp; mais entrez, vous me donnerez une petite leçon de clavecin. »

Je la suivis. En un moment elle eut ouvert le clavecin, préparé un livre, approché une chaise ; car elle était vive. Je m'assis. Elle pensa que je pourrais avoir froid; elle détacha de dessus les chaises un coussin qu'elle posa devant moi, se baissa et me prit les deux pieds, qu'elle mit dessus ; ensuite je jouai quelques pièces de Couperin, de Rameau, de Scarlatti : cependant elle avait levé un coin de mon linge de cou, sa main était placée sur mon épaule nue, et l'extrémité de ses doigts posée sur

ma gorge. Elle soupirait ; elle paraissait oppressée, son haleine s'embarrassait ; la main qu'elle tenait sur mon épaule d'abord la pressait fortement, puis elle ne la pressait plus du tout, comme si elle eût été sans force et sans vie ; et sa tête tombait sur la mienne. En vérité, cette folle là était d'une sensibilité incroyable, et avait le goût le plus vif pour la musique ; je n'ai jamais connu personne sur qui elle eût produit des effets aussi singuliers.

Nous nous amusions ainsi d'une manière aussi simple que douce, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit avec violence ; j'en eus frayeur, et la supérieure aussi : c'était cette extravagante de Sainte-Thérèse : son vêtement était en désordre, ses yeux étaient troublés ; elle nous parcourait l'une et l'autre avec l'attention la plus bizarre ; les lèvres lui tremblaient, elle ne pouvait parler. Cependant elle revint à elle, et se jeta aux pieds de la supérieure ; je joignis ma prière à la sienne, et j'obtins encore son pardon ; mais la supérieure lui protesta, de la manière la plus ferme, que ce serait le dernier, du moins pour des fautes de cette nature, et nous sortîmes toutes deux ensemble.

En retournant dans nos cellules, je lui dis : « Chère sœur, prenez garde, vous indisposerez notre mère ; je ne vous abandonnerai pas ; mais vous userez mon crédit auprès d'elle ; et je serai désespérée de ne pouvoir plus rien ni pour vous ni pour aucune autre. Mais quelles sont vos idées ? » Point de réponse. « Que craignez-vous de moi ? » Point de réponse. « Est-ce que notre mère ne peut pas nous aimer également toutes deux ? — Non, non, me répondit-elle avec violence, cela ne se peut ; bientôt je lui répugnerai, et j'en mourrai de douleur. Ah ! pourquoi êtes-vous venue ici ? vous n'y serez pas heureuse longtemps, j'en suis sûre ; et je serai malheu-

reuse pour toujours. — Mais, lui dis-je, c'est un grand malheur, je le sais, que d'avoir perdu la bienveillance de sa supérieure; mais j'en connais un plus grand, c'est de l'avoir mérité : vous n'avez rien à vous reprocher? — Ah! plût à Dieu ! — Si vous vous accusez en vous-même de quelque faute, il faut la réparer; et le moyen le plus sûr, c'est d'en supporter patiemment la peine. — Je ne saurais ; je ne saurais ; et puis, est-ce à elle à m'en punir! — A elle, sœur Thérèse, à elle! Est-ce qu'on parle ainsi d'une supérieure ? Cela n'est pas bien ; vous vous oubliez. Je suis sûre que cette faute est plus grave qu'aucune de celles que vous vous reprochez. — Ah ! plût à Dieu ! me dit-elle encore, plût à Dieu !... » Et nous nous séparâmes : elle pour aller se désoler dans sa cellule, moi pour aller rêver dans la mienne à la bizarrerie des têtes de femmes.

Voilà l'effet de la retraite. L'homme est né pour la société; séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son cœur; des pensées extravagantes germeront dans son esprit, comme les ronces dans une terre sauvage. Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce: dans un cloître, où l'idée de nécessité se joint à celle de servitude, c'est pis encore. On sort d'une forêt, on ne sort plus d'un cloître ; on est libre dans la forêt, on est esclave dans le cloître. Il faut peut-être plus de force d'âme encore pour résister à la solitude qu'à la misère; la misère avilit, la retraite déprave. Vaut-il mieux vivre dans l'abjection que dans la folie? C'est ce que je n'oserais décider; mais il faut éviter l'une et l'autre.

Je voyais croître de jour en jour la tendresse que la supérieure avait conçue pour moi. J'étais sans cesse dans sa cellule, ou elle était dans la mienne; pour la moindre indisposition, elle m'ordonnait l'infirmerie, elle me dis-

pensait des offices, elle m'envoyait coucher de bonne heure, ou m'interdisait l'oraison du matin. Au chœur, au réfectoire, à la récréation, elle trouvait moyen de me donner des marques d'amitié; au chœur s'il se rencontrait un verset qui contînt quelque sentiment affectueux et tendre, elle le chantait en me l'adressant, ou elle me regardait s'il était chanté par une autre ; au réfectoire, elle m'envoyait toujours quelque chose de ce qu'on lui servait d'exquis ; à la récréation, elle m'embrassait par le milieu du corps, elle me disait les choses les plus douces et les plus obligeantes; on ne lui faisait aucun présent que je ne le partageasse : chocolat, sucre, café, liqueurs, tabac, linge, mouchoirs, quoi que ce fût; elle avait déparé sa cellule d'estampes, d'ustensiles, de meubles et d'une infinité de choses agréables ou commodes, pour en orner la mienne; je ne pouvais presque pas m'en absenter un moment qu'à mon retour je ne me trouvasse enrichie de quelques dons. J'allais l'en remercier chez elle, et elle en ressentait une joie qui ne peut s'exprimer ; elle m'embrassait, me caressait, me prenait sur ses genoux, m'entretenait des choses les plus secrètes de la maison, et se promettait, si je l'aimais, une vie mille fois. plus heureuse que celle qu'elle aurait passée dans le monde. Après cela elle s'arrêtait, me regardait avec des yeux attendris, et me disait:

« Sœur Suzanne, m'aimez-vous ? — Et comment ferais-je pour ne pas vous aimer ? Il faudrait que j'eusse l'âme bien ingrate. — Cela est vrai. — Vous avez tant de bonté. — Dites de goût pour vous... » Et en prononçant ces mots, elle baissait les yeux; la main dont elle me tenait embrassée me serrait plus fortement; celle qu'elle avait appuyée sur mon genou pressait davantage; elle m'attirait sur elle ; mon visage se trouvait placé sur le sien, elle soupirait, elle se renversait sur sa chaise, elle

tremblait; on eût dit qu'elle avait à me confier quelque chose, et qu'elle n'osait, elle versait des larmes, et puis elle me disait : « Ah ! sœur Suzanne, vous ne m'aimez pas! — Je ne vous aime pas, chère mère! — Non. — Et dites-moi ce qu'il faut que je fasse pour vous le prouver. — Il faudrait que vous le devinassiez. — Je cherche, je ne devine rien. »

Cependant elle avait levé son linge de cou, et avait mis une de mes mains sur sa gorge; elle se taisait, je me taisais aussi; elle paraissait goûter le plus grand plaisir. Elle m'invitait à lui baiser le front, les joues, les yeux et la bouche; et je lui obéissais : je ne crois pas qu'il y eût du mal à cela; cependant son plaisir s'accroissait; et comme je ne demandais pas mieux que d'ajouter à son bonheur d'une manière innocente, je lui baisais encore le front, les joues, les yeux et la bouche. La main qu'elle avait posée sur mon genou se promenait sur tous mes vêtements, depuis l'extrémité de mes pieds jusqu'à ma ceinture, me pressant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; elle m'exhortait en bégayant, et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses, je les redoublais; enfin il vint un moment, je ne sais si ce fut de plaisir ou de peine, où elle devint pâle comme la mort; ses yeux se fermèrent, tout son corps se tendit avec violence, ses lèvres se pressèrent d'abord, elles étaient humectées comme d'une mousse légère; puis sa bouche s'entr'ouvrit, et elle me parut mourir en poussant un profond soupir. Je me levai brusquement; je crus qu'elle se trouvait mal; je voulais sortir, appeler. Elle entr'ouvrit faiblement les yeux, et me dit d'une voix éteinte : « Innocente ! ce n'est rien; qu'allez-vous faire ? arrêtez... » Je la regardai avec des yeux hébétés, incertaine si je resterais ou si je sortirais. Elle rouvrit encore les yeux; elle ne pouvait plus parler du tout; elle me fit si-

gne d'approcher et de me replacer sur ses genoux. Je ne sais ce qui se passait en moi ; je craignais, je tremblais, le cœur me palpitait, j'avais de la peine à respirer, je me sentais troublée, oppressée, agitée, j'avais peur ; il me semblait que mes forces m'abandonnaient et que j'allais défaillir ; cependant je ne saurais dire que ce fût de la peine que je ressentisse. J'allais près d'elle ; elle me fit signe encore de la main de m'asseoir sur ses genoux ; je m'assis ; elle était comme morte, et moi comme si j'allais mourir. Nous demeurâmes assez longtemps l'une et l'autre dans cet état singulier. Si quelque religieuse fût survenue, en vérité, elle eût été bien effrayée ; elle aurait imaginé, ou que nous nous étions trouvées mal, ou que nous nous étions endormies. Cependant, cette bonne supérieure, car il est impossible d'être si sensible et de n'être pas bonne, me parut revenir à elle. Elle était toujours renversée sur sa chaise ; ses yeux étaient toujours fermés, mais son visage s'était animé des plus belles couleurs : elle prenait une de mes mains qu'elle baisait, et moi je lui disais :

— « Ah ! chère mère, vous m'avez bien fait peur... » Elle sourit doucement, sans ouvrir les yeux. « Mais est-ce que vous n'avez pas souffert ? — Non. — Je l'ai cru. — L'innocente ! ah ! la chère innocente ! qu'elle me plaît. »

En disant ces mots, elle se releva, se remit sur sa chaise, me prit à brasse-corps et me baisa sur les joues avec beaucoup de force, puis elle me dit : « Quel âge avez-vous ? — Je n'ai pas encore vingt ans. — Cela ne se conçoit pas. — Chère mère, rien n'est plus vrai. — Je veux savoir toute votre vie ; vous me la direz ? — Oui, chère mère. — Toute ? — Toute. — Mais on pourrait venir ; allons nous mettre au clavecin : vous me donnerez leçon. »

Nous y allâmes ; mais je ne sais comment cela se fit les mains me tremblaient, le papier ne me montrait qu'un amas confus de notes ; je ne pus jamais jouer. Je le lui dis, elle se mit à rire, elle prit ma place, mais ce fut pis encore ; à peine pouvait-elle soutenir ses bras. « Mon enfant, me dit-elle, je vois que tu n'es guère en état de me montrer ni moi d'apprendre ; je suis un peu fatiguée, il faut que je me repose, adieu. Demain, sans plus tarder, je veux savoir tout ce qui s'est passé dans cette chère petite âme-là ; adieu... »

Le lendemain, après l'office du matin, notre supérieure me dit : « Sainte-Suzanne, c'est aujourd'hui que j'espère savoir tout ce qui vous est arrivé ; venez... »

J'allai. Elle me fit asseoir dans son fauteuil à côté de son lit, et elle se mit sur une chaise un peu plus basse ; je la dominais un peu, parce que je suis plus grande, et que j'étais plus élevée. Elle était si proche de moi que mes deux genoux étaient entrelacés dans les siens, et elle était accoudée sur son lit. Après un petit moment de silence, je lui dis :

« Quoique je sois bien jeune, j'ai bien eu de la peine ; il y aura bientôt vingt ans que je suis au monde, et vingt ans que je souffre. Je ne sais si je pourrai vous dire tout, et si vous aurez le cœur de l'entendre ; peines chez mes parents, peines au couvent de Sainte-Marie, peines au couvent de Longchamp, peines partout ; chère mère, par où voulez-vous que je commence ? — Par les premières. — Mais, lui dis-je, chère mère, cela sera bien long et bien triste, et je ne voudrais pas vous attrister si longtemps. — Ne crains rien ; j'aime à pleurer : c'est un état délicieux pour une âme tendre, que celui de verser des larmes. Tu dois aimer à pleurer aussi ; tu essuieras mes larmes, j'essuierai les tiennes, et peut-être nous serons heureuses au milieu du récit de tes souffran-

ces ; qui sait jusqu'où l'attendrissement peut nous mener ?... »

Et en prononçant ces derniers mots, elle me regarda de bas en haut avec des yeux déjà humides ; elle me prit les deux mains ; elle s'approcha de moi plus près encore, en sorte qu'elle me touchait et que je la touchais. « Raconte, mon enfant, dit-elle ; j'attends, je me sens les dispositions les plus pressantes à m'attendrir ; je ne pense pas avoir eu de ma vie un jour plus compatissant et plus affectueux... »

Je commençai donc mon récit à peu près comme je viens de vous l'écrire. Je ne saurais vous dire l'effet qu'il produisit sur elle, les soupirs qu'elle poussa, les pleurs qu'elle versa, les marques d'indignation qu'elle donna contre mes cruels parents, contre les filles affreuses de Sainte-Marie, contre celles de Longchamp ; je serais bien fâchée qu'il leur arrivât la plus petite partie des maux qu'elle leur souhaita ; je ne voudrais pas avoir arraché un cheveu de la tête de mon plus cruel ennemi. De temps en temps elle m'interronpait, elle se levait, elle se promenait, puis elle se rasseyait à sa place ; d'autres fois elle levait les mains et les yeux au ciel, et puis elle cachait sa tête entre mes genoux. Quand je lui parlai de ma scène du cachot, de celle de mon exorcisme, de mon amende honorable, elle poussa presque des cris ; quand je fus à la fin, je me tus, et elle resta pendant quelque temps le corps penché sur son lit, le visage caché dans sa couverture et les bras étendus au-dessus de sa tête ; et moi, je lui disais :

« Chère mère, je vous en avais prévenue, mais c'est vous qui l'avez voulu... » Et elle ne me répondait que par ces mots : « Les méchantes créatures ! les horribles créatures ! Il n'y a que dans les couvents où l'humanité puisse s'éteindre à ce point. Lorsque la haine vient à

s'unir à la mauvaise humeur habituelle, on ne sait plus où les choses seront portées. Heureusement je suis douce ; j'aime toutes mes religieuses ; elles ont pris les unes plus, les autres moins de mon caractère, et toutes elles s'aiment entre elles. Mais comment cette faible santé a-t-elle pu résister à tant de tourments ? Comment tous ces petits membres n'ont-ils pas été brisés ? Comment toute cette machine délicate n'a-t-elle pas été détruite ? Comment l'éclat de ces yeux ne s'est-il pas éteint dans les larmes ? Les cruelles ! serrer ces bras avec des cordes !... » Et elle me prenait les bras, et elle les baisait. « Noyer de larmes ces yeux !... » Et elle les baisait. « Arracher la plainte et le gémissement de cette bouche. » Et elle la baisait. « Condamner ce visage charmant et serein à se couvrir sans cesse des nuages de la tristesse !... » Et elle le baisait. « Faner les roses de ces joues !... » Et elle les flattait de la main et les baisait. « Déparer cette tête ! arracher ces cheveux ! charger ce front de souci !... » Et elle baisait ma tête, mon front, mes cheveux... « Oser entourer ce cou d'une corde, et déchirer ces épaules avec des pointes aiguës !... » Et elle écartait mon linge de cou et de tête ; elle entr'ouvrait le haut de ma robe ; mes cheveux tombaient épars sur mes épaules découvertes ; ma poitrine était à demi nue, et ses baisers se répandaient sur mon cou, sur mes épaules découvertes et sur ma poitrine à demi nue.

Je m'aperçus alors, au tremblement qui la saisissait, au trouble de son discours, à l'égarement de ses yeux et de ses mains, à son genou qui se pressait entre les miens, à l'ardeur dont elle me serrait et à la violence dont ses bras m'enlaçaient, que sa maladie ne tarderait pas à la prendre. Je ne sais ce qui se passait en moi ; mais j'étais saisie d'une frayeur, d'un tremblement et d'une défaillance qui me vérifiaient le soupçon que

j'avais eu que son mal était contagieux. Je lui dis : « Chère mère, voyez dans quel désordre vous m'avez mise ! si l'on venait... — Reste, reste, me dit-elle d'une voix oppressée ; on ne viendra pas... » Cependant je faisais effort pour me lever et m'arracher d'elle, et je lui disais : « Chère mère, prenez garde, voilà votre mal qui va vous prendre. Souffrez que je m'éloigne... » Je voulais m'éloigner ; je le voulais, cela est sûr ; mais je ne le pouvais pas. Je ne me sentais aucune force, mes genoux se dérobaient sous moi. Elle était assise, j'étais debout, elle m'attirait, je craignis de tomber sur elle et de la blesser ; je m'assis sur le bord de son lit et je lui dis : « Chère mère, je ne sais ce que j'ai, je me trouve mal. — Et moi aussi, me dit-elle ; mais repose-toi un moment, cela passera, ce ne sera rien... »

En effet, ma supérieure reprit du calme, et moi aussi. Nous étions l'une et l'autre abattues ; moi, la tête penchée sur son oreiller ; elle, la tête posée sur un de mes genoux, le front placé sur une de mes mains. Nous restâmes quelques moments dans cet état ; je ne sais ce qu'elle pensait ; pour moi, je ne pensais à rien, je ne le pouvais, j'étais d'une faiblesse qui m'occupait tout entière. Nous gardions le silence, lorsque la supérieure le rompit la première ; elle me dit : « Suzanne, il m'a paru par ce que vous m'avez dit de votre première supérieure qu'elle vous était fort chère. — Beaucoup. — Elle ne vous aimait pas mieux que moi, mais elle était mieux aimée de vous... Vous ne me répondez pas ? — J'étais malheureuse, elle adoucissait mes peines. — Mais d'où vient votre répugnance pour la vie religieuse ? Suzanne, vous ne m'avez pas tout dit. — Pardonnez-moi, madame. — Quoi ! il n'est pas possible, aimable comme vous l'êtes, car, mon enfant, vous l'êtes beaucoup, vous ne savez pas combien, que personne ne vous

l'ait dit. — On me l'a dit. — Et celui qui vous le disait ne vous déplaisait pas ? — Non. — Et vous vous êtes prise de goût pour lui ? — Point du tout. — Quoi ! votre cœur n'a jamais rien senti ? — Rien. — Quoi ! ce n'est pas une passion, ou secrète ou désapprouvée de vos parents, qui vous a donné de l'aversion pour le couvent ? Confiez moi cela ; je suis indulgente. — Je n'ai, chère mère, rien à vous confier là-dessus. — Mais, encore une fois, d'où vient votre répugnance pour la vie religieuse ? — De la vie même. J'en hais les devoirs, les occupations, la retraite, la contrainte ; il me semble que je suis appelée à autre chose. — Mais à quoi cela vous semble-t-il ? — A l'ennui qui m'accable ; je m'ennuie. — Ici même? — Oui, chère mère ; ici même, malgré toute la bonté que vous avez pour moi. — Mais, est-ce que vous éprouvez en vous-même des mouvements, des désirs ? — Aucun. — Je le crois ; vous me paraissez d'un caractère tranquille. — Assez. — Froid, même. — Je ne sais. — Vous ne connaissez pas le monde ? — Je le connais peu. — Quel attrait peut-il donc avoir pour vous ? — Cela ne m'est pas bien expliqué ; mais il faut pourtant qu'il en ait. — Est-ce la liberté que vous regrettez ? — C'est cela, et peut-être beaucoup d'autres choses. — Et ces autres choses, quelles sont-elles ? Mon amie, parlez-moi à cœur ouvert ; voudriez-vous être mariée ? — Je l'aimerais mieux que d'être ce que je suis; cela est certain. — Pourquoi cette préférence? — Je l'ignore. — Vous l'ignorez? Mais, dites-moi, quelle impression fait sur vous la présence d'un homme ? — Aucune ; s'il a de l'esprit et qu'il parle bien, je l'écoute avec plaisir ; s'il est d'une belle figure, je le remarque. — Et votre cœur est tranquille ? — Jusqu'à présent, il est resté sans émotion. — Quoi ! lorsqu'ils ont attaché leurs regards animés sur les vôtres, vous

n'avez pas ressenti... — Quelquefois de l'embarras; ils me faisaient baisser les yeux. — Et sans aucun trouble ? — Aucun. — Et vos sens ne vous disaient rien ? — Je ne sais ce que c'est que le langage des sens. — Ils en ont un, cependant. — Cela se peut. — Et vous ne le connaissez pas ? — Point du tout, — Quoi ! vous... C'est un langage bien doux ; et voudriez-vous le connaître ? — Non, chère mère, à quoi cela me servirait-il ? — A dissiper votre ennui. — A l'augmenter, peut-être. Et puis, que signifie ce langage des sens, sans objet ? — Quand on parle, c'est toujours à quelqu'un ; cela vaut mieux sans doute que de s'entretenir seule, quoique ce ne soit pas tout à fait sans plaisir. — Je n'entends rien à cela. — Si tu voulais, chère enfant, je te deviendrais plus claire. — Non, chère mère, non. Je ne sais rien ; et j'aime mieux ne rien savoir que d'acquérir des connaissances qui me rendraient peut-être plus à plaindre que je ne le suis. Je n'ai point de désirs, et je n'en veux point chercher que je ne pourrais satisfaire. — Et pourquoi ne le pourrais-tu pas ? — Et comment le pourrais-je ? — Comme moi. — Comme vous ! Mais il n'y a personne dans cette maison. — J'y suis, chère amie ; vous y êtes. — Eh bien ! que vous suis-je ? que m'êtes-vous ? — Qu'elle est innocente ! — Oh ! il est vrai, chère mère, que je le suis beaucoup, et que j'aimerais mieux mourir que de cesser de l'être. »

Je ne sais ce que ces derniers mots pouvaient avoir de fâcheux pour elle, mais ils la firent tout à coup changer de visage ; elle devint sérieuse, embarrassée ; sa main, qu'elle avait posée sur un de mes genoux, cessa d'abord de le presser, et puis se retira ; elle tenait ses yeux baissés.

Je lui dis : « Ma chère mère, qu'est-ce qui m'est arrivé ? Est-ce qu'il me serait échappé quelque chose

qui vous aurait offensée ? Pardonnez-moi. J'use de la liberté que vous m'avez accordée ; je n'étudie rien de ce que j'ai à vous dire ; et puis, quand je m'étudierais, je ne dirais pas autrement, peut-être plus mal. Les choses dont nous nous entretenons me sont si étrangères ! Pardonnez-moi...» En disant ces derniers mots, je jetai mes deux bras autour de son cou, et je posai ma tête sur son épaule. Elle jeta les deux siens autour de moi, et me serra fort tendrement. Nous demeurâmes ainsi quelques instants ; ensuite, reprenant sa tendresse et sa sérénité, elle me dit : « Suzanne, dormez-vous bien ? — Fort bien, lui dis-je, surtout depuis quelque temps. — Vous endormez-vous tout de suite ? — Assez communément. — Mais quand vous ne vous endormez pas tout de suite, à quoi pensez-vous ? — A ma vie passée, à celle qui me reste ; ou je prie Dieu, ou je pleure ; que sais-je ? — Et le matin, quand vous vous éveillez de bonne heure ? — Je me lève. — Tout de suite ? — Tout de suite. — Vous n'aimez donc pas à rêver? — Non. — A vous reposer sur votre oreiller ? — Non. — A jouir de la douce chaleur du lit ? — Non. — Jamais ?... »

Elle s'arrêta à ce mot, et elle eut raison ; ce qu'elle avait à me demander n'était pas bien, et peut-être ferai-je beaucoup plus mal de le dire, mais j'ai résolu de ne rien celer. «...Jamais vous n'avez été tentée de regarder, avec complaisance, combien vous êtes belle ? — Non, chère mère. Je ne sais pas si je suis si belle que vous le dites ; et puis, quand je le serais, c'est pour les autres qu'on est belle, et non pour soi. — Jamais vous n'avez pensé à promener vos mains sur cette belle gorge, sur ces cuisses, sur ce ventre, sur ces chairs si fermes, si douces et si blanches ? — Oh ! pour cela non ; il y a du péché à cela ; et si cela m'était arrivé, je ne sais comment j'aurais fait pour l'avouer à confesse... »

Je ne sais ce que nous dîmes encore, lorsqu'on vint l'avertir qu'on la demandait au parloir. Il me parut que cette visite lui causait du dépit, et qu'elle aurait mieux aimé continuer de causer avec moi, quoique ce que nous disions ne valût guère la peine d'être regretté ; cependant nous nous séparâmes.

La nuit suivante, lorsque tout le monde dormait et que la maison était dans le silence, elle se leva ; après avoir erré quelque temps dans les corridors, elle vint à ma cellule. J'ai le sommeil léger, je crus la reconnaître. Elle s'arrêta. En s'appuyant le front apparemment contre ma porte, elle fit assez de bruit pour me réveiller, si j'avais dormi. Je gardai le silence ; il me sembla que j'entendais une voix qui se plaignait, quelqu'un qui soupirait : j'eus d'abord un léger frisson, ensuite je me déterminai à dire *Ave*. Au lieu de me répondre, on s'éloignait à pas léger. On revint quelque temps après ; les plaintes et les soupirs recommencèrent; je dis encore *Ave*, et l'on s'éloigna pour la seconde fois. Je me rassurai, et je m'endormis. Pendant que je dormais, on entra, on s'assit à côté de mon lit; mes rideaux étaient entr'ouverts ; on tenait une petite bougie dont la lumière m'éclairait le visage, et celle qui la portait me regardait dormir ; ce fut du moins ce que j'en jugeai à son attitude, lorsque j'ouvris les yeux ; et cette personne, c'était la supérieure.

Je me levai subitement ; elle vit ma frayeur ; elle me dit : « Suzanne, rassurez-vous ; c'est moi... » Je me remis la tête sur mon oreiller, et je lui dis : « Chère mère, que faites-vous ici à l'heure qu'il est ? Qu'est-ce qui peut vous avoir amenée ? Pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Je ne saurais dormir, me répondit-elle, je ne dormirai de longtemps. Ce sont des songes fâcheux qui me

tourmentent ; à peine ai-je les yeux fermés, que les peines que vous avez souffertes se retracent à mon imagination ; je vous vois entre les mains de ces inhumaines, je vois vos cheveux épars sur votre visage, je vous vois les pieds ensanglantés, la torche au poing, la corde au cou ; je crois qu'elles vont disposer de votre vie ; je frissonne, je tremble ; une sueur froide se répand sur tout mon corps ; je veux aller à votre secours ; je pousse des cris, je m'éveille, et c'est inutilement que j'attends que le sommeil revienne. Voilà ce qui m'est arrivé cette nuit ; j'ai craint que le ciel ne m'annonçât quelque malheur arrivé à mon amie ; je me suis levée, je me suis approchée de votre porte, j'ai écouté ; il m'a semblé que vous ne dormiez pas ; vous avez parlé, je me suis retirée ; je suis revenue, vous avez encore parlé, et je me suis encore éloignée ; je suis revenue une troisième fois ; et lorsque j'ai cru que vous dormiez, je suis entrée. Il y a déjà quelque temps que je suis à côté de vous, et que je crains de vous éveiller : j'ai balancé d'abord si je tirerais vos rideaux ; je voulais m'en aller, crainte de troubler votre repos ; mais je n'ai pu résister au désir de voir si ma chère Suzanne se portait bien ; je vous ai regardée : que vous êtes belle à voir, même quand vous dormez ! — Ma chère mère, que vous êtes bonne ! — J'ai pris du froid ; mais je sais que je n'ai rien à craindre de fâcheux pour mon enfant, et je crois que je dormirai. Donnez-moi votre main. » Je la lui donnai. « Que son pouls est tranquille ! qu'il est égal ! rien ne l'émeut. — J'ai le sommeil assez paisible. — Que vous êtes heureuse ! — Chère mère, vous continuerez de vous refroidir. — Vous avez raison ; adieu, belle amie, adieu, je m'en vais. »

Cependant elle ne s'en allait point, elle continuait à me regarder ; deux larmes coulèrent de ses yeux.

« Chère mère, lui dis-je, qu'avez-vous ? vous pleurez ; que je suis fâchée de vous avoir entretenue de mes peines !... » A l'instant elle ferma ma porte, elle éteignit sa bougie, et elle se précipita sur moi. Elle me tenait embrassée; elle était couchée sur ma couverture à côté de moi ; son visage était collé sur le mien, ses larmes mouillaient mes joues ; elle soupirait, et elle me disait d'une voix plaintive et entrecoupée : « Chère amie, ayez pitié de moi.— Chère mère, lui dis-je, qu'avez-vous ? Est-ce que vous vous trouvez mal ? Que faut-il que je fasse ? —Je tremble, me dit-elle, je frissonne ; un froid mortel s'est répandu sur moi.— Voulez-vous que je me lève et que je vous cède mon lit ? — Non, me dit-elle, il ne serait pas nécessaire que vous vous levassiez ; écartez seulement un peu la couverture que je m'approche de vous ; que je me réchauffe, et que je guérisse. — Chère mère, lui dis-je, mais cela est défendu. Que dirait-on si on le savait ? J'ai vu mettre en pénitence des religieuses, pour des choses beaucoup moins graves. Il arriva dans le couvent de Sainte-Marie à une religieuse d'aller la nuit dans la cellule d'une autre, c'était sa bonne amie, et je ne saurais vous dire tout le mal qu'on en pensait. Le directeur m'a demandé quelquefois si l'on ne m'avait jamais proposé de venir dormir à côté de moi, et il m'a sérieusement recommandé de ne le pas souffrir. Je lui ai même parlé des caresses que vous me faisiez ; je les trouve très-innocentes, mais lui, il ne pense point ainsi; je ne sais comment j'ai oublié ses conseils ; je m'étais bien proposé de vous en parler. — Chère amie, me dit-elle, tout dort autour de nous, personne n'en saura rien. C'est moi qui récompense ou qui punis ; et quoi qu'en dise le directeur, je ne vois pas quel mal il y a à une amie à recevoir à côté d'elle une amie que l'inquiétude a saisie, qui s'est éveillée, et qui est venue, pen-

dant la nuit et malgré la rigueur de la saison, voir si sa bien-aimée n'était dans aucun péril. Suzanne, n'avez-vous jamais partagé le même lit chez vos parents avec une de vos sœurs ? — Non, jamais. — Si l'occasion s'en était présentée, ne l'auriez vous pas fait sans scrupule ? Si votre sœur, alarmée et transie de froid, était venue vous demander place à côté de vous, l'auriez-vous refusée ? — Je crois que non. – Et ne suis-je pas votre chère mère ? — Oui, vous l'êtes ; mais cela est défendu. — Chère amie, c'est moi qui le défends aux autres, et qui vous le permets et vous le demande. Que je me réchauffe un moment, et je m'en irai. Donnez-moi votre main... » Je la lui donnai. « Tenez, me dit-elle, tâtez, voyez ; je tremble, je frissonne, je suis comme un marbre... » Et cela était vrai. « Oh ! la chère mère, lui dis-je, elle en sera malade. Mais attendez, je vais m'éloigner sur le bord, et vous vous mettrez dans l'endroit chaud. » Je me rangeai de côté, je levai la couverture, et elle se mit à ma place. Oh ! qu'elle était mal ! Elle avait un tremblement général dans tous les membres ; elle voulait me parler, elle voulait s'approcher de moi ; elle ne pouvait articuler, elle ne pouvait se remuer. Elle me disait à voix basse : « Suzanne, mon amie, approchez-vous un peu... » Elle étendait ses bras ; je lui tournais le dos ; elle me prit doucement, elle me tira vers elle ; elle passa son bras droit sous mon corps et l'autre dessus, et elle me dit : « Je suis glacée; j'ai si froid que je crains de vous toucher, de peur de vous faire mal. — Chère mère, ne craignez rien. » Aussitôt elle mit une de ses mains sur ma poitrine et l'autre autour de ma ceinture ; ses pieds étaient posés sous les miens et je les pressais pour les réchauffer ; et la chère mère me disait : « Ah ! chère amie, voyez comme mes pieds se sont promptement réchauffés, parce qu'il n'y a rien qui les sépare

des vôtres. — Mais, lui dis-je, qui empêche que vous ne vous réchauffiez partout de la même manière ? — Rien, si vous voulez. »

Je m'étais retournée, elle avait écarté son linge et j'allais écarter le mien, lorsque tout à coup on frappa deux coups violents à la porte. Effrayée, je me jette sur-le-champ hors du lit d'un côté, et la supérieure de l'autre ; nous écoutons, et nous entendons quelqu'un qui regagnait, sur la pointe du pied, la cellule voisine. « Ah ! lui dis-je, c'est ma sœur Sainte-Thérèse ; elle vous aura vue passer dans le corridor, et entrer chez moi : elle nous aura écoutées, elle aura surpris nos discours ; que dira-t-elle ?... » J'étais plus morte que vive. « Oui, c'est elle, me dit la supérieure d'un ton irrité ; c'est elle, je n'en doute pas ; mais j'espère qu'elle se ressouviendra longtemps de sa témérité. — Ah ! chère mère, lui dis-je, ne lui faites point de mal. — Suzanne, me dit-elle, adieu, bonsoir : recouchez-vous, dormez bien, je vous dispense de l'oraison. Je vais chez cette étourdie. Donnez-moi votre main... » Je la lui tendis d'un bord du lit à l'autre ; elle releva la manche qui me couvrait le bras, elle le baisa en soupirant sur toute la longueur, depuis l'extrémité des doigts jusqu'à l'épaule ; et elle sortit en protestant que la téméraire qui avait osé la troubler s'en ressouviendrait. Aussitôt je m'avançai promptement à l'autre bord de ma couche vers la porte, et j'écoutai : elle entra chez sœur Thérèse. Je fus tentée de me lever et d'aller m'interposer entre elle et la supérieure, s'il arrivait que la scène devînt violente ; mais j'étais si troublée, si mal à mon aise, que j'aimai mieux rester dans mon lit ; mais je n'y dormis pas. Je pensai que j'allais devenir l'entretien de la maison ; que cette aventure, qui n'avait rien en soi que de bien simple, serait racontée avec les circonstances les plus défavorables ; qu'il en serait ici

pis encore qu'à Longchamp, où je fus accusée de je ne sais quoi ; que notre faute parviendrait à la connaissance des supérieurs, que notre mère serait déposée ; et que nous serions l'une et l'autre sévèrement punies. Cependant j'avais l'oreille au guet, j'attendais avec impatience que notre mère sortît de chez sœur Thérèse ; cette affaire fut difficile à accommoder apparemment, car elle y passa presque la nuit. Que je la plaignais ! elle était en chemise, toute nue, et transie de colère et de froid.

Le lendemain, je me rendis chez la supérieure, où je trouvai une assemblée assez nombreuse des religieuses les plus jeunes et les plus jolies de la maison ; les autres avaient fait leur visite et s'étaient retirées. Vous qui vous connaissez en peinture, je vous assure, monsieur le marquis, que c'était un assez agréable tableau à voir. Imaginez un atelier de dix à douze personnes, dont la plus jeune pouvait avoir quinze ans, et la plus âgée n'en avait pas vingt-trois ; une supérieure qui touchait à la quarantaine, blanche, fraîche, pleine d'embonpoint, à moitié levée sur son lit, avec deux mentons qu'elle portait d'assez bonne grâce, des bras ronds comme s'ils avaient été tournés, des doigts en fuseau, et tout parsemés de fossettes ; des yeux noirs, grands, vifs et tendres, presque jamais entièrement ouverts, à demi fermés, comme si celle qui les possédait eût éprouvé quelque fatigue à les ouvrir ; des lèvres vermeilles comme la rose, des dents blanches comme le lait, les plus belles joues, une tête fort agréable, enfoncée dans un oreiller profond et mollet ; les bras étendus mollement à ses côtés, avec de petits coussins sous les coudes pour les soutenir. J'étais assise sur le bord de son lit, et je ne faisais rien ; une autre dans un fauteuil, avec un petit métier à broder sur ses genoux ; d'autres, vers les fenêtres, faisaient de la dentelle ; il y en avait à terre assises sur les cous-

sins qu'on avait ôtés des chaises, qui cousaient, qui brodaient, qui parfilaient ou qui filaient au petit rouet. Les unes étaient blondes, d'autres brunes ; aucune ne se ressemblait, quoiqu'elles fussent toutes belles. Leurs caractères étaient aussi variés que leurs physionomies ; celles-ci étaient sereines, celles-là gaies, d'autres sérieuses, mélancoliques ou tristes. Toutes travaillaient, excepté moi, comme je vous l'ai dit. Il n'était pas difficile de discerner les amies des indifférentes et des ennemies ; les amies s'étaient placées, ou l'une à côté de l'autre, ou en face ; et, tout en faisant leur ouvrage, elles causaient, elles se conseillaient, elles se regardaient furtivement, elles se pressaient les doigts, sous prétexte de se donner une épingle, une aiguille, des ciseaux. La supérieure les parcourait des yeux ; elle reprochait à l'une son application, à l'autre son oisiveté, à celle-ci son indifférence, à celle-là sa tristesse ; elle se faisait apporter l'ouvrage, elle louait ou blâmait ; elle raccommodait à l'une son ajustement de tête... « Ce voile est trop avancé... Ce linge prend trop du visage, on ne vous voit pas assez les joues... Voilà des plis qui font mal... » Elle distribuait à chacune, ou de petits reproches, ou de petites caresses.

[La veille de la Pentecôte, sœur Suzanne se confesse au P. Lemoine, qui « lui enjoint, sous peine de péché mortel, de ne se trouver jamais seule avec la supérieure et de ne souffrir aucune de ses caresses ». Elle passe la nuit en prières dans l'église et repousse la supérieure qui vient l'y chercher.]

« Pourrait-on savoir de vous, Sainte-Suzanne, d'où vient l'effroi que ma présence vous cause ? — Chère mère, lui dis-je, pardonnez-moi, ce n'est pas moi, c'est le P. Lemoine. Il m'a représenté la tendresse que vous avez pour moi, les caresses que vous me faites, et auxquelles

je vous avoue que je n'entends aucun mal, sous les couleurs les plus affreuses. Il m'a ordonné de vous fuir.

— Vous lui avez donc parlé ? — Non, chère mère; mais je n'ai pu me dispenser de lui répondre. — Me voilà donc bien horrible à vos yeux ? — Non, chère mère, je ne saurais m'empêcher de vous aimer, de sentir tout le prix de vos bontés, de vous prier de me les continuer; mais j'obéirai à mon directeur. — Vous ne viendrez donc plus me voir ? — Non, chère mère. — Vous ne me recevrez plus chez vous ? — Non, chère mère. — Vous repousserez mes caresses ? — Il m'en coûtera beaucoup, car je suis née caressante, et j'aime à être caressée; mais il le faudra ; je l'ai promis à mon directeur. »

Cependant je n'allais plus chez elle qu'accompagnée ; elle ne venait plus seule chez moi. Elle me cherchait toujours, mais je l'évitais ; elle s'en apercevait, et m'en faisait des reproches. Je ne sais ce qui se passait dans cette âme, mais il fallait que ce fût quelque chose d'extraordinaire. Elle se levait la nuit et se promenait dans les corridors, surtout dans le mien ; je l'entendais passer et repasser : s'arrêter à ma porte, se plaindre, soupirer ; je tremblais, et je me renfonçais dans mon lit. Le jour, si j'étais à la promenade, dans la salle du travail, ou dans la chambre de récréation, de manière que je ne pusse l'apercevoir, elle passait des heures entières à me considérer ; elle épiait toutes mes démarches : si je descendais, je la trouvais au bas des degrés ; elle m'attendait au haut quand je remontais.

Un jour elle m'arrêta, elle se mit à me regarder sans mot dire ; des pleurs coulèrent abondamment de ses yeux, puis tout à coup se jetant à terre et me serrant un genou entre ses deux mains, elle me dit : « Sœur cruelle, demande-moi ma vie, je te la donnerai, mais ne m'évite pas ; je ne saurais plus vivre sans toi... »

Son état me fit pitié, ses yeux étaient éteints ; elle avait perdu son embonpoint et ses couleurs. C'était ma supérieure, elle était à mes pieds, la tête appuyée contre mon genou qu'elle tenait embrassé ; je lui tendis les mains, elle les prit avec ardeur, elle les baisait, et puis elle me regardait encore ; je la relevai. Elle chancelait, elle avait peine à marcher ; je la reconduisis à sa cellule. Quand sa porte fut ouverte, elle me prit par la main, et me tira doucement pour me faire entrer, mais sans me parler et sans me regarder.

« Non, lui dis-je, chère mère, non, je me le suis promis ; c'est le mieux pour vous et pour moi ; j'occupe trop de place dans votre âme, c'est autant de perdu pour Dieu à qui vous la devez tout entière. — Est-ce à vous à me le reprocher ?... » Je tâchais, en lui parlant, à dégager ma main de la sienne. « Vous ne voulez donc pas entrer ? me dit-elle. — Non, chère mère, non. — Vous ne le voulez pas, Sainte-Suzanne ? Vous ne savez pas ce qui peut en arriver, non, vous ne le savez pas : vous me ferez mourir... »

Ces derniers mots m'inspirèrent un sentiment tout contraire à celui qu'elle se proposait ; je retirai ma main avec vivacité, et je m'enfuis. Elle se retourna, me regarda aller quelques pas, puis, rentrant dans sa cellule, dont la porte demeura ouverte, elle se mit à pousser les plaintes les plus aiguës. Je les entendis ; elles me pénétrèrent Je fus un moment incertaine si je continuerais de m'éloigner ou si je retournerais ; cependant, je ne sais par quel mouvement d'aversion je m'éloignai, mais ce ne fut pas sans souffrir de l'état où je la laissais ; je suis naturellement compatissante. Je me renfermai chez moi, je m'y trouvai mal à mon aise ; je ne savais à quoi m'occuper ; je fis quelques tours en long et en large, distraite et troublée ; je sortis, je rentrai ; enfin j'allai frap-

per à la porte de Sainte-Thérèse, ma voisine. Elle était en conversation intime avec une autre jeune religieuse de ses amies : je lui dis : « Chère sœur, je suis fâchée de vous interrompre, mais je vous prie de m'écouter un moment, j'aurais un mot à vous dire... » Elle me suivit chez moi, et je lui dis : « Je ne sais ce qu'a notre mère supérieure, elle est désolée ; si vous alliez la trouver, peut-être la consoleriez-vous... » Elle ne me répondit pas ; elle laissa son amie chez elle, ferma sa porte, et courut chez notre supérieure.

Cependant le mal de cette femme empira de jour en jour ; elle devint mélancolique et sérieuse ; la gaieté, qui depuis mon arrivée dans la maison n'avait point cessé, disparut tout à coup ; tout rentra dans l'ordre le plus austère.

Cette supérieure, que je ne pouvais ni soulager ni m'empêcher de plaindre, passa successivement de la mélancolie à la piété, et de la piété au délire. Je ne la suivrai point dans le cours de ces différents progrès, cela me jetterait dans un détail qui n'aurait point de fin.

Il est difficile d'imaginer le trouble de la vie que l'on menait ; la journée se passait à sortir de chez soi et à y rentrer, à prendre son bréviaire et à le quitter, à monter et à descendre, à baisser son voile et à le relever. La nuit était presque aussi interrompue que le jour.

Quelques religieuses s'adressèrent à moi, et tâchèrent de me faire entendre qu'avec un peu plus de complaisance et d'égards pour la supérieure tout reviendrait à l'ordre, elles auraient dû dire au désordre, accoutumé : je leur répondais tristement :

« Je vous plains ; mais dites-moi clairement ce qu'il faut que je fasse... » Les unes s'en retournaient en baissant la tête et sans me répondre ; d'autres me donnaient

des conseils qu'il m'était impossible d'arranger avec ceux de notre directeur.

Un jour que je descendis la première à l'église, je vis un papier attaché au voile de la grille, je m'en approchai et je lus :

« Chères sœurs, vous êtes invitées à prier pour une religieuse qui s'est égarée de ses devoirs et qui veut retourner à Dieu... » Je fus tentée de l'arracher, cependant je le laissai. Quelques jours après, c'en était un autre, sur lequel on avait écrit : « Chères sœurs, vous êtes invitées à implorer la miséricorde de Dieu sur une religieuse qui a reconnu ses égarements ; ils sont grands... » Un autre jour, c'était une autre invitation qui disait : « Chères sœurs, vous êtes priées de demander à Dieu d'éloigner le désespoir d'une religieuse qui a perdu toute confiance dans la miséricorde divine... »

Cette pauvre supérieure ne se montrait que son voile baissé ; elle ne se mêlait plus des affaires de la maison ; elle ne parlait à personne ; elle avait de fréquentes conférences avec le nouveau directeur qu'on nous avait donné. C'était un jeune bénédictin. Je ne sais s'il lui avait imposé toutes les mortifications qu'elle pratiquait.

Un jour que je sortais de ma cellule, je la trouvai prosternée, les bras étendus et la face contre terre ; et elle me dit : « Avancez, marchez, foulez-moi aux pieds ; je ne mérite pas un autre traitement. »

Pendant des mois entiers que cette maladie dura, le reste de la communauté eut le temps de pâtir et de me prendre en aversion. Je ne reviendrai pas sur les désagréments d'une religieuse qu'on hait dans sa maison, vous en devez être instruit à présent. Je sentis peu à peu renaître le dégoût de mon état. Je portai ce dégoût et mes peines dans le sein du nouveau directeur ; il s'appelle dom Morel ; c'est un homme d'un caractère

ardent ; il touche à la quarantaine. Il parut m'écouter avec attention et intérêt ; il désira de connaître les événements de ma vie ; il me fit entrer dans les détails les plus minutieux sur ma famille, sur mes penchants, mon caractère, les maisons où j'avais été, celle où j'étais, sur ce qui s'était passé entre ma supérieure et moi. Je ne lui cachai rien.

[Dom Morel s'entretient un jour avec les religieuses, lorsque la supérieure entre et demande à demeurer seule avec lui.]

Je prévois, monsieur le marquis, que vous allez prendre mauvaise opinion de moi ; mais puisque je n'ai point eu honte de ce que j'ai fait, pourquoi rougirais-je de l'avouer ? Et puis comment supprimer dans ce récit un événement qui n'a pas laissé que d'avoir des suites ? Disons donc que j'ai un tour d'esprit bien singulier ; lorsque les choses peuvent exciter votre estime ou accroître votre commisération, j'écris bien ou mal, mais avec une vitesse et une facilité incroyables ; mon âme est gaie, l'expression me vient sans peine, mes larmes coulent avec douceur, il me semble que vous êtes présent, que je vous vois et que vous m'écoutez. Si je suis forcée au contraire de me montrer à vos yeux sous un aspect défavorable, je pense avec difficulté, l'expression se refuse, la plume va mal, le caractère même de mon écriture s'en ressent, et je ne continue que parce que je me flatte secrètement que vous ne lirez pas ces endroits. En voici un :

Lorsque toutes nos sœurs furent retirées... — « Eh bien ! que fîtes-vous ? — Vous ne devinez pas ? — Non, vous êtes trop honnête pour cela. » Je descendis sur la pointe du pied, et je vins me placer doucement à la porte du parloir, et écouter ce qui se disait là. Cela est

fort mal, direz-vous... Oh! pour cela oui, cela est fort mal : je me le dis à moi-même ; et mon trouble, les précautions que je pris pour n'être pas aperçue, les fois que je m'arrêtai, la voix de ma conscience qui me pressait à chaque pas de m'en retourner ne me permettaient pas d'en douter ; cependant la curiosité fut la plus forte, et j'allai. Mais s'il est mal d'avoir été surprendre les discours de deux personnes qui se croyaient seules, n'est-il pas plus mal encore de vous les rendre? Voilà encore un de ces endroits que j'écris parce que je me flatte que vous ne me lirez pas ; cependant cela n'est pas vrai, mais il faut que je me le persuade.

Le premier mot que j'entendis après un assez long silence me fit frémir ; ce fut :

« Mon père, je suis damnée!... »

Je me rassurai. J'écoutais ; le voile qui jusqu'alors m'avait dérobé le péril que j'avais couru se déchirait lorsqu'on m'appela ; il fallut aller, j'allai donc ; mais, hélas! je n'en avais que trop entendu. Quelle femme, monsieur le marquis, quelle abominable femme!...

Ici les mémoires de la sœur Suzanne sont interrompus ; ce qui suit ce ne sont plus que les réclames de ce qu'elle se promettait apparemment d'employer dans le reste de son récit. Il paraît que sa supérieure devint folle, et que c'est à son état malheureux qu'il faut rapporter les fragments que je vais transcrire.

Après avoir vécu plusieurs mois dans cet état déplorable, la supérieure mourut. La sœur Thérèse la suivit de près ; et nous eûmes une autre supérieure, âgée et pleine d'humeur et de superstition.

[Nouvelles persécutions et évasion. Diderot, qui n'a pu achever ce roman, résume les dernières péripéties. Sœur

Suzanne sur le chemin de Paris avec un jeune bénédictin. Arrivée à Paris dans un lieu suspect. Nouvelle fuite et nouvelles misères. Elle entre au service d'une blanchisseuse chez laquelle elle est actuellement.]

Il paraît que mon évasion est publique; je m'y attendais. Une de mes camarades m'en parlait hier, y ajoutant des circonstances odieuses, et les réflexions les plus propres à désoler. Par bonheur elle étendait sur des cordes le linge mouillé, le dos tourné à la lampe; et mon trouble n'en pouvait être aperçu : cependant ma maîtresse, ayant remarqué que je pleurais, m'a dit : « Marie, qu'avez-vous? — Rien, lui ai-je répondu. — Quoi donc, a-t-elle ajouté, est-ce que vous seriez assez bête pour vous apitoyer sur une mauvaise religieuse sans mœurs, sans religion, et qui s'amourache d'un vilain moine avec lequel elle se sauve de son couvent? Il faudrait que vous eussiez bien de la compassion de reste. Elle n'avait qu'à boire, manger, prier Dieu et dormir; elle était bien où elle était, que ne s'y tenait-elle? Si elle avait été seulement trois ou quatre fois à la rivière par le temps qu'il fait, cela l'aurait raccommodée avec son état... » A cela j'ai répondu qu'on ne connaissait bien que ses peines; j'aurais mieux fait de me taire, car elle n'aurait pas ajouté : « Allez, c'est une coquine que Dieu punira... » A ce propos, je me suis penchée sur ma table; et j'y suis restée jusqu'à ce que ma maîtresse m'ait dit : « Mais, Marie, à quoi rêvez-vous donc? Tandis que vous dormez là, l'ouvrage n'avance pas. »

Je n'ai jamais eu l'esprit du cloître, et il y paraît assez à ma démarche; mais je me suis accoutumée en religion à certaines pratiques que je répète machinalement; par exemple, une cloche vient-elle à sonner? ou je fais le signe de la croix, ou je m'agenouille. Frappe-t-on à la porte? Je dis *Ave*. M'interroge-t-on? C'est toujours

une réponse qui finit par oui ou non, chère mère, ou ma sœur. S'il survient un étranger, mes bras vont se croiser sur ma poitrine, et, au lieu de faire la révérence, je m'incline. Mes compagnes se mettent à rire, et croient que je m'amuse à contrefaire la religieuse; mais il est impossible que leur erreur dure; mes étourderies me décéleront, et je serai perdue.

Monsieur, hâtez-vous de me secourir. Vous me direz, sans doute : Enseignez-moi ce que je puis faire pour vous. Le voici ; mon ambition n'est pas grande. Il me faudrait une place de femme de chambre ou de femme de charge, ou même de simple domestique, pourvu que je vécusse ignorée dans une campagne, au fond d'une province, chez d'honnêtes gens qui ne reçussent pas un grand monde. Les gages n'y feront rien ; de la sécurité, du repos, du pain et de l'eau. Soyez très assuré qu'on sera satisfait de mon service. J'ai appris dans la maison de mon père à travailler ; et au couvent, à obéir; je suis jeune, j'ai le caractère très doux; quand mes jambes seront guéries, j'aurai plus de force qu'il n'en faut pour suffire à l'occupation. Je sais coudre, filer, broder et blanchir; quand j'étais dans le monde, je raccommodais moi-même mes dentelles, et j'y serai bientôt remise; je ne suis maladroite à rien, et je saurai m'abaisser à tout. J'ai de la voix, je sais la musique, et je touche assez bien du clavecin pour amuser quelque mère qui en aurait le goût; et j'en pourrais même donner leçon à ses enfants; mais je craindrais d'être trahie par ces marques d'une éducation recherchée. S'il fallait apprendre à coiffer, j'ai du goût, je prendrais un maître, et je ne tarderais pas à me procurer ce petit talent. Monsieur, une condition supportable, s'il se peut, ou une condition telle quelle, c'est tout ce qu'il me faut; et je ne souhaite rien

au delà. Vous pouvez répondre de mes mœurs ; malgré les apparences, j'en ai ; j'ai même de la piété. Ah ! monsieur, tous mes maux seraient finis, et je n'aurais plus rien à craindre des hommes, si Dieu ne m'avait arrêtée ; ce puits profond, situé au bout du jardin de la maison, combien je l'ai visité de fois ! Si je ne m'y suis pas précipitée, c'est qu'on m'en laissait l'entière liberté. J'ignore quel est le destin qui m'est réservé ; mais s'il faut que je rentre un jour dans un couvent, quel qu'il soit, je ne réponds de rien ; il y a des puits partout. Monsieur, ayez pitié de moi, et ne vous préparez pas à vous-même de longs regrets.

P. S.— Je suis accablée de fatigues, la terreur m'environne, et le repos me fuit. Ces mémoires, que j'écrivais à la hâte, je viens de les relire à tête reposée, et je me suis aperçue que, sans en avoir le moindre projet, je m'étais montrée à chaque ligne aussi malheureuse à la vérité que je l'étais, mais beaucoup plus aimable que je ne le suis. Serait-ce que nous croyons les hommes moins sensibles à la peinture de nos peines qu'à l'image de nos charmes ? et nous promettrions-nous encore plus de facilité à les séduire qu'à les toucher ? Je les connais trop peu, et je ne me suis pas assez étudiée pour savoir cela. Cependant, si le marquis, à qui l'on accorde le tact le plus délicat, venait à se persuader que ce n'est pas à sa bienfaisance, mais à son vice, que je m'adresse, que penserait-il de moi ? Cette réflexion m'inquiète. En vérité, il aurait bien tort de m'imputer personnellement un instinct propre à tout mon sexe. Je suis une femme, peut-être un peu coquette, que sais-je ? Mais c'est naturellement et sans artifice.

JACQUES LE FATALISTE

L'EMPLATRE DE DESGLANDS

—

Il y avait dans le voisinage de Desglands une veuve charmante, qui avait plusieurs qualités communes avec une célèbre courtisane (1) du siècle passé. Sage par raison, libertine par tempérament, se désolant le lendemain de la sottise de la veille, elle a passé toute sa vie en allant du plaisir au remords et du remords au plaisir, sans que l'habitude du plaisir ait étouffé le remords, sans que l'habitude du remords ait étouffé le goût du plaisir. Je l'ai connue dans ses derniers instants ; elle disait qu'enfin elle échappait à deux grands ennemis. Son mari, indulgent pour le seul défaut qu'il eût à lui reprocher, la plaignit pendant qu'elle vécut, et la regretta longtemps après sa mort. Il prétendait qu'il eût été aussi ridicule à lui d'empêcher sa femme d'aimer que de l'empêcher de boire. Il lui pardonnait la multitude de ses conquêtes en faveur du choix délicat qu'elle y mettait. Elle n'accepta jamais l'hommage d'un sot ou d'un méchant : ses faveurs furent toujours la récompense du talent ou de la probité. Dire d'un homme qu'il était ou qu'il avait été

(1) Ninon de Lenclos.

son amant, c'était assurer qu'il était homme de mérite. Comme elle connaissait sa légèreté, elle ne s'engageait point à être fidèle. « Je n'ai fait, disait-elle, qu'un faux serment en ma vie : c'est le premier. » Soit qu'on perdît le sentiment qu'on avait pris pour elle, soit qu'elle perdît celui qu'on lui avait inspiré, on restait son ami. Jamais il n'y eut d'exemple plus frappant de la différence de la probité et des mœurs. On ne pouvait pas dire qu'elle eût des mœurs, et l'on avouait qu'il était difficile de trouver une plus honnête créature. Son curé la voyait rarement au pied des autels ; mais en tout temps il trouvait sa bourse ouverte pour les pauvres. Elle disait plaisamment, de la religion et des lois, que c'était une paire de béquilles qu'il ne fallait pas ôter à ceux qui avaient les jambes faibles. Les femmes qui redoutaient son commerce pour leurs maris le désiraient pour leurs enfants.

Un jour, Desglands invita à dîner la belle veuve avec quelques gentilshommes d'alentour. Le règne de Desglands était sur son déclin; et parmi ses convives il y en avait un vers lequel son inconstance commençait à la pencher. Ils étaient à table, Desglands et son rival placés l'un à côté de l'autre et en face de la belle veuve. Desglands employait tout ce qu'il avait d'esprit pour animer la conversation ; il adressait à la veuve les propos les plus galants ; mais elle, distraite, n'entendait rien, et tenait les yeux attachés sur son rival. Desglands avait un œuf frais à la main ; un mouvement convulsif, occasionné par la jalousie, le saisit, il serre les poings, et voilà l'œuf chassé de sa coque et répandu sur le visage de son voisin. Celui-ci fit un geste de la main. Desglands lui prend le poignet, l'arrête, et lui dit à l'oreille : « Monsieur, je le tiens pour reçu... »

Il se fit un profond silence; la belle veuve se trouve

mal. Le repas fut triste et court. Au sortir de table, elle fit appeler Desglands et son rival dans un appartement séparé ; tout ce qu'une femme peut faire décemment pour les réconcilier, elle le fit ; elle supplia, elle pleura, elle s'évanouit, mais tout de bon ; elle serrait les mains à Desglands, elle tournait ses yeux inondés de larmes sur l'autre. Elle disait à celui-ci : « Et vous m'aimez !... » A celui-là : — « Et vous m'avez aimée !... » A tous les deux : — « Et vous voulez me perdre, et vous voulez me rendre la fable, l'objet de la haine et du mépris de toute la province ! Quel que soit celui des deux qui ôte la vie à son ennemi, je ne le reverrai jamais ; il ne peut être ni mon ami, ni mon amant ; je lui voue une haine qui ne finira qu'avec ma vie... » Puis elle retombait en défaillance, et en défaillant elle disait : — « Cruels, tirez vos épées, et enfoncez-les dans mon sein ; si en expirant je vous vois embrassés, j'expirerai sans regret !... » Desglands et son rival restaient immobiles ou la secouraient, et quelques pleurs s'échappaient de leurs yeux. Cependant il fallut se séparer. On remit la belle veuve chez elle, plus morte que vive.

Le lendemain Desglands rendit visite à sa charmante infidèle ; il y trouva son rival. Qui fut bien étonné ? Ce fut l'un et l'autre de voir à Desglands la joue droite couverte d'un grand rond de taffettas noir.

— Qu'est-ce que cela ? lui dit la veuve.

DESGLANDS. — Ce n'est rien.

SON RIVAL. — Un peu de fluxion.

DESGLANDS. — Cela se passera.

Après un moment de conversation, Desglands sortit, et, en sortant, il fit à son rival un signe qui fut très bien entendu. Celui-ci descendit, ils passèrent, l'un par un des côtés de la rue, l'autre par le côté opposé ; ils se rencontrèrent derrière le jardin de la belle veuve, se

battirent, et le rival de Desglands demeura étendu sur la place, grièvement, mais non mortellement blessé. Tandis qu'on l'emporte chez lui, Desglands revient chez sa veuve: il s'assied, ils s'entretiennent encore de l'accident de la veille. Elle lui demande ce que signifie cette énorme et ridicule mouche qui lui couvre la joue. Il se lève, il se regarde au miroir : — « En effet, lui dit-il, je la trouve un peu trop grande... » Il prend les ciseaux de la dame, il détache son rond de taffetas, le rétrécit tout autour d'une ligne ou deux, le replace et dit à la veuve : — « Comment me trouvez-vous à présent ?

— Mais d'une ligne ou deux moins ridicule qu'auparavant.

— C'est toujours quelque chose. »

Le rival de Desglands guérit. Second duel où la victoire resta à Desglands : ainsi cinq à six fois de suite; et Desglands à chaque combat rétrécissant son rond de taffetas d'une petite lisière, et remettant le reste sur sa joue.

La fin de cette aventure fut celle de la belle veuve. Le long chagrin qu'elle en éprouva acheva de ruiner sa santé faible et chancelante.

— Et Desglands ?

Un jour que nous nous promenions ensemble, il reçoit un billet, il l'ouvre, et dit : — « C'était un très brave homme, mais je ne saurais m'affliger de sa mort... » Et à l'instant il arrache de sa joue le reste de son rond noir, presque réduit, par ses fréquentes rognures à la grandeur d'une mouche ordinaire. Voilà l'histoire de Desglands.

ŒUVRES DIVERSES

—

SALONS

1761

PASTORALES ET PAYSAGES DE BOUCHER. — Quelles couleurs! quelle variété! quelle richesse d'objets et d'idées! Cet homme a tout, excepté la vérité. Il n'y a aucune partie de ses compositions qui, séparée des autres, ne vous plaise; l'ensemble même vous séduit. On se demande : mais où a-t-on vu des bergers vêtus avec cette élégance et ce luxe? Quel sujet a jamais rassemblé dans un même endroit, en pleine campagne, sous les arches d'un pont, loin de toute habitation, des femmes, des hommes, des enfants, des bœufs, des vaches, des moutons, des chiens, des bottes de paille, de l'eau, du feu, une lanterne, des réchauds, des cruches, des chaudrons? Que fait là cette femme charmante, si bien vêtue, si propre, si voluptueuse? et ces enfants qui jouent et qui dorment, sont-ce les siens? et cet homme qui porte du feu qu'il va renverser sur sa tête, est-ce son époux? Que veut-il faire de ces charbons allumés? où les a-t-il pris? Quel tapage d'objets disparates! on en sent toute

l'absurdité; avec tout cela on ne saurait quitter le tableau. Il vous attache. On y revient. C'est un vice si agréable, c'est une extravagance si inimitable et si rare! Il y a tant d'imagination, d'effet, de magie et de facilité!

Quand on a longtemps regardé un paysage tel que celui que nous venons d'ébaucher, on croit avoir tout vu. On se trompe; on y retrouve une infinité de choses d'un prix!... Personne n'entend comme Boucher l'art de la lumière et des ombres. Il est fait pour tourner la tête à deux sortes de personnes, les gens du monde et les artistes. Son élégance, sa mignardise, sa galanterie romanesque, sa coquetterie, son goût, sa facilité, sa variété, son éclat, ses carnations fardées, sa débauche doivent captiver les petits-maîtres, les petites femmes, les jeunes gens, les gens du monde, la foule de ceux qui sont étrangers au vrai goût, à la vérité, aux idées justes, à la sévérité de l'art. Comment résisteraient-ils au saillant, aux pompons, aux nudités, au libertinage, à l'épigramme de Boucher? Les artistes qui voient jusqu'à quel point cet homme a surmonté les difficultés de la peinture, et pour qui c'est tout que ce mérite qui n'est guère bien connu que d'eux, fléchissent le genou devant lui; c'est leur dieu. Les gens d'un grand goût, d'un goût sévère et antique, n'en font nul cas.

M. NATTIER. — Le *Portrait de feu Madame Infante* en habit de chasse est détestable. Cet homme-là n'a donc point d'ami qui lui dise la vérité?

M. HALLÉ. — Je ne sais si M. le professeur Hallé est un grand dessinateur; mais il est sans génie. Il ne connaît pas la nature; il n'a rien dans la tête et c'est un mauvais peintre. Encore une fois, je ne me connais pas en dessin, et c'est toujours le côté par lequel l'artiste

se défend contre l'homme de lettres. J'ai peur que les autres ne s'entendent pas plus en dessin que moi. Nous ne voyons jamais le nu ; la religion et le climat s'y opposent. Il n'en est pas de nous ainsi que des Anciens, qui avaient des bains, des gymnases, peu d'idée de la pudeur, des dieux et des déesses faits d'après des modèles humains, un climat chaud, un culte libertin. Nous ne savons ce que c'est que les belles proportions. Ce n'est pas sur une fille prostituée, sur un soldat aux gardes qu'on envoie chercher quatre fois par an, que cette connaissance s'acquiert. Et puis nos ajustements corrompent les formes. Nos cuisses sont coupées par des jarretières, le corps de nos femmes étranglé par des corps, nos pieds défigurés par des chaussures étroites et dures. Nous avons de la beauté deux jugements opposés, l'un de convention, l'autre d'étude. Ce jugement contradictoire, d'après lequel nous appelons beau dans la rue et dans nos cercles ce que nous appellerons laid dans l'atelier, et beau dans l'atelier ce qui nous déplairait dans la société, ne nous permet pas d'avoir une certaine sévérité de goût ; car il ne faut pas croire qu'on fasse comme on veut abstraction de ses préjugés, ni qu'on en ait impunément.

M. VIEN. — Ces gens-là ne savent pas que les paupières ont une espèce de transparence ; ils n'ont jamais vu une mère qui vient la nuit voir son enfant au berceau, une lampe à la main, et qui craint de l'éveiller.

M. DESHAYS. — J'avais bien de l'impatience d'arriver à Deshays. Ce peintre est, à mon sens, le premier peintre de la nation...

AMÉDÉE VAN LOO. —... Il me semble que nos peintres sont devenus coloristes. Les autres années le Salon avait, s'il m'en souvient, un air sombre, terne et grisâtre ; son coup d'œil cette fois-ci fait un autre effet. Il approche

de celui d'une foire qui se tiendrait en pleine campagne où il y aurait des près, des bois, des arbres, des champs et une foule d'habitants de la ville et de la campagne, diversement vêtus et mêlés les uns avec les autres. Si ma comparaison vous paraît singulière, elle est juste, et je suis persuadé que nos peintres n'en seraient pas mécontents.

La couleur est dans un tableau ce que le style est dans un morceau de littérature. Il y a des auteurs qui pensent ; il y a des peintres qui ont de l'idée. Il y a des auteurs qui savent distribuer leur matière ; il y a des peintres qui savent ordonner un sujet. Il y a des auteurs qui ont de l'exactitude et de la justesse ; il y a des peintres qui connaissent la nature et qui savent dessiner ; mais de tous les temps le style et la couleur ont été des choses précieuses et rares. Il est vrai que le sort du peintre ne ressemble pas en tout à celui de l'écrivain. C'est le style qui assure l'immortalité à un ouvrage de littérature ; c'est cette qualité qui charme les contemporains de l'auteur, et qui charmera les siècles à venir. Au contraire la couleur d'un morceau de peinture passe. La réputation d'un grand peintre ne s'étend souvent parmi ses contemporains et ne se transmet à la postérité que par les qualités que la gravure peut conserver. Ainsi le mérite du coloris disparaît.

M. CHARDIN. — On a de Chardin *un Benedicite*, *des Animaux*, *des Vanneaux*, quelques autres morceaux. C'est toujours une imitation très fidèle de la nature, avec le faire qui est propre à cet artiste ; un faire rude et comme heurté ; une nature basse, commune et domestique. Il y a longtemps que ce peintre ne finit plus rien ; il ne se donne plus la peine de faire des pieds et des mains. Il travaille comme un homme du monde qui a du talent, de la facilité, et qui se contente d'esquisser sa

pensée en quatre coups de pinceau. Chardin est homme d'esprit, et personne peut-être ne parle mieux que lui de la peinture. Son tableau de réception, qui est à l'Académie, prouve qu'il a entendu la magie des couleurs... Chardin a de l'originalité dans son genre.

1765

BOUCHER. — Je ne sais que dire de cet homme-ci. La dégradation du goût, de la couleur, de la composition, des caractères, de l'expression, du dessin, a suivi pas à pas la dépravation des mœurs. Que voulez-vous que cet artiste jette sur la toile ? ce qu'il a dans l'imagination ; et que peut avoir dans l'imagination un homme qui passe sa vie avec les prostituées du plus bas étage ? La grâce de ses bergères est la grâce de la Favart dans *Rose et Colas;* celle de ses déesses est empruntée de la Deschamps. Je vous défie de trouver dans toute une campagne un brin d'herbe de ses paysages. Et puis une confusion d'objets entassés les uns sur les autres, si déplacés, si disparates, que c'est moins le tableau d'un homme sensé que le rêve d'un fou. C'est de lui qu'il a été écrit :

> *. . . . Velut ægri somnia, vanæ*
> *Fingentur species : ut nec pes, nec caput. . . .*
> HORAT., *De Arte poet.*, v, 7.

J'ose dire que cet homme ne sait vraiment ce que c'est que la grâce; j'ose dire qu'il n'a jamais connu la vérité ; j'ose dire que les idées de délicatesse, d'honnêteté, d'innocence, de simplicité, lui sont devenues presque étrangères ; j'ose dire qu'il n'a pas vu un instant la nature, du moins celle qui est faite pour intéresser mon âme, la vôtre, celle d'un enfant bien né, celle d'une femme qui

sent; j'ose dire qu'il est sans goût. Entre une infinité de preuves que j'en donnerais, une seule suffira : c'est que, dans la multitude de figures d'hommes et de femmes qu'il a peintes, je défie qu'on en trouve quatre de caractère propre au bas-relief, encore moins à la statue. Il y a trop de mines, de petites mines, de manière, d'afféterie pour un art sévère. Il a beau me les montrer nues, je leur vois toujours le rouge, les mouches, les pompons et toutes les fanfioles de la toilette. Croyez-vous qu'il ait jamais eu dans sa tête quelque chose de cette image honnête et charmante de Pétrarque :

E'l riso, e'l canto, e'l parlar dolce umano ?

Ces analogies fines et déliées qui appellent sur la toile les objets les uns à côté des autres, et qui les lient par des fils imperceptibles ; sur mon Dieu, il ne sait ce que c'est. Toutes ses compositions font aux yeux un tapage insupportable. C'est le plus mortel ennemi du silence que je connaisse ; il en est aux plus jolies marionnettes du monde ; il tombera à l'enluminure. Eh bien, mon ami, c'est au moment où Boucher cesse d'être un artiste, qu'il est nommé premier peintre du roi. N'allez pas croire qu'il soit en son genre ce que Crébillon le fils est dans le sien. Ce sont bien à peu près les mêmes mœurs ; mais le littérateur a un tout autre talent que le peintre. Le seul avantage de celui-ci sur l'autre, c'est une fécondité qui ne s'épuise point, une facilité incroyable, surtout dans les accessoires de ses pastorales. Quand il fait des enfants, il les groupe bien ; mais qu'ils restent à folâtrer sur des nuages. Dans toute cette innombrable famille, vous n'en trouverez pas un à employer aux actions réelles de la vie, à étudier sa leçon, à lire, à écrire, à tiller du chanvre. Ce sont des natures roma-

nesques, idéales ; de petits bâtards de Bacchus et de Silène. Ces enfants-là, la sculpture s'en accommoderait assez sur le tour d'un vase antique. Ils sont gras, joufflus, potelés. Si l'artiste sait pétrir le marbre, on le verra. En un mot, prenez tous les tableaux de cet homme; et à peine y en aura-t-il un à qui vous ne puissiez dire comme Fontenelle à la sonate : « Sonate, que me veux-tu ? Tableau, que me veux-tu ? » N'a-t-il pas été un temps où il était pris de la fureur de faire des vierges? Eh bien, qu'était-ce que ses vierges ? de gentilles petites catins. Et ses anges ? de petits satyres libertins. Et puis, il est, dans ses paysages, d'un gris de couleur et d'une uniformité de ton qui vous ferait prendre sa toile, à deux pieds de distance, pour un morceau de gazon ou d'une couche de persil coupé en carré. Ce n'est pas un sot pourtant. C'est un faux bon peintre, comme on est un faux bel esprit. Il n'a pas la pensée de l'art, il n'en a que les *concetti*.

GREUZE. — *Portrait de madame Greuze.* — Ce peintre est certainement amoureux de sa femme ; et il n'a pas tort. Je l'ai bien aimée, moi, quand j'étais jeune, et qu'elle s'appelait mademoiselle Babuti. Elle occupait une petite boutique de libraire sur le quai des Augustins ; poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose. J'entrais avec cet air vif, ardent et fou que j'avais ; et je lui disais : « Mademoiselle, les *Contes* de la Fontaine, un Pétrone, s'il vous plaît. — Monsieur, les voilà ; ne vous faut-il point d'autres livres ? — Pardonnez-moi, mademoiselle ; mais... — Dites toujours. — *La religieuse en chemise.* — Fi donc ! monsieur ; est-ce qu'on a, est-ce qu'on lit ces vilenies-là ? — Ah ! ah ! ce sont des vilenies, mademoiselle ? moi, je n'en savais rien... » Et puis un autre jour, quand je repassais, elle souriait, et moi aussi.

Il y avait, au Salon dernier, un *Portrait de madame Greuze enceinte;* l'intérêt de son état arrêtait; la belle couleur et la vérité des détails vous faisaient ensuite tomber les bras. Celui-ci n'est pas aussi beau : cependant l'ensemble en est gracieux; il est bien posé; l'attitude en est de volupté ; ses deux mains montrent des finesses de ton qui enchantent. La gauche seulement n'est pas ensemble ; elle a même un doigt cassé ; cela fait peine. Le chien que la belle main caresse est un épagneul à longs poils noirs, le museau et les pattes tachetés de feu ; il a les yeux pleins de vie. Si vous le regardez quelque temps, vous l'entendrez aboyer. La blonde qui coiffe la tête est à faire demander l'ouvrier; j'en dis autant du reste du vêtement. La tête a donné bien de la peine au peintre et au modèle; on le voit; et c'est déjà un défaut. Les passages du front sont trop jaunes : on sait bien qu'il reste aux femmes qui ont eu des enfants de ces taches-là ; mais si l'on pousse l'imitation de la nature jusqu'à vouloir les rendre, il faut les affaiblir ; c'est là le cas d'embellir un peu, puisqu'on le peut sans que la ressemblance en souffre. Mais comme ces accidents du visage donnent lieu à l'artiste, par leurs difficultés, de déployer son talent, il est rare qu'il s'y refuse. Ces passages ont encore un œil rougeâtre, qui est vrai, mais déplaisant. Ses lèvres sont plates. Cet air pincé de la bouche lui donne un petit air sucré. Cela est tout à fait maniéré. Si ce maniéré est dans la personne, tant pis pour la personne, le peintre et le tableau. Cette femme agace-t-elle malignement son épagneul contre quelqu'un? L'air malin et sucré sera moins faux, mais sera toujours choquant. Au reste, le tour de la bouche, les yeux, tous les autres détails sont à ravir ; des finesses de couleur sans fin ; le cou soutient la tête à merveille. Il est beau de dessin et de couleur, et va, comme il doit s'attacher

aux épaules ; mais pour cette gorge, je ne saurais la regarder ; et si, même à cinquante ans, je ne hais pas les gorges. Le peintre a penché sa figure en devant, et par cette attitude il semble dire au spectateur : « Voyez la gorge de ma femme. » Je la vois, monsieur Greuze. Eh bien, votre femme a la gorge molle et jaune. Si elle ressemble, tant pis encore pour vous, pour elle et pour le tableau. Un jour, M. de la Martelière descendait de son appartement ; il rencontra sur l'escalier un grand garçon qui montait à l'appartement de madame. Madame de la Martelière avait la plus belle tête du monde ; et M. de la Martelière, regardant monter le jeune galant chez sa femme, disait entre ses dents : « Oui, oui ; mais je l'attends à la cuisse. » Madame Greuze a la tête aussi fort belle ; et rien n'empêchera M. Greuze de dire aussi quelque jour entre ses dents : « Oui, oui ; mais je l'attends à la gorge. » Cela n'arrivera pas, car sa femme est sage (1). La couleur jaune et la mollesse de cette gorge sont de madame ; mais le défaut de transparence et le mat sont de monsieur.

1767.

MICHEL VAN-LOO. — *Portrait de M. Diderot.* — Moi. J'aime Michel ; mais j'aime encore mieux la vérité. Assez ressemblant ; il peut dire à ceux qui ne le reconnaissent pas, comme le jardinier de l'opéra-comique : « C'est qu'il ne m'a jamais vu sans perruque. » Très vivant : c'est sa douceur, avec sa vivacité ; mais trop jeune, tête trop petite, joli comme une femme, lorgnant, souriant, mignard, faisant le petit bec, la bouche en

(1) Diderot se trompait. Greuze a raconté lui-même ses infortunes conjugales.

cœur ; rien de la sagesse de couleur du *Cardinal de Choiseul;* et puis un luxe de vêtement à ruiner le pauvre littérateur, si le receveur de la capitation vient à l'imposer sur sa robe de chambre. L'écritoire, les livres, les accessoires aussi bien qu'il est possible, quand on a voulu la couleur brillante et qu'on veut être harmonieux. Pétillant de près, vigoureux de loin, surtout les chairs. Du reste, de belles mains bien modelées, excepté la gauche, qui n'est pas dessinée. On le voit de face ; il a la tête nue ; son toupet gris, avec sa mignardise, lui donne l'air d'une vieille coquette qui fait encore l'aimable ; la position d'un secrétaire d'Etat et non d'un philosophe. La fausseté du premier moment a influé sur tout le reste. C'est cette folle de madame Van-Loo qui venait jaser avec lui, tandis qu'on le peignait, qui lui a donné cet air-là, et qui a tout gâté. Si elle s'était mise à son clavecin, et qu'elle eût préludé ou chanté :

Non ha ragione, ingrato,
Un core abbandonato,

ou quelque autre morceau du même genre, le philosophe sensible eût pris un tout autre caractère ; et le portrait s'en serait ressenti. Ou mieux encore, il fallait le laisser seul, et l'abandonner à sa rêverie. Alors sa bouche se serait entr'ouverte, ses regards distraits se seraient portés au loin, le travail de sa tête, fortement occupée, se serait peint sur son visage ; et Michel eût fait une belle chose. Mon joli philosophe, vous me serez à jamais un témoignage précieux de l'amitié d'un artiste, excellent artiste, plus excellent homme. Mais que diront mes petits-enfants, lorsqu'ils viendront à comparer mes tristes ouvrages avec ce riant, mignon, efféminé, vieux coquet-là ? Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. J'avais en une journée cent

physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné. enthousiaste ; mais je ne fus jamais tel que vous me voyez là. J'avais un grand front, des yeux très-vifs, d'assez grands traits, la tête tout à fait du caractère d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait de bien près à la bêtise, à la rusticité des anciens temps. Sans l'exagération de tous les traits dans la gravure qu'on a faite d'après le crayon de Greuze, je serais infiniment mieux. J'ai un masque qui trompe l'artiste; soit qu'il y ait trop de choses fondues ensemble; soit que, les impressions de mon âme se succédant très-rapidement et se peignant toutes sur mon visage, l'œil du peintre ne me retrouvant pas le même d'un instant à l'autre, sa tâche devienne beaucoup plus difficile qu'il ne la croyait. Je n'ai jamais été bien fait que par un pauvre diable appelé Garand, qui m'attrapa, comme il arrive à un sot qui dit un bon mot. Celui qui voit mon portrait par Garand me voit, *Ecco il vero Pulcinella* (1). M. Grimm l'a fait graver; mais il ne le communique pas. Il attend toujours une inscription qu'il n'aura que quand j'aurai produit quelque chose qui m'immortalise. — Et quand l'aura-t-il? — Quand? demain peut-être; et qui sait ce que je puis ? Je n'ai pas la conscience d'avoir encore employé la moitié de mes forces. Jusqu'à présent je n'ai que baguenaudé. J'oubliais, parmi les bons portraits de moi, le buste de mademoiselle Collot. surtout le dernier, qui appartient à M. Grimm, mon ami. Il est bien, il est très-bien ; il a pris chez lui la place d'un autre, que

(1) Allusion à une anecdote souvent citée depuis que Diderot l'a rapportée dans ses *Lettres à Mlle Voland :* anecdote où un moine vénitien, pour détourner les badauds amassés autour d'un polichinelle, leur crie en leur montrant le crucifix : « Le polichinelle qui vous rassemble n'est qu'un sot, le seul, le vrai polichinelle, le voilà! » (J. Assézat.)

son maître M. Falconet avait fait, et qui n'était pas bien. Lorsque Falconet eut vu le buste de son élève, il prit un marteau, et cassa le sien devant elle. Cela est franc et courageux. Ce buste, en tombant en morceaux sous le coup de l'artiste, mit à découvert deux belles oreilles qui s'étaient conservées entières sous une indigne perruque dont Mme Geoffrin m'avait fait affubler après coup. M. Grimm n'avait jamais pu pardonner cette perruque à Mme Geoffrin. Dieu merci, les voilà réconciliés, et ce Falconet, cet artiste si peu jaloux de la réputation dans l'avenir, ce contempteur si déterminé de l'immortalité, cet homme si *disrespectueux* de la postérité, délivré du souci de lui transmettre un mauvais buste. Je dirai cependant de ce mauvais buste qu'on y voyait les traces d'une peine d'âme secrète dont j'étais dévoré lorsque l'artiste le fit. Comment se fait-il que l'artiste manque les traits grossiers d'une physionomie qu'il a sous les yeux, et fasse passer sur sa toile ou sur sa terre glaise les sentiments secrets, les impressions cachées au fond d'une âme qu'il ignore ? La Tour avait fait le portrait d'un ami. On dit à cet ami qu'on lui avait donné un teint brun qu'il n'avait pas. L'ouvrage est rapporté dans l'atelier de l'artiste, et le jour pris pour le retoucher. L'ami arrive à l'heure marquée. L'artiste prend ses crayons. Il travaille, il gâte tout; il s'écrie : « J'ai tout gâté. Vous avez l'air d'un homme qui lutte contre le sommeil ; » et c'était en effet l'action de son modèle, qui avait passé la nuit à côté d'une parente indisposée.

PENSÉES DÉTACHÉES

Sur la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Poésie, pour servir de suite aux Salons.

DU GOUT

— Le talent imite la nature ; le goût en inspire le choix ; cependant j'aime mieux la rusticité que la mignardise ; et je donnerais dix Watteau pour un Teniers. J'aime mieux Virgile que Fontenelle, et je préférerais volontiers Théocrite à tous les deux ; s'il n'a pas l'élégance de l'un, il est plus vrai, et bien loin de l'affèterie de l'autre.

— Je me souviens de m'être promené dans les jardins de Trianon. C'était au coucher du soleil ; l'air était embaumé du parfum des fleurs. Je me disais : les Tuileries sont belles ; mais il est plus doux d'être ici.

— Tous disent que le goût est antérieur à toutes les règles ; peu savent le pourquoi, Le goût, le bon goût est aussi vieux que le monde, l'homme et la vertu ; les siècles ne l'ont que perfectionné.

— J'en demande pardon à Aristote ; mais c'est une critique vicieuse que de déduire des règles exclusives des ouvrages les plus parfaits, comme si les moyens de plaire n'étaient pas infinis. Il n'y a presque aucune de ces règles que le génie ne puisse enfreindre avec succès. Il est vrai que la troupe des esclaves, tout en admirant, crie au sacrilège.

— Les règles ont fait de l'art une routine ; et je ne sais si elles n'ont pas été plus nuisibles qu'utiles. Entendons-nous : elles ont servi àl'homme ordinaire ; elles ont nui à l'homme de génie.

— Les pygmées de Longin, vains de leur petitesse, arrêtaient leur croissance par des ligatures. *De te fabula narratur*, homme pusillanime qui crains de penser.

— Je suis sûr que lorsque Polygnote de Thasos et Myron d'Athènes quittèrent le camaïeu, et se mirent à peindre avec quatre couleurs, les anciens admirateurs de la peinture traitèrent leurs tentatives de libertinage.

— Je crois que nous avons plus d'idées que de mots. Combien de choses senties, et qui ne sont pas nommées! De ces choses, il y en a sans nombre dans la morale, sans nombre dans la poésie, sans nombre dans les beaux-arts. J'avoue que je n'ai jamais su dire ce que j'ai senti dans l'*Andrienne* de Térence et dans la *Vénus de Médicis*. C'est peut-être la raison pour laquelle ces ouvrages me sont toujours nouveaux. On ne retient presque rien sans le secours des mots, et les mots ne suffisent presque jamais pour rendre précisément ce que l'on sent.

— On regarde ce que l'on sent et ce que l'on ne saurait rendre, comme son secret.

— Un mauvais mot, une expression bizarre m'en a quelquefois plus appris que dix belles phrases.

— Rien n'est plus ridicule et plus ordinaire dans la société qu'un sot qui veut tirer d'embarras un homme de génie. Eh! pauvre idiot, laisse-le se tourmenter, le mot lui viendra ; et quand il l'aura dit, tu ne l'entendras pas.

DE LA CRITIQUE

— Je voudrais bien savoir où est l'école où l'on apprend à sentir.

— L'ambition de César est bien plus commune qu'on ne pense; le cœur ne propose pas même l'alternative, il ne dit pas : *aut Cæsar, aut nihil.*

— Il est une certaine subtilité d'esprit très-pernicieuse ; elle sème le doute et l'incertitude. Ces amasseurs de nuages me déplaisent spécialement ; ils ressemblent au vent qui remplit les yeux de poussière.

— Il y a bien de la différence entre un raisonneur et un homme raisonnable. L'homme raisonnable se tait souvent, le raisonneur ne déparle pas.

— La sotte occupation que celle de nous empêcher sans cesse de prendre du plaisir, ou de nous faire rougir de celui que nous avons pris !... C'est celle du critique.

— Quel que soit votre succès, attendez-vous à la critique. Si vous êtes un peu délicat, vous serez moins blessé de l'attaque de vos ennemis que de la défense de vos amis.

De la composition et du choix des sujets.

—Rien n'est beau sans unité ; et il n'y a point d'unité sans subordination. Cela semble contradictoire ; mais cela ne l'est pas.

— L'unité du tout naît de la subordination des parties ; et de cette subordination naît l'harmonie qui suppose la variété.

— Il y a entre l'unité et l'uniformité la différence d'une belle mélodie à un son continu.

— Celui qui demande un tableau, plus il détaille le sujet, plus il est sûr d'avoir un mauvais tableau. Il ignore combien dans le maître le plus habile l'art est borné.

— Tout étant égal d'ailleurs, j'aime mieux l'histoire que les fictions.

— Si tous les tableaux de martyrs, que nos grands maîtres ont si sublimement peints, passaient à une postérité reculée, pour qui nous prendrait-elle ? Pour des bêtes féroces ou des anthropophages.

— Pourquoi est-ce que les ouvrages des Anciens ont un si grand caractère? C'est qu'ils avaient tous fréquenté les écoles des philosophes.

— Quel que soit le coin de la nature que vous regardiez, sauvage ou cultivé, pauvre ou riche, désert ou peuplé, vous y trouverez toujours deux qualités enchanteresses, la vérité et l'harmonie.

— Je ne suis pas un capucin ; j'avoue cependant que je sacrifierais volontiers le plaisir de voir de belles nudités, si je pouvais hâter le moment où la peinture et la sculpture, plus décentes et plus morales, songeront à concourir, avec les autres beaux-arts, à inspirer la vertu et à épurer les mœurs. Il me semble que j'ai assez vu de tetons et de fesses ; ces objets séduisants contrarient l'émotion de l'âme, par le trouble qu'ils jettent dans les sens.

— Il faut sacrifier aux grâces, même dans la peinture de la mauvaise humeur et du souci.

— Rien de plus piquant qu'un accessoire mélancolique dans un sujet badin.

— Je n'aime pas qu'Apollon, poursuivant Daphné, soit respectueux. Il est nu ; et la nymphe qu'il poursuit est nue. S'il retire son bras en arrière, s'il craint de la toucher, c'est un sot ; s'il la touche, l'artiste est un indécent. La touchât-il avec le revers de la main, comme on le voit dans le tableau de Lairesse, le spectateur dira : « Seigneur Apollon, vous ne l'arrêterez pas comme cela ; si vous craignez qu'elle ne s'enfuie pas assez vite, vous vous y prenez fort bien... — Mais peut-être que le dieu avait la peau du dessus de la main douce, et celle du dedans rude. — Laissez-moi en repos ; vous n'êtes qu'un mauvais plaisant. »

— Quelquefois la nature est sèche, et jamais l'art ne le doit être.

— Ce sont les limites étroites de l'art, sa pauvreté, qui a distingué les couleurs en *couleurs amies* et en *couleurs ennemies*. Il y a des coloristes hardis qui ont négligé cette distinction.

— Eclairez vos objets selon votre soleil, qui n'est pas celui de la nature ; soyez le disciple de l'arc-en-ciel, mais n'en soyez pas l'esclave.

— Toute composition digne d'éloge est en tout et partout d'accord avec la nature ; il faut que je puisse dire : « Je n'ai pas vu ce phénomène, mais il est. »

— Il ne faut quelquefois qu'un trait pour montrer toute une figure.

— La proportion produit l'idée de force et de solidité.

— Il ne faut pas croire que les êtres inanimés soient sans caractère. Les métaux et les pierres ont les leurs. Entre les arbres, qui n'a pas observé la flexibilité du saule, l'originalité du peuplier, la raideur du sapin, la majesté du chêne ? Entre les fleurs, la coquetterie de la rose, la pudeur du bouton, l'orgueil du lis, l'humilité de la violette, la nonchalance du pavot ? *Lentove papavera collo.*

— Il ne faut jamais interrompre de grandes masses par de petits détails ; ces détails les rapetissent en m'en donnant la mesure. Les tours de Notre-Dame séraient bien plus hautes, si elles étaient tout unies.

— Je ne crois pas qu'il puisse y avoir plus d'une percée dans un paysage ; deux couperaient la composition et rendraient l'œil aussi perplexe qu'un voyageur à l'entrée de deux chemins.

— Peindre comme on parlait à Sparte.

— En poésie dramatique et en peinture, le moins de personnages qu'il est possible.

— La toile comme la salle à manger de Varrón, jamais plus de neuf convives.

— Les artistes appellent *réveillons*, des accidents de lumières qui rompent la monotonie d'un endroit de la toile. Tous ces réveillons sont faux. On dirait qu'il en est d'un tableau comme d'un ragoût, auquel on peut toujours ôter ou donner une pointe de sel.

— Quand on a bien choisi la nature, il est difficile de s'y conformer trop rigoureusement; autant de coups de pinceau donnés pour l'embellir, autant d'efforts malheureux pour lui ôter son originalité. Il y a une teinte de rusticité qui convient singulièrement aux ouvrages d'imitation, en quelque genre que ce soit, parce que la nature la conserve dans ses ouvrages, à moins qu'elle n'en ait été effacée par la main de l'homme. La nature ne fait point d'arbres en boule; c'est le ciseau du jardinier, commandé par le goût gothique de son maître; et les arbres en boule vous plaisent-ils beaucoup ? L'arbre des forêts le plus régulier a toujours quelques branches extravagantes; gardez-vous de les supprimer, vous en feriez un arbre de jardin.

—

— Il y a plus de logiciens que d'hommes éloquents, j'entends vraiment éloquents. L'éloquence n'est que l'art d'embellir la logique.

— Il y a plus de gens de sens que d'hommes d'esprit; j'entends le vraiment bel esprit. L'esprit n'est que l'art d'habiller la raison.

— Le chancelier Bacon et Corneille ont démontré que le bel esprit n'était pas incompatible avec le génie. Ce sont des montagnes au pied desquelles croissent des marguerites.

— Nous avons notre clair-obscur comme les peintres, si son principal effet est d'empêcher l'œil de s'égarer, en le fixant sur certains objets.

— Faute d'une lumière large, nos ouvrages papillotent comme les leurs.

— Tacite est le Rembrandt de la littérature : des ombres fortes et des clairs éblouissants.

— Faites comme le Tintoret, qui, pour soutenir sa couleur, plaçait à côté de son chevalet quelque morceau du Schiavone. Un jeune élève suivit ce conseil, et ne peignit plus.

— Ennius n'avait vu que l'ombre d'Homère.

— Ah ! si le Titien eût dessiné et composé comme Raphaël ! Ah ! si Raphaël eût colorié comme le Titien !... C'est ainsi qu'on rabaisse deux grands hommes.

— Je l'ai vu ce *Ganymède* de Rembrandt : il est ignoble ; la crainte a relâché le sphincter de sa vessie ; il est polisson : l'aigle qui l'enlève par sa jaquette met son derrière à nu ; mais ce petit tableau éteint tout ce qui l'environne. Avec quelle vigueur de pinceau et quelle furie de caractère cet aigle se peint !

— Je ne prétends point donner des règles au génie. Je dis à l'artiste : « Faites ces choses » ; comme je lui dirais : « Si vous voulez peindre, ayez d'abord une toile. »

— Combien de choses l'artiste doit avoir vues, combinées, agencées dans son imagination, avant que de passer le pouce dans sa palette, et cela sous peine de repeindre sans cesse !

— Le maître tâtonne moins que son élève ; mais il tâtonne aussi.

— *Je sais ce que cela deviendra*, est un mot qui n'est que d'un musicien, d'un littérateur, ou d'un artiste consommé.

— Le vrai de la nature est la base du vraisemblable de l'art.

— Rien n'est plus sûr : l'habitude perpétuelle de regarder les objets éloignés et voisins, d'en mesurer l'intervalle par la vue, a établi dans notre organe une échelle enharmonique de tons, de semi-tons, de quarts de tons, tout autrement étendue et tout aussi rigoureuse que celle de la musique par l'oreille, et l'on peint faux pour l'œil, comme l'on chante faux pour l'oreille.

— L'entente des reflets dans une grande composition, ou l'action et la réaction des corps éclairés les uns sur les autres, me semble d'une difficulté incompréhensible, tant pour la multitude que pour la mesure de ces causes. Je crois que, sur ce point, le plus grand peintre doit beaucoup à notre ignorance.

— C'est aux reflets que l'ombre doit sa clarté et son plus ou moins de clarté.

— Mais les objets sont-ils faits pour être vus par des trous? Si la lumière forte descend brusquement et perce les ténèbres d'une caverne, c'est un accident dont je permets l'imitation à l'artiste; mais je ne souffrirai jamais qu'il s'en fasse une règle.

— Je me lève avant l'astre du jour. Je promène mes regards sur un paysage varié par des montagnes tapissées de verdure; de grands arbres touffus s'élèvent sur leurs sommets; de vastes prairies sont étendues à leurs pieds; ces prairies sont coupées par les détours d'une rivière qui serpente. Là, c'est un château; ici, c'est une chaumière. Je vois arriver de loin le pâtre avec ses troupeaux; il sort à peine du hameau, et la poussière me dérobe encore la vue de ses animaux. Toute cette scène silencieuse et presque monotone a sa couleur terne et réelle. Cependant l'astre du jour a paru, et tout a changé par une multitude innombrable et subite de prêts et d'emprunts; c'est un autre tableau, où il ne reste pas une feuille, pas un brin d'herbe, pas un point

du premier. Mets la main sur la conscience, Vernet, et réponds-moi : Es-tu le rival du soleil? Et ce prodige est-il aussi au bout de ton pinceau ?

DE L'ANTIQUE

— Les exercices de la gymnastique produisaient deux effets : ils embellissaient les corps, et rendaient le sentiment de la beauté populaire.

— Les jeunes Lacédémoniennes dansaient toutes nues, et les Athéniennes les appelaient *montre-cul*. Elles le montraient bien en pure perte pour les beaux-arts, qui n'étaient exercés à Sparte que par des étrangers ou des esclaves.

— L'étude profonde de l'anatomie a plus gâté d'artistes qu'elle n'en a perfectionné. En peinture comme en morale, il est bien dangereux de voir sous la peau.

— Qu'apprendre de l'antique? A discerner la belle nature. Négliger l'étude des grands modèles, c'est se placer à l'origine de l'art, et aspirer à la gloire du créateur.

— Sur soixante mille statues antiques qu'on trouve à Rome et aux environs, une centaine de belles, une vingtaine d'exquises.

— Ce qui m'affecte spécialement dans ce fameux groupe du Laocoon et de ses enfants, c'est la dignité de l'homme, conservée au milieu de la profonde douleur. Moins l'homme qui souffre se plaint, plus il me touche. Quel spectacle que celui de la femme forte dans les tourments !

— Si vous en exceptez quelques-unes, presque toutes les figures antiques ont la tête un peu surbaissée. C'est le caractère de la réflexion ou de la qualité propre à l'homme ; l'homme est l'animal réfléchissant.

DE LA GRACE

— La grâce n'appartient guère qu'aux natures délicates et faibles. Omphale a de la grâce. Hercule n'en a pas. La rose, l'œillet, le calice de la tulipe ont de la grâce ; le vieux chêne, dont la cime se perd dans la nue, n'en a point ; sa branche ou sa feuille en a peut-être.

— Pourquoi la nature n'est-elle jamais négligée ? C'est que, quel que soit l'objet qu'elle présente à nos yeux, à quelque distance qu'il soit placé, sous quelque aspect qu'il soit aperçu, il est comme il doit être, le résultat des causes dont il a éprouvé les actions.

DU NAÏF

La manière est dans les beaux-arts ce que l'hypocrisie est dans les mœurs. Boucher est le plus grand hypocrite que je connaisse ; il n'y a pas une de ses figures à laquelle on ne pût dire : « Tu veux être vraie, mais tu ne l'es pas. » La naïveté est de tous les états : on est naïvement héros, naïvement scélérat, naïvement dévot, naïvement beau, naïvement orateur, naïvement philosophe. Sans naïveté, point de vraie beauté. On est un arbre, une fleur, une plante, un animal naïvement. Je dirais presque que de l'eau est naïvement de l'eau, sans quoi elle visera à l'acier poli ou au cristal. La naïveté est une grande ressemblance de l'imitation avec la chose, accompagnée d'une grande facilité de faire : c'est de l'eau prise dans le ruisseau, et jetée sur la toile.

J'ai dit trop de mal de Boucher ; je me rétracte. Il me semble avoir vu de lui des enfants bien naïvement enfants.

— En quelque genre que ce soit, il faut encore mieux être extravagant que froid.

DE LA BEAUTÉ

— Au moment où l'artiste pense à l'argent, il perd le sentiment du beau.

— Deux phénomènes bien voisins : c'est que la peinture cherche à montrer les objets sous un aspect un peu poudreux, et que les eaux fortes nous plaisent souvent plus que les morceaux exécutés d'un burin ferme. Cela est vrai, surtout des paysages. Rien n'est plus piquant qu'un beau visage sous une gaze légère.

— La beauté n'a qu'une forme.

— Le beau n'est que le vrai, relevé par des circonstances possibles, mais rares et merveilleuses. S'il y a des dieux, il y a des diables : et pourquoi ne s'opérerait-il pas des miracles par l'entremise des uns et des autres.

— Causez quelquefois avec l'érudit ; mais consultez l'homme délicat et sensible.

DU COSTUME

— Lorsque le vêtement d'un peuple est mesquin, l'art doit laisser là le costume. Que voulez-vous que fasse un statuaire de vos vestes, de vos culottes et de vos rangées de boutons ?

— N'est-ce pas encore une belle chose à imiter qu'une perruque de palais ou de faculté ?

— Il est des tableaux dont la première ébauche est faite d'un pinceau si chaud qu'ils ne supportent pas plus l'analyse que certains morceaux lyriques.

— Le portrait est si difficile que Pigalle m'a dit n'en avoir jamais fait aucun sans être tenté d'y renoncer. En

effet, c'est sur le visage que réside spécialement la vie, le caractère et la physionomie.

— Les esquisses ont communément un feu que le tableau n'a pas. C'est le moment de chaleur de l'artiste, la verve pure, sans aucun mélange de l'apprêt que la réflexion met à tout ; c'est l'âme du peintre qui se répand librement sur la toile. La plume du poète, le crayon du dessinateur habile ont l'air de courir et de se jouer. La pensée rapide caractérise d'un trait. Or, plus l'expression des arts est vague, plus l'imagination est à l'aise.

—

PENSÉES ET FRAGMENTS

— Les grandes connaissances, les vraiment importantes, nous ne savons où nous les avons prises. Ce n'est pas dans le livre imprimé chez Marc-Michel Rey ou ailleurs, c'est dans le livre du monde. Nous lisons ce livre sans cesse, sans dessein, sans application, sans nous en douter. Les choses que nous y lisons, pour la plupart ne peuvent s'écrire, tant elles sont fines, subtiles, compliquées; du moins, celles qui donnent à un homme le caractère de pénétration singulière qui le distingue des autres. La page de ce livre qui le sauvera d'un grand péril, qui lui fera tenter avec succès une entreprise désespérée, où est-elle ? Je l'ignore. L'enfant qui joue s'aperçoit de tout ce qui se passe autour de lui ; l'homme fait dans le monde le même rôle pendant toute sa vie. Oh ! les ineptes, les plates créatures que nous serions, si nous ne savions que ce que nous avons lu. Les pauvres choses que tous ces principes écrits, même dans les ouvrages les plus profonds, en comparaison des besoins et des circonstances de la vie. Ecoutez un blas-

phème : La Bruyère, la Rochefoucauld sont des livres bien communs, bien plats, en comparaison de ce qui se pratique de ruses, de finesses, de politique, de raisonnements profonds, un jour de marché à la halle. Aussi remarque-t-on bien la différence entre l'homme qui a vécu et l'homme qui a médité; ce sont les deux architectes athéniens : celui qui sait dire et celui qui sait faire.

— La méditation est si douce et l'expérience est si fatigante que je ne suis point étonné que celui qui pense soit si rarement celui qui expérimente.

— Un homme montre quelquefois plus de génie dans son erreur qu'un autre dans la découverte d'une vérité.

— Les hommes ont une étrange opinion de la vertu; ils croient qu'elle est à leur disposition, et qu'on devient honnête homme du jour au lendemain. Ils gardent leur linge sale tant qu'ils ont des vilenies à faire, et ils en font toute leur vie, parce qu'on ne quitte pas une habitude vicieuse comme une chemise. C'est pis que la peau du centaure Nessus ; on ne l'arrache pas sans douleur et sans cris ; on a plus tôt fait de rester comme on est.

— Les choses ne sont rien en elles-mêmes ; elles n'ont ni douceur, ni amertume réelles; ce qui les fait ce qu'elles sont, c'est notre âme.

— Il en est des plaisirs violents ainsi que des peines profondes, ils sont muets.

— Les petites passions compassées me font pitié.

— Imaginez, en un tas à vos pieds, toute la dépouille d'un Européen, ces bas, ces souliers, cette culotte, cette veste, cet habit, ce chapeau, ce col, ces jarretières, cette chemise ; c'est une friperie. La dépouille d'une femme serait une boutique tout entière. L'habit de nature, c'est la peau ; plus on s'éloigne de ce vêtement, plus on pèche contre le goût. Les Grecs, si uniment vêtus, ne pou-

vaient même souffrir leurs vêtements dans les arts. Ce n'était pourtant qu'une ou deux pièces d'étoffes négligemment jetées sur le corps.

— Les chats de Champagne n'osent pas manger sur des assiettes ; il faut qu'ils soient fripons de leur naturel ; ils ont l'air de voler ce qu'on leur donne. Il y a bien des gens comme cela.

— Un jeune homme, au sortir de son cours de philosophie, est jeté dans un monde d'athées, de déistes, de sociniens, de spinosistes et d'autres impies ; fort instruit des propriétés de la matière subtile et de la formation des tourbillons, connaissances merveilleuses qui lui deviennent parfaitement inutiles ; mais à peine sait-il des avantages de la vertu ce que lui en a dit un précepteur, ou des fondements de sa religion ce qu'il en a lu dans son catéchisme. Il faut espérer que ces professeurs éclairés, qui ont purgé la logique des *universaux* et des *catégories*, la métaphysique des *entités* et des *quiddités*, et qui ont substitué dans la physique l'expérience et la géométrie aux *hypothèses frivoles*, seront frappés de ce défaut, et ne refuseront pas à la morale quelques-unes de ces veilles qu'ils consacrent au bien public (1745).

— Aie toujours présent à l'esprit qu'une *hypothèse* n'est pas un fait.

— On ne sait tendrement aimer que dans les contrées superstitieuses.

— Cette femme est injuste et vaine. Il lui faudrait un amant...

— Un des symptômes d'une maladie mortelle est le changement de caractère.

— O femmes! vous me serez bien indifférentes le jour que je vous laisserai dire et faire tout ce qu'il vous plaira ! J'aime ceux qui me grondent et je gronde vo-

lontiers ceux que j'aime; et, quand je ne gronde plus, je n'aime plus. De tous ceux qui me touchent de près, je suis celui que je gourmande le plus sévèrement et le plus fréquemment; si je me préfère en ce point à mes amis, c'est, tout bien considéré, que je suis encore plus curieux de me rendre bon moi-même que de rendre les autres meilleurs.

— Cette jalousie d'ami à ami, de sœur à sœur, de mère à fille, de fille à mère, me passe; je n'y entends rien. Si je connaissais quelqu'être au monde qui pût, en m'éclipsant à vos yeux, contribuer infiniment mieux que moi à votre bonheur, quel mérite plus grand me resterait-il à ambitionner, après celui d'être ce qu'il serait, sinon de vous le procurer ?

— Un des moments les plus doux de ma vie, ce fut il y a plus de trente ans, et je m'en souviens comme d'hier, lorsque mon père me vit arriver du collège les bras chargés des prix que j'avais remportés, et les épaules chargées des couronnes qu'on m'avait données, et qui, trop larges pour mon front, avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte, et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure !

— Je n'ai vu mourir ni mon père, ni ma mère; je leur étais cher, et je ne doute point que les yeux de ma mère ne m'aient cherché à son dernier instant. Il est minuit. Je suis seul, je me rappelle ces bonnes gens, ces bons parents; et mon cœur se serre quand je pense qu'ils ont eu toutes les inquiétudes qu'ils devaient éprouver sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous es fâcheux hasards d'une capitale immense, le séjour du crime et des vices, sans avoir recueilli un instant de la douceur qu'ils auraient eue à le voir, à en entendre parler, lorsqu'il eut acquis par sa

bonté naturelle, et par l'usage de ses talents, la considération dont il jouit. Et souhaitez après cela d'être père ! J'ai fait le malheur de mon père, la douleur de ma mère, tandis qu'ils ont vécu, et je suis un des enfants les mieux nés qu'on puisse se promettre ! Je me loue moi-même : cependant je ne suis rien moins que vain ; car une des choses qui m'ait fait le plus de plaisir, c'est le propos bourru que me tint un provincial quelques années après la mort de mon père. Je traversais une des rues de ma ville ; il m'arrêta par le bras, et me dit : *Monsieur Diderot, vous êtes bon ; mais si vous croyez que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez*. Je ne sais si les pères sont contents d'avoir des enfants qui vaillent mieux qu'eux ; mais je le fus, moi, de m'entendre dire que mon père valait mieux que moi. Je crois, et je croirai tant que je vivrai, que ce provincial m'a dit vrai. Mes parents ont laissé après eux un fils aîné qu'on appelle Diderot le philosophe, c'est moi ; une fille qui a gardé le célibat, et un dernier enfant qui s'est fait ecclésiastique. C'est une bonne race. L'ecclésiastique est un homme singulier ; mais ses défauts légers sont infiniment compensés par une charité illimitée qui l'appauvrit au milieu de l'aisance. J'aime ma sœur à la folie, moins parce qu'elle est ma sœur que par mon goût pour les choses excellentes. Combien j'en aurais à citer de beaux traits, si je voulais ! Ses bonnes actions sont ignorées ; celles de l'abbé sont publiques....

(*Voyage à Bourbonne.*)

— *D'où je connais Mlle Guimard ?* Mais, de tout temps, il y a eu cent moyens, et, à mon âge, il y a cent raisons de connaître la Guimard. On trouve dans ces filles-là je ne sais combien de ressources essentielles qu'on ne peut espérer dans une honnête femme, sans

compter celle d'être avec elles comme on veut : bien, sans vanité ; mal, sans honte.

— L'être rare par excellence, c'est celui qui réunit la force qui fait agir et le génie qui fait dire grandement.

— Les bons maîtres sont rares, parce qu'ils traînent leurs élèves pied à pied ; et qu'on fait avec eux une route immense, sans qu'ils s'avisent d'arrêter leurs élèves sur les sommités, et de promener leurs regards autour de l'horizon.

— Il y a, entre l'esprit étendu et l'esprit cultivé, la différence de l'homme et de son coffre-fort.

— Je n'aime pas les femmes méchantes ; cela est presque contre nature. C'est à nous qui sommes forts qu'il appartient d'être méchants.

— Avoir des esclaves n'est rien ; mais ce qui est intolérable, c'est d'avoir des esclaves en les appelant des citoyens !

— Le sage a-t-il besoin de traverser les mers et de tenir registre des noms barbares et des penchants effrénés des sauvages, pour instruire des peuples policés ? Tout ce qui nous environne est un sujet d'observation. Les objets qui nous sont le plus familiers peuvent être pour vous des merveilles ; tout dépend du coup d'œil. S'il est distrait, il nous trompe : s'il est perçant et réfléchi, il nous approche de la vérité.

— Un bacha très-voluptueux avait donné commission à un eunuque de lui acheter les plus belles femmes. L'eunuque y faisait depuis dix ans de son mieux, sans avoir encore pu réussir au gré de son maître. Un Marseillais rencontra cet eunuque à Smyrne, au milieu d'un troupeau de Circassiennes, toutes plus belles les unes que les autres, et ne sachant laquelle choisir. « Osmin, lui dit le Marseillais, vois-tu cette petite brune aux yeux bleus, que tu parais dédaigner ? Prends-la, sur ma pa-

role, et sois sûr que ton bacha t'en fera compliment. » Osmin suivit le conseil du Marseillais, et s'en trouva bien. A six mois de là, l'eunuque retrouva son Marseillais à Alep, courut à lui, le remercia, lui dit que son bacha était fou de la petite brune, et qu'il l'obligerait beaucoup de lui apprendre comment il avait deviné si juste. « Tu vas le savoir, lui répondit le Marseillais. Je la vis débarquer, et dès ce moment je ne cessai de la rêver, de la désirer ; je ne dormis plus ; et sois sûr que si j'avais eu cinq cents sequins, je te l'aurais soufflée, et à ton bacha. Voilà tout mon secret. « *Ah !* dit l'eunuque en s'éloignant tristement, *je vois que je ne m'y connaîtrai jamais.*

— C'est une femme découverte, et non une femme nue qui est indécente. Une femme indécente, c'est celle qui aurait une cornette sur sa tête, ses bas à ses jambes et ses mules aux pieds.

— J'ai bien peur, mon ami, que la prédiction du grand chancelier d'Angleterre ne soit sur le point de s'accomplir en France : c'est que la philosophie, la poésie, les sciences et les beaux-arts tendent à leur déclin, du moment où, chez un peuple, les têtes, tournées vers les objets d'intérêt, s'occupent d'administration, de commerce, d'agriculture, d'importation, d'exportation et de finance. Votre ami l'abbé Raynal pourra se vanter d'avoir été le héros de la révolution :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix (1).

Au milieu de cet esprit de calcul, le goût de l'aisance se répand et l'enthousiasme se perd. J'aurai vu changer les goûts et les mœurs trois ou quatre fois en France,

(1) VIRGILE, *Bucol., eglog.* 1, vers 18.

et je n'aurai pas vécu longtemps. Le goût des beaux-arts suppose un certain mépris de la fortune, je ne sais quelle incurie des affaires domestiques, un certain dérangement de cervelle, une certaine folie qui diminue de jour en jour. On devient sage et plat, on fait l'éloge du présent, on rapporte tout au petit moment de son existence et de sa durée ; le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité sont des mots vides de sens, qui font sourire de pitié ; on veut jouir ; après soi le déluge. On disserte, on examine, on sent peu, on raisonne beaucoup, on mesure tout au niveau scrupuleux de la logique, de la méthode, et même de la vérité : et que voulez-vous que des arts qui ont tous pour base l'exagération et le mensonge deviennent parmi des hommes sans cesse occupés de réalités, et ennemis par état des fantômes de l'imagination, que leur souffle fait disparaître ? C'est une belle chose que la science économique ; mais elle nous abrutira. Il me semble que je vois déjà nos neveux le barême en poche et le porte-feuille de finance sous le bras. Regardez-y bien, et vous verrez que le torrent qui nous entraîne n'est pas celui du génie.

— La première fois qu'on me parla de la nonchalance de l'ouvrier hollandais, du moins à la Haye, je crus qu'on m'avait fait un conte, jusqu'à ce qu'il fût question de remplacer un carreau dans une cuisine. Je dis ce que j'ai vu : ils arrivèrent trois, l'un portant le carreau, un autre le plâtre, et le troisième la truelle et le marteau ; d'abord ils chargèrent et allumèrent leurs pipes, puis ils regardèrent à leur besogne. Il manquait du sable, l'un des trois en alla chercher ; cependant ses camarades, étendus à terre, fumèrent leurs pipes. Le sable arrivé et jeté dans un coin, tous s'en allèrent boire le genièvre. Les voilà revenus. Ils se mettent en besogne, et la matinée se passe à sceller un carreau. Il est vrai

que cela s'est fait chez un grand seigneur, et que ces fainéants-là étaient payés à la journée.

(*Voyage en Hollande.*)

— Voici une expérience que j'ai faite quelquefois, et dont j'ai tiré plus de lumières sur les mouvements et les gestes, que de toutes les lectures du monde. Je fréquentais jadis beaucoup les spectacles, et je savais par cœur la plupart de nos bonnes pièces. Les jours que je me proposais un examen des mouvements et du geste, j'allais aux troisièmes loges ; car plus j'étais éloigné des acteurs, mieux j'étais placé. Aussitôt que la toile était levée, et le moment venu où tous les autres spectateurs se disposaient à écouter, moi, je mettais mes doigts dans mes oreilles, non sans quelque étonnement de la part de ceux qui m'environnaient, et qui, ne me comprenant pas, me regardaient presque comme un insensé, qui ne venait à la comédie que pour ne pas entendre. Je m'embarrassais fort peu des jugements, et je me tenais opiniâtrement les oreilles bouchées, tant que l'action et le jeu de l'acteur me paraissaient d'accord avec le discours que je me rappelais. Je n'écoutais que quand j'étais dérouté par les gestes, ou que je croyais l'être. Ah ! monsieur, qu'il y a peu de comédiens en état de soutenir une pareille épreuve ; et que les détails dans lesquels je pourrais entrer seraient humiliants pour la plupart d'entre eux ! Mais j'aime mieux vous parler de la nouvelle surprise où l'on ne manquait pas de tomber autour de moi, lorsqu'on me voyait répandre des larmes dans les endroits pathétiques, et toujours les oreilles bouchées Alors on n'y tenait plus ; et les moins curieux hasardaient des questions auxquelles je répondais froidement, « que chacun avait sa façon d'écouter ; et que la mienne était de me boucher les oreilles pour mieux

entendre » ; riant en moi-même des propos que ma bizarrerie, apparente ou réelle, occasionnait, et bien plus encore de la simplicité de quelques jeunes gens qui se mettaient aussi les doigts dans les oreilles pour entendre à ma façon, et qui étaient tout étonnés que cela ne leur réussît pas.

Quoi que vous pensiez de mon expédient, je vous prie de considérer que si, pour juger sainement de l'intonation, il faut écouter le discours sans voir l'acteur, il est tout naturel de croire que pour juger sainement du geste et des mouvements, il faut considérer l'acteur, sans entendre le discours. Au reste, cet écrivain célèbre par le *Diable boiteux*, le *Bachelier de Salamanque*, *Gil Blas de Santillane*, *Turcaret*, un grand nombre de pièces de théâtre et d'opéra-comiques, M. Le Sage, était devenu si sourd dans sa vieillesse, qu'il fallait, pour s'en faire entendre, mettre la bouche sur son cornet, et crier de toute sa force. Cependant il allait à la représentation de ses pièces : il n'en perdait presque pas un mot; il disait même qu'il n'avait jamais mieux jugé ni du jeu, ni de ses pièces : que depuis qu'il n'entendait plus les acteurs; et je me suis assuré par l'expérience qu'il disait vrai.

(*Lettre sur les Sourds-Muets.*)

—

SUR LES FEMMES

J'aime Thomas; je respecte la fierté de son âme et la noblesse de son caractère; c'est un homme de beaucoup d'esprit; c'est un homme de bien ; ce n'est donc pas un homme ordinaire. A en juger par sa *Dissertation sur*

les femmes (1), il n'a pas assez éprouvé une passion que je prise davantage pour les peines dont elle nous console que pour les plaisirs qu'elle nous donne. Il a beaucoup pensé, mais il n'a pas assez senti. Sa tête s'est tourmentée, mais son cœur est demeuré tranquille. J'aurais écrit avec moins d'impartialité et de sagesse, mais je me serais occupé avec plus d'intérêt et de chaleur du seul être de la nature qui nous rende sentiment pour sentiment, et qui soit heureux du bonheur qu'il nous fait. Cinq ou six pages de verve répandues dans son ouvrage auraient rompu la continuité de ses observations délicates et en auraient fait un ouvrage charmant. Mais il a voulu que son livre ne fût d'aucun sexe, et il n'y a malheureusement que trop bien réussi. C'est un hermaphrodite, qui n'a ni le nerf de l'homme ni la mollesse de la femme. Cependant peu de nos écrivains du jour auraient été capables d'un travail où l'on remarque de l'érudition, de la raison, de la finesse, du style, de l'harmonie ; mais pas assez de variété, de cette souplesse propre à se prêter à l'infinie diversité d'un être extrême dans sa force et dans sa faiblesse, que la vue d'une souris ou d'une araignée fait tomber en syncope, et qui sait quelquefois braver les plus grandes terreurs de la vie. C'est surtout dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les instincts de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes étonnent, belles comme les séraphins de Klopstok, terribles comme les diables de Milton. J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère, portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvements violents avec la douceur

(1) *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles.* Paris, 1772, in-8°.

de leurs traits les rend hideuses ; elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe, sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure ; et, pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. La soumission à un maître qui lui déplaît est pour elle un supplice. J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux ; je l'ai vue se plonger dans le bain, et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. Cette sorte de répugnance nous est presque inconnue. Notre organe est plus indulgent. Plusieurs femmes mourront sans avoir éprouvé l'extrême de la volupté. Cette sensation, que je regarderais volontiers comme une épilepsie passagère, est rare pour elles, et ne manque jamais d'arriver quand nous l'appelons. Le souverain bonheur les fuit entre les bras de l'homme qu'elles adorent. Nous le trouvons à côté d'une femme complaisante qui nous déplaît. Moins maîtresses de leurs sens que nous, la récompense en est moins prompte et moins sûre pour elles. Cent fois leur attente est trompée. Organisées tout au contraire de nous, le mobile qui sollicite en elles la volupté est si délicat, et la source en est si éloignée, qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle ne vienne point ou qu'elle s'égare. Si vous entendez une femme médire de l'amour, et un homme de lettres déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes passent, et de l'autre que son talent se perd. Jamais un homme ne s'est assis, à Delphes, sur le sacré trépied. Le rôle de Pythie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un dieu, de s'agiter, de s'écheveler, d'écu-

mer, de s'écrier : *Je le sens, je sens, le voilà, le dieu*, et d'en trouver le vrai discours. Un solitaire(1), brûlant dans ses idées ainsi que dans ses expressions, disait aux hérésiarques de son temps : *Adressez-vous aux femmes; elles reçoivent promptement, parce qu'elles sont ignorantes; elles répandent avec facilité, parce qu'elles sont légères ; elles retiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues.* Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme, il semble qu'il y ait entre elles un complot facile de domination, une sorte de ligue, telle que celle qui subsiste entre les prêtres de toutes les nations. Elles en connaissent les articles sans se les être communiqués. Naturellement curieuses, elles veulent savoir, soit pour user, soit pour abuser de tout. Dans les temps de révolution, la curiosité les prostitue aux chefs de parti. Celui qui les devine est leur implacable ennemi. Si vous les aimez, elles vous perdront, elles se perdront elles-mêmes; si vous croisez leurs vues ambitieuses, elles ont au fond du cœur ce que le poëte a mis dans la bouche de Roxane :

Malgré tout mon amour, si dans cette journée
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée ;
S'il ose m'alléguer une odieuse loi ;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait rien pour moi ;
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.

(Racine, *Bajazet*, acte I, scène III.)

(1) Saint Jérôme.

Toutes méritent d'entendre ce qu'un autre poète, moins élégant, adresse à l'une d'entre elles :

C'est ainsi que, toujours en proie à leur délire,
Vos pareilles ont su soutenir leur empire,
Vous n'aimâtes jamais ; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste ;
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux.

(Crébillon, *Catilina.*)

Elles simuleront l'ivresse, la passion, si elles ont un grand intérêt à vous tromper ; elles l'éprouveront, sans s'oublier. Le moment où elles seront tout à leur projet sera quelquefois celui même de leur abandon. Elles s'en imposent mieux que nous sur ce qui leur plaît. L'orgueil est plus leur vice que le nôtre. Une jeune femme Samoède dansait nue, avec un poignard à la main. Elle paraissait s'en frapper ; mais elle esquivait les coups qu'elle se portait avec une prestesse si singulière, qu'elle avait persuadé à ses compatriotes que c'était un dieu qui la rendait invulnérable ; et voilà sa personne sacrée. Quelques voyageurs européens assistèrent à cette danse religieuse ; et, quoique bien convaincus que cette femme n'était qu'une saltimbanque très-adroite, elle trompa leurs yeux par la célérité de ses mouvements. Le lendemain, ils la supplièrent de danser encore une fois. *Non*, leur dit-elle, *je ne danserai point ; le dieu ne le veut pas, et je me blesserais.* On insista Les habitants de la contrée joignirent leur vœu à celui des Européens. Elle dansa. Elle fut démasquée. Elle s'en aperçut ; et à l'instant la voilà étendue à terre, le poignard dont elle était armée plongé dans ses intestins. *Je l'avais bien prévu*,

disait-elle à ceux qui la secouraient, *que le dieu ne le voulait pas, et que je me blesserais.* Ce qui me surprend, ce n'est pas qu'elle ait préféré la mort à la honte, c'est qu'elle se soit laissé guérir. Et de nos jours, n'avons-nous pas vu une de ces femmes qui figuraient en bourrelet l'enfance de l'Eglise, les pieds et les mains cloués sur une croix (1), le côté percé d'une lance, garder le ton de son rôle au milieu des convulsions de la douleur, sous la sueur froide qui découlait de ses membres, les yeux obscurcis du voile de la mort, et, s'adressant au directeur de ce troupeau de fanatiques, lui dire, non d'une voix souffrante : *Mon père, je veux dormir*, mais, d'une voix enfantine : *Papa, je veux faire dodo?* Pour un seul homme, il y a cent femmes capables de cette force et de cette présence d'esprit. C'est cette même femme, ou une de ses compagnes, qui disait au jeune Dudoyer, qu'elle regardait tendrement, tandis qu'avec une tenaille il arrachait les clous qui lui traversaient les deux pieds : *Le dieu de qui nous tenons le don des prodiges ne nous a pas toujours accordé celui de la sainteté.* Madame de Staal est mise à la Bastille avec la duchesse du Maine, sa maîtresse ; la première s'aperçoit que madame du Maine a tout avoué. A l'instant elle pleure, elle se roule à terre, elle s'écrie : *Ah! ma pauvre maîtresse est devenue folle!* N'attendez rien de pareil d'un homme. La femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle. et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires.

(1) Diderot fait allusion au crucifiement des dévotes jansénistes convulsionnaires.

La femme hystérique dans la jeunesse se fait dévote dans l'âge avancé, la femme, à qui il reste quelque énergie dans l'âge avancé, était hystérique dans sa jeunesse. Sa tête parle encore le langage de ses sens lorsqu'ils sont muets. Rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fougueuse et l'hystérisme. Lorsque la Prussienne Karsch lève son œil vers le ciel enflammé d'éclairs, elle voit Dieu dans le nuage; elle le voit qui secoue d'un pan de sa robe noire des foudres qui vont chercher la tête de l'impie; elle voit la tête de l'impie. Cependant la recluse dans sa cellule se sent élevée dans les airs; son âme se répand dans le sein de la Divinité; son essence se mêle à l'essence divine; elle se pâme; elle se meurt; sa poitrine s'élève et s'abaisse avec rapidité; ses compagnes, attroupées autour d'elle, coupent les lacets de son vêtement qui la serre. La nuit vient; elle entend les chœurs célestes; sa voix s'unit à leurs concerts. Ensuite elle redescend sur la terre; elle parle des joies ineffables; on l'écoute; elle est convaincue; elle persuade. La femme dominée par l'hystérisme éprouve je ne sais quoi d'infernal ou de céleste. Quelquefois, elle m'a fait frissonner. C'est dans la fureur de la bête féroce qui fait partie d'elle-même, que je l'ai vue, que je l'ai entendue. Comme elle sentait! comme elle s'exprimait! Ce qu'elle disait n'était point d'une mortelle. La Guyon a, dans son livre des *Torrents*, des lignes d'une éloquence dont il n'y a point de modèles. C'est sainte Thérèse qui a dit des démons: *Qu'ils sont malheureux! ils n'aiment point.* Le quiétisme est l'hypocrisie de l'homme pervers et la vraie religion de la femme tendre. Il y eut cependant un homme d'une honnêteté de caractère et d'une simplicité de mœurs si rares qu'une femme aimable put, sans conséquence, s'oublier à côté de lui et s'épan-

cher en Dieu ; mais cet homme fut le seul ; et il s'appelait Fénelon. C'est une femme qui se promenait dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre, et qui disait : *Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son Dieu que pour lui-même.* Ce rôle ne va qu'à une femme. Mais cette imagination fougueuse, cet esprit qu'on croirait incoercible, un mot suffit pour l'abattre. Un médecin dit aux femmes de Bordeaux, tourmentées de vapeurs effrayantes, qu'elles sont menacées du mal caduc ; et les voilà guéries. Un médecin secoue un fer ardent aux yeux d'une troupe de jeunes filles épileptiques ; et les voilà guéries. Les magistrats de Milet ont déclaré que la première femme qui se tuera sera exposée nue sur la place publique, et voilà les Milésiennes réconciliées avec la vie. Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. L'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle ; les autres sont malades. O femmes, vous êtes des enfants bien extraordinaires ! Avec un peu de douleur et de sensibilité (hé ! monsieur Thomas, que ne vous laissiez-vous aller à ces deux qualités, qui ne vous sont pas étrangères ?), quel attendrissement ne nous auriez-vous pas inspiré, en nous montrant les femmes assujetties comme nous aux infirmités de l'enfance, plus contraintes et plus négligées dans leur éducation, abandonnées aux mêmes caprices du sort, avec une âme plus mobile, des organes plus délicats, et rien de cette fermeté naturelle ou acquise qui nous y prépare ; réduites au silence dans l'âge adulte, sujettes à un malaise qui les dispose à devenir épouses et mères : alors tristes, inquiètes, mélancoliques, à côté de parents alarmés, non seulement sur la santé et la vie de leur enfant, mais

encore sur son caractère : car c'est à cet instant critique qu'une jeune fille devient ce qu'elle restera toute sa vie, pénétrante ou stupide, triste ou gaie, sérieuse ou légère, bonne ou méchante, l'espérance de sa mère trompée ou réalisée. Pendant une longue suite d'années, chaque lune ramènera le même malaise. Le moment qui la délivrera du despotime de ses parents est arrivé ; son imagination s'ouvre à un avenir plein de chimères ; son cœur nage dans une joie secrète. Réjouis-toi bien, malheureuse créature ; le temps aurait sans cesse affaibli la tyrannie que tu quittes ; le temps accroîtra sans cesse la tyrannie sous laquelle tu vas passer. On lui choisit un époux. Elle devient mère. L'état de grossesse est pénible presque pour toutes les femmes. C'est dans les douleurs au péril de leur vie, aux dépens de leurs charmes, et souvent au détriment de leur santé, qu'elles donnent naissance à des enfants. Le premier domicile de l'enfant et les deux réservoirs de sa nourriture, les organes qui caractérisent le sexe, sont sujets à deux maladies incurables. Il n'y a peut-être pas de joie comparable à celle de la mère qui voit son premier-né ; mais ce moment sera payé bien cher. Le pere se soulage du soin des garçons sur un mercenaire ; la mère demeure chargée de la garde de ses filles. L'âge avance ; la beauté passe ; arrivent les années de l'abandon, de l'humeur et de l'ennui. C'est par le malaise que Nature les a disposeés à devenir mères ; c'est par une maladie longue et dangereuse qu'elle leur ôte le pouvoir de l'être. Qu'est-ce alors qu'une femme ? Négligée de son époux, délaissée de ses enfants, nulle dans la société, la dévotion est son unique et dernière ressource. Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles. Nulle sorte

de vexations que, chez les peuples policés, l'homme ne puisse exercer impunément contre la femme. La seule représaille qui dépende d'elle est suivie du trouble domestique, et punie d'un mépris plus ou moins marqué, selon que la nation a plus ou moins de mœurs. Nulle sorte de vexations que le sauvage n'exerce contre sa femme. La femme, malheureuse dans les villes, est plus malheureuse encore au fond des forêts. Ecoutez le discours d'une Indienne des rives de l'Orénoque; et écoutez-le, si vous le pouvez sans en être ému. Le missionnaire jésuite Gumilla lui reprochait d'avoir fait mourir une fille dont elle était accouchée, en lui coupant le nombril trop court : « Plût à Dieu, père, lui dit-elle, plût à Dieu qu'au moment où ma mère me mit au monde elle eût eu assez d'amour et de compassion pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré et tout ce j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours ! Si ma mère m'eût étouffée en naissant, je serais morte; mais je n'aurais pas senti la mort; et j'aurais échappé à la plus malheureuse des conditions. Combien j'ai souffert! Et qui sait ce qui me reste à souffrir jusqu'à ce que je meure ? Représente-toi bien, Père, les peines qui sont réservées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompagnent dans les champs avec leur arc et leurs flèches. Nous y allons, nous, chargées d'un enfant qui pend à nos mamelles, et d'un autre que nous portons dans une corbeille. Ils vont tuer un oiseau, ou prendre un poisson. Nous bêchons la terre, nous; et après avoir supporté toute la fatigue de la culture, nous supportons toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau ; nous, nous leur apportons des racines pour leur nourriture, et du maïs pour leur boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis ; nous, nous allons chercher du bois et de l'eau pour pré-

parer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment; nous, nous passons presque toute la nuit à moudre le maïs et à leur faire la chica, et quelle est la récompense de nos veilles! Ils boivent leur chica, ils s'enivrent; et quand ils sont ivres, ils nous traînent par les cheveux et nous foulent aux pieds. Ah! Père, plût à Dieu que ma mère m'eût étouffée en naissant! Tu sais toi-même si nos plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours. Mais notre plus grand malheur, tu ne saurais le connaître. Il est triste pour la pauvre Indienne de servir son mari comme une esclave, aux champs accablée de sueurs, et au logis privée de repos; mais il est affreux de le voir, au bout de vingt ans, prendre une autre femme plus jeune, qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle. Elle nous frappe, elle frappe nos enfants, elle nous commande, elle nous traite comme ses servantes; et au moindre murmure qui nous échapperait, une branche d'arbre levée... Ah! Père, comment veux-tu que nous supportions cet état? Qu'a de mieux à faire une Indienne, que de soustraire son enfant à une servitude mille fois pire que la mort? Plût à Dieu, Père, je te le répète, que ma mère m'eût assez aimée pour m'enterrer lorsque je naquis! Mon cœur n'aurait pas tant à souffrir, ni mes yeux à pleurer! »

Femmes, que je vous plains! Il n'y avait qu'un dédommagement à vos maux; et si j'avais été législateur, peut-être l'eussiez-vous obtenu. Affranchies de toute servitude, vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru. Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon; comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue sa patte, il faut qu'il en tombe des perles; et il n'en tombe point de celles de M. Thomas. Il ne suffit pas de parler des femmes et

d'en parler bien, monsieur Thomas, faites encore que j'en voie. Suspendez-les sous mes yeux, comme autant de thermomètres des moindres vicissitudes des mœurs et des usages. Fixez, avec le plus de justesse et d'impartialité que vous pourrez, les prérogatives de l'homme et de la femme ; mais n'oubliez pas que, faute de réflexion et de principes, rien ne pénètre jusqu'à une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes ; que les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté, nagent à la superficie de leur âme ; qu'elles ont conservé l'amour-propre et l'intérêt personnel avec toute l' énergie de nature ; et que, plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vraies sauvages en dedans, toutes machiavélistes, du plus au moins. Le symbole des femmes en général est celle de l'Apocalypse, sur le front de laquelle il est écrit : MYSTÈRE. Où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour elles. On a demandé si les femmes étaient faites pour l'amitié. Il y a des femmes qui sont hommes, et des hommes qui sont femmes ; et j'avoue que je ne ferai jamais mon ami d'un homme-femme. Si nous avons plus de raison que les femmes, elles ont bien plus d'instinct que nous. La seule chose qu'on leur ait apprise, c'est à bien porter la feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur première aïeule. Tout ce qu'on leur a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : Ma fille, prenez garde à votre feuille de figuier ; votre feuille de figuier va bien, votre feuille de figuier va mal. Chez une nation galante, la chose la moins sentie est la valeur d'une déclaration. L'homme et la femme n'y voient qu'un échange de jouissances. Cependant, que signifie ce mot si légèrement prononcé, si frivolement interprété : *Je vous aime?* Il signifie réellement : « Si vous vouliez me sacri-

fier votre innocence et vos mœurs, perdre le respect que vous vous portez à vous-même, et que vous obtenez des autres ; marcher les yeux baissés dans la société, du moins jusqu'à ce que, par l'habitude du libertinage, vous en ayez acquis l'effronterie ; renoncer à tout état honnête ; faire mourir vos parents de douleur, et m'accorder un moment de plaisir ; je vous en serais vraiment obligé. » Mères, lisez ces lignes à vos jeunes filles, c'est, en abrégé, le commentaire de tous les discours flatteurs qu'on leur adressera ; et vous ne pouvez les en prévenir de trop bonne heure. On a mis tant d'importance à la galanterie qu'il semble qu'il ne reste aucune vertu à celle qui a franchi ce pas. C'est comme la fausse dévote et le mauvais prêtre, en qui l'incrédulité est presque le sceau de la dépravation. Après avoir commis le grand crime, ils ne peuvent avoir horreur de rien. Tandis que nous lisons dans des livres, elles lisent dans le grand livre du monde. Aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur a montrée. Aucune autorité ne les a subjuguées ; au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Epicure, un Zénon en sentinelles, et armés de piques pour la repousser. Elles sont rarement systématiques, toujours à la dictée du moment. Thomas ne dit pas un mot des avantages du commerce des femmes pour un homme de lettres ; et c'est un ingrat. L'âme des femmes n'étant pas plus honnête que la nôtre, mais la décence ne leur permettant pas de s'expliquer avec notre franchise, elles se sont fait un ramage délicat, à l'aide duquel on dit honnêtement tout ce qu'on veut quand on a été sifflé dans leur volière. Ou les femmes se taisent, ou souvent elles ont l'air de n'oser dire ce qu'elles disent. On s'aperçoit aisément que Jean-Jacques a perdu bien des moments aux genoux des femmes, et que Marmontel en a

beaucoup employé entre leurs bras. On soupçonnerait volontiers Thomas et d'Alembert d'avoir été trop sages. Elles nous accoutument encore à mettre de l'agrément et de la clarté dans les matières les plus sèches et les plus épineuses. On leur adresse sans cesse la parole; on veut en être écouté ; on craint de les fatiguer ou de les ennuyer ; et l'on prend une facilité particulière de s'exprimer, qui passe de la conversation dans le style. Quand elles ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous.

—

DIVERSITÉ ET ÉTENDUE DE L'ESPRIT

Le même raisonnement affecte-t-il également tous les hommes ? Cela ne se peut. Selon qu'il se lie dans notre tête avec un plus grand nombre d'idées vraies ou fausses, il nous paraît faible ou concluant ; il nous convainc ou ne nous touche pas. Il savait bien ce qu'il faisait cet avocat célèbre qui entremêlait dans ses plaidoyers les arguments les plus frivoles et les arguments les plus forts. Le juge en était surpris, et ne concevant pas comment un aussi habile homme se trompait aussi lourdement à la valeur des choses, l'avocat lui répondit que quand on servait un dîner pour un grand nombre de convives, il y avait des plats pour tous les appétits. Le juge, en recueillant les opinions, demanda à chacun la raison de la sienne; il vit qu'aucun des plats de l'avocat n'était resté et reconnut le profond jugement de l'homme habile dont tous les paquets étaient allés à leur adresse.

Il n'est pas indifférent de connaître la tournure de tête des hommes. L'homme de cour doit être attaqué par

la faveur du prince, le magistrat par la considération publique, le militaire par l'honneur.

Il faut du sens commun à l'un.

Il faut quelquefois une sottise à un autre.

J'ai eu quelquefois ce tact. Le curé de Deuil l'avait supérieurement.

Il y avait un salut fondé dans son église ; il était dit par le fondateur que ce salut se ferait tel jour, anniversaire de sa mort ; cet anniversaire tombait un lundi. C'était dans la belle saison, dans un temps où un jour suffit pour détruire toutes les promesses de l'année ; le curé imagina de conserver à ses paysans une journée précieuse ; le dimanche il fait sonner le salut, il s'habille et il allait entamer la prière lorsque le procureur fiscal s'avance et forme opposition à la célébration. A la place du curé, qu'eussiez-vous dit à votre magistrat? que la prière ne serait pas meilleure demain qu'aujourd'hui ; que vos paroissiens seraient occupés dans les champs à des travaux utiles ; qu'il ne fallait pas compter sur l'inconstance du temps et que toute leur richesse dépendait peut-être de la journée de demain ; mais le procureur fiscal savait toutes ces raisons aussi bien que son curé et elles n'avaient point arrêté son opposition. Le curé de Deuil lui dit : « Cela est juste ; l'acte veut le salut lundi et c'est aujourd'hui dimanche ; mais le salut est sonné et je ne sais pas faire dessonner », et le salut fut chanté.

Dans le monde et dans la comédie, n'adresser qu'à l'homme de sens les choses qui nous persuaderaient ; parler au fou selon sa folie.

Mais telle est notre vanité que ce qui nous convient est, à notre jugement, ce qu'il y a de mieux.

—

SUR LA DIVERSITÉ DE NOS JUGEMENTS

Plus on médite un sujet, plus il s'étend ; on trouve que c'est l'histoire de tout ce qu'on a dans la tête et de tout ce qui y manque : et cela sert d'autant mieux que les idées et les connaissances y sont plus liées ; il part tant de branches, et ces branches vont s'entrelacer à tant d'autres qui appartiennent à des sciences et à des arts divers, qu'il semble que pour parler pertinemment d'une aiguille, il faudrait posséder la science universelle. Qu'est-ce qu'une bonne aiguille ? Dieu le sait. Le découragement et le dégoût nous prennent, et dans l'impossibilité de tout dire, car il faudrait tout savoir, on se tait ; parti dont la paresse s'accommode fort bien.

C'est encore une liaison du moindre objet avec une infinité d'autres qui jette le désordre dans la conversation et rend les disputes interminables et presque inutiles. On passe de l'ouvrier à l'art, de l'art à l'ouvrage, de l'ouvrage à ses formes, des formes aux manœuvres, des manœuvres à la matière, et quand on en est là, le champ est si vaste qu'on peut se tenir pour perdu. Il n'y a rien ni dans la nature, ni dans l'entendement où l'on ne puisse être poussé par un antagoniste ignorant ou pointilleux qui veut être satisfait sur tout. A la fin, on est si bien fourvoyé qu'on aurait peine à revenir sur ses pas, et à retrouver la première question. J'en vois tous les jours des exemples. Le vice s'accroît bien davantage par l'amour-propre qui s'accroche à tout, par la mauvaise foi qui vous donne le change, et quelquefois par un persiflage cruel qui s'amuse aux dépens de votre tête et de vos poumons. Je connais un de ces discuteurs dont je suis toujours la dupe. Ses paradoxes sont si piquants ; il les défend avec tant de chaleur, d'esprit et de vérité,

qu'il est impossible de ne s'y pas tromper. On dispute, on s'épuise, et puis l'on est tout étonné, après des efforts inouïs et longs pour le détromper, de sentir à une pirouette, un mot plaisant, que cet homme était de votre avis. Soit qu'on parle, soit qu'on écrive, c'est une preuve de bon jugement et d'une logique excellente que de connaître les limites de son sujet et de s'y renfermer. Ce n'est pas qu'un écart me blesse, surtout s'il est rare, s'il est court, et qu'on y montre de la profondeur et de l'originalité ; mais, dans la conversation, rien n'est si impertinent que l'affectation d'un scepticisme qui s'étend jusqu'aux premiers axiomes ; rien de si fatigant, dans la composition, qu'un auteur qui a le nez libertin et qui se met à courir toutes sortes de lièvres ; un inconvénient de celui-ci, c'est de laisser toujours quelque part échapper un bout d'oreille qui fait rire l'homme instruit sur la terre duquel on chasse, qu'il connaît mieux que vous, et que vous battez maladroitement, entraîné par le piège de la contiguïté avec la vôtre. Je suis sûr que si frère Jacques eût traité le jardinage dans toute son étendue, il eût donné sa revanche à Pluche.

— Je ne vous entends pas.

— Pluche a écrit le *Spectacle de la Nature ;* frère Jacques, jardinier des Chartreux, lisait un ouvrage qu'il trouvait admirable partout, excepté sur le jardinage. A cet endroit, il s'écria : « Ah, Pluche! mon ami, tu ne sais ce que tu dis. » Faites circuler l'ouvrage de Pluche, et chaque partie jugée par un frère Jacques du métier est méprisée. Il s'ensuivra que l'ouvrage sera misérable d'un bout à l'autre. Le pis, c'est que les limites qu'il faut se prescrire, soit dans le monde, soit dans le cabinet, sont difficiles à fixer. Au delà, vous êtes diffus ; en deçà, vous êtes obscur ou peu concluant. Vous supposez votre lecteur ou trop instruit ou trop

ignorant (1). Cependant, à tout prendre, j'aime mieux laisser courir mon homme à toutes jambes que de l'arrêter par une interruption qui le détourne de sa route. J'aime mieux un essai qu'un traité; un essai où l'on me jette quelques idées de génie, presque isolées, qu'un traité où ces germes précieux sont étouffés sous un amas de redites. Mais soit que l'on converse, soit qu'on écrive, on veut toujours tenir le dé; on veut tenir sa place sur les rayons d'une bibliothèque; on n'a que la valeur d'un bon feuillet dans la tête, on le souffle si bien qu'il en résulte un gros livre qui, en passant par les mains du baron de Thoun (2), se réduit à un feuillet; on n'avait qu'une idée; cette idée ne demandait qu'une phrase; cette phrase pleine de suc et de sens aurait été goûtée; délayée dans un déluge de mots, elle fatigue, elle ennuie.

—

SUR LE GENIE

Il y a dans les hommes de génie, poètes, philosophes, peintres, orateurs, musiciens, je ne sais quelle qualité d'âme particulière, secrète, indéfinissable, sans laquelle on n'exécute rien de très grand et de beau. Est-ce l'imagination ? Non. J'ai vu de belles et fortes imaginations qui promettaient beaucoup, et qui ne tenaient rien ou

(1) Ceci est l'embarras permanent des commentateurs, qui ne savent jamais et ne peuvent savoir exactement sur quoi le lecteur a besoin d'éclaircissement, et qui se trouvent toujours entre l'accusation de pédantisme et celle d'ignorance.

(2) On lit dans l'article *Bibliomanie* de l'*Encylopédie*, la note suivante de d'Alembert ; « J'ai ouï dire à un des plus beaux esprits de ce siècle qu'il était parvenu à se faire par un moyen assez singulier une bibliothèque très-choisie, assez nombreuse et qui pourtant n'occupe pas beaucoup de place. S'il achète, par exemple, un ouvrage en douze volumes où il n'y ait que six pages qui méritent d'être lues, il sépare ces six pages du reste et jette l'ouvrage au feu. »

peu de chose. Est-ce le jugement? Non. Rien de plus ordinaire que des hommes d'un grand jugement dont les productions sont lâches, molles et froides. Est-ce l'esprit? Non. L'esprit dit de jolies choses et n'en fait que de petites. Est-ce la chaleur, la vivacité, la fougue même? Non. Les gens chauds se démènent beaucoup pour ne rien faire qui vaille. Est-ce la sensibilité? Non. J'en ai vu dont l'âme s'affectait promptement et profondément, qui ne pouvaient entendre un récit élevé sans sortir hors d'eux-mêmes, transportés, enivrés, fous; un trait pathétique, sans verser des larmes, et qui balbutiaient comme des enfants, soit qu'ils parlassent, soit qu'ils écrivissent. Est-ce le goût? Non. Le goût efface les défauts plutôt qu'il ne produit les beautés; c'est un don qu'on acquiert plus ou moins, ce n'est pas un ressort de nature. Est-ce une certaine conformation de la tête et des viscères, une certaine constitution des humeurs? J'y consens, mais à la condition qu'on avouera que ni moi ni personne n'en a de notion précise, et qu'on y joindra l'esprit observateur. Quand je parle de l'esprit observateur, je n'entends pas ce petit espionnage journalier des mots, des actions et des mines, ce tact si familier aux femmes, qui le possèdent dans un degré supérieur aux plus fortes têtes, aux plus grandes âmes, aux génies les plus vigoureux. Cette subtilité, que je comparerais volontiers à l'art de faire passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, c'est une misérable petite étude journalière dont toute l'utilité est domestique et minutieuse, à l'aide de laquelle un valet trompe son maître, et son maître trompe ceux dont il est le valet, en leur échappant. L'esprit observateur dont je parle s'exerce sans effort, sans contention; il ne regarde point, il voit; il s'instruit, il s'étend sans étudier; il n'a aucun phénomène présent, mais ils l'ont

tous affecté, et ce qui lui en reste c'est une espèce de sens que les autres n'ont pas; c'est une machine rare qui dit : cela réussira... et cela réussit; cela ne réussira pas... et cela ne réussit pas; cela est vrai ou cela est faux... et cela se trouve comme il l'a dit. Il se remarque et dans les grandes choses et dans les petites. Cette sorte d'esprit prophétique n'est pas le même dans toutes les conditions de la vie; chaque état a le sien. Il ne garantit pas toujours des chutes, mais la chute qu'il occasionne n'entraîne jamais le mépris, et elle est toujours précédée d'une incertitude. L'homme de génie sait qu'il met au hasard, et il le sait sans avoir calculé les chances pour ou contre; ce calcul est tout fait dans sa tête.

—

ANECDOTE DE PÉTERSBOURG

Il y avait ici une maîtresse de danse, appelée la Nodin, bonne chrétienne, bonne catholique, mais peu scrupuleuse et se passant volontiers de messe. De bonnes gens bien intentionnés lui remontrèrent que cette longue abstinence scandalisait, et que, pour ses domestiques, ses voisins, les gens du pays, elle ferait bien d'aller quelquefois à l'église. Elle se laissa persuader contre son habitude de plusieurs années. Elle va une fois à la messe, et à son retour elle trouve son congé du spectacle. Cela ne lui donna pas du goût pour la messe : elle revint à son premier régime, et les bonnes gens bien intentionnés à leurs remontrances. Au bout de huit à dix mois, elle va une seconde fois à la messe, et à son retour elle trouve ses portes enfoncées, ses armoires brisées et ses nippes volées. Cet événement lui donna de l'humeur contre la messe, et il se passa plus d'un an et

demi sans qu'on pût la résoudre à entendre une troisième messe. Cependant, une veille du jour de Noël, les bonnes gens bien intentionnés insistèrent si opiniâtrement qu'elle les accompagna à la messe de minuit ; et à son retour elle ne trouva plus que la place de sa maison réduite en cendres. A l'instant elle se jette à genoux au milieu de la rue, et, levant les mains au ciel et s'adressant à Dieu, elle dit : « Mon Dieu, je te demande pardon de ces trois messes, tu sais que je ne voulais pas y aller, pardonne-moi. Je jure devant toi de n'en entendre de ma vie ; et s'il m'arrive de fausser mon serment, je consens à être damnée à toute éternité. »

Ne prenez pas ceci pour un conte, c'est un fait que cent personnes, dignes de foi, m'ont attesté et pourraient encore vous attester. Ce qu'il y a d'aussi certain, c'est qu'elle a tenu parole, et que les bonnes gens bien intentionnés l'on laissée en repos jusqu'à ce jour.

—

REGRETS SUR MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE

ou

Avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune.

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre (1), raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de

(1) Cette robe de chambre avait été donnée à Diderot par Mme Geoffrin. Diderot en est vêtu sur le portrait de Michel Van Loo.

poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas ; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune, en la teignant en écarlate ! Maudit soit le précieux vêtement que je révère ! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande ?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises ; l'opulence a sa gêne.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie ; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus, formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une paysanne. Ce morceau de toile grossière qui couvre sa tête ; cette chevelure qui tombe sur ses joues ; ces haillons troués qui la vêtissent à demi ; ce mauvais cotillon court qui ne

va qu'à la moitié de ses jambes ; ces pieds nus et couverts de fange ne peuvent me blesser : c'est l'image d'un état que je respecte ; c'est l'ensemble des disgrâces d'une condition nécessaire et malheureuse que je plains. Mais mon cœur se soulève ; et, malgré l'atmosphère parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtisane dont la coiffure à points d'Angleterre et les manchettes déchirées, les bas de soie sales et la chaussure usée me montrent la misère du jour associée à l'opulence de la veille. Tel eût été mon domicile si l'impérieuse écarlate n'eût tout pris à son unisson. De ma médiocrité première, il n'est resté qu'un tapis de lisières. Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure, car les pieds de Denis le philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie, que je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de la chaumière dans le palais de son souverain réserva ses sabots. Lorsque, le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières ; il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur.

Non, mon ami, non ; je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi ; il me trouve la même affabilité. Je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon âme ne s'est point endurcie ; ma tête ne s'est point relevée. Mon dos est bon et rond, comme ci-devant. C'est le même ton de franchise ; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date et le poison n'a point encore agi. Mais avec le temps, qui sait ce qui peut arriver ?

—

ENTRETIEN ENTRE D'ALEMBERT ET DIDEROT

Le 2 septembre 1769, Diderot écrit à Mlle Volland : « Je crois vous avoir dit que j'avais fait un dialogue entre d'Alembert et moi. En le relisant, il m'a pris fantaisie d'en faire un second et il a été fait. Les interlocuteurs sont d'Alembert qui rêve, Bordeu et l'amie de d'Alembert, Mlle de l'Espinasse. Il est intitulé *le Rêve de d'Alembert*. Il n'est pas possible d'être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse ; aussi ne les verra-t-elle jamais ! Mais ce qui va bien vous surprendre, c'est qu'il n'y a pas un mot de religion et pas un seul mot déshonnête. Après cela je vous défie de deviner ce que ce peut être. »

DIDEROT. — Permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux ? Rien.

D'ALEMBERT. — Comment rien ! On ne fait rien de rien.

DIDEROT. — Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin (1), eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé ; le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice ; le voilà attaché à

(1) Mère de d'Alembert.

la matrice par un long pédicule ; le voilà s'accroissant successivement et s'avançant à l'état de fœtus ; voilà le moment de sa sortie de l'obscure prison arrivé ; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom ; tiré des Enfants-Trouvés ; attaché à le mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau ; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait ? En mangeant et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digérez, distillez *in vasi licito et fiat homo secundum artem*. Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal n'emploierait que des agents matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

D'ALEMBERT. — Vous ne croyez donc pas aux germes préexistants ?

DIDEROT. — Non.

D'ALEMBERT. — Ah ! que vous me faites plaisir !

DIDEROT. — Cela est contre l'expérience et la raison : contre l'expérience, qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge ; contre la raison, qui nous apprend que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun, dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'ALEMBERT. — Mais sans ces germes préexistants, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

DIDEROT. — Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie ! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange s'achemine peut-être à l'état de grand animal ; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète.

D'ALEMBERT. — Comment avez-vous dit cela ?

DIDEROT. — Je vous disais... Voyez-vous cet œuf ? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf? Une masse insensible avant que le germe y soit introduit, et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore ? une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie ? par la chaleur. Qui produira la chaleur ? le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement. Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore; de la chair qui se forme; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie ; j'entends ses cris à travers la coque ; il se couvre de duvet ; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison ; la voilà brisée ; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il

aime, il désire, il jouit ; il a toutes vos affections ; toutes vos actions, il les fait. Prétendrez-vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative ? Mais les petits enfants se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une machine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi ; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement, on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre ; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément ? Occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point ? Comment est-il venu, ou s'est-il échappé, sans se mouvoir ? Où était-il ? Que faisait-il là ou ailleurs ? A-t-il été créé à l'instant du besoin ? Existait-il ? Attendait-il un domicile ? Homogène, il était matériel ; hétérogène, on ne conçoit ni son inertie avant le développement, ni son énergie dans l'animal développé. Ecoutez-vous, et vous aurez pitié de vous-même ; vous sentirez que, pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, ou produit de l'organisation, vous renoncez au sens commun, et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités...

RÊVE DE D'ALEMBERT

D'ALEMBERT. — Pourquoi suis-je tel? c'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs? au pôle? mais sous la ligne? mais dans Saturne?... Si une distance de quelques mille lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres?... Et si tout est un flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques millions de siècles? Qui sait ce qu'est l'être sentant et pensant en Saturne?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée?... Pourquoi non?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai?... Si cela est, ah! qu'il est malheureux le Saturnien!... Plus de sens, plus de besoins.

BORDEU. — Il a raison; les organes produisent les besoins, et réciproquement les besoins produisent les organes.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Docteur, délirez-vous aussi?

BORDEU. — Pourquoi non? J'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Vous mentez.

BORDEU. — Il est vrai; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates, s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Quelle folie!

BORDEU. — C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pincette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le dos, revenir par devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les

fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Une tête ! une tête ! c'est bien peu de chose ; j'espère que la galanterie effrénée... Vous me faites venir des idées bien ridicules.

BORDEU. — Paix.

D'ALEMBERT. — Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est un en flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! laissez-là vos individus ; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome ?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne ? Que voulez-vous donc dire avec vos individus ? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout.

Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle ; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept auss faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière.. O Architas! vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous? un peu de cendre... qu'est-ce qu'un être?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance? .. non, je vais à un terme... Et les espèces?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort. j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Docteur, vous rêvez.

BORDEU. — Il est vrai.

Mlle DE L'ESPINASSE. — A quoi rêvez-vous?

BORDEU. — A propos de Voltaire.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Eh bien?

BORDEU. — Je rêve à la manière dont se font les grands hommes.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Et comment se font-ils?

BORDEU. — Comment la sensibilité...

Mlle DE L'ESPINASSE. — La sensibilité?

BORDEU. — Ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Ah! docteur, quel blasphème!

BORDEU. — Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Je me reconnais.

BORDEU. — Le grand homme, s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à l'affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements et à conserver à l'origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera; on l'étonnera difficilement; il aura quarante-cinq ans; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poète, grand musicien, grand médecin; il régnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut; il aura cassé l'anse et se sera en même temps affranchi

de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène, il est au parterre; c'est lui qui est le sage.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Dieu me garde de la société de ce sage-là.

BORDEU. — C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violents, que vous passerez votre vie à rire et à pleurer, et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Je m'y résous.

BORDEU. — Et vous espérez en être plus heureuse?

Mlle DE L'ESPINASSE. — Je n'en sais rien.

BORDEU. — Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition ?

BORDEU. — Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai du plaisir pur ; ma censure en est beaucoup plus sévère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des âmes aussi mobiles que la vôtre ? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement?

Mlle DE L'ESPINASSE.— Cela m'est arrivé.

BORDEU. — Ce n'est donc pas à l'être sensible comme

vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — De la vie ! docteur, cela est grave.

BORDEU. — Oui, de la vie. Il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul événement suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle ; alors, en dépit des distractions, de la variété des amusements, des conseils des amis, de ses propres efforts, les brins portent opiniâtrement des secousses funestes à l'origine du faisceau ; le malheureux a beau se débattre, le spectacle de l'univers se noircit pour lui ; il marche avec un cortège d'idées lugubres qui ne le quittent point, et il finit par se délivrer de lui-même.

SUITE DE L'ENTRETIEN

Mlle DE L'ESPINASSE. — Allons, docteur, buvez un verre de malaga, et vous me répondrez ensuite à une question qui m'a passé cent fois par la tête, et que je n'oserais faire qu'à vous.

BORDEU. — Il est excellent ce malaga... Et votre question ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU. — Ma foi, la question est bonne aussi : Je pense que les hommes ont mis beaucoup d'importance à l'acte de la génération, et qu'ils ont eu raison ; mais je suis mécontent de leurs lois tant civiles que religieuses.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Et qu'y trouvez-vous à redire ?

BORDEU. — Qu'on les a faites sans équité, sans but et sans aucun égard à la nature des choses et à l'utilité publique.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Tâchez de vous expliquer.

BORDEU. — C'est mon dessein. Nous sommes seuls, vous n'êtes pas une bégueule, vous n'imaginérez pas que je veuille manquer au respect que je vous dois ; et, quel que soit le jugement que vous portiez de mes idées, j'espère de mon côté que vous n'en conclurez rien contre l'honnêteté de mes mœurs.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Très-assurément ; mais votre début me chiffonne.

BORDEU. — En ce cas changeons de propos.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Non, non : allez votre train. Un de vos amis qui nous cherchait des époux, à moi et à mes deux sœurs, donnait un sylphe à la cadette, un grand ange d'annonciation à l'aînée et à moi un disciple de Diogène ; il nous connaissait bien toutes trois. Cependant, docteur, de la gaze, un peu de gaze.

BORDEU. — Cela va sans dire, autant que le sujet et mon état en comportent. Votre question est de physique, de morale et de poétique.

Mlle DE L'ESPINASSE. — De poétique !

BORDEU. — Sans doute ; l'art de créer des êtres qui ne sont pas, à l'imitation de ceux qui sont, est de la vraie poésie. Cette fois-ci, au lieu d'Hippocrate, vous me permettrez donc de citer Horace. Ce poète, ou faiseur, dit quelque part : *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci ;* le mérite suprême est d'avoir réuni l'agréable à l'utile. La perfection consiste à concilier ces deux points. L'action agréable et utile doit occuper la première place dans l'ordre esthétique ; nous ne pouvons refuser la seconde à l'utile ; la troisième sera pour l'a-

gréable ; et nous relèguerons au rang infime celle qui ne rend ni plaisir ni profit.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Jusque-là je puis être de votre avis sans rougir. Où cela nous mènera-t-il ?

BORDEU. — Vous l'allez voir : mademoiselle, pourriez-vous m'apprendre quel profit ou quel plaisir la chasteté et la continence rigoureuse rendent soit à l'individu qui les pratique, soit à la société ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — Ma foi, aucun.

BORDEU. — Donc, en dépit des magnifiques éloges que le fanatisme leur a prodigués, en dépit des lois civiles qui les protègent, nous les rayerons du catalogue des vertus, et nous conviendrons qu'il n'y a rien de si puéril, de si ridicule, de si absurde, de si nuisible, de si méprisable, rien de pire, à l'exception du mal positif, que ces deux rares qualités.

Mlle DE L'ESPINASSE. — On peut accorder cela.

BORDEU. — Prenez-y garde, je vous en préviens, tout à l'heure vous reculerez.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Nous ne reculons jamais.

BORDEU. — Et les actions solitaires ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — Eh bien ?

BORDEU. — Eh bien, elles rendent du moins du plaisir à l'individu, et notre principe est faux, ou...

Mlle DE L'ESPINASSE. — Quoi, docteur !...

BORDEU. — Oui, mademoiselle, oui, et par la raison qu'elles sont aussi indifférentes et qu'elles ne sont pas aussi stériles. C'est un besoin, et quand on n'y serait pas sollicité par le besoin, c'est toujours une chose douce. Je veux qu'on se porte bien, je le veux absolument, entendez-vous ? Je blâme tout excès, mais dans un état de société tel que le nôtre, il y a cent considérations raisonnables pour une, sans compter

le tempérament et les suites funestes d'une continence rigoureuse, surtout pour les jeunes personnes ; le peu de fortune, la crainte parmi les hommes d'un repentir cuisant, chez les femmes celle du déshonneur, qui réduisent une malheureuse créature qui périt de langueur et d'ennui, un pauvre diable qui ne sait à qui s'adresser, à s'expédier à la façon du cynique Caton, qui disait à un jeune homme sur le point d'entrer chez une courtisane : « Courage, mon fils... » Lui tiendrait-il le même propos aujourd'hui ? S'il le surprenait, au contraire, seul, en flagrant délit, n'ajouterait-il pas : Cela est mieux que de corrompre la femme d'autrui, ou que d'exposer son honneur et sa santé ?... Eh quoi ! parce que les circonstances me privent du plus grand bonheur qu'on puisse imaginer, celui de confondre mes sens avec les sens, mon ivresse avec l'ivresse, mon âme avec l'âme d'une compagne que mon cœur se choisirait, et de me reproduire en elle et avec elle ; parce que je ne puis consacrer mon action par le sceau de l'utilité, je m'interdirai un instant nécessaire et délicieux ! On se fait saigner dans la pléthore ; et qu'importe la nature de l'humeur surabondante, et sa couleur, et la manière de s'en délivrer ? Elle est tout aussi superflue dans une de ces indispositions que dans l'autre ; et si, repompée de ses réservoirs, distribuée dans toute la machine, elle s'évacue par une autre voie plus longue, plus pénible et dangereuse, en sera-t-elle moins perdue ? La nature ne souffre rien d'inutile ; et comment serais-je coupable de l'aider, lorsqu'elle appelle mon secours par les symptômes les moins équivoques ? Ne la provoquons jamais, mais prêtons-lui la main dans l'occasion ; je ne vois au refus et à l'oisiveté que de la sottise et du plaisir manqué. Vivez sobre, me dira-t-on, excédez-vous de fatigue. Je vous entends : que je me prive d'un plaisir ; que je

me donne de la peine pour éloigner un autre plaisir. Bien imaginé!

Mlle DE L'ESPINASSE. — Voilà une doctrine qui n'est pas bonne à prêcher aux enfants.

BORDEU. — Ecoutez, mademoiselle, je ne m'en laisse point imposer par des mots, et je m'explique d'autant plus librement que je suis net que la pureté de mes mœurs ne laisse prise d'aucun côté. Je vous demanderai donc, de deux actions également restreintes à la volupté, qui ne peuvent rendre que du plaisir sans utilité, mais dont l'un n'en rend qu'à celui qui la fait et l'autre le partage avec un être semblable mâle ou femelle, car le sexe ici, ni même l'emploi du sexe n'y fait rien, en faveur de laquelle le sens commun prononcera-t-il ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — Ces questions-là sont trop sublimes pour moi.

BORDEU. — Ah ! après avoir été un homme pendant quatre minutes, voilà que vous reprenez votre cornette et vos cotillons, et que vous redevenez femme. A la bonne heure ; eh bien ! il faut vous traiter comme telle... Voilà qui est fait... On ne dit plus mot de Mme du Barry... Vous voyez, tout s'arrange ; on croyait que la cour allait être bouleversée. Le maître a fait en homme sensé ; *Omne tulit punctum :* il a gardé la femme qui lui fait plaisir, et le ministre qui lui est utile... Mais vous ne m'écoutez pas... où en êtes-vous ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — J'en suis à ces combinaisons qui me semblent toutes contre nature.

BORDEU. — Tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors de nature, je n'en excepte pas même la chasteté et la continence volontaires qui seraient les premiers des crimes contre nature, si l'on pouvait pécher contre nature, et les premiers des crimes contre les lois sociales d'un pays où l'on pèserait les actions dans une

autre balance que celle du fanatisme et du préjugé.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Je reviens sur vos maudits syllogismes, et je n'y vois point de milieu, il faut ou tout nier ou tout accorder... mais tenez, docteur, le plus honnête et le plus court est de sauter par-dessus le bourbier et d'en revenir à ma première question : Que pensez-vous du mélange des espèces ?

BORDEU. — Il n'y a point à sauter pour cela ; nous y étions. Votre question est-elle de physique ou de morale?

Mlle DE L'ESPINASSE. — De physique, de physique.

BORDEU. — Tant mieux ; la question de morale marchait la première, et vous la décidez. Ainsi donc...

Mlle DE L'ESPINASSE. — D'accord... sans doute c'est un préliminaire, mais je voudrais... que vous séparassiez la cause de l'effet. Laissons la vilaine cause de côté.

BORDEU. — C'est m'ordonner de commencer par la fin ; mais puisque vous le voulez, je vous dirai que, grâce à notre pusillanimité, à nos répugnances, à nos lois, à nos préjugés, il y a très peu d'expériences faites ; qu'on ignore quelles seraient les copulations tout à fait infructueuses ; les cas où l'utile se réunirait à l'agréable ; quelles sortes d'espèces on se pourrait promettre de tentatives variées et suivies ; si les Faunes sont réels ou fabuleux.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Mais qu'entendez-vous par des tentatives suivies ?

BORDEU. — J'entends que la circulation des êtres est graduelle, que les assimilations des êtres veulent être préparées, et que, pour réussir dans ces sortes d'expériences, il faudrait s'y prendre de loin et travailler d'abord à rapprocher les animaux par un régime analogue.

Mlle DE L'ESPINASSE. — On réduira difficilement un homme à brouter.

BORDEU. — Mais non à prendre souvent du lait de

chèvre, et l'on amènera facilement la chèvre à se nourrir de pain. J'ai choisi la chèvre par des considérations qui me sont particulières.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Et ces considérations ?

BORDEU. — Vous êtes bien hardie ! C'est que... c'est que nous en tirerions une race vigoureuse, intelligente, infatigable et véloce dont nous ferions d'excellents domestiques.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Fort bien, docteur. Il me semble déjà que je vois derrière la voiture de vos duchesses cinq à six grands insolents chèvre-pieds, et cela me réjouit.

BORDEU. — C'est que nous ne dégraderions plus nos frères en les assujettissant à des fonctions indignes d'eux et de nous.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Encore mieux.

BORDEU. — C'est que nous ne réduirions plus l'homme dans nos colonies à la condition de la bête de somme.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Vite, vite, docteur, mettez-vous à la besogne, et faites-nous des chèvre-pieds.

BORDEU. — Et vous le permettrez sans scrupule.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Mais, arrêtez, il m'en vient un ; vos chèvre-pieds seraient d'effrénés dissolus.

BORDEU. — Je ne vous les garantis pas bien moraux

Mlle DE L'ESPINASSE. — Il n'y aura plus de sûreté pour les femmes honnêtes ; ils multiplieront sans fin, à la longue il faudra les assommer ou leur obéir. Je n'en veux plus, je n'en veux plus. Tenez-vous en repos.

BORDEU. — Et la question de leur baptême...

Mlle DE L'ESPINASSE. — Ferait un beau charivari en Sorbonne.

BORDEU. — Avez-vous vu au Jardin du Roi, sous une cage de verre, un orang-outang qui a l'air d'un saint Jean qui prêche au désert ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — Oui, je l'ai vu.

BORDEU. — Le cardinal de Polignac lui disait un jour : « Parle, et je te baptise. »

Mlle DE L'ESPINASSE. — Adieu donc, docteur ; ne nous délaissez pas des siècles, comme vous faites, et pensez quelquefois que je vous aime à la folie. Si l'on savait tout ce que vous m'avez conté d'horreurs ?

BORDEU. — Je suis bien sûr que vous vous en tairez.

Mlle DE L'ESPINASSE. — Ne vous y fiez pas, je n'écoute que pour le plaisir de redire. Mais encore un mot, et je n'y reviens de ma vie.

BORDEU. — Qu'est-ce ?

Mlle DE L'ESPINASSE. — Ces goûts abominables, d'où viennent-ils ?

BORDEU. — Partout d'une pauvreté d'organisation dans les jeunes gens, et de la corruption de la tête dans les vieillards ; de l'attrait de la beauté dans Athènes, de la disette de femmes dans Rome, de la crainte de la vérole à Paris. Adieu, adieu.

—

POÉSIES

IMPROMPTU FAIT AU JEU (1)

Avec ces six sous-là, produisant maint écu,
Nous prendrons une femme et nous serons cocu ;
Car, quand on est cocu, c'est une bonne affaire ;
Aucun talent ne rend de plus sûr honoraire.
Un peu de mouvement de la douce moitié
Vous dispense bientôt de vous traîner à pié.

(1) Diderot jouant au piquet, à la campagne, avait gagné six sous et ce fut l'occasion de cet impromptu, qu'il fit sans cesser de jouer. (Grimm, 1779.)

Nous aurons des valets, nous aurons la voiture,
Nous aurons de bons vins, grande chère qui dure.
Nous ferons accourir les enfants d'Apollon,
Nous ferons résonner tout le sacré vallon ;
Nous leur ordonnerons du doux, du pathétique ;
Nous ferons aux festins succéder la musique.
Nous aurons des savants, des ignorants, des fous,
Même des gens de bien ; et le tout pour six sous.

LE CODE DENIS

1770

Dans ses Etats, à tout ce qui respire
Un souverain prétend donner la loi ;
C'est le contraire en mon empire ;
Le sujet règne sur son roi.

Diviser pour régner, la maxime est ancienne.
Elle fut d'un tyran : ce n'est donc pas la mienne.
Vous unir est mon vœu : j'aime la liberté ;
Et si j'ai quelque volonté,
C'est que chacun fasse la sienne.
Amis, qui composez ma cour,
Au dieu du vin rendez hommage ;
Rendez hommage au dieu d'amour ;
Aimez et buvez tour à tour,
Buvez pour aimer davantage.
Que j'entende, au gré du désir,
Et les éclats de l'allégresse,
Et l'accent doux de la tendresse,
Le choc du verre et le bruit du soupir.
Au frontispice de mon code
Il est écrit : sois heureux à ta mode,
Car tel est notre bon plaisir.

Fait l'an septante et mil sept cent
Au petit Carrousel en la cour de Marsan ;
Assis près d'une femme aimable,
Le cœur nu sur la main, les coudes sur la table.
Signé : Denis, sans terre ni château,
Roi par la grâce du gâteau.

LE BORGNE

Epigramme

Assez voisin de son cercueil,
Un jour, certain octogénaire
Se trouva déferré d'un œil ;
L'accident était ordinaire :
Aussi, sans en être alarmé,
Il dit : « Autant de moins à faire ;
C'en est toujours un de fermé. »

CORRESPONDANCE

—

A MADEMOISELLE VOLLAND

Paris, le 10 mai 1759.

Nous partîmes hier à huit heures pour Marly; nous y arrivâmes à dix heures et demie; nous ordonnâmes un grand dîner, et nous nous répandîmes dans les jardins, où la chose qui me frappa, c'est le contraste d'un art délicat dans les berceaux et les bosquets, et d'une nature agreste dans un massif touffu de grands arbres qui les dominent et qui forment le fond. Ces pavillons, séparés et à demi enfoncés dans une forêt, semblent être les demeures de différents génies subalternes dont le maître occupe celui du milieu. Cela donne à l'ensemble un air de féerie qui me plut.

Il ne faut pas qu'il y ait beaucoup de statues dans un jardin, et celui-ci m'en paraît un peu trop peuplé; il faut regarder les statues comme des êtres qui aiment la solitude et qui la cherchent, des poètes, des philosophes et des amants, et ces êtres ne sont pas communs. Quelques belles statues cachées dans les lieux les plus écartés, les unes loin des autres, qui m'appellent, que j'aille chercher ou que je rencontre; qui m'arrêtent, et avec lesquelles je m'entretiens longtemps; et pas davantage; et point d'autres.

Je portais tout à travers les objets des pas errants et une âme mélancolique. Les autres nous devançaient à grands pas, et nous les suivions lentement, le baron de Gleichen et moi. Je me trouvais bien à côté de cet homme; c'est que nous éprouvions au dedans de nous un sentiment commun et secret. C'est une chose incroyable comme les âmes sensibles s'entendent presque sans parler. Un mot échappé, une distraction, une réflexion vague et décousue, un regret éloigné, une expression détournée, le son de la voix, la démarche, le regard, l'attention, le silence, tout les décèle l'une à l'autre. Nous nous parlions peu; nous sentions beaucoup; nous souffrions tous deux; mais il était plus à plaindre que moi. Je tournais de temps en temps mes yeux vers la ville; les siens étaient souvent attachés à la terre; il y cherchait un objet qui n'est plus.

Nous arrivâmes à un morceau qui me frappa par la simplicité, la force et la sublimité de l'idée. C'est un Centaure qui porte sur son dos un enfant. Cet enfant approche ses petits doigts de la tête de l'animal féroce et le conduit par un cheveu.

Il faut voir le visage du Centaure, le tour de sa tête, la langueur de son expression, son respect pour l'enfant despote : il le regarde, et l'on dirait qu'il craint de marcher. Un autre me fit encore plus de plaisir : c'est un vieux Faune qui s'attendrit sur un enfant nouveau-né qu'il tient dans ses bras. La statue d'Agrippine au bain est au-dessous de sa réputation, ou peut-être étais-je mal placé pour en juger mieux. Nous partageâmes notre promenade en deux : nous parcourûmes les bas avant dîner; nous dînâmes tous d'appétit. Notre Baron, le nôtre (1), fut d'une folie sans égale.

(1) D'Holbach, que Diderot ne désigne presque jamais que par son titre.

Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent et nerveux, au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates; tel il était entre nous. Il n'aurait ni embarrassé ni offensé ma Sophie, parce que ma Sophie est homme et femme quand il lui plaît. Il n'aurait ni offensé ni embarrassé mon ami Grimm, parce qu'il permet à l'imagination ses écarts, et que le mot ne lui déplaît que quand il est mal placé.

Notre dîner fut long et ne dura pas. Nous parcourûmes les hauts. J'observai que, de toutes les eaux, il n'y en avait point d'aussi belles que celles qui tombent sans cesse ou qui coulent, et qu'on n'en avait pratiqué nulle part. Nous nous entretînmes d'art, de poésie, de philosophie et d'amour; de la grandeur et de la vanité de nos entreprises; du sentiment et du *ver* de l'immortalité; des hommes, des dieux et des rois; de l'espace et du temps; de la mort et de la vie; c'était un concert au milieu duquel le mot dissonant de notre Baron se faisait toujours distinguer.

Le vent qui s'élevait et la soirée qui commençait à devenir froide nous rapprochèrent de notre voiture. Le baron de Gleichen a beaucoup voyagé ; ce fut lui qui fit les frais de retour. Il nous parla des Inquisiteurs d'Etat de Venise, qui marchent toujours entre le confesseur et le bourreau ; de la barbarie de la cour de Sicile, qui avait abandonné un char de triomphe antique avec ses bas-reliefs et ses chevaux, à des moines qui les ont fondus pour en faire des cloches : cela fut amené par la destruction d'une cascade de Marly dont les marbres revêtent à présent les chapelles de Saint-Sulpice. Je dis peu de choses. J'écoutais ou je rêvais. Nous descendîmes, entre huit et neuf, à la porte de notre ami. Je me reposai là jusqu'à dix.

J'ai dormi de lassitude et de peine ; oui, mon amie, et de peine. J'augure mal de l'avenir. Votre mère a l'âme scellée des sept sceaux de l'Apocalypse. Sur son front est mis : *Mystère*.

Je vis à Marly deux sphinx, et je me la rappelai. Elle vous a promis, elle s'est promis à elle-même, plus qu'il n'est en elle de tenir ; mais je m'en console, et je vis sur la certitude que rien ne séparera nos deux âmes. Cela s'est dit, écrit, juré si souvent ! que cela soit vrai du moins une fois. Sophie, ce ne sera pas de ma faute.

—

Paris, le 10 juillet.

J'écris sans voir. Je suis venu ; je voulais vous baiser la main et m'en retourner. Je m'en retournerai sans cette récompense ; mais ne serai-je pas assez récompensé si je vous ai montré combien je vous aime ? Il est neuf heures, je vous écris que je vous aime. Je veux du moins vous l'écrire ; mais je ne sais si la plume se prête à mon désir. Ne viendrez-vous point pour que je vous le dise et que je m'en fuie? Adieu, ma Sophie, bonsoir ; votre cœur ne vous dit donc pas que je suis ici ? Voilà la première fois que j'écris dans les ténèbres : cette situation devrait m'inspirer des choses bien tendres. Je n'en éprouve qu'une : je ne saurais sortir d'ici. L'espoir de vous voir un moment m'y retient, et j'y continue de vous parler, sans savoir si j'y forme des caractères. Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime.

—

Paris, le 15 juillet.

Voilà la lettre de Grimm. Je l'ai relue avant que de vous l'envoyer. Imaginez sa douleur lorsqu'il aura appris que celui qui lui disait en l'embrassant il y a quelques

mois : « Voilà pour mon fils, voilà pour ma fille, voilà pour ma petite-fille », n'est plus. Il s'est endormi entre les bras de deux de ses enfants, sans douleur, sans agonie et sans efforts. Mon père n'était pas un de ces hommes qu'on oubliait quand on l'avait connu. Grimm se ressouviendra de lui et le pleurera. Vous adoucirez l'idée que j'en garderai, elle ne me quittera pas même à côté de vous ; mais ce qu'elle a de touchant et de mélancolique se fondant avec les impressions de tendresse que je reçois de vous, il résultera de ce mélange un état tout à fait délicieux. Ah ! s'il pouvait devenir habitude ! il ne s'agit que d'être bon amant et bon fils, homme bien reconnaissant et bien tendre, et il me semble que j'ai ces deux qualités. On n'éprouverait plus cette joie bruyante ; l'âme ne s'ouvrirait que par intervalle ; mais le rayon de gaieté qui s'en échapperait, semblable au rayon de lumière qui descend du ciel dans un jour nébuleux et couvert, n'en aurait que plus d'éclat et d'effet. Celui de notre tristesse sur les autres est bien singulier. N'avez-vous pas remarqué quelquefois à la campagne le silence subit des oiseaux, s'il arrive que dans un temps serein un nuage vienne à s'arrêter sur un endroit qu'ils faisaient retentir de leur ramage ? Un habit de deuil dans la société, c'est le nuage qui cause en passant le silence momentané des oiseaux. Il passe et le chant recommence.

Comment vous portez-vous aujourd'hui ? Avez-vous bien dormi ? Dormez-vous quelquefois comme moi, les bras ouverts ? que vos regards étaient tendres hier ! combien ils le sont depuis quelque temps ! Ah ! Sophie, vous ne m'aimiez pas assez, si vous m'aimez aujourd'hui davantage... Si vous m'avez écrit un petit mot, je saurai comment le reste de la soirée s'est passé... Bonjour, ma tendre amie ; je vous embrasse ; je vous aime toujours ;

ils n'en croiront rien ; mais cela sera en dépit de tous les proverbes, fussent-ils de Salomon ! Cet homme-là avait trop de femmes pour entendre quelque chose à l'âme de l'homme de bien qui n'en estime et n'en aime qu'une.

—

... Juillet 1759.

Je ne saurais m'en aller d'ici, sans vous dire un petit mot. Hé bien! mon amie, vous comptez donc beaucoup sur moi ! votre bonheur, votre vie sont donc liés à la durée de ma tendresse! ne craignez rien, ma Sophie, elle durera, et vous vivrez heureuse. Je n'ai point encore commis le crime, et je ne commencerai point à le commettre : je suis tout pour vous : vous êtes tout pour moi ; nous supporterons ensemble les peines qu'il plaira au sort de nous envoyer ; vous allégerez les miennes, j'allègerai les vôtres. Puissé-je vous voir toujours telle que vous êtes depuis quelques mois! pour moi, vous serez forcée de convenir que je suis comme au premier jour : ce n'est pas un mérite que j'ai, c'est une justice que je vous rends. L'effet des qualités réelles, c'est de se faire sentir plus vivement de jour en jour. Reposez-vous de ma constance sur les vôtres et sur le discernement que j'en ai. Jamais passion ne fut plus justifiée par la raison que la mienne. N'est-il pas vrai, ma Sophie, que vous êtes bien aimable? Regardez au dedans de vous-même ; voyez-vous bien? Voyez combien vous êtes digne d'être aimée et connaissez combien je vous aime. C'est là qu'est la mesure invariable de mes sentiments.

Bonsoir, ma Sophie, je m'en vais plein de joie, la plus douce et la plus pure, qu'un homme puisse ressentir. Je suis aimé, et je le suis de la plus digne des femmes.

—

Langres, le 31 juillet 1759.

A peine y a-t-il quatre jours que je suis ici, et il me semble qu'il y ait quatre ans. Le temps me dure; je m'ennuie. Je vais vous entretenir un peu de nos affaires domestiques, puisque vous me l'avez permis. D'abord, il m'est impossible d'imaginer trois êtres de caractères plus différents que ma sœur, mon frère et moi. Ma sœur est vive, agissante, gaie, décidée, prompte à s'offenser, lente à revenir, sans souci, ni sur le présent ni sur l'avenir, ne s'en laissant imposer ni par les choses ni par les personnes; libre dans ses actions, plus libre encore dans ses propos; c'est une espèce de Diogène femelle. Je suis le seul homme qu'elle ait aimé; aussi m'aime-t-elle beaucoup! Mon plaisir la transporte; ma peine la tuerait.

L'abbé est né sensible et serein. Il aurait eu de l'esprit; mais la religion l'a rendu scrupuleux et pusillanime. Il est triste, muet, circonspect et fâcheux. Il porte sans cesse avec lui une règle incommode à laquelle il rapporte la conduite des autres et la sienne. Il est gênant et gêné. C'est une espèce d'Héraclite chrétien, toujours prêt à pleurer sur la folie de ses semblables. Il parle peu, il écoute beaucoup : il est rarement satisfait.

Doux, facile, indulgent, trop peut-être, il me semble que je tiens entre eux un assez juste milieu. Je suis comme l'huile qui empêche ces machines raboteuses de crier, lorsqu'elles viennent à se toucher. Mais qui est-ce qui adoucira leurs mouvements quand je n'y serai plus ? C'est un souci qui me tourmente. Je crains de les rapprocher, parce que si elles venaient un jour à se séparer, ce serait avec éclat. L'équité et le désintéressement sont deux qualités qui nous sont communes. Dieu merci, tout finira promptement et bien, sans que je m'en mêle. Mon père nous a laissé 50.000 francs en contrats, deux cents

émines (1) en grain ou la valeur de 10.000 livres, une maison à la campagne, des vignes, des marchandises, quelques créances et un mobilier tel à peu près qu'il convenait à un homme de son état. Mon frère et ma sœur seront mieux partagés que moi, et je m'en réjouis. Qu'ils s'approprient tout ce qui leur conviendra et qu'ils me renvoient. Pourquoi m'accommodais-je autrefois si bien de la vie qu'on mène ici, et ne puis-je la supporter aujourd'hui ? C'est, ma Sophie, que je n'aimais pas, et que j'aime.

Les choses ne sont rien en elles-mêmes ; elles n'ont ni douceur ni amertume réelles : ce qui les fait ce qu'elles sont, c'est notre âme ; et la mienne est mal disposée pour elles. Tout ce qui m'environne me lasse, m'attriste et me déplaît. Mais qu'on me promette ici mon amie, qu'elle s'y montre, et tout à sa présence s'embellira subitement. Si les objets ont changé pour moi, il s'en manque beaucoup que je sois le même pour eux. On me trouve sérieux, fatigué, rêveur, inattentif, distrait. Pas un être qui m'arrête ; jamais un mot qui m'intéresse ; c'est une indifférence, un dédain qui n'excepte rien. Cependant on a des prétentions ici comme ailleurs, et je m'aperçois que je laisse partout une offense secrète. Plus on m'estime, plus on souffre de mon inadvertance ; et moi, j'admire combien sottement les autres s'accusent ou se félicitent de notre humeur bonne ou mauvaise ; ils s'en font honneur, et ils n'y sont pour rien. Ah ! si j'osais les détromper, je leur dirais : Vous me plairiez tous, si j'avais ici ma Sophie ; et pourtant elle vous déparerait. La comparaison que je ferais de vous avec elle ne serait pas à votre avantage ; mais je serais heureux, et l'homme heureux est indulgent. Venez donc me réconcilier avec

(1) Mesure du pays, contenant 400 livres de froment.

cette ville... Mais cela ne se peut. Il faut que je la haïsse jusqu'au moment où j'en sortirai pour retourner à vous. Je sens davantage que cette idée embellira mes derniers jours...

Nous avons ici une promenade charmante ; c'est une grande allée d'arbres touffus qui conduit à un bosquet d'arbres rassemblés sans symétrie et sans ordre. On y trouve le frais et la solitude. On descend par un escalier rustique à une fontaine qui sort d'une roche. Ses eaux, reçues dans une coupe, coulent de là et vont former un premier bassin ; elles coulent encore et vont en remplir un second ; ensuite, reçues dans les canaux, elles se rendent à un troisième bassin, au milieu duquel elles s'élèvent en jet. La coupe et ces trois bassins sont placés les uns au-dessous des autres, en pente, sur une assez longue distance. Le dernier est environné de vieux tilleuls. Ils sont maintenant en fleur ; entre chaque tilleul on a construit des bancs de pierre : c'est là que je suis à cinq heures. Mes yeux errent sur le plus beau paysage du monde. C'est une chaîne de montagnes entrecoupées de jardins et de maisons au bas desquelles serpente un ruisseau qui arrose des prés et qui, grossi des eaux de la fontaine et de quelques autres, va se perdre dans une plaine. Je passe dans cet endroit des heures à lire, à méditer, à contempler la nature et à rêver à mon amie. Oh ! qu'on serait bien trois sur ce banc de pierre ! C'est le rendez-vous des amants du canton et le mien. Ils y vont le soir, lorsque la fin de la journée est venue suspendre leurs travaux et les rendre les uns aux autres. La journée a dû leur paraître bien longue, et la soirée doit leur paraître bien courte. Tandis que je suis là, mon frère, ma sœur et un ami arrangent nos affaires. Il me tarde bien qu'ils aient fait. Voici un trait touché et qui vous touchera. Mon père avait une

amie ; c'était une parente pauvre, bonne femme à peu près de son âge : ils tombent malades presque en même temps ; mon père mourut le jour de la Pentecôte. Elle apprit sa mort et mourut le lendemain. Ma sœur lui a fermé les yeux, et on les a enterrés l'un à côté de l'autre. Fermer les yeux est une expression figurée à Paris ; ici, c'est une action d'humanité réelle. Ma sœur me racontait hier qu'un fils, qui était à côté du lit de son père expirant, crut qu'il était temps de lui rendre ce dernier devoir. Il se trompa ; son père sentit sa main, rouvrit les yeux, et lui dit : « Mon fils, dans un instant. »

O mon amie ! Quelle tâche mon père m'a imposée, si je veux jamais mériter les hommages qu'on rend à sa mémoire ! Il n'y a ici qu'un mauvais portrait de cet homme de bien ; mais ce n'est pas ma faute. Si les infirmités lui eussent permis de venir à Paris, mon dessein était de le faire représenter à son établi, dans ses habits d'ouvrier, la tête nue, les yeux levés vers le ciel et la main étendue sur le front de sa petite fille qu'il aurait bénie.

—

A Langres, le 10 août 1759.

J'espérais, ma tendre amie, recevoir hier une lettre de vous. L'enfant était à en juger, par ce que vous m'en avez dit, dans un état si déplorable que ce silence me fait craindre le grand accident. Mais je m'alarme peut-être mal à propos, et deux lettres reçues demain à la fois me rassureront. Je me suis laissé engager, je ne sait comment, à passer la journée à la campagne. On partira de grand matin. Combien le temps va me durer,

si je pars sans avoir rien lu de vous ; mais je compte sur la célérité de la poste qui arrive ici de bonne heure.

J'ai passé les premiers jours fort renfermé. Je ne me portais pas assez bien pour me répandre. Voici que je me porte mieux et que je commence à n'être plus à moi, c'est une maladie plus fâcheuse que la première. Ce sont des visites à recevoir et à rendre sans fin, et des repas qui commencent le plus tôt et qui durent le plus tard qu'on peut. Ils sont gais, tumultueux et bruyants ; des plaisanteries; ah dieu ! quelles plaisanteries ! Je n'aime pas trop tout cela, et je n'en avais pas besoin pour sentir tout ce que j'avais perdu en vous quittant ; et puis, le sot personnage à faire que celui d'un buveur d'eau au milieu d'une cohue de gens dont le mérite principal pour eux et pour les autres est de bien boire. Il faut cependant se prêter et paraître content. On est à la vérité soutenu par le bon cœur du maître et de la maîtresse de la maison, qui se montre à tout moment. On est si aise de m'avoir ! le moyen de résister à cela ? J'ai regretté plusieurs fois d'avoir renoncé au vin ; il est excellent. On en boirait tant qu'on voudrait et sans conséquence ; et l'on serait, au moins sur la fin de la nuit, de niveau avec ses convives.

Si demain je ne reçois pas mes deux lettres, la tête m'en tournera. Que faites-vous, vous et votre chère sœur ? Vous causez, vous ; vous m'aimez, vous ; vous le dites, vous ; vous vous faites les moments les plus doux, tandis que moi je parle affaires, je joue au trictrac et je dispute. Au milieu de cela, j'envoie quelquefois ma pensée aux lieux où vous êtes et je me distrais. Combien j'irai vite en m'en retournant ! Un oiseau qui a rompu le fil qui le tenait attaché n'aura pas de meilleures ailes. Je soupçonne mon frère et ma sœur de tirer les choses en longueur pour me retenir auprès d'eux plus longtemps.

Ils ne savent pas mon impatience, ou ils en font honneur à tel ou telle qui n'y est pour rien.

Le peu de condisciples qui me restent, répandus dans les environs de la ville, me sont venus voir ; il n'y en a plus guère; ils sont presque tout passés. Deux choses nous annoncent notre sort à venir et nous font rêver : les ruines anciennes, et la courte durée de ceux qui ont commencé de vivre en même temps que nous. Nous les cherchons, et, ne les retrouvant plus, nous nous replions sur nous : c'est ce sentiment secret qui nous rend leur présence si chère : par leur existence ils nous rassurent sur la nôtre. Il est certain que j'ai eu grand plaisir à reconnaître et à embrasser quelques-uns de ceux avec qui j'avais reçu des férules au collège, et que j'avais presque oubliés. Il semble qu'on revienne en arrière et que l'on redevienne jeune en les voyant. J'ai entendu prêcher la Saint-Dominique par un d'eux, pas trop mal ; ils ont du feu, des idées, que j'aime encore mieux singulières que plates. D'ailleurs, je m'amuse à mesurer, par ce qu'ils sont, la distance d'un esprit brut à un esprit cultivé, et je vois ce qu'ils auraient été si des circonstances plus heureuses les avaient favorisés...

J'ai rencontré ici quelques hommes bien décidés et bien nets sur le grand préjugé ; et ce qui m'a fait un plaisir singulier, c'est qu'ils tiennent un rang parmi les honnêtes gens.

Mais de quoi vous entretiens-je-là ? Ne connaissez-vous pas la province aussi bien que moi ? Je me venge de votre silence sans m'en apercevoir. Ecrivez-moi donc, si vous voulez que je vous dise combien je vous aime.

Les habitants de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouettes ; cela vient, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage,

du serein au pluvieux. Il est impossible que ces effets ne se fassent sentir sur eux, et que leurs âmes soient quelque temps de suite dans une même assiette. Elles s'accoutument ainsi, dès la plus tendre enfance, à tourner à tout vent. La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher : elle n'est jamais fixe dans un point; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvements, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent. Pour moi, je suis de mon pays, seulement le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. Je suis constant dans mes goûts ; ce qui m'a plu une fois me plaît toujours, parce que mon choix est toujours motivé : que je haïsse ou que j'aime, je sais pourquoi. Il est vrai que je suis porté naturellement à négliger les défauts et à m'enthousiasmer des qualités. Je suis plus affecté des charmes de la vertu que de la difformité du vice ; je me détourne doucement des méchants, et je vole au-devant des bons. S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau, dans une statue, un bel endroit, c'est-là que mes yeux s'arrêtent ; je ne vois que cela ; je ne me souviens que de cela ; le reste est presque oublié. Que deviens-je lorsque tout est beau ? Vous le savez, vous, ma Sophie, vous le savez, vous, mon amie ; un tout est beau, lorsqu'il est un ; en ce sens Cromwel est beau, et Scipion aussi, et Médée, et Aria, et César, et Brutus. Voilà un petit bout de philosophie qui m'échappe ; ce sera le texte d'une de vos causeries sur le banc du Palais-Royal. Adieu, mon amie ; dans huit jours d'ici j'y serai, je l'espère. Je ne vous écrirai pas que je vous aime ; je vous le dirai, je vous le jurerai, vous le verrez, et vous serez heureuse et je le serai aussi ; et la chère sœur ne le sera-t-elle pas ?

A Guémont près Vignory, 17 août 1759.

Ma Sophie, quel endroit que ce Vignory! Que la chère sœur ne me parle jamais de ses sophas, de ses oreillers mollets, de ses tapisseries, de ses glaces, de son froid attirail de volupté. Quelle comparaison entre tous ces colifichets artificiels et ce que j'ai vu! Imaginez-vous une centaine de cabanes entourées d'eau, de vieilles forêts immenses, des coteaux, des allées de prés qui séparent ces coteaux comme si on les y avait placés à plaisir, et des ruisseaux qui coupent ces allées-prairies. Non, pour l'honneur des garçons de ce village, je ne veux pas me persuader qu'il y ait là une fille pucelle passé quatorze ans ; une fille ne peut pas mettre le pied hors de sa maison sans être détournée; et puis le frais, le secret, la solitude, le silence, le cœur qui parle, les sens qui sollicitent... Ma Sophie, ne verrez-vous jamais Vignory?

—

Au Grandval, le 5 octobre 1759.

On m'a installé dans un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai et bien chaud. C'est là que, entre Horace et Homère, et le portrait de mon amie, je passe des heures à lire, à méditer, à écrire et à soupirer. C'est mon occupation depuis six heures du matin jusqu'a une heure. A une heure et demie je suis habillé et je descends dans le salon où je trouve tout le monde rassemblé. J'ai quelquefois la visite du Baron ; il en use à merveille avec moi ; s'il me voit occupé, il me salue de la main et s'en va ; s'il me trouve désœuvré, il s'assied et nous causons. La maîtresse de la maison ne rend point de devoirs, et n'en exige aucun : on est chez soi et non chez elle.

Il y a ici une Mme de Saint-Aubin qui a eu autrefois d'assez beaux yeux. C'est la meilleure femme du monde ; nous faisons ordinairement ensemble un trictrac, soit avant, soit après dîner. Elle joue mieux que moi ; elle aime à gagner ; moi je ne me soucie pas de perdre beaucoup ; elle gagne donc ; je ne perds que le moins que je peux, et nous sommes contents tous les deux. Nous dînons bien et longtemps. La table est servie ici comme à la ville, et peut-être plus somptueusement encore. Il est impossible d'être sobre, et il est impossible de ne pas être sobre et de se bien porter. Après dîner les dames courent ; le Baron s'assoupit sur un canapé ; et moi, je deviens ce qu'il me plaît. Entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons nous promener ; les femmes de leur côté, le Baron et moi du nôtre ; nous faisons des tournées très étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous les deux. Chemin faisant, nous parlons ou d'histoire, ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique, ou de morale. Le coucher du soleil et la fraîcheur de la soirée nous rapprochent de la maison, où nous n'arrivons guère avant sept heures. Les femmes sont rentrées et déshabillées. Il y a des lumières et des cartes sur une table. Nous nous reposons un moment, ensuite nous commençons un piquet. Le Baron nous fait la chouette. Il est maladroit, mais il est heureux. Ordinairement le souper interrompt notre partie ; il est dix heures et demie ; nous causons jusqu'à onze, à onze heures et demie nous sommes tous endormis ou nous devons l'être. Le lendemain nous recommençons.

Voilà notre vie ; et la vôtre, quelle est-elle ? vous portez-vous bien ? Vous ménage-t-on ? pensez- vous quel-

quefois à moi ? m'aimez-vous toujours ? Si vous n'avez point entendu parler de moi plus tôt, croyez que ce n'est pas ma faute. Le Grandval est à deux lieues et demie de Charenton, et à la même distance de Gros-Bois. Il n'y a point de poste plus voisine. J'espérais toujours qu'il nous viendrait quelqu'un que je chargerais d'une lettre pour la rue des Vieux-Augustins ; mais nous n'avons encore vu personne et nous ne sommes point dans un village. Je travaille beaucoup ; mais avec peine. Il est une idée qui se présente sans cesse, et qui chasse les autres : c'est que je ne suis pas où je veux être. Mon amie, il n'y a de bonheur pour moi qu'à côté de vous ; je vous l'ai dit cent fois, et rien n'est plus vrai. Si j'étais condamné à rester longtemps ici et que je ne pusse vous y voir, il est sûr que je ne vivrais pas ; je périrais d'une ou d'autre façon. Les heures me paraissent longues ; les jours n'ont point de fin ; les semaines sont éternelles, je ne prends un certain intérêt à rien : si vous éprouvez les mêmes choses, que je vous plains !

—

9 octobre 1759.

Je suis chez mon ami, et j'écris à celle que j'aime. O vous, chère femme, avez-vous vu combien vous faisiez mon bonheur ! Savez-vous enfin par quels liens je vous suis attaché ? Doutez-vous que mes sentiments ne durent aussi longtemps que ma vie ? J'étais plein de la tendresse que vous m'aviez inspirée quand j'ai paru au milieu de nos convives; elle brillait dans mes yeux ; elle échauffait mes discours ; elle disposait de mes mouvements ; elle se montrait en tout. Je leur semblais extraordinaire, inspiré, divin. Grimm n'avait pas assez de ses yeux pour me regarder, pas assez de

ses oreilles pour m'entendre ; tous étaient étonnés ; moi-même j'éprouvais une satisfaction intérieure que je ne saurais vous rendre. C'était comme un feu qui brûlait au fond de mon âme, dont ma poitrine était embrasée, qui se répandait sur eux et qui les allumait. Nous avons passé une soirée d'enthousiasme dont j'étais le foyer. Ce n'est pas sans regret qu'on se soustrait à une situation aussi douce. Cependant il le fallait ; l'heure de mon rendez-vous m'appelait ; j'y suis allé. J'ai parlé à D'Alembert comme un ange. Je vous rendrai cette conversation au Grandval. Au sortir de l'allée d'Argenson, où vous n'étiez pas, je suis rentré chez Montamy, qui n'a pu s'empêcher de me dire en me quittant: « Ah ! mon cher monsieur, quel plaisir vous m'avez fait ! » Et moi, je répondais tout bas à l'homme froid que j'avais remué : Ce n'est pas moi ; c'est elle, c'est elle qui agissait en moi. A huit heures je l'ai quitté. Adieu, ma Sophie, adieu, chère femme ! Je brûle du désir de vous revoir, et je suis à peine éloigné de vous. Ah ! si j'étais à côté de vous, combien je vous aimerais encore ! Je me meurs de passion. Adieu, adieu.

—

Au Grandval, 11 octobre 1759.

Il était sept heures et demie; l'allée devenait froide; l'architriclin de monseigneur m'attendait; j'avais promis à Grimm qu'il m'aurait entre huit et neuf. Je rentrai au Palais-Royal; je causai environ trois quarts d'heure avec M. Montamy. Les mœurs furent notre texte; je dis là-dessus bien des choses dont je ne souviens plus, si ce n'est que les hommes ont une étrange opinion de la vertu; ils croient qu'elle est à leur disposition, et qu'on devient honnête homme du jour au lendemain. Ils gar-

dent leur linge sale tant qu'ils ont des vilenies à faire, et ils en font toute leur vie, parce qu'on ne quitte pas une habitude vicieuse comme une chemise. C'est pis que la peau du centaure Nessus; on ne l'arrache pas sans douleur et sans cris : on a plus tôt fait de rester comme on est. Oh ! mon amie, ne faisons point le mal, aimons-nous pour nous rendre meilleurs, soyons-nous, comme nous l'avons été, censeurs fidèles l'un à l'autre. Rendez-moi digne de vous, inspirez-moi cette candeur, cette franchise, cette douceur qui vous sont naturelles. Il y a plus loin de notre état d'innocence actuelle à une première faute que d'une première faute à une seconde, et que de celle-ci à une troisième. Si je vous trompais une fois, je pourrais vous tromper mille; mais je ne vous tromperai jamais. Vous veillez au fond de mon cœur, vous êtes là, et rien de déshonnête ne peut approcher de vous. M. de Montamy me demanda ce que c'était qu'un homme heureux dans ce monde ? Et je lui répondis : celui à qui la nature a accordé un bon esprit, un cœur juste et une fortune proportionnée à son état. — Votre réponse, me dit-il, est celle que me fit un jour M. de Silhouette : il n'était pas alors fort opulent. Le contrôle général était bien loin de lui. Tous ses souhaits se bornaient à 30.000 livres de rente, et il s'écriait : « Si je les ai jamais, je serai bien plus honnête homme. » Si j'avais entendu ce discours de M. de Silhouette, j'en aurais peut-être conclu qu'il était un fripon : il y a de certains aveux sur lesquels on ne risque rien d'enchérir un peu. Tout le monde n'a pas ma sincérité. Quand je médis de moi, je ne ménage pas les termes. Je dis ce qu'on peut dire de pis, je ne laisse rien à ajouter à ceux qui m'écoutent; et je me soucie fort peu qu'ils me prennent au mot. Vous surtout, mon amie, je ne veux pas que vous en rabattiez. Si le vice dont je m'accuse n'est pas dans mon cœur, il faut

qu'il y en ait un autre dans mon esprit. Si ce principe vous paraît juste, vous m'apprécierez juste, et vous serez demain, après-demain, dans dix ans, également contente ou mécontente de moi. Faites-vous à mes défauts; je suis bien vieux pour me corriger : il vous sera plus facile d'avoir une vertu de plus qu'à moi un vice de moins. Je vaux quelque chose par certains côtés, par exemple, j'ai de l'esprit à proportion de celui qu'on a. Votre sœur m'en donnait quelquefois beaucoup. Avec vous, je sens, j'aime, j'écoute, je regarde, je caresse, j'ai une sorte d'existence que je préfère à toute autre. Si vous me serrez dans vos bras, je jouis d'un bonheur au delà duquel je n'en conçois point. Il y a quatre ans que vous me parûtes belle; aujourd'hui je vous trouve plus belle encore, c'est la magie de la constance, la plus difficile et la plus rare de nos vertus.

J'ai été occupé toute la matinée d'Héloïse et d'Abélard. Elle disait : « J'aimerais mieux être la maîtresse de mon philosophe que la femme du plus grand roi du monde. » Et je disais, moi : Combien cet homme fut aimé!

Adieu, ma Sophie; je vous embrasse de tout mon cœur.

Au Grandval, le 15 octobre 1759.

Hier, je perdis toute ma matinée, ou plutôt je l'employai bien. Je reçus un billet qui m'appelait à Sussy. On fut assez surpris de me voir habillé et parti de si grand matin. Je ne doute point que nos femmes n'aient mis un peu de roman dans cette sortie. Je revins pour dîner. Il faisait du vent et du froid qui nous fermèrent. Je fis trois trictracs avec la femme aux beaux yeux d'autrefois; après quoi le père Hoop, le Baron et moi, rangés autour d'une grosse souche qui brûlait, nous nous

mîmes à philosopher sur le plaisir, sur la peine, sur le bien et le mal de la vie. Notre mélancolique Ecossais fait peu de cas de la sienne. « C'est pour cela, lui dit Mme d'Aime, que je vous ai donné une chambre qui conduit de plain-pied de la fenêtre dans le fossé; mais ne vous pressez guère de profiter de mon attention. » Le Baron ajouta : « Vous n'aimez peut-être pas vous noyer; si vous trouvez l'eau froide, père Hoop, allons nous battre. » Et l'Ecossais : « Très volontiers, mon ami, à condition que vous me tuerez. »

On parla ensuite d'un M. de Saint-Germain qui a cent cinquante à cent soixante ans et qui se rajeunit, quand il se trouve vieux. On disait que si cet homme avait le secret de rajeunir d'une heure, en doublant la dose il pourrait rajeunir d'un an, de dix, et retourner ainsi dans le ventre de sa mère. « Si j'y rentrais une fois, dit l'Ecossais, je ne crois pas qu'on m'en fît sortir. »

A ce propos il me passa par la tête un paradoxe que je me souviens d'avoir entamé un jour à votre sœur; et je dis au *père* Hoop, car c'est ainsi que nous l'avons surnommé parce qu'il a l'air ridé, sec et vieillot : « Vous êtes bien à plaindre! mais s'il était quelque chose de ce que je pense, vous le seriez bien davantage. — Le pis est d'exister, et j'existe. — Le pis n'est pas d'exister, mais d'exister pour toujours. — Aussi je me flatte qu'il n'en sera rien. — Peut-être. Dites-moi, avez-vous jamais pensé sérieusement à ce que c'est que vivre? Concevez-vous bien qu'un être puisse jamais passer de l'état de non vivant à l'état de vivant? Un corps s'accroît ou diminue, se meut ou se repose; mais s'il ne vit pas par lui-même, croyez-vous qu'un changement, quel qu'il soit, puisse lui donner de la vie? Il n'en est pas de vivre comme de se mouvoir; c'est autre chose. Un corps en mouvement frappe un corps en repos, et celui-ci se

meut; mais arrêtez, accélérez un corps non vivant, ajoutez-y, retranchez-en, organisez-le, c'est-à-dire disposez-en les parties comme vous l'imaginerez : si elles sont mortes, elles ne vivront non plus dans une position que dans une autre. Supposez qu'en mettant à côté d'une particule morte, une, deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte, ou je ne m'y connais pas. Quoi! la particule A placée à gauche de la particule B n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte ; et voilà que celle qui était à gauche mise à droite, et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent! Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche? Y a-t-il un côté et un autre dans l'espace? Cela serait, que le sentiment et la vie n'en dépendraient pas. Ce qui a ces qualités les a toujours eues et les aura toujours. Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu, et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que, dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail. — Dans vingt ans, c'est bien loin! »

Et madame d'Aine : « On ne naît point, on ne meurt point : quelle diable de folie ! — Non, madame. — Quoiqu'on ne meure point, je veux mourir tout à l'heure, si vous me faites croire cela. — Attendez : Thisbé vit, n'est-il pas vrai? — Si ma chienne vit? je vous en réponds ; elle pense, elle aime, elle raisonne, elle a de l'esprit et du jugement. — Vous vous souvenez bien du temps où elle n'était pas plus grosse qu'un rat? — Oui. — Pourriez-vous me dire comment elle est devenue si rondelette — Pardi, en se crevant de mangeaille comme vous et moi. — Fort bien. Et ce

qu'elle mangeait vivait-il, ou non? — Quelle question! Pardi non, il ne vivait pas. — Quoi! une chose qui ne vivait pas, appliquée à une chose qui vivait, est devenue vivante, et vous entendez cela? — Pardi, il faut bien que je l'entende. — J'aimerais tout autant que vous me disiez que si l'on mettait un homme mort entre vos bras, il ressusciterait. — Ma foi, s'il était bien mort, bien mort... Mais laissez-moi en repos : voilà-t-il pas que vous me feriez dire des folies? »

Le reste de la soirée s'est passé à me plaisanter sur mon paradoxe... On m'offrait de belles poires qui vivaient, des raisins qui pensaient, et moi je disais : Ceux qui se sont aimés pendant leur vie, et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre, ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent! que sais-je? Peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état; peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie, dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. Nous jugeons de la vie des éléments par la vie des masses grossières : peut-être sont-ce des choses bien diverses. On croit qu'il n'y a qu'un polype! Et pourquoi la nature entière ne serait-elle pas du même ordre? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus, mais tous ses principes sont vivants. O ma Sophie! il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous quand nous ne serons plus, s'il y avait pour nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun, si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous, si les molécules de votre amant dissous avaient à s'agiter, à s'émouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la

nature ! Laissez-moi cette chimère, elle m'est douce, elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous.

Il est neuf heures ; nous avons fait un piquet à tourner, où, par parenthèse, j'ai essuyé un coup unique : quatorze d'as, quatorze de rois, sixième majeure, repic et capot en dernier. Nous avons soupé. Notre commissionnaire est de retour. Tous ont reçu des nouvelles, excepté moi. Pas un mot ni de Grimm ni de Sophie. Il est impossible que vous ne m'ayez pas écrit. Il faut ou que mon domestique m'ait trompé et ne soit pas allé à Charenton, ou que le directeur de la poste ait refusé mes lettres au commissionnaire, ou qu'il n'ait pas eu de quoi les retirer. Je fais toutes les suppositions qui peuvent me tranquilliser. J'accuse tout, hors vous.

—

Au Grandval, le 20 octobre 1759.

On nous dit ici que Mlle Arnould était une Colette d'opéra maniérée, et d'une naïveté point du tout naïve. Cet on n'est pas toutefois un homme d'un goût bien difficile. Je prétends, par exemple, que quand le devin leur dit :

La bergère un peu coquette
Rend le berger plus constant,

il ne faudrait pas qu'elle se rengorgeât, qu'elle portât la main à sa coiffure, ni qu'elle rajustât son jupon. Pour moi je ne sais qu'en penser, cela peut être bien cela peut être mal. C'est selon la figure, les circonstances, ce qui a précédé le ton, le caractère du jeu dans les choses les plus légères, ainsi que dans les plus importantes. Il n'y a rien de bien que ce qui est un.

Pourquoi ces gentillesses de conversation, qu'on a entendues avec tant de plaisir, s'émoussent-elles quand on les rend ? C'est qu'on les présente isolées, c'est que l'intérêt du moment et de l'à-propos n'y est plus.

Il est impossible d'être sobre ici ; il n'y faut pas penser. J'arrondis comme une boule ; je continue à profiter ; vous ne pourrez plus m'embrasser. Votre sœur ne me reconnaîtra plus, et... j'allais ajouter là une bonne folie que je vous laisse à deviner...

Notre vie est toujours la même. On travaille, on mange, on digère si l'on peut, on se chauffe, on se promène, on cause, on joue, on soupe, on écrit à son amie, on se couche, on dort, on se lève, et l'on recommence le lendemain.

Notre causerie a été fort chaude et fort variée aujourd'hui, M. d'Holbach soutient qu'il ne faut jamais plaisanter au jeu ; qu'en pensez-vous ? Autre paradoxe : qu'on ne corrige les hommes de rien. Je vois cela à deux choses : l'une, qu'il se fâche aisément quand il perd, et qu'il voudrait bien s'excuser le peu de succès de l'éducation de ses enfants...Je les ai laissés sur une bonne folie. Ils en ont pour jusqu'à minuit, s'ils le veulent. J'ai dit : Veut-on semer une graine ; on défriche, on laboure, on herse. Veut-on planter un arbre : on choisit le temps, la saison ; on ouvre la terre, on la prépare ; il y a des soins que l'on prend. Quelle est la fleur qui n'en exige pas ? Il n'y a que l'homme qu'on produise sans préparation. On ne regarde ni à sa santé ni à celle de la mère ; on a l'estomac chargé d'aliments, la tête échauffée de vin ; on est épuisé de fatigue, on est embarrassé d'affaires, abattu de chagrins. L'Ecossais a dit : « Quand on cherche à les faire sains, on les fait sots. »

Cela est aussi vrai que quand le père et la mère sont

innocents tous les deux, on les fait fous. Sans plaisanter, c'est un ouvrage assez important pour y procéder avec quelque circonspection.

Il a fait une après-dînée charmante. Nos jardins étaient couverts d'ouvriers et vivants. J'ai été voir planter des buis, tracer des plates-bandes, fermer des boulingrins ! J'aime à causer avec le paysan ; j'en apprends toujours quelque chose. Ces toiles qui couvrent en un instant cent arpents de terre sont filées par de petites araignées dont la terre fourmille : elles ne travaillent que dans cette saison et que certains jours.

A gauche de la maison, nous avons un petit bois qui la défend du vent du nord ; il est coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des branches d'arbres rompues, à travers des ronces, des joncs, de la mousse, des cailloux. Le coup d'œil est tout à fait pittoresque et sauvage. C'est là qu'on allait chercher, il y a deux mois, le frais contre les chaleurs brûlantes de la saison. Il n'y a plus moyen d'en approcher ; il faut tourner autour et prendre le soleil.

—

Le 30 octobre 1759.

Voici, mon amie, la lettre que je vous ai promise. Ayez la patience de la lire jusqu'à la fin ; vous y trouverez peut-être des choses qui ne vous déplairont pas.

Il fit dimanche une très-belle journée ; nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne ; nous la suivîmes depuis le pied de nos coteaux jusqu'à Champigny.

Le village couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs petites îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par les intervalles étroits qui les séparent : les paysans y ont établi

des pêcheries. C'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur, d'un côté, dans le fond; Chenevières et Champigny, de l'autre, sur les sommets ; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux. L'imagination aurait peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là. Nous nous sommes proposé d'y retourner, quoique nous en soyons revenus tous éclopés. Je m'étais fiché une épine au doigt; le baron était entrepris d'un torticolis; et un mouvement de bile commençait à tracasser notre mélancolique Ecossais.

Il était temps que nous regagnassions le salon. Nous y voilà, les femmes étalées sur le fond, les hommes rangés autour du foyer; ici l'on se réchauffe, là on respire. On est encore en silence, mais ce ne sera pas pour longtemps. C'est màdame d'Holbach qui a parlé la première, et elle a dit :

« Maman, que ne faites-vous une partie ? — Non; j'aime mieux me reposer et bavarder. — Comme vous voudrez. Reposons-nous et bavardons. »

Il est inutile que je vous nomme dans la suite les interlocuteurs, vous les connaissez tous.

« Eh bien ! philosophe, où en êtes-vous de votre besogne! — J'en suis aux Arabes et aux Sarrasins. — A Mahomet, le meilleur ami des femmes? — Oui, et le plus grand ennemi de la raison. — Voilà une impertinente remarque. — Madame, ce n'est point une remarque, c'est un fait. — Autre sottise : ces messieurs sont montés sur le ton galant.

« — Ces peuples n'ont connu l'écriture que peu de temps avant l'hégire. — L'hégire ! quel animal est-ce là ? — Madame, c'est la grande époque des musulmans. — Me voilà bien avancée ! je n'entend pas plus son époque que son hégire, et son hégire que son époque. Ils ont la rage de parler grec.

« — Antérieurement à cette époque, c'étaient des idolâtres grossiers ; celui à qui la nature avait accordé quelque éloquence pouvait tout sur eux. Ceux qu'ils honoraient du nom de *chated* étaient pâtres, astrologues, musiciens, poètes, médecins, législateurs et prêtres, caractères qu'on ne trouve guère réunis dans une même personne que chez les peuples barbares et sauvages. — Cela est juste. — Tel fut Orphée chez les Grecs, Moïse chez les Hébreux, Numa chez les Romains. — Point de nouvelles de Paris ; mes buis ne seront pas plantés cet automne. Ce Berlize (1) est un baguenaudier. Il m'en faut cent cinquante bottes et il m'en envoie quatre-vingts. — Ces plates-bandes seront fort bien ; qu'en pensez-vous ? — A merveille.

— Les premiers législateurs des nations étaient chargés d'interpréter la volonté des dieux, de les apaiser dans les calamités publiques, d'ordonner des entreprises, de célébrer les succès, de décerner des récompenses, d'infliger des châtiments, de marquer des jours de repos et de travail, de lier et d'absoudre, d'assembler et de disperser, d'armer et de désarmer, d'imposer les mains pour soulager ou pour exterminer. A mesure qu'un peuple se police, ces fonctions se séparent... Un homme commande... un autre sacrifie... un troisième guérit... un quatrième, plus sacré, les immortalise... et s'immortalise lui-même.

— Madame, ce qu'ils disent là est fort beau. — Je me soucie bien de ce qu'ils disent ; je pense à mes buis. Il y a longtemps que nous n'avons vu la Parfaite-Union. — Tant mieux. — Ils sont pourtant à Saint-Maur. — Qu'ils y restent... — Cette femme-là est plus femme que toutes les autres femmes ensemble. —

(1) Intendant du baron d'Holbach.

Jamais elle ne sait ce qu'elle veut. — Pardonnez-moi, mais elle n'est jamais contente de ce qu'elle a. — Je la trouve plus malheureuse que folle. Il n'y a rien de si incommode que le désir, si ce n'est la possession. — Cependant il faut avoir ou manquer. — C'est une assez triste nécessité...

— Ce fut un certain Moramere qui inventa l'alphabet arabe, et la nation fut partagée en érudits ou gens qui savaient lire, et en idiots. Le saint prophète ne sut ni lire ni écrire. De là, la haine des premiers musulmans contre toute espèce de connaissance ; le mépris qui s'en est perpétué jusqu'à ce jour, et la plus longue durée garantie à ses impostures... C'est une observation assez générale, que la religion perd à mesure que la philosophie gagne. On en conclura tout ce qu'on voudra contre l'inutilité de l'une ou contre la vérité de l'autre.

— Votre madame de *** nous avait promis... Que diable fait-elle à Paris ? — Elle enrage. — De quoi ? elle ne manque pas de figure ; elle a de l'esprit ; tout le monde l'aime. — Et, ce qui vaut encore mieux, elle n'aime personne. — Maman, vous riez toute seule. — Je pense à la figure de son petit magot. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au manche d'une basse de viole ? Imaginez cet outil-là entre les jambes de sa femme. — Allons, mesdames, courage. — Pardi, mon gendre, laissez-nous médire un peu de notre prochain. Je suis sûre qu'on en fait autant de nous sans que je m'en chagrine : c'est que je ne me chagrine de rien. — Et puis, comment pardonner aux défauts de ses amis, si on ne les connaît pas ? — Ma femme... — Qu'avez-vous à dire à cela ? — Que vous alliez prendre votre mandore, et que vous nous en jouiez quelques airs. Ce bruit sera moins désagréable et plus innocent. — Ma fille, je te prie de n'en rien faire : je ne conçois rien de si maussade

que ton mari quand il est malade. C'est comme les autres quand ils se portent bien. Et que diantre, radotez de votre philosophie, et ne vous mêlez pas de nous! Vous étiez dans les sérails, retournez-y. — C'est le plus court...

— Eh bien ! philosophe, vous disiez donc que, plus il y aura de penseurs à Constantinople, moins on fera de pèlerinages à la Mecque. — Oui. — Je suis de son avis. — Je pense même que, quand il y a dans une capitale un acte religieux annuel et commun, on peut le regarder comme une mesure assez sûre du progrès de l'incrédulité, de la corruption des mœurs, et du déclin de la superstition nationale. — Comment cela? — Le voici : Supposons, par exemple, qu'il y eût, en 1700, trente mille pèlerinages à la Mecque, ou trente mille communions sur une paroisse, et qu'en 1750 il ne se fît plus que dix mille pèlerinages et dix mille communions, il est certain que la foi, et tout ce qui tient, se serait affaibli de deux tiers.

— Mademoiselle Anselme. — Madame. — Vous avez bien le plus vilain cul qui se puisse.

— En vérité, ma belle-mère, vous êtes d'une folie! — Au sérail, mon gendre ! Oh ! Mademoiselle, un très vilain cul. — Je ne m'en soucie guère ; je ne le vois pas. — Mais c'est qu'il est noir, ridé, maigre, sec, petit, plissé, chagriné ! Si saint Pierre le savait, il en rabattrait un peu. — Elle a un si joli visage! Comment aurait-elle un si vilain cul ? — Voilà mon philosophe qui m'a devant lui, et qui conclut du visage au cul. Tant y a que le sien est fort laid et que je m'en crois, car je l'ai vu. — Vous l'avez vu, madame ? — Oui, je l'ai vu... toute la nuit en rêve.

— Eh bien ! philosophe ? — Je ne sais plus où j'en suis. — Et laissez-là ces folles.

— Ma foi, elles parlent d'un cul qui m'a tourné la tête.— Vous en étiez à l'acte religieux annuel, et au déclin de la superstition nationale. — M'y voilà. Je pense que ce déclin a un terme; les progrès de la lumière sont limités; elle ne gagne guère les faubourgs. Le peuple est trop bête, trop misérable et trop occupé; elle s'arrêta là; alors le nombre de ceux qui satisfont, dans l'année, à la grande cérémonie est égal au nombre de ceux qui restent, au milieu de la révolution des esprits, aveugles ou éclairés, incurables ou incorruptibles, comme il vous plaira. — Ainsi voilà le troupeau de l'Eglise. — Il peut s'accroître, mais non diminuer. — La quantité de la canaille est à peu près toujours la même.

— Ecoutez, madame, écoutez. — Je m'ennuie assez sans cela. Il ne me fallait plus que la *Socoplie* (1)..... J'étais faite cette année pour voir de vilains culs.

Il y a deux mois que j'étais seule ici; je ne savais que devenir; je me fis mener à Bonneuil, et dare, dare, dare, voilà un homme qui vient en cabriolet, comme si le diable l'emportait. Vous savez ce tournant vers l'église, il y avait là une femme montée sur un âne, entre deux paniers; et crac, le moyeu du cabriolet accroche un panier, et voilà l'âne, les quatre fers en l'air d'un côté, et les paniers et la femme, les quatre fers en l'air de l'autre. On s'amasse, on redresse les paniers, on relève l'âne par la queue; cependant on laissait là cette pauvre femme, qui criait comme une femme troussée. — Mais il y en a qui ne crient pas trop. — Aux sérails. — Là comme ailleurs.

— L'Alcoran fut le seul livre de la nation pendant plusieurs siècles; on brûla les autres, ou parce qu'ils étaient superflus, s'il n'y avait que ce qui est dans l'Al-

(1) Voir page 407.

coran, ou parce qu'ils étaient pernicieux, s'ils contenaient autre chose que ce qui y est. Ce fut d'après ce raisonnement qu'on chauffa pendant six mois les bains d'Alexandrie des ouvrages du temps précédent. L'imposteur n'était plus, lorsque des fanatiques remplis de son esprit damnaient le calife Almamon pour avoir accueilli la science au détriment de la sainte ignorance des fidèles croyants. Ils disaient : Si quelqu'un ose l'imiter, il faut l'empaler et le porter de tribu en tribu, précédé d'un héraut qui criera : « C'est ainsi qu'on traitera l'impie qui préférera la philosophie profane à la divine tradition, la raison au miraculeux Alcoran. »

« Cependant les Ommiades firent peu de chose pour les savants. Les Abassides osèrent davantage. Un d'entre eux institua des pèlerinages, éleva des temples, prescrivit des prières publiques, et se montra si religieux qu'il put, sans irriter les dévots, attacher auprès de lui un astrologue et deux médecins chrétiens. Il n'y a point de sectes que les musulmans haïssent autant que la chrétienne : cependant les lettrés que les derniers Abassides appelèrent à leur cour étaient tous chrétiens. Le peuple n'y prit pas garde. — C'est qu'il était heureux sous leur gouvernement. Je dirais volontiers à un prince... — Est-ce qu'on dit quelque chose aux princes? Mais voyons, père Hoop, ce que vous leur diriez. — Soyez bons ; soyez justes ; soyez victorieux ; soyez honorés de vos sujets et redoutés de vos voisins. — Rien que cela? — J'ajouterais : Ayez une armée nombreuse à vos ordres, et vous établirez la tolérance universelle ; vous renverserez ces asiles de l'ignorance, de la superstition et de l'inutilité. — Voulez-vous vous taire! Vous ne savez donc pas que je veux fonder un couvent au Grandval? — Beau projet!.. Vous réduirez à la simple condition de citoyens ces hommes de droit divin qui opposent sans cesse leurs

chimériques prérogatives à votre autorité; vous reprendrez ce qu'ils ont extorqué de l'imbécillité de vos prédécesseurs; vous restituerez à vos malheureux sujets la richesse dont ces dangereux fainéants regorgent; vous doublerez vos revenus, sans multiplier les impôts ; vous réduirez leur chef orgueilleux à la ligne et à son filet; vous empêcherez des sommes immenses d'aller se perdre dans un gouffre étranger d'où elles ne reviennent plus; vous aurez l'abondance et la paix; et vous régnerez, et vous aurez exécuté de grandes choses, sans exciter un murmure, sans verser une goutte de sang. — Pardi, c'est un bel instrument que la langue ; comme il enfile cela ! — Mais il faudrait, avant tout, qu'un souverain fût bien persuadé que l'amour de ses peuples est le seul véritable appui de sa puissance. Si, dans la crainte que les murs de son palais ne tombent en dehors, il leur cherche des étais, il y en a certains qui tôt ou tard les renversent en dedans. Un souverain prudent isolera sa demeure de celle des dieux. Si ces deux édifices sont trop voisins, le trône sera gêné par l'autel, l'autel par le trône ; et il arrivera quelque jour que, portés l'un contre l'autre avec violence, ils s'ébranleront tous les deux. — Il ne serait pas difficile à un prince politique de soulever le haut clergé contre la cour de Rome, ensuite le bas clergé contre le haut, puis d'avilir le corps entier. — Les voilà-t-il pas qui rêvent comment on pourrait traîner la sainte Eglise de Dieu dans la boue ! Voulez-vous vous taire, vilains athées que vous êtes. — Mais , à propos, le petit Croque-Dieu de Sussy ne vient-il pas souper ? — Pardi, mon gendre, s'il vient, ménagez un peu ses oreilles; comment voulez-vous qu'il dise la messe, quand il a ri de vos ordures ? — Qu'il ne la dise pas. — Il ne lui est pas aussi facile de se passer de la dire qu'à vous de l'entendre. — Je

ne doute point que cela n'arrive un jour. — Pardi je le voudrais bien ; c'est un petit homme ; il rit de si bon cœur ! — Il ne s'agit que de persuader aux évêques de se passer du pape, et aux curés de partager avec les évêques. — Si vous me renvoyez là, il a la mine d'attendre longtemps... Mademoiselle Anselme, écoutez tout contre : si vous ne voulez pas que je vous voie avec le vilain cul de mon rêve, montrez-nous celui que vous portez.

— Les musulmans sont divisés en une multitude incroyable de sectes. On en compte jusqu'à soixante treize. Ils ont des jansénistes, des molinistes, des pyrrhoniens, des sceptiques, des déistes, des spinosites, des athées. — Les voilà bien lotis !... C'est comme parmi nous. La belle couvée ! — On les vit éclore du mélange de la religion avec la philosophie. Cette philosophie gâte tout. — Lorsqu'ils quittèrent le glaive tranchant dont ils prouvaient la divinité de l'Alcoran, et qu'ils se mirent à raisonner. — C'est encore une mauvaise chose que la raison ; aussi j'en use le moins que je peux... Il y paraît quelquefois. — Aux autres il n'y paraît pas tant ; mais c'est tout un.

— Ils ont des espèces de manichéens et d'optimistes. Un des premiers disait un jour à son antagoniste : Un père eut trois enfants. — Mesdames, voici un conte ; il faut l'entendre. — L'un de ces enfants vécut dans la crainte de Dieu. — Et fit bien. Il n'y en a guère aujourd'hui de ceux-là ! On ne sait plus ce que le monde devient ; les enfants sont aussi méchants que les vieilles gens. — Le second vécut dans le crime, et le troisième mourut tout jeune. Quel sera leur sort dans l'autre vie ? L'optimiste répondit que le premier serait récompensé dans le ciel, le second puni dans les enfers, et que le troisième n'aurait ni châtiment ni récompense. Mais, reprit

le manichéen, si ce dernier disait à Dieu : Seigneur, il n'a dépendu que de toi que je vécusse plus longtemps, et que je fusse assis dans le ciel à côté de mon frère ; cela eût été mieux pour moi : que lui répondrait le Seigneur ? Il lui répondrait : J'ai vu que si je t'accordais une plus longue vie, tu tomberais dans le crime, et qu'au jour de mes vengeances tu mériterais le supplice du feu. Mais, ajouta le manichéen, n'entendez-vous pas le second qui réplique au Seigneur : Eh ! que ne m'ôtais-tu la vie dans mon enfance ! Pourquoi m'accorder les jours malheureux que tu as refusés à mon frère ? Si je ne me réjouissais pas dans le ciel avec mon frère aîné, du moins je sommeillais en paix auprès de mon frère cadet ; cela eût été aussi bien pour moi que pour lui. Comment le Seigneur s'en tira-t-il ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; il y a de quoi le faire affoler. Mais nous saurons cela quand nous y serons ; il faut y aller tôt ou tard..... Il lui dira : J'ai prolongé ta vie afin que tu méritasses la félicité éternelle, et tu me reproches une faveur que je t'ai faite... Si c'était une faveur, dira le troisième, que ne me la faisais-tu donc aussi ?

— Voilà trois enfants bien incommodes ; ils ont dû donner bien du chagrin à leurs parents. Mais il faut prendre la charge avec les bénéfices. Allons souper.

Et voilà, mon amie, comme le temps se passe. Je n'ai à vous dire que de ma tendresse et de nos entretiens. Au milieu de ces entretiens, moitié sérieux et moitié comiques, je soupire quelquefois, et je dis tout bas : Ah ! si ma Sophie et sa sœur étaient ici ! et puis je soupire encore. M. de Berlize partit hier pour Paris ; il vous porte une lettre. Je l'accompagnai jusqu'à Charenton, où j'espérais en prendre une de vous, et je ne fus pas trompé. Je revins à sept heures ; on m'attendait pour faire un

piquet. Je jouai gaiement et heureusement. Nous perdons l'Ecossais demain. J'en suis fâché ; c'est un homme de bien, qui a du sens et des connaissances. Sa mélancolie l'a promené dans tous les coins du monde, et je tirais parti de ses voyages. Madame d'Aine (1) est la meilleure femme du monde, c'est la prévenance en personne ; mais elle estropie tous les noms ; elle appelle un chimiste, un *chimicien;* une cucurbite, une *curbitude ;* l'*Encyclopédie*, *Socoplie*, et ainsi du reste. *La Parfaite Union* est une madame de B***, qui a la fantaisie de fonder une coterie femelle sous ce titre. Madame de***, la mère, est la femme d'un directeur des aides, à Bordeaux, à qui elle a sauvé la vie dans une émeute populaire : elle se jeta au milieu des séditieux. Une femme échevelée, qui errait, qui s'exposait aux pierres qui volaient de toutes parts, étonna les séditieux et suspendit leur fureur. Elle était dans un temps critique, elle en perdit les yeux ; et depuis, l'infâme époux et son horrible fille se sont ligués pour tourmenter cette infortunée : il y a des années qu'ils font couler des larmes amères de ces yeux qui ne voient plus. Le petit croque-Dieu est le *Poussatin* (2) de madame de Sussy. Il dit la messe le dimanche, et le reste de la semaine il fait le bouffon. Il avait été de la promenade, il devait être du souper ; mais il ne vint qu'après. Nous avions dévoré, les femmes surtout ; nous étions en train de dire des folies et d'en faire, lorsque le cher petit prêtre arriva. « Ah ! te voilà, l'abbé ? sais-tu bien que je n'aime pas qu'on me manque. — Madame n'y est-elle pas encore faite ? — Point du tout. » Le croque-Dieu ne hait pas les femmes ; il leur ferait volontiers cet honneur. Madame de*** était assise

(1) Belle-mère du baron d'Holbach.
(2) Voir, dans les *Mémoires de Gramont*, l'histoire de l'aumônier Poussatin.

et accoudée sur une table; il alla se pencher et s'accouder sur la même table vis-à-vis d'elle, car il est familier. Madame***, invitée par la commodité de sa posture et la largeur de sa croupe, prend un fauteuil, l'approche de lui, lui dit, « L'abbé, tiens-toi bien ! » et d'un saut elle enfourche l'abbé... L'abbé ne se fâcha point, et fit bien. C'était encore une figure à voir que mademoiselle Anselme : c'est l'innocence, la pudeur et la timidité même. Elle ouvrait ses grands yeux, elle regardait à terre une mare énorme, et elle disait d'un ton de surprise : « Mais ! madame. — Eh ! mais oui... C'est moi, c'est l'abbé : des souliers, des bas, des cotillons, du linge. »

Madame *** est honorable ; le petit prêtre est pauvre. Dès le lendemain, il y eut ordre d'acheter un habit complet. Comment trouverez-vous cela, mesdames de la ville ? Pour nous, grossiers habitants du Grandval, il ne nous en faut pas davantage pour nous amuser et le jour et le lendemain.

—

Le 1er novembre 1759.

On se promène presque tout le temps à la campagne. S'il fait un rayon de soleil, on en profite. Je travaille beaucoup, et avec agrément. Je vois ma besogne tirer à sa fin. D'un assez grand nombre de morceaux de philosophe, il ne m'en reste que trois à faire; mais longs et difficiles; c'est l'examen du platonisme et du pythagorisme, avec l'histoire de la philosophie chez les Etrusques et les Romains. Je sors des Arabes et des Sarrasins, où j'ai trouvé plus de choses intéressantes que je n'en espérais. Ces peuples ont un caractère particulier. Vous avez entendu parler de ces dévots orientaux dont la

pratique religieuse se réduit à pirouetter sur un pied jusqu'à ce qu'ils tombent par terre sans connaissance, sans sentiment, étourdis et presque morts. Croyez-vous que cette extravagance est le résultat d'un système théosophique très-suivi, très-lié et parsemé de vérités les plus sublimes ? Ils prétendent que le vertige suspendant toutes les distractions de la particule divine, elle s'en rejoint plus intimement à l'être éternel dont elle est émanée. Dans cet état de stupidité tranquille, simple, pure et une comme lui, elle entend sa voix, et jouit d'un bonheur inconnu aux profanes qui ne l'ont point éprouvé. La vénération que les musulmans ont pour les idiots est la conséquence de ce privilège. Ils les regardent comme des êtres privilégiés en qui la nature a opéré la bienheureuse imbécillité que les autres n'acquièrent que par le saint vertige. Je vous détaillerais tout cela si j'en avais le temps ; vous verriez que l'islamite qui est assis immobile au fond d'une caverne obscure, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête penchée sur ses mains, les yeux attachés au bout de son nez, passant des journées entières dans l'attente de la vision béatifique, est un aussi grand philosophe que l'Européen dédaigneux qui le regarde en pitié et qui se promène tout fier d'avoir découvert que nous ne voyons rien qu'en Dieu.

Voilà, mon amie, ceux avec qui je converse depuis quelques jours. Auparavant c'était avec les Phéniciens ; auparavant avec les habitants du Malabar ; auparavant avec les Indiens.

J'ai vu toute la sagesse des nations, et j'ai pensé qu'elle ne valait pas la douce folie que m'inspirait mon amie. J'ai entendu leurs discours sublimes, et j'ai pensé qu'une parole de la bouche de mon amie porterait dans mon âme une émotion qu'ils ne me donnaient pas. Ils me pei-

gnaient la vertu, et leurs images m'échauffaient; mais j'aurais encore mieux aimé voir mon amie, la regarder en silence et verser une larme que sa main aurait essuyée ou que ses lèvres auraient recueillie. Ils cherchaient à me décrier la volupté et son ivresse parce qu'elle est passagère et trompeuse; et je brûlais de la trouver entre les bras de mon amie, parce qu'elle s'y renouvelle quand il lui plaît, et que son cœur est droit, et que ses caresses sont vraies. Ils me disaient : Tu vieilliras ; et je répondais en moi-même: Ses ans passeront avec les miens. Vous mourrez tous deux ; et j'ajoutais: si mon amie meurt avant moi, je la pleurerai, et serai heureux la pleurant. Elle fait mon bonheur aujourd'hui; demain elle fera mon bonheur, et après demain, et après-demain encore, et toujours parce qu'elle ne changera point, parce que les dieux lui ont donné le bon esprit, la droiture, la sensibilité, la franchise, la vertu, la vérité qui ne change point. Et je fermai l'oreille aux conseils austères des philosophes; et je fis bien, n'est-ce pas, ma Sophie?

—

Au Grandval, le 2 novembre 1759.

Les dernières nouvelles qu'on nous a apportées de Paris ont rendu le Baron soucieux. Il a des sommes considérables placées dans les papiers royaux... Il disait à sa femme : « Ecoutez, ma femme, si cela continue, je mets bas l'équipage, je vous achète une belle capote avec un beau parasol, et nous bénirons toute notre vie M. de Silhouette, qui nous a délivrés des chevaux, des laquais, des cochers, des femmes de chambre, des cuisinières, des grands dîners, des faux amis, des ennuyeux, et de tous les autres privilèges de l'opulence... »

Et moi je pensais que pour un homme qui n'aurait ni femme, ni enfant, ni aucun de ces attachements qui font désirer la richesse et qui ne laissent jamais de superflu, il serait presque indifférent d'être pauvre ou riche. Pauvre, on s'expatrierait, on subirait la condamnation ancienne portée par la nature contre l'espèce humaine, et l'on gagnerait son pain à la sueur de son front... Ce paradoxe tient à l'égalité que j'établis entre les conditions et au peu de différence que j'émets, quant au bonheur, entre le maître de la maison et son portier... Si je suis sain d'esprit et de corps, si j'ai l'âme honnête et la conscience pure, si je sais distinguer le vrai du faux, si j'évite le mal et fais le bien, si je sens la dignité de mon être, si rien ne me dégrade à mes propres yeux, si, loin de mon pays, je suis ignoré des hommes dont la présence me ferait peut-être rougir, on peut m'appeler comme on voudra, *milord* ou *sirrah :* sirrah, en anglais, c'est un faquin en français, la qualité qu'un petit-maître en humeur donne à son valet... Faire le bien, connaître le vrai, voilà ce qui distingue un homme d'un autre: le reste n'est rien. La durée de la vie est si courte, ses vrais besoins sont si étroits, et quand on s'en va, il importe si peu d'avoir été quelqu'un ou personne. Il ne faut à la fin qu'un mauvais morceau de toile et quatre planches de sapin... Dès le matin, j'entends sous ma fenêtre des ouvriers. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils ont la bêche à la main, qu'ils coupent la terre et roulent la brouette. Ils mangent un morceau de pain noir; ils se désaltèrent au torrent qui coule ; à midi ils prennent une heure de sommeil sur la terre; bientôt ils se remettent à leur ouvrage ; ils sont gais; ils chantent ; ils se font entre eux de bonnes grosses plaisanteries qui les égaient ; ils rient. Sur le soir, ils vont retrouver des enfants tout nus autour d'un âtre enfumé,

une paysanne, hideuse et malpropre,et un lit de feuilles séchées, et leur sort n'est ni plus mauvais ni meilleur que le mien... Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune : dites-moi, le temps présent vous paraît-il plus dur que le temps passé... Je me suis tourmenté toute la matinée à courir après une idée qui m'a fui... Je suis descendu triste ; j'ai entendu parler des misères publiques ; je me suis mis à une table somptueuse sans appétit ; j'avais l'estomac chargé des aliments de la veille ; je l'ai surchargé de ceux que j'ai mangés ; j'ai pris un bâton et j'ai marché pour les faire descendre et me soulager ; je suis revenu m'asseoir à une table de jeu, et tromper les heures qui me pesaient. J'avais un ami dont je n'entendais point parler. J'étais loin d'une amie que je regrettais. Peines à la campagne, peines à la villes, peines partout. Celui qui ne connaît pas la peine n'est pas à compter parmi les enfants des hommes... C'est que tout s'acquitte, le bien par le mal, le mal par le bien, et que la vie n'est rien.

Mais je m'aperçois que je digère mal, et que toute cette philosophie naît d'un estomac embarrassé. Crapuleux ou sobre, mélancolique ou serein, Sophie, je vous aime également ; mais la couleur du sentiment n'est pas la même... On est allé à Charenton vous porter un volume de moi et chercher une ligne de vous. Et attendant, je piétine et je maudis la longueur du messager. Amour et mauvaise digestion. J'ai beau dire : Ce coquin s'est amusé dans un cabaret ; il n'a pu voir une couronne de lierre pendue à une porte sans entrer ; je ne m'en crois pas moi-même. Qu'est-ce donc que cette raison qui siège là, que rien ne corrompt, qui m'accuse et qui absout mon valet ? Est-ce qu'on est sage et fou dans un même instant ?

Je n'ai presque rien fait aujourd'hui ; la matinée s'est

échappée je ne sais comment, et je vous écris un mot ce soir pour me raccommoder avec moi-même. Je n'aurai pas perdu la journée, si j'en ai employé un quart d'heure à causer avec vous.

—

15 septembre 1760.

J'ai demandé à M. de Villeneuve des nouvelles de M. de S..., et il m'a répondu qu'il se portait à merveille et qu'il attendait madame sur la fin d'octobre. Je lui disais de Mme B... : « Il faut convenir que ces maris-là sont de gros butors. Aller faire un enfant à cette petite femme qui n'a qu'un souffle de vie ! cette aventure ne lui serait jamais arrivée avec un amant. » Cependant il me regardait avec attention ; mais j'étais du sérieux le plus ferme et le plus bête. Je suis sûr qu'il s'y est trompé, et qu'il en a ri.

—

17 septembre 1760.

Il vient de m'arriver un petit accident. J'étais allé me promener autour d'une grande pièce d'eau sur laquelle il y a des cygnes. Ces oiseaux sont si jaloux de leur domaine qu'aussitôt qu'on en approche ils viennent à vous à grand vol. Je m'amusais à les exercer, et quand ils étaient arrivés à un des bouts de leur empire, aussitôt je leur apparaissais à l'autre. Pour cet effet il fallait que je courusse de toute ma vitesse ; ainsi faisais-je, lorsque je rencontrai devant un de mes pieds une barre de fer qui servait de clef à ces ouvertures qu'on pratique dans le voisinage des eaux renfermées et que l'on appelle des regards. Le choc a été si violent que l'angle de la barre a coupé en deux, ou peu s'en faut, la boucle de mon soulier ; j'ai eu le cou-de-pied entamé et presque

tout meurtri. Cela ne m'a pas empêché de plaisanter sur ma chute qui me tient en pantoufle, la jambe étendue sur un tabouret. On a pris ce moment de prison et de repos pour me peindre ; on refait de moi un portrait admirable (1). Je suis représenté la tête nue, en robe de chambre, assis dans un fauteuil, le bras droit soutenant le gauche, et celui-ci servant d'appui à la tête, le cou débraillé, et jetant mes regards au loin comme quelqu'un qui médite. Je médite, en effet, sur cette toile ; j'y vis, j'y respire, j'y suis animé ; la pensée paraît à travers le front.

—

Le ... septembre 1760.

L'abbé Galiani vient d'arriver. Ses contes ne m'amusent plus comme auparavant ; j'étais mieux entre M. Grimm et son amie. Grimm a un peu déplu à Mme d'Epinay ; il ne désapprouvait pas assez le propos d'un homme de notre connaissance, appelé M. Venel, qui disait qu'il fallait garder la probité la plus scrupuleuse avec ses amis, mais que c'était une duperie d'en user mieux avec les autres qu'ils n'en useraient avec nous. Nous soutenions, elle et moi, qu'il fallait être homme de bien avec tout le monde sans distinction. L'abbé Galiani m'a beaucoup déplu, à moi, en confessant qu'il n'avait jamais pleuré de sa vie, et que la perte de son père, de ses frères, de ses sœurs, de ses maîtresses ne lui avait pas coûté une larme. Il m'a paru que cet aveu n'avait pas moins choqué Mme d'Epinay.

Nous avons eu aujourd'hui à dîner une femme en homme. C'est une Mme Gondoin, jolie comme un cœur. J'étais assis à côté d'elle, et nous avons beaucoup causé.

(1) Portrait peint par Garand.

J'ai cru qu'elle mourrait de rire d'un mot naïf que j'ai dit à notre curé, qui est un des plus gros garçons qui se voient : c'est qu'on pourrait le baiser pendant trois mois de suite sans baiser deux fois le même endroit ; et d'un autre, à propos de quelqu'un qui disait qu'il y avait plus de sots dans ce monde-ci que partout ailleurs; j'ajoutais que cet homme avait beau les compter, il en oubliait toujours un. On a l'esprit si libre à la campagne qu'il ne faut presque rien pour amuser beaucoup, surtout quand on n'a pas l'âme chagrine.

—

Le ... septembre 1760.

Je les ai revus, ces coteaux où je suis allé tant de fois promener votre image et ma rêverie, et Chennevières qui couronne la côte, et Champigny qui la décore en amphithéâtre, et ma triste et tortueuse compatriote, la Marne.

On nourrit à Chennevières les deux filles de Mme d'Holbach. L'aînée est belle comme un chérubin; c'est un visage rond, de grands yeux bleus, des lèvres fines, une bouche riante, la peau la plus blanche et la plus animée, des cheveux châtains qui ceignent un très joli front. La cadette est un peloton d'embonpoint où l'on ne distingue encore que du blanc et du vermillon.

Sur les sept heures nous étions revenus et reposés. Nos dames s'étaient déshabillées. Nous avons commencé le piquet d'institution. Après le souper, elles se sont retirées, et nous avons un peu philosophé, debout, le bougeoir à la main.

La bonne conversation que je vous rendrais, si j'en avais le loisir ! Il s'agissait des Chinois. Le père Hoop et le Baron en sont enthousiastes, et il y a de quoi l'être,

si ce qu'on raconte de la sagesse de ces peuples est vrai; mais j'ai peu de foi aux nations sages.

Entre autres choses, imaginez un peuple où les lois auraient assigné des récompenses aux actions vertueuses, et où le monarque serait subordonné à un conseil de censeurs qui le gourmanderaient quand il ferait mal, et qui écriraient son histoire de son vivant.

Ce conseil, à la Chine, est composé de douze mandarins. Ils s'assemblent tous les jours. Il y a dans le lieu de leur assemblée un grand coffre cerclé de fer et percé en dessus d'une couverture par laquelle on jette les mémoires paraphés qui serviront à l'histoire du règne. Ces mémoires forment déjà une collection de trois à quatre cents volumes.

Le père de celui qui gouverne à présent voulut savoir comment il était traité dans ces mémoires. Cette curiosité est d'un méchant; un homme de bien ne l'aurait point eue. Il fit ouvrir le coffre sacré, et il trouva que l'injustice de son administration y était peinte des couleurs les plus fortes. Aussitôt il entre en fureur; il appelle le chef du conseil, lui reproche sa témérité et lui fait couper la tête. Cette atrocité ne fut pas oubliée dans les mémoires déposés le jour suivant, et le nouveau président du conseil eut encore la tête coupée; celui qui succéda subit le même sort. Le quatrième se transporta devant la bête féroce; il était précédé d'un esclave qui portait son cercueil; et voici comment il parla : « Tu vois que je ne crains pas la mort, car voilà la bière et ma tête. C'est en vain que tu espères imposer silence à la vérité; il restera toujours une voix qui parlera malgré toi. Ordonne qu'on me frappe; j'aime mieux être mort que de vivre sous un maître qui a résolu d'égorger tous les honnêtes gens de son empire. »

Le monarque, frappé de l'intrépidité de ce manda-

rin, s'arrêta et devint meilleur ; et quand il fut meilleur, je gage qu'il ne fit plus ouvrir le coffre.

C'est à vous, chère amie, que je rapporte mes actions les plus indifférentes; si j'entends quelque chose qui me plaise, il me semble que ce soit pour vous en faire part que ma mémoire veut bien s'en charger.

On dit encore à l'honneur des Chinois d'autres choses qu'on ne me trouva pas disposé à croire. Je prétendis que les hommes étaient presque les mêmes partout, qu'il fallait s'attendre aux mêmes vices et aux mêmes vertus.

—

Le 27 septembre 1760.

A propos des Chinois, j'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre qu'il était permis d'y avoir de la religion, pourvu que ce ne fût pas de la chrétienne; toutes les autres sont tolérées, entendez-vous ? tolérées, les autres ; pour le christianisme, il est défendu sous peine de vie. On trouve que nous sommes des boute-feu dangereux, et puis ils n'ont jamais pu s'accommoder d'un Dieu tout puissant qui laisse crucifier son fils, et d'un fils tout aussi puissant que son père qui se laisse lui-même crucifier. Et puis ils disent: Si votre religion est nécessaire à tous les hommes, il est bien singulier que Dieu ne nous l'ait pas fait connaître plus tôt, car nous sommes des hommes et nous sommes ses enfants comme vous, et puis s'il n'y a que les chrétiens qui soient sauvés, nos pères sont donc damnés ! nos pères qui étaient si honnêtes gens ! oh ! nous aimons mieux être damnés avec nos pères que sauvés sans eux. Que sais-je quoi encore ?

—

Le 30 septembre 1760.

Après les cygnes ? Ne craignez rien, je n'y courrai de ma vie, ni le cher abbé Galiani non plus; il s'est amusé à les agacer, ils l'ont pris en grippe, et d'aussi loin qu'ils l'aperçoivent, ils s'élèvent sur les ailes, ils arrivent au grand vol, le cou tendu, le bec entr'ouvert, et poussant des cris ; il n'oserait approcher du bassin. Ils ont presque dévoré *Pouf.* Pouf est un petit chien de Mme d'Epinay, qui n'a pas son pareil pour l'esprit et la gentillesse ; c'est un prodige pour son âge. Aussi nous ne croyons pas qu'il vive. Ces cygnes ont l'air fier, bête et méchant, trois qualités qui vont fort bien ensemble. Je disais des arbres du parc de Versailles qu'ils étaient hauts, droits et minces, et l'abbé Galiani ajoutait : comme les courtisans. L'abbé est inépuisable de mots et de traits plaisants ; c'est un trésor dans les jours pluvieux. Je disais à Mme d'Epinay que si l'on en faisait chez les tabletiers tout le monde en voudrait avoir un à sa campagne. Je voudrais que vous lui eussiez entendu raconter l'histoire du *porco sacro.* Il y a à Naples des moines à qui il est permis de nourrir aux dépens du public un troupeau de cochons, sans compter la communauté. Ces cochons privilégiés sont appelés par les saints personnages auxquels ils appartiennent les *cochons sacrés.* Ils se promènent respectés dans toutes les rues, ils entrent dans les maisons, on les y reçoit, on leur fait politesse. Si une rue est pressée de mettre bas, on a tout le soin possible d'elle et de ses porcelets ; trop heureux celui qu'elle a honoré de ses couches ! Celui qui frapperait un *porco sacro* ferait un sacrilège. Cependant des soldats peu scrupuleux en tuèrent un ; cet assassinat fit grand bruit ; la ville et le sénat ordonnèrent les perquisitions les plus sévères. Les malfaiteurs, craignant

d'être découverts, achetèrent deux cierges, les placèrent allumés aux deux côtés du *porco sacro*, sur lequel ils étendirent une grande couverture, mirent un bénitier avec le goupillon à sa tête et un crucifix à ses pieds ; et ceux qui faisaient la visite les trouvèrent à genoux et priant autour du mort. Un d'eux présenta le goupillon au commissaire ; le commissaire aspersa, se mit à genoux, fit sa prière et demanda qui est-ce qui était mort? On lui répondit: « Un de nos camarades, honnête homme ; c'est une perte. Voilà le train des choses du monde; les bons s'en vont et les méchants restent. » Mais je n'ai pas le courage d'achever. Ce n'est pas moi, c'est l'abbé qu'il faudrait entendre. Le fond est misérable en lui-même, mais il prend entre ses mains la couleur la plus forte et la plus gaie, et devient une source inépuisable de bonnes plaisanteries et même quelquefois de morale.

—

Le 8 octobre 1760.

Hier, comme je m'en revenais à minuit, par le plus affreux temps du monde, d'abord j'ai vu, rue des Boucheries, deux amants qui se disaient des douceurs de fort près, au coin d'une porte, à minuit, le ciel fondant en eau; cela m'a fort édifié! Arrivé à ma porte, Jeanneton appelée, en attendant qu'elle descendît, mon fiacre m'a dit qu'un hôtel qui fait le coin de la rue des Saints-Pères, à côté de chez moi, habité par M. de Bacqueville était en feu ; et le tocsin, qui sonnait de tous côtés, m'a confirmé qu'il disait vrai. Le feu y était depuis midi ; et aujourd'hui, quand j'ai passé sur le quai, il n'était pas encore éteint ; une grande aile de l'hôtel a été brûlée. Ce M. de Bacqueville était un fou, car il n'est plus. D'abord il n'a pas voulu ouvrir ses portes, menaçant le

premier qui mettrait le pied dans sa cour de lui brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Il a cru qu'il n'y avait plus rien ; et, sur les cinq heures, il s'en est allé à l'Opéra. Là, on est venu l'avertir que l'incendie s'était renouvelé, et il a répondu : « Eh bien, ce sera une maison de brûlée ; qu'on me laisse en repos. » Après le spectacle dont il n'a pas perdu un moment, il s'en est allé chez lui ; on voulait l'empêcher d'entrer ; inutilement ; il disait qu'il se souciait fort peu que ses meubles fussent brûlés, qu'il en achèterait d'autres ; moins encore que son or ou son argent fussent fondus, qu'on les retrouverait en lingots dans les décombres ; mais qu'il fallait qu'il sauvât ses papiers. « Mais, monsieur, vous périrez. — Je ne périrai point ; ma maison a des détours qui ne sont connus que de moi et par lesquels je m'échapperai. Si on ne me voit pas revenir, qu'on n'en soit pas inquiet ; je serai avec mes papiers dans un de mes caveaux. » On a visité les caveaux. On y a bien trouvé les papiers, mais point l'homme. Il se faisait une joie de tromper son fils. « Le coquin, disait-il, me croira brûlé ; il en sera au comble de la joie ; il attend ma mort, et je me fais un plaisir de lui apparaître au moment où il s'y attendra le moins. » On raconte de cet homme cent folies ; on dit qu'il a fait séduire sa femme par un de ses amis qui devait se laisser surprendre en flagrant délit avec elle : ce qui s'est fait. En conséquence la pauvre a été enfermée. On dit qu'il avait fait pendre un cheval vicieux dans son écurie, pour servir d'exemple aux autres. On dit qu'ayant voulu faire l'essai d'une machine à voler dans l'air qu'il avait inventée, il s'était cassé une cuisse : au demeurant c'était un vilain avare, très riche et qui a vécu jusqu'à quatre-vingts ans.

—

Au Grandval, le 13 octobre 1760.

Il (le père Hoop) faisait un cours d'accouchement chez un homme célèbre appelé Grégoire. Ce Grégoire croyait sérieusement qu'un enfant qui mourait sans qu'on lui eût jeté un peu d'eau froide sur la tête, en prononçant certains mots, était fort à plaindre dans l'autre monde ; en conséquence, dans tous les accouchements laborieux, il baptisait l'enfant dans le sein de la mère ; oui, dans le sein de la mère. Or savez-vous comment il s'y prenait ? D'abord il prononçait la formule : *Enfant je te baptise ;* puis il remplissait d'eau sa bouche qu'il appliquait convenablement, soufflant son eau le plus loin qu'il pouvait ; en s'essuyant ensuite les lèvres avec une serviette, il disait : « Il n'en faut que la centmillième partie d'une goutte pour faire un ange. »

—

Au Grandval, le 15 octobre 1760.

Des pluies continuelles nous tiennent renfermés. Madame d'Holbach s'use la vue à broder ; madame d'Aine digère étalée sur des oreillers : le père Hoop, les yeux à moitié fermés, la tête fichée sur ses deux épaules, et les mains collées sur ses deux genoux, rêve, je crois, à la fin du monde. Le baron lit, enveloppé dans une robe de chambre et renfoncé dans un bonnet de nuit ; moi je me promène en long et en large, machinalement. Je vais à la fenêtre voir le temps qu'il fait, et je crois que le ciel fond en eau, et je me désespère... Est-il possible que déjà j'aie vécu près de quinze jours sans avoir entendu parler de vous ? Ne m'avez-vous point écrit ? ou Damilaville a-t-il oublié nos arrangements ? ou ce subal-

terne qui devait recevoir vos lettres à Charenton, me les apporter ici, et prendre les miennes, serait-il arrêté par les mauvais temps ? C'est cela. Quand il s'agit d'accuser les dieux ou les hommes, c'est aux dieux que je donne la préférence. Il y a près de deux lieues d'ici à Charenton ; les chemins sont impraticables ; et le ciel est si incertain qu'on ne peut s'éloigner pour une heure sans risquer d'être noyé. Cependant je suis très maussade ; c'est madame d'Aine qui me le dit à l'oreille. Les sujets de conversation qui m'intéressaient le plus, si j'avais l'âme satisfaite, ne me touchent presque pas. Le baron a beau dire : « Allons donc, philosophe, réveillez-vous ! » je dors. Il ajoute inutilement : « Croyez-moi, amusez-vous ici ; et soyez sûr qu'on s'amuse bien ailleurs sans vous. » Je n'en crois rien. Comme il n'y a rien à tirer de moi, le voilà qui s'adresse au père Hoop. « Eh bien ! vieille momie, que ruminez-vous là ? — Je rumine une idée bien creuse. — Et cette idée, c'est... ? — C'est qu'il y a eu un moment où il n'a tenu à rien que l'Europe ne vît un jour le souverain pontificat et la royauté réunis dans la même personne, et ne soit retombée à la longue sous le gouvernement sacerdotal. — Quand et comment cela ? — Ce fut lorsqu'on délibéra si l'on permettrait ou non aux prêtres de se marier. Les Pères du Concile de Trente, attachés à de misérables petites vues de discipline ecclésiastique, étaient bien loin de sentir toute l'importance de cette affaire. — Ma foi, je ne la sens pas plus qu'eux. — Ecoutez-moi. Si l'on eût permis aux prêtres de se marier, n'est-il pas certain que le souverain marié eût pu se faire ordonner prêtre ? Et croyez-vous que, fatigué des embarras continuels que les chefs du clergé donnent partout aux souverains, aucun d'entre eux ne se fût avisé de les terminer en réunissant en sa personne la puissance

ecclésiastique à la puissance civile ? et si cet exemple eût été donné une fois, croyez-vous qu'il n'eût pas été suivi? — C'est-à-dire, père Hoop, que le roi aurait dit la messe et fait le prône ? — Oui, madame, tout comme un autre. Le souverain ordonné eût fait ordonner son fils ; les princes du sang se seraient fait ordonner eux et leurs enfants. Vous verriez aujourd'hui tous les grands engagés dans les ordres ; la nation divisée en deux classes : l'une noble et l'autre sacerdotale, qui aurait rempli les fonctions importantes de la société et qui aurait attiré vers elle le respect que l'on doit à la dignité, à la naissance et aux talents ; l'autre, imbécile, stupide, esclave, avilie, qui aurait été condamnée aux travaux mécaniques et que la double autorité des lois et de la superstition aurait tenue sans cesse courbée sous le joug. Bientôt la science se serait retirée dans le sein des familles nobles et sacerdotales ; pontifes et juges de la nation, les grands auraient encore été ses médecins, ses astronomes, ses théologiens, ses jurisconsultes, ses historiens, ses poètes, ses géomètres, ses chimistes, ses naturalistes, ses musiciens. Jaloux de la lumière qu'ils n'auraient pas manqué d'envier à la multitude, ils n'auraient trouvé de moyen plus sûr de la réserver à leurs enfants que par la langue secrète et l'écriture sacrée ; l'hiéroglyphe aurait reparu avec le silence et le mystère des collèges anciens ; l'imbécillité nationale s'accroissant avec le temps, l'hiéroglyphe, qui n'eût été dans le commencement qu'un symbole, serait devenu une idole pour le peuple, qui serait descendu peu à peu dans les absurdités de la superstition égyptienne, et Dieu sait quand il en serait sorti ! Il y a des révolutions qui ont eu des causes moins importantes et des suites plus étranges. Quoi qu'il en soit, le magianisme des Perses n'a peut-être pas eu d'autre commencement. — Et si tout cela avait eu lieu,

ma fille, tu coucherais avec un prêtre, et tu ferais des petits clercs. »

Ils conviennent tous deux que le gouvernement sacerdotal est le pire de tous ; et les raisons qu'ils en apportent me frappent.« Point de commandement plus dur et plus absolu que celui qui s'exerce de la part des dieux. La masse des préjugés et des superstitions s'accroissant au gré de la cupidité du prêtre, elle devient énorme à la fin ; c'est un fardeau sous lequel la liberté et la raison sont également étouffées. Plus celui qui commande met de disproportion et de distance entre lui et celui qui lui obéit, moins le sang et la sueur de celui-ci lui sont précieux, plus la servitude est cruelle. Partout où les prêtres ont été souverains, il reste dans la vénération que les peuples leur portent encore, quoiqu'ils n'aient plus que le titre de prêtres, des vestiges qui ne montrent que trop à quel indigne excès elle était portée lorsqu'ils marchaient le sceptre dans une main et l'encensoir dans l'autre, et qu'ils allaient s'asseoir sur le trône et sur l'autel à côté du dieu. Dans plusieurs contrées de l'Asie, des espèces de cénobites sortent encore aujourd'hui de leur retraite, et se montrent dans les villes ; ils sont tout nus ; ils se promènent dans les rues en sonnant une clochette ; et les femmes de tout état accourent en foule autour d'eux, se prosternent à leurs pieds, et leur baisent dévotement cette partie du corps que l'honnêteté ne permet pas de nommer. — Et vous croyez, père Hoop, que, si j'étais dans ce pays-là, j'irais aussi ? — Si vous iriez, madame ! par Dieu, je le crois : la reine y va bien. » Et puis voilà notre Ecossais et madame d'Aine qui s'arrachent les yeux, et qui se disent les choses les plus folles.

« Un vilain marsouin comme cela, plus vieux, plus laid, plus ridé, plus crasseux ! Et qui sait où cela s'est

fourré ? — La piété ne fait pas ces réflexions-là. — Oh ! je les ferais, moi, s'il fallait en passer par là ; je vous promets que je l'aurais fait échauder préalablement par ma femme de chambre comme un cochon de lait. — Madame ! un prêtre échaudé comme un cochon de lait ! — Oui, oui. — Mais sans aller si loin, a ajouté le père Hoop, interrogez un petit sous-vicaire de Saint-Roch, qui prétend sept fois la semaine attirer le Dieu du ciel sur la terre, s'en nourrir et le donner à manger à Pâques à dix mille personnes, et demandez-lui ce qu'il pense de son sublime ministère en comparaison de la fonction du magistrat, et de la dignité de prince et de souverain. Son tribunal n'est pas magnifique ; c'est une boîte chétive adossée contre le pilier froid d'une église ; mais quand il y est renfermé il se regarde comme le représentant de celui qui doit juger un jour les vivants et les morts ; c'est à lui qu'il a été donné de délier ou de lier, d'absoudre ou de retenir ; le ciel ratifie l'arrêt qu'il a prononcé, et les portes en sont ouvertes ou fermées à son gré. Lorsqu'il voit à ses pieds le monarque humilié confesser ses fautes, implorer sa médiation, accepter l'expiation qu'il lui plaît de prescrire, quelle idée trop haute peut-il concevoir de lui-même ? Et si à l'orgueil de tant de prérogatives extraordinaires, il joignait celui d'imposer des lois, de commander à des armées, et de gouverner ; simples mortels, que serions-nous devant lui ? Voyez les Jésuites, souverains et pontifes au Paraguay, comme ils en usent avec leurs sujets ! Ces misérables travaillent sans relâche et ne possèdent rien. Ont-ils commis la plus petite faute ? Le Père les appelle : il leur fait signe ; ils se déculottent, s'étendent à terre, reçoivent cent coups d'étrivières, se relèvent, remettent leurs culottes, remercient le bon Père, le saluent très humblement, baisent le

bout de sa manche, et s'en vont contents et gais, s'ils le peuvent. »

Mais voilà un orage terrible, mêlé de pluie, de grêle et de neige ; et au milieu de cet orage, une colonie qui nous vient de Sussy. Ils sont au nombre de dix à douze, tant bêtes que gens. Le premier moment a été fort tumultueux ; mais, après les caresses qu'il est d'usage que les femmes et les chiens se fassent quand ils se revoient, on s'est rassis, on a causé de mille choses indifférentes. A propos d'emplettes et de meubles, le Baron a dit qu'il voyait la corruption de nos mœurs et le goût diminuant de la nation jusque dans cette multitude de meubles à secret de toute espèce. J'ai dit, moi, que je n'y voyais qu'une chose : c'est que l'on s'aimait autant que jadis, et qu'on se l'écrivait un peu davantage... Une demoiselle d'Ette, belle autrefois comme un ange, et à qui il ne reste plus que l'esprit d'un démon, a répondu que pour s'aimer bien on était trop distrait. J'ai répliqué qu'autrefois on buvait plus qu'on ne fait, on ne jouait guère moins, on chassait, on montait à cheval, on tirait des armes ; on s'exerçait à la paume, on vivait en famille, on avait des coteries, on fréquentait le cabaret, on n'admettait pas les jeunes gens en bonne compagnie ; les filles étaient presque séquestrées ; à peine apercevait-on les mères ; les hommes étaient d'un côté, les femmes de l'autre ; à présent on vit pêle-mêle, on admet en cercle un jeune homme de dix-huit ans ; on joue d'ennui, on vit séparés ; les petits ont des lits jumeaux, les grands des appartements différents ; la vie est partagée en deux occupations, la galanterie et les affaires. On est dans son cabinet ou dans sa petite maison avec ses clients ou chez une maîtresse. Or, imaginez qu'une nation fût tout à coup saisie d'un goût général pour la musique : il est sûr qu'on n'y aurait

jamais tant fait de mauvais airs, tant chanté faux, tant mal joué des instruments ; mais en revanche tous ceux qui auraient eu du talent, soit pour la composition, soit pour l'exécution, ayant été à portée de le montrer, jamais on n'aurait si bien joué des instruments, jamais si bien chanté, jamais fait autant et de si beaux airs. A l'application, l'esprit de la galanterie étant général, s'il y a aujourd'hui plus de fourberie, plus de dissolution, plus de fausseté que jamais, il y a aussi plus de sincérité, plus de droiture, plus de véritable attachement, plus de sentiments, plus de délicatesse, plus de passion durable qu'aux temps précédents. Ceux qui sont nés pour bien aimer et pour être bien aimés aiment bien et sont bien aimés. C'est ainsi qu'il en sera de toute autre chose : plus il y aura de gens qui s'en mêleront, plus il y en aura qui la feront mal, et plus qui la feront bien.

Lorsque le législateur publie une loi, qu'en arrive-t-il ? Il donne lieu à cinquante méchants de l'enfreindre, et à dix honnêtes gens de l'observer. Les dix honnêtes gens en sont un peu meilleurs ; et l'espèce humaine en mérite un peu plus de blâme et d'éloge. Donner des mœurs à un peuple, c'est augmenter son énergie pour le bien et pour le mal ; c'est l'encourager, s'il est permis de parler ainsi, aux grands crimes et aux grandes vertus. Il ne fait aucune action forte chez un peuple faible. Un Sybarite est également incapable d'assassiner son voisin et d'emporter sa maîtresse au travers de la flamme. Qu'il y ait eu parmi nous un homme qui ait osé attenter à la vie de son souverain (1) ; qu'il ait été pris ; qu'on l'ait condamné à être déchiré avec des ongles de fer, arrosé d'un métal bouillant, trempé dans le bitume enflammé, étendu sur un chevalet, démembré par des

(1) Damiens.

chevaux ; qu'on lui ait lu cette sentence terrible, et qu'après l'avoir entendue il ait dit froidement : *La journée sera rude*, à l'instant j'imagine aussi qu'il respire à côté de moi une âme de la trempe de celle de Régulus, un homme qui, si quelque grand intérêt, général ou particulier, l'exigeait, entrerait sans pâlir dans le tonneau hérissé de pointes. Quoi donc ! le crime serait-il capable d'un enthousiasme que la vertu ne pourrait concevoir ! ou plutôt y a-t-il sous le ciel quelque autre chose que la vertu qui puisse inspirer un enthousiasme durable et vrai ? Sous le nom de vertu, je comprends, comme vous imaginez bien, la gloire, l'amour, le patriotisme, en un mot tous les motifs des âmes grandes et généreuses. Au reste, les hommes destinés par la nature aux tentatives hardies ne sont peut-être jetés les uns du côté de l'honneur, les autres du côté de l'ignominie, que par des causes bien indépendantes d'eux. Qu'est-ce qui fait notre sort ? Qui est-ce qui connaît la destinée ?...

Cette demoiselle d'Ette a été autrefois l'amie de Mme de..... ; c'est à présent son ennemie déclarée : « Il me semble, ajouta-t-elle qu'il n'y a plus guère de passions fortes. — C'est que de tout temps les hommes à passions fortes ont été rares.

— Cependant il n'y a qu'elles qui donnent de grands plaisirs. — Et de grandes peines. »

Quand on fait tant que d'aimer une femme, il en faut être éperdu, mon amie, comme je le suis de vous...Mais j'attends toujours une de vos lettres, et il n'en vient point. Mes fenêtres donnent sur le chemin ; je jette les yeux aux loin, et si quelqu'un s'avance de ce côté, je le prends tout de suite pour le commissionnaire de Damilaville. Combien y serai-je encore trompé de fois ?... Le mauvais temps a fort allongé la visite de nos habitants de Sussy. On a dit *que celle qui n'aurait pas été*

aimée d'un homme faible ignorerait les caresses de l'amour. Autre thèse : *Qu'il y avait plus de rapport qu'on ne croyait entre la dévotion et la tendresse : que la dévotion tout bien pesé, consistait à se priver des choses qui ne nous plaisaient plus et qui nous échappaient, et à expier par des sacrifices qui ne coûtent rien la jouissance de celles qu'on aimait encore et qu'on se pouvait procurer.* Il m'a semblé que cela avait été mieux dit que je ne vous l'écris. Cependant les voilà partis, et nous revenus à notre première conversation.

Il y a plusieurs contrées où les premières nuits d'une nouvelle mariée appartiennent aux prêtres, à condition cependant que la nouvelle mariée sera d'une famille illustre. Les Nambouris, c'est ainsi que l'on appelle ce clergé, n'accordent pas cette faveur à tous les maris. Là on croit ces hommes impeccables. tout ce qu'ils font est bien ; c'est-à-dire qu'ils disposent de tout comme il leur plaît, sans avoir à répondre de leurs actions. Les Juifs, qui avaient vécu longtemps sous la théocratie, n'étaient pas exempts de ce préjugé. Le prophète *Osée* disait à une courtisane : l'amie, couchez-vous là, et que je vous fasse un enfant de fornication, et personne n'était scandalisé ni du propos ni de la chose. Le péché irrémissible, c'est de frapper un prêtre ; celui qui le tuerait par accident serait condamné à mendier toute sa vie, le crâne du prêtre à la main.

Ah ! chère amie, où est cette sérénité d'âme que j'avais l'an passé ? Mme d'Holbach a la même finesse, Mme d'Aine la même gaieté ; le Baron est aussi aimable, l'Ecossais aussi original, mais je n'ai plus le pinceau avec lequel je vous les peignais... Le ciel continue de se résoudre en eau, et moi de me désoler. Mes lettres sont arrêtées à Charenton. Quand arriveront-elles ici ?

Quand aurez-vous celle-ci ? En attendant, vous souffrirez beaucoup ! la même peine que moi ! cette idée double la mienne. Vous vous plaindrez à votre sœur, et elle, qui ne demande pas mieux que de me trouver des torts, m'en supposera, et ses discours iront me chercher jusqu'au fond de votre cœur, et m'y blesser. Ce sont des coups d'épingle qui, réitérés, font mourir... je vous en avertis... Notre piquet est fini. Le Baron peut essuyer deux quatre-vingt-dix de suite sans se fâcher. Nous avons soupé. Nos femmes sont étendues sur un même canapé, et nous autres nous sommes rassemblés près du foyer. Encore un mot de nos Chinois. Ils ne savent ce que c'est que la promenade. Celui qui sortirait de chez lui sans affaire et qu'on verrait aller et venir sous des arbres passerait pour un fou. On les accoutume dès leur plus tendre enfance à durer des heures entières dans la même attitude ; dans un âge plus avancé, semblables à des statues, ils restent un temps incroyable, le corps, la tête, les pieds, les mains, les jambes, les bras, les sourcils, les paupières immobiles. Ils doivent en contracter la facilité de méditer profondément. Il est incroyable jusqu'où ils se possèdent. On a beau faire, on ne les tire point de leur assiette tranquille. Fripons entre eux et avec l'étranger, ils disent que ce sont leurs dupes qui sont des sots ou des étourdis. « Une fois, dit le père Hoop, je fus un de ces sots, de ces étourdis-là ; c'est-à dire que je fus trompé par un commerçant chinois et fripon. J'allai lui représenter combien il m'avait lésé : « *Cela est vrai*, me répondit-il, *vous l'êtes beaucoup, mais il faut payer.* — Mais où est la bonne foi, la droiture ? — *Je n'en sais rien, mais il faut payer.* » Après avoir essayé des paroles douces, j'en vins aux gros mots, je l'appelai coquin, maraud, fripon. « *Tout ce qui vous plaira, mais il faut payer.* » Je n'en

pus jamais tirer autre chose, et je payai. En recevant mon argent : « *Etranger*, me dit-il, *tu vois bien que tu n'as pas gagné un sou à te mettre en colère. Eh ! que ne payais-tu tout de suite, sans te fâcher ? cela eût été beaucoup mieux.* » Mais ne vous ai-je pas écrit, ou parlé d'une bizarrerie de toute cette nation ? En regardant les meubles et les porcelaines peintes qui nous viennent de ce pays, il n'est pas que l'extravagance des figures ne nous ait frappé. Savez-vous d'où cela vient ? C'est que, loin de prendre la nature pour modèle, ils cherchent à s'en écarter le plus qu'ils peuvent ; ils disent pour leur raison qu'on la voit sans cesse, et quelque talent qu'on ait, quelque peine qu'on se donne, qu'on n'en approche pas ; d'où ils concluent que tout ouvrage exécuté dans ce genre d'imitation doit dégoûter et faire pitié, au lieu qu'en s'abandonnant au délire de l'imagination, les plantes, les animaux, les hommes, les êtres qu'on crée, ne ressemblant à rien, ne peuvent être accusés de défaut. Mais, dirais-je à un Chinois, je voudrais bien savoir quelle perfection on y peut louer. On assure cependant qu'ils font d'après nature des choses prodigieuses quand on l'exige d'eux et qu'ils saisissent singulièrement la ressemblance. Pour moi, j'aurai toujours peine à croire que la vérité de la couleur, la correction du dessin, et l'intelligence des ombres et des lumières soient portées jusqu'à un certain point chez un peuple qui méprise ces qualités ; à moins que la perfection du travail ne soit le résultat de l'abondance dont il jouit et de la patience de son caractère.

Chère amie, je vais laisser là notre radotage philosophique, pour vous entretenir de sujets plus familiers... Comme nous étions occupés, un de ces après-midi, le père Hoop, le baron et moi, à faire une partie de billard, on entend le bruit d'une voiture légère sur la chaussée ;

la porte de la salle du billard s'ouvre subitement. C'est madame d'Holbach qui entre et qui nous demande, avec une joie qui rayonnait autour de son visage comme une auréole : « Devinez la visite qui nous vient ? » Comme nous ne devinions personne qui nous aimât assez pour venir s'enfermer avec nous par le temps qu'il faisait : « C'est M. le Roy, nous dit-elle. » Nous allâmes tous l'embrasser. Si vous savez combien je l'aime, vous saurez aussi combien il m'a été doux de le voir : il y avait près de trois mois que j'en avais besoin. Il avait passé tout ce temps à jouir d'une petite retraite qu'il s'est faite dans la forêt. Cette retraite s'appelle les Loges. Malheur aux paysannes innocentes et jeunes qui s'amuseront aux environs des Loges ! Paysannes innocentes et jeunes, fuyez les Loges ! C'est là que le satyre habite. Malheur à celle que le satyre aura rencontrée auprès de sa demeure ! C'est en vain qu'elle tendra ses mains au ciel, et qu'elle appellera sa mère ; le ciel ni sa mère ne l'entendront plus ; ses cris seront perdus dans la forêt ; personne ne viendra qui la délivre du satyre ; et quand le satyre l'aura surprise une fois aux environs de sa demeure, elle y retournera pour en être surprise encore. Si le hasard conduit encore les pas du satyre vers elle, elle s'enfuira comme auparavant, mais plus lentement, et peut-être retournera-t-elle la tête en fuyant ; et quand le satyre l'atteindra, elle ne l'égratignera plus ; elle dira qu'elle va crier, mais elle ne criera plus, elle n'appellera plus sa mère. Mais le satyre ne la cherchera pas longtemps, car il est plus inconstant encore que libertin. Le bélier qui paît l'herbe qui croît autour de sa cabane n'est pas plus libertin, le vent qui agite la feuille du lierre qui la tapisse est moins changeant. Celles qu'il ne recherchera plus, et qui se seront amusées inutilement autour de sa cabane, et il y en aura

beaucoup, s'en retourneront tristes et chagrines en disant au dedans d'elles-mêmes ; O méchant satyre ! ô satyre inconstant ! si je l'avais su ! Et leurs compagnes, qui verront leur tristesse, leur en demanderont la cause ; et elles ne la diront pas : et les autres bergères innocentes et jeunes continueront de s'amuser autour de la cabane du satyre ; et lui de les surprendre, de les surprendre encore une fois, de ne les surprendre plus, et elles de se taire. Voilà, mon amie, ce qu'on appelle une idylle que je vous fais, tandis que le satyre, l'oreille dressée, se réjouit à dire des contes à nos femmes. A propos de beaux yeux, il leur dit qu'un jour Saint-Evremond s'endormit entre deux femmes qui se disputaient sur ce qu'il faut appeler de beaux yeux. La matière était importante ; chacune avait la prétention. On allégua beaucoup de choses fines et profondes ; on en allégua beaucoup de brillantes, et de réfléchies. Cependant Saint-Evremond, qui goûtait au milieu de la dispute le sommeil le plus doux, fut pris pour juge. Une des deux femmes, le tirant par le bras, lui dit : « A votre avis, monsieur, quels sont les plus beaux ? » Saint-Evremond se frottant les yeux, leur dit : « Les plus beaux !... Ce sont les petits et ridés. — Les yeux petits et ridés sont les plus beaux ! Y pensez-vous ? — Ah ! Ah ! vous parlez d'yeux ! Ma foi, j'ai cru que deux femmes de cour s'entretenaient d'autre chose. » Et voilà Mme d'Holbach qui baisse les yeux et qui joue l'inattention, et Mme d'Aine qui se met à rire comme une folle, en disant : « — C'est une bonne connaissance à voir. — Mais pourquoi si bonne ? Il est toujours trop tard pour s'en servir. » Voilà encore un endroit qu'il ne faut pas lire à notre sœur Uranie.

Mais puisque je suis en train de vous écrire toutes nos minuties, il ne faut pas que j'oublie de vous raconter comme quoi Pouf, le fils de Thisbé, qui avait fait con-

cevoir de lui de si grandes espérances, a jeté la division parmi nous. Thisbé est une élégante, Sibéli la vit et l'aima. Sibéli a été élevé à la cour des rois. D'abord Thisbé fit la coquette, Sibéli se piqua de constance, et au bout de trois heures Thisbé couronna ses feux : trois heures de coquetterie pour des êtres dont la passion ne dure que quelques jours, c'est beaucoup. Je dis cela parce que je serais fâché qu'on prît une idée défavorable des mœurs de Thisbé. Thisbé mit au monde au temps prescrit deux jumeaux charmants ; *Pouf* en fut un. Plusieurs grandes dames demandèrent Pouf; la dame D... fut préférée, et voilà Pouf installé dans son château et maître de ses oreillers et de ses coussins dont il usait peu discrètement, lorsqu'un ami de la dame regarda Pouf entre les deux yeux, et prononça que, malgré tout l'esprit du père et toute la gentillesse de la mère, cet enfant ne serait jamais qu'un sot. Aussitôt la dame D..., qui ne voit que par les yeux de son ami, comme cela se pratique, se met à répéter que Pouf, malgré toute la gentillesse de sa mère et tout l'esprit de son père, ne sera jamais qu'un sot, quoiqu'elle eût dit auparavant qu'on en pouvait espérer beaucoup ; et puis elle écrit une lettre qu'elle remet à un de ses gens, avec un panier qui renferme Pouf, et Pouf, porté par le domestique, n'a pas sitôt fait quatorze lieues dans son panier qu'il est remis aux lieux de sa naissance. Avec quelles démonstrations de joie n'y est-il pas reçu ! Ah! c'est toi, mon pauvre Pouf, mon petit ami; et quand on l'a bien fêté, bien baisé, bien caressé, on lit la lettre de renvoi où l'on ne trouve que faussetés, injures, détours et calomnies ; et l'on dit beaucoup de mal de la dame D... et l'on félicite Pouf de ne plus appartenir à une aussi méchante maîtresse. J'ai voulu défendre la dame D...

(Le reste manque.)

Du Grandval, le 20 octobre 1760.

Voici, ma bonne amie, la suite de nos journées. Je vous en aurais peut-être fait un récit amusant ; mais le moyen de plaisanter et de rire, lorsque nos âmes sont dans la tristesse ! Je parle de votre mère, de votre sœur et de vous. Qu'il est heureusement né cet ami ! que j'envie son caractère ! L'espérance reste toujours au fond de sa boîte : au contraire, le hasard vient-il à entr'ouvrir le couvercle de la mienne, c'est la première chose qui s'en va. Ce n'est pas que je n'aperçoive aussi les fils auxquels je pourrais m'accrocher ; mais je les vois si faibles et si déliés que je n'oserais m'y fier. J'aime presque autant m'abandonner au torrent que de saisir la feuille d'un saule.

Nous avons ici beaucoup de monde : M. le Roy, comme je vous l'ai dit, l'ami Grimm et l'abbé Galiani, et madame R..... J'aime la physionomie de M. R..... S'il avait seulement la moitié de l'esprit qu'elle promet ! C'est un mélange de finesse et de volupté. Le matin, lorsque ses longs cheveux bruns tombent en boucles négligées sur ses épaules, on le prendrait pour l'Hymen ; mais comme il est le lendemain d'une noce, blême et un peu fatigué. Madame R..... était vêtue d'un rouge foncé qui lui sied mal ; et notre ami lui disait : « Comment, chère sœur, vous voilà belle comme un œuf de Pâques ! » D'Alinville et madame Geoffrin presque point ennuyés, chose rare. Madame de Charmoi toujours avec ses beaux yeux et sa mine intéressante. Mon fils d'Aine (1), M. et madame Schistre, M. Schistre avec sa mandore et son tympanon, et puis deux ou trois inconnus brochant sur le tout.

Je tiens à mon aise partout, mais plus encore à la

(1) C'est le fils de Mme d'Aine, le frère de Mme d'Holbach, que Diderot appelait familièrement son fils.

campagne qu'ailleurs. J'occupe un appartement de femme; c'est le plus agréable de la maison; au milieu de ce monde il m'est resté, et j'en aime encore un peu plus notre hôtesse.

Plus la compagnie est nombreuse, plus on est libre. Tout à moi, je n'ai jamais eu tant de temps pour lire, pour me promener, pour être à vous, pour vous aimer, et pour vous l'écrire.

Notre dîner a été très gai. M. le Roy racontait qu'une fois il avait été malheureux en amour. « Rien qu'une fois? — Pas davantage... » Alors il dormait ses quinze heures, et il engraissait à vue d'œil. « Mais un amant malheureux doit être défait. — Ou le paraître : et il n'y avait pas moyen. C'est ce qui me désespérait. » Il reposait en raison de la peine qu'il avait endurée; et quand il avait reposé, il pouvait souffrir derechef en raison du repos qu'il avait pris. « Sans cela vous n'y auriez pas suffi. — Il est vrai; mais, du soir au matin, j'étais tout frais pour la peine... — Mais si, malheureux, vous dormez vos quinze heures ; heureux, combien dormez-vous? — Presque point. — Le bonheur vous fatigue peu? — On ne peut moins; et puis je répare vite. »

Vous comprenez tout ce que cela doit devenir à table, au dessert, entre douze ou quinze personnes, avec du vin de Champagne, de la gaieté, de l'esprit, et toute la liberté des champs.

Madame Geoffrin fut fort bien ; je fis un piquet avec elle, d'Alinville et le baron. Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme s'habille. C'était, ce jour-là, une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté. Elle me demanda de la mère et de l'enfant. Je répondis de l'enfant que je craignais qu'elle n'eût une vie agitée et mal-

heureuse; car elle était ennuyée du repos. « Tant mieux, me dit-elle, elle se remuera pour les paresseux » ; et elle en prit l'occasion de faire l'éloge de Mme d'Aine, que son attention continuelle pour nous autres fainéants tenait un pied levé et l'autre en l'air.

Ah! mon amie, où étiez-vous? Que faisiez-vous à Isle, où vous étiez, lorsque je vous désirais ici? Partout où je rencontre le plaisir, je vous y souhaite Voilà M. Schistre qui prend sa mandore. Le voilà qui joue quelque musique. Quelle exécution ! Tout ce que ses doigts font dire à des cordes est incroyable; et comme Mme d'Holbach et moi nous n'en perdions pas un mot! — Le joli courroux! — Que cette plainte est douce! — Il se dépite; il prend son parti. — Je le crois. — Les voilà qui se raccommodent. — Il est vrai. — Le moyen de tenir contre un homme qui sait s'excuser ainsi! Il est sûr que nous entendions tout cela.

M. Schistre quitta sa mandore, et la vivacité de notre plaisir devint le sujet de la conversation. Nous les laissâmes dire tout ce qu'ils voulurent et nous préférâmes jouir en silence du reste de notre émotion. Le moment de palpitation qui suit un grand plaisir est encore un moment fort doux: car le cœur palpite avant et après le plaisir.

Mme Geoffrin ne découche point; sur les six heures du soir, elle nous embrassa, et remonta dans sa voiture avec l'ami d'Alinville, et la voilà partie.

Sur les sept heures, ils se sont mis à des tables de jeu et MM. Le Roy, Grimm, l'abbé Galiani et moi, nous avons causé. Oh! pour cette fois, je vous apprendrai à connaître l'abbé que peut-être vous n'avez regardé jusqu'à présent que comme un agréable. Il est mieux que cela.

Il s'agissait entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la

méthode, c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient tout aussi bien de rester ignorants. « Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — *Sans elle, on ne profiterait de rien.* — Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux. Où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier? » Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

« Mes amis, je me rappelle une fable, écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « — Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi ? »

« — Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi ? »

« Le coucou : « Je dis peu de choses ; mais elles ont du poids, de l'ordre, et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler; mais je suis toujours nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts; le coucou les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de sa mère, qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître. Je me joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heureux écarts! »

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours et n'é-

coutent point ; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera ? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

« Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah ! dit le coucou en les voyant, nous somme trop heureux : notre querelle est une affaire d'oreilles ; voilà notre juge : Dieu le fit pour nous tout exprès. »

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent ; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien ! leur dit-il, allez là : je m'y rendrai ; vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire-d'aile, et se perchent ; l'âne les suit, de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais. Il arrive, il s'étend à terre,

et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons ; saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucou, coucou-coucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et, après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés : ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine ; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs, et y demeurer comme suspendue. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prît, il peignait ; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore ; mais l'âne, qui avait bâillé plusieurs fois, l'arrêta, et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien ; cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus méthodique que vous ; et je suis, moi, pour la méthode. »

Et l'abbé s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol ; et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

Les contes de l'abbé sont bons, mais il les joue supé-

rieurement : on n'y tient pas, Vous auriez trop ri de lui voir tendre son cou en l'air, et faire la petite voix pour le rossignol ; se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou ; redresser ses oreilles, et imiter la gravité bête et lourde de l'âne ; et tout cela naturellement, et sans y tâcher. C'est qu'il est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds.

M. Le Roy prit le parti de louer la fable et d'en rire.

Nous sommes tous logés au premier, le long d'un même corridor; les uns sur la cour d'entrée et les fossés, les autres sur le jardin et la campagne. Oh ! chère amie, combien je suis bavard ! « Ne pourrai-je jamais », comme disait madame de Sévigné, qui était aussi bavarde et aussi gloutonne, quoi ? « ne plus manger et me taire ! »

Le soir, nous étions tous retirés. On avait beaucoup parlé de l'incendie de M. de Bacqueville, et voilà madame d'Aine qui se ressouvient, dans son lit, qu'elle a laissé une énorme souche embrasée sous la cheminée du salon ; peut-être qu'on n'aura pas mis le garde-feu, et puis la souche roulera sur le parquet, comme il est déjà arrivé une fois. La peur la prend ; et comme elle ne commande rien de ce qu'elle peut faire, elle se lève, met ses pieds nus dans ses pantoufles, et sort de sa chambre en corset de nuit et en chemise, une petite lampe de nuit à la main. Elle descendait l'escalier, lorsque M. Le Roy, qui veille d'habitude, et qui s'était amusé à lire dans le salon, remontait; ils s'aperçoivent. Mme d'Aine se sauve, M. Le Roy la poursuit, l'atteint, et le voilà qui la saisit par le milieu du corps, et qui la baise ; et elle crie : *A moi! A moi ! à mon secours !* Les baisers de son ravisseur l'empêchaient de parler distinctement. Cependant on entendait à peu près : *A moi, mes gendres ! s'il me fait un enfant, tant pis pour vous.* Les portes

s'ouvrent ; on passe sur le corridor et on n'y trouve que Mme d'Aine fort en désordre, cherchant sa cornette et ses pantoufles dans les ténèbres ; car sa lampe s'était éteinte et renversée, et notre ami s'était renfermé chez lui.

Je les ai laissées dans le corridor, où ils faisaient encore, à deux heures du matin, des ris semblables à ceux des dieux d'Homère, qui ne finissaient point, et qui en avaient quelquefois moins de raison ; car vous conviendrez qu'il est plus plaisant de voir une femme grasse, blanche et potelée, presque nue, entre les bras d'un jeune homme insolent et lascif, qu'un vilain boiteux, maladroit, versant à boire à son père et à sa mère après une querelle de ménage assez maussade. C'est la fin du premier livre de l'*Iliade*.

Cette aventure a fait la plaisanterie du jour. Les uns prétendent que Mme d'Aine a appelé trop tôt, d'autres qu'elle n'a appelé qu'après s'être bien assurée qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'elle eût tout autant aimé se taire pour son plaisir que de crier pour son honneur ; et que sais-je quoi encore ?

Le Baron est malade. C'est la dysenterie et de la fièvre. Je viens de descendre dans le salon, où lui, le père Hoop, Mme d'Aine et Mme d'Holbach prenaient du thé. J'en pris avec eux. Voilà le Baron à qui la colique n'a pas ôté son ton original : « Maman, connaissez-vous le grand Lama ? — Je ne connais ni le grand ni le petit. — C'est un prêtre du Thibet. — Du Thibet ou d'ailleurs, si c'est un bon prêtre, je le respecte. — Un jour de l'année qu'il a bien dîné, il passe dans sa garde-robe. — Grand bien lui fasse. — Et là... — Voici quelque cochonnerie. — Qu'appelez-vous une cochonnerie, s'il vous plaît ? Un besoin, ce me semble assez simple, assez naturel, assez général, et que malgré votre spiri-

tualisme, vous satisfaites comme votre meunière. — Mais puisque cochonnerie il y a, quand le grand Lama a fait sa cochonnerie... — On la prend comme une chose sacrée, on la met en poudre, et on l'envoie par petits paquets à tous les princes souverains, qui la prennent en thé les jours de dévotion. — Quelle folie ! — Folie ou non, c'est un fait. Mais vous croyez donc que si l'on vous faisait présent d'une crotte de Jésus-Christ vous n'en seriez pas bien fière ; et vous croyez que si l'on faisait présent à un janséniste d'une crotte du bienheureux diacre (1), il ne la ferait pas enchâsser dans l'or, et qu'elle tarderait beaucoup à opérer un miracle ? »

Ne lisez pas cela à Mme Le Gendre, elle n'aime pas ce ton-là. Mais à vous, je vous dirai que le fait du grand Lama est certain, et malgré sa mauvaise odeur, vous y reconnaîtrez une des plus fortes preuves de ce que les prêtres peuvent sur les esprits.

—

Au Grandval, le 28 octobre 1760.

S'il me convient d'être toujours aimé à la folie ? Il ne me convient d'aimer toujours et d'être toujours aimé que comme cela. Vous savez bien que toutes les petites passions compassées me font pitié. Je crois vous en avoir dit les raisons. Ajoutez qu'elles exigent autant que les grandes, et ne rendent presque rien.

Plus de philosophie, mon amie ; nous n'en faisons plus. Le Baron continue de se croire indisposé. La gaieté des autres l'afflige, et nous avons la complaisance d'être tristes. Il se retire de bonne heure. Les femmes ont l'air de sultanes qui suivent. Nous restons quelquefois à tisonner, le père Hoop et moi. Ma foi, cet Ecos-

(1) Pâris.

sais est un galant homme. Depuis son histoire, il est devenu pour moi tout à fait intéressant. Voyez, chère amie, l'effet d'une seule bonne action. La vertu est un titre qui nous recommande à tous les hommes. Il est profondément instruit des usages de son pays. C'est le texte de nos promenades. Malgré le mauvais temps, nous sortons tous les jours depuis huit heures jusqu'à cinq. Nous suivons la crête des hauteurs, au risque d'être emportés par les vents. Pendant deux jours, le baromètre était ici au-dessous de la tempête. Il me semble que j'ai l'esprit fou dans les grands vents. Quelque temps qu'il fasse, c'est l'état de mon cœur.

A propos de la facilité de dépenser, qui est presque toujours en proportion de la facilité d'acquérir, je lui citais nos filles de joie, et surtout la Deschamps, qui a à peine trente ans, et qui se vante d'avoir déjà dissipé deux millions. Il me disait que cette espèce de courtisanes élégantes était presque inconnue à Londres, et qu'il n'avait mémoire que d'une Miss Philipps qui avait tiré de ses charmes des sommes immenses, et à qui ne restait pas une obole à quarante-cinq ans. Elle avait un esprit étonnant. Elle avait connu tous les grands des trois royaumes. Elle avait rendu la plupart de ces hommes infidèles à leurs femmes. Lorsqu'un de ces noms se présentait sous sa plume, elle le laissait en blanc ; mais elle écrivait à la personne un billet où elle exposait sa situation et la nécessité indispensable de faire mention de milord, s'il n'avait pas la bonté de la secourir. On répondait par une bourse de trois cents louis, et le nom restait rempli par des points. Ce fut ainsi qu'elle répara sa fortune.

Le Baron ne paraît point à table ; nous n'y sommes que quatre : Mme d'Aine, Mme d'Holbach, l'Écossais et moi. Mme d'Aine l'appelle *bibi de mon cœur*. Si vous

voyiez ce *bibi-là !* nous en faisons des ris à mourir.

O les hommes ! les hommes ! J'ai fait connaissance avec cette demoiselle d'Ette. C'était une Flamande, et il y paraît à la peau et aux couleurs. Son visage est comme une grande jatte de lait sur laquelle on a jeté des feuilles de roses, et des tétons à servir de coussins au menton, les fesses à l'avenant, du moins je le présume. Elle est bien née. Le chevalier de Valory l'enleva de la maison paternelle à l'âge de quatorze ans, en vécut une quinzaine avec elle, la déshonora, lui fit des enfants, lui promit de l'épouser, s'entêta d'une autre, et la planta là (1). Et voilà ce qu'on appelle d'honnêtes gens ! Ils ont de ces actions par devers eux ; ils s'en souviennent, on les sait, et cependant ils vont tête levée. Ils vous parlent vice et vertu sans bégayer, sans rougir. Ils louent, ils blâment ; personne n'est plus difficile en procédés ; cela va jusqu'au scrupule : il faut entendre comme ils en décident ! Je m'y perds ; je me cacherais dans un trou, je ne sortirais plus ; ou, à la rencontre de mes connaissances, j'entrerais dans une allée, et je fermerais la porte sur moi. Au nom de l'honnêteté, mon visage se décomposerait, et la sueur me coulerait le long du visage.

Il m'arriva, il y a quelques jours, une chose qui me remplit l'âme d'amertume. C'était avant dîner. Je pris sur la cheminée un volume de l'*Histoire universelle*, et, à l'ouverture du livre, je lus cent forfaits horribles en moins de vingt pages ; et le baron me disait ironiquement : « Voilà le sublime de la nature, le beau inné de l'espèce humaine, sa bonté naturelle ! »

Eh bien ! il faut donc espérer que quand votre de V... aura spolié la succession de son père, abusé son

(1) M. de Vissen.

oncle, et volé votre mère, votre sœur, vous, il se promènera comme un autre, qu'il sera bien venu partout; et que si quelqu'un demande qui est ce jeune homme-là, la maîtresse de la maison répondra : C'est M. de V... ; c'est la politesse même ; il est plein de talents, et d'honnêteté, et de sentiments.

Vite, vite, mes amies, sauvons-nous dans un bois, à Pékin, à Avignon. Madame, prenez votre fille par une main, et mettez sous l'autre bras un de vos oreillers, ou plutôt laissez-là vos oreillers; tandis qu'on les remplira, qu'on choisira le duvet, avant qu'ils soient cousus, vous aurez vécu deux jours de plus avec les méchants ! Et qui sait le mal qu'ils vous feront dans deux jours ? Fuyons, vous dis-je.

—

Au Grandval, le 31 octobre 1760.

Vous ne savez pas ce que c'est que le spleen, ou les vapeurs anglaises ; je ne le savais pas non plus. Je le demandai à notre Ecossais dans notre dernière promenade, et voici ce qu'il me répondit :

« Je sens depuis vingt ans un malaise général, plus ou moins fâcheux; je n'ai jamais la tête libre. Elle est quelquefois si lourde que c'est comme un poids qui vous tire en devant, et qui vous entraînerait d'une fenêtre dans la rue, ou au fond d'une rivière, si on était sur le bord. J'ai des idées noires, de la tristesse et de l'ennui ; je me trouve mal partout, je ne veux rien, je ne saurais vouloir, je cherche à m'amuser et à m'occuper, inutilement ; la gaieté des autres m'afflige, je souffre à les entendre rire ou parler. Connaissez-vous cette espèce de stupidité ou de mauvaise humeur qu'on éprouve en se réveillant après avoir trop dormi ? Voilà mon état ordi-

naire, la vie m'est en dégoût ; les moindres variations dans l'atmosphère me sont comme des secousses violentes ; je ne saurais rester en place, il faut que j'aille sans savoir où. C'est comme cela que j'ai fait le tour du monde. Je dors mal, je manque d'appétit, je ne saurais digérer, je ne suis bien que dans un coche. Je suis tout au rebours des autres ; je me déplais à ce qu'ils aiment, j'aime ce qui leur déplaît ; il y a des jours où je hais la lumière, d'autres fois elle me rassure, et si j'entrais subitement dans les ténèbres, je croirais tomber dans un gouffre. Mes nuits sont agitées de mille rêves bizarres : imaginez que l'avant-dernière je me croyais marié à Mme R... Je n'ai jamais connu un pareil désespoir. Je suis vieux, caduc, impotent ; quel démon m'a poussé à cela ? Que ferai-je de cette jeune femme ? Que fera-t-elle de moi ? Voilà ce que je me disais. Mais, ajoutait-il, la sensation la plus importune, c'est de connaître sa stupidité, de savoir qu'on n'est pas né stupide, de vouloir jouir de sa tête, s'appliquer, s'amuser, se prêter à la conversation, s'agiter, et de succomber à la fin sous l'effort. Alors il est impossible de vous peindre la douleur d'âme qu'on ressent à se voir condamner sans ressource à être ce qu'on n'est pas. Monsieur, ajoutait-il encore avec une exclamation qui me déchirait l'âme, j'ai été gai, je volais comme vous sur la terre, je jouissais d'un beau jour, d'une belle femme, d'un bon livre, d'une belle promenade, d'une conversation douce, du spectacle de la nature, de l'entretien des hommes sages, de la comédie des fous : je me souviens encore de ce bonheur ; je sens qu'il faut y renoncer. »

Eh bien, avec cela, mon amie, cet homme est encore de la société la plus agréable. Il lui reste je ne sais quoi de sa gaieté première qui se remarque toujours dans son expression. Sa tristesse est originale, et n'est

pas triste. Il n'est jamais plus mal que quand il se tait; et il y a tant de gens qui seraient fort bien comme le père Hoop quand il est mal !

Voilà des vents, une pluie, de la tempête, un murmure sourd qui font retentir sans cesse nos corridors, dont il est désespéré.

J'aime, moi, ces vents violents, cette pluie que j'entends frapper nos gouttières pendant la nuit, cet orage qui agite avec fracas les arbres qui nous entourent, cette basse continue qui gronde autour de moi; j'en dors plus profondément, j'en trouve mon oreiller plus doux, je m'enfonce dans mon lit, je m'y ramasse en un peloton ; il se fait en moi une comparaison secrète de mon bonheur avec le triste état de ceux qui manquent de gîte, de toit, de tout asile, qui errent la nuit exposés à toute l'inclémence de ce ciel, qui valent mieux que moi peut-être que le sort a distingué, et je jouis de la préférence.

Tibulle sentait comme moi ; mais je suis seul dans mon lit, et lui il tenait entre ses bras celle dont il était aimé, il la rassurait contre le tumulte de l'air qui se faisait autour de lui, et ce tumulte n'ajoutait peut-être à son bonheur que par la certitude où il était que personne ne s'en doutait et ne viendrait le troubler par le temps orageux qu'il faisait. Ce temps renferme les importuns, je le sais bien. Combien de fois un ciel qui se fondait en eau ne m'a-t-il pas été favorable ? Le bruit d'un lit que le plaisir fait craquer se perd, se dérobe, ou est mis par une mère sur le compte du vent. C'est alors qu'on peut sortir de sa chambre sur la pointe du pied, qu'une porte peut crier en s'ouvrant, se fermer durement, qu'on peut faire un faux pas en s'en retournant, et cela sans conséquence. Ah ! si j'étais à Isle, et que vous voulussiez ! Ils diraient tous le lendemain :

La nuit affreuse qu'il a fait ! et nous nous tairions, et nous nous regarderions en souriant.

Eh ! non, je ne crois pas que vous m'oubliiez, même quand je vous le dis !

C'est aujourd'hui jour de fête et de messe : ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est la même cloche qui fait marcher les coquemars et le calice. C'est une idée folle qui me fait toujours rire.

—

A Paris, le 6 novembre 1760.

L'Y-Wang-Ti (c'est toujours le père Hoop qui parle) a fait bâtir la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, qui a six cents lieues de circuit, trois mille tours, trente pieds de haut, quinze d'épais ; qui laisse entrer et sortir des fleuves sous des rochers, qui traverse un bras de mer, qui passe par des marais de plusieurs lieues. L'Y-Wang-Ti l'a fait construire en cinq ans. C'est le même qui a donné les lois les plus sages de l'univers, qui a délivré de la tyrannie des princes du sang la nation qui leur avait toujours été asservie ; jusqu'à ses enfants qu'il réduisit à la condition de simples sujets... Eh bien ! ce prince fit brûler tous les livres, et défendit, sous peine de mort, d'en conserver d'autres que d'agriculture, d'architecture et de médecine. Si Rousseau avait connu ce trait historique, le beau parti qu'il en eût tiré ! Comme il eût fait valoir les raisons de l'empereur chinois !

L'Y-Wang-Ti disait que, dans un Etat où il y avait des gens qu'on appelle gens à talents, les gens de bien n'étaient que les seconds... ; que partout où il y avait plus de gloire à penser qu'à faire, le nombre de ceux qu'on appelle penseurs devait toujours aller en augmen-

tant, et avec eux le nombre des oisifs, des orgueilleux, des inutiles et des fainéants... ; que ces jaseurs consacrant par des éloges absurdes les anciennes constitutions, ils liaient les mains du prince, qui ne pouvait rien innover sans révolter la nation, quoiqu'il n'y eût pas une loi qui, au bout de cinquante ans, ne devînt un abus... ; que les productions de l'esprit sont froides et maussades lorsque le génie n'est pas l'organe des passions, et qu'alors elles sont dangereuses. Le beau texte que voilà ! Vous devriez m'aimer à la folie.

A propos de Pouf (1), de Thisbé et de Taupin, nouveau personnage important dont vous n'avez point encore entendu parler, je vous ferais de bons contes si j'en avait le loisir. Taupin est le chien du meunier ; ah ! ma bonne amie, respectez Taupin, s'il vous plaît. Je croyais aimer, Taupin m'a appris que je n'y entendais rien, et j'en suis bien humilié. Vous vous croyez peut-être aimée ; Taupin, si vous l'aviez vu, vous aurait donné quelque souci sur ce point. Il a pris un goût de préférence pour Thisbé. Or, imaginez que, par le temps qu'il faisait, tous les jours il venait à la porte s'étendre dans le sable mouillé, le nez penché sur ses deux pattes, les yeux attachés vers nos fenêtres, tenant ferme dans son poste incommode, malgré la pluie qui tombait à seaux, le vent qui agitait ses oreilles, oubliant le boire, le manger, la maison, son maître, sa maîtresse et gémissant, soupirant pour Thisbé, depuis le matin jusqu'au soir. Je soupçonne, il est vrai, qu'il y a un peu de luxure dans le cas de Taupin ; mais Mme d'Aine prétend qu'il est difficile d'analyser les sentiments les plus délicats, sans y découvrir un peu de saloperie. Ah !

(1) Le nom de *Pouf* vous fait rire, vous paraît bien imaginé. Le petit animal tout rond, gros comme le poing, ressemble parfaitement à son nom (10 nov. 1760).

chère amie, les noms étranges qu'on donne à la tendresse ! Je n'oserais vous les redire. Si la nature les entendait, elle leur donnerait à tous des croquignoles.

Je crois bien que Racine vous fait grand plaisir : c'est peut-être le plus grand poète qui ait jamais existé, chère amie. Gardez- vous bien d'attaquer le caractère d'Iphigénie. Sa résignation est un enthousiasme de quelques heures. Le caractère est poétique, et partout un peu plus grand que nature : si le poète l'eût introduite dans un poème épique, où cet épisode eût été de plusieurs jours, vous l'auriez vue agitée de tous les mouvements que vous exigez ; elle en éprouve bien quelques-uns, mais toujours tempérés par la douceur, le respect, la soumission, l'obéissance ; toutes vos objections se réduisent à ceci : Iphigénie et moi sont deux. Le caractère d'Iphigénie était facile à peindre, celui d'Achille et d'Ulysse facile, celui de Clytemnestre plus facile encore ; mais celui d'Agamemnon, dont vous ne me dites rien, comment n'y avez-vous pas pensé ? Un père immole sa fille par ambition, et il ne faut pas qu'il soit odieux. Quel problème à résoudre ! Voyez tout ce que le poète a fait pour cela. Agamemnon a appelé sa fille en Aulide, voilà la seule faute qu'il ait commise, et c'est avant que la pièce commence. Il est agité de remords, il se lève pendant la nuit ; il veut l'empêcher d'arriver en Aulide ; il n'y réussit pas, il se désespère de son arrivée, ce sont les dieux qui le trompent. Par qui fait-on plaider auprès de lui la cause de sa fille ? Par un amant furieux qui la gâte par ses menaces, par une mère furieuse qui veut subjuguer son époux ; on abandonne, au milieu de cela, ce père irrité au plus adroit fripon de la Grèce. Cependant il est sur le point de ravir sa fille au couteau, lorsque Eriphile dénonce sa faute aux Grecs et à Calchas qui la demandent à grands cris, et puis il y a dix ans que

les Grecs sont devant Troie. Il n'y a pas un chef dans l'armée qui n'ait perdu un père, un fils, un frère, un ami pour l'injure faite au sang des Atrides. Le sang des Atrides est-il le seul sang précieux de la Grèce? Tout sentiment d'ambition à part, Agamemnon ne doit-il rien aux dieux, ne doit-il rien aux Grecs? Que de circonstances accumulées pour pallier l'erreur d'un moment! Le secret de cette boîte-là vous a échappé.

Je ne pourrais soutenir cette pensée qu'un homme a eu cet avantage sur moi..... Cet homme est un homme de bien, du moins je dois le supposer. Il vous est dévoué âme et corps, il ne vit que pour vous, il étudie toutes vos volontés. C'est vous qui faites son bonheur, sa peine, son repos, ses alarmes; son sort est attaché au vôtre, il ferait le tour du monde pour vous aller chercher un fêtu qui vous plairait; et, lorsque vous lui accordez la seule récompense qu'il se promette, et qu'il s'efforce de mériter, vous appelez cela accorder de l'avantage sur soi. Est-ce là l'expression? Je m'en rapporte à vous-même, qui avez l'esprit juste. En toute autre circonstance, il me semble qu'on dirait : c'est retour, c'est équité. Les coquettes laissent prendre de l'avantage sur elles; les femmes galantes et à tempérament aussi; les folles, les étourdies, et, en un mot, toutes celles qui ne mettent aucun prix honnête à leurs faveurs, et qu'on possède sans les avoir méritées. Mais il n'en est pas ainsi des autres.

Vous souvenez-vous d'un trait que je vous ai raconté d'un de mes amis? Il aimait depuis longtemps; il croyait avoir mérité quelque récompense, et la sollicitait, comme elle doit l'être, vivement. On le refusait sans en apporter de raisons..... Il s'avisa de dire : « C'est que vous ne m'aimez pas..... » Cette femme aimait éperdument. « C'est que je ne vous aime pas! répondit-elle en fondant

en larmes. Levez-vous (il était à ses genoux), donnez-moi la main », il se lève, il lui donne la main, elle le conduit vers un canapé, elle s'assied, se couvre les yeux de ses mains sous lesquelles les larmes coulaient toujours, et lui dit : « Eh bien ! monsieur, soyez heureux. » Vous vous doutez bien qu'il ne le fut pas. Non ce jour-là ; mais un autre qu'il était à côté d'elle, qu'il la regardait avec des yeux remplis d'amour et de tendresse, et qu'il ne lui demandait rien, elle jeta ses deux bras autour de son cou, sa bouche alla doucement se coller sur la sienne, et il fut heureux.

—

A Paris, le 10 novembre 1760.

Je suis bien fâché que madame votre mère soit indisposée. Il n'y a qu'un jour à son compte quoiqu'il y ait bien du temps au nôtre qu'elle est à la campagne. Ce sont d'abord les mauvais temps qui l'ont empêchée d'en jouir ; et, quand les mauvais temps vont cesser, car enfin ils vont cesser, s'ils ne doivent pas durer toujours, voilà un rhumatisme qui la tient courbée sur les tisons. Comment se fait-il qu'elle ait de la gaieté, et avec vous. Hier, je disais avec Damilaville que quand j'étais las de voir aller les choses contre mon gré, il me prenait des bouffées de résignation. Alors la douleur des hypocondres se détend, la bile accumulée coule doucement : le sort ne me laisserait pas une chemise au dos, que peut-être j'en plaisanterais. Je conçois qu'il y a des hommes assez heureusement nés pour être, par tempérament et constamment, ce que je suis seulement, par intervalle, de réflexion, et par secousses ; témoin l'auteur de Zaïde, ce petit abbé de la Marre qui n'avait pas un sou, qui se portait mal, qui n'avait ni habit, ni pain, ni souliers :

Sa culotte, attachée avec une ficelle,
Laissait voir, par cent trous, un cul plus noir qu'icelle.

Eh bien ! le soir, sur les onze heures, lorsque tout le monde dormait, il contrefaisait avec une pipe à fumer, les cris d'un enfant exposé ; et le matin, sur le point du jour, il mettait en train de chanter tous les coqs du voisinage. Au sein de l'indigence, il était plus heureux que nous. Votre mère a pris son parti. Elle aura de la bonne humeur jusqu'à demain. Cette espèce de philosophie éphémère ne dure pas davantage.

A propos de Voltaire, il se plaint à Grimm très amèrement de mon silence. Il dit qu'il est au moins de la politesse de remercier son avocat. Et qui diable l'a prié de plaider ma cause ? Il a, dit-il, ressenti la plus vive douleur, chère amie ; on ne saurait arracher un cheveu à cet homme sans lui faire jeter les hauts cris. A soixante ans passés, il est auteur, et auteur célèbre, et il n'est pas encore fait à la peine. Il ne s'y fera jamais. L'avenir ne le corrigera point. Il espère le bonheur jusqu'au moment où la vie lui échappera.

—

A Paris, le 11 novembre 1760.

Un mot de moi à Uranie. Elle voit sa fille d'un air trop sévère. Quand elle aura causé là-dessus avec elle-même pendant une matinée, elle retrouvera sa fille à moitié corrigée. Avant que d'accuser l'enfance d'une autre, je lui demande de se rappeler la sienne. Qu'est-ce que la sensibilité ? L'effet vif sur notre âme d'une infinité d'observations délicates que nous rapprochons. Cette qualité, dont la nature nous donne le germe, s'étouffe ou se vivifie donc par l'âge, l'expérience, la réflexion. Nous

serions tous bien honteux si nos parents avaient tenu registre de toutes les choses dures, cruelles même, que nous avons dites ou faites, quand nous étions jeunes. Nous verrions, dans l'histoire de nos premières années, l'excuse des premières années de nos enfants que nous jugeons si sévèrement. Un peu de patience, il en a fallu tant avoir avec nous.

—

A Paris, le 25 novembre 1760.

C'est, je crois, vendredi passé que je devais prendre l'émétique. Ils disaient tous que c'était le seul remède aux défaillances et aux envies de vomir dont je suis attaqué tous les matins, depuis environ deux ans. Mais j'eus la fièvre le soir, la nuit si mauvaise, et me trouvai si échauffé, si brûlant, quand on m'apporta le purgatif, que je vis trop d'imprudence à le prendre. Depuis j'ai vécu sobrement, j'ai pris du thé, j'ai humecté, et je guérirai, si je ne me trompe, par le seul régime. Je dîne seul ; quelque frugal que soit le repas que je fais, il est suivi d'un mal de tête, léger à la vérité, mais signe d'un estomac qui fatigue, et qui digère avec peine. Laissons là ma santé, qui se raccommodera, plus aisément encore qu'elle ne s'est dérangée, pourvu que la faculté ne s'en mêle pas. Or, elle ne s'en mêlera pas ; je crains ses formules.

Je dînai chez le baron avec l'auteur de *Caliste* (1). Il n'a pas une once de chair sur le corps ; un petit nez aquilin, une tête allongée, un visage effilé, de petits yeux perçants, de longues jambes, un corps mince et fluet : couvrez cela de plumes, ajoutez à ses maigres

(1) Colardeau. *Caliste* fut jouée pour la première fois le 12 novembre 1760.

épaules de longues ailes, recourbez les ongles de ses pieds et de ses mains, et vous aurez un tiercelet d'épervier. Je lui fis beaucoup de compliments sur sa pièce, et ils étaient sincères. Nous nous promîmes de nous revoir. Ce sera quand il voudra ; c'est son affaire. La présence de Saurin renferma un peu les amitiés que j'aurais faites à Colardeau ; je craignis d'allumer de la jalousie. Grimm et Colardeau allèrent sur les cinq heures à la Comédie ; moi je vins ici, sur les sept heures, chercher une lettre de vous, que j'y trouvai...

Depuis que je suis revenu de la campagne, il me semble que je ne sens plus si bien que je vous aime. C'est un bruit autour de moi ; ce sont des saccades : c'est un charivari qui m'arrache à moi-même. Je ne saurais plus donner d'attention aux mouvements de cœur. Il faut de la retraite, du repos, du silence aux amants. Le tumulte des grandes villes ne fatigue personne comme eux. Ils soupirent après la fin du jour ; c'est lorsque le sommeil enchaînera tous ces êtres bruyants qui les distraient et qui les importunent qu'ils se retrouveront avec leur amie.

Le chevalier de Jaucourt. Ne craignez pas qu'il s'ennuie de moudre des articles ; Dieu le fit pour cela. Je voudrais que vous vissiez comme sa physionomie s'allonge quand on lui annonce la fin de son travail, ou plutôt la nécessité de le finir. Il a vraiment l'air désolé. Je serai quitte de mon ouvrage avant Pâques, ou je serai mort. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira, mais cela sera. Ce qui me prend un temps infini, ce sont les lettres que je suis forcé d'écrire à mes paresseux de collègues, pour les accélérer. Ils ont la peau si dure que j'ai beau piquer des deux, ils n'en vont pas plus vite ; mais sans l'attention de leur tenir sans cesse l'éperon dans le flanc, ils s'arrêteraient tout court.

Thiriot est un bon homme qui n'est ni suffisant, ni fat. Il a une mémoire étonnante, et il aurait assez d'esprit s'il savait moins. Il a tout retenu. Au lieu de dire d'après lui, il cite toujours, ce qui fatigue et déplaît. Madame d'Epinay a eu un accès de migraine, dont elle a pensé périr. J'allai la voir le lendemain. Nous passâmes la soirée tête à tête. La sévérité des principes de son ami (1) se perd ; il distingue deux justices, une à l'usage des souverains. Je vois tout cela comme elle ; cependant je l'excuse tant que je puis. A chaque reproche j'ajoute en refrain : « Mais il est jeune, mais il est fidèle, mais vous l'aimez ; » et puis il rit. Nous en étions là lorsque Saurin entra. Comme il était réservé ! comme il était froid ! comme il était révérencieux ! et comme, un moment après, il était violent, emporté, bourru, impoli ! Il est plus clair que le jour qu'il en est tombé amoureux. Ce n'est pas là son allure ordinaire. Saurin sortit, et l'abbé Galiani entra ; et avec le gentil abbé, la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, la plaisanterie, et tout ce qui fait oublier les peines de la vie. Dieu sait les contes qu'il fit. A propos des faux jugements que nous portons sur le préjugé que, la chose étant communément comme nous l'attendons, elle ne sera point autrement ; il disait qu'un voiturier qui menait, avec ses chevaux et sa chaise, le public, fut appelé au couvent des Bernardins pour un religieux qui avait un voyage à faire. Il propose son prix, on y tope ; il demande à voir la malle, elle était à l'ordinaire. Le lendemain, de grand matin, il arrive avec ses chevaux et sa chaise ; on lui livre la malle. Il l'attache. Il ouvre la portière ; il attend que son moine vienne se placer. Il ne l'avait point vu ce moine ; il vient enfin. Imaginez un colosse en lon-

(1) Grimm.

gueur, largeur et profondeur. A peine toute la place de la chaise y suffisait-elle. A l'aspect de cette masse de chair monstrueuse, le voiturier s'écrie : « Une autre fois je me ferai montrer le moine. » Tous les jours nous demandons à voir la malle, et nous oublions le moine. Une femme a les yeux charmants, la plus jolie bouche, des tetons à affoler : voilà la malle. Il nous vint à Grimm et à moi, en même temps, une bonne application de ce conte. La comédienne Lepri n'aurait pas été dans le cas de s'écrier : *Ah ! scellerato !* si elle se fût fait montrer le moine.

Et puis, à propos de ce qu'il ne faut point faire faire son rôle à un autre, il racontait qu'un général d'ordre fit une visite à un cardinal dans un moment où, en petite veste, la tête nue et déshabillé, il s'amusait avec ses amis. Jamais visite ne lui sembla plus à contre-temps : il en prit de l'humeur. Il fallait s'habiller décemment, ou renvoyer le général : mais il n'est guère possible de prendre ce dernier parti. Un des amis du cardinal lui dit : « Monseigneur, laissez-moi faire. Je vais prendre vos habits, et dans un moment je vous débarrasse de ce maudit général. » Le cardinal y consentit, et voilà la toque jetée sur sa tête, et la barrette jetée sur les épaules du représentant de son éminence. Mais son éminence était grasse et replète, et son représentant était un petit homme maigre et fluet : ajoutez que le général avait vu, par hasard, une fois ou deux son éminence. Aussi le premier mot dont il le salua, c'est qu'il le trouvait bien changé. « Il est vrai, lui répondit le faux cardinal ; c'est l'effet d'une maladie vénérienne qu'on n'a jamais bien pu guérir. » Et l'éminence vraie, qui était aux aguets pour voir comment son représentant s'en tirerait, et qui entendit cette réponse, d'oublier son déshabillé indécent, et de se jeter tout au milieu du salon, et de crier au géné-

ral : « Cet homme ne sait ce qu'il dit : c'est moi qui suis son éminence, et qui n'ai point eu le mal qu'il me donne, mais bien la honte de vous recevoir dans l'état où vous me voyez. » J'en aurais bien un autre meilleur à vous faire, mais je n'en ai pas le temps, et puis cela ne vous amuserait peut-être pas autant écrit que cela nous amuse récité. Sans cela, je vous peindrais un archevêque contrefaisant une duchesse dans le lit de la duchesse, et se faisant donner le pot de chambre par un cardinal. Mais pour cela il faut savoir, comme l'abbé, tous les propos de l'archevêque en duchesse, tous les propos du cardinal trompé, les sonnettes tirées, et personne ne venant, les sonnettes toujours tirées et personne toujours ne venant, le besoin pressant de la duchesse, enfin l'offre officieuse du cardinal, et de la manière dont il est détrompé.

—

A Paris, le 2 octobre 1761.

J'ai passé deux jours à Massy avec le mari et la femme ; nous nous sommes beaucoup promenés. Mme Le Breton est mille fois plus folle qu'il ne convient à son âge, à sa piété et à son caractère. Je voudrais bien savoir ce que cette femme a été dans sa jeunesse. Elle était fort liée avec une Mme de la Martillière ; ainsi à la juger d'après le proverbe, tout serait dit. Vous savez ou vous ne savez pas que je m'amuse quelquefois à jouer le passionné auprès d'elle ; elle ne s'y méprend pas, ni son mari non plus, et cela donne un tour plaisant et gai à la conversation. Il commence à faire froid ; hier nous étions autour d'un bon feu. Il était fait des douves d'un vieux tonneau, celle de la bonde nous présentait son ouverture tout enflammée. La vieille extravagante me dit : « Philosophe, il y a longtemps que

vous sollicitez mes faveurs, voici le moment de les obtenir; tenez, allez vous purifier là, et je vous accepte (1). »

Ce cénobite (2) est un personnage très heureux qui s'est établi dans un coin de la basse-cour. Il boit, il mange, il s'engraisse à vue d'œil; il sort peu; je ne saurais vous dire s'il réfléchit beaucoup. Je le crois de la secte d'Epicure. Sa gaieté, au sortir de sa cellule, me donne la meilleure opinion de l'emploi qu'il y fait de son temps. Nous l'allions visiter deux fois par jour; je vous assure qu'il ne se souciait guère de nous. Quand il était très jeune, il n'avait point de nom; je l'ai appelé *Antoine* ou don Antonio. C'est la fermière qui a soin de son entretien et de sa nourriture; il n'est pas difficile; ce n'est pas qu'il ne gronde souvent, mais c'est moins d'humeur que par un tour de caractère qui lui est propre. Si le reste de son histoire vous intéresse, je m'en instruirai; je suis peu curieux, je jouis des gens, sans m'informer qui ils sont ni d'où ils viennent. Un de ces jours que je témoignais à mon hôtesse de Massy combien j'étais surpris de ses inégalités, elle fit une réponse assez singulière : « C'est, me dit-elle, ma foi, qu'il n'y a point de dévots, et qu'il n'y a que des hypocrites. On a beau, ajouta-t-elle, se mettre à genoux, prier, veiller, jeûner, joindre les mains, élever son cœur et ses yeux au ciel, la nature ne change pas, on reste ce que l'on est. Un homme prend un habit bleu, il attache une aiguillette sur son épaule, il suspend à son côté une longue épée, il charge de plumes son chapeau; mais il a beau affecter une démarche fière, rele-

(1) « Vraiment oui, elle dit tout cela devant son mari. Elle a cinquante ans passés, et elle se regarde comme hors de page, et ses propos comme sans conséquence » (12 octobre 1761).

(2) Un porc de la ferme de Massy.

ver sa tête, menacer du regard, c'est un lâche qui a tous les dehors d'un homme de cœur. Quand je suis réservée, sérieuse, composée, c'est que je ne suis pas moi. J'ai un air d'église, un air du monde, un air de comptoir, un air de maîtresse, voilà ma vie grimacière; ma vie réelle, mon vrai visage, mon allure naturelle, je la prends rarement, mais c'est autre chose; je la garde peu, mais alors je dis bien des sottises, et je ne m'arrête que parce qu'il me semble que j'entends encore ma mère qui me dit : Eh bien, *petite fille !* et puis je me renferme, et me voilà sous le voile. Quand je suis moi avec les autres, il est rare que je ne m'en repente pas à l'église. Avec tout cela les gens que j'aime le mieux, ce sont ceux avec qui je suis le plus sujette à revenir à ma malhonnêteté de nature. Quand on me gêne, je suis belle et pudique comme une grenade fichée. »

Le comte de Lauraguais a laissé là Mlle Arnould. Au lieu de se reposer voluptueusement sur le sein d'une des plus aimables filles du monde, une folle vanité l'agite et le promène de Paris à Montbard, de Montbard à Genève. Il est allé là avec un rouleau de beaux vers tout faits par un autre, mais qu'il refera à côté de Voltaire, pour lui persuader qu'ils sont de lui. C'est une singulière créature. Il s'est attaché deux jeunes chimistes. Un jour il s'éveille à quatre heures du matin, il va les éveiller dans leur grenier, il les prend dans son carrosse. Les chevaux les avaient conduits à Sèvres qu'ils n'avaient pas encore les yeux ouverts. Il les fait entrer dans sa petite maison; quand ils y sont, il leur dit : « Messieurs, vous voilà ici; il me faut une découverte, vous ne sortirez pas qu'elle ne soit faite. Adieu, je reviendrai dans huit jours; vous avez des vaisseaux, des fourneaux et du charbon; on vous nourrira; travaillez. » Cela dit, il referme la porte sur eux et le voilà

parti. Il revient, la découverte s'est faite, on la lui communique, et au même instant le voilà convaincu qu'elle est de lui ; il s'en vante ; il est tout fier, même vis-à-vis de ces deux pauvres diables à qui elle appartient, qu'il traite avec mépris comme des sots, et qu'il fait mourir de faim. Encore, s'il disait : vous avez du génie et point d'argent, moi j'ai de l'argent, et je veux avoir du génie, entendons-nous ; vous aurez des culottes et j'aurai de la gloire.

Je ne sortirai point de Paris en automne. Les ennuis succèdent aux ennuis. J'use mes yeux sur des planches hérissées de chiffres et lettres, et, au milieu de ce pénible travail, la pensée amère que des injures, des persécutions, des tourments, des avanies en seront le fruit ; cela n'est-il pas agréable? L'ami Grimm aura beau prêcher, il n'en sera ni plus ni moins ; je ne saurais plus me repaître de fumée. Un repos délicieux, une lecture douce, une promenade dans un lieu frais et solitaire, une conversation où l'on ouvre son cœur, où l'on se livre à toute sa sensibilité, une émotion forte qui amène des larmes sur le bord des paupières, qui fait palpiter le cœur, qui coupe la voix, qui ravit d'extase, soit qu'elle naisse ou du récit d'une action généreuse ou d'un sentiment de tendresse, de la santé, de la gaieté, de la liberté, de l'oisiveté, de l'aisance : le voilà, le vrai bonheur, je n'en connaîtrai jamais d'autre. Il faut seulement jeter les yeux à quelques lieues de soi, prévoir le moment où les yeux de ma petite fille s'ouvriront, où sa gorge s'arrondira, où sa gaieté tombera, où elle commencera à devenir soumise, où il s'élèvera dans ses sens un trouble inconnu, dans son cœur un je ne sais quel désir. Ce sera alors aussi le temps des rêves pendant la nuit, des soupirs étouffés, des regards furtifs sur les hommes pendant le jour, et celui de partager ma petite

fortune en deux. Il faudra que ce que je lui en céderai suffise à son aisance, et que ce qui m'en restera suffise à la mienne. Adieu, mes bonnes amies.

—

A Paris, le 7 octobre 1761.

Les libertins sont bien venus dans le monde, parce qu'ils sont inadvertants, gais, plaisants, dissipateurs, doux, complaisants, amis de tous les plaisirs. C'est qu'il est impossible qu'un homme se ruine sans en enrichir d'autres ; c'est que nous aimons mieux des vices qui nous servent en nous amusant, que des vertus qui nous rabaissent en nous chagrinant; c'est qu'ils sont remplis d'indulgence pour leurs défauts, entre lesquels il y en a aussi que nous avons; c'est qu'ils ajoutent sans cesse à notre estime par le mépris que nous faisons d'eux; c'est qu'ils nous mettent à notre aise; c'est qu'ils nous consolent de notre vertu par le spectacle amusant du vice ; c'est qu'ils nous entretiennent de ce que nous n'osons ni parler ni faire; c'est que nous sommes toujours un peu vicieux ; c'est qu'ordinairement les libertins sont plus aimables que les autres, qu'ils ont plus d'esprit, plus de connaissance des hommes et du cœur humain: les femmes les aiment, parce qu'elles sont libertines. Je ne suis pas bien sûr que les femmes se déplaisent sincèrement avec ceux qui les font rougir. Il n'y a peut-être pas une honnête femme qui n'ait eu quelques moments où elle n'aurait pas été fâchée qu'on la brusquât, surtout après sa toilette. Que lui fallait-il alors? Un libertin. En un mot, un libertin tient la place du libertinage qu'on s'interdit; et puis ils sont si communs, que, s'il fallait les bannir de la société, les dix-neuf vingtièmes des hommes et des femmes en seraient

réduits à vivre seuls. On les reçoit, parce qu'on ne veut pas trouver les portes fermées. On est, on a été, et peut-être un jour sera-t-on libertin. Que cela soit ou non, on a été tenté de l'être. A tout hasard, une femme est bien aise de savoir que, si elle se résout, il y a un homme tout prêt qui ménagera sa vanité, son amour-propre, sa vertu prétendue, et qui se chargera de toutes les avances. C'est trop peu de la violence même qu'on souhaite pour excuse. Presque tous les libertins sont galants, orduriers, *et cætera*.

... C'est une petite veuve du faubourg qui est venue demander à dîner à ma femme. En dînant, je disais à cette petite veuve : « Que faites-vous de votre veuvage ? — Hélas ! presque rien. — Est-ce que vous ne vous remarierez-pas ? — Je n'en sais rien. — Quoi ! point d'amoureux ! — Oh ! pardonnez-moi, j'en ai vraiment deux : l'un est un philosophe de chien qui donne dans le respect très humble à périr ; je m'en déferai, à ce que je crois ; je veux quelque chose qui me fasse plaisir. — L'autre ? — L'autre, il n'y a qu'à le laisser aller, il va tout seul. — Et qu'en ferez-vous de celui-ci ? — Je le garderai un certain temps, et puis après j'en ferai ce qu'on fait de certaines bêtes venimeuses qu'on écrase sur la piqûre qu'elles ont faite, pour en guérir. » Cela est plaisant, qu'en dites-vous ? Eh bien ! quelle impression croyez-vous que ce mot ait faite sur ma dévote de femme ? Elle en a ri à gorge déployée, par la raison que l'image du libertinage ne déplaît pas même aux femmes vertueuses. Adieu, mes amies, mes tendres, mes uniques amies. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que j'apprends, ajoute à l'estime, à la tendresse que je vous porte. Vous me dégoûtez de tout. Adieu, adieu.

—

A Paris, le 12 octobre 1761.

Je devais partir le mardi pour aller au Grandval avec Grimm, d'Alinville et Montamy. J'annonçai mon voyage. Au premier mot, je vis le visage de la mère et celui de l'enfant s'allonger. L'enfant avait un compliment tout prêt, et il ne fallait pas que la peine de l'avoir appris se fût perdue ; la mère avait projeté un grand dîner pour dimanche ; tout s'est arrangé ; j'ai fait mon voyage et je suis revenu pour me faire haranguer et fêter. L'enfant a prononcé sa petite harangue à ravir. Au milieu, comme il se trouvait quelques mots de prononciation difficile, elle s'est arrêtée et m'a dit : « Mon papa, c'est que je suis brèche-dent ; » en effet les deux dents du devant lui sont tombées. Elle a continué. Sur la fin, comme elle avait un bouquet à me présenter, et qu'elle ne retrouvait point encore ce bouquet, elle s'est arrêtée une seconde fois pour me dire : « Voici bien le pis de l'histoire, c'est que mon œillet s'est égaré. » Elle a achevé sans se déferrer, puis elle s'est mise à la quête de sa fleur qui est venue la dernière. Nous dinâmes hier en grande compagnie (1). Madame avait rassemblé toutes ses amies. Je fus très gai, je bus, je mangeai. Je fis à merveille les honneurs de ma table. Au sortir de table, je jouai, je ne sortis point. Je reconduisis tout le monde entre onze heures et minuit ; je fus charmant et si vous saviez avec qui ! quelles physionomies, quels gens, quels discours ! quelle joie. On tremblait un peu sur la manière dont j'en userais. On rendait plus de justice à mon goût qu'à mes égards et ma complaisance : ce n'est pas

(1) Ma femme s'est mise sur le pied de faire des petites fêtes chez elle ; j'en suis toujours, et je tâche d'en faire de mon mieux les honneurs. Si vous connaissiez un peu les convives qu'elle me donne, vous verriez combien il faut que je prenne sur moi.

qu'on eût bon nombre de preuves de l'un ou de l'autre.

Voici aussi une question. Un fripon décrété va consulter un avocat, s'il peut se constituer prisonnier en sûreté ; l'avocat examine son affaire, et lui dit que oui, qu'il l'en tirera. Point du tout : le prisonnier risque d'être pendu. Au milieu de son péril, il envoie chercher son avocat, et lui dit : « Mais, monsieur, on dit que je serai pendu. — Je le savais, lui répond froidement l'avocat, c'est ce que vous méritez. » Cet avocat a-t-il bien ou mal fait ? Il y a là de quoi disputer trois jours et trois nuits sans cesser. Je vous embrasse mille fois, mille fois.

—

Paris, le 25 juillet 1762.

Rousseau, dont vous me parlez encore, fait un beau vacarme à Genève. Les peuples, irrités de la présomption de l'auteur et de ses ouvrages, se sont assemblés en tumulte, et ont déclaré unanimement, au consistoire des ministres, que la *Profession de foi du vicaire savoyard* était la leur. Eh bien ! voilà un petit événement, de rien en lui-même, qui aura fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt mille âmes. Oh ! que ce monde-ci serait une bonne comédie, si l'on n'y faisait pas un rôle ; si l'on existait, par exemple, dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbes célestes où sommeillent les dieux d'Epicure, bien loin, bien loin, d'où l'on voit ce globe, sur lequel nous trottons si fièrement, gros tout au plus comme une citrouille, et d'où l'on observât, avec le télescope, la multitude infinie des allures diverses de tous pucerons à deux pieds, qu'on appelle des hommes ! Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des

acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentiments d'horreur ou de douleur violents. Mais n'est-ce pas une chose bien bizarre que la révolte que l'injustice nous cause, soit en raison de l'espace et des masses ? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre. Je ne sens rien, si ce sont deux atomes qui se blessent : combien nos sens influent sur notre morale ! Le beau texte pour philosopher ! Qu'en dites-vous, Uranie ?

C'est précisément parce que cette *Profession de foi* est une espèce de galimatias que les têtes du peuple en sont tournées ; la raison, qui ne présente aucune étrangeté, n'étonne pas assez, et la populace veut être étonnée.

Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière où il se fourrera quelqu'un de ces matins. Rien ne tient dans ses idées ; c'est un homme excessif qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Qui sait où il s'arrêtera ?

Le texte courant de nos causeries, c'est tantôt la politique, tantôt la religion ; nous rabâchons notre catéchisme. Le plaisant de cela, c'est que Gros-Jean remontre à son curé ; il lui prêche ses propres sermons. Qu'il aille, qu'il aille ; n'est-on pas trop flatté de retrouver ses opinions dans l'âme de ses amis ?

Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous souhaite incessamment celle à qui vous ouvrirez votre âme, et à qui vous parlerez de moi. Voilà ma douzième ; je persiste.

Les journées très chaudes sont suivies de soirées très-fraîches. Veillez sur votre santé ; ne vous exposez pas au serein ; vous connaissez quelle méchante petite poitrine de chat vous avez et à quels terribles rhumes vous

êtes sujette. Si Uranie était à côté de vous, je serais plus tranquille.

J'attends avec impatience votre réponse à ma dernière lettre. Etes-vous toujours seule ? Adieu mille fois. et mille baisers de loin qui n'en valent pas un de près.

Paris, ce 28 juillet 1762.

Voilà donc une de mes lettres perdue ; et qui sait ce qu'il y a dans cette lettre, en quelles mains elle est tombée, et l'usage qu'on en fera ? Comus ne perfectionnera-t-il pas son secret ? Ce Comus est un charlatan du rempart qui tourne l'esprit à tous nos physiciens. Son secret consiste à établir de la correspondance d'une chambre à une autre, entre deux personnes, sans le concours sensible d'aucun agent intermédiaire. Si cet homme-là étendait un jour la correspondance d'une ville à une autre, d'un endroit à quelques centaines de lieues de cet endroit, la jolie chose ! Il ne s'agirait plus que d'avoir chacun sa boîte : ces boîtes seraient comme deux petites imprimeries, où tout ce qui s'imprimerait dans l'une subitement s'imprimerait dans l'autre... Trêve de plaisanterie.

A présent que tout est sens dessus-dessous chez M..., on m'y voit peu ; je ne veux pas qu'on me fasse parler. Ils ont brouillé leur écheveau, qu'ils le débrouillent. Les longues soirées que j'allais passer là, je les emploie à lire, à prendre le frais sur le bord de la rivière, à voir, de la pointe de l'île, les eaux de la Marne qui viennent de vous à moi, et de leur demander des nouvelles des pieds blancs de celle que j'aime ; et puis quand la tête est prise de ces idées-là, on ne saurait s'en tirer ; elles sont si douces. Comme les heures coulent ! Que le temps est court ! la nuit est venue qu'on n'en est pas à la moitié de ce qu'on avait à se dire.

Si je reste à la maison, je fais répéter à l'enfant ses leçons de clavecin. Les jolis doigts qu'elle aura ! de l'aisance, de la mollesse, de la grâce; je voudrais que vous la vissiez à côté de moi tout à l'heure. Elle fit hier une petite indiscrétion dont il n'est pas en mon cœur de lui savoir mauvais gré. Comme nous étions tête à tête, elle me dit tout bas à l'oreille : « Mon papa, pourquoi est-ce que maman m'a défendu de vous faire souvenir que c'est demain sa fête ? » Le soir, je présentai à la mère un bouquet qui ne fut ni bien ni mal reçu. Elle avait hier ses amis à dîner. Si Uranie eût été derrière la tapisserie, et qu'elle m'eût entendu : « Comment, aurait-elle dit en elle-même, ce commérage peut-il se trouver dans la même tête à côté de certaines idées ? » Il est vrai que je fus charmant et bête à ravir.

Ah ! que la Vénus des carrefours m'est hideuse !... Une fois je fus invité à souper dans une maison un peu suspecte, mais que je ne connaissais pas sur ce pied. Un des fils de Julien Leroy (1) en était. Il y avait d'autres hommes et des femmes. Je fus placé à table à côté de la maîtresse de la maison. On fut gai. J'étais jeune et fou ; je plaisais, et je m'en apercevais à des regards et à d'autres signes qui n'étaient pas équivoques. On se sépara tard; je ne sais comment cela se fit, mais je restai seul avec la maîtresse de la maison; et ayant, selon toute apparence, à passer la nuit dans un appartement où il n'y avait qu'un lit, j'espérais qu'on m'en offrirait poliment la moitié, car c'était une femme polie. On la délaçait, j'aidais à la déshabiller, lorsqu'on heurta violemment à la porte ; c'était le jeune Leroy, qui revenait à toutes jambes m'apprendre l'état de la personne aimable et facile avec laquelle j'étais, et le péril de ses

(1) Fameux horloger.

faveurs. J'étais descendu pour lui parler, je ne remontai pas... Voici le second tome. J'avais une petite chambre au coin de la rue de la Parcheminerie ; je la vois d'ici. Au-dessus de moi logeait une fille entretenue par un officier ; elle s'appelait Desforges. Son amant partit pour la campagne de 44 ; je fis connaissance avec elle un jour qu'il faisait chaud. Je la trouvai étalée sur une bergère. dans le plus grand déshabillé ; je m'approchai des pieds du lit et des siens ; je pris les bords de la gaze qui la couvrait, et je la levai ; elle me laissa faire. Je lui dis qu'elle était belle ; et à ma place et à mon âge il était trop difficile de ne pas la trouver telle. Je me disposais à appuyer mon éloge, lorsque, interposant sa main entre ses charmes et mon désir, elle m'arrêta tout court par ce discours étrange : « Mon ami, voilà qui est fort beau (ou fort bien, je ne sais lequel des deux elle a dit) ; mais je ne suis pas sûre de moi, et je ne sais, ajouta-t-elle, pourquoi je serais désespérée que tu eusses à te plaindre de ma complaisance. Il y a là, de l'autre côté de ma porte, un grand benêt qui me presse ; la première fois je le laisserai aller, et nous saurons si tu peux accepter sans conséquence fâcheuse ce que je ne suis que trop disposée à t'accorder. » L'expérience se fit, le grand benêt voisin en fut malade à mourir ; et j'échappai par une grâce spéciale de la Providence, qui ne m'a jamais fait que le bien de me sauver du mal, à un accident dont les libertins se rient, mais qui me fait frissonner...

—

Le 31 juillet 1762.

Je continue : et pour en venir à ce que vous pensez sur le jeu, je suis plus indulgent que vous. Je permets qu'on pousse du coude son ami. Je m'y attends. Tout ce

que la passion inspire, je le pardonne. Il n'y a que les conséquences qui me choquent. Et puis, vous le savez, j'ai de tout temps été l'apologiste des passions fortes ; elles seules m'émeuvent. Qu'elles m'inspirent de l'admiration ou de l'effroi, je sens fortement. Les arts de génie naissent et s'éteignent avec elles ; ce sont elles qui font le scélérat, et l'enthousiaste qui le peint de ses vraies couleurs. Si les actions atroces, qui déshonorent notre nature, sont commises par elles, c'est par elles aussi qu'on est porté aux tentatives merveilleuses qui la relèvent. L'homme médiocre vit et meurt comme la brute. Il n'a rien fait qui le distinguât pendant qu'il vivait ; il ne reste de lui rien dont on parle, quand il n'est plus ; son nom n'est plus prononcé, le lieu de sa sépulture est ignoré, perdu parmi les herbes. D'ailleurs les suites de la méchanceté passent avec les méchants, celles de la bonté restent, comme je disais une fois à Uranie. S'il faut opter entre Racine méchant époux, méchant père, ami faux et poète sublime, et Racine bon père, bon époux, bon ami et plat honnête homme, je m'en tiens au premier. De Racine méchant que reste-t-il ? Rien. De Racine homme de génie ? L'ouvrage est éternel.

Vous vous trompez ; elle n'est point coquette ! mais elle s'est aperçue que cet intérêt vrai ou simulé que les hommes protestent aux femmes les rend plus vifs, plus ingénieux, plus attentionnés, plus gais ; que les heures se passent ainsi plus rapides et plus amusées ; elle se prête seulement : c'est un essaim de papillons qu'elle assemble autour de sa tête ; le soir elle secoue la poussière qui s'est détachée de leurs ailes, et il n'y paraît plus. Cette femme est originale ; elle a des choses très fines, et tout à côté des naïves. Peu de monde, mais en revanche rien de cette uniformité si décente et si maussade qui donne à un cercle de femmes du monde

l'air d'une douzaine de poupées tirées par des fils d'archal. A propos d'un petit réduit que j'espérais obtenir à Madrid, je lui disais : « Je le meublerai comme il conviendra; vous en aurez la clé, et vous irez vous y reposer.

Suard ajouta : « Pourquoi pas quand il y sera ? » Elle répondit : « Je le voudrais bien ; mais cela ne se peut pas » ; cela avec un air, un son de voix et des yeux ! puis se tournant du côté de Suard, elle ajouta : « Mais voyez-vous comme cela glisse sur lui ? — Cela est vrai, dit Suard ; mais pourquoi? — Pour une raison, dit-elle, dont je l'estime infiniment et qui vous ferait rougir. »

Toutes les idées que vous avez eues me sont aussi venues à la tête ; mais je les ai chassées comme des suggestions du malin esprit. Les menées obscures d'un homme dégénèrent tôt ou tard en une espèce de fumée qui en enveloppe plusieurs autres.

Le Baron jette feu et flamme de ce qu'on ne me voit point. J'irai demain, quoique je sois invité de passer la journée à Massy. La dame de Massy est toujours aussi folle ; elle avait tout à l'heure dans son comptoir à côté d'elle, une femme assez jolie et que je remarquai. « Allons donc, m'a-t-elle dit tout bas, vous faites comme si vous ne vous y connaissiez pas ; et puis, en haussant les épaules : « de petits yeux, de gros tetons, beauté de province. »

Je vous écris aujourd'hui samedi, afin que ma lettre parte demain. Autre cas de conscience qu'il faut que je vous propose : celui-ci m'embarrasse plus que le premier. Une femme sollicite un emploi très-considérable pour son mari ; on le lui promet, mais à une condition que vous devinez de reste. Elle a six enfants, peu de fortune, un amant, un mari ; on ne lui demande qu'une nuit. Refusera-t-elle un quart d'heure de plaisir à celui qui lui offre en échange l'aisance pour son mari, l'éducation

pour ses enfants, un état convenable pour elle ? Qu'est-ce que le motif qui la fait manquer à son mari, en comparaison de ceux qui la sollicitent de manquer à son amant ? La chose a été proposée tout franchement par un certain homme qui serrait une fois les mains à une certaine femme de mes amies : on lui a accordé quinze jours pour se déterminer... Comme tout se fait ici ! un poste vaque, une femme le sollicite ; on lève un peu ses jupons ; elle les laisse retomber, et voilà son mari, de pauvre commis à cent francs par mois, M. le directeur à quinze ou vingt mille francs par an. Cependant quel rapport entre une action juste ou généreuse, et la perte voluptueuse de quelques gouttes d'un fluide? En vérité, je crois que la Nature ne se soucie ni du bien ni du mal ; elle est toute à deux fins : la conservation de l'individu et la propagation de l'espèce.

—

Ce 4 août 1762.

J'avais donné un manuscrit à copier à un pauvre diable. Le temps pour lequel il me l'avait promis expire, et mon homme ne reparaissant point, l'inquiétude m'a pris ; je me suis mis à courir après lui ; je l'ai trouvé dans un trou grand comme ma main, presque privé de jour, sans un méchant bout de bergame qui couvrît ses murs, deux chaises de paille, un grabat avec une couverture ciselée de vers, sans draps, une malle dans un coin de la cheminée, des haillons de toute espèce accrochés au-dessus d'une petite lampe de fer-blanc à laquelle une bouteille servait de soutien ; sur une planche une douzaine de livres excellents. J'ai causé là pendant trois quarts d'heure. Mon homme était nu comme un ver, maigre, noir, sec, mais serein, ne disant rien, mangeant

son morceau de pain avec appétit, et caressant de temps en temps sa voisine sur ce misérable châlit qui occupait les deux tiers de sa chambre. Si j'avais ignoré que le bonheur est dans l'âme, mon Epictète de la rue Hyacinthe me l'aurait bien appris.

Deux mots plaisants : l'un de Piron, à l'occasion de l'aventure du prince de Bauffremont ; vous la savez cette aventure, mais si par hasard vous ne la savez pas, comment vous la dirai-je ? Il était à Saint-Hubert avec le roi ; parmi les gardes, il y avait un jeune Suisse à qui il voulait persuader à toute force qu'avec un joli garçon il y avait cent occasions où l'on pourrait se passer d'une jolie femme. Le roi a mal pris la chose. On a envoyé M. de Bauffremont dans ses terres ; il a été privé du cordon bleu qu'il était sur le point d'obtenir et Piron a dit : « qu'il ne s'en est fallu que de l'épaisseur d'un Suisse qu'il ne l'ait eu. »

Il y a quelques jours que M*** disait à sa nonchalante moitié, qu'il tracassait et qui ne s'en émouvait pas davantage : « Madame, vous ne savez ni vous défendre, ni crier, vous êtes, de toutes les femmes que je connaisse, la plus propre pour un viol et la moins propre pour une jouissance. »

En amour un sot l'emporte communément sur un homme d'esprit ; on aime mieux dominer un idiot que d'être subjugué par un autre ; celui-là fait valoir l'amour-propre que celui-ci mortifie ; et ne vous croyez pas exceptée de la règle ; vous m'aimeriez peut-être moins si je le méritais davantage.

—

Paris, ce 8 août 1762.

Nous avons passé la semaine à consoler cette pauvre

femme : j'ai cru qu'elle en perdrait l'esprit. Le premier jour elle n'ouvrit la bouche qu'une fois : ce fut pour appeler son enfant. Le lundi au soir après souper, elle chantait et ses enfants dansaient en rond ; on les couche ; la plus jeune et la plus aimable, celle qu'elle a perdue, dormit comme à l'ordinaire ; on la leva le matin, gaie, fraîche et vermeille ; à midi, la fièvre la prend ; le soir, elle est sans connaissance ; à minuit, elle est morte. Je permets de s'affliger à ceux qui perdent des enfants comme celui-là ; elle était blanche comme la neige, faite à peindre, d'une figure tout à fait piquante, et puis de la naïveté, de la finesse, de la sensibilité, une originalité de caractère comme on ne l'a point à cet âge. La vie n'est pas une perte pour cet enfant, mais l'enfant est une vraie perte pour ses parents. C'est celui qui les consolait de l'existence des autres qui leur est enlevé. En vérité, je ne sais si cela n'est pas plus cruel que de n'en avoir qu'un et de le perdre. Je crains que la mère n'en fasse une maladie. Damilaville en est inconsolable. Voilà le seul chaînon qui l'attachait rompu. Par honneur, par décence, par humanité, nous tiendrons encore quelque temps ; mais gare que le peu qui reste de tendresse ne s'en aille avec la douleur. Une bonne leçon pour ceux qui ont plusieurs enfants et qui laissent percer leur prédilection, c'est que les frères et les sœurs n'ont point été touchés de la mort de leur petite sœur. Il y a pis : quand on l'a apprise au plus jeune, il s'est mis à rire ; et depuis ils sont tous devenus jaloux et chagrins des regrets de leurs parents. Voici un trait de ressentiment d'un enfant qui se croyait haï de son père : le père mourut et l'enfant frappait d'un fouet le cadavre en l'insultant. J'ai vu cela ; je ne sais pourquoi je me rappelle et vous redis cette horreur. Les enfants sont vindicatifs et cruels.

—

Paris, ce 12 août 1762.

Voilà, mon amie, le billet d'enterrement des Jésuites (1). Je l'ai rogné le plus court que j'ai pu pour le déguiser à la poste; mais j'ai chiffré toutes les pages. Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissants. Qui est-ce qui aurait deviné cet événément, il y a un an et demi? Ils ont eu tant de temps pour prévenir ce coup qu'il fallait ou qu'ils eussent bien peu de crédit, ou que le roi eût bien résolu leur destruction: c'est le dernier qui est le plus vraisemblable. L'affaire du Portugal aura jeté sur l'affaire de France quelque lueur qui les aura montrés au monarque sous un aspect odieux; il aura attendu le moment de se défaire de gens qui l'avaient frappé, et qu'il voyait sans cesse la main levée sur lui; ils se mêlaient de trop d'affaires. Depuis cent ans qu'ils existent, il n'y en a presque pas un qui n'ait été marqué par quelque forfait éclatant. Ils brouillaient l'Eglise et l'Etat: soumis au despotisme le plus outré dans leurs maisons, ils en étaient les prôneurs les plus abjects dans la société; ils prêchaient au peuple la soumission aveugle aux rois, l'infaillibilité du pape, afin que, maîtres d'un seul ils fussent maîtres de tous. Ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leur général; il était pour le Vieux de la Montagne. Leur régime n'est que le machiavélisme réduit en préceptes. Avec tout cela, un seul homme, tel que Bourdaloue, pouvait les sauver; mais ils ne l'avaient pas. Ce qu'il y a de plaisant, c'est la bonne foi avec laquelle les jansénistes triomphent de leurs ennemis. Ils ne voient pas l'oubli dans lequel ils vont tomber: c'est la fable des deux chevrons arcboutés, et en querelle avec le faîte de la maison. Le maître, impatienté de leurs

(1) L'arrêt prononçant leur expulsion.

mésintelligence, abattit l'un, et l'autre tomba. Les évêques mécontents entendent bien mieux leur affaire. Cette boutique de jésuites contenait toutes sortes de denrées, bonnes, mauvaises; mais elle en était bien fournie : ceux qui la tenaient étaient de grands charlatans; ils amassaient autour d'eux beaucoup de gens, et la barque de saint Pierre voguait. Ces événements font bien rire les philosophes. Au reste, ces bons pères avaient conservé de l'espérance jusqu'à la dernière extrémité, à en juger par la surprise et la consternation qu'on leur a vues lorsqu'on leur a signifié les arrêts. Plusieurs avaient l'air de malfaiteurs qu'on a condamnés. Un homme de ma connaissance, constitué au milieu d'eux par son état et par les circonstances, ne les aimant pas à beaucoup près, n'a pu résister au spectacle de leur désespoir, et s'est retiré. Aujourd'hui même on les plaint; demain on les chansonnera, après- demain on n'y pensera plus : c'est le caractère du joli peuple français,

Toute la matinée d'hier mercredi, ils la passèrent à dire et à faire dire des messes dans leurs trois églises, et à demander leur conservation à Dieu qui ne les a pas exaucés. Entre onze heures et midi, il y avait dans leur cour un troupeau de dévotes qui se tordaient les mains, qui s'arrachaient leurs coiffes, et qui hurlaient comme des insensées. Vous vous doutez bien de la rumeur que tout cela fait ici. On attend sous quelques jours un troisième arrêt du Parlement dont j'ignore l'objet; et, immédiatement après, un édit du roi, confirmatif des arrêts du Parlement.

—

Paris, ce 15 août 1762.

Non, mademoiselle, non, madame de... n'est point du tout coquette. Il n'y a qu'un imbécile qui puisse se pro-

mettre quelque récompense des soins qu'on lui offre et qu'elle accepte; elle se moque de toutes leurs singeries, et cela est évident; elle ne cherche point à plaire. Rien de faux dans son propos, rien d'apprêté dans sa parure. Dites-lui comme son mari : « Mais, madame, vos tetons ne reviennent pas » ; et elle répond : « Je m'en consolerais bien, si j'avais des fesses. Faute de ce, je ne saurais aller à cheval sans me blesser; cela est triste. » Aux observations peu obligeantes qu'elle permet qu'on fasse, et qu'on fait quelquefois assez librement sur ce qu'on voit de sa personne, elle en ajoute même sur ce qu'on ne voit pas; et je ne me suis jamais aperçu que ces confidences lui coûtassent, fussent-elles peu naturelles, ou qu'elle fût secrètement fâchée de celles qui lui étaient échappées. Une déclaration en forme ne lui plaît ni ne la blesse; on ne peut pas lui reprocher de l'avoir amenée. Au milieu de l'essaim empressé de ses serviteurs, elle est également tranquille pour tous; elle ne cherche point à semer entre eux des jalousies, des soupçons, à les réveiller par des préférences : tout cela se fait bien sans qu'elle s'en mêle; elle est absolument sans manège.

Vous décidez bien vite le second de mes cas de conscience ! On a tout fait pour sa passion, et vous voulez qu'on ne fasse rien pour le bonheur d'un mari, pour la fortune d'une pépinière d'enfants parmi lesquels peut-être il y en a qui n'appartiennent pas au mari ! Il ne s'agit pas d'accroître son aisance, il faut encore s'exposer à perdre celle qu'on a ; et pour répondre à tous vos scrupules, on n'exige la récompense qu'après le service rendu. *Piano, di grazia.*

—

A Paris, le 5 septembre 1762.

Nous remontâmes dans notre voiture après souper : ce fut le docteur Gatti qui nous défraya. Il nous entretint des charmes du séjour d'Italie pour le climat, pour les hommes; les femmes, la peinture, la musique, l'architecture, la science, les mœurs, les beaux-arts et même la liberté de penser. Il fit une remarque qui me plut : c'est que la dévotion d'une femme donnait une pointe à sa passion : « Il faut, disait-il, qu'elle marche, pour ainsi dire, sur son Dieu, en allant se jeter entre les bras de son amant. » Jugez avec quelle impétuosité, quelle fureur, quel déluge elle se répand, quand une fois elle a rompu cette digue.

Rien ne tient dans la conversation ; il semble que les cahots d'une voiture, les différents objets qui se présentent en chemin, les silences plus fréquents achèvent encore de la découdre. On parcourut les différents endroits de l'Italie. On s'arrêta surtout à Venise ; le moyen de ne pas s'arrêter dans un endroit où le carnaval dure pendant six mois, où les moines mêmes vont en masque et en domino, et où, sur une même place, on voit d'un côté, sur des tréteaux, des histrions qui jouent des farces gaies, mais d'une licence effrénée, et, de l'autre côté, sur d'autres tréteaux, des prêtres qui jouent des farces d'une autre couleur et s'écrient : « Messieurs, laissez là ces misérables; ce Polichinelle qui vous assemble là n'est qu'un sot; » et en montrant le crucifix : « Le vrai Polichinelle, le grand Polichinelle, le voilà. »

Quelqu'un nous raconta, ce fut, je crois, le docteur Gatti, deux traits fort différents, mais qui vous feront plaisir. Il faut que vous sachiez que les sénateurs sont les esclaves les plus malheureux de leur grandeur; ils ne peuvent s'entretenir avec aucun étranger sous peine

de la vie, à moins qu'ils n'aillent s'accuser eux-mêmes et dire qu'ils ont par hasard trouvé un Français, un Anglais, un Allemand, à qui ils ont dit un mot. Entrer dans la maison d'un ambassadeur, de quelque cour que ce soit, est un crime capital.

Un sénateur aimait une femme de son rang, dont il était aimé. Tous les soirs, sur le minuit, il sortait enveloppé dans son manteau, seul, sans domestique, et allait passer une ou deux heures avec elle. Il fallait pour arriver chez son amie, faire un circuit, ou traverser l'hôtel de l'ambassadeur de France. L'amour ne voit point de danger, et l'amour heureux compte les moments perdus. Notre sénateur amoureux ne balança pas à prendre le plus court chemin. Il traversa plusieurs fois l'hôtel de l'ambassadeur français. Enfin il fut aperçu, dénoncé et pris. On l'interroge. D'un mot il pouvait perdre l'honneur et exposer la vie de celle qu'il aimait, et conserver la sienne ; il se tut et fut décapité. Cela est bien ; mais était-il permis aussi à la femme qui l'aimait de garder le silence ?

Voici le second trait que je vous ai promis.

Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement ; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours, disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais ; mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait ; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait ; ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le

soir tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'ocasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'État. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'État ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne me pas reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prît, de ne me pas dénoncer. » Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter dans le feu. A peine cela fut-il fait que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste

pour trois heures du matin ; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit : « Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant et examinons votre aventure à tête reposée. — Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil. — Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ? — Non. — Il était mal vêtu. — Oui, fort mal. — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis ? — Oh ! pas une obole. — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit ? — Ma foi, je n'en sais rien... Des Inquisiteurs, d'eux-mêmes. — Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher. — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient. — A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée, et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le défériez ; si vous vous sauvez et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami. — Mais qu'est-ce donc que ce peut être ? — Je le cherche, mais inutilement.

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un

homme à qui il vient quelque pensée profonde.s'arrêta tout court, et dit : « Président, attendez ; mon ami, il me vient une idée. Mais... si... par hasard... cet homme... — Eh bien ! cet homme? — Si cet homme... oui, cela pourrait bien être, cela est même.je n'en doute plus. — Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre. — Si je le sais ! oh oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par...? — Epargnez, s'il vous plaît ! — Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit ; car avec du sens commun... — Ah ! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé ! »

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : « Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens. » Je vous conte cette histoire à la hâte ; mettez à mon récit toutes les grâces qui y manquent, et puis, quand vous le referez à d'autres, il sera charmant.

—

A Paris, le 19 septembre 1762.

Il vient de m'arriver une chose qui me donnera une circonspection nuisible à une infinité de pauvres diables

de toute espèce qui affluaient ici, que je recevais, et qui vont trouver ma porte fermée. Parmi ceux que le hasard et la misère m'avaient adressés, il y en avait un appelé Glénat, qui savait des mathématiques, qui écrivait bien et qui manquait de pain. Je faisais le possible pour le tirer de presse. Je lui mandais des pratiques de tous côtés, s'il venait à l'heure du repas, je le retenais ; s'il manquait de souliers, je lui en donnais, je lui donnais aussi de temps en temps la pièce de vingt-quatre sous. Grimm, Mme d'Epinay, Damilaville, le Baron, tous mes amis s'intéressaient à lui. Il avait l'air du plus honnête homme du monde, il supportait même son indigence avec une certaine gaieté qui me plaisait. J'aimais à causer avec lui, il paraissait faire assez peu de cas de la fortune, des honneurs, et de la plupart des prestiges de la vie. Il y a sept ou huit jours que Damilaville m'écrivit de lui envoyer cet homme, pour un de mes amis qui avait un manuscrit à lui faire copier. Je l'envoie ; on lui confie le manuscrit ; c'était un ouvrage sur la religion et sur le gouvernement. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le manuscrit est maintenant entre les mains du lieutenant de police. Damilaville m'en donne avis ; je vais chez mon Glénat, le prévenir qu'il ne compte plus sur moi. « Et pourquoi, monsieur, ne plus compter sur vous ? Je n'ai rien à me reprocher. Mais après tout, si je suis privé de vos bontés, d'autres me rendent justice. — C'est parce que vous êtes noté. — Que voulez-vous dire, monsieur ? — Que la police a les yeux ouverts sur vous, et qu'il n'y a plus moyen de vous employer. Je ne vous ai jamais rien fait copier de répréhensible ; il n'y avait pas d'apparence que cela pût m'arriver ; mais on saisira chez vous indistinctement un ouvrage innocent et un ouvrage dangereux, et il faudra après cela courir chez des exempts, un lieutenant de police,

je ne sais où, pour les ravoir. On ne s'expose point à ces déplaisances-là. — Oh ! monsieur, on n'y est point exposé, quand on ne me confie rien de répréhensible. La police n'entre chez moi que quand il y a des choses qui sont de son gibier. Je ne sais comment elle fait, mais elle ne s'y trompe jamais. — Moi, je le sais ; et vous m'en apprenez là bien plus que je n'aurais espéré d'en savoir de vous. » Là-dessus je tourne le dos à mon vilain.

J'avais une occasion d'aller voir le lieutenant de police, et j'y vais; il me reçoit à merveille. Nous parlons de différentes choses. Je lui parle de celle-ci. « Eh! oui, me dit-il, je sais, le manuscrit est là ; c'est un livre fort dangereux. — Cela se peut, monsieur; mais celui qui vous l'a remis est un coquin. — Non, c'est un bon garçon qui n'a pu faire autrement. — Encore une fois, monsieur, je ne sais ce que c'est que l'ouvrage; je ne connais point celui qui l'a confié à Glénat. C'est une pratique que je lui faisais avoir de ricochet; mais si l'ouvrage ne lui convenait pas, il fallait le refuser, et ne pas s'abaisser au métier vil et méprisable de délateur. Vous avez besoin de ces gens-là, vous les employez, vous récompensez leur service; mais il est impossible qu'ils ne soient pas comme de la boue à vos yeux. »

M. de Sartine se mit à rire; nous rompîmes là-dessus, et je m'en revins pensant en moi-même que c'était une chose bien odieuse que d'abuser de la bienfaisance d'un homme pour introduire un espion dans ses foyers. Imaginez qu'il y a quatre ans que ce Glénat faisait ce rôle chez moi ; heureusement je n'ai pas mémoire de lui avoir donné aucune prise : mais combien n'était-il pas facile qu'il m'échappât un mot indiscret sur les choses et sur les personnes qui exigent d'autant plus de respect qu'elles en méritent moins ; que ce mot fût envenimé, qu'il fût redit, et qu'il me fît une affaire sérieuse!

N'est-ce pas le plus heureux hasard que je n'aie rien écrit de hardi depuis un temps infini? Il est certain que si j'avais eu besoin de copiste, je n'en aurais pas été chercher un autre que celui que je procurais à mes amis. Quand je pense qu'il a été sur le point d'entrer chez Grimm en qualité de secrétaire pour toutes ses correspondances étrangères, cela me fait frémir d'effroi. Malgré que j'en aie, tous ceux qui me viendront à l'avenir avec des manchettes sales et déchirées, des bas troués, des souliers percés, des cheveux plats et ébouriffés, une redingote de peluche déchirée, ou quelques mauvais habits noirs dont les coutures commencent à manquer, avec le visage et le ton de la misère et de l'honnêteté, me paraîtront des émissaires du lieutenant de police, des coquins qu'on m'envoie pour m'observer.

—

A Paris, le 23 septembre 1762.

C'est cette succession perpétuelle d'occupations utiles et variées qui rend le séjour à la campagne si doux et celui de la ville si maussade à ceux qui ont pris le goût des occupations des champs.

Pourquoi, plus la vie est remplie, moins on y est attaché? Si cela est vrai, c'est qu'une vie occupée est communément une vie innocente; c'est qu'on pense moins à la mort, et qu'on la craint moins; c'est que, sans s'en apercevoir, on se résigne au sort commun des êtres qu'on voit sans cesse mourir et renaître autour de soi; c'est qu'après avoir satisfait pendant un certain nombre d'années à des ouvrages que la nature ramène tous les ans, on s'en détache, on s'en lasse; les forces se perdent, on s'affaiblit, on désire la fin de la vie,

comme après avoir bien travaillé on désire la fin de la journée ; c'est qu'en vivant dans l'état de nature on ne se révolte pas contre les ordres que l'on voit s'exécuter si nécessairement et si universellement; c'est qu'après avoir fouillé la terre tant de fois, on a moins de répugnance à y descendre ; c'est qu'après avoir sommeillé tant de fois sur la surface de la terre, on est plus disposé à sommeiller un peu au-dessous; c'est pour revenir à une des idées précédentes qu'il n'y a personne parmi nous qui, après avoir beaucoup fatigué, n'ait désiré son lit, n'ait vu approcher le moment de se coucher avec un plaisir extrême; c'est que la vie n'est, pour certaines personnes, qu'un long jour de fatigue, et la mort qu'un long sommeil, et le cercueil qu'un lit de repos, et la terre qu'un oreiller où il est doux à la fin d'aller mettre sa tête pour ne la plus relever. Je vous assure que la mort, considérée sous ce point de vue, et après les longues traverses que j'ai essuyées, m'est on ne peut pas plus agréable. Je veux m'accoutumer de plus en plus à la voir ainsi.

—

A Paris, le 26 septembre 1762.

Cette maladie-là a des vicissitudes prodigieuses, au milieu desquelles les forces et l'embonpoint disparaissent, et l'on est réduit à l'état fluet et transparent des ombres. Ce que je vois tous les jours de la médecine et des médecins ne me les fait pas estimer davantage. Naître dans l'imbécillité, au milieu de la douleur et des cris; être le jouet de l'ignorance, de l'erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions; retourner pas à pas à l'imbécillité; du moment où l'on balbutie jusqu'au moment où l'on radote, vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce; s'éteindre entre un homme

qui vous tâte le pouls, et un autre qui vous trouble la tête ; ne savoir d'où l'on vient, pourquoi l''on est venu, où l'on va : voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parents et de la nature, la vie...

Nous passons une partie de nos journées les plus agréables avec un homme dont je ne vous ai jamais parlé : c'est M. de Montamy. On n'est pas plus instruit que lui ; on n'a ni plus de jugement ni plus de sagesse dans la conduite. Attaché à ses devoirs auxquels tout est subordonné pour lui ; fidèle à son maître (1), à qui il n'a jamais caché la vérité, sans l'offenser ; environné d'ennemis et de méchants qui n'ont jamais pu l'entamer ; allant à la messe sans y trop croire ; respectant la religion et riant sous cape des plaisanteries qu'on en fait ; espérant à la résurrection sans trop savoir à quoi s'en tenir sur la nature de l'âme ; c'est du reste un gros peloton d'idées contradictoires qui rendent sa conversation tout à fait plaisante. Je vous en parle parce que nous allons tous dîner chez lui mercredi prochain ; et le Baron qui reviendra de Voré, et la Baronne qui reviendra du Grandval, et Grimm qui reviendra de Saint-Cloud, et Mme d'Epinay qui reviendra de la Briche, et les autres comme Suard, d'Alinville et moi, qui ne sommes point sortis depuis, et qui nous retrouverons là. J'aime toutes ces parties-là, et par le plaisir que j'y trouve, et par celui que j'ai de vous en entretenir. Le petit abbé (2) y sera aussi avec ses contes. Je ne sais où il les prend, mais il ne tarit point. Il nous disait, la dernière fois que nous l'avons eu, qu'une femme se mourait, et se mourait d'une certaine maladie cruelle qu'on prend avec beaucoup de plaisir : le prêtre qui l'exhortait lui disait : « Allons, madame, un peu de résignation ; offrez à Dieu

(1) Le duc D'Orléans, dont il était premier maître d'hôtel.
(2) Galiani.

votre mal. — Beau présent à lui offrir ! répondit la malade. » Et qu'un jour un de ses amis disait la messe et lui la servait : cet ami était un géomètre et par conséquent fort distrait : le voilà qui perd le saint sacrifice de vue, se met à rêver à la solution de quelques équations, et demeure les bras élevés en l'air pendant un temps très considérable, ce qui édifiait fort les uns et ennuyait fort les autres. Il était de ces derniers ; il tire son ami le célébrant par sa chasuble ; celui-ci sort de sa distraction, mais il ne sait plus où il en est de son affaire ; il se retourne, et demande à son ami : « L'abbé, ai-je fait la consécration ? » L'abbé lui répond : « Ma foi, je n'en sais rien... » Et le prêtre, tout en colère, lui réplique : « A quoi diable pensez-vous donc ? » — Tout cela n'est pas trop bon ; mais l'à-propos, la gaieté, y donnent un sel volatil qui se dissipe et ne se retrouve plus quand le moment est passé.

—

A Paris, le 30 septembre 1762.

Si j'osais, à ces symptômes physiques qui semblent annoncer la guérison, j'en ajouterais de moraux. Les médecins ne font point d'attention à ceux-ci, et je crois qu'ils ont tort. On est bien malade quand on perd son caractère, on se porte mieux quand on le reprend. Tenez-moi pour mort ou pour moribond du moins, l'une et l'autre, lorsque je n'aurai pas la plus grande peine ou le plus grand plaisir à penser à vous.

—

A Paris, le 20 mai 1765.

Je suis bien las d'être commandé par les besoins. Quand serai-je donc délivré de toute autre occupation que celle

de vous plaire? Jamais, jamais. Je mourrai sans avoir pu vous apprendre combien je sais aimer. Tout s'éloigne, tout se sépare; une infinité de choses tyranniques s'interposent entre les devoirs de l'amour et de l'amitié ; et l'on ne faït rien de bien ; on n'est ni à son ambition, ni à son goût, ni à sa passion : l'on vit mécontent de soi. Un des grands inconvénients de l'état de la société, c'est la multitude des occupations, et surtout la légèreté avec laquelle on prend des engagements qui disposent de tout le bonheur. On se marie; on prend un emploi, on a une femme et des enfants, avant que d'avoir le sens commun. Ah ! si c'était à recommencer ! C'est un mot de repentir qu'on a perpétuellement à la bouche. Je l'ai dit de tout ce que j'ai fait, excepté, chère et tendre amie, de la liaison douce que j'ai formée avec vous. Si je regrette quelque chose, ce sont tous les moments qui lui sont ravis. Je vous salue et vous embrasse de tout cœur.

—

A Paris, le 18 août 1765.

Cette personne qui devient, par la satire indécente qu'elle hasarde sur Mme Calas, l'objet de sa furie, qui croyez-vous que c'était ? Mlle Boileau. Il est bien singulier qu'avec de l'esprit, du goût, de la finesse, de la sensibilité, de l'âme, de l'honnêteté, du sens, de la raison, du jugement, cette fille n'ait presque que des idées d'emprunt, et que, pouvant dire d'elle-même une infinité de bonnes choses, elle soit perpétuellement l'écho de la sottise qui l'environne. On dirait qu'elle ne sent ni le ridicule des propos qu'elle entend, ni celui des personnes qui les tiennent. C'est comme une éponge prête à recevoir et à rendre indistinctement toutes les

liqueurs qu'on lui présente ; elle s'abreuve dans un endroit, et elle va bien vite se faire presser dans un autre. Le projet était de la clique anti-philosophique. La clique philosophique est odieuse aux gens du monde, parce que les gens du monde sont ignorants et frivoles, et qu'un philosophe s'en aperçoit ; qu'ils ne peuvent douter du mépris qu'il doit faire d'eux, et qu'ils ont la conscience qu'ils le méritent. Voilà les gens qui l'entourent et qui la sifflent, ou, pour mieux suivre ma comparaison, qui l'empreignent. Qu'il est essentiel à une femme de s'attacher un homme de sens ! Vous n'êtes pour la plupart que ce qu'il nous plaît que vous soyez ; voilà la raison pour laquelle celles qui sont à beaucoup d'hommes ne sont rien ; leur caractère, ainsi que leur ramage, est de pièces et de morceaux. Un homme de goût qui s'amuserait à les étudier restituerait à chacun ce qui lui appartient. L'idée qui leur vient le matin désignerait souvent celui avec qui elles ont passé la nuit. Vous mourez toutes à quinze ans.

—

A Paris, le 20 septembre 1765.

Par où commencerai-je? Ma foi je n'en sais rien. Pourquoi pas par nos soirées, puisque ce sont pour la chère sœur et pour moi des heures délicieuses, l'attente de toute notre journée et la consolation de son ennui ? Pourquoi n'êtes-vous pas de ces entretiens-là ? Vous auriez entendu tout ce qui s'y dit, et vous sauriez tout ce qu'il m'est impossible de vous rendre. Non, je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel une plus honnête et plus innocente créature que cette petite sœur. A l'âge qu'elle a, avec sa pénétration, son esprit, femme et mère, pour peu qu'il y ait de malhonnêteté dans un usage, dans

les conventions, dans les mœurs, elle n'y entend rien ; elle est à quinze ans, cela lui est étranger, et les choses courantes sont des énigmes qu'on lui explique, et au sens desquelles elle a toute la peine du monde à croire. Je lui disais que quand un homme avait osé dire à une femme mariée : Je vous aime, et qu'elle avait répondu : Et moi je vous aime aussi, tout était arrangé entre eux, qu'il ne leur manquait plus que l'occasion : que s'il arrivait qu'on trouvât le lendemain cette femme triste, froide, indifférente, soucieuse, on lui supposait des réflexions, des craintes qui l'arrêtaient et qui la faisaient revenir contre un engagement formel ; qu'il était ainsi d'une fille à un homme marié, d'un homme quel qu'il fût à une religieuse, et qu'il n'y avait pas une femme mariée sous le ciel dans la bouche de laquelle *je vous aime* n'ait précisément la même valeur que dans la bouche de son amant ; que ces expressions n'avaient pas tout à fait la même force d'une jeune fille à un jeune garçon, parce qu'elles ne décelaient point un sentiment défendu ; qu'il y avait un moyen licite de les livrer à leurs désirs mutuels ; que la volonté de leurs parents, et cent autres considérations sous-entendues faisaient une restriction tacite à leurs aveux, au lieu que ceux qui étaient liés par quelques vœux solennels qui les séparaient étaient censés avoir pris parti sur cet obstacle, lorsqu'ils s'expliquaient une fois. Elle tombe des nues, quand je lui parle ainsi ; et quand elle dit à un homme : *Je vous aime*, savez-vous ce que cela signifie? Je n'accepte de vous que les qualités qui manquent à mon mari, et mon mari n'est pas impuissant.

Puis, quand elle a trouvé cela, elle est enchantée, elle croit de la meilleure foi du monde avoir découvert le secret de son cœur. Il est vrai que je n'ai pas la complaisance de lui laisser longtemps cette illusion. Mais si

cela est, lui dis-je, qu'avez-vous besoin d'un amant? Moi qui suis votre ami, votre sœur qui vous aime tendrement, ne vous offrons-nous pas, ensemble ou séparés, les qualités qui manquent à votre époux? Peu à peu je l'amène à reconnaître qu'elle désire vraiment quelque chose de plus que ce qu'elle avoue, qu'il y a des caresses que nous ne lui proposons jamais l'un et l'autre, et qui lui seraient douces, et elle en convient; que, s'il y avait sous le ciel un homme en qui elle eût assez de confiance pour espérer qu'il se renfermerait dans de certaines bornes, elle aimerait à s'asseoir sur ses genoux, à sentir ses bras la serrer tendrement, à lire la passion la plus vive dans ses regards, à approcher son front, ses yeux, ses joues, sa bouche même de sa bouche, et elle en convient; qu'après quelques essais de tout ce qu'elle peut attendre de la retenue d'un pareil amant, peut-être elle oserait se livrer un jour à toute l'ivresse de son âme et de ses sens et elle en convient encore; mais ce que je lui prédis et ce dont elle ne convient ni ne disconvient tout à fait, c'est qu'elle sentirait tôt ou tard qu'elle pourrait être plus heureuse; que cette jouissance, toute voluptueuse qu'elle l'aurait éprouvée, lui paraîtrait incomplète; que cette retenue, qu'elle aurait si journellement exigée, et qu'on aurait si scrupuleusement gardée avec elle et dans des instants si difficiles, finirait par la blesser; que plus elle serait honnête, plus elle saurait mauvais gré à son amant de la laisser impitoyablement lutter entre sa passion et sa vertu; qu'elle le bouderait le lendemain sans trop savoir pourquoi; mais que si elle voulait un peu regarder au fond de son cœur, elle verrait que, tout en louant son amant de la fidélité scrupuleuse avec laquelle il se serait souvenu de sa promesse, elle lui saurait le plus mauvais gré de n'y avoir pas manqué, lorsque, n'étant plus maîtresse d'elle-même, sa

faiblesse involontaire, toute la trahison de ses sens l'aurait suffisamment excusée á ses yeux. D'ailleurs, l'amour-propre s'accommode-t-il de tant de mémoire? Pardonne-t-on à un homme de se posséder si bien lorsqu'on s'est tout à fait oubliée? Est-on assez aimée, est-on assez belle à ses yeux? Je jure que je ne connais point les femmes, ou qu'il n'y en a aucune qui ne rompît un beau jour avec un amant si discret; cela sous prétexte que les plaisirs auxquels on s'est livré, après tout, ne sont pourtant pas innocents : on aurait des remords de continuer de s'exposer au péril, sans aucune espérance d'y rester. On se dégoûterait d'un homme qui ne se placerait jamais de lui-même comme on le veut et comme on ne l'ose se l'avouer; et l'on aurait incessamment trouvé cent mauvaises raisons honnêtes pour se colorer à soi-même la plus déshonnête des ruptures. On aurait bien mieux aimé avoir le lendemain à se désoler, à verser des larmes, à l'accabler, à s'accabler soi-même de reproches, à entendre ses excuses, à les approuver, à se précipiter derechef entre ses bras; car après la première faute, on sait secrètement que le reste ira comme cela; et l'on se dépite d'attendre que cette faute, qui doit nous soulager d'une lutte pénible et nous assurer une suite de plaisirs entiers et non interrompus, soit commise et ne se commette pas.

Eh bien! chère amie, ne trouvez-vous pas que, depuis la fée Taupe, de Crébillon, jusqu'à ce jour, personne n'a mieux su marivauder que moi?

Aujourd'hui j'ai dîné avec une femme charmante, qui n'a que quatre-vingts ans. Elle est pleine de santé et de gaieté. C'est la mère de Damilaville. Son âme est encore tout à fait douce et tendre. Elle parle amour, amitié, avec le feu, la chaleur, la sensibilité de vingt ans. Nous étions trois hommes à table avec elle; elle nous disait :

« Mes amis, une conversation délicate, un regard vrai et passionné, une larme, une physionomie touchée, voilà le bon ; le reste ne vaut presque pas la peine qu'on en parle. Il y a certains mots qu'on me disait quand j'étais jeune, et que je me rappelle aujourd'hui, dont un seul est préférable à dix faits glorieux : par ma foi, je crois que si je les entendais encore à l'âge que j'ai, mon vieux cœur en palpiterait. — Madame, c'est que votre cœur n'a pas vieilli. — Non, mon enfant, tu as raison ; il est tout jeune, il n'a que vingt ans. Ce n'est pas de m'avoir conservée longtemps que je rends grâce à Dieu, mais de m'avoir conservée bonne, douce et sensible. » En parlant ainsi elle avait la physionomie intéressante.

—

6 octobre 1765.

Je vous ai promis de suivre les réflexions du Baron sur l'Angleterre et je n'ai rien de mieux à faire.

L'Anglais est joueur ; il joue des sommes effroyables. Il joue sans parler, il perd sans se plaindre, il use en ce moment toutes les ressources de la vie ; rien n'est plus commun que d'y trouver un homme de trente ans devenu insensible à la richesse, à la table, aux femmes, à l'étude, même à la bienfaisance. L'ennui les saisit au milieu des délices, et les conduit dans la Tamise à moins qu'ils ne préfèrent de prendre le bout d'un pistolet entre leurs dents. Il y a, dans un endroit écarté du parc de Saint-James, un étang dont les femmes ont le privilège exclusif : c'est là qu'elles vont se noyer. Ecoutez un fait bien capable de remplir de tristesse une âme sensible. Le Baron est conduit chez un homme charmant, plein de douceur et de politesse, affable, instruit, opulent et honoré ; cet homme lui paraît selon son cœur ; l'amitié

la plus étroite se lie entre eux; ils vivent ensemble et se séparent avec douleur. Le Baron revient en France; son soin le plus empressé, c'est de remercier cet Anglais de l'accueil qu'il en a reçu et de lui renouveler les sentiments d'attachement et d'estime qu'il lui a voués. Sa lettre était à moitié écrite, lorsqu'on lui apprend que, deux jours après son départ de Londres, cet homme s'était brûlé la cervelle d'un coup de pistolet.

—

A Paris, le 21 novembre 1765.

Mon goût pour la solitude s'accroît de moment en moment ; hier je sortis en robe de chambre et en bonnet de nuit, pour aller dîner chez Damilaville. J'ai pris en aversion l'habit de visite ; ma barbe croît tant qu'il lui plaît. Encore un mois de cette vie sédentaire, et les déserts de Pacôme n'auront pas vu un anachorète mieux conditionné. Je vous jure que si le Prieur des Chartreux m'avait pris au mot, lorsqu'à l'âge de dix-huit à dix-neuf ans j'allai lui offrir un novice, il ne m'aurait pas fait un trop mauvais tour : j'aurais employé une partie de mon temps à tourner des manches de balais, à bêcher mon petit jardin, à observer mon baromètre, à méditer sur le sort déplorable de ceux qui courent les rues, boivent de bons vins, cajolent de jolies femmes, et l'autre partie à adresser à Dieu les prières les plus ferventes et les plus tendres, l'aimant de tout mon cœur comme je vous aime, m'enivrant des espérances les plus flatteuses comme je le fais, et plaignant très sincèrement les insensés qui préfèrent de pauvres joies momentanées, de petites jouissances passagères, à la douceur d'une extase éternelle dont je ne me soucie guère.

N'ayez nulle inquiétude sur ma santé ; voici le temps

des brouillards et vous savez que les métaphysiciens ressemblent aux bécasses.

—

Paris, le 1er décembre 1765.

Vous aimerez toutes M. Wilkes à la folie, lorsque vous saurez son histoire. Il arrive à Naples; il met ses grisons en campagne pour lui trouver une courtisane italienne ou grecque ; il donne l'état des qualités, perfections, talents, commodités, qu'il désire dans sa maîtresse. Cependant on lui meuble, sur les bords de la mer, la demeure la plus voluptueuse et la plus belle. Lorsque la demeure est prête à recevoir son hôte, il s'y rend, et un des premiers objets qui le frappent, c'est une femme belle par admiration, sous la parure la plus élégante et la plus légère, négligemment couchée sur un canapé, la gorge à demi nue, la tête penchée sur une de ses mains, et le coude appuyé sur un gros oreiller. On se retire ; il reste seul avec cette femme ; il se jette à ses pieds, il lui baise les mains, il lui adresse les discours les plus tendres, les plus passionnés, les plus galants ; on l'écoute, et quand on l'a écouté en silence, deux bras d'albâtre viennent se reposer sur ses épaules, et une bouche vermeille comme la rose se presser sur la sienne.

Il vécut six mois avec cette courtisane, dans une ivresse dont il ne parle pas encore sans émotion ; il aurait donné sa fortune et sa vie pour elle. Un jour que quelques affaires d'intérêt l'appelaient à Naples pour la journée entière, à peine est-il parti, que dona Flaminia (c'est le nom de la courtisane) ouvre son coffre-fort, en tire tout ce qu'il y avait d'or et d'argent, s'empare de ses flambeaux et de toute sa vaisselle, fait mettre quatre chevaux à un des carrosses de monsieur, et disparaît.

Wilkes revient le soir ; l'absence de sa maîtresse l'a bientôt éclairé sur le reste. Il en tombe dans une mélancolie profonde ; il en perd l'appétit, le sommeil, la santé, la raison ; il s'écrie : « Eh ! pourquoi me voler ce qu'elle n'avait qu'à me demander ? » Cent fois il est près de faire mettre à la chaise de poste les deux seuls chevaux qui lui restent, et de courir après son ingrate, ou plutôt son infâme... mais l'indignation le retient. Le vol avait transpiré par les domestiques. La justice en prend connaissance : on se transporte chez M. Wilkes ; on l'interroge. Wilkes, pour toute réponse, dit au commissaire ou juge, de quoi il se mêle ; que s'il a été volé, c'est son affaire; qu'il ne se plaint de rien, et qu'il le prie de se retirer, de demeurer en repos et de l'y laisser.

Cependant les affaires de Wilkes se terminent, et il se dispose à repasser en France. C'est alors que cette femme, qui comptait assez sur l'empire qu'elle avait pris sur lui pour croire qu'il la suivrait à Bologne, où elle s'était réfugiée, lui écrit qu'elle est la plus malheureuse des créatures, qu'elle est en exécration dans la ville ; que, quoiqu'il n'y ait aucune plainte contre elle, cependant on prend des informations, et qu'elle risque d'être arrêtée. Wilkes laisse là son voyage de France, part pour Bologne, se met au travers de la procédure commencée, rend à cette indigne la sécurité et même l'honneur, autant qu'il est en lui, et revient à Naples sans l'avoir vue, l'âme remplie de passion, mais un peu soulagée par la conduite généreuse qu'il avait tenue. Il arrive le soir chez lui, et son premier mouvement est de tourner les yeux sur ce canapé où il avait vu la première fois cette femme. Qui retrouve-t-il sur ce canapé ? Sa Flaminia, sa maîtresse. Elle l'avait devancé et rapporté tous les effets qu'elle avait pris. Wilkes la reconnaît, pousse un cri, et se sauve chez l'abbé Galiani, à qui il apprend

la dernière circonstance de son aventure, la seule qu'il ignorât.

Cette femme suit Wilkes chez l'abbé; elle se jette à ses pieds, elle demande à se jeter aux pieds de Wilkes, et elle accompage sa prière d'un geste bien pathétique; en se relevant, elle montre à l'abbé qu'elle est mère, ajoutant que quelle qu'ait été sa conduite, M. Wilkes ne doutera point que l'enfant qu'elle porte ne soit de lui. Voilà Wilkes et l'abbé très embarrassés. Après un moment de silence, Wilkes se lève et dit à l'abbé : « Mon ami, mon parti est pris; voyez cette femme, conduisez-la chez moi, ordonnez qu'on la serve comme auparavant, et dites-lui qu'elle y attende en repos ma résolution. » L'abbé exécute ce que Wilkes lui dit ; cependant celui-ci fait faire ses malles, et cet homme, qui n'avait pas mis le pied dans un vaisseau du roi sans frémir, par la crainte involontaire de la mer et de l'eau, s'expose dans un bateau grand comme une chambre, et traverse la Méditerranée, au hasard de périr cent fois, laissant en partant, à la femme qu'il fuyait, ses chevaux, ses équipages, sa vaisselle, ses meubles, tout ce qu'il y avait dans sa maison, avec trois cents guinées qu'il avait chargé l'abbé de lui remettre.

Je ne sais ce que vous penserez de Wilkes, mais ce procédé m'a donné la meilleure opinion de son cœur. Si cet homme en use ainsi avec une courtisane ingrate et malhonnête, que ne fera-t-il point pour un ami malheureux, pour une femme tendre, honnête et fidèle?

Voici une histoire qui s'est passée à ma porte. Le lieu de la scène est à la Charité. Le frère Côme avait besoin d'un cadavre pour faire quelques expériences sur la taille. Il s'adresse au père infirmier; celui-ci lui dit :

— Vous venez tout à temps. Il y a là, numéro 46, un grand garçon qui n'a plus que deux heures à aller.

— Deux heures? lui répondit le frère Côme; ce n'est pas tout à fait mon compte. Il faut que j'aille ce soir à Fontainebleau, d'où je ne reviendrai que demain soir sur les sept heures au plus tôt.

— Eh bien! cela ne fait rien, lui dit l'infirmier; partez toujours, on tâchera de vous le pousser.

Le frère Côme part; l'infirmier s'en va à l'apothicaire, ordonne un bon cordial pour le numéro 46. Le cordial fait à merveille; le malade dort cinq à six heures. Le lendemain l'infirmier s'en va à son lit; il le trouve sur son séant, toussant et crachant librement : presque plus de fièvre, plus d'oppression, pas le moindre mal de côté.

— Ah! père, lui dit le malade, je ne sais ce que vous m'avez donné ; mais vous m'avez rendu la vie.

— Tout de bon?

— Rien n'est plus vrai. Encore une potion comme celle-là, et je suis hors d'affaire.

— Oui. Et le frère Côme, qu'en dira-t-il?

— Que dites-vous du frère Côme?

— Rien, rien, répondit l'infirmier en se frottant le menton avec la main, et un peu contristé, décontenancé.

— Père, lui dit le malade, vous faites la mine; vous voilà comme si vous étiez fâché de ce que je vais mieux.

— Non, non, ce n'est pas cela.

Cependant, d'heure en heure l'infirmier allait au lit du malade et lui disait :

— Eh bien! l'ami, comment cela va-t-il ?

— Père, à merveille.

Et l'infirmier s'éloignait en disait :

— Si cela allait tenir. Je vous l'aurai si bien poussé, qu'il en reviendra.

Ce qui fut en effet.

Le lendemain, le frère Côme arrive pour son expérience.

— Eh bien! dit-il à l'infirmier, mon cadavre?

— Votre cadavre ! il n'y en a point.

— Comment ! il n'y en a point ?

— Non. Aussi c'est de votre faute. Notre homme ne demandait pas mieux que de mourir ; c'est vous qui êtes la cause qu'il en est revenu. Pour votre peine, vous attendrez. Que diable aussi, pourquoi vous en aller à Fontainebleau ? Si vous étiez resté, je n'aurais jamais pensé à lui donner ce cordial qui l'a guéri, et votre expérience serait faite.

— Eh bien ! dit le frère Côme, il n'y a pas grand mal à cela ; nous attendrons, ce sera pour une autre fois.

—

Le 20 décembre 1765.

Il y a trois jours que Rousseau est à Paris. Je ne m'attends pas à sa visite ; mais je ne vous célerai pas qu'elle me ferait grand plaisir : je serais bien aise de voir comment il justifierait sa conduite à mon égard. Je fais bien de ne pas rendre l'accès de mon cœur facile ; quand on y est une fois entré, on n'en sort pas sans le déchirer ; c'est une plaie qui ne cautérise jamais bien. Il y a quelque temps qu'il me tomba sous les mains une lettre de lui, où il y a des choses charmantes. Il y disait des prêtres qu'ils s'étaient constitués juges du scandale, qu'ils excitaient le scandale, et qu'en conséquence du scandale qu'ils avaient excité ils appelaient ensuite les hommes à leur tribunal, pour y être punis de la faute qu'ils avaient eux-mêmes commise ; moyen infaillible, ajoutait-il, pour vexer à discrétion le particulier, la société, le sujet, le magistrat, le souverain, une nation entière, toute la terre. Il les comparait ensuite à ce chirurgien logé à l'angle d'un carrefour, et dont la boutique s'ouvrait sur deux rues. Ce chirurgien sortait par une porte, et blessait les passants ; puis il rentrait subitement et ressortait

par l'autre porte, pour panser ceux qu'il avait blessés; avec cette petite différence que l'homme de l'encoignure guérissait en effet le mal qu'il avait fait, au lieu que le prêtre n'accourt que pour l'augmenter.

Rousseau passera ici une quinzaine; il y attendra le départ de M. Hume, qui le conduira en Angleterre et l'installera à Pelham, petit village situé sur les bords de la Tamise, où il jouira du repos, s'il est vrai qu'il le cherche. M.de Saint-Lambert a dit de lui un mot charmant : *Ne le plaignez pas trop ; il voyage avec sa maîtresse, la Réputation.*

—

Paris, le 18 janvier 1766.

M. Suard est marié d'hier. Depuis environ un mois qu'il m'a confié cette folie qu'il vient de consommer, je porte un malaise dont je ne suis pas encore quitte. Suard est un homme que j'aime ; c'est une des âmes les plus belles et les plus tendres que je connaisse ; tout plein d'esprit, de goût, de connaissances, d'usage du monde, de politesse, de délicatesse. Qu'un Carmontelle, qu'un comte de Nesselrode, qu'un Grimm même se marient, je ne serai point inquiet de leur bonheur. Les premiers sont des pierres, et le dernier, quoique sensible, a tant de courage, de ressource et de fermeté ! Mais Suard, le triste, le délicat, le mélancolique Suard ! S'il n'a pas le cœur blessé de cent piqûres avant un mois, il faut que sa femme soit capable d'une attention bien rare. Lorsqu'il me consulta, je lui tins deux propos bien effrayants, ce me semble : « N'avez-vous pas été, lui dis-je, autrefois renfermé dans un cachot ? Eh bien, mon ami, prenez garde de vous rappeler ce cachot et de le regretter. » J'ajoutai que je l'avais vu, il y a quelque

temps, rôder sur les bords de la rivière ; que, quoiqu'il me fût cher et que je fusse vivement touché de son état, il m'avait causé moins d'inquiétudes qu'aujourd'hui ; car, après tout, ce n'était qu'un mauvais moment. Je l'invitai ensuite à venir passer une matinée chez moi où nous causerions plus à notre aise d'une affaire qui demandait d'autant plus de réflexion qu'elle ne laissait à l'homme malheureux aucune ressource ; il me promit, et ne vint pas. J'ai entendu dire depuis qu'il y avait des raisons d'honneur et de maladresse. On ajoute que sa femme est très jolie, et que, quand on était occupé à lui démontrer qu'on l'aimait, rien n'était plus facile que de pousser la démonstration trop loin. Mais j'ai l'âme malade. Je n'ai pas le courage de plaisanter. Il a peu de fortune ; ce qu'il en a est précaire ; elle n'en a elle, ni précaire, ni autre. Il est paresseux, élégant, généreux ; elle est jeune, folle, gaie, dissipatrice, fastueuse, élégante. Les enfants viendront. Plus j'y réfléchis, plus cet homme me paraît perdu. Grimm prétend que s'il ne s'est pas noyé, ce n'est qu'une partie remise. Il y a quelques jours que je disais à la baronne que ce maudit mariage était un de ses forfaits.

Bonsoir, mon amie. L'amour franc, honnête, vrai, tel que celui que nous nous portons, est le seul qui puisse être heureux.

—

Au Grandval, le 28 septembre 1767.

Nous avons aujourd'hui visité la maison et les jardins de M. d'Ormesson d'Amboile. Il a dépensé des sommes immenses pour se faire la plus triste et la plus maussade demeure qu'il y ait à vingt lieues à la ronde. Imaginez un château gothique enfoncé dans des fossés, et masqué

de tous côtés par des hauteurs ; des terrasses sans vues, des allées sans ombres ; partout l'image du chaos. Si jamais je rencontre cet homme ou son intendant, je ne pourrai jamais m'empêcher de le ruiner par un projet qui embellirait certainement cette demeure, mais qui ne coûterait pas moins de sept à huit cent mille francs. Il y a en face du château une petite montagne, au-dessous de cette montagne. une plaine et des eaux tant qu'on en veut. Mon conseil ruineux serait donc de ramasser ces eaux, de les amener au haut de la montagne et d'en former une cascade comme vous en avez vu une à Brunoy. Ces eaux seraient reçues au pied de la montagne dans un beau canal qu'il semble qu'on ait creusé tout exprès pour elles.

Le baron, qui met de la morale à tout, jure qu'il ne me pardonnerait de sa vie, si cette cascade se faisait ; à moins que je ne prisse les enfants de M. d'Ormesson, et que je ne les noyasse tous deux dans le canal. Après ces énormes promenades dont nous trompons la longueur par une variété de conversations politiques, littéraires et métaphysiques, nous nous mettons à notre aise ; nous commençons un piquet à écrire que nous finissons après souper ; et puis le bougeoir à la main chacun reprend le chemin de son dortoir. Je ne saurais vous dire combien cette vie innocente. tranquille et saine m'accommode !

Je ne sais ce qu'on pense, rue Saint-Thomas-du-Louvre, de mes visites nocturnes ; mais il est certain que j'aime Mme de Blacy à la folie; et que si elle se l'est bien mis dans la tête... Eh bien ?... Eh bien ! elle ne serait pas plus dangereuse pour moi qu'une autre. C'est toujours la même honte de porter ses grenouilles ailleurs qu'où on a bien voulu s'en contenter. Ce motif n'est pas bien relevé, mais j'ai peur qu'il ne soit vrai. Nous ne

valons pas mieux que cela. Voilà pourquoi, le matin, après un sommeil tranquille, une digestion bien douce, je me sens un peu moins de scrupule qu'en tout autre moment de la journée ; il y a comme cela des moments critiques pour la vertu ; heureusement, ils sont courts. Ah ! nous sommes tous bien sages quand nous n'avons plus le moyen d'être fous. Nous sommes pleins de respect pour les femmes, quand il n'y en a plus qu'une au monde à qui nous puissions nous montrer décemment. Ah ! ma bonne amie ! quand on s'avise de mettre au creuset les actions les plus héroïques des hommes, on ne sait jamais comment elles en sortiront ; tel s'estime beaucoup de ce qu'il a fait, qui en rabattrait beaucoup s'il s'occupait sérieusement à en donner la raison. Otez à l'une de vos sœurs sa sagesse ; donnez à l'autre un peu de bonne foi, et puis nous verrons après ce qu'il en arrivera. Je ne refuse pas de me louer moi-même ; mais ce ne sera qu'après avoir passé cinq ou six fois par l'épreuve de Robert d'Arbrissel (1).

Comme il ne faut perdre aucune occasion de se connaître, si celle-ci se présente je ne la manquerai pas. Combien je serai fier le lendemain, à condition toutefois que je ne regretterai pas le lendemain de m'en être si bien ou si mal tiré ; car le remords d'une bonne action en affaiblit beaucoup le mérite. Et vous croyez que je dormirais profondément entre deux jeunes Sunamites ? et vous croyez que, si cela m'était arrivé, je n'en serais pas un peu fâché ? J'ai bien de la peine à avoir si bonne opinion de moi. Je vaux peut-être beaucoup plus que je ne crois. C'est peut-être affaire de modestie de ma

(1) Robert d'Arbrissel, fondateur et premier abbé de l'abbaye de Fontevrault, faisait, dit-on, coucher dans son propre lit deux religieuses afin de soumettre sa chasteté aux plus rudes épreuves. Ses supérieurs et ses contemporains ont très clairement exprimé leur doute sur l'efficacité de cette pénitence.

part. Tout cela se découvrira quelque jour ; mais il ne faut pas que ce jour-là soit bien loin. En attendant, je vous aime de tout mon cœur. Je n'aime que vous, et je serais au désespoir d'imaginer que je pusse en aimer une autre. Ceci n'est point une plaisanterie. En vérité, bonne amie, vous êtes jalouse, et je n'aurais qu'à continuer sur ce ton pour vous tourmenter. Est-il possible qu'après douze ans d'attachement vous ne me connaissiez pas encore ? J'embrasserai rue Sainte-Anne, tout à côté de la bouche ; c'est mon usage ; et rue Saint-Thomas-du-Louvre où l'on me présentera.

—

Paris, le 4 octobre 1767.

Si M. Digeon continue, j'en rabattrai beaucoup. Cet homme voit le genre humain en noir. Il ne croit point aux actions vertueuses ; il les déprime ; il les dispute ; s'il raconte un fait, c'est toujours un fait abominable, scandaleux. Voilà deux femmes de ma connaissance dont il a eu l'occasion de parler à Mme Le Gendre ; il a mal parlé de toutes deux. Elles ont sans doute leurs défauts ; mais elles ont aussi leurs bonnes qualités. Pourquoi taire les bonnes qualités et ne relever que les défauts ? Il y a là dedans au moins une sorte d'envie qui me blesse, moi qui lis les hommes comme les auteurs, et qui ne charge ma mémoire que des choses bonnes à savoir et à imiter. La conversation entre Suard et Mme Le Gendre, par une méprise de celui-ci, avait été fort vive. Ils avaient recherché les raisons pour lesquelles les âmes sensibles s'émouvaient si promptement, si fortement, si délicieusement, au récit d'une bonne action. Suard avait prétendu que c'était l'effet d'un sixième sens que la nature nous avait donné pour juger du bon et du beau. On me demanda ce que

j'en pensais. Je répondis que ce sixième sens, que quelques métaphysiciens avaient accrédité en Angleterre, était une chimère; que tout était expérimental en nous ; que nous apprenions dès la plus tendre enfance ce qu'il était de notre instinct de cacher ou de montrer. Lorsque les motifs de nos actions, de nos jugements, de nos démonstrations nous sont présents, nous avons ce qu'on appelle la science ; quand ils ne sont pas présents à notre mémoire, nous n'avons que ce qu'on appelle goût, instinct et tact.

Savez-vous que Mme d'Aine est devenue esprit fort ? Il y a quelques jours qu'elle nous a déclaré qu'elle croyait que son âme pourrirait dans la terre avant son corps. « Mais pourquoi priez-vous donc Dieu ? — Ma foi, je n'en sais rien. — Vous ne croyez donc pas à la messe ? — Un jour j'y crois, un jour je n'y crois pas. — Mais le jour que vous y croyez ? — Ce jour-là j'ai de l'humeur. — Et allez-vous à confesse ? — Quoi faire ? — Dire vos péchés. — Je n'en fais point; et quand j'en ferais et que je les aurais dits à un prêtre, est-ce qu'ils en seraient moins faits ? — Vous ne craignez donc point l'enfer ? — Pas plus que je n'espère le paradis. — Mais où avez-vous pris tout cela ? — Dans les belles conversations de mon gendre : il faudrait, par ma foi, avoir une bonne provision de religion pour en avoir gardé une miette avec lui. Tenez, mon gendre, c'est vous qui avez barbouillé tout mon catéchisme ; vous en répondrez devant Dieu. — Vous croyez donc en Dieu ? — En Dieu ! Il y a si longtemps que je n'y ai pensé que je ne saurais vous dire ni oui ni non. Tout ce que je sais c'est que si je suis damnée, je ne le serai pas toute seule ; et quand j'irais à confesse, que j'entendrais la messe, il n'en serait ni plus ni moins. Ce n'est pas la peine de se tourmenter pour rien. Si cela m'était venu quand j'étais

jeune, j'aurais peut-être fait beaucoup de petites choses douces que je n'ai pas faites. Mais, aujourd'hui, je ne sais pourquoi je ne crois rien. Cela ne me vaut pas un fétu. Si je ne lis pas la Bible, il faudra que je lise des romans, sans cela, je m'ennuierais comme un chien. — Mais la Bible est un fort bon roman. — Ma foi, vous avez raison; je ne l'ai jamais lue dans cet esprit-là ; demain je commence ; cela me fera peut-être rire. — Lisez d'abord Ezechiel. — Ah ! oui, à cause de cette Olla et de cette Oliba, et de ces Assyriens qui... — Et dont il n'y a plus aujourd'hui. — Et qu'est-ce que cela me fait qu'il y en ait ou non? Il ne m'en viendra pas un; et quand il m'en viendrait une douzaine ? — Vous croyez que vous les enverriez à votre voisine ? — C'est selon le moment. — Vous avez donc encore des moments? — Pourquoi pas? Ma foi, je crois que les femmes en ont jusqu'au tombeau; que c'est là leur dernier signe de vie ; quand cela est mort en elles, le reste est bien mort. Vous riez tous, mais croyez que celles qui disent autrement sont des menteuses ; je vous révèle là notre secret. — Oh ! nous n'en abuserons pas. — Je le crois bien. Encore ne sais-je : si vous n'aviez pour tout partage qu'une femme de mon âge, je veux mourir si je la croyais en sûreté, ni vous non plus. Mais revenons à notre incrédulité. — Non ; laissons-la... Il me semble que ce que nous disons est plus drôle. — Ma foi, vous avez raison. » Et voilà la soirée qui se passe à dire des folies ; Dieu sait lesquelles ! Finissons.

« Vous dormirez tous dans un quart d'heure, et moi il faut que je dise mes prières. — Mais ne nous avez-vous pas dit que vous ne priez point Dieu ? — Et ne faut-il pas que je me mette à genoux pour ma femme de chambre ? — Et quand vous êtes à genoux, à quoi rêvez-vous ? — Je rêve à ce que nous mangerons de-

main ; cela ne laisse pas de durer, et ma femme de chambre s'en va après cela fort édifiée, car elle est dévote, et elle ne vaut pas mieux pour cela. »

—

Paris, 11 octobre 1767.

Je n'y saurais tenir. J'interromps mon Salon pour causer un petit moment avec vous. Quelle différence de la vie du Grandval et de celle que je mène ici ! Aussi ma santé s'en est-elle ressentie : je dors mal ; je ne saurais digérer ; j'ai eu une migraine à devenir fou. Tout cela s'est dissipé ; et il me reste des courses que j'ai faites une liberté de membres, une fermeté de jarret que je croyais perdues pour toujours. Je ne marche pas, je vole.

Depuis deux jours, je n'ai point vu les chères sœurs. J'ai passé la matinée de samedi à travailler ; le reste de la journée à mes affaires. J'ai sanctifié mon dimanche en faisant compagnie à un malade : c'est M. Devaisnes, qui a la grippe la mieux conditionnée.

Je n'ai point encore vu les Van Loo ; mais je les verrai demain. Michel m'a envoyé le beau portrait qu'il a fait de moi ; il est arrivé, au grand étonnement de Mme Diderot, qui le croyait destiné à quelqu'un ou à quelqu'une. Je l'ai placé au-dessus du clavecin de ma petite bonne. Mme Diderot prétend qu'on m'a donné l'air d'une vieille coquette qui fait le petit bec et qui a encore des prétentions. Il y a bien quelque chose de vrai dans cette critique. Quoi qu'il en soit, c'est une marque d'amitié de la part d'un excellent homme, qui doit m'être et qui sera toujours précieuse.

—

Paris, le 22 novembre 1768.

Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu et que son papa fait le bien; que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde mais pour avoir les pieds chauds; qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres, comme de l'ail qu'on ne mange pas, quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte; que quand elle regarde ce qui se passe autour d'elle, elle n'ose pas rire des Egyptiens; que si, mère d'une nombreuse famille, il y avait un enfant bien méchant, bien méchant, elle ne se résoudrait jamais à le prendre par les pieds et à lui mettre la tête dans un poële. Et tout cela en une heure et demie de causerie, en attendant le dîner.

Je l'ai trouvée si avancée que, dimanche passé, chargé par sa mère de la promener, j'ai pris mon parti et lui ai révélé tout ce qui tient à l'état de femme, débutant par cette question : « Savez-vous quelle est la différence des deux sexes? » De là, je pris occasion de lui commenter toutes ces galanteries qu'on adresse aux femmes. « Cela signifie, lui dis-je : *Mademoiselle, voudriez-vous bien, par complaisance pour moi, vous déshonorer, perdre tout état, vous bannir de la société, vous renfermer à jamais dans un couvent, et faire mourir de douleur votre père et votre mère?* » Je lui ai appris ce qu'il fallait dire et taire, entendre et ne pas écouter; le droit qu'avait sa mère à son obéissance; combien était noire l'ingratitude d'un enfant qui affligeait celle qui avait risqué sa vie pour la lui donner; qu'elle ne me devait de la tendresse et du respect que comme à un bienfaiteur; qu'il n'en était pas ainsi de sa mère; qu'elle était la vraie base de la décence, la nécessité de voiler des parties de soi-même dont la vue inviterait au vice. Je ne lui laissai rien ignorer de tout ce qui pou-

vait se dire décemment, et, là-dessus, elle remarqua qu'instruite à présent une faute commise la rendrait bien plus coupable, parce qu'il n'y aurait plus ni l'excuse de l'ignorance, ni celle de la curiosité. A propos de la formation du lait dans les mamelles et de la nécessité de l'employer à la nourriture de son enfant ou de le perdre par une autre voie, elle s'écria : « Ah! mon papa, qu'il est horrible d'aller jeter dans la garde-robe l'aliment de son enfant! » Quel chemin on ferait faire à cette tête-là, si l'on osait! il ne s'agirait que de laisser traîner quelques livres.

J'ai consulté sur cet entretien quelques gens sensés; ils m'ont tous dit que j'avais bien fait. Serait-ce qu'il ne faut point blâmer une chose à laquelle il n'y a plus de remède?

Elle m'a dit qu'elle ne s'était jamais occupée de ces choses-là, parce qu'il viendrait apparemment un moment où il conviendrait de les lui apprendre ; qu'elle n'avait pas encore songé au mariage ; mais que si cette fantaisie l'importunait, elle ne s'en cacherait pas, et qu'elle nous dirait nettement à sa mère et à moi : « Papa, maman, mariez-moi », parce qu'elle ne voyait point de honte à cela.

Si je perdais cet enfant, je crois que j'en périrais de douleur : je l'aime plus que je ne saurais vous dire.

—

A Paris, le 2 septembre 1769.

Quoiqu'il n'y ait personne à Paris, le spectacle a toujours été plein jusqu'à la dernière représentation (1), et quiconque voulait y trouver place devait s'y prendre de bonne heure. Les comédiens ont été forcés de donner la

(1) Le *Père de famille* avait été repris le 9 août 1769.

pièce deux fois de plus qu'ils ne se l'étaient proposé, le parterre l'ayant redemandée. C'est M. Digeon qui m'a instruit de cette particularité, que j'ignorais ; car je vous proteste que mes amis ont été plus sensibles à cet événement que moi-même. Il y avait longtemps que je m'étais expliqué avec moi-même sur la considération publique; mais l'expérience m'a bien appris que le peu de cas que j'en faisais était très réel. Enfin Mme Diderot prit, le vendredi au soir, la veille de la dernière représentation, le parti d'y aller avec sa fille: elle sentit l'indécence qu'il y avait à répondre à tous ceux qui lui faisaient compliment, qu'elle n'y avait pas été. Les comédiens jouèrent ce jour-là comme ils n'avaient pas encore fait; elle fut obligée de se prêter, malgré elle, au prestige de l'ouvrage et du jeu. Sa fille me dit qu'elle avait été remuée autant qu'aucun des spectateurs. Ce qui m'a plu davantage de tout cela, c'est d'avoir été embrassé bien serré par toutes ces actrices parmi lesquelles il y en a trois ou quatre qui ne sont pas trop déchirées. Comme tout s'arrange en ce monde-ci! De tous ceux que j'aurais désirés là et à qui ce succès aurait tourné la tête, l'un n'est plus, l'autre court les champs (1), et vous êtes à la campagne. Ils prétendent que cela doit m'encourager à reprendre ce genre de travail ; pour moi je n'en crois rien. La tête qui s'exalte à ce point là, je ne l'ai plus. Soyez bien convaincue qu'un poète qui devient paresseux fait fort bien de l'être ; et quel que soit son prétexte, la vraie raison de sa répugnance, c'est que le talent l'abandonne; c'est comme un vieillard qui ne se soucie plus de courir ; si maman aime encore à galoper, malgré sa patte douloureuse, c'est qu'elle n'est pas encore vieille. Puisque je me plais tant à lire les ouvrages des

(1) Damilaville, mort le 13 décembre 1768, et Grimm.

autres, c'est qu'apparemment le temps d'en faire est passé. En attendant, j'ai de la besogne par-dessus les oreilles; je suis trois ou quatre jours de suite enfermé dans la robe de chambre.

—

Bourbonne-les-Bains, le 15 juillet 1770.

Bourbonne est un séjour triste, le jour par la rencontre des malades, la nuit par le fracas de leur arrivée; et puis, nulle promenade, un pavé détestable, des environs arides et déplaisants, des habitants que 50.000 écus ne peuvent enrichir tous les ans, parce que les denrées de consommation en emportent les deux tiers au loin : point de vivres, même pour de l'argent ; des logements très-chers ; des hôtes avides qui regardent les malades comme les Israélites regardent les cailles et la manne dans le désert. J'ai passé là une partie de mon temps à m'instruire des eaux, de leur nature, de leur ancienneté, de leur effet, de la manière d'en user, des antiquités du lieu, et j'en ai fait une lettre à l'usage des malheureux que leurs infirmités pouvaient y conduire; et puis il ne fallait pas que des mille et une questions que le docteur Roux et mes amis ne manqueraient pas de me faire, je n'eusse réponse à aucune. Mon dessein était de ne voir personne ; malgré que j'en eusse, il a fallu voir tout le monde. J'ai passé mes premiers jours à Langres dans ma famille et celle de mon futur gendre. Je disais, en arrivant, à Grimm : « Je crois que ma sœur sera bien caduque » ; jugez de ma surprise, lorsqu'elle s'est élancée vers notre voiture avec une légèreté de biche, et qu'elle m'a présenté à baiser un visage de Bernardin. Toute la ville était en attente sur l'entrevue des deux frères, qui ne se sont pas encore aperçus, ce n'a pas été la faute d'allées, de venues, de pourparlers, de négocia-

teurs mâles et femelles. La fin de tout cela, c'est que les deux frères ne sont point raccommodés, et que la sœur et le frère, qui étaient bien ensemble, seront brouillés. Cela me peine beaucoup ; je n'ai trouvé qu'un moyen de m'étourdir là-dessus, c'est de travailler du matin au soir ; c'est ce que je fais et continuerai de faire.

—

Paris, le 12 octobre 1770.

Nous voilà donc tous à la fois à Châlons, chez M. Duclos ; sa femme était vraiment folle de nous avoir. Je n'ai pas vu de ma vie une créature plus heureuse ; tout ce qu'il est possible de faire pour rendre une maison agréable, elle l'a fait, et avec une âme et des démonstrations qui ne se rendent pas ; cela était à voir. J'ai passé à Châlons le samedi et le dimanche ; j'en suis parti le lundi matin ; Mme de Meaux et les autres y sont restés deux jours de plus. Le dimanche, c'était la clôture du théâtre, nous allâmes à la comédie. Celui qui fit le compliment me savait au spectacle, et me régala publiquement d'un compliment qui n'était pas trop mal fait. Vous me connaissez ; jugez de mon embarras ; je m'étais baissé, baissé, baissé dans la loge ; peu s'en fallait que je ne fusse perdu, par pudeur, sous les cotillons des dames.

—

La Haye, le 22 juillet 1773.

Plus je connais ce pays-ci, mieux je m'en accommode. Les soles, les harengs frais, les turbots, les perches, et tout ce qu'ils appellent waterfish sont les meilleures gens du monde. Les promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages, mais

avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse. Les hommes ont du sens ; ils entendent très bien leurs affaires ; ils sont bien possédés de l'esprit républicain; et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières. J'ai entendu dire à un bourrelier-bâtier : « Il faut que je me hâte de retirer mon enfant du couvent ; je crains qu'elle ne prenne là un peu de cette bassesse monarchique. » C'était une fille qu'il faisait élever à Bruxelles.

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci ; je veux avoir à vous en parler à mon aise, au coin de votre foyer, lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver ; car j'espère que vous voudrez bien vous conserver pour vos amis ; pour moi qui ai bien résolu de vous aimer toute votre vie et toute la mienne, et qui, par cette raison et beaucoup d'autres, la désire fort longue.

J'ai vu ici deux vieillards qui ont eu jusqu'à présent qu'ils sont un peu sous la remise, où ils se trouvent mal et avec raison, la plus grande influence dans les affaires du gouvernement. A leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, en vérité il me semblait que j'étais entre les Fabius et les Régulus ; rien ne rappelle les vieux Romains comme ces deux respectables personnages-là : ce sont les deux Bentink, l'un Charles Bentink, et l'autre Bentink, comte de Rhoone.

J'ai fait deux ou trois petits ouvrages assez gais. Je ne sors guère ; et quand je sors, je vais toujours sur le bord de la mer, que je n'ai encore vue ni calme ni agitée ; la vaste uniformité accompagnée d'un certain murmure incline à rêver ; c'est là que je rêve bien.

—

La Haye, le 8 avril 1774.

Après avoir fait sept cents lieues en vingt-deux jours, je suis arrivé à la Haye, le 5 de ce mois, jouissant d'une très bonne santé, et moins fatigué de cette énorme route que je ne l'ai quelquefois été en promenade. Je vous reviens comblé d'honneurs. Si j'avais voulu puiser à pleines mains dans la cassette impériale, je crois que j'en aurais été fort le maître ; mais j'ai mieux aimé faire taire les médisants de Pétersbourg et me faire croire des incrédules de Paris. Toutes ces idées qui remplissaient ma tête en sortant de Paris se sont évanouies pendant la première nuit que j'ai passée à Pétersbourg. Ma conduite en est devenue plus honnête et plus haute. N'espérant rien, ne craignant rien, j'ai pu parler comme il me plaisait. Quand aurons-nous la douceur de nous revoir ? Peut-être sous quinzaine ; peut-être aussi beaucoup plus tard. L'impératrice m'a chargé de l'édition des Règlements de ses nombreux et utiles établissements. Si le libraire hollandais est un arabe, à son ordinaire, je le plante là, et je viens imprimer à Paris. Si j'en puis obtenir un traitement raisonnable, je reste jusqu'à la fin de cette tâche qui ne sera pourtant pas éternelle. Quoique la saison ait été si belle que, soumise à nos ordres, elle ne l'aurait pas été davantage ; que nous ayons eu les plus belles journées et les routes les meilleures, cela n'a pas empêché que nous n'ayons laissé en chemin quatre voitures fracassées. Quand je me rappelle le passage de la Dwina, à Riga, sur des glaces entr'ouvertes d'où l'eau jaillissait autour de nous, qui s'abaissaient et s'élevaient sous le poids de notre voiture, et craquaient de tous côtés, je frémis encore de ce péril. J'ai pensé me briser un bras et une épaule en passant dans un bac à Mittau, où une trentaine d'hommes étaient occupés à

porter en l'air notre voiture au hasard de tomber et de nous précipiter tous pêle-mêle dans la rivière. Nous avons été forcés à Hambourg d'envoyer nos malles à Amsterdam, par un chariot de poste; une voiture un peu chargée n'aurait jamais résisté à la difficulté des chemins.

Je suis chez le prince de Galitzin, dont vous pouvez concevoir la joie en me revoyant par celle que vous ressentirez ou un peu plus tôt ou un peu plus tard.

—

La Haye, le 3 septembre 1774.

Malgré toutes les attentions de mes hôtes, malgré la beauté du séjour de la Haye, je sèche sur pied ; il faut que je vous revoie tous. Qui m'aurait dit, lorsque je partis de Paris, qu'un voyage que j'imaginais de cinq à six mois serait presque trois fois plus long? Je lui aurais répondu qu'il en aurait menti par sa gorge. Enfin, je vais regagner mes foyers pour ne les plus quitter de ma vie : le temps où l'on compte par année est passé, et celui où il faut compter par jour est venu ; moins on a de revenu, plus il importe d'en faire un bon emploi. J'ai peut-être encore une dizaine d'années au fond de mon sac. Dans ces dix années, les fluxions, les rhumatismes, et les restes de cette famille incommode en prendront deux ou trois; tâchons d'économiser les sept autres pour le repos et les petits bonheurs qu'on peut se promettre au delà de la soixantaine. C'est mon projet dans lequel j'espère que vous voudrez bien me seconder. J'avais pensé que les fibres du cœur se racornissaient avec l'âge ; il n'en est rien ; je ne sais si ma sensibilité ne s'est pas augmentée : tout me touche, tout m'affecte ; je serai le plus insigne *pleurnicheur* vieillard que vous ayez jamais connu. Adieu, Mesdemoiselles et bonnes

amies ; encore un petit moment, et nous nous reverrons.

—

A Mlle JODIN

Mettez-vous en garde contre un ridicule qu'on prend imperceptiblement et dont il est impossible dans la suite de se défaire : c'est de garder, au sortir de la scène, je ne sais quel ton emphatique qui tient du rôle de princesse qu'on a fait. En déposant les habits de Mérope, d'Alzire, de Zaïs ou de Zénobie, accrochez à votre porte-manteau tout ce qui leur appartient. Reprenez le propos naturel de la société, le maintien simple et honnête d'une femme bien née. Ne vous permettez à vous-même aucun propos libre, et, s'il arrive qu'on en hasarde en votre présence, ne les entendez jamais. Dans une société d'hommes, distinguez, adressez-vous de préférence à ceux qui ont de l'âge, du sens, de la raison et des mœurs. Après les soins que vous prendrez de vous faire un caractère estimable, donnez tous les autres à la perfection de votre talent. Ne dédaignez les conseils de personne. Il plaît quelquefois à la nature de placer une âme sensible et un cœur très-délicat dans un homme de la condition la plus commune. Occupez-vous surtout à avoir les mouvements doux, faciles, aisés et pleins de grâce. Etudiez là-dessus les femmes du grand monde, celles du premier rang, quand vous aurez le bonheur de les approcher. Il est important, quand on se montre sur la scène, d'avoir le premier moment pour soi, et vous l'aurez toujours si vous vous présentez avec le maintien et le visage de votre situation. Ne vous laissez point distraire dans la coulisse. C'est là surtout qu'il faut écarter de soi les galanteries, et les propos flatteurs, et tout ce qui tendrait à vous tirer de votre rôle. Modérez votre

voix, ménagez votre sensibilité, ne vous livrez que par gradation. Il faut que le système général de la déclamation entière d'une pièce corresponde au système général du poète qui l'a composée ; faute de cette attention, on joue bien un endroit d'une scène, on joue même bien une scène, on joue fort mal tout le rôle. On a de la chaleur déplacée ; on transporte le spectateur par intervalles ; dans d'autres on le laisse languissant et froid, sans qu'on puisse quelquefois en accuser l'auteur. Vous savez bien ce que j'entends par le hoquet tragique. Souvenez-vous que c'est le vice le plus insupportable et le plus commun. Examinez les hommes dans leurs plus violents accès de fureur, et vous ne leur remarquerez rien de pareil. En dépit de l'emphase poétique, rapprochez votre jeu de la nature le plus que vous pourrez ; moquez-vous de l'harmonie, de la cadence et de l'hémistiche ; ayez la prononciation claire, nette et distincte, et ne consultez sur le reste que le sentiment et le sens. Si vous avez le sentiment juste de la vraie dignité, vous ne serez jamais ni bassement familière, ni ridiculement ampoulée, surtout ayant à rendre des poètes qui ont chacun leur caractère et leur génie. N'affectez aucune manière, la manière est détestable dans tous les arts d'imitation. Savez-vous pourquoi on n'a jamais pu faire un bon tableau d'après une scène dramatique ? C'est que l'action de l'acteur a je ne sais quoi d'apprêté et de faux. Si, quand vous êtes sur le théâtre, vous ne croyez pas être seule, tout est perdu. Mademoiselle, il n'y a rien de bien dans ce monde que ce qui est vrai ; soyez-donc vraie sur la scène, vraie hors de la scène. Lorsqu'il y aura dans les villes, dans les palais, dans les maisons particulières, quelques beaux tableaux d'histoire, ne manquez pas de les aller voir. Soyez spectatrice attentive dans toutes les actions populaires ou domestiques.

C'est là que vous verrez les visages, les mouvements, les actions réelles de l'amour, de la jalousie, de la colère, du désespoir. Que votre tête devienne un portefeuille de ces images, et soyez sûre que, quand vous les exposerez sur la scène, tout le monde les reconnaîtra et vous applaudira. Un acteur qui n'a que du sens et du jugement est froid ; celui qui n'a que de la verve et de la sensibilité est fou. C'est un certain tempérament de bon sens et de chaleur qui fait l'homme sublime ; et sur la scène et dans le monde, celui qui montre plus qu'il ne sent fait rire au lieu de toucher. Ne cherchez donc jamais à aller au delà du sentiment que vous aurez ; tâchez de le rendre juste. J'avais envie de vous dire un mot sur le commerce des grands. On a toujours le prétexte ou la raison du respect qu'on leur doit pour se tenir loin d'eux et les arrêter loin de soi, et n'être point exposée aux gestes qui leur sont familiers. Tout se réduit à faire en sorte qu'ils vous traitent la centième fois comme la première. Portez-vous bien, vous serez heureuse si vous êtes honnête.

—

A L'ABBÉ LE MONNIER

Le 1er août 1769.

Vous avez raison, mon cher abbé, je suis l'homme du monde le plus paresseux, mais vous êtes bien aimable et bien bon de me pardonner comme vous faites un défaut que vous n'avez pas. Je me porte à merveille, quoique je fasse tout ce qu'il faut pour venir à bout de ma santé. Je me couche tard, je me lève matin, je travaille comme si je n'avais rien fait de ma vie, que je n'eusse que vingt-cinq ans et la dot de ma fille à gagner. Je ne sais rien prendre modérément, ni la peine, ni le plai-

sir, et si je me laisse appeler philosophe sans rougir, c'est un sobriquet qu'ils m'ont donné et qui me restera. Mon ami, courez bien les champs, soyez sobre, faites de l'exercice, ne pensez à quoi que ce soit au monde, pas même à faire un vers aisé quoiqu'il vous en coûte bien peu de chose pour le faire bon ; je vous le défends, entendez-vous, et si vous revenez avec une pièce de vingt vers en poche, vous nous la lirez, nous l'écouterons avec plaisir et vous battrons comme plâtre. El sacro santo far niente. Voilà le seul Dieu auquel nous vous permettions de sacrifier, et boire, manger, dormir, voilà tout son culte.

Si je vous disais que nous ne sommes pas pressés de vous revoir, vous n'en croiriez rien, et vous diriez que je mens. Ne nous revenez cependant qu'à la fin des beaux jours. Le dévot Piron fait de mauvais vers orduriers. Le vieux Voltaire fait des ouvrages tout jeunes. Je lis tout cela ; si vous étiez là, j'en causerais ; mais je ne saurais en écrire.

—

Monsieur et cher abbé, je ne suis pas mort, mais peu s'en faut. Je verse des flots de lait sur ma poitrine inflammable que je ne peux éteindre ; c'est un incendie qui se renouvelle à chaque quart d'heure de conversation ; et Dieu a voulu, pour ma santé et pour celle des honnêtes mécréants avec qui vous vivez et auxquels je ne laisse pas de vous envier, malgré ce que j'aurais à y perdre et ce qu'ils ont à y gagner, que vous fussiez à une soixantaine de lieues d'ici. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je révère sincèrement les personnes avec lesquelles vous avez la bonté de vous entretenir de moi, mais jugez par le bien que vous leur en dites combien je dois

craindre de les connaître. Rappelez-moi à M. le marquis d'Adhémar aussitôt que vous le verrez. J'ai cru longtemps qu'il avait de l'amitié pour moi. Celui qui médite n'est peut-être pas un animal dépravé, mais je suis bien sûr qu'il ne tardera pas à être un animal malsain. Rousseau continue de méditer et de se porter mal. Votre serviteur continue de méditer et ne se porte pas trop bien ; et malheur à vous si vous méditez, car vous ne tarderez pas à être malade. Malgré cela, je n'aimerais le gland, ni les tanières, ni le creux des chênes. Il me faudrait un carrosse, un appartement commode, du linge fin, une fille parfumée, et je m'accommoderais volontiers de tout le reste des malédictions de notre état civilisé. Je me sens fort bien de mes deux pieds de derrière, et quoi que Rousseau en dise, j'aime encore mieux que cette main qui trace ces caractères soit une main qui vous écrive que je vous chéris de tout mon cœur et que j'accepte tous les services que vous m'offrez, que d'être une vilaine patte malpropre et crochue. Adieu, mon cher monsieur ; revenez vite auprès de nous et quittez-moi la société dans laquelle vous vivez et risquez de perdre le petit grain de foi que Dieu vous a donné. Je dis un petit grain, car si vous en aviez seulement gros comme un grain de navette, il est de soi que vous transporteriez des montagnes et je ne crois pas d'honneur que vous en soyez encore-là. Si, par hasard, je me trompais, laissez les montagnes où elles sont, mais transportez-vous vous-même ici, seulement pour une minute, que je vous voie, que je vous embrasse, que je vous charge de compliments et de respects pour les personnes qui vous possèdent, et puis vous irez les rejoindre par la même voiture, qui doit être fort douce ainsi que je le présume, quoique je ne l'aie jamais éprouvé.

—

A GRIMM

(Octobre ou novembre 1757.)

Cet homme (1) est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donnent l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa conduite, les pleurs versés aux pieds de Mme D'Epinay, dans le moment même où il la chargeait près de moi des accusations les plus graves ; cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une seule des raisons qu'il avait à dire ; cette lettre projetée pour Saint-Lambert, qui devait le tranquilliser sur des sentiments qu'il se reprochait, et où, loin d'avouer une passion (2) née dans son cœur malgré lui, il s'excuse d'avoir alarmé Mme d'Houdetot sur la sienne. Que sais-je encore? Je ne suis point content de ses réponses; je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner; j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive ! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci. Adieu, mon ami ; soyons et continuons d'être honnêtes gens ; l'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami ; je vous embrasse bien tendrement... je me jette dans vos bras comme un homme effrayé; je tâche en vain de faire de la poésie ; mais cet homme me revient tout à travers mon travail, il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné : il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant : en vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a pas le sens commun

(1) J.-J. Rousseau.
(2) Son amour pour Mme d'Houdetot.

dans tout ce que je vous écris, mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai.

Oh! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous vos yeux; que je ne revoie plus cet homme-là, il me ferait croire aux diables et à l'enfer.

Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin; j'avais la fièvre en revenant. Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait, et je ne me réconcilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute votre fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place: je ne sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses cris jusqu'au bout du jardin; et je le voyais! Adieu, mon ami, j'irai demain vous voir; j'irai chercher un homme de bien, auprès duquel je m'asseye, qui me rassure, et qui chasse de mon âme je ne sais quoi d'infernal qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les poëtes ont bien fait de mettre un intervalle immense entre le ciel et les enfers. En vérité, la main me tremble.

—

A SARTINE.

13 octobre 1769.

N'est-il pas bien étrange que j'aie travaillé trente ans pour les associés de l'*Encyclopédie;* que ma vie soit passée, qu'il leur reste deux millions et que je n'aie pas un sol? A les entendre, je suis trop heureux d'avoir vécu.

—

A LANDOIS (1)

Il y a, mon cher, tant de griefs, dans votre lettre, qu'un gros volume, tel que je suis condamné d'en faire, m'acquitterait à peine, si je donnais à chaque chose plus de quatre mots de réponse que vous me demandez. Si vous êtes toujours aussi pressé de secours que vous le dites, pourquoi attendez-vous à la dernière extrémité pour les appeler? Vos amis ont assez d'honnêteté et de délicatesse pour vous prévenir, mais, errant comme vous êtes, ils ne savent jamais où vous prendre.

Mais, venons à l'affaire de votre manuscrit; c'est un ouvrage capable de me perdre; c'est après m'avoir chargé à deux reprises des outrages les plus atroces et les plus réfléchis que vous m'en proposez la révision et l'impression. Vous n'ignoriez pas que j'avais femme et enfant, que j'étais noté, que vous me mettiez dans le cas des récidives : n'importe, vous ne faites aucune de ces considérations, ou vous les négligez; vous me prenez pour un imbécile, ou vous en êtes un; mais vous n'êtes point un imbécile. L'on doit n'exiger jamais d'un autre ce que vous ne feriez pas pour lui, ou soumettez-vous à des soupçons de finesse ou d'injustice. Je vois les projets des hommes, et je m'y prête souvent, sans daigner les désabuser sur la stupidité qu'ils me supposent. Il suffit que j'aperçoive dans leur objet une grande utilité pour eux, assez peu d'inconvénient pour moi. Ce n'est pas moi qui suis une bête toutes les fois qu'on me prend pour tel.

Aux yeux du peuple votre morale est détestable; c'est

(1) Lettre écrite à l'occasion du poème de Voltaire sur le *Désastre de Lisbonne*. Grimm en conserva une copie. Paul Landois, auteur de *Sylvie*, tragédie bourgeoise, avait collaboré à *l'Encyclopédie*.

de la petite morale, moitié vraie, moitié fausse, moitié étroite aux yeux du philosophe. Si j'étais un homme à sermons et à messes, je vous dirais : ma vertu ne détruit point mes passions ; elle les tempère seulement, et les empêche de franchir les lois de la droite raison. Je connais tous les avantages prétendus d'un sophisme et d'un mauvais procédé, d'un sophisme bien délicat, d'un procédé bien obscur, bien ténébreux ; mais je trouve en moi une égale répugnance à mal raisonner et à mal faire. Je suis entre deux puissances dont l'une me montre le bien et l'autre m'incline vers le mal. Il faut prendre parti. Dans les commencements le moment du combat est cruel, mais la peine s'affaiblit avec le temps ; il en vient un où le sacrifice de la passion ne coûte plus rien ; je puis même assurer par expérience qu'il est doux : on en prend à ses propres yeux tant de grandeur et de dignité ! La vertu est une maîtresse à laquelle on s'attache autant par ce qu'on fait pour elle que par les charmes qu'on lui croit. Malheur à vous si la pratique du bien ne vous est pas assez familière, et si vous n'êtes pas assez en fonds de bonnes actions pour en être vain, pour vous en complimenter sans cesse, pour vous enivrer de cette vapeur et pour en être fanatique.

Nous recevons, dites-vous, *la vertu* comme le malade reçoit un remède, auquel il préférerait, s'il en était cru, toute autre chose qui flatterait son appétit. Cela est vrai d'un malade insensé : malgré cela, si ce malade avait eu le mérite de découvrir lui-même sa maladie ; celui d'en avoir trouvé, préparé le remède, croyez-vous qu'il balançât à le prendre, quelque amer qu'il fût, et qu'il ne se fît pas un honneur de sa pénétration et de son courage? Qu'est-ce qu'un homme vertueux? C'est un homme vain de cette espèce de vanité, et rien de plus. Tout ce que nous faisons, c'est pour nous : nous

avons l'air de nous sacrifier, lorsque nous ne faisons que nous satisfaire. Reste à savoir si nous donnerons le nom de sages ou d'insensés à ceux qui se sont fait une manière d'être heureux aussi bizarre en apparence que de s'immoler. Pourquoi les appellerions-nous insensés, puisqu'ils sont heureux, et que leur bonheur est si conforme au bonheur des autres? Certainement, ils sont heureux; car, quoi qu'il leur en coûte, ils sont toujours ce qui leur coûte le moins. Mais si vous voulez bien peser les avantages qu'ils se procurent et surtout les inconvénients qu'ils évitent, vous aurez bien de la peine à prouver qu'ils sont déraisonnables. Si jamais vous l'entreprenez, n'oubliez pas d'apprécier la considération des autres et celle de soi-même tout ce qu'elles valent ; n'oubliez pas non plus qu'une mauvaise action n'est jamais impunie; je dis jamais, parce que la première que l'on commet dispose à une seconde, celle-ci à une troisième, et que c'est ainsi qu'on s'avance peu à peu vers le mépris de ses semblables, le plus grand de tous les maux. Déshonoré dans une société, dira-t-on, je passerai dans une autre où je saurai bien me procurer les honneurs de la vertu : erreur. Est-ce qu'on cesse d'être méchant à volonté ? Après s'être rendu tel, ne s'agit-il que d'aller à cent lieues pour être bon, ou que de s'être dit : je veux l'être? Le pli est pris, il faut que l'étoffe le garde.

C'est ici, mon cher, que je vais quitter le ton de prédicateur pour prendre, si je peux, celui de philosophe. Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. On ne conçoit non plus qu'un être agisse

sans motif, qu'un des bras d'une balance agisse sans l'action d'un poids, et le motif nous est toujours extérieur, étranger, attaché ou par une nature ou par une cause quelconque, qui n'est pas nous. Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions jointe à l'habitude que nous avons prise tout en naissant de confondre le volontaire avec le libre. Nous avons tant loué, tant repris, nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous et les autres voulons, agissons librement. Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme ; il n'y a ni vice ni vertu, rien dont il faille récompenser ou châtier. Qu'est-ce qui distingue donc les hommes ? la bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir ; la bienfaisance est une bonne fortune, et non une vertu. Mais quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie ; c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur une place publique. De là les bons effets de l'exemple, des discours, de l'éducation, du plaisir, de la douleur, des grandeurs, de la misère, etc... De là une sorte de philosophie pleine de commisération, qui attache fortement au bon, qui n'irrite non plus contre le méchant, que contre un ouragan qui nous remplit les yeux de poussière. Il n'y a qu'une sorte de causes, à proprement parler ; ce sont les causes physiques. Il n'y a qu'une sorte de nécessité ; c'est la même pour tous les êtres, quelque distinction qu'il nous plaise d'établir entre eux, ou qui y soit réellement. Voilà ce qui me réconcilie avec le genre humain : c'est pour cette raison que je vous exhortais à la philanthropie. Adoptez ces principes si vous les trouvez bons, ou montrez-moi qu'ils sont mauvais. Si vous les adoptez, ils vous réconcilieront aussi avec les autres et avec

vous-même : vous ne saurez ni bon ni mauvais gré d'être ce que vous êtes. Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien ; voilà les premiers pas vers la sagesse. Ce qui est hors de là est préjugé, fausse philosophie. Si l'on s'impatiente, si l'on jure, si l'on mord la pierre, c'est que dans l'homme le mieux constitué, le plus heureusement modifié, il reste toujours beaucoup d'animal avant que d'être misanthrope : voyez si vous en avez le droit. Au demeurant, voilà votre apologie : la mienne est celle de tous les hommes. Il y a bien de la différence entre se séparer du genre humain et le haïr. Mais pourriez-vous me dire si, parmi tous les hommes, il en est un seul qui vous ait fait la centième partie du mal que vous vous êtes fait à vous-même ? Est-ce la malice des hommes qui vous rend triste, inquiet, mélancolique, injurieux, vagabond, moribond ? Pardonnez-moi la question ; nous raisonnons et vous connaissez bien ma façon de penser. Si les méchants sont plus entreprenants avec vous qu'avec un autre, et cela à proportion de votre faiblesse et de votre impuissance, c'est la loi générale de la nature, il faut, s'il vous plaît, s'y soumettre ; car il y aurait peut-être bien du mal à la changer ; et puis ne dirait-on pas que la nature entière conspire contre vous ; que le hasard a rassemblé toutes les sortes d'infortunes pour les verser sur votre tête ? Où diable avez-vous pris cet orgueil-là ? Mon cher, vous vous estimez trop, vous vous accordez trop d'importance dans l'univers. Excepté une ou deux personnes qui vous aiment, qui vous plaignent, qui vous excusent, tout est tranquille autour de vous, et dormez. Avec vos cinq cents livres, où vous êtes et ce que vous êtes, vous êtes mieux que moi avec mes deux mille cinq cents livres où je suis et ce que je suis. Vos criailleries impatientent D..... Et n'est-il pas vrai que si tous ceux qui sont plus malheureux que vous faisaient

autant de vacarme, on ne tiendrait pas dans ce monde? Ce serait un sabbat interminable. Qu'est-ce que vous vous voulez dire avec tout ce galimatias de *pitié qu'on n'a point de vous, de mauvais offices qu'on vous rend, de votre perte qu'on veut, d'abîmes qu'on vous creuse, de précipices qui vous entraînent?* Et f....., une bonne fois pour toutes, laissez là vos accusations, ces jérémiades, et rapprochez-vous des hommes dont vous vous plaignez, pour les voir tels qu'ils sont, et arrêtez ce torrent d'invectives et de fiel qui coule depuis quatre ans. Vous avez dit : *Je n'ai pas assez*, et D..... a fait davantage. J'y ajoute peu de chose, mais vous pouvez y compter tant que je vivrai. Vous avez dit encore : *Mais tout peut m'échapper* et D.. .. a assuré votre sort. De quoi s'agit-il à présent? on est exact. Pourquoi faites-vous des demandes qui sont au moins déplacées! A juger de la position de D..... par la mienne, je puis me priver en trois mois de vingt-cinq francs, et non de cinquante, chacun a son arrangement.

Vous vous indignez du ton de D... ; mais ne connaissez-vous pas son caractère et sa dialecte ? Tel mot ne signifie rien dans la bouche d'un homme honnête, mais violent, qui outrage dans la bouche d'un autre, qui pèse toutes les syllabes. Vous vous piquez de connaître les hommes, et vous en êtes encore à ignorer que chacun a sa langue qu'il faut interpréter par le caractère.

Si le hasard vous jetait dans quelque embarras, notre conduite vous permet-elle de penser qu'on vous y laisserait? Vous demandez donc à D..... ce qu'on ne refuse à personne, et vous marquez toujours à vos amis de la défiance ; eh mordieu ! allez droit votre chemin, et soyez sûr de ceux que vous n'avez point encore vus broncher.

J'avais envie de vous suivre jusqu'au bout, mais je n'en ai pas le temps, et grâce à votre lettre qui ne finit

point, voici un bavardage éternel. Cependant combien d'injures, de soupçons, de mots aussi ridiculement que malignement jetés, j'aurais à reprendre encore ! mais je vous ferai bien rougir de toutes ces sottises si vous revenez jamais de votre délire... *Vous voudriez ne me rien devoir... j'ai occasionné en partie votre mauvaise situation... je veux vous perdre..* qu'est-ce que cela signifie ? et pour Dieu, laissez-là toutes ces f... phrases, et surtout, considérez qu'à la fin on se rassasie d'invectives. En vérité, je ne conçois pas comment vous osez vous plaindre du ton de D... et en prendre avec moi un aussi déplacé. Je ferai ce que vous me demandez dans votre lettre. Adieu, portez-vous bien, et tenez-vous-en sur le compte de vos amis au témoignage de votre conscience. Ce n'est pas elle, c'est votre mauvais jugement qui ne cesse de les accuser. Adieu, encore une fois adieu.

Du jour de la Saint-Pierre.

APPENDICE

I. — QUELQUES OPINIONS SUR DIDEROT

JUGEMENT DE DIDEROT SUR LUI-MÊME

Il était particulièrement livré à l'étude de la philosophie ; on l'appelait le *philosophe,* et on l'appelait ainsi parce qu'il était sans ambition, qu'il avait l'âme honnête, et que l'envie n'en avait jamais altéré la douceur et la paix. Du reste, grave dans son maintien, sévère dans ses mœurs, austère et simple dans ses discours. Le manteau d'un philosophe était presque la seule chose qui lui manquât, car il était pauvre et content de sa pauvreté. Il aimait à s'entretenir des lettres et de la morale, des grandes questions de philosophie sur lesquelles il avouait qu'il n'avait guère que des doutes à émettre; car si on lui demandait ce que c'était que le vrai, le bon et le beau, il n'avait point de réponses prêtes ; et cependant il souffrait qu'on l'appelât *philosophe....*

Moi, mon métier est celui de critique, métier comme celui d'homme d'affaires, d'avoué, d'avocat consultant et plaidant, de médecin. J'ai des clients dont je suis les affaires, les tableaux, les livres : il me vient plus d'affaires que je n'en puis plaider. Je fais mon métier avec conscience, avec goût même ; mais il y a des moments où les tracas de cette boutique me font regretter, comme le barreau à Cicéron, les champs, le loisir des Muses et les entretiens d'amis à Tusculum. Sedaine

me disait hier : « Oui, mais, votre métier, vous le faites avec sensibilité, vous y mêlez votre âme. » — Je ne nie pas que le métier ne gagne à cela, mais moi j'y perds. Vous autres poètes, vous employez votre sensibilité à faire l'amour, à créer des êtres. Moi, critique, qui la fourre dans mes jugements et sentences, je fais comme un pauvre chirurgien qui soigne ses malades, panse, saigne et tranche avec une sensibilité qui s'y dépense douloureusement et stérilement. Je soigne les enfants des autres, et je n'en fais pas.

VOLTAIRE

J'attends avec impatience les réflexions de Pantophile-Diderot sur *Tancrède*. Tout est dans la sphère d'activité de son génie : il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre.

(*Correspondance.*)

J.-J. ROUSSEAU

Les formes de M. Diderot ont étonné ce siècle, qui en a d'autres, et c'est ce qui lui a fait autant de détracteurs que d'admirateurs. Mais chaque siècle change de formes et les hommes ne changent point de raison. Au bout de quelques siècles, les formes qui se sont détruites les unes par les autres sont comptées pour très peu de chose et l'on ne fait entrer dans les jugements que les idées dont les auteurs ont enrichi l'esprit humain. Lorsque M. Diderot sera à cette distance du moment où il aura vécu, cet homme paraîtra un homme prodigieux. On regardera de loin cette tête universelle avec une admiration mêlée d'étonnement, comme nous regardons aujourd'hui la tête des Platon et des Aristote.

(*Confessions.*)

GRIMM

S'il y eut jamais une capacité d'esprit propre à recevoir et à féconder toutes les idées que peuvent embrasser les connaissances humaines, ce fut celle de Diderot ; c'était la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait peut-être jamais

existé. Métaphysique subtile, calcul profond, recherches d'érudition, conception poétique, goût des arts et de l'antiquité, quelque divers que fussent tous ces objets, son attention s'y attachait avec la même énergie, avec le même intérêt, avec la même facilité.

(*Correspondance.*)

FRÉDÉRIC II

On dit qu'à Pétersbourg on trouve Diderot raisonneur ennuyeux : il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis. Il y règne un ton suffisant, et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté.

(*A d'Alembert*, janvier 1774.)

PALISSOT DE MONTENOY

DAMIS

Je l'ai connu, vous dis-je, excusez ma franchise :
Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu,
Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir ; et, malgré sa grimace,
Et les plats compliments qu'il vous adresse en face,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Ma foi, je n'y vois rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable et son air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite,
Et je ne lui trouvai, pour le dire en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme, imposant pour les sots.

(*Les Philosophes*, acte II, scène v, portrait de *Dortidius*-Diderot.)

FRÉRON

J'ai distingué M. Diderot de ceux avec qui il a le malheur de vivre, je ne lui en ai jamais voulu personnellement ; je fais quelque cas de son esprit et de ses connaissances, et je le crois un très galant homme sur ce qu'on m'en a dit.

Mais, quoique je ne sois pas son ennemi, quoique j'aie même

de la disposition à devenir son ami, je ne puis vous dissimuler, monsieur, que je redoute cette liaison. M. Diderot et ses adhérens sont des novateurs très dangereux en matière de littérature et de goût, pour ne parler que de ces objets, les seuls qui soient de ma compétence; c'est sur eux principalement que doivent tomber les traits de la critique, parce qu'ils ont la faveur d'un certain public, et que leurs fautes, leurs erreurs ont des suites plus pernicieuses que celles des Chevriers, des Mailhols, des la Morlières, etc. Personne ne s'intéresse plus vivement que vous, Monsieur, au progrès des lumières humaines et au maintien du bon goût et j'ose vous répondre que si on laisse faire M. Diderot et ses semblables, et les lettres et le goût seront anéantis en France avant dix ans. Si M. Diderot étoit aussi isolé que je le suis, s'il ne tenoit à aucune secte, à aucune cabale, j'éprouverois plus de plaisir que de peine à nous unir; mais il est le chef d'un grand corps; il est à la tête d'une société nombreuse qui pullule et se multiplie tous les jours à force d'intrigues. Il me priera sans cesse de ménager ses amis, ses confrères, ses admirateurs; je ne pourrai parler ni de l'Encyclopédie, ni d'aucun encyclopédiste; il faudra m'interdire pour mes fouilles et ce Dictionnaire et les ouvrages de plus de cent écrivains peut-être qui nous inonderont tout à leur aise de leurs délires philosophiques, c'est-à-dire, monsieur, que je m'abstiendrai de rendre compte des écrits qui prêtent le plus à la censure et dont le public sensé attend de moi que je relève les défauts.

(*Lettre à Malesherbes*, 1757.)

MARMONTEL

Qui n'a connu Diderot que dans ses écrits ne l'a point connu. Lorqu'en parlant il s'animait et que, laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il se laissait aller à l'impulsion du moment, c'est alors qu'il était ravissant. Avec sa douce et persuasive éloquence et le visage étincelant du feu de l'inspiration, il répandait sa lumière dans tous les esprits et sa chaleur dans toutes les âmes.

MEISTER

L'artiste qui aurait cherché l'idéal de la tête d'Aristote ou de Platon eût difficilement rencontré une tête moderne plus digne de ses études que celle de Diderot. Son front large, découvert et mollement arrondi, portait l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond. Le grand physionomiste Lavater croyait y reconnaître quelques traces d'un caractère timide, peu entreprenant, et cet aperçu, formé seulement d'après les portraits qu'il en a pu voir, nous a toujours paru d'un observateur très-fin. Son nez était d'une beauté mâle ; le contour de la paupière supérieure plein de délicatesse, l'expression habituelle de ses yeux sensible et douce, mais lorsque sa tête commençait à s'échauffer, on les trouvait étincelants de feu ; sa bouche respirait un mélange intéressant de finesse, de grâce et de bonhomie. Quelque nonchalance qu'eût d'ailleurs son maintien, il y avait naturellement dans le port de sa tête, et surtout dès qu'il parlait avec action, beaucoup de noblesse, d'énergie et de dignité. Il semble que l'enthousiasme fût devenu la manière d'être la plus naturelle de sa voix, de son âme, de tous ses traits. Dans une situation d'esprit froide et paisible on pouvait souvent lui trouver de la contrainte, de la gaucherie, de la timidité, même une sorte d'affectation ; il n'était vraiment Diderot, il n'était vraiment lui que lorsque sa pensée l'avait transporté hors de lui-même.

(Aux Mânes de Diderot.)

MADAME D'ÉPINAY

Vous dites donc que Diderot est un bon homme ; je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme et plus je le plains d'être dépendant des libraires, qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs pensées : aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue...

Quatre lignes de cet homme me font plus rêver et m'occupent plus qu'un ouvrage complet de nos prétendus beaux-esprits.

Mlle DE LESPINASSE

Diderot est en Hollande; il y est si bien, il y a déjà tant d'amis qu'il n'avait jamais vus, qu'il est fort possible qu'il ne revienne jamais à Paris, et qu'il oublie qu'il était en chemin pour aller en Russie. C'est un homme extraordinaire: il n'est pas à sa place dans la société ; il devoit être chef de secte, un philosophe grec, instruisant, enseignant la jeunesse. Il me plaît fort, mais rien de toute sa manière ne vient à mon âme ; sa sensibilité est à fleur de peau ; il ne va pas plus loin que l'émotion. Je n'aime rien de ce qui est à demi, de ce qui est indécis, de ce qui n'est qu'un peu. — (24 juin 1773.)

Il (Diderot) m'a fait dire que je le verrois demain : j'en serai bien aise. Mais dans la disposition où je suis, c'est l'homme du monde que je voudrois le moins voir habituellement : il force l'attention, et c'est assurément ce que je ne puis, ni ne veux accorder de suite à personne au monde. — (25 octobre 1774.)

Une autre fois la Czarine lui disait (à Diderot) : « Je vous vois quelquefois âgé de cent ans, et souvent aussi je vous vois un enfant de douze. » Mon ami, cela est doux, cela est joli, et cela peint Diderot. — (30 octobre 1774.)

D'ESCHERNY

Diderot n'a guère pu faire mention du billet assez curieux que l'impératrice écrivait à son sujet à Mme Geoffrin. En voici la teneur. « Votre Diderot est un homme bien extraordinaire; je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires ; j'ai été obligé de mettre une table entre lui et moi pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de sa gesticulation. » Cette gesticulation était si connue qu'on l'accusait de s'emparer à table des bras de ses deux voisins, de ne cesser de parler et de n'en pas moins manger du plus grand appétit.

Pour bien connaître Diderot et le juger, il fallait le voir chez Pigalle (le Phidias des temps modernes) où, pendant plusieurs années, nous avons eu un dîner de fondation et vendredi et où, ni lui ni moi, n'avons jamais manqué ; l'abbé Raynal y venait souvent ; Cochin, La Tour y étaient assidus et plusieurs savants et artistes célèbres, chevaliers de Saint-Michel, tels que Perronet, etc. Là, Diderot était véritablement lui-même, il y était ce que la nature l'avait fait, aimable, simple et bon ; il laissait à la porte le manteau philosophique que chaque fois qu'il paraissait dans un certain monde il allait emprunter à la friperie encyclopédique.

Quoique malade, il ne manquait pas les vendredis, et je l'ai vu arriver crachant le sang et travaillé de l'asthme. Il avait conservé, à côté de sa tête sensiblement affaiblie dans ses dernières années, une grande fermeté de caractère.

J'étais né, nous disait-il froidement, pour vivre cent ans. Les uns disent que j'ai abusé, moi, je dirai que je n'ai fait qu'user. Je ne jette point sur le passé les yeux de l'affliction. Je n'ai pas de regret, car j'ai plus vécu en cinquante ans que ceux qui atteignent le siècle. Je me suis affranchi de la gêne, des privations, j'ai vécu pour le bonheur et je ne l'ai jamais pleinement goûté que dans les orgies que nous faisions chez Landès (1) où je jouissais avec excès de tous les plaisirs que nous y rassemblions, plaisirs des sens et plaisirs de l'esprit, dans des conversations vives, animées, avec deux ou trois de mes amis, au milieu des plus excellents vins et des plus jolies femmes. Je rentrais à nuit chez moi, à moitié ivre, je la passais entière à travailler et jamais je ne me sentais plus de verve et de facilité. « Conviens, Diderot (disait un jour M. de Montmorin), conviens que tu n'es un impie que parce que tu es un libertin. — Croyez-vous donc, monseigneur, que je le sois à propos de bottes ? »

Il nous contait qu'il avait été voir d'Alembert vaporeux, malade et souffrant cruellement de la pierre, qu'il se dissimulait à lui-même. « D'Alembert, lui dit-il, vous ne vivez plus que pour la douleur ; moi je suis nul, quand vous voudrez,

(1) Fameux traiteur de ce temps-là.

nous en finirons : qu'avons-nous de mieux à faire ? — Non, non, répondit d'Alembert, tant que je pourrai, je vivrai. »

MADAME NECKER

— Diderot a peint le génie des poètes d'après nature ; chacun de ses mots est un éclair, et chaque phrase un tableau.

— Je continue à m'amuser infiniment de la lecture du *Salon* de Diderot ; je n'aime la peinture qu'en poésie, et c'est ainsi qu'il a su nous traduire tous les ouvrages, même les plus communs, de nos peintres modernes.

— La société d'un homme de génie étend notre existence et nous fait sentir notre propre grandeur ; Diderot a, en particulier, l'avantage inestimable d'élever les autres jusqu'à lui, de les échauffer, et de leur donner jusqu'à la hardiesse et peut-être la force de le combattre.

— A son retour de Russie, Diderot dédommageait ses amis de la longue privation de sa société en parlant de cet intervalle ; car il multiplie le temps par ses pensées ; il le rend présent par la vivacité de ses récits ; et, quand on se les rappelle, on croit avoir vécu, dans un quart d'heure, les seize mois d'absence de cet homme extraordinaire.

RŒDERER

La vie de Diderot, dit Mme Necker, n'était qu'un rêve continuel. Quel rêveur que l'auteur du plan de l'Encyclopédie, que l'homme qui a fait, en une page de sa lettre sur les sourds et muets, tout le *Traité des sensations* de Condillac ; dans une lettre de douze pages à Mme de Forbach, une grande partie d'*Emile ;* dans une note de dix, un *Traité des femmes* aussi complet, et surtout plus animé que celui de Thomas, aussi vrai et plus voilé que celui de Saint-Lambert ! Quel rêveur que l'homme qui a tout su, tout embrassé, depuis l'art de faire des épingles jusqu'à l'art de remuer des passions au théâtre ; qui n'a jamais touché un sentiment sans l'animer, ni une idée sans la peindre !

Les ouvrages philosophiques de Diderot, ouvrages où la pensée est toujours si abondante, si pressée, et souvent si

neuve, sont aussi d'un ordre, d'une contexture et d'un style excellents; et ce genre de mérite, dans ce genre de productions, ne peut être que le fruit et la récompense de la méditation unie au travail, et de la correction la plus sévère après la composition.

Diderot parlait avec une chaleur extraordinaire, et s'échauffait par l'impression même de sa voix. Sa conversation dégénérait d'ordinaire en discours. J'ai ouï dire par Suard que, quand Diderot commençait à parler, il se redressait d'abord dans son fauteuil ; ensuite, il s'avançait sur le bord du siège : un peu après, il se trouvait debout ; un peu après, il enlevait sa perruque de dessus sa tête, et la tenait d'une main, le bras tendu, tandis qu'il gesticulait de l'autre ; enfin, il la posait sur la table voisine ou sur la cheminée : tout cela sans s'en apercevoir et sans s'interrompre.

(*Opuscules.*)

GŒTHE

Diderot tenait d'assez près à l'Allemagne, car dans tout ce que les Français blâmaient en lui, il s'était montré véritablement Allemand : mais il était déjà trop haut placé, et son horizon était devenu trop vaste pour que nous eussions pu nous asseoir à ses côtés. Son *Fils naturel* nous plaisait infiniment, et nous fûmes ravis de ses vaillants braconniers et de ses braves contrebandiers, canaille poétique qui ne tarda pas à venir faire des siennes sur le Parnasse allemand. La destinée de Diderot n'était pas plus propre que celle de J.-J. Rousseau à donner une idée favorable de la vie sociale, et tous deux faisaient pressentir cet immense bouleversement du monde politique, dans lequel tout ce qui existait semblait prédestiné à périr.

1771.

(*Mémoires*, livre XI, trad. de Mme de Carlowitz.)

CARLYLE

Diderot et sa secte ont peut-être rendu ceci apparent pour tous ceux qui l'examinent : que dans le Système Français de l'Intelligence (appelé aussi le Système Ecossais, encore assez

familier partout, et nommé par nous, faute d'une meilleure appellation, le Système mécanique), il n'y a point de place pour une Divinité ; que dans l'opinion de celui pour qui *intellect*, ou le pouvoir de connaître et de croire, est encore synonyme de logique ou le simple pouvoir d'arranger et de communiquer, il n'y a absolument pas de preuve découvrable d'une Divinité ; et qu'un tel homme n'a d'autre chose à faire, s'il est d'un esprit moitié l'un moitié l'autre, qu'à partager méprisablement sa vie entre deux opinions ; ou bien, s'il est d'un esprit entier, à s'ancrer sur le roc ou sur le marécage de l'athéisme, — en affirmant, pour le surplus, à autrui, s'il le juge à propos, qu'il y a là un bon mouillage. C'est là tout ce que Diderot peut avoir démontré.

En dehors de la maigre « chandelle de la logique de cabinet », Diderot ne reconnaissait point de guide. Qu' « il n'y a pas de mots pour parler du Très-Haut », c'était une vérité dont il ne se doutait point. Tout ce dont il ne peut pas raisonner, tout ce qu'il ne peut pas pour ainsi dire mesurer et peser, et emporter avec lui pour le manger et en jouir, n'existe pas pour lui, voilà tout. Il en resta toute sa vie à la « mince écorce du Conscient », le profond, insondable domaine de l'Inconscient, sur lequel l'autre repose et où il a sa signification, ne fut, sous aucune forme, soupçonné par lui. Aussi le sanctuaire de l'âme humaine dut-il rester pour toujours fermé à un tel homme ; là où sa main cessait d'atteindre à tâtons, le monde finissait ; c'est dans ces conditions gênées qu'il eut à vivre et à travailler. Et naturellement, à fausser et à disloquer, plus ou moins, toutes les choses auxquelles il travailla : car quiconque, d'une manière ou d'une autre, ne reconnaît point cette « Divine Idée du Monde, qui gît au fond des Apparences », ne peut interpréter justement les Apparences ; et quelque chose spirituelle qu'il fasse, il doit la faire partiellement, la faire faussement...

Ce fut une nature richement douée, placée dans des conditions défavorables. Susceptible, sensitif, vivant par impulsions, ce qu'il avait au mieux *arrangé* en quelque semblant de principes ; avec assez de véhémence, avec même quelque chose qui échappait à tout raisonnement comme chez les femmes ;

avec peu de virile fermeté, réflexion, invincibilité. Aussi le trouvons-nous vivant la plupart du temps dans la société des femmes, ou d'hommes qui, comme des femmes, le flattaient et lui rendaient la vie facile ; se reculant avec horreur d'un sérieux Jean-Jacques, qui n'entendait point la science d'aller à une vaine parade ; mais qui s'imaginait, le pauvre homme, que la vérité était là comme une chose qu'il fallait dire, comme une chose qu'il fallait mettre en pratique.

(Traduction Barthèlemy.)

GEOFFROY

On a sifflé le *Père de famille*. O mânes de Diderot ! quel outrage sanglant pour le grand dramaturge, pour le grand législateur de la tragédie bourgeoise ! Cet *énergumène* a, dit-on, écrit de belles pages, comme il arrive aux fous de faire de beaux rêves. Mais il a porté plus loin qu'aucun autre l'emphase et la jonglerie philosophiques. Plus tard, on eût pu *lui donner pour théâtre et pour Parnasse les Petites maisons*... Le *Père de famille* fut regardé comme son chef-d'œuvre dans un instant où les *caricatures philosophiques* étaient à la mode. Ce drame est tombé avec la philosophie qui l'avait mis en crédit. Nous avons reconnu, par une funeste expérience, que quarante ans de déclamation et de pathos sur l'humanité, la sensibilité, la bienfaisance n'avaient servi qu'à préparer les cœurs à tous les excès de barbarie.

1811.

STENDHAL.

Langres, le 9 mai 1837.

En courant les rues assez jolies de Langres, et voyant de toutes parts des boutiques de couteliers, je ne pouvais penser qu'à Diderot ; sans doute cet écrivain a de l'emphase, mais combien en 1850 ne paraîtra-t-il pas supérieur à la plupart des *emphatiques* actuels ! Son emphase à lui ne vient pas de pauvreté d'idées, et du besoin de la cacher ! Bien au contraire, il est embarrassé de tout ce que son cœur lui fournit. Il faut arracher six pages à *Jacques le Fataliste ;* mais cette épuration

accomplie, quel ouvrage de notre temps est comparable à celui-là ? Il ne manqua au talent de Diderot que le bonheur de faire la cour, à vingt ans, à une femme comme il faut, et la hardiesse de paraître dans son salon. Son emphase eût disparu : elle n'est qu'un reste des habitudes de la province.

Peut-être aussi pensait-il, comme Voltaire, qu'il vaut mieux frapper fort que juste ; on plaît ainsi à un plus grand nombre de lecteurs, mais en revanche on s'expose à choquer mortellement les âmes qui sentent le Corrège et Mozart. Diderot pourrait répondre que ces âmes-là étaient fort rares en 1770, mais je répliquerais qu'en 1837 les tragédies de Voltaire nous ennuient à périr. En 1837, on adore Diderot à Madrid et à Pétersbourg ; on l'exècre comme un vil débauché à Edimbourg, et d'ici à vingt ans on lui rendra justice même dans la rue Taranne.

(Mémoires d'un Touriste.)

SAINTE-BEUVE

On a dit de l'abbé Morelet, strict observateur de la méthode et de l'exactitude, que, même quand il marchait, « il allait toujours les épaules serrées en devant pour être plus près de lui-même ». Cette attitude était tout le contraire de celle de Diderot, qu'on se représente la tête en avant, les bras tendus, la poitrine ouverte, toujours prêt à être hors de lui et à vous embrasser, pour peu que vous lui plaisiez, à la première rencontre. L'attitude de l'homme était ici l'image même de son esprit.

Si l'*Encyclopédie* fut l'œuvre sociale et principale de Diderot en son temps et à son heure, sa principale gloire à nos yeux aujourd'hui est d'avoir été le créateur de la critique émue, empressée et éloquente : c'est par ce côté qu'il survit et qu'il nous doit être à jamais cher à nous tous, journalistes et improvisateurs sur tous sujets. Saluons en lui notre père et le premier modèle du genre.

Avant Diderot, la critique en France avait été exacte, curieuse et fine avec Bayle, élégante et exquise avec Fénelon, honnête et utile avec Rollin ; j'omets par pudeur les Fréron et les Des

Fontaines. Mais nulle part elle n'avait été vive, féconde, pénétrante, et, si je puis dire, elle n'avait pas trouvé son âme. Ce fut Diderot qui, le premier, la lui donna. Naturellement porté à négliger les défauts et à prendre feu pour les qualités, « je suis plus affecté, disait-il. des charmes de la vertu que de la difformité du vice : je me détourne doucement des méchants et *je vole au devant des bons.* »

EDMOND SCHERER

La verve, c'est l'attrait de Diderot, c'est le secret de sa puissance. Cet homme a le diable au corps.

PAUL DE SAINT-VICTOR

Que de contradictions dans Diderot, et qu'il est difficile de les débrouiller. L'artiste, le penseur, le savant, le critique, le philosophe, le prophète se compliquent en lui et s'enlacent, de façon à former je ne sais quel monstre de génie, presque difforme à force d'être luxuriant, multiple et prodigue...

Son génie ne s'est jamais concentré dans un livre complet et définitif ; il circule en bouillonnant, à l'état de sève, dans des milliers de pages mobiles, inégales, éparses et bruyantes, colorées des teintes les plus riches et les plus diverses. Véritable feuillage d'idées dont le désordre et le frémissement cachent le tronc qui le porte et empêchent de discerner sa structure.

J. BARBEY D'AUREVILLY

Diderot, c'était la discussion faite homme. C'était le haut bavardage incontinent, le ruissellement de la parole tombant incessamment du sommet d'une tête fumante. Il fermait les yeux et ouvrait la bouche, et cela partait! et ruisselait à noyer cinquante petits Sainte-Beuve, là-dedans!...

Romantique précurseur des romantiques par le ton de ses écrits et par son théâtre, Diderot fut aussi le précurseur du bohême, tel que le XIXe siècle l'a inventé et vu dans son débraillement le plus complet... Malgré ses phrases sur la modération et sur la vertu, Diderot, aussi faux que Sénèque

dont il a écrit la vie, — car l'eau va toujours à la rivière et les menteurs vont aux menteurs, — Diderot, l'auteur des *Bijoux indiscrets*, cette saloperie, était, de nature, un cynique qui cachait parfois son cynisme sous un grand geste de père noble ou sous une ronde bonhomie... Si souple cependant qu'il fût, ce saltimbanque de Diderot, il ne put jamais parvenir à être autre chose qu'un cuistre brillant. Il était de basse extraction et il fut toujours de mauvaises manières... Et on raconte que sur ce point il était si incorrigible que l'impératrice de Russie lui dit un jour avec une condescendance et une impertinence également impériales : « Ne vous rendez pas malheureux, monsieur Diderot, et gardez votre mauvais ton si cela vous gêne de le quitter. »

Diderot avait du moins une qualité inconnue à Gœthe : il avait la verve, la verve qui peut être parfois une exagération de la vie, mais qui, en fin de compte, est la vie. Diderot a du tempérament. Il a du sang dans les veines, et il l'a rouge. Il est souvent apoplectiquement déclamatoire, mais il n'est pas inerte ; il n'est ni vague, ni vide, ni glacé comme la grande Idole allemande. Diderot, comme Gœthe, a touché à beaucoup de sujets, mais avec un dilettantisme moins flâneur et moins badaud que Goethe, avec une curiosité plus animée et plus profonde... Il n'y a pas touché avec la légèreté ailée de Voltaire, qui n'appuyait sur rien ; il y a touché d'une main plus lourde — de la main de l'endoctrinant et du pédant que malheureusement il avait...

Si le génie était une anarchie intellectuelle, Diderot pourrait prétendre à être un génie... Jamais place publique envahie par une folle canaille n'a été plus orageuse que la tête ou l'âme de Diderot. Il y eut peut-être des jours où cette canaille ressembla à un peuple, qui poussait quelques nobles cris ; mais ces jours-là même, ce peuple était plus fort que lui. Il le dominait et l'entraînait. Il s'intitulait, avec quel orgueil ! « philosophe » et il n'était qu'un enfant, un enfant robuste comme l'homme de Hobbes. Ses idées culbutaient son esprit, et ses idées n'étaient pas plus son esprit que les Tartares qui envahissent la Chine ne sont la Chine...

La salamandre qui s'appelait Diderot et qui vivait dans le

feu de l'esprit, dans le feu du cœur, dans le feu des sens, dans le feu de l'enthousiasme, dans le feu de la gaîté et dans le feu des larmes, dans tous les feux que l'homme, d'essence immortelle, puisse allumer sur la terre, avec la torche sublime de ses facultés, s'y est consumée...

(*Gœthe et Diderot*, 1880.)

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Voltaire est immortel, Diderot n'est que célèbre. Pourquoi? Voltaire a enterré le poème épique, le conte, le petit vers et la tragédie. Diderot a inauguré le roman moderne, le drame et la critique d'art. L'un est le dernier esprit de l'ancienne France; l'autre est le premier génie de la France nouvelle.

TAINE

Quand Diderot peint les mœurs modernes, c'est en moraliste. Non seulement il connaît toutes les cordes du clavier humain, mais il les classe chacune à son rang. Il aime les sons beaux et purs, il est plein d'enthousiasme pour les harmonies nobles, il a autant de cœur que de génie. Bien mieux, quand il s'agit de démêler les impulsions primitives, il garde, à côté de l'amour-propre, une place indépendante et supérieure pour la pitié, la sympathie, la bienveillance, « la bienfaisance », pour toutes les affections généreuses du cœur qui se donne et se dévoue sans calcul ni retour sur soi...

C'est un nouveau venu, un parvenu dans le vrai monde; vous voyez en lui un plébéien, puissant penseur, infatigable ouvrier et grand artiste, que les mœurs du temps ont introduit dans un souper de viveurs à la mode. Il y prend le dé de la conversation, conduit l'orgie, et par contagion, par gageure, dit à lui seul plus d'ordures et plus de « gueulées » que tous les convives.

—

ANECDOTES

Le Président de Brosses fit la connaissance de Diderot par l'entremise de Buffon : « Je veux connaître, écrivait-il, cette furieuse tête métaphysique. » Il ajoute ensuite : « C'est un gentil garçon, bien doux, bien aimable, grand philosophe, fort raisonneur, mais faiseur de digressions perpétuelles. Il m'en fit bien vingt-cinq hier, depuis neuf heures qu'il resta dans ma chambre jusqu'à une heure. Oh ! que Buffon est bien plus net que tous ces gens-là ! »

1754.

... On venait de vanter le bonheur de la campagne devant Diderot ; sa tête se monte, il veut aller passer du temps à la campagne : où ira-t-il ? Le gouverneur du château de Meudon arrive en visite ; il connaît Diderot, il apprend son désir ; il lui assigne une chambre au château. Diderot va la voir, en est enchanté, il ne sera heureux que là : il revient en ville, l'été se passe sans qu'il retourne là-bas. Second été, pas plus de voyage. En septembre, il rencontre le poète Delille qui l'aborde en disant : « Je vous cherchais, mon ami ; je suis occupé de mon poème ; je voudrais être solitaire pour y travailler. Madame d'Houdetot m'a dit que vous aviez à Meudon une jolie chambre où vous n'allez point. — Mon cher abbé, écoutez-moi : nous avons tous une chimère que nous plaçons loin de nous ; si nous y mettons la main, elle se loge ailleurs. Je ne vais point à Meudon, mais je me dis chaque jour : J'irai demain. Si je ne l'avais plus, je serais malheureux. »

(Lettres de Volney.)

On m'a rapporté une conversation entre M. de Voltaire et M. Diderot qui mérite d'être recueillie.

Ces deux hommes singuliers disputaient ensemble sur les ouvrages de Shakespeare. Voltaire était soigneux de ne montrer que les défauts de ses tragédies, en rapportant malignement tous les endroits défectueux qui, comme on sait, sont en

assez grand nombre. M. Diderot défendait avec chaleur le poète anglais, en accumulant les traits de génie qu'on y admire.

— Je ne vous comprends pas, dit Voltaire avec humeur ; vous autres vous êtes engoués de ce farceur-là. Je suis même persuadé que, sans balancer, vous lui donnez la préférence sur tout ce que nous avons produit dans le même genre.

— Non, monsieur, reprit Diderot, je ne suis pas assez injuste pour comparer *l'Apollon du Belvédère* au *Saint Christophe* de Notre-Dame. Mais vous conviendrez au moins avec moi que, malgré tous ses défauts, ce colosse gothique a quelque chose de vénérable et d'imposant.

— Pourrez-vous me dire, interrompit madame Denis, qui était présente, le nom de l'ouvrier qui a produit ce monument ?

— Je n'en sais rien, répondit Diderot, après avoir cherché quelque temps ; mais, ajouta-t-il, c'est un maçon, madame.

— Oh ! oui, c'est un maçon, poursuivit Voltaire, un maçon est fort bien dit.

— Oui, monsieur, répartit Diderot, ce n'est qu'un maçon : mais les plus grands hommes peuvent passer entre les jambes de son colosse. »

Cette réponse vous paraît sans doute vigoureuse et pleine de sens. Aussi Voltaire ne fut-il pas excessivement content de Diderot.

(*Correspondance de Métra, 1787.*)

Rousseau assurait un jour à Diderot qu'il était resté, lui Rousseau, en dépit des apparences, profondément chrétien.

— Oui, répliqua Diderot, comme Jésus-Christ était juif.

BIBLIOGRAPHIE

—

A. — Œuvres de Diderot.

Principes de la Philosophie morale ou Essai sur le mérite et la vertu, par Mylord S*** (Shaftesburg), traduit de l'anglais ; Amsterdam, 1745, in-8.

Pensées Philosophiques, à la Haye, aux dépens de la Compagnie, 1746, in-12.

La Promenade du Sceptique ou les Allées, 1747, publiée pour la première fois en 1830 chez Paulin.

De la Suffisance de la Religion naturelle, 1747, opuscule publié par Naigeon dans le Recueil philosophique, 1770, tome Ier, p. 105.

Les Bijoux indiscrets, 1748, au Monomotapa, deux volumes in-12.

L'Oiseau Blanc, conte bleu, vers 1748, publié par Naigeon en 1798.

Mémoires sur différents sujets de mathématiques, 1748, chez Durand et Pissot, in-8.

Lettre sur les Aveugles à l'usage de ceux qui voient, Londres, 1749.

Lettre sur les sourds et muets à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent, 1751.

Recherches philosophiques sur l'origine et la nature du Beau, 1751, article *Beau* de l'Encyclopédie, publié sous ce titre par Naigeon.

Sur l'Apologie de M. l'abbé de Prades ou Réponse à l'Instruction pastorale de Mgr l'Evêque d'Auxerre, Berlin, 1752.

Pensées sur l'interprétation de la nature, Londres, 1754, in-12.

L'Histoire et le Secret de la Peinture en cire, 1755, publiée à petit nombre d'exemplaires par Diderot sans nom et sans date, in-12, 103 pages.

Le Fils naturel ou les Epreuves de la vertu, comédie en cinq actes et en prose, 1757, représentée en 1771.

Le Père de Famille, comédie en cinq actes et en prose, 1758, représentée en 1761.

Les Salons, 1759, 61, 63, 65, 67, 69, 71, 75 et 81.

Buisson publia en 1795 les *Observations sur le Salon de peinture de 1765 ;* Naigeon en 1798 reproduisit cet ouvrage en y joignant le *Salon de 1767.* Belin donna en 1819, dans le *Supplément* aux œuvres de Diderot, le *Salon de 1761* et les cinq dernières lettres sur le Salon de 1769. M. Walferdin, en 1857, publia dans la *Revue de Paris* les *Salons de 1763, de 1771, de 1775 et de 1781,* ainsi que les douze premières lettres sur *le Salon de 1769.* Le Salon de 1759 a été publié dans le tome II de la *Correspondance* de Grimm.

Cinqmars et Derville.

Mon Père et moi.

La Marquise de Claye et Saint-Alban.

Ces trois dialogues, écrits en 1760, furent publiés pour la première fois dans l'édition Belin, 1818.

Le Joueur, drame imité de l'anglais, 1760, publié en 1819.

La Religieuse, écrit en 1760, publié en 1796 par le libraire Buisson, in-8 de 411 pages.

Eloge de Richardson, 1761, publié dans le *Journal étranger.*

Réflexions sur Térence, 1762, publié dans le *Journal étranger.*

Lui et moi, vers 1762, publié pour la première fois par J. Assézat, 1875.

Le Neveu de Rameau, satire, écrit en 1762, revu en 1773. On ignore à quelle date Naigeon se défit du manuscrit de cet ouvrage. A la fin de 1804, Schiller informa Goethe qu'il avait entre les mains un manuscrit inédit de Diderot intitulé

le Neveu de Rameau et il lui demanda de traduire ce dialoque en allemand. Cette traduction de Gœthe révéla l'ouvrage en France et, en 1821, parut à Paris, le *Neveu de Rameau*, ouvrage posthume et inédit par Diderot. C'était une traduction française de la traduction allemande de Gœthe. Le vicomte de Saur et M. de Saint-Geniès en étaient les auteurs. Cette traduction passa pour être le véritable texte original jusqu'au jour où celui-ci fut mis au jour par l'éditeur Brière en 1823.

Introduction aux Grands Principes ou Réception d'un Philosophe, 1763, publiée par Naigeon en 1798.

Lettre Historique et Politique adressée à un magistrat sur le commerce de la librairie, son état ancien et actuel, ses règlements, ses privilèges, les permissions tacites, les censeurs, les colporteurs, le passage des ponts et autres objets relatifs à la police littéraire, 1767.

Mémoire écrit par Diderot sur la demande de M. de Sartine.

Entretien entre d'Alembert et Diderot, Rêve de d'Alembert et suite de l'Entretien, 1769, publié en 1830.

Les Pères Malheureux, petite tragédie en prose et en un acte, 1770, publiée pour la première fois par J. Assézat, 1875.

Principes philosophiques sur la matière et le mouvem ent, 1770.

Voyage à Bourbonne et à Langres, 1770, publié en 1831 par M. Walfredin.

Les Deux amis de Bourbonne, 1770. *Entretien d'un père avec ses enfants*, 1770. Ces deux écrits furent publiés pour la première fois dans le volume intitulé *Contes moraux et nouvelles Idylles* de MM. D... et Gessner, Zuric, chez Drel, Gessner, Fuessli et Cie, 1773, petit in-8.

Leçon de Clavecin et Principes d'Harmonie par M. Bemetzrieder, Paris, chez Bluet, libraire, Pont Saint-Michel, 1771.

Diderot protesta qu'il n'était pour rien dans ce livre, mais personne ne l'a cru.

La Pièce et le Prologue ou Celui qui les sert tous et qui n'en contente aucun, pièce en 1 acte, 1771.

Regrets sur ma vieille robe de chambre, ou avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune, 1772, brochure petit in-8.

Sur les Femmes, publié dans la Correspondance littéraire de Grimm, 1772.

Supplément au voyage de Bougainville ou Dialogue entre A. et B. sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas, 1772, publié par l'abbé Bourlet de Vauxcelles, Paris, 1796.

Ceci n'est pas un conte, vers 1772, publié d'une manière incomplète dans la *Correspondance* de Grimm en avril 1773, puis en entier en 1798.

De l'inconséquence du Jugement public de nos actions particulières, vers 1772, publié en 1798.

Jacques le Fataliste et son Maître, 1773. Cet ouvrage fut aussi connu en Allemagne avant d'avoir été publié en France. Schiller traduisit dès 1785 l'épisode de Mme de la Pommeraye sous le titre : *Vengeance de Femme*, pour le journal *Thalie*. En 1792 une traduction allemande fut publiée par Mylius sous le titre : *Jacob und sein Herr*. Le manuscrit original fut remis à l'Institut de France par le prince Henri de Prusse et publié intégralement, en 1796, chez Buisson, en deux volumes in-8.

Paradoxe sur le comédien, 1773, revu vers 1778, publié en 1830, Paris, Sautelet, in-8, 101 pages.

Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé l'Homme, 1773-1774, publiée par J. Assézat, 1875.

Voyage de Hollande, 1774, publié en 1819 dans le supplément de l'édition Belin.

Eléments de Physiologie, 1774-1780, publiés pour la première fois par J. Assézat, 1875.

Principes de politique des souverains, notes écrites à la marge d'une traduction de Tacite, 1775, publiées par Métra en 1776.

Plan d'une université pour le gouvernement de Russie ou

d'une éducation publique dans toutes les sciences, 1775-76, publié partiellement en 1813-14; complété par J. Assézat d'après le manuscrit de l'*Ermitage*, 1875.

*Entretien d'un philosophe avec la maréchale de****, 1776, publié en 1777.

Essai sur les règnes de Claude et de Néron et sur la vie et les écrits de Sénèque pour servir d'introduction à la lecture de ce philosophe, 1778-1782.

Est-il bon? Est-il méchant? ou l'Officieux persifleur ou Celui qui les sert tous et qui n'en contente aucun, pièce en quatre actes et en prose, 1781, publiée pour la première fois par M. Taschereau dans la *Revue Rétrospective*, 1834.

Lettres à Falconet, 1765-1773, publiées partiellement à partir de 1831 et réunies pour la première fois par M. Maurice Tourneux, édition des Œuvres complètes, 1876.

Lettres à Mlle Volland, 1759-1774. Ces lettres furent vendues à Paulin, associé de Sautelet, par un homme de lettres français naturalisé Russe, Jeudy-Dugour, en même temps que *le Paradoxe sur le Comédien, la Promenade du Sceptique, l'Entretien avec d'Alembert et le Rêve de d'Alembert.*

Lettres à Mlle Jodin, 1765-1769, publiées pour la première fois par Brière en 1821.

—

Œuvres Complètes de Diderot, revues sur les éditions originales, comprenant ce qui a été publié à diverses époques et les manuscrits inédits conservés à la bibliothèque de l'Ermitage, avec une étude sur Diderot, par J. Assézat et Maurice Tourneux, vingt volumes, 1875-76, Paris, Garnier.

B. — A consulter.

Aux mânes de Diderot, par Jacques-Henri Meister ; Londres, et à Paris, chez Volland, 1788, in-18.

Eloge philosophique de Denys Diderot, par Eusèbe Salverte, Paris, chez Surosne, an IX, in-8.

Diderotiana ou Recueil d'Anecdotes, bons mots, plaisanteries, et pensées de Denis Diderot, suivi de quelques morceaux inédits de ce célèbre encyclopédiste, par Cousin d'Avalon, Paris, 1810, in-18.

Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Denis Diderot, par J.-A. Naigeon, Paris, J.-L.-J. Brière, 1821, in-8.

Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Diderot, par Mme de Vandeul, sa fille, Paris, Sautelet, 1830, in-8; précédemment publiés en Allemagne dès 1813.

Diderot und seine Werke, par Fr. Raumer, Berlin, 1843, in-4.

Etudes sur la philosophie du XVIIIe siècle, par Ernest Bersot, Paris, Ladrange, 1851, in-18.

Mémoires sur Diderot, par M. Damiron, Panckoucke, s. d., in-8.

L'Esprit de Diderot. Maximes, pensées, fragments. Extraits de ses ouvrages. par Charles Joliet, Bruxelles, Méline, Cans et Cie, 1858, in-32.

Diderot et le XIXe siècle. Louis Asseline. Conférence de la rue de la Paix, mars 1865, Paris, L. -Marpon, 1866.

Diderot's Leben und Werke, von Karl Rosenkranz, Leipzig, F.-A. Brockhaus, 1866, 2 vol. in-8.

Portraits littéraires, tome Ier, *et Causeries du Lundi*, tome III, par Sainte-Beuve.

Gazette de Champfleury, 1er décembre 1858, in-32.

Diderot, sa vie et ses œuvres, par Albert Collignon, Paris, 1875, in-18.

Diderot et les Encyclopédistes, par John Morley.

Diderot et la Société du baron d'Holbach, par C. Avezac-Lavigne, Paris, Esnest Leroux, 1875, in-8.

Les Origines de la France contemporaine, l'ancien régime, par Taine.

Diderot, étude par Edmond Scherer, Paris, Calmann-Lévy, 1880, in-18.

Gœthe et Diderot, par J. Barbey d'Aurevilly, Paris, E. Dentu, 1880, in-18.

Diderot, l'homme et l'écrivain, par Louis Ducros.

Dix-huitième siècle, étude littéraire, par Emile Faguet, Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1890, in-18.

Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française, tome II ; Etudes sur le XVIIIe siècle; histoire de la littérature française classique, tome III, par Ferdinand Brunetière.

Diderot, par J. Reinach, Paris, Hachette, 1894.

Etudes critiques, par Joseph Bédier, Paris, Armand Colin, 1903.

Diderot, par Alphonse Séché et Jules Bertaut, Paris, Louis Michaud, s. d.

TABLE

—

DIDEROT 5

PENSÉES PHILOSOPHIQUES 13
SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE. 44
ENTRETIEN D'UN PHILOSOPHE AVEC LA MARÉCHALE DE *** 96
LE NEVEU DE RAMEAU 116
LA RELIGIEUSE 221
JACQUES LE FATALISTE 295

ŒUVRES DIVERSES : 299

SALONS :

1761 299
1763 303
1767 307
Pensées détachées sur la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Poésie 311

PENSÉES ET FRAGMENTS 322
SUR LES FEMMES 331
DIVERSITÉ ET ÉTENDUE DE L'ESPRIT 344
SUR LA DIVERSITÉ DE NOS JUGEMENTS 346
SUR LE GÉNIE 348

ANECDOTE DE PÉTERSBOURG..... 350
REGRETS SUR MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE..... 351
ENTRETIEN ENTRE D'ALEMBERT ET DIDEROT..... 354
POÉSIES : 370

Impromptu fait au jeu..... 370
Le Code Denis..... 371
Le Borgne..... 372

CORRESPONDANCE : 373

A MADEMOISELLE VOLLAND..... 373
A MADEMOISELLE JODIN..... 518
A L'ABBÉ MONIER..... 520
A GRIMM..... 523
A SARTINE..... 524
A LANDOIS..... 525

APPENDICE :

I. QUELQUES OPINIONS SUR DIDEROT : 533

Jugement de Diderot sur lui-même..... 533
Voltaire..... 534
Jean-Jacques Rousseau..... 534
Grimm..... 534
Frédéric II..... 535
Palissot de Montenoy..... 535
Fréron..... 535
Marmontel..... 536
Meister..... 537
Madame d'Epinay..... 537
Mademoiselle de Lespinasse..... 538
D'Escherny..... 538
Madame Necker..... 540
Rœderer..... 540
Gœthe..... 541
Carlyle..... 541
Geoffroy..... 543

Stendhal..... 543
Sainte-Beuve..... 544
Edmond Scherer..... 545
Paul de Saint-Victor..... 545
J. Barbey d'Aurevilly..... 545
Edmond et Jules de Goncourt..... 547
Taine..... 547

II. ANECDOTES..... 548

III. BIBLIOGRAPHIE : 551

a. — Œuvres de Diderot..... 551
b. — A consulter..... 555

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le trente-et-un janvier mil neuf cent quatorze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

de

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

araît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. lle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

piloques (actualité) : Remy de Gourmont.
es Poèmes : Georges Duhamel.
es Romans : Rachilde.
ittérature : Jean de Gourmont.
istoire : Edmond Barthèlemy.
hilosophie : Georges Palante.
e Mouvement scientifique : Georges Bohn.
ciences médicales : Dr Paul Voivenel.
cience sociale : Henri Mazel.
thnographie, Folklore : A. Van Gennep.
rchéologie, Voyages : Charles Merki.
uestions juridiques : José Théry.
uestions militaires et maritimes : Jean Norel.
uestions coloniales : Carl Siger.
sotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
es Revues : Charles-Henry Hirsch.
es Journaux : R. de Bury.
héâtre : Maurice Boissard.
usique : Jean Marnold.
rt : Gustave Kahn.
usées et Collections : Auguste Marguillier.
hronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
hronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmer.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, illet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
N NUMÉRO	1.25	UN NUMÉRO	1.50
N AN	25 fr.	UN AN	30 fr.
IX MOIS	14 »	SIX MOIS	17 »
ROIS MOIS	8 »	TROIS MOIS	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

La Bibliothèque
versité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

JAN 27 1988

1 6 79

OCT 11 '81

OCT 11 '81

25 SEP '85

SEP 16 '85

FEB 06 1989

a39003 000938687b

B 2012 .A5 1914
DIDEROT, DEN
PENSEES PH

CE B 2012
.A5 1914
COO DIDEROT, DEN PENSEES PH
ACC# 1401956